



HAL
open science

**L'image de la femme et du couple dans trois œuvres de
S.Y. Agnon : Agounot (Abandonnées/Suspendues),
Sipour Pashout (Une simple histoire) Et Shira.
Approche psychanalytique et influence freudienne.**

Brigitte Caland

► **To cite this version:**

Brigitte Caland. L'image de la femme et du couple dans trois œuvres de S.Y. Agnon : Agounot (Abandonnées/Suspendues), Sipour Pashout (Une simple histoire) Et Shira. Approche psychanalytique et influence freudienne.. Littératures. Institut National des Langues et Civilisations Orientales-INALCO PARIS - LANGUES O', 2014. Français. NNT : 2014INAL0010 . tel-01127380

HAL Id: tel-01127380

<https://theses.hal.science/tel-01127380>

Submitted on 7 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Institut National des Langues et Civilisations Orientales

École doctorale N°265

Langues, littératures et sociétés du monde

CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES MOYEN-ORIENT ET MEDITERRANEE

THESE

présentée par :

Brigitte Caland

soutenue le 11 Juin 2014

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'INALCO**

Discipline : Littératures et civilisations

L'image de la femme et du couple dans trois œuvres de S.Y. Agnon: Agounot (Abandonnées/Suspendues), Sipour Pashout (Une simple histoire) Et Shira
Approche psychanalytique et influence freudienne

Thèse dirigée par :

Masha ITZHAKI

Professeur des universités, INALCO

RAPPORTEURS :

Arnold BAND

Professeur des universités, UCLA

Edgar WEBER

Professeur Emérite des universités, Université de Strasbourg

MEMBRES DU JURY :

Masha ITZHAKI

Professeur des universités, INALCO

Alessandro GUETTA

Professeur des universités, INALCO

Edgar WEBER

Professeur Emérite des universités, Université de Strasbourg

Ouriel ROSENBLUM

Professeur des universités, Université de Bourgogne, LPPM Dijon

Table des matières

1. Introduction	1
2. Méthodologie	9
2.1 De la médecine à la littérature : problématique du langage.	9
2.2 Qu'est-ce qu'une approche freudienne du texte ?.....	15
3. La vie d'Agnon	19
3.1 De la naissance de S.Y. Czaczkes à la publication d' <i>Agounot</i>	19
3.2 Entre <i>Agounot</i> et <i>Sipour Pashout</i>	22
3.3 Entre <i>Sipour Pashout</i> et <i>Shira</i>	25
4. Agounot (Abandonnées/Suspendues	26
4.1 Contexte d'écriture	27
4.2 Analyse du texte :.....	27
4.2.1 Narration, genre, mise en forme et réception de l'œuvre	27
4.2.2 Personnages	33
4.2.3 Espace et temps	34
4.3 Approche psychanalytique	37
4.4 Conclusion	81
5. Sipour Pashout (Une simple histoire)	85
5.1 Résumé.....	86
5.2 Contexte et réception de l'œuvre.....	87
5.3 Analyse du texte.....	90
5.3.1 Genre	90
5.3.2 Narration et mise en forme du texte :.....	91
5.3.3 Personnages :.....	97
5.3.4 Espace et temps	99
5.4 Approche psychanalytique	104

5.4.1 La génération des parents	104
Mirel et Haïm Nacht.....	105
Barouch Meïr et Tzirel Horwitz.....	107
Guédaliah et Bertha Tzimlich	116
Entre les Horwitz et les Tzimlich.....	118
5.4.2 « Les passeurs » : Yona Tauber et Akavia Mazal	118
5.4.3 La génération des enfants : Blouma, Hirshel, Mina (parents et amis)	120
Tzirel, Hirshel et Blouma.....	120
Tzirel, Hirshel, Mina	148
Le mariage et ses conséquences.....	172
La crise et la cure.....	204
Hirshel, Mina, les enfants	227
5.5 Conclusion	235
6. Shira.....	241
6.1 Résumé.....	242
6.2 Contexte d'écriture et réception de l'œuvre.....	244
6.3 Analyse du texte	247
6.3.1 Genre et narration	247
6.3.2 Personnages :	250
6.3.3 Temps et espace	259
6.3.4 Mise en forme du récit	266
6.4 Approche psychanalytique	271
6.4.1 Entre une naissance et deux rencontres	272
6.4.2 Entre présence et absence.....	300
6.4.3 Entre deux voyages, tensions et retrouvailles	328
6.4.4 Naissance du fils	353
6.4.5 Trois épilogues différents.....	369

« CHAPITRE FINAL » (ainsi défini par l’auteur)	369
Deuxième version du chapitre final.....	372
Quatrième livre	373
6.5 Conclusion	382
Quelques comparaisons.....	390
7. Conclusion.....	392
8. Glossaire	397
8.1 Termes psychanalytiques	397
8.2 Termes juifs	411
9- Bibliographie.....	415
Annexe 1 : Traduction d’ <i>Agounot</i>	428
Annexe II: Plan de Galicie	439
Annexe III: Plan de Jeruselem 18 ^{eme} siècle.....	440
Annexe IV: Plan de Jeruselem 1930	441
Annexe V: Le ca, le moi et le surmoi croquis de Freud.....	442
Annexe VI: Croquis Shira	443
Annexe VII: Sailing to Byzantium.....	446

Note Concernant l’ensemble de la thèse :

- Toutes les traductions de l’hébreu et de l’anglais sont miennes.
- Pour plus de clarté les rêves sont en italiques.
- La numérotation des notes de bas de pages est divisée en quatre parties : du Chapitre 1-4, le chapitre 5, les chapitres 6, 7, 8 et les annexes.

1. Introduction

La thèse se propose d'étudier, à l'aide d'une approche psychanalytique, trois œuvres de S.Y. Agnon, prix Nobel de littérature en 1966, dans lesquels le thème du trio amoureux, un couple et l'objet de désir ou d'amour extérieur à ce couple, occupe une place centrale : *Agounot (Abandonnées)*, une histoire courte écrite en 1908 alors que l'auteur n'a que 21 ans, *Sipour Pashout (Une simple histoire)*, roman d'environ deux cents pages écrit en 1935 et *Shira (Poésie)*, un long roman de plus de cinq cent cinquante pages que l'auteur ne semble pas pouvoir terminer, dont certains passages paraissent dans la presse vers la fin des années 40 mais qui sera publié en 1971 à titre posthume par la fille d'Agnon, en charge de l'œuvre, et ce, à la demande de son père près de deux ans avant sa mort.

Agounot, est un conte noir qui se situe à Jérusalem avant l'ère industrielle, dans lequel un père, Ahi'ezer, cherche et trouve dans la diaspora polonaise dont il est issu, un jeune rabbin, mari « idéal » à son unique fille, parfaite à ses yeux et, engage au même moment un artisan « exceptionnel » qu'il installe au premier étage de sa demeure pour construire un tabernacle « unique au monde » qu'il veut offrir à la synagogue et à la maison d'études qu'il bâtit à l'intention de son futur gendre pour que celui-ci y dispense son enseignement. Mais, ce couple social qui se forme détruit deux couples « amoureux » et ne survivra pas à la mélancolie causée par l'absence de l'être aimé. Cette histoire présente plusieurs images de femmes : deux femmes réelles, l'une aisée et oisive que l'on épouse, l'autre ancrée dans la réalité de la vie que l'on aime et que l'on délaisse pour des convenances sociales ainsi qu'une représentation de l'Autre, la femme idéale, symbolisée par le tabernacle, objet religieux de toute beauté, source de jalousie, que l'on veut à la fois saisir et évincer.

L'auteur révisé le texte initial à deux reprises, en 1921 et 1931, y apportant des changements importants notamment entre la première et la deuxième version. Je prendrai le risque de démontrer que la manière dont le jeune auteur écrit et présente cette histoire, ressemble au processus d'une cure psychanalytique, abordant d'abord les sujets faciles, ceux que le moi peut gérer, dans le cas présent les références religieuses du premier paragraphe, pour ne divulguer que vers la fin, lorsque la douleur est sublimée par le travail d'écriture, la raison d'un mal être puis, remontant encore plus loin dans ce travail de libération, l'origine de cette douleur aigüe.

Dans *Sipour Pashout*, les protagonistes sont à peine plus âgés. Hirshel, fils de commerçants aisés qui vivent à Shiboush¹, et sa jeune parente, Blouma Nacht, orpheline et pauvre qui se réfugie chez eux lors du décès de sa mère, tombent amoureux. Mais Tzirel, en mère attentive et protectrice, concernée par la santé mentale de son fils à cause d'antécédents familiaux, décide de le marier à Mina, fille de commerçants aisés du village voisin. Blouma s'éclipse lorsqu'elle apprend la nouvelle, laissant Hirshel désespéré qui, même marié, tente de la retrouver avant de sombrer dans la folie. Pour le soigner, ses parents l'emmènent chez le docteur Langsam, lentement en allemand, qui l'aidera à surmonter ses problèmes en lui racontant des histoires. Difficile de ne pas voir dans ce rapport inversé entre patient et médecin –puisque c'est le médecin qui est loquace– une critique ironique de la psychanalyse. Pourtant à son retour chez lui, Hirshel est capable de mener une vie de couple et de famille en apparence normale. Dans ce roman, trois femmes occupent une place centrale : la mère, l'épouse et l'objet d'amour. Et des hommes, faibles, sans résistance.

Shira – poésie en hébreu– nous ramène à Jérusalem où, sur fond de mandat britannique dans un milieu universitaire, les protagonistes ont mûri. Le roman est construit autour de Manfred Herbst, Maître de conférence à l'université, sa femme Henrietta et leur famille. Le roman raconte l'histoire d'un homme en prise avec son démon de midi qui, le soir où sa femme accouche de son troisième enfant, vit un moment d'intimité avec l'infirmière Shira qui l'obsède pendant des mois. Dans cette histoire, plusieurs femmes sont présentes mais deux occupent une position centrale : l'épouse satisfaite dans son rôle traditionnel de mère au centre de la famille, et Shira, l'objet de désir insaisissable. D'autres moins importantes jalonnent le récit.

En comparant les schémas du trio dans les trois œuvres, la recherche suivra l'évolution de la fonction des rapports amoureux : sentiments amoureux qui dans *Agounot* provoquent l'échec du mariage, qui dans *Sipour Pashout*, s'ils déstabilisent les protagonistes, n'entravent pas l'union sociale et, qui malgré les fantasmes et le désir obsessionnel qu'ils génèrent dans *Shira*, ne déséquilibrent pas les liens solides d'un mariage établi. Tensions entre passé et présent, mariage traditionnel et mariage moderne.

Chaque histoire sera traitée séparément puis, par comparaison, la recherche tentera d'évaluer l'influence freudienne à travers l'évolution des personnages, leurs

¹ Shiboush est la représentation de Buczac, bourgade de Galicie où est né l'auteur.

comportements, la dynamique du couple, leurs rêves, leurs réactions face au manque provoqué par l'absence de l'être aimé, le tout articulé autour du changement d'attitude qui s'opère au vingtième siècle quant au choix de l'objet d'amour et du mariage, passant d'une convention sociale à une expérience personnelle, privilégiant comme l'écrit Fromm « l'importance de *l'objet* au détriment de l'importance de *la fonction*² ».

Ce travail abordera également la relation ambivalente d'Agnon à la psychanalyse. Car, tout au long de sa vie, l'auteur nie avoir lu l'œuvre de Freud, et ce malgré les nombreuses sources qui s'accordent à dire le contraire, y compris sa propre fille qui confirme que sa mère en lisait des passages en allemand à son père. Les livres qui se trouvent sur les étagères de sa bibliothèque dans sa maison, aujourd'hui transformée en musée, confirment également qu'il en avait une connaissance approfondie³.

Dès les années 30, Dov Sadan se penche sur la problématique Agnon/psychanalyse, mais ce n'est que récemment que cette idée se généralise. Arnold Band pense qu'Agnon avait probablement déjà connaissance du travail et des publications de Freud dans sa jeunesse lorsqu'il habitait encore à Buczacz⁴ ; dans *Hebrew and Modernity*⁵, où deux chapitres sont consacrés à l'auteur, Robert Alter écrit : « Si Mann est la figure dominante du roman allemand durant ces années cruciales en Allemagne, lorsqu'Agnon s'imposait des lectures didactiques dans tous les domaines, Freud était l'une des figures créatives importantes dans la pensée allemande de cette époque ». Ainsi, Arnold Band et Robert Alter sont tous deux d'accord pour dire que l'influence de Freud se fait plus présente dans la fiction d'Agnon à partir de la seconde partie de son long séjour en Allemagne, de 1913 à l'automne de 1924, au cours duquel l'auteur s'enrichit par les lectures qu'il s'impose et par les personnalités qu'il rencontre, dont le docteur Max Eitingon, ami et mécène de Freud⁶, figure importante du mouvement psychanalytique, qui deviendra plus tard le thérapeute d'Esther Agnon, son épouse lorsque le couple s'installe à Jérusalem.

² E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 17

³ Lors de mon premier voyage à Jérusalem, en feuilletant les livres qui se trouvent sur les étagères de la bibliothèque d'Agnon, j'ai pu constater que certains, dont *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, sont annotés par lui, de cette petite écriture illisible tellement particulière, ce qui soulève les doutes si ceux-ci existaient

⁴ A. Band, מאזנים, פני פרויד, מגלה פני פרויד, *Agnon découvre Freud*, dans *Moznaim*, Février 1989, pp. 17-21.

⁵ R. Alter, *Hebrew and Modernity*, Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis, 1994, p

⁶ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, University of California Press, Los Angeles, 1968 p 20 et p 25

Pour R. Alter, Agnon s'inspirera du livre *Le rêve et son interprétation* de Freud, pour jouer sur l'ubiquité des rêves et les hallucinations, caractéristiques qui émanent de l'inconscient individuel, sur les névroses, sur la perception de l'érotisme réprimé comme une condition de civilisation, ainsi que sur une perception du monde déterminé par un mélange psycho-sexuel.

A partir des années 90, certains chercheurs comme Nitza Ben Dov, Anne Golomb Hoffman, Yaël Feldman et Deborah Shreibaum (voir bibliographie) entre autres, se sont penchées sur le contenu latent de quelques-unes des œuvres d'Agnon nous entraînant dans la construction des rêves et l'expression du désir inconscient de certains protagonistes.

Dans le contexte de l'éducation que reçoit Agnon et le milieu religieux dans lequel il grandit, il me semble intéressant de mentionner le livre de Daniel Sibony *Psychanalyse et Judaïsme*⁷ et l'article de S.Y. Gil, *Les récits hassidiques et le traitement psychothérapeutique*⁸ qui abordent les points de rencontre entre psychanalyse et judaïsme d'une part et entre psychanalyse et la Kabbale de l'autre.

Pour Sibony, dans la religion juive tout comme en psychanalyse « la prévalence du langage est partout : jeu de mots, de gestes, de rites ; potentiels de parole qui trament des liens symboliques, parole qui passe (et fait passer) par l'inconscient...⁹ » ; toutes deux - psychanalyse et ce qu'il appelle L'étude de la Loi- représentent un travail incessant d'interprétation. L'auteur, qui nomme « parlécrits » ces « montages bibliques » où se mêlent « l'écriture (qui toute seule est fétiche)¹⁰ »- et « la parole (qui toute seule est bavarde)¹¹ », fait un parallèle entre le Livre et le travail de Freud qui « réinvestit la parole entre deux lettres...¹² » et ajoute que le « point de contact, de croisement entre Psychanalyse et Question juive » est « le dialogue mouvementé avec l'Autre-texte, la texture de parlécrit pleine de trous –trous de mémoire-, de replis et de retours... Psychanalyse et Question juive déplacent celui qui parle, le mettent aux pieds de la lettre, le révèlent en proie au *transfert de la lettre*. Souvent, le rituel (religieux ou analytique) va cycliser ce transfert, ou le recycler...¹³ ».

⁷ D. Sibony, *Psychanalyse et judaïsme*, Flammarion, Paris 2001

⁸ S.Y. Gil, הסיפור החסידי והטיפול הפסיכותרפויטי, *Les récits hassidiques et le traitement psychothérapeutique* disponible sur net.פסיכולוגיה עברית. depuis le 6/2/2005

⁹ D. Sibony, *Psychanalyse et judaïsme*, p 22

¹⁰ Ibid. p 22

¹¹ Ibid. p 22

¹² Ibid. p 22

¹³ Ibid. p 57

Sibony note que certains mots ou schémas trouvent la même résonance chez le Juif et chez le patient : « punis/culpabilité¹⁴ », « désemparés/irruption du nouveau¹⁵ », « dérive d'identité¹⁶ », « déclenchement¹⁷ », « irréprésentable¹⁸ »... et souligne d'autres notions partagées par la psychanalyse et le judaïsme comme par exemple : « l'origine perdue¹⁹ » ; le travail de mémoire composée de « culpabilité » autant que de « potentiel symbolique... qui déclenche les métaphores²⁰ » ; « la passion d'interpréter²¹ » ; « l'amour du symbolique²² » ; le concept « fuyez votre symptôme il vous rejoint²³ » ; l'importance du « *witz* des mots d'esprits/*witz* des jeux de mots²⁴ », « véritable entre-deux langues... remontage rudimentaire de la mémoire²⁵ ». Il indique que ces deux matières partagent l'humour- « *point de fuite*²⁶ » qui « *intercède*²⁷ » dans le judaïsme- et moment où surgit une « interprétation –insensée » au cours d'une séance²⁸ ; Juifs et patients pénètrent « loin dans les fissure de la Lettre ouverte (ouverte comme celle du rêve ou de l'oubli) pour y entendre le simple *appel*... à entendre²⁹ » ; de même qu'il existe en psychanalyse et dans le judaïsme « une transmission de souffle³⁰ » dans le rapport maître/disciple et analyste/patient et le rapport entre « une loi de la cassure³¹ » et « la cassure de la loi³² ».

Ces deux matières portent en elles, selon Sibony, les concepts « demande et espoir³³ » où « les montages « hébreu » et « psy » cherchent, à travers les jeux de la demande, une ouverture symbolique, un rapport à l'être qui puisse se renouveler. Car l'un et l'autre visent à produire l'acte symbolique où le sujet se renouvelle et se dégage de son

¹⁴ Ibid. p 51

¹⁵ Ibid. p 51

¹⁶ Ibid. p 55

¹⁷ Ibid. p 58

¹⁸ Ibid. p 60

¹⁹ Ibid. p 23

²⁰ Ibid. p 33

²¹ Ibid. pp 75 à 81 chapitre intitulé *La passion d'interpréter*

²² Ibid. pp 83 à 92 chapitre intitulé *L'amour du symbolique*

²³ Ibid. pp 95-99

²⁴ Ibid. pp 105-107

²⁵ Ibid. p 127

²⁶ Ibid. p 70

²⁷ Ibid. p 71 et pour illustrer ce point raconte l'histoire juive concernant la tablette de Loi « ne pas voler » qui se casse en deux : un Juif demande au rabbin *Pourquoi y-a-t-il des riches et des pauvres ?* Le rabbin répond : parce que les riches récupèrent « voler » les pauvres « ne pas ».

²⁸ Ibid. p 70

²⁹ Ibid. pp 51-61 chapitre intitulé *Hébreu et analyse*

³⁰ Ibid. p 135-140

³¹ Ibid. p 141-146

³² Ibid. p 147-154

³³ Ibid. p 162

symptôme ou de ses errements. Mais en même temps, l'un et l'autre sont des transmissions³⁴ » ; selon lui, psychanalyse et Livre (La Bible) sont formées d'« un enchaînement dynamique où alternent conscient et inconscient, et où agissent les forces de transferts-transmission, castration-loi, symbolisation-reconnaissance, refoulement et retour...³⁵ ». Sibony établit une analogie entre sortie d'Égypte, sortie d'esclavage et la délivrance humaine par la psychanalyse³⁶ ; entre la Lettre qui dans « le montage hébreu³⁷ » « invoque son origine comme si c'était son devenir³⁸ » et dit au « destinataire³⁹ » : « tu es absent⁴⁰ » et la psychanalyse où la « lettre c'est tout fragment de langage qui appelle à l'interprétation⁴¹ » ; parallèle également entre Golem/Statue Brisée, « misère symbolique⁴² » et représentation ; entre le concept : « faute de Temple » dans le judaïsme qui conduit à « trouver le symbole de la faute et de sa levée, de la honte surmontée ; qui rejoint « l'enjeu de l'acte thérapeutique⁴³ » ; ou encore entre « les tenants de la Lettre » qui ont « rechigné à recevoir un Messie » car « leur Lieu d'être est de se passer la lettre, d'assurer sa circulation... plutôt... qu'un Messager qui se donnerait comme la vraie lettre. Ils veulent une promesse de salut, un désir de salut ; pas le salut⁴⁴ » tout comme « le but de l'analyse n'est pas le « salut » par l'émergence dans la mémoire des vrais affects, des vraies traces, des vrais signifiants ; mais la relance du travail d'appel-rappel de la mémoire et de la pensée ; le fait de redonner vie à l'activité « littérale » -traduction, interprétation, création de souvenirs, liberté d'actes et de mouvements, sans trop d'angoisse ».

S'attardant longuement sur le dernier travail de Freud *L'homme Moïse et la religion monothéiste* dans lequel le père de la psychanalyse « met clairement en évidence, dans son langage à lui, une faille interne constitutive du judaïsme, et de la psychanalyse, dont l'enjeu est à chaque fois l'acte symbolique et le rapport à la Loi⁴⁵ », Sibony fait de Moïse « un potentiel d'inconscient⁴⁶ » qui « transmet l'acte de démolir et de relire. Lire des

³⁴ Ibid., p 163

³⁵ Ibid. p 10

³⁶ Ibid. pp 41-49 chapitre intitulé *Passe et Passah*

³⁷ Ibid. p 26

³⁸ Ibid. p 29

³⁹ Ibid. p 26

⁴⁰ Ibid. p 26

⁴¹ Ibid. pp 26-27

⁴² Ibid. p 64

⁴³ Ibid. p 54

⁴⁴ Ibid. p 57

⁴⁵ Ibid. p 168

⁴⁶ Ibid. p 171

« mots » et lire ce qui ne s'est jamais écrit (ou qui ne cesse de s'écrire du côté de l'Autre)⁴⁷ » et conclut que lorsque Kafka disait de Freud qu'il était « le dernier des talmudistes⁴⁸ » celui-ci, ignorant son livre *L'homme Moïse*, pensait à *L'interprétation des rêves* et au *Pilpoul*.

Quant à S.Y. Gil, celui-ci souligne dans son article des similitudes entre le processus psychanalytique et la Kabbale. Gil remarque que toutes deux « travaillent » la matière même de l'âme, la psychanalyse s'occupant des pulsions de vie et de mort, des désirs... et le mouvement kabbalistique lurianique d'une connaissance ésotérique aux multiples facettes⁴⁹. Gil fait un parallèle entre l'importance de la sexualité dans la Kabbale – Dieu et sa relation complexe avec le peuple d'Israël à travers la *Shekhina* - et sa position centrale en psychanalytique⁵⁰. Tous deux, le Zohar comme la psychanalyse, pensent que l'être humain est né bisexuel : pour la Kabbale l'homme est créé à l'image de Dieu donc avec la possibilité d'être homme ou femme et Freud pense que l'enfant naît avec un potentiel bisexuel et que le choix ne se fait que plus tard⁵¹. Gil fait également un parallèle au niveau de l'importance de la sublimation que ce soit dans la théorie kabbalistique lurianique ou dans celle de Freud⁵². Parallèle au niveau du *transfert* qui s'établit entre le patient et l'analyste, et le lien puissant qui se crée entre le *hassid* et son Maître (Rabb)⁵³. Le *hassid* trouve, dans chaque mot de son Maître, matière à réflexion pour en déceler le contenu caché, de même, le patient psychanalysé reconnaît la place centrale du discours et cherche par associations à expliquer l'inconscient⁵⁴. Similitude également entre le *tsaddik* qui descend au plus profond des « couches-écorces » pour « allumer des étincelles » et pour sauver des âmes perdues, et le psychanalyste qui aide le patient à prendre conscience de la part chaotique et non rationnelle qu'il porte en lui⁵⁵. Parallèle également entre le concept de « cassure et réparation » de l'école lurianique et la séparation entre la mère et l'enfant à la naissance selon Mélanie Klein⁵⁶.

⁴⁷ Ibid. p 171

⁴⁸ Ibid. p 246

⁴⁹ S.Y. Gil, הפסיכותרפויטי, הסיפור החסידי והטיפול הפסיכותרפויטי, *Les récits hassidiques et le traitement psychothérapeutique*, p 3

⁵⁰ Ibid, p 4

⁵¹ Ibid. p 4

⁵² Ibid. p 4

⁵³ Ibid. p 5

⁵⁴ Ibid. p 5

⁵⁵ Ibid. p 5

⁵⁶ Ibid. p 5

Il est donc permis de penser que l'auteur, de par son éducation et son activité littéraire, était sensibilisé à la matière psychanalytique avant même d'avoir une connaissance approfondie du travail de Freud qui admettait que « les poètes et les philosophes avaient découverts l'inconscient bien avant lui⁵⁷ ».

D'ailleurs, dans une lettre adressée à son épouse le 8 août 1924 Agnon écrit : « Cette nuit, j'ai rêvé que j'ai mangé beaucoup de caroubes et je me souviens avoir choisi les plus charnus et les plus sucrés ; en me levant, j'ai pensé : il y a une volonté de voir nos ennemis détruits. Dommage que je n'ai pas emporté avec moi *Masskhet Brakhot* (Le traité des bénédictions), car il y a au chapitre *Ha-roeh* une explication à ceci... Ce rêve m'a beaucoup impressionné et je voudrais l'interpréter⁵⁸ », indiquant qu'à cette époque déjà (et probablement bien avant), Agnon est intrigué par les rêves et tente d'en trouver leur origine inconsciente.

⁵⁷ M.A. Skura, *The Literary Use of the Psychoanalytic Process*, Yale University Press, New Haven and London, 1981, p 1

⁵⁸ S.Y. Agnon, *Ma chère Estherlein*, Schocken, Jérusalem-Tel Aviv, 2000, p 21

2. Méthodologie

2.1 De la médecine à la littérature : problématique du langage.

C'est en 1881, qu'une patiente de Breuer, connue sous le pseudonyme Fräulein Anna O, soignée pour des symptômes d'*hystérie*, commence à exprimer, sous hypnose, des *rêveries* profondément tristes⁵⁹. Alors que son état s'améliore, elle qualifie le traitement qu'elle suit avec son médecin soignant de *talking cure*⁶⁰ et *chimney sweeping*⁶¹. « Ainsi se trouvait programmé –et par la plus forte des autorités : celle du patient- l'aspect essentiel de ce qui, une quinzaine d'années plus tard, allait recevoir le nom de psycho-analyse : tout s'y passe dans et par le langage⁶² ».

Vers la fin du 19^{ème} siècle, Freud qui s'interroge sur la fonction du mot en découvre « la magie » qui permet d'écarter certains phénomènes morbides ancrés dans les états psychiques⁶³. Dix ans plus tard, Freud publie son premier livre *Contribution à la conception des aphasies* dans lequel il pose sa théorie du langage. Et, dès le début du 20^{ème} siècle, Freud, lecteur audacieux, considère le texte littéraire comme un cas clinique et tente d'« étendre le champ d'application et par là, l'audience de la psychanalyse⁶⁴ ». Pour lui, la psychanalyse, née sur le sol médical, est un « lien d'articulation entre la psychiatrie et les sciences de l'esprit –dont la littérature- en sorte que ces « applications » (constate-t-il en 1926) gagnent sans cesse en importance⁶⁵ ». En décembre 1907, lors d'une conférence intitulée *L'écrivain et le fantasmer*, dont le texte est publié l'année suivante dans *Die Neue Revue*, Freud livre un discours concis et didactique, sorte de Manifeste⁶⁶ autour de la problématique de la psychanalyse appliquée à la littérature.

C'est entre 1906 et 1908, que Freud explore les formations inconscientes⁶⁷, « pose les grands principes de la théorie de la libido⁶⁸ » et se penche sur la question de la création

⁵⁹ S. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, Paris, 2001, p 13

⁶⁰ Ibid. p 14 Cure de paroles

⁶¹ Ibid. p 14 Ramonage de cheminée

⁶² M. Arrivé, *Linguistique et Psychanalyse*, Méridiens/Klincksieck, Paris 1986, p 7

⁶³ Ibid. p 7

⁶⁴ S. Freud, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Gallimard, Paris, 1986 p 10 dans la Préface de J.B. Pontalis

⁶⁵ P.L. Assoun, *Littérature et Psychanalyse*, p 16

⁶⁶ Ibid. p 25

⁶⁷ Ibid. p 26 (rêves, actes manqués, mots d'esprit)

⁶⁸ Ibid. p 26

littéraire. La *Dichtung* se présente comme un nouveau chapitre de la « grammaire de l'inconscient » que l'on peut rapprocher du rêve, du symptôme et du mot d'esprit, formations « parentes »⁶⁹.

A la suite de trois publications qui abordent le rêve, les lapsus et les mots d'esprit, matériel qui lui permet d'apprendre à lire d'une manière profonde⁷⁰, Freud se penche pendant plus d'une vingtaine d'années sur des œuvres littéraires et artistiques⁷¹ essayant de comprendre le fonctionnement de la dynamique créatrice et publie les titres suivants :

- 1907 : *Délire et rêves dans la « Gradiva » de Jensen*
- 1908 : *La création littéraire et le rêve éveillé*
- 1910 : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*
- 1913 : *Le thème des trois coffrets*
- 1914 : *Le Moïse de Michel-Ange*
- 1916 : *Quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse*
- 1917 : *Un souvenir d'enfance dans « Dichtung und Wahrheit » de Goethe*
- 1919 : *L'Inquiétante étrangeté*
- 1928 : *Dostoïevski et le parricide*⁷².

Après avoir été un ami proche, Carl Jung s'éloigne de Freud à partir de 1913 et s'oppose à lui, tant sur le plan de la psychanalyse (médicale) que celui de la psychanalyse appliquée à la littérature ou à l'art d'une manière générale ; Jung écrit à ce sujet que « l'intérêt se détourne de l'œuvre d'art pour se perdre dans le chaos inextricable des antécédents psychologiques, et le poète devient un cas clinique, un exemple portant un numéro déterminé de la *psychopathia sexualis*. Ainsi la psychanalyse de l'œuvre d'art s'est éloignée de son objet, a transporté le débat sur un domaine généralement humain, nullement spécial à l'artiste et notamment sans importance pour son art⁷³ ».

Puis, c'est par le biais de de Saussure et de la linguistique que la psychanalyse sort du domaine médical pour faire son entrée dans le vaste domaine des sciences humaines. Le

⁶⁹ Ibid. p 27

⁷⁰ J.N. Bellemin, *Psychanalyse et littérature*, p 21

⁷¹ J.P. Klein, *L'art-thérapie*, p 14 « Dès 1912, Freud, Rank et Sachs lancent à Leipzig la revue *Imago*, revue pour l'application de la psychanalyse aux sciences humaines qui traite, entre autres, de la psychanalyse des œuvres et sert de modèle à de nombreux essais de pathographie qui décortiquent les auteurs à partir de leurs œuvres assimilées à des productions oniriques ».

⁷² Ibid. pp 19-20

⁷³ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, PUF Paris 2010, p 14

tout se jouant autour du symbole (terme polysémique chez Freud⁷⁴) et ce, malgré les divergences qui paraissent entre les différents auteurs. La conjonction de l'époque contribue à l'affaiblissement des frontières entre les disciplines (sociologie, anthropologie, philosophie) et permet au structuralisme de se présenter comme projet unificateur⁷⁵. Les lecteurs de Freud et de Saussure, ne peuvent que constater la similitude « dans la manipulation du matériel signifiant⁷⁶ » même si leurs démarches sont différentes ; Freud se penche sur le contenu latent du mot alors que pour Saussure les mots sont « conscients et intentionnels⁷⁷ ».

A la suite de sa rencontre avec le linguiste Jakobson aux Etats Unis, durant la seconde guerre mondiale, l'anthropologue Lévi-Strauss accorde une place de plus en plus importante à la linguistique et formule dès l'après-guerre le « programme unificateur des sciences⁷⁸ » autour de l'anthropologie sociale, « intersection des sciences de la nature et des sciences humaines⁷⁹ ». En 1953, dans un souci de redonner un nouveau souffle à la psychanalyse en crise, Lacan propose dans son *Rapport de Rome* de « frayer un chemin attractif, une voie française de l'inconscient⁸⁰ » en revenant à l'œuvre de Freud et en prêtant d'avantage attention au langage⁸¹. Pour lui, la structure de l'inconscient est similaire à celle d'un langage⁸² et, « le monde des mots » crée « le monde des choses⁸³ ». Influencé par *Les structures élémentaires de la parenté* de Lévi-Strauss⁸⁴, Lacan prône un retour aux sources par le biais de la linguistique et s'inspire de Saussure qu'il ne connaît alors qu'à travers l'œuvre de Lévi-Strauss. « Le langage est créateur⁸⁵ » dit Lacan qui retrouve Saussure et Lévi-Strauss « dans cette prévalence accordée au langage, à la culture,

⁷⁴ M. Arrivé, *Linguistique et psychanalyse*, pp 52-53 classé en trois types : 1- le symbole mnésique, 2- le symbole « tout court » qui correspond au *symbolisme au sens étroit* de Laplanche et Pontalis qui apparaît dans *L'Interprétation des rêves* et comme théorie dans *L'Introduction à la psychanalyse*, et 3- le symbole comme processus de symbolisation, « problématique mise en place dans la *Métapsychologie* et spécialement dans deux articles « L'inconscient » et « Le refoulement ».

⁷⁵ J.F. Dosse, *Barthes, Lacan, Foucault : L'auteur, la structure* dans *L'auteur à l'œuvre, Incidences de la psychanalyse*, textes réunis par P. Di Mascio, E.N.S. Editions, Paris 1996 p 12

⁷⁶ Ibid. p 10

⁷⁷ Ibid. p 11

⁷⁸ Ibid. p 13

⁷⁹ Ibid. p 13

⁸⁰ Ibid. p 14

⁸¹ Ibid. p 15 ce qui signifie de prendre ses distances avec la psychanalyse pragmatique qui s'est développée aux Etats Unis. « Lacan y dénonce le béhaviorisme à l'œuvre qui a pour finalité la simple adaptation de l'individu aux normes sociales, de normalisation représentée par les travaux d'Erich Fromm, Sullivan... »

⁸² J. Lacan, *Encore*, p 73

⁸³ Ibid. p 15 J. Lacan dans *Rapport de Rome*, Ecrits I, Points-Seuil, 1971 p 145

⁸⁴ Ibid. pp 15-16 J. Lacan dans *Rapport de Rome*, Ecrits I, Points-Seuil, 1971 p 156

⁸⁵ Ibid. p 17 B. Sichére, *Le moment lacanien*, Grasset 1983, p 59

à l'échange, au rapport à l'autre⁸⁶ » et qui participe au structuralisme puisqu'il considère que le texte est une structure, un univers clos au répertoire limité⁸⁷ dans lequel le signifié se glisse sous le signifiant⁸⁸. Le sujet s'en trouve décentré, effet de signifiant qui renvoie lui-même à un autre signifiant, il est le produit du langage qui parle en lui. L'inconscient devient donc effet de langage, de ses règles, de son code. Dosse écrit : « S'il y a prévalence du signifiant sur le signifié, il n'est cependant pas question d'évacuer le signifié. Il reste donc une interaction de ces deux plans différents que Lacan réfère à la découverte freudienne de l'inconscient, ce qui ferait de Freud, aux yeux de Lacan, le premier structuraliste⁸⁹ ». Lacan, pour expliquer le déploiement du discours, s'appuie sur deux figures rhétoriques, la métaphore et la métonymie, qu'il rapproche du fonctionnement de l'inconscient⁹⁰.

Pour Foucault, qui conçoit la psychanalyse et l'ethnologie comme des « contre sciences⁹¹ » qui « occupent une place privilégiée dans notre savoir moderne car « elles dissolvent l'homme⁹² », le texte est le point cardinal qui relie diverses sémiotiques « soumettant l'homme à un réseau qui le dissout malgré lui⁹³ ».

Dans les années 60, Barthes préconise une sémiologie qui regrouperait, autour de l'étude du signe, toutes les sciences humaines⁹⁴ et *L'Homme racinien* provoque une réaction violente de la part de Picard, grand spécialiste racinien⁹⁵, qui s'empresse de « remettre un voile pudique aux héros dont Barthes a percé les secrètes passions sexuelles contrariées⁹⁶ ». Barthes dont le travail s'appuie sur le structuralisme et qui évoque celui de Lacan, Jakobson, Lévi-Strauss, etc., revendique les droits du critique, lecteur actif face à une œuvre porteuse de vérité⁹⁷.

⁸⁶ Ibid. p 17

⁸⁷ G. Genette, *Figure I*, Essais, Le Seuil, 1966, p 147 « La pensée critique... édifie des ensemble structurés au moyen d'un ensemble structuré qui est l'œuvre... »

⁸⁸ F. Dosse, *Barthes, Lacan, Foucault : l'auteur, la structure*, p 18 et J. Lacan *L'instance de la lettre dans l'inconscient*, Ecrits I, Point-Seuil, 1971 p 251

⁸⁹ Ibid. p 19

⁹⁰ Ibid. p 19

⁹¹ M. Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris 1966 p 391

⁹² Ibid. pp 390-391

⁹³ F. Dosse, *Barthes, Lacan, Foucault : l'auteur, la structure*. p 22

⁹⁴ Ibid. p 12

⁹⁵ Auteur de *La carrière de Jean Racine* et éditeur du *Racine* de la Pléiade

⁹⁶ F. Dosse, *Barthes, Lacan, Foucault : l'auteur, la structure*. p 26

⁹⁷ Ibid. p 28

Dans les années 68-69, Barthes « pluralise la structure ⁹⁸ », « l'ouvre à l'intertextualité ⁹⁹ » et « réitère son adhésion à ce postulat de base de « la mort de l'auteur ¹⁰⁰ ». Déjà désacralisée par le surréalisme, la linguistique achève de détruire la notion d'auteur ¹⁰¹. Cette perspective libère la nouvelle critique littéraire. Plus tard, dans les années 70, Barthes, pour qui lire devient « un travail de langage » donnera une place prépondérante au lecteur et à la lecture qui « consiste à embrayer... : je passe, je traverse, j'articule, je déclenche, je ne compte pas... ¹⁰² ». Car pour Barthes, « travailler ce texte unique jusqu'à l'extrême du détail, c'est reprendre l'analyse structurale du récit là où elle s'est jusqu'à présent arrêtée : aux grandes structures ; c'est se donner le pouvoir (le temps, l'aise) de remonter les veinules du sens, de ne laisser aucun lieu du signifiant sans y pressentir le code ou les codes dont ce lieu est peut-être le départ (ou l'arrivée) ; c'est... substituer au simple modèle représentatif un autre modèle, dont la progression même garantirait ce qu'il peut y avoir de productif dans le texte classique ; car le pas à pas, par sa lenteur et sa dispersion même... n'est que la décomposition (au sens cinématographique) du travail de lecture : un ralenti si l'on veut, ni tout à fait l'image, ni tout à fait analyse... la lecture de ce texte se fait dans un ordre nécessaire, dont l'analyse progressive fera précisément son ordre d'écriture ; mais commenter pas à pas... c'est étoiler le texte au lieu de le ramasser ¹⁰³ ».

Alors que Mai 68 « réintroduit une problématisation du sujet ¹⁰⁴ », Foucault annonce au cours d'une conférence : « La naissance du lecteur doit se payer de la mort de l'auteur ¹⁰⁵ », confirmant ainsi « la contestation de la notion d'auteur ¹⁰⁶ » tout en reconnaissant l'existence de « fondateurs de discursivité ¹⁰⁷ » tels que Marx et Freud qui « ont établi une possibilité indéfinie de discours ¹⁰⁸ ». Dans le cadre de la bataille qui oppose les « nouveaux » aux « anciens », Lacan, à qui Flacelière ¹⁰⁹ retire quelques mois

⁹⁸ Ibid. p 29

⁹⁹ Ibid. p 29

¹⁰⁰ Ibid. p 29 et R. Barthes dans *La mort de l'auteur*, Manteia repris dans *Le bruissement de la langue*, Le Seuil, 1984

¹⁰¹ Ibid. p 29 et R. Barthes dans *La mort de l'auteur*, p 63

¹⁰² R. Barthes, *S/Z*, Le Seuil, Paris 1970, p 16

¹⁰³ Ibid. p 17

¹⁰⁴ F. Dosse, *Barthes, Lacan, Foucault : l'auteur, la structure*, p 29

¹⁰⁵ Ibid. p 29 et M. Foucault, *Qu'est-ce qu'un auteur ?* 22 février 1969 repris dans Littoral n 9, juin 1983

¹⁰⁶ Ibid. p 30

¹⁰⁷ Ibid. p 30

¹⁰⁸ Ibid. p 30 et M. Foucault dans *Qu'est-ce qu'un auteur ?* p 18

¹⁰⁹ Directeur de l'ENS

plus tard la salle Dussane où il donnait ses conférences et où le tout Paris se pressait, poursuivra son enseignement à la faculté de Droit. Cet épisode pousse Lacan avec sa doctrine des quatre discours¹¹⁰ à faire une attaque plus virulente « contre le discours universitaire et contre les prétentions philosophiques¹¹¹ » prônant que « seul le discours analytique sort de l'univers névrotique et permet d'accéder à quelque vérité ce qui légitime sa primauté¹¹² ».

Se penchant sur les textes d'Antonin Artaud, de Georges Bataille, d'Edmond Jabès, Derrida parle, avant la parution du livre de Barthes, d'« un certain travail textuel qui donne un grand plaisir¹¹³ » tout en remettant en question « les divers couples binaires signifiant/signifié, nature/culture, voix/écriture, sensible/intelligible qui ont constitué l'instrument même d'analyse du structuralisme¹¹⁴ ».

Dans les années 70, Kristeva et Genette entre autres¹¹⁵ adoptent l'idée d'intertextualité et la « réintroduction du refoulé de son champ d'investigation¹¹⁶ ». Une lecture systématique de l'œuvre de Bakhtine -analysée par Kristeva puis par Todorov- « va accélérer le processus au terme duquel le sujet, l'individu vont pouvoir être de nouveau problématisés¹¹⁷ ». Pour Kristeva la prose est une « pulvérisation de la mémoire. Le travail de l'auteur est de traverser et la crise personnelle et la langue pour produire une nouvelle résurrection. Il faut entendre une invitation à traverser l'histoire personnelle mais également la langue, entendre par-delà les signes, la musique inconsciente de la langue...¹¹⁸ ». Processus qui implique le lecteur, interaction entre « l'objet d'étude et le sujet de celle-ci qui donne lieu au concept de *dialogique*¹¹⁹ ». A partir de là, c'est « le dialogue entre le lecteur et l'auteur qui fait sens¹²⁰ ».

Dans le courant des années 80 aux Etats Unis, M.A. Skura, réaffirme dans *The Literary Use of the Psychoanalytic Process*¹²¹ l'importance de Freud et de l'application de

¹¹⁰ Le discours universitaire, le discours du maître, le discours de l'hystérique et le discours analytique

¹¹¹ F. Dosse, *Barthes, Lacan, Foucault : l'auteur, la structure*, p 32

¹¹² Ibid. p 32

¹¹³ Ibid. p 34

¹¹⁴ Ibid. p 34

¹¹⁵ Ibid. p 37. Kristeva introduit dans le séminaire de Barthes l'idée d'intertextualité et de dialogique en exposant l'œuvre de Bakhtine.

¹¹⁶ Ibid. p 37

¹¹⁷ Ibid. p 37

¹¹⁸ J. Kristeva, *Psychanalyse et littérature sur Canal U*, relevé en juin 2011

¹¹⁹ F. Dosse, *Barthes, Lacan, Foucault : l'auteur, la structure*, p 38

¹²⁰ Ibid. p 38

¹²¹ M.A. Skura, *The Literary Use of the Psychoanalytic Process*, Yale University Press, New Haven and London, 1981

la psychanalyse aux œuvres littéraires. Rappelant que chaque mot d'un texte, -qu'elle considère comme une « histoire-cas¹²² »-, « appelle une lecture freudienne¹²³ », elle incite les critiques à appliquer les connaissances psychanalytiques aux personnages fictifs¹²⁴. Skura souligne que la psychanalyse ne s'applique pas uniquement aux maladies et aux symptômes mais qu'elle offre une méthode d'étude de l'esprit¹²⁵. Pour elle, la psychanalyse controversée depuis Freud qui n'hésitait pas à étudier les personnages avec les mêmes méthodes appliquées aux êtres humains, est utilisée non seulement par les freudiens traditionnels mais également par des révisionnistes de la psychanalyse tels que Geoffrey Hartman¹²⁶. Chaque comportement ayant ses raisons, l'analyse offre selon Skura « ... une rencontre vitale... où les problèmes d'interprétation sont soulevés avec une force et une clarté particulières¹²⁷ » et, tout en soulignant les « problèmes de traduction¹²⁸ » constamment rencontrés, elle précise que le rôle des critiques est de « comparer la nature humaine présentée par Freud à la nature humaine présentée par les poètes¹²⁹ ».

Depuis les années 80, un certain nombre de psychanalystes et de chercheurs se sont penchés sur la problématique psychanalyse/littérature, apportant chacun une pierre à l'édifice freudien, parmi eux : André Green, P.L. Assoun, Jean Bellemin-Noël, Daniel Sibony...

2.2 Qu'est-ce qu'une approche freudienne du texte ?

Comme nous avons pu le voir précédemment, l'approche freudienne d'un texte, basée sur « les procédés du créateur¹³⁰ », tente de comprendre comment l'auteur élabore l'œuvre écrite et lui donne forme. Pour Freud, le créateur laisse entrevoir à travers le texte « quelque chose des arcanes de sa création, sans en lever... le secret¹³¹ ». Et, pour ouvrir une communication entre auteur et lecteur, l'écrivain selon lui « adoucit le caractère du rêve éveillé égoïste par des changements et des déguisements... et nous enjôle par un gain de plaisir purement formel, c'est-à-dire esthétique, qu'il nous offre dans la présentation de

¹²² Ibid. p 29

¹²³ Ibid. p 69

¹²⁴ Ibid. p 31

¹²⁵ Ibid. p 2

¹²⁶ Ibid. p 29-30

¹²⁷ Ibid. p 33

¹²⁸ Ibid. p 33

¹²⁹ Ibid. p 33

¹³⁰ P.L. Assoun, *Littérature et Psychanalyse*, p 4

¹³¹ Ibid. p 28

ses fantasmes¹³² ». Alors, pour « reconstituer le scénario inconscient de la création littéraire¹³³ », la psychanalyse permet d'esquisser une *métapsychologie* de l'acte de création littéraire¹³⁴ ».

Pour Freud, à chaque mot « correspond un processus associatif compliqué où les éléments énumérés d'origine visuelle, acoustique et kinesthésique entrent en liaison les uns avec les autres¹³⁵ ». Freud se penche sur le texte comme sur une *rêverie* de l'auteur dans laquelle se trouve l'expression de fantasmes inconscients, de désirs refoulés et de pulsions déformés par l'existence du moi. Pour analyser l'œuvre, il repère les « niveaux d'appréhension de la « réalité littéraire¹³⁶ », puis « met à l'épreuve le texte¹³⁷ » en appliquant les concepts fondamentaux de la psychanalyse qui permettent d'une part, d'y déceler les différents symptômes *névrotiques* et/ou *psychotiques* des protagonistes et d'autre part, d'analyser la construction des rêves, de comprendre les lapsus et les différents actes symptômes et ce, afin de mieux saisir le fonctionnement, conscient ou inconscient non seulement des personnages mais également de l'auteur dont le texte est en quelque sorte le reflet.

Il est vrai que les personnages étant des « fictions », le lecteur est en droit de se demander dans quelle mesure ceux-ci possèdent des inconscients et si une création littéraire peut être considérée comme un « document clinique du sujet¹³⁸ » ainsi que la question de corrélation entre le « sujet/auteur » et « son acte d'écriture¹³⁹ ».

En se penchant sur la *Gradiva*, Freud n'attribue pas d'emblée aux personnages un inconscient mais souligne le processus suivant : « Au fur et à mesure que se révèle la signification de l'histoire, sa trame fantasmatique, les personnages se révèlent comme porteurs d'une « conflictualité » qui rend compte, plus encore que leur « psychologie », de leurs faits et gestes¹⁴⁰ ». Freud « lance la machine interprétative¹⁴¹ » et « sous l'effet de la

¹³² Ibid. p 29

¹³³ Ibid. p 30

¹³⁴ Ibid. p 29 « On désigne sous ce terme « métapsychologie » la superstructure théorique de la psychanalyse, soit l'ensemble des concepts fondamentaux qui rendent possible l'étude des « processus psychiques inconscients » -ceux qui « mènent au-delà (méta) du conscient ». La métapsychologie est en quelque sorte le « fictionnement » théorique de la psychanalyse ».

¹³⁵ Ibid. p 8

¹³⁶ Ibid. p 6

¹³⁷ Ibid. p 6

¹³⁸ Ibid. p 122

¹³⁹ Ibid. p 122

¹⁴⁰ Ibid. p 88

¹⁴¹ Ibid. p 88

reconstitution psychanalytique¹⁴² » le lecteur oublierait presque que les personnages sont des « fictions ». Comme si, lors de « la reconstitution du processus sous-jacent à la « création littéraire », les personnages créés se « remplissent » de réalité. L'inconscient n'est donc pas inhérent à ces personnages, « mais un effet du dynamisme inconscient de l'œuvre qui les porte au point qu'ils finissent par « incarner¹⁴³ ».

Et c'est, pour Freud, « la plénitude de leur connaissance des âmes¹⁴⁴ » qui permet aux grands auteurs de créer ces « figures ». En analysant... les « figures » de Richard III, lady Macbeth, Rebecca et d'autres, Freud tente de « fournir une explication par le ressort inconscient de ces comportements paradoxaux et intelligibles¹⁴⁵ » et « clarifie ces attitudes en montrant la cohérence avec les conflits sous-jacents et leur effet sur le spectateur ou le lecteur¹⁴⁶ ».

Aussi, en suivant une « méthode homologique/clinique¹⁴⁷ » qui tient compte d'observations médicales, Freud traite chaque personnage des œuvres sur lesquelles il se penche « comme une personne vivante et non comme une création de l'imagination de l'écrivain...¹⁴⁸ ». Etablissant un parallèle entre « Œdipe » de Sophocle et « Hamlet » de Shakespeare, Freud implique l'inconscient de l'auteur dans le texte « miroir » lorsqu'il écrit : « Il était pourtant remarquable que ce névrosé créé par l'écrivain échoue devant le complexe d'Œdipe comme ses nombreux compagnons de route dans le monde réel, car Hamlet est placé devant la tâche de venger sur un autre l'un des deux actes qui forment le contenu de l'effort œdipien, ce qui le fait tomber dans les bras de son propre sentiment de culpabilité obscur¹⁴⁹ ».

Pour Freud, « la création littéraire » est une fiction qui véhicule une « vérité qui, sans cette fiction fût restée improférable¹⁵⁰ ». Celui-ci énonce par ailleurs que « les mots de l'écrivain sont des actes¹⁵¹ » qui sous l'effet de la poésie « produi(sen)t... une réalité « plus vraie que nature¹⁵² », que le fantasme est bien une révélation de la vérité qui provient de

¹⁴² Ibid. p 88

¹⁴³ Ibid. pp 87-88

¹⁴⁴ Ibid. p 88

¹⁴⁵ Ibid. p 92

¹⁴⁶ Ibid. p 92

¹⁴⁷ Ibid. p 88

¹⁴⁸ Ibid. p 88

¹⁴⁹ Ibid. p 90

¹⁵⁰ Ibid. p109

¹⁵¹ Ibid. p 109

¹⁵² Ibid. p 110

l'inconscient, que « la conception de la littérature est tout sauf « fictionaliste », qu'elle n'est pas un « jeu d'imagination » mais « une autre position de la vérité¹⁵³ ».

Ainsi, éclairé par le travail de Freud et celui d'autres psychanalystes, la thèse se propose d'aborder les trois œuvres d'Agnon pour tenter de découvrir la dynamique qui constitue leur trame et la part de l'auteur que l'on peut y déceler. Et, en ce qui concerne l'analyse du texte, la recherche s'appuiera sur Reuter, Genette, Eco, Hamon, Girard, Barthes, etc.

¹⁵³ Ibid. p 110

3. La vie d'Agnon

3.1 De la naissance de S.Y. Czaczkes à la publication d'*Agounot*

Agnon est né à Buczacz, bourgade située à l'est de la Galicie (voir carte p 438), au sud-ouest de la plaine de Podolie, terre arable transformée au 14^{ème} siècle en terre agricole par les Polonais et qui se trouve, aujourd'hui, au sud-ouest de la région ukrainienne de Volhynie. A l'époque moderne, cette région passe d'un pays à l'autre : jusqu'en 1772, elle fait partie du royaume polonais, puis des provinces de l'Est de l'empire Austro-hongrois jusqu'à sa dissolution en 1918 ensuite, elle est alors rattachée au nouvel état polonais après la Première Guerre Mondiale puis occupée plusieurs années par l'Allemagne au cours de la Seconde Guerre Mondiale. Conquise en 1945 par l'URSS, elle se retrouve en Ukraine, lors du démembrement de la Russie en 1991¹⁵⁴.

C'est dans ce contexte que naît, dans une famille bourgeoise, Shmuel Yossef Halevi Czaczkes qui signera du nom d'Agnon sa première histoire publiée en Terre d'Israël, l'aîné d'une fratrie de cinq enfants (un frère et trois sœurs). Son père, Shalom Mordekhai Halevi Czaczkes, né en 1859, rabbin de formation inséré dans la vie économique, est marchand de fourrures établi à Buczacz (comme l'est également la famille de sa future épouse) et effectue pour son commerce des voyages à travers la Galicie. C'est un brillant érudit, grand connaisseur de la *haskalah*¹⁵⁵, de la philosophie et la poésie médiévale, en particulier de l'œuvre de Maimonide auquel il consacre une étude et se déplace pour rencontrer d'éminents rabbins emmenant son fils avec lui. Il épouse la benjamine de Yehouda Farb, Esther, née en 1864 (ou 1865), éminent Talmudiste et l'un des hommes illustres de la ville, *mitnaged*¹⁵⁶ convaincu, qui fréquente la vieille synagogue de la ville, centre de l'opposition, mais n'empêche ni Esther, sa fille, d'apprendre la langue et la littérature allemande ni les sœurs d'Agnon d'étudier dans une école polonaise. Agnon est très proche de son grand-père maternel qui lui transmet ses connaissances et très attaché à sa mère, tendre et à l'esprit libéral, qui a un grand penchant pour la littérature et la poésie. Le jeune enfant grandit, entouré par ces deux figures masculines imposantes,

¹⁵⁴ The Columbia Encyclopedia, Sixth Edition 2008

¹⁵⁵ Voir Glossaire termes juifs, p 412

¹⁵⁶ Ibid. p 413

« dans une famille ouverte à la diversité ¹⁵⁷ » et dans un environnement juif traditionnel « qui n'est pas hermétiquement isolé du monde extérieur ¹⁵⁸ ».

Shmuel Yossef Halevi Czaczkes voit le jour le 8 aout 1887. La fiche d'état civil que lui remet le Maire de Buczacz le 14 Avril 1908, lors de son départ pour Jaffa, mentionne que S.Y. Czaczkes est né en l'an 1887, date qui apparait aussi sur le passeport délivré par le consulat polonais à Berlin en juillet 1923 ¹⁵⁹. C'est la date du 8 aout 1887 qui est également mentionnée sur le certificat du service militaire délivré à Agnon et signé par le responsable de la province de Buczacz qui fait alors partie de la République Polonaise. Sur le passeport délivré par les autorités britanniques d'Eretz Israël en 1929, seule figure l'année 1888, sans mention de jour ou de mois. Etape intermédiaire qui permet à Agnon, ensuite de s'attribuer le 8.8.1888 comme date de naissance, attrayante à plus d'un égard car elle correspond d'une part, selon le calendrier hébraïque, à la date de célébration de la destruction du Second Temple et d'autre part, selon la tradition massorétique, à la naissance du Messie. Cette année-là, symbolique elle aussi si l'on inverse les chiffres, représente l'année de la renaissance de Sion ¹⁶⁰.

Recevant une éducation religieuse, *rabbinique* et *hassidique* ¹⁶¹, il apprend à partir de l'âge de huit ans, à la maison, l'hébreu mais surtout le yiddish. Son père lui lit les *aggadot* ¹⁶², contes du Talmud, l'initie à l'œuvre de Maimonide, aux écritures des *maskilim* ¹⁶³ de Galicie et à la poésie. Il emmène son fils à la synagogue hassidique où il se familiarise avec le *hassidisme* et ses contes. Grâce à sa mère, il découvre la littérature allemande et apprend l'allemand avec un tuteur à l'école de la ville. Très jeune il se prépare un casse-croute et part dans la forêt où il écrit poèmes et histoires qu'il lit à ses proches le soir à son retour. Il reçoit d'emblée le soutien et de sa famille qui l'encourage à poursuivre sa voie et, contrairement à la plupart des jeunes juifs, sans épouse ni enfants à charge, à l'abri des soucis financiers, celui-ci jouit d'une grande liberté. Entre 1903 et 1907, Czaczkes publie plus d'une vingtaine d'histoires, poèmes et articles, en hébreu et en yiddish dans des journaux qui circulent en Galicie dont une ballade en hommage à Rabi

¹⁵⁷ D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 21

¹⁵⁸ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 6

¹⁵⁹ D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 19

¹⁶⁰ Ibid. p 20

¹⁶¹ Voir Glossaire termes juifs p 412

¹⁶² Ibid. p 411

¹⁶³ Ibid. p 411

Yosef Dela Raina alors que le jeune homme n'a que quatorze ans¹⁶⁴. En 1906, El'azar Roke'ah, figure fascinante et exotique, éditeur dynamique, engage le jeune homme comme secrétaire du journal *Der Judisher Wecker*. Cette rencontre est déterminante dans la vie du jeune Czaczkes déjà prolifique, qui travaille par la suite dans deux autres publications *haYarden* et *ha'Et* et qui reconnaît avoir lu à cette époque, Ibsen, Bjornson et Hamsun. La ville de Buczacz, proche de la frontière russe, fut marquée au début du vingtième siècle, par les massacres de Kishinev en 1903, puis par le décès de Théodore Herzl, père du sionisme.

Agnon émigre en Palestine en 1907 selon A. Band¹⁶⁵ et, en juin 1908 selon D. Laor¹⁶⁶ et M. Itzhaki¹⁶⁷, à l'époque de la seconde *'Aliah*¹⁶⁸, mais sans en faire vraiment partie ; contrairement aux autres jeunes qui arrivent pris en charge par une organisation officielle qui facilite leur installation en Eretz Israël, le jeune auteur, mu par un désir personnel, débarque par une journée chaude dans le port de Jaffa, seul avec quelques affaires. La ville, capitale politique et culturelle du nouveau *yishouv*¹⁶⁹ juif, dont la population s'élève à moins de cinquante mille personnes, est composée d'une majorité de musulmans et de deux minorités, une communauté chrétienne et une communauté juive d'environ mille cinq cents personnes. Lorsque les autorités ottomanes l'autorisent à quitter le port, Agnon se dirige à pied vers l'une des pensions du quartier de Neve Shalom et ne s'éloigne plus du bord de mer¹⁷⁰.

Là, Agnon découvre une vie totalement différente, où la population arabe, composée en majorité par des agriculteurs, vit encore selon un mode de vie traditionnel et les juifs, qui représentent moins de dix pour cent de la population, sont peu actifs et peu intéressants. En 1908, l'Empire Ottoman est ébranlé par des soulèvements qui conduisent les autorités ottomanes à mener une politique plus ferme envers la population. Avec l'arrivée de nouveaux immigrants, Jaffa s'agrandit et accueille la première banque juive du pays, les deux premiers syndicats de travailleurs et le premier gymnasium. C'est aussi l'époque de l'éclosion de la presse (milieu que le jeune homme apprend à bien connaître en

¹⁶⁴ Rabbin kabbalistique qui combat Satan mais perd alors qu'il est sur le point de vaincre puis, épouse Lilith

¹⁶⁵ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 16

¹⁶⁶ D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 49

¹⁶⁷ M. Itzhaki, *Les premiers pas d'Agnon à Jaffa (1908-1912)*, consulté sur internet octobre 2013

¹⁶⁸ Voir Glossaire termes juifs p 411

¹⁶⁹ Ibid. p 400

¹⁷⁰ D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 49

y travaillant¹⁷¹), le lieu de résidence de la plupart des écrivains, et l'essor de la ville entraîne l'ouverture d'un théâtre qui présente des pièces en hébreu et en langue yiddish, la construction d'une grande librairie publique et l'installation des missions française, anglaise et allemande. Avec l'ouverture de la première école de musique, Jaffa devient un centre musical et une ville estivale recherchée pendant les mois caniculaires d'été. Le changement d'horizon, les bateaux, les navires et les voiliers, la diversité ethnique de la ville, son souk arabe, ses ruelles étroites, ses petites maisons, le son des cloches des églises qui sonnent alors que s'élève le chant du muezzin, la ville portuaire qu'est Jaffa, offrent à Czaczkes une nouvelle vie¹⁷². Dans le souvenir et l'œuvre de l'auteur, Jaffa restera *Yafo yafat yamim*¹⁷³. C'est dans cette effervescence qu'Agnon écrira *Agounot*.

3.2 Entre *Agounot* et *Sipour Pashout*

Malgré les archives détruites par les Ottomans lors de leur retraite en 1917, on sait qu'après son travail dans les bureaux de *Ha-omer*, Agnon trouve d'autres emplois à Jaffa¹⁷⁴. Le succès d'*Agounot*, justifie à ses yeux les difficultés rencontrées lors de son arrivée. Il change alors de style vestimentaire pour mieux s'adapter à la liberté qui s'offre à lui et courtise de très nombreuses jeunes filles¹⁷⁵. Il demeure à Jaffa jusqu'en 1912. Dans *Nostalgia and Nightmare* Arnold Band note qu'à cette époque « Son imagination fantastique et son ironie dérangent parfois. Au milieu des travailleurs robustes venus travailler la terre, il ressemblait à un bourgeois provincial arrivé à Jaffa avec l'idéal sioniste mais sans intention de devenir un travailleur manuel¹⁷⁶ ». Mais, rien ne détourne Agnon de l'écriture qui est sa priorité et, lorsqu'il termine ses journées de travail, il consacre toutes ses soirées et ses nuits à « écrire et à corriger, écrire et corriger¹⁷⁷ ». Il passe une partie de son temps à lire Dostoïevski, Gogol, Tolstoï, Tchekhov, et continue sa

¹⁷¹ M. Itzhaki, *Les premiers pas d'Agnon à Jaffa (1908-1912)*, *Yod* [En ligne], 17 | 2012, mis en ligne le 07 novembre 2012, consulté le 26 septembre 2013. URL : <http://yod.revues.org/1583> ; DOI : 10.4000/yod.1583 « Les premiers pas du célèbre auteur S. Y. Agnon lors de son premier séjour à Jaffa (1908-1912) sont liés aux deux revues hébraïques : *Ha-Omer*, histoire d'un échec, et *Ha-po 'el ha-tsa 'ir*, histoire d'une réussite, et aux rédacteurs en chef de ces revues, les écrivains et pères spirituels du jeune Agnon, Sh. Ben Tzion, un écrivain esthétique, bourgeois, et Y. H. Brenner, un penseur tourmenté, un véritable intellectuel socialiste »

¹⁷² D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 53

¹⁷³ Ibid. p 49-53: « יפּוֹ יַפּוֹת יָמִים » *Jaffa beauté des jours* ou *Jaffa beauté des mers*.

¹⁷⁴ Ibid. p 61-62 Il fut secrétaire du premier tribunal civil *Bet Mishpat Shalom* et du *Mo'etsa Artsi Yisrael* (*Conseil d'Eretz Israel*)

¹⁷⁵ Ibid. p 62

¹⁷⁶ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 17

¹⁷⁷ D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 64

découverte des auteurs scandinaves tout en lisant, tard dans la nuit, les livres fondamentaux du judaïsme, la *Guemara*¹⁷⁸, les *midrashim*¹⁷⁹ et le *Zohar*¹⁸⁰ qui le fascinent¹⁸¹. En mars 1909, il rencontre Bialik et les deux hommes se lient d'amitié¹⁸². Agnon ne quitte pas Bialik un seul instant et l'accompagne de ville en ville pendant son séjour. Le soir de *Pessah*¹⁸³, alors qu'il vient de quitter son nouvel ami, il apprend le décès de sa mère, âgée de quarante et un ans, à laquelle il est extrêmement lié depuis son plus jeune âge¹⁸⁴. « Ce qui lui faisait le plus mal, c'était qu'elle lui manquait en permanence, le toucher de sa main, sa voix, son dernier baiser...¹⁸⁵ ». Il avait eu, en quittant la maison familiale, un an auparavant, le pressentiment qu'il ne la verrait plus, car il était conscient que son départ de Buczacz fragiliserait son cœur déjà malade. Pris de remords et se sentant coupable, Agnon change alors aussi sa date d'arrivée en Palestine, « oubliant » une année entière. Le décès de sa mère ne l'empêche pourtant pas d'effectuer avec Bialik un nouveau déplacement à travers le pays juste après avoir appris la nouvelle.

Pendant cette période, Agnon fréquente les hommes politiques Y. Ben Zvi, B. Katznelson, Shlomo Levi et de nombreux intellectuels tels A. Z. Rabinovitz, Shlomo Tsemah, Arthur Ruppin, Y. Vilkansky. Jeune auteur prometteur, que l'on rencontre chez les familles bien établies de la ville, Dizengoff, Ben Tsion etc., il choisit ses amis dans les milieux traditionnels et modernes. Arrivé à Jaffa à l'âge de vingt ans, S.Y. Czaczkes devient en l'espace de quatre ans Agnon, acclamé par de nombreux critiques en Terre d'Israël et dans les communautés juives de l'étranger, connaissant ainsi le début de sa notoriété.

A partir de 1911 le jeune auteur – qui écrit de nombreuses nouvelles et des contes, passe de longs moments à Jérusalem. Au cours de cette période, Brenner¹⁸⁶ publie en 1912 *Vehaya he'akov lemishor* (Le tordu deviendra droit) qui avait paru régulièrement dans *Ha-*

¹⁷⁸ Voir Glossaire termes juifs p 411

¹⁷⁹ Ibid. p 413

¹⁸⁰ Ibid. p 414

¹⁸¹ D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 64

¹⁸² Hayim Nahman Bialik (Ukraine 1873-1934) pionnier de la poésie hébraïque moderne reconnu comme étant le Poète National ou encore poète de la renaissance nationale, traducteur vers l'hébreu de Shakespeare, Schiller, Cervantes et des poèmes de Heine, auteur de poèmes en yiddish qui après avoir vécu en Europe, (Odessa, Varsovie et l'Allemagne) émigre en Palestine en 1924 et s'installe à Tel Aviv.

¹⁸³ Voir Glossaire termes juifs p 413

¹⁸⁴ D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 65

¹⁸⁵ Ibid. p 65

¹⁸⁶ Yosef Hayyim Brenner, né en Russie en 1881 pionnier de l'hébreu moderne et auteur d'*Une miche de pain* (1900) et d'autres histoires courtes (1901); sioniste qui émigre en Palestine en 1909 il fut tué à Jaffa lors des émeutes de 1921.

po'el hatsa'ir et qui connaît immédiatement un immense succès ; cette longue nouvelle marque un tournant au niveau du style qui, par l'utilisation de l'hébreu mishnique, biblique et de l'araméen, effectue « un retour aux sources ». A. Band classe les œuvres de cette période dans ce qu'il appelle « Les expériences néoromantiques de l'auteur¹⁸⁷ ».

En 1913, Agnon part pour l'Allemagne ; là, *Ost-Jude* parmi les Juifs allemands, il trouve un emploi dans une publication de *Jüdische Verlag*, fait l'expérience nouvelle d'une communauté juive très bien intégrée à Berlin et découvre ceux qui vivent éparpillées dans de petits bourgs à travers le pays¹⁸⁸. En septembre 1913 Agnon participe au Congrès Sioniste à Vienne et en profite pour se rendre une semaine à Buczacz où il trouve son père aîné. Alors qu'il rentre à Berlin, son père décède et il est rappelé chez lui où il arrive le lendemain de l'enterrement. En devenant chef de famille, il réunit les siens petit à petit autour de lui en Allemagne où il gagne sa vie en aidant Eliasberg dans ses publications, en donnant des leçons particulières et grâce à la générosité de son mécène Salman Schocken avec lequel il entretient depuis ces années-là une relation privilégiée et qui publie toutes ses œuvres.

A cette époque Berlin est un centre culturel fascinant mais également la capitale d'un pays qui se dirige vers la guerre. En 1916, Agnon citoyen polonais, pour se faire exempter d'un enrôlement militaire et sous le conseil de ses amis médecins, se bourre de médicaments, boit des litres de café et dort peu. Réformé, il est néanmoins hospitalisé peu de temps après à cause d'une défaillance rénale. A l'hôpital, Agnon lit énormément de livres envoyés par Schocken : Balzac, Dostoïevski, Zola, Flaubert, Romain Rolland, etc. Il passe sa convalescence à Leipzig jusqu'à la fin de la guerre puis Schocken lui offre un emploi à Munich. Là, il envisage l'écriture d'un livre pour enfant avec la nièce de Freud (jamais publié) et passe des heures à écrire et profiter de l'activité culturelle de la capitale bavaroise. En 1920, il rencontre Esther Max, issue d'une importante famille juive d'Allemagne et l'épouse. Le couple s'installe à Bad-Hombourg où naissent leurs deux enfants, Emounah en 1921 et Hemdat en 1922 et y réside jusqu'à ce qu'un incendie détruise leur appartement en juin 1924 et de nombreuses œuvres inédites et en cours d'écriture. A la suite de cet événement, Agnon envoie femme et enfants dans sa belle-famille à Königsberg, embarque pour la Palestine sous mandat britannique, et s'installe à Jérusalem où sa famille le retrouve un an plus tard. C'est à Talpiot qu'il élit domicile ;

¹⁸⁷ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, pp 54-92

¹⁸⁸ Ibid. p 21

quartier isolé au sud de Jérusalem que les arabes ravagent au cours de l'été 1929 détruisant notamment la bibliothèque où Agnon gardait ses manuscrits et ses archives.

Durant cette période extrêmement productive, Agnon termine l'écriture du roman *Ha-khnassat kala (La canopée de la mariée)*, à l'occasion de la parution de toute son œuvre publiée en 1931 par Schocken à Berlin, Agnon se rend à Buczacz une dernière fois et découvre une ville détruite par la Première Guerre Mondiale. Tout en travaillant sur *Sipour Pashout*, Agnon publie en 1934 *Sefer hama'asim, (Le livre des faits)* contes fantastiques « cauchemardesques¹⁸⁹ » et reçoit cette même année le Prix Bialik pour son roman *Au cœur des mers*.

3.3 Entre *Sipour Pashout* et *Shira*

Traversant la seconde guerre mondiale, les tensions des années 1946 à 1948, la création de l'état d'Israël et le siège de Jérusalem, Agnon continue sans cesse d'écrire (*Temol shilshom (Le chien Balak)* en 1946 et des chapitres de *Shira* dans *louah ha-eretz* entre 1948 et 1953, etc.). Entre temps et depuis la première publication de toute son œuvre en 1931, Agnon connaît une notoriété accrue et reçoit une longue série de prix dont un second Bialik en 1951, le prix de l'Etat d'Israël en 1954 et 1958 etc. et des titres honorifiques de l'Université Hébraïque de Jérusalem en 1958, de Columbia University en 1967 etc... Pressenti comme un potentiel lauréat du Prix Nobel, il se trouve en Suède en 1951 lorsque des problèmes cardiaques l'obligent à rester alité pendant des semaines. En 1962, il est nommé Résident d'Honneur de Jérusalem où il vit depuis 1931. Ses enfants se marient et lui donnent l'occasion d'être grand-père. Il obtient le Prix Nobel de littérature en 1966 et découvre par la suite Paris, Strasbourg, New York et Washington. Vers la fin de sa vie, Agnon ressemble de plus en plus « à un personnage sorti de l'un de ses livres¹⁹⁰ ». Durant toute cette période Agnon écrit les éloges funèbres des plus grandes figures politiques et littéraires.

¹⁸⁹ Ibid. p 27

¹⁹⁰ Ibid. p 28

4. Agounot (Abandonnées/Suspendues¹⁹¹)

*« L'amour n'est pas un sentiment à la portée de n'importe qui : il dépend de
notre niveau de maturité »*

Eric Fromm¹⁹²

¹⁹¹ Voir traduction de la nouvelle en annexe p. 427

¹⁹² E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 11

4. 1 Contexte d'écriture

Le lendemain de son arrivée, Agnon rencontre Rabbi Benyamin et s'installe chez lui jusqu'au moment où il aura sa propre chambre entourée de fleurs dans le nouveau quartier de Neve Tseddek¹⁹³ puis, trouve dans la foulée un emploi comme secrétaire de Simha Ben Tsion, éditeur de *Ha- 'omer*, journal littéraire fondé par celui-ci, qui devinant le talent littéraire d'Agnon, l'accueille comme un fils. Le jeune homme y travaille pendant trois mois, le temps de préparer le troisième numéro de la revue, dans lequel fut publiée '*Agounot*, histoire courte écrite d'un trait, entre quatre heures de l'après-midi et quatre heures du matin¹⁹⁴. L'auteur la fait lire à Ben Tsion qui décide immédiatement de l'inclure dans le recueil sur le point d'être publié, mais Ben Tsion y apporte quelques rectifications. Agnon exprime clairement sa contrariété lorsqu'il envoie, un peu plus tard, une autre nouvelle à *Ha-po'el ha-tsa'ir*, écrivant à l'éditeur Brenner : « Je suis certain que tu n'ajouteras rien à ce que j'ai écrit et que tu ne mettras pas de larmes dans mon puits¹⁹⁵ ». Il signe alors pour la première fois du nom d'Agnon, qui devient son nom littéraire et symboliquement le début de sa vie d'auteur, car pour lui, tout ce qu'il avait écrit auparavant et qui fut publié en hébreu ou en yiddish, n'était que « turbulences de jeunesse¹⁹⁶ ». Les articles qui paraissent sur '*Agounot* dans les publications européennes, offrent à Agnon le début de sa notoriété et Martin Buber propose à l'auteur de lui envoyer la traduction allemande de la nouvelle, afin de la publier dans *Die Welt* en 1910.

4.2 Analyse du texte :

4.2.1 Narration, genre, mise en forme et réception de l'œuvre

C'est un narrateur inconnu, absent-hétérodiégétique, toujours en retrait, mais omniscient, auquel l'auteur confie l'autorité narrative, qui raconte (diégésis) par une narration ultérieure, sauf en ce qui concerne la reconstruction de Jérusalem, l'histoire à un narrataire « en creux » dans le texte, sorte de Lecteur Modèle¹⁹⁷ ou aristocratique¹⁹⁸.

¹⁹³ M. Itzhaki, *Les premiers pas d'Agnon à Jaffa (1908-1912)*, p 2

¹⁹⁴ D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 57

¹⁹⁵ Ibid. p 57

¹⁹⁶ Ibid. p 57

¹⁹⁷ U. Eco, *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, Grasset, Paris, 1996, p 25p 16

¹⁹⁸ R. Barthes, *Le plaisir du texte*, p 24

En soulignant les qualités des deux jeunes fiancés, le narrateur offre au lecteur des commentaires explicites¹⁹⁹. On peut noter qu'à l'exception du rabbin, les personnages importants ont chacun un prénom, qui souligne une pré-désignation conventionnelle comme Yehezkel, Ben Ouri, Ahi'ezer, Freidele et Dina (noms traités dans l'approche psychanalytique), pas de surnom et pas de nom et qu'il existe dans le texte un seul désignateur périphrastique qui est « la communauté d'Israël ». La signification des prénoms donnent vie aux personnages et fondent leur identité. Certains prénoms désuets aujourd'hui nous renvoient au passé et à une ère géographico-culturelle, en insinuant des effets idéologiques.

Peu de paroles sont dites et encore moins échangées, et si elles le sont c'est transposées par le narrateur au style indirect qui narrativise par exemple ce que Dina dit au rabbin²⁰⁰ ; la réponse de ce dernier a une fonction généralisante ou idéologique²⁰¹.

On peut noter deux omissions-paralipses qui surprennent le lecteur qui apprend, vers la toute fin du récit, lorsque les deux jeunes sont déjà mariés, que le père de Yehezkel a voyagé avec lui²⁰² et que le jeune rabbin a laissé sa bien-aimée en Pologne qui le hante au moment des prières. Dans *Agounot* il y a un savoir énonciatif et très peu de savoir énoncif, sinon la conversation entre Dina et le rabbin lorsqu'elle lui raconte son geste et qu'il lui prodigue des conseils²⁰³ mais à aucun moment il n'y a un savoir énoncif entre le père et sa fille, les deux jeunes mariés, Ben Ouri et Ahi'ezer ou l'artisan et Dina.

Pour Arnold Band, le récit d'*Agounot*, qu'il classe parmi les deux œuvres néoromantiques du jeune auteur²⁰⁴, « est un mélange de contes hassidiques et de *Märchen* allemands²⁰⁵ ». V. Dymchitz dans *Les contes populaires juifs d'Europe orientale*²⁰⁶, pose la question « Qu'ont-ils (les contes) de « juif », à part bien entendu, la langue du conteur et les lecteurs ? » et répond « Pour commencer il faut savoir que l'une des sources de ces contes est le vaste corpus de textes traditionnels en hébreu et en araméen qui ont fortement influencé le folklore narratif. Il est du reste intéressant de noter que beaucoup de ces textes,

¹⁹⁹ *Agounot*, p 330

²⁰⁰ Ibid. p 333

²⁰¹ Ibid. p 334

²⁰² Ibid. p 334

²⁰³ Ibid. p 333.

²⁰⁴ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 57

²⁰⁵ Ibid. p 57

²⁰⁶ V. Dymchitz, *Contes populaires juifs d'Europe orientale*, Librairie José Corti, Paris 2004, pp 10-11

comme par exemple des passages de l'*Aggadah*²⁰⁷ ou divers recueils de *Midrashim*, constituent eux-mêmes des transcriptions et des adaptations de légendes populaires très répandues à une époque depuis longtemps révolue.... Une autre source des contes juifs est la littérature en yiddish ; traités de morale, adaptations de la Bible, romans populaires illustrés et enfin, le fameux *Maïssé Boukh*²⁰⁸... (qui) contient près de deux cent contes et histoires d'origines diverses, et a constitué pour les conteurs populaires une source abondante de thèmes et de sujets. Une autre caractéristique des contes juifs, non moins importante que le recours à des motifs et à des sujets tirés de la littérature écrite (surtout autour de la Bible et du Talmud), est l'énorme quantité de citations évidentes ou cachées dont ils sont émaillés. En outre, il est fréquent que la logique du développement d'un sujet, soit imite la logique de la Bible, du Talmud et d'autres commentaires traditionnels, soit en fasse une parodie²⁰⁹ ».

Pour écrire ce récit, Agnon s'inspire des contes qui ont bercé son enfance, notamment ceux de Nahman de Bratslav, et intègre les concepts de l'exil, de l'imperfection du monde ainsi que la *Shekhina*²¹⁰, le *hassid*, le *tsaddik*²¹¹ et le diable auquel le Talmud et les ouvrages du Moyen Age font souvent allusions²¹². Agnon parodie certains personnages comme le *hassid* Yehezkel, et le rabbin, exact contraire des *tsadikim* « dotés de grands pouvoirs qui protègent leurs disciples et le peuple juif tout en entier contre les malheurs, contre les propriétaires terriens, contre l'injustice du roi et contre Dieu lui-même²¹³ ». Et, contrairement aux contes hassidiques, lorsque Dina suit ses conseils, ceux-ci sont loin de la sauver. Pour mieux évoquer l'exil, on peut souligner le choix de l'araméen²¹⁴ -dont une phrase entière insérée dans l'avant dernier chapitre suivie de sa traduction en hébreu- tout comme la récurrence de l'expression *A Dieu ne plaise*, totalement ironique ici puisque le Dieu d'*Agounot* semble incapable de s'émouvoir.

²⁰⁷ Voir Glossaire termes juifs p 411

²⁰⁸ *Le Livre des contes* recueil établi par Jacob Abraham de Mézéritch. Publié pour la première fois à Bâle en 1602, il a fait l'objet de nombreuses rééditions.

²⁰⁹ V. Dymichtz, *Contes populaires juifs d'Europe orientale*, Librairie José Corti, Paris 2004, pp 10-11

²¹⁰ Voir Glossaire termes juifs, p 413

²¹¹ Ibid. p 414

²¹² V. Dymichtz, *Contes populaires juifs d'Europe orientale*, p 119

²¹³ Ibid. p 429 « Ce sont justement les histoires sur les miracles des *tsadikim*, très populaires dans les milieux hassidiques, qui ont donné naissance à d'innombrables histoires parodiques parmi ceux qui considéraient le hassidisme comme une déformation de la tradition religieuse, quand ils n'y voyaient pas tout simplement un amas de superstitions ridicules... Etant donné le goût du paradoxe inhérent au hassidisme, les histoires sur les *tsadikim* sont souvent à double tranchant, et il n'est pas toujours facile de distinguer l'éloge de la raillerie »

²¹⁴ *Agounot*, p 329 והיה לטרקלין נאה, p 330 ובנה פלטרין נאה, p 332... ומן האספקלריא הגדולה , p 334 העונות מצפקלין, p 336 ומי יבוא עמו בטרונאי, בשעת נישואין... גירושין

Le jeune auteur, tout en créant son propre univers, respecte les trois principes du conte hassidique : une intrigue mythologique – un homme désire marier sa fille puis dans le processus décide de (re)construire un temple-, un héros mythologique – ici plusieurs : Ahi’ezer, Ben Ouri, Yehezkel - et enfin, l’aspect « sacré » de l’histoire²¹⁵ - qui se déroule à Jérusalem. Pour Nitzza Ben Dov, « l’écho des textes canoniques traditionnels dont les motifs informent et enrichissent la surface narrative...²¹⁶ » constitue l’une des particularités de l’écriture d’Agnon. Et, si le sens général du récit ne change pas d’une version à l’autre, le lecteur notera que celui-ci perd dès la deuxième version un certain nombre de caractéristiques hassidiques notamment en ce qui concerne la description de Ben Ouri. Dans le processus qui fluidifie la lecture on remarquera la disparition de nombreuses répétitions²¹⁷, « tics d’écriture » qui, dans l’esprit du jeune auteur, accentuent probablement les moments dramatiques²¹⁸.

En choisissant d’évoquer plusieurs sources et de les lier à sa façon, l’auteur donne au texte une polysémie²¹⁹ et met en alerte le lecteur. Il utilise dans ce premier paragraphe un lexique dont le champ sémantique et le champ lexical sont religieux- « la lyre de David », « le jardin (d’Eden) », « une grande demeure (le Temple) », « comme une lyre dont les cordes se sont cassées », etc.-, tirés de la Bible (essentiellement du Cantique des Cantiques), du midrash, du Talmud, du Zohar, de la Kabbale (*Shekhina, devekout, hassid, tikkun, yetsirah, rouah, kavanna, neshmato, hitbonenut, haykhal*), de l’Ari, des livres de

²¹⁵ S.Y. Gil, p 2 *Les récits hassidiques et le traitement psychothérapeutique*

²¹⁶ N. Ben Dov, *Agnon’s Art of Indirection*, p 12

²¹⁷ Nombreuses répétitions dans la version de *Ha-’omer*, page 55 l’auteur utilise trois fois le verbe *histacel* – contempler en quelques lignes et *nitraken*-se vider trois fois en deux petits paragraphes dans le chapitre B ou encore : « ...une nuit, cette nuit, au moment où tout le monde dort, Ben Ouri se colle à l’esprit de la nuit. » « ...dont la mèche a disparu. Qui s’allument un instant puis s’éteignent, qui s’allument puis s’éteignent, qui s’allument et s’éteignent et rien ne peut les fixer... », p 58 : « le vent venant du jardin d’Eden souffle la nuit, le vent est venu et souffle dans sa chambre... », p 59 : « ses yeux, comme s’ils voulaient... baissant les yeux vers le bas. »

²¹⁸ Dans la version de *Ha’omer* : p 55 « ...et son cœur, ses pensées et ses chants sont donnés, donnés comme s’ils ne faisaient qu’un... » ou encore p 55 « ... comme s’ils voulaient s’envoler de là loin, loin... » p 55 « ... et son cœur est séduit, séduit comme par magie... » p 56 « ... pour une ville lointaine, lointaine... » p 57 « ... et elle, comme elle avait envie de le voir... » p 59 « du côté de l’orient apparaissent des bandes rouges, rouge qui disparaît... » ou encore p 61 « Freidele, Freidele, cette jeune fille... » ou encore p 62 « ...leur cœur est donné, donné à l’autre... » p 62 « ...cette célibataire malheureuse, malheureuse plus qu’aucune autre femme au monde. » On notera que ces répétitions portent sur la distance, la séduction, l’être aimée, l’engagement et la couleur rouge, autant d’indices retirés dès la deuxième version.

²¹⁹ G. Shaked, *Midrash and Narrative: Agnon’s Agunot*, dans *Midrash and Literature*, Edited by G. Hartman and S. Budich, Yale University Press, New Haven and London, 1986, p 293 « Puisque toute alternative d’explication ne peut pas être fixée avec certitude, le sens du texte reste flottant dans un champ de signification intelligible. Les stratagèmes des unités textuelles renvoient à une multitude de contextes culturels intégraux (comme par exemple la Bible, le Midrash, le Zohar, la Kabbale et plus généralement l’Ari, le Livre de Morale, les Ecritures hassidiques) ».

Morale et des écritures hassidiques²²⁰ qui déterminent l'orientation thématique et générique du récit²²¹.

Pour Nitza Ben Dov, « Le modernisme littéraire d'Agnon, la nature insaisissable et ambiguë de son écriture dérive directement de l'utilisation originale des textes traditionnels hébraïques²²² ».

Agnon qui se considère, selon Gershon Shaked, comme l'héritier des scribes sacrés²²³ écrit : « Maintenant, alors que le temple est encore en ruines et que nous n'avons pas de prêtres occupés par leur travail sacré ni de Lévites priant et chantant, j'occupe mon temps avec la *Torah*, les Prophètes et les Écritures, le *Midrash*²²⁴, la *Halakha*²²⁵, et les *Aggadot*, *Toseftot*²²⁶, *Dikdukei Torah* et *Dikdukei Soferim*²²⁷. Lorsque je me penche sur ces mots et que je vois qu'ils forment notre grand trésor, celui que nous possédions dans le passé mais dont il ne reste qu'une trace, la tristesse m'envahit et cette tristesse fait trembler mon cœur. C'est de ce tremblement que surgissent mes fables, comme un homme exilé du palais de son père, qui se construit une petite cabane et s'y assied racontant la gloire de la maison de ses ancêtres²²⁸ ».

L'utilisation de certains mots dans le premier paragraphe du texte insinue une perte d'intégrité « la toile qui se déchire en lambeaux²²⁹ », une altération « Mais parfois il se trouve un obstacle, Dieu nous en préserve, qui nous prévient et arrive petit à petit pour rompre le fil dans la toile²³⁰ » ou encore « Leur shabbat s'interrompt, leur fête se désacralisa et la gloire se transforma en cendres²³¹ », un éloignement qui évoque aussi bien la communauté d'Israël dans sa relation à Dieu que les protagonistes de l'histoire « Alors la communauté d'Israël perdit son chemin²³² », et l'absence « Son bien aimé est parti elle le cherche²³³ ... » qui illustrent les tensions au sein des couples Dieu/Communauté d'Israël, Dina/Ben Ouri, Dina/Yehezkel, Yehezkel/Freidele.

²²⁰ Ibid. pp 285-303

²²¹ Y. Reuter, *L'analyse du récit*, p 38

²²² N. Ben Dov, *Agnon's Art of Indirection*, p 5

²²³ G. Shaked, *Midrash and Narrative : Agnon's Agunot*, p 285

²²⁴ Voir Glossaire termes juifs p 413

²²⁵ Ibid. p 412

²²⁶ Ibid. p 414

²²⁷ Ibid. p 411

²²⁸ G. Shaked, *Midrash and Narrative : Agnon's Agunot*, p 285

²²⁹ *Agounot*, p 329

²³⁰ Ibid. p 329

²³¹ Ibid. p 329

²³² Ibid. p 329

²³³ Ibid. p 329

Le récit offre plusieurs types de figures stylistiques : des comparaisons « sa voix est lyre de David²³⁴ », « il la protège comme la prunelle de ses yeux²³⁵ », « elle est droite comme l'une des mères²³⁶ », « un jeune homme comme la *halakha* (loi) », etc. ; des métaphores notamment ceux du premier paragraphe « elle éclaire comme au temps de sa jeunesse la maison de son père²³⁷ », qui s'applique tout autant à la relation Communauté d'Israël/Dieu, qu'à celle de Dina et son père ou encore, lorsque les paroles de la Shoulamite du Cantique des cantiques reprises par la communauté d'Israël, s'appliquent à Dina²³⁸ ; des métonymies : le tabernacle est la représentation de la femme idéale²³⁹, et la *yeshiva*²⁴⁰ celle de Yehezkiel notamment lorsqu'elle se vide²⁴¹. On y trouve également des effets d'intensité, lorsque le narrateur cite des références religieuses établissant un lien entre les niveaux divins et humains²⁴² et des effets d'explicitation, comme l'hyperbole pour décrire les qualités de Dina ou les qualifications du futur époux²⁴³.

Pour impliquer le lecteur et pour intensifier un moment précis du récit, le narrateur pose des questions rhétoriques : « Volé ? Rangé ? Ou envolé vers le ciel ? Qui saurait le dire ?²⁴⁴ », « Et son épouse à lui, où se trouve-t-elle ?²⁴⁵ », « Où avait-il donc l'esprit²⁴⁶ », etc. Aussi, aux moments clefs de l'histoire, l'auteur/narrateur joue sur les mots et utilise leur sonorité –leur musique- pour accentuer certaines images. Ainsi, ce qu'écrivit Jakobson fait écho tout au long du texte « Il est hors de doute que divers moyens phoniques tels que le ton et ses modulations, l'accent d'intensité et l'allure, les nuances d'articulation des sons et de leurs groupes, que ces différents moyens nous permettent de varier de toute manière quantitativement et qualitativement la valeur émotive du mot²⁴⁷ ».

²³⁴ Ibid. p 330

²³⁵ Ibid. p 330

²³⁶ Ibid. p 330

²³⁷ Ibid. p 329

²³⁸ Ibid. p 329

²³⁹ Ibid. p 331 et tout au long de l'histoire

²⁴⁰ Voir Glossaire termes juifs, p 414

²⁴¹ *Agounot*, p 336

²⁴² Ibid. p 329

²⁴³ Ibid. p 329

²⁴⁴ Ibid. p 334

²⁴⁵ Ibid. p 336

²⁴⁶ Ibid. p 335

²⁴⁷ R. Jakobson, *Six leçons sur le son et le sens*, Les Editions de Minuit, Paris 1976, p 22 (au sujet de *Nevermore*, poème d'Edgar Poe)

comme étant « sa fille²⁵⁹ », « fille de Jérusalem²⁶⁰ », « sa fille unique²⁶¹ », « la fille de Monsieur Ahi'ezer²⁶² », ou encore « la mariée²⁶³ », « sa femme²⁶⁴ ». Elle vient en première position de la qualification différentielle, place qu'elle partage avec Yehezkel à qui près de 32 lignes sont consacrées, dont la description ne change pas au cours des différentes versions, la chaîne de coréférences le cite comme étant « le marié²⁶⁵ », « le mari de Dina²⁶⁶ », « rabbi Yehezkel²⁶⁷ », « le gendre du notable²⁶⁸ ». Il n'y a aucune chaîne de coréférence concernant Ben Ouri à qui près de 17 lignes sont consacrées, ou Freidele à qui quelques lignes sont consacrées et sur laquelle le narrateur ne s'attarde presque pas ou encore le rabbin, personnage central du dernier chapitre ; une dizaine de lignes sont consacrées à la Communauté d'Israël. Les différents personnages seront abordés dans l'Approche psychanalytique.

4.2.3 Espace et temps

Le récit de la fiction est chronologique –sauf en ce qui concerne d'une part les deux premiers paragraphes (qui font allusion à des matières divines et religieuses où temps, espace et références sont vagues et intimement mêlés), les flashes back-analepses²⁶⁹ de Yehezkel et les trois derniers paragraphes (souvenirs sous forme de fantasmes). Clair et fluide sur neuf pages, il se présente en paragraphes de deux à seize lignes. C'est un enchaînement de scènes d'actions relativement nombreuses, qui se déroulent dans le présent, le passé ou le futur-, d'états, de passages à l'acte ou d'actes virtuels, divin ou humain, qui impliquent tous les protagonistes, principaux et secondaires et dans lesquels se glissent quelques sommaires, comme par exemple : « il chercha un artisan de qualité²⁷⁰ », « en peu de jours il termina son œuvre²⁷¹ », etc.

²⁵⁹ Ibid. p334 p 336 p 330

²⁶⁰ Ibid. p 330

²⁶¹ Ibid. p 330

²⁶² Ibid. p 331

²⁶³ Ibid. p 333

²⁶⁴ Ibid. p 336

²⁶⁵ Ibid. p 330 p 333 p 334

²⁶⁶ Ibid. p 334

²⁶⁷ Ibid. p335, p 336

²⁶⁸ Ibid. p 336

²⁶⁹ Y. Reuter, *L'analyse du récit*, p 64

²⁷⁰ *Agounot*, p 330

²⁷¹ Ibid. p 331

Dans une narration ultérieure, le narrateur renvoie au passé sauf en ce qui concerne la reconstruction de Jérusalem qu'il souhaite proche²⁷² où il emploie alors le futur. Le lecteur peut supposer que toute l'histoire se déroule sur plusieurs mois, sans que l'on puisse en définir le nombre exact ou les saisons. Le narrateur joue avec les ellipses, mentionnant la construction de la maison d'étude mais omettant de dire à quel moment celle-ci est terminée. Le lecteur apprend par la suite qu'elle est ouverte et que les élèves s'y rendent. Le récit offre quelques expansions qui soulignent l'importance d'un moment : la scène entre Dina et le rabbin, les descriptions de Dina et de son futur époux, la séquence où Dina se trouve face au miroir de sa mère, lorsque le narrateur s'attarde sur la perplexité du rabbin qui, après avoir rêvé, s'en va... Tout au long de l'histoire le narrateur utilise le mode singulier, ainsi qu'une anachronie narrative par anticipation-prolepse en parlant de Jérusalem qui se reconstruira²⁷³ et quelques anachronies par rétrospection –analepses²⁷⁴ –souvenirs de Yehezkel²⁷⁵, de rabbi Nissim²⁷⁶ et des tout petits enfants²⁷⁷ ou encore le rêve du vieux messager²⁷⁸.

Le narrateur ne donne aucune information qui puisse aider le lecteur à définir l'époque exacte dans laquelle se déroule l'action. Celui-ci peut toutefois supposer que l'histoire se déroule avant l'ère industrielle puisque les émissaires mettent plusieurs mois pour se rendre dans les diasporas et renvoyer leur réponse à Ahi'ezer²⁷⁹ et que Yehezkel met trois jours à atteindre Jérusalem après qu'une missive ait annoncé son arrivée prochaine dans la ville sainte²⁸⁰. (voir carte de Jérusalem p 422)

Ce mode de construction du temps²⁸¹ laisse le lecteur dans un flou recherché car l'histoire pourrait se dérouler à n'importe quelle époque dans un milieu religieux et traditionnel. Jours²⁸², nuits²⁸³, mois²⁸⁴ et moments²⁸⁵, sont convoqués pour construire le temps qui a une importance fonctionnelle, notamment en ce qui concerne la nuit : Dina sort

²⁷² Ibid. p 329

²⁷³ Ibid. p 329

²⁷⁴ Y. Reuter, *L'analyse du récit*, p 64

²⁷⁵ *Agounot*, p 335 et 336

²⁷⁶ Ibid. p 337

²⁷⁷ Ibid. p 337

²⁷⁸ Ibid. p 337

²⁷⁹ Ibid. p 330

²⁸⁰ Ibid. p 333

²⁸¹ Y. Reuter, *L'analyse du récit*, p 38

²⁸² *Agounot*, p 333 «... le troisième jour », p 334 « le jour est passé » etc.

²⁸³ Ibid. p 332 « le maître de la nuit », « la nuit, allongée sur son lit... », p 336 « cette nuit-là... » etc.

²⁸⁴ Ibid. p 330 « après plusieurs mois... » p 336 « un mois est passé, puis un autre... »

²⁸⁵ Ibid. p 330 « lorsqu'il fut temps de se marier », p 337 « on raconte à notre époque... »

de sa chambre et que « La nuit recouvrait son corps et l'anxiété se lisait sur son visage²⁸⁶ », que juste après « La nuit, Dina couchée sur son lit, avait le cœur endolori²⁸⁷ », « Une lune claire apparut entre les nuages et une seconde s'éleva dans la mare du jardin se tenant ainsi l'une face à l'autre comme deux bougies de shabbat²⁸⁸ », « Le maître de la nuit avait déployé les ailes de son obscurité recouvrant de son ombre les lions et les aigles posés au-dessus du tabernacle²⁸⁹ », « Dina sauta du lit, alluma une bougie de la *menora*²⁹⁰ et vit son reflet dans le grand miroir face à elle²⁹¹ », puis que trois nuits consécutives sont propices aux rêves du rabbin²⁹². On notera la récurrence de la nuit dans les deuxième et troisième chapitres lorsque la construction du tabernacle s'achève et que Dina commet son geste malheureux. Le narrateur informe le lecteur, par les descriptions qu'il fait des deux fiancés, que ceux-ci sont jeunes et beaux et que Dina va épouser quelqu'un de sa génération mais sans qu'aucun détail ne définisse l'âge exact des protagonistes. Et, rien d'autre n'indique à quel moment de leur vie cet événement se situe. Il est possible toutefois de penser qu'en accord avec les traditions sociales les jeunes mariés sont en fin d'adolescence ou de très jeunes adultes. Les quelques informations données participent à un certain ancrage réaliste de l'histoire.

Le narrateur convoque un certain nombre de lieux, espaces divins et humains, sacrés et profanes, parmi lesquels le cosmique, le religieux et l'humain se partagent l'importance fonctionnelle. Le peu de descriptions que nous en avons rendent l'histoire quelque peu fantastique et symbolique. Le peu de détails dans la présentation textuelle, fait osciller subtilement l'histoire entre un ancrage réaliste et non réaliste en passant de lieux non définis-cosmiques à des lieux repérables, citadins ou ruraux, tels que Jérusalem, la demeure d'Ahi'ezer, une synagogue, une maison d'études, le jardin, la cour, la chambre, l'atelier de Ben Ouri, les collines entourant Jérusalem, etc.

²⁸⁶ Ibid. p 331

²⁸⁷ Ibid. p 332

²⁸⁸ Ibid. p 332

²⁸⁹ Ibid. p 332

²⁹⁰ Voir Glossaire termes juifs, p 412

²⁹¹ *Agounot*, p 332

²⁹² Ibid. pp 336-337

4.3 Approche psychanalytique

La recherche se propose d'étudier, à travers les *névroses* des personnages, leurs comportements ainsi que le *rêve* du rabbin (dans la mesure des données possibles) et, tenter de comprendre le processus de création du jeune auteur.

Le titre *Agounot, Abandonnées* ou *Suspendues*²⁹³, pluriel d'*Agounah*, tiré de la racine '-g-n'²⁹⁴, de laquelle dérive le verbe ancrer, arrêter, être délaissée, être abandonnée, décrit le statut d'une femme dont le mari a disparu sans lui présenter les papiers de divorce, la laissant ainsi suspendue dans un état intermédiaire, incapable de passer à une autre étape de sa vie puisqu'encore liée à la précédente. Appliquant « une technique bien connue dans la littérature hébraïque²⁹⁵ » S.Y. Czaczkes signe cette histoire avec son nouveau nom de plume, Agnon, qui deviendra par la suite son nom y compris sur les papiers officiels. Toutefois, le sens même du mot, suggère le malaise éprouvé par ce jeune adulte qui quitte seul l'Europe pour la terre d'Israël et dont l'avenir peut paraître alors incertain et inquiétant. Comme le note A. Golomb Hoffman, « l'*Agounah* est une figure fertile pour le jeune auteur. En changeant de nom, le jeune auteur tue symboliquement l'image du père tout en s'assumant en tant qu'écrivain, inversant dans ce processus le statut passif de l'abandonné. Déjà à ce stade de sa carrière, nous trouvons les ingrédients d'un mythe, caractérisé par le désir d'accomplissement, accompagné d'une conscience d'isolement et d'une distance prise par rapport à la source²⁹⁶ ». Toujours est-il que le jeune auteur choisit délibérément de se donner un nom qui le situe dans un espace hors attache, entre religieux et profane, conscient et inconscient dans lequel se développe sa liberté tant au niveau du contenu manifeste que du contenu latent.

A l'image des contes hassidiques²⁹⁷ et par l'évocation immédiate de références religieuses, le récit crée l'illusion que le texte d'*Agounot* dérive des textes sacrés²⁹⁸. Ainsi,

²⁹³ M. Itzhaki, *Les premiers pas d'Agnon à Jaffa (1908 1912)*, traduit le titre par « Enchainées »

²⁹⁴ Dictionnaire Even Shousan, volume 5-1 p 1341

²⁹⁵ G. Shaked, *Midrash and Narrative: Agnon's Agounot*, pp 287-288 "Prendre le nom d'une action ... est, ... une technique bien connue dans la littérature hébraïque: "Et Joseph nomma son premier né Menasheh (prénom tiré de la racine n-s-h de laquelle dérive, oublié, faire oublier, et) ; car Dieu, dit-il, me fit oublier mon labeur, et tout ce qui concerne la maison de mon père".

²⁹⁶ Ibid. p 69

²⁹⁷ Ibid. p 288 "Le paragraphe d'introduction est construit à l'image d'un conte hassidique, qui commence avec une citation des Ecritures, généralement tiré de l'œuvre d'Ari, Rabbin Isaac fils de Salomon de Luria (1534-72) chef spirituel de la communauté kabbalistique de Safad".

²⁹⁸ Ibid. p 289 "Ainsi le midrash qu'écrivit Agnon est simultanément une interprétation du Cantique des Cantiques et celle du midrash du Cantique des Cantiques".

en citant qu'il est écrit dans les Livres²⁹⁹, -récit emboîté « religieux »-, l'auteur invoquant les textes sacrés, présente l'image d'un dieu masculin, dont la description phonétique en hébreu donne une image de puissance et de respect³⁰⁰, assis dans un lieu cosmique indéfini –hors de portée-, tissant une toile avec un fil de grâce et de piété. Si « les motifs du châle de prière, des accrochages et du tissage... proviennent de différentes sources midrashiques³⁰¹ », la situation renvoie en contraste, à une Déesse Mère passive, patiente comme Pénélope attendant le retour d'Ulysse. Ce fil de *mitzvot*³⁰², avec lequel Dieu tisse, lien entre matières divines, humaines et matérielles servira de fil conducteur à l'histoire, tout en étant symbole de tendresse enveloppante et de protection. Fil d'Ariane³⁰³, fille de Minos roi de Crète et de Pasiphaé séduite par Thésée qui, contre une promesse de mariage, l'aide à s'échapper du labyrinthe en lui fournissant un fil qu'il dévide derrière lui afin de retrouver son chemin. Pourtant, après avoir mis à mort le Minotaure, Thésée l'abandonne sur l'île de Naxos. « Hébraïsme et hellénisme, -entre ces deux points se meut l'influence de notre monde. Parfois, l'attraction de l'une se fait sentir d'avantage, parfois c'est celle de l'autre. Et cela devrait même si ça ne l'est pas, être toujours constamment et heureusement équilibré³⁰⁴».

Puis, c'est Elle, féminin multiple que le narrateur aborde : la communauté, Dina et la *Shekhina*³⁰⁵. Elle, qui illumine la maison de son père mais provoque la rupture du contrat ; « Alors un sentiment de honte s'empare immédiatement de tous... », évocation de la faute originelle d'Adam et d'Eve au jardin d'Eden³⁰⁶. Ensuite vient l'exil - et l'ambiguïté de l'exil -, le déplacement, le manque et le déchirement. Mots, bribes de phrases, allusions aux Livres³⁰⁷. Textes sacrés, partie intégrante de l'héritage culturel de

²⁹⁹ Agonot, p 329... « Il est dit dans les écritures »

³⁰⁰ והקדוש ברוך הוא בכבודו ובעצמו יושב ואורג הימנו יריעות יריעות טלית שכולה הן וחסד לכנסת ישראל שתתעטף בה

³⁰¹ Ibid. p 291 “Le motif du châle de prière, les accrochages et le tissage, qui apparaissent dans l'image concrète du châle de prière tissé avec les bonnes actions du peuple d'Israël par Dieu lui-même pour la communauté d'Israël se trouve sous différentes formes dans des sources midrashiques diverses. Par exemple le motif des vêtements de la Shekhina apparaît dans le Zohar III, Shelach Lecha 163b... ainsi que dans des versions antérieures et postérieures. Comme par exemple dans Le livre de Confort écrit au 10^{ème} siècle R. Nissim de Kairouan ou dans le livre de Morale kabbalistique Shevet Musar, écrit par R. Elijah fils de Salomon Ha-Kohen d'Izmir...”

³⁰² Voir Glossaire termes juifs, p 413

³⁰³ G. Bataille, *L'expérience intérieure*, Gallimard, Paris, 1954, p 45 « Il est des heures où le fil d'Ariane est cassé : je ne suis qu'énervement vide, je ne sais plus ce que je suis, j'ai faim, froid et soif »

³⁰⁴ J. Derrida, *L'écriture et la différence*, p 117 citant Mathew Arnold in *Culture and Anarchy*

³⁰⁵ Voir Glossaire termes juifs, p 413

³⁰⁶ La Bible, Editions Sinaï, Tel Aviv, 1994, *La Genèse*, 3,7« ...et ils connurent qu'ils étaient nus »

³⁰⁷ G. Shaked, *Midrash and Narrative: Agnon's Agonot*, p 290 “Ces midrash n'apparaissent pas sous leur forme originale dans le texte d'Agnon. Mais ils sont toutefois sous-entendus dans un discours aux tournures

l'auteur que celui-ci intègre dans son œuvre perpétuant ainsi la tradition³⁰⁸. L'emploi du mot *mi-le-let*³⁰⁹ dire, parler, raconter en hébreu, dont la racine *m-l-l* évoque également le fait de se faner, de s'étioler et souligne ici la tristesse de la communauté et celle de Dina en s'inspirant des paroles de la Shoulamite du Cantique des Cantiques lorsque celle-ci se plaint en disant : « Si vous trouvez mon bien aimé que lui direz-vous que je suis sollicitation d'amour³¹⁰ ». Elle qui sombre dans la mélancolie.

Musique du texte. La brisure se manifeste également par juxtaposition et jeux de mots. Ceux-ci, presque identiques, à peine modifiés, se jouent de l'ordre des lettres, déplacements qui accentuent par leur musique l'instant du choc³¹¹, comme si « ... la langue est prise d'un délire, qui la fait précisément sortir de ses propres sillons³¹² » ; l'auteur en jouant sur les mots, « transposition sonore d'une excitation nerveuse³¹³ », *efer* et *peér* –poussière et gloire- tente de brouiller, par la sonorité, aux yeux du lecteur le signifiant et le signifié l'entraînant au cœur d'un drame où la gloire se trouve réduite en poussière. Plaisir de l'auteur tiré « du sens dans le non-sens³¹⁴ ». Formule qui « fait état des deux faces apparentes du plaisir –le mot d'esprit frappe d'abord par le non-sens, il nous attache puis nous récompense par l'apparition dans ce non-sens même de je ne sais quel sens secret, d'ailleurs toujours si difficile à définir³¹⁵ ».

Jardin d'Eden et Jérusalem, symboles religieux où, avant la désertion de la *Shekhina* de Jérusalem et l'exclusion d'Adam et d'Eve du paradis, l'humain et le divin ne sont pas encore séparés.

Ce premier paragraphe - dans lequel l'auteur/narrateur cite des expressions inspirées de sources authentiques³¹⁶, à la manière³¹⁷ de E.T.A. Hoffman³¹⁷, construit donc

officielles qui est composé de nouvelles expressions qui sont l'écho interprétant d'un certain nombre de textes sacrés. »

³⁰⁸ Ibid. pp 286-287 «... histoires que l'auteur, par divers moyens, présente le texte comme s'il était un maillon de la chaîne des textes sacrés »

³⁰⁹ Dictionnaire Even Shousan, volume מ-כ p 990

³¹⁰ La Bible, *Cantique des Cantiques*, 5,6 « J'ouvre à mon bien-aimé, mais mon bien-aimé est parti, a disparu –mon âme s'était pâmée pendant qu'il parlait ; - je le cherche et je ne le trouve point, je l'appelle et il ne me répond pas »

³¹¹ *Agounot*, p 329 להם תחת פאר נישבת שבתם, הגם חגא ואפר להם תחת פאר nishbat shavtam, hagam hage ve-efer lahem takhat peér

³¹² G. Deleuze, *Critique et clinique*, Les éditions de minuits, Paris 1993, p 16

³¹³ F. Nietzsche, *La philosophie à l'époque tragique des grecs*, Gallimard, Folio Essais, Paris 1997, dans le chapitre *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, p 210

³¹⁴ S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Gallimard, Paris, 1988, p 107

³¹⁵ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, Le Seuil, Paris, 1998, p 85

³¹⁶ G. Shaked, *Midrash and Narrative: Agnon's Agounot*, p 291 «On pourrait présenter une longue liste de sources qui indiquerait clairement que le pseudo-midrash d'Agnon est un assemblage de matériel authentique

comme un pseudo-midrash, qui se veut « à la fois précis d'un texte sacré et narration d'une histoire cosmique³¹⁸ »-, présente toute la problématique de l'histoire: Dieu et les Hommes, le bien et le mal, le religieux et le païen, l'amour et l'absence, le désir et les tourments, la gloire et les cendres, une résidence royale et l'errance, la protection et la nudité, l'harmonie et le chaos, le dit et le non-dit.

Puis, après avoir cité les Livres, le narrateur évoque cet auteur qui décide de raconter l'histoire suivante – récit emboîté « humain » à présent³¹⁹- qui se déroule à Jérusalem, -féminin, « que l'on souhaite reconstruite », donc détruite ; lieu sacré, qui représente pour les Juifs le cœur de leur histoire et pour ceux de l'exil, l'ultime aboutissement du retour. Le choix que fait Agnon de situer l'action dans cette ville symbolique, accentue la « religiosité » du texte tout en donnant aux caractères un aspect intouchable, universel, intemporel et exemplaire. Elle représente l'âme poétique du texte qui possède, selon Bachelard, « une lumière intérieure³²⁰ », point duquel part tout un faisceau de références culturelles, religieuses et esthétiques et qui, sert de toile de fond à cette première œuvre publiée en Terre d'Israël.

S'éloignant du divin et du religieux, le narrateur se penche sur les protagonistes en commençant par Ahi'ezer, -dont le nom est composé de *ahi* (frère) et de '-z-r', (tiré de la racine de laquelle découle le mot aide)-, « le frère de l'aide » en hébreu, figure du père omniprésent³²¹, dont la fille est décrite « comme une fille de rois³²² » est rassasié par l'existence de cette fille unique qu'il protège comme « la prune de ses yeux³²³ » ; sentiment incestueux. « ... Si le père reconnaît la femme naissante qu'elle devient avec ambiguïté, alors sa fille risque de se figer dans une position névrotique articulée autour de

qui apportent eux-mêmes des contextes et des interprétations variés. Des concepts tels que “grâce et piété” “la communauté d'Israël” “au temps de sa jeunesse dans la maison de son père” “le Temple du Souverain et la ville souveraine” “qui ne s'est pas souillée ou tâchée » « la puissance, la gloire et l'exultation ». “le châte de prière est endommagé”, “les esprits maléfiques soufflent”, “et ils prennent conscience de leur nudité”, “errant et hurlant”, “gémissements et pleurs”, “la mélancolie la plus noire- Dieu nous en préserve »

³¹⁷ E.T.A. Hoffman, *Le choix d'une fiancée*, Editions Sillages, Paris 2004, pp 8-9 dans la préface Pierre Péju écrit : Mais ce qui frappe c'est que tout va très vite. Hoffman est un narrateur alerte, précipité... Il n'hésite pas à enjoliver son récit d'allusions, d'images empruntées à diverses traditions (ésotérisme, légendes anciennes, alchimie, histoire...) Influence hoffmanienne aussi?

³¹⁸ G. Shaked, *Midrash and Narrative: Agnon's Agunot*, p 292

³¹⁹ *Agounot*, p 329.

³²⁰ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, PUF, Paris 2010 p 5

³²¹ Ibid. p 330

³²² Ibid. p 330

³²³ Ibid. pp 329- 330

son père qui entravera toute sa vie amoureuse. C'est dire la subtilité de ce regard³²⁴ ». Image qui renvoie au mythe d'Œdipe, qui tue Laïos son père, épouse sa mère Jocaste puis se crève les yeux confirmant ainsi la prédiction de l'oracle ; dans *Agounot* c'est le premier paragraphe où tout est suggéré qui sert d'oracle. Cet homme, rentré d'exil pour s'installer à Jérusalem³²⁵, envoie chercher son futur gendre dans les milieux religieux de l'exil dont il est issu, « retour à la perfection narcissique de son enfance³²⁶ » et humilie par le fait même la communauté juive d'Israël qui, selon le narrateur, ne sait pas comment lui faire comprendre qu'il n'y a point d'hommes à son image³²⁷. Ironie et vanité. Pour Freud, « il s'avère beaucoup plus difficile de convaincre l'idéaliste que sa libido reste logée en un lieu inapproprié que d'en convaincre l'homme simple qui est resté modéré dans ses prétentions³²⁸ ». Evocation également des tensions entre les communautés locales et celles de la diaspora.

Personnage pivot et omniprésent dans la première partie de l'histoire, riche, généreux³²⁹, meneur³³⁰, respecté et craint par la communauté à qui il offre un lieu d'études et de prière³³¹, Ahi'ezer est au centre de toutes les décisions : marier sa fille, trouver un gendre qui correspond à son désir, et qui, lorsqu'un messager lui annonce que ce jeune homme unique est trouvé³³², père *narcissique*³³³, submergé par son immense ego, imaginant le flot d'élèves qui se déverseront dans la maison d'études³³⁴, s'investit d'une mission : rassembler les meilleurs ouvriers³³⁵, construire une maison d'études et une synagogue -beau salon pour préparer le retour de la *Shekhina* et faire honneur à sa fille à travers son futur gendre -séduction supplémentaire-, recouvrir les murs de chaux, les peindre et les décorer, faire venir des chariots entiers de livres précieux afin que rien ne

³²⁴ D. Lauru, *Père-fille, Une question de regard*, p 55

³²⁵ S.Y. Agnon, *Tmol Shilshom*, p 3 comme Isaac Kumer qui « quitte son pays, sa patrie et sa ville pour faire sa 'Aliah en terre d'Israël pour la reconstruire de sa destruction et se construire grâce à elle ».

³²⁶ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi*, p X

³²⁷ *Agounot*, p 330

³²⁸ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi*, p X

³²⁹ *Agounot*, p 330

³³⁰ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi*, p X Alain Rouzy dans la Préface « On voit maintenant que l'individu échange son idéal du moi « contre l'idéal de masse incarné dans le meneur » lequel se présente comme « un chef suprême fort », revêtu d'une « surpuissance », il suffit que ce chef donne « l'impression d'une force et d'une liberté libidinale plus grandes » que les autres ; ceux-ci en s'identifiant à lui, sont prêts à le suivre là où il a décidé de les mener. »

³³¹ *Agounot*, p 333

³³² Ibid. p 330

³³³ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 403

³³⁴ *Agounot* p 330

³³⁵ Ibid. p 330

manque pour l'étude consacrée à Dieu, y définir un petit lieu de prière, choisir les meilleurs scribes pour écrire les livres saints, demander aux joailliers les plus raffinés de décorer les Livres afin de donner à ce jeune érudit un lieu de prière digne de son enseignement³³⁶ ; ceci sans jamais consulter le couple. Projection de lui-même, qui marque sa toute-puissance³³⁷ et mettra le jeune marié sur deux plans dans « la maison du père », afin qu'il puisse y réciter : « C'est mon Dieu que je vais glorifier³³⁸ » ; - ambiguïté et confusion entre le Dieu céleste et terrestre. « Amour de soi » qui, pour Freud, est « une manifestation de la *libido*³³⁹... tournée vers soi-même dans l'amour de soi³⁴⁰ » - ce qui expliquerait aussi qu'il vive seul avec sa fille – sa descendance - sorte de prolongement de lui-même et qu'il n'y ait pas de place pour une autre femme.

Au cours du processus de construction de la maison de Dieu, Ahi'ezer décide d'installer dans la synagogue un tabernacle magnifique, unique au monde. Il cherche alors l'artisan le plus compétent pour le construire³⁴¹. Allusion à la reconstruction du Temple dans la Bible. *Tikkoun*³⁴²-réparation individuelle où « le processus de la « restauration » commence avec une participation dans le *tikkoun* qui implique l'accomplissement d'une action sous le signe du Père³⁴³ » et où « chaque détail de la vie quotidienne compte... chaque action... déclenche un processus de purification et de délivrance³⁴⁴ ». *Tikounim gedolim* : grandes réparations, concept central pour la Kabbale et le hassidisme, raison pour laquelle le notable rentre d'exil, explicite dans la première version et qui disparaît dans les deux suivantes.

Toujours est-il qu'Ahi'ezer cherche d'un côté un époux « unique » à sa fille « parfaite » mais « prend », au même moment, un artisan transcendé par son travail³⁴⁵, afin d'offrir le tabernacle, bel objet féminin, à son futur gendre. *Acte symptôme* ou *acte*

³³⁶ Ibid. p 330

³³⁷ D. Luru, *Père-fille, Une question de regard*, p 64 Contre laquelle, dans la *horde primitive*, se révolteront les fils en tuant le père ce qui engendrera la culpabilité et l'interdit de l'inceste (dans *Totem et Tabou*).

³³⁸ *Agounot*, p 330

³³⁹ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 402

³⁴⁰ E. Fromm, *L'art d'aimer*, P 77 «le narcissisme représente le premier stade du développement humain et la personne qui ultérieurement régresse à ce stade s'avère incapable d'amour ; à la limite elle sombre dans la folie. Freud suppose que l'amour est une manifestation de la libido, celle-ci étant ou bien tournée vers les autres –dans l'amour- ou bien vers soi-même dans l'amour de soi. L'amour et l'amour de soi apparaissent dès lors comme mutuellement exclusifs en ce sens que plus il y a de l'un, moins il y a de l'autre... »

³⁴¹ Ibid. p 330

³⁴² Voir Glossaire termes juifs, p 414

³⁴³ A. Golomb Hoffman, *Between Exile and Return, S.Y. Agnon and the Drama of Writing*, p 19

³⁴⁴ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme, Mystique, rituel, société* (XVIIIème et XIXème siècle) p 321

³⁴⁵ Ibid. p 331

*manqué*³⁴⁶ de la part du père ; comblé par elle et la comblant comme on comble une épouse, - forme de séduction- mettant à sa disposition des femmes de ménage qui devançant ses désirs, doit pour des raisons sociales évidentes, organiser le plus beau mariage pour son enfant, mais au fond ne souhaite qu'une chose, la garder auprès de lui. *Ambivalent*³⁴⁷, il est tiraillé entre son *ça*³⁴⁸ et son *moi*³⁴⁹, ce moi qui, selon Freud, « nous apparaît indépendant, homogène, bien délimité par rapport à toute autre chose. Mais, que cette apparence est trompeuse, que le moi se prolonge bien plutôt sans frontière nette dans une entité psychique inconsciente que nous désignons comme le *ça*, auquel il sert en quelque sort de façade³⁵⁰... » (voir schéma de Freud en annexe p 442)

Ahi'ezer expose ce futur gendre « exceptionnel » aux yeux de la communauté et attribue simultanément un atelier au rez-de-chaussée de sa demeure à cet artisan « exceptionnel »³⁵¹ ; et comme « son moi n'est pas maître dans sa propre maison³⁵² » il met inconsciemment deux hommes d'exception en compétition.

Ainsi, dans cet *acte manqué*, se manifeste le *ça* (*l'inconscient*) de ce « frère de l'aide » qui s'empressera de remplacer le magnifique tabernacle de Ben Ouri par un autre de moindre qualité³⁵³, *tahat*, qui signifie « au-dessous » en hébreu, et qui dans le texte suggère « en remplacement de l'original », lorsque celui-ci est introuvable, se contentant d'une alternative très éloignée du désir initial d'excellence. Malheureuse alternative posée dans la synagogue, rappelant la destruction du Temple³⁵⁴. Puis, forme de substitution, Ahi'ezer –le père- se fait moins présent à partir de l'arrivée du jeune fiancé-rabbin qui s'apprête à épouser sa fille. A partir de l'instant où apparaît le fiancé, Ahi'ezer n'est mentionné qu'à deux reprises : la première, lorsque le rabbin qui bénit Dina lui dit qu'il va demander à son père de remettre le tabernacle de Ben Ouri à sa place initiale³⁵⁵, et la seconde, lorsque le narrateur, après le divorce, une fois le mari écarté, évoque Ahi'ezer

³⁴⁶ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 397

³⁴⁷ Ibid. p 397

³⁴⁸ Ibid. p 397

³⁴⁹ Ibid. p 402

³⁵⁰ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Editions Points, Paris 2010, p 46

³⁵¹ *Agounot*, p 331 בדיוטא התחתונה

³⁵² S. Freud, *L'inquiétante étrangeté*, Gallimard, Paris 1985 p 186

³⁵³ *Agounot*, p 333

³⁵⁴ Ibid. p 333

³⁵⁵ Ibid. p 334 après que Dina se soit confessé au rabbin

quittant Jérusalem honteux avec sa fille³⁵⁶ ; couple Œdipien à nouveau formé³⁵⁷. Père qui n'a pas autorisé sa fille à prendre ses distances pour s'accomplir en tant que femme³⁵⁸.

C'est pourtant dans sa demeure que se déroulent les noces. Située dans un cadre que l'on devine urbain, sans qu'il ne soit très défini ou détaillé -qui représente selon Bachelard « notre coin du monde... notre premier univers... le non-moi qui protège le moi³⁵⁹ » et qui évoque... « la synthèse de l'immémorial et du souvenir³⁶⁰ ». La maison d'Ahi'ezer semble grouiller de monde : maître, fille du maître et servantes auxquels viennent s'ajouter les visiteurs et les invités convoqués à la noce.

Après le divorce du jeune couple, il quitte Jérusalem honteux de son cumul d'échecs : personnel puisqu'il n'arrive pas à laisser sa fille s'épanouir ; religieux, car sa mission, construire un lieu d'enseignement, n'a pas abouti ; social, car les choix de Ben Ouri puis du gendre, conduisent à la fermeture du Temple et ternissent sa réputation l'obligeant à quitter la ville sainte³⁶¹. Départ de Jérusalem. Passé d'un peuple, et retour en arrière-régression pour Ahi'ezer.

Dina, « petite » fille unique, liée dès son plus jeune âge au père puisqu'elle s'identifie d'abord « au père de la préhistoire³⁶² ». Tiré de *din*, -jugement et procès en hébreu, *dina*, justice, droit et loi en araméen, le prénom porte en lui divers aspects de la justice : la loi qui protège et le procès qui évalue l'accusation et la faute. Dina, dont le nom est associé « au comportement frivole entre homme et femme³⁶³ », fille de Léa et de Jacob³⁶⁴, enlevée puis violée par le fils de Hamor qui en tombe amoureux. Pour lui accorder sa fille, Jacob exige que tout le peuple sur lequel règne son père se fasse circoncire. Mais, lorsque chaque mâle de la ville fut circoncis, les frères de Dina vengèrent

³⁵⁶ Ibid. p 336

³⁵⁷ Qui évoque la chanson de Cole Porter interprétée par Marilyn Monroe dans « *Certains l'aiment chaud* » : « *My heart belongs to Daddy, Cause my Daddy he treats it so well* » « *Mon Cœur appartient à mon Papa, parce que mon Papa, il le traite tellement bien* » et qui pense également à la relation de Sigmund Freud à Anna, sa plus jeune fille, en charge de l'œuvre de son père, devenue psychanalyste d'enfants mais qui ne s'est jamais mariée.

³⁵⁸ D. Lauru, *Père-fille, Une histoire de regard*, pp 12-13

³⁵⁹ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, pp 24-25

³⁶⁰ Ibid. pp 24-25

³⁶¹ Agounot, p 336

³⁶² D. Lauru, *Père-fille, Une question de regard*, p 67

³⁶³ G. Shaked, *Midrash and Narrative, Agnon's Agounot* « », « ... tel que dans l'histoire de Dina et Shechem, fils d'Hamor ainsi que dans le commentaire du midrash au sujet de cela : Et Dina s'en alla, fille de Leah, de laquelle il est écrit « La fille du roi porte en elle toute la gloire. Et Dina la fille de Leah s'en alla, elle qui n'est pas la fille de Jacob. La fille de Leah : comme il est écrit que sa mère est une *vadrouilleuse* elle aussi donc est une *vadrouilleuse*, etc.... »

³⁶⁴ La Bible, *La Genèse* 34,1 « Or Dina la fille que Léa avait enfantée à Jacob, sortit pour faire connaissance avec les filles du pays »

son honneur en les tuant tous y compris Hamor et son fils, laissant leur sœur veuve et seule et mettant leur père dans une situation délicate vis-à-vis des autres habitants du pays.

Dans *Agounot*, Dina forme un couple affectif avec son père qu'elle aime, *complexe d'Œdipe*³⁶⁵, d'un amour non contré par une autre femme qui s'interposerait entre eux. Entourée de servantes³⁶⁶, comme si c'était un attribut, substitution mère/servantes qui laisse supposer une certaine fragilité que le père tente de compenser tout en la maintenant pour prolonger la dépendance. Vivant comme une recluse, puisque seuls quelques visiteurs privilégiés de son père peuvent l'apercevoir parfois au crépuscule dans une cour entourée de colombes – référence au Cantique des Cantiques³⁶⁷ - qui lui parlent de tendresse et frétilent des ailes comme les anges en or d'un tabernacle³⁶⁸. Cour, lieu clos et protecteur, qui devrait procurer, à l'image de la maison, un sentiment de stabilité³⁶⁹. Le narrateur insiste sur les qualités de Dina racontant qu' « elle est belle³⁷⁰ » -ce que doit bien voir son père et c'est essentiellement par le regard que « le désir circule³⁷¹ »-, « droite telle l'une des Mères³⁷² », « sa voix est lyre de David³⁷³ » -musique harmonieuse rendue par la phrase en hébreu³⁷⁴ ; « respectueuse et modeste³⁷⁵ » ; son respect précise le narrateur elle le porte « intériorisé et secret³⁷⁶ » ; doublement enfoui donc totalement *refoulé*³⁷⁷. Mais que cache-t-elle ou que refuse-t-elle d'admettre ? Quelle est cette douleur enfouie au plus profond d'elle-même ? Protégée par son père, heureuse auprès de lui, ses moindres désirs généreusement exaucés³⁷⁸, elle en a l'assurance ici, trouvera-t-elle l'équivalent ailleurs ? Pour Bettelheim « l'angoisse de séparation (la peur d'être abandonné) et la peur d'avoir faim... ne sont pas limités à une période particulière de l'évolution³⁷⁹ ». S'inspirant du

³⁶⁵ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 398

³⁶⁶ *Agounot*, p 330

³⁶⁷ La Bible, *Cantique des Cantiques* 2,14 « Ma colombe nichée dans les fentes du rocher, cachée dans les pentes abruptes, laisse-moi voir ton visage, entendre ta voix, car ta voix est suave et ton visage gracieux »

³⁶⁸ *Agounot*, p 330 elles (les colombes) roucoulent en lui parlant de tendresse et en la couvrant de leurs ailes comme les anges en or הוגות לה חיבה בנהימתן וסוככות עליה בכנפיהן ככרובי זהב שעל ארון הקדוש

³⁶⁹ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 34

³⁷⁰ *Agounot*, p 330

³⁷¹ D. Lauru, *Père-fille, Une question de regard*, p 53

³⁷² *Agounot*, p 330 Les Mères bibliques : Sara, Rivka, Rachel et Léa

³⁷³ Ibid. p 330

³⁷⁴ Ibid. p 330 קול דיבורה כנור דוד sa voix est harpe de David

³⁷⁵ Ibid. p 330

³⁷⁶ Ibid. p 330

³⁷⁷ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 406

³⁷⁸ *Agounot*, p 330 כל הגה היוצא מפיה מיד יעשה לה כיד המלך

³⁷⁹ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 30

Cantique des Cantiques³⁸⁰, l'auteur met en rimes les noces à Jérusalem³⁸¹ ; ville sacrée qui éveille références poétiques et lyrisme ; ironie et ambigüité autour du Tout Puissant et du père.

Pourtant, malgré toutes ces qualités, Dina ne s'adresse jamais à son père dans le texte peut être pour protéger le secret de ce sentiment « à la forme poignante et discrète de... demande d'amour au père³⁸² ». Tirillée, elle sent intuitivement l'ambivalence de celui-ci qui, tout en décidant de la marier à un rabbin de son âge, intellectuel religieux, qu'elle ne connaît pas et qui, lorsqu'elle le rencontre est trop jeune pour que se fasse une identification avec le père, favorise la rencontre quotidienne, à l'étage inférieur de la maison où elle descend, - lieu confiné, caché, gênant et inavouable-, avec cet autre homme, celui d'ici, qui symbolise à la fois l'excellence du travail, le génie de l'artiste, une sensualité dans son rapport à l'objet et qui, de plus, possède une voix ensorcelante. Séduite par ce dernier, comme dans les contes, elle l'est par tous les sens : l'odeur des produits, le toucher du bois et des outils, le son de sa voix, le regard porté sur ses gestes³⁸³. Envoutée, ensorcelée et comme *hypnotisée*³⁸⁴ par la voix de cet homme, son *moi* vacille³⁸⁵. Evocation de l'hypnose, méthode pré-psychanalytique, pratiquée par Freud. Comme si la voix de l'artisan qui s'élève, « maîtrise le *moi*³⁸⁶ » de Dina pour que, petit à petit, son *ça* se libère. Face au va et vient de la ponceuse sur le bois, évocation de l'acte sexuel qui stimule sa *libido*, elle perd le contrôle d'elle-même³⁸⁷. Désir, investissement issu du narcissisme ; repérage imaginaire dans lequel le phallus intervient comme un manque³⁸⁸. L'artisan la séduit puis, la délaisse pour son travail³⁸⁹, créant chez elle une insécurité accentuée par l'absence de la mère³⁹⁰ - et son amour inconditionnel - qui met Dina dans l'impossibilité d'acquérir ce sentiment de stabilité, ce *sens of being*, qui permet d'affronter les turbulences

³⁸⁰ La Bible, *Cantique des Cantiques*, « Ô filles de Jérusalem » 2,7 – 3,10...

³⁸¹ Agounot, p 330 « בתו היחידה המפוארת, בת ירושלים המהוללת » son trésor de fille unique et magnifique, fille de Jérusalem glorifiée »

³⁸² P.L. Assoun, *Littérature et Psychanalyse*, p 83

³⁸³ Agounot, p 331

³⁸⁴ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 401

³⁸⁵ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 46 « Quand l'état amoureux est à son comble, la frontière entre le Moi et l'objet menace de s'estomper... Donc même le sentiment du Moi est sujet à des perturbations, et les frontières du Moi ne sont pas stables. »

³⁸⁶ A. Freud, *Le Moi et les mécanismes de défense*, p 10

³⁸⁷ Agounot p 331

³⁸⁸ J. Lacan, *Le séminaire livre X, l'angoisse*, pp 49-50

³⁸⁹ Ibid. p 331

³⁹⁰ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 85 « L'amour de la mère est inconditionnel, il est tout entier protection et enveloppement ; de plus, étant inconditionnel, on ne saurait ni le régenter, ni l'acquérir. Sa présence donne à la personne aimée un sentiment de béatitude ; son absence, un sentiment d'abandon et de désespoir absolu. »

de la vie ; défaillance maternelle qui engendre un sentiment de suspension qui génère une angoisse « impensable³⁹¹ ». Et Dina, débordée par ses sentiments multiples, contradictoires et troubles, les *refoule*.

Lorsque Ben Ouri a terminé son travail et qu'il se trouve allongé au fond du jardin, Dina sort de sa chambre le visage anxieux. Et, dans l'obscurité de la nuit, la maison endormie, elle brave l'interdit. Sentiment d'angoisse transmis également par la musicalité de la phrase³⁹². « Le terme d'angoisse désigne un état caractérisé par l'attente du danger et la préparation à celui-ci, même s'il est inconnu³⁹³ ».angoisse, affect désarrimé à la dérive, non refoulé, dont seuls les signifiants qui l'amarrent le sont³⁹⁴. Pour Fromm, « l'expérience de séparation suscite l'angoisse ; elle est à vrai dire, la source de toute angoisse³⁹⁵ » ; Sentiment de *ne pas savoir*³⁹⁶ à cause des changements qui s'opèrent dans sa vie, mais également car elle n'a, ni entendu la voix de l'artisan ni ne l'a vu depuis un moment et qu'elle pressent la fin de sa présence dans la maison de son père. Sans oublier qu'à cela, se superpose une autre source importante d'angoisse : personne autour d'elle ne peut lui expliquer que cet état est aussi signe de désir de l'Autre³⁹⁷. Seule pour la première fois, c'est-à-dire dans une situation où son inconscient peut s'exprimer « elle rentre chez lui voir le travail de ses mains³⁹⁸ ». Chez lui, à l'étage inférieur, lieu qui représente la partie inférieure du corps qui procure du plaisir, érotisme refoulé, cachée comme l'est l'artisan. Oubliant qu'elle se trouve dans la demeure de son père, elle pénètre sur le territoire de Ben Ouri où le travail manuel procure du plaisir. Plaisir érotique obtenu en créant le tabernacle – représentation d'une concurrence féminine. Ne le trouvant pas, elle est alors en face à face avec l'objet symbole féminin créé avec application et ferveur par l'artisan qu'elle a vu jouir au travail³⁹⁹. Elle regarde l'objet –posé non loin de la fenêtre, passage vers l'extérieur où il se trouve, lui, qu'elle espère voir inconsciemment et autour duquel se cristallisent ses tiraillements. Haine/désir. Mise à nu de ses sentiments. Confrontation. Boite, qui

³⁹¹ J. André, *Les 100 mots de la psychanalyse*, p 73

³⁹² Agounot, p 331 כסות לילה על גופה ועל פניה חרדה

³⁹³ S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, pp 48-49

³⁹⁴ J. Lacan, *Le séminaire livre X, l'angoisse*, Le Seuil, Paris 2004, p 23

³⁹⁵ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 24

³⁹⁶ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 404

³⁹⁷ J. Lacan, *Le séminaire livre X, L'angoisse*, p 27

³⁹⁸ Agounot, p 332

³⁹⁹ Agounot, première version dans *Ha'omer* p 57 "Dina regarda le tabernacle et fut prise de rage envers lui. Ce tabernacle est la cause de la séparation entre eux, qui les a éloignés et qui a détourné d'elle sa pensée.... Le diable arriva et mélangea un poison de vengeance à son cœur et lui murmura « voilà la source de ta haine.» phrase supprimée dès la deuxième versions

représente le féminin, bâtie pour recevoir les Ecritures, textes sacrés promulgués par les hommes ; c'est aussi le travail magnifique de celui qui la trouble, l'artisan capable d'insuffler la vie à cet objet-figure-féminine et qui pourtant la délaisse⁴⁰⁰ ; c'est également le symbole du désir du père et de la séparation à venir. Conscience de la séparation (différence) humaine, histoire biblique d'Adam et d'Eve⁴⁰¹, source d'angoisse, de honte et de culpabilité ; allusion au paragraphe d'introduction.

Pour Dina, la confusion est insoutenable. En prise avec ces contradictions et sa révolte, elle est désarmée face « au diable » qui joue sur la jalousie ; *shed* des contes hassidiques, *daimon* qui pousse les personnages d'Ibsen à commettre leurs actes⁴⁰² ; démon ou diable des contes d'Hoffman qui empêche les choses prévues de s'accomplir⁴⁰³, manifestation du *ça*, *l'inconscient* en psychanalyse, qui surgit. Le diable provocateur pointe du doigt en direction du tabernacle en disant « Qu'attends-tu ? Qui a éteint la voix de Ben Ouri sinon cela⁴⁰⁴ ». Absence de Ben Ouri. Absence de la mère. Sentiment d'abandon. Retour inconscient au vide. « Retour à l'anorganique⁴⁰⁵ ». Pendant qu'il (le diable) lui parle, - comme *hypnotisée* par la voix imaginaire qu'elle entend – hallucinations *cas limite- borderline*⁴⁰⁶ -, elle tend la main. Honteuse de se trouver dans ce lieu, envie de toucher son œuvre pour s'unir un instant à lui et « surmonter la séparation⁴⁰⁷ » à venir –ici celles de Ben Ouri et de son père. Elle pousse le tabernacle par la fenêtre commettant un *acte manqué*. Main tendue vers ce qu'elle ne peut posséder, vers ce qu'elle n'a pas les moyens d'affronter : l'Autre Femme, mère et concurrente. Main tendue vers le travail de Ben Ouri qui le représente aussi. Il n'est pas question d'amour mais d'un désir, *pulsion sexuelle*, attirance irrésistible⁴⁰⁸, « quelque chose d'analogue à la faim⁴⁰⁹ ». Ce geste qu'elle commet représente donc à la fois l'expression de sa jalousie, un cri de rage et de

⁴⁰⁰ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 67 « Si la satisfaction d'une pulsion est du bonheur, c'est en revanche une cause de grave souffrance quand le monde extérieur nous laisse sur notre faim, refuse de rassasier nos besoins. »

⁴⁰¹ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 24

⁴⁰² H. Ibsen, *La maison de poupée*, Flammarion, Paris 1994, pp 213-226 comme entre autre le moment où Nora annonce à Helmer qu'elle n'a pas été heureuse, juste joyeuse et qu'elle le quitte...

⁴⁰³ E.T.A. Hoffman, *Le vase d'or* dans *Les Contes*, Les Livres de Poche, Paris 1969, pp 204-205-210 entre autres

⁴⁰⁴ *Agounot*, p 332

⁴⁰⁵ S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, p 100 « S'il nous est permis d'admettre comme un fait d'expérience ne souffrant pas d'exception que tout être vivant meurt, fait retour à l'anorganique.... »

⁴⁰⁶ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 398

⁴⁰⁷ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 25

⁴⁰⁸ *Agounot*, p 331

⁴⁰⁹ S. Freud, *L'inquiétante étrangeté*, Gallimard, Paris 1985 p 178

désir envers Ben Ouri qui l'abandonne à son tour et ce, émotionnellement et physiquement puisque son travail est maintenant terminé, un cri de désespoir et d'amour envers son père, une distance qu'elle prend avec le mariage arrangé selon les règles sociales et religieuses et un geste violent contre sa féminité. C'est également dans la dynamique de créer chez l'Autre – son père et Ben Ouri- ce manque équivalent au sien. Voix, d'abord celle de Ben Ouri puis celle du diable, qui servent de catalyseur et qui auraient comme le psychanalyste, « mission de rendre conscient l'inconscient⁴¹⁰ » et donc de s'exprimer.

Le tabernacle tombe sans toutefois se briser ou s'abimer ; libre -liberté et libération symbolique- alors que Dina reste prisonnière dans la maison et de son désarroi. Parallèle avec Ben Ouri allongé au fond du jardin qui se repose et que l'inconscient de Dina souhaiterait à cet instant détruit. Double, sentiment d'amour et de haine, jeu d'ombre et de lumière, bougie allumée face au miroir⁴¹¹, lune qui se réfléchit sur le plan d'eau en s'élevant⁴¹². Complexité de la Femme exprimée par deux fois à travers ces doubles reflets nocturnes. Face à face de femmes : Dina/l'Autre et Dina/sa mère. Face à face entre la lune qui s'élève dans le ciel, qui semble se dégager des contingences humaines laissant trainer son reflet dans les eaux stagnantes et troubles du plan d'eau.

Dans sa chambre, lieu « d'intimité inoubliable⁴¹³ », le cœur « réveillé » endolori par ses sentiments, souffrant d'un sentiment d'abandon aigu, elle désire ce qu'elle n'a pas – Ben Ouri et sa mère -, repousse ce qui s'offre à sa vue – l'objet à la fois religieux et féminin comme plus tard le mari-. De tristesse, elle se cache le visage avec un coussin, peur des conséquences trop lourdes à porter. Refus de voir. Elle allume pourtant une bougie de la *menora*⁴¹⁴, allusion au tabernacle de l'Exode⁴¹⁵, qui lui permet de voir son image dans le miroir. Dédoublé : « clivage du moi⁴¹⁶ » et « retour du refoulé⁴¹⁷ » freudien où « le moi ne serait pas délimité de façon tranchée par rapport au monde extérieur et à l'autre⁴¹⁸ » et dans lequel s'exprime une « potentialité d'altérité qui n'a

⁴¹⁰ A. Freud, *Le Moi et les mécanismes de défense*, p 25

⁴¹¹ Agounot p 332

⁴¹² Ibid. p 332

⁴¹³ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 40

⁴¹⁴ Voir Glossaire termes juifs, p 411

⁴¹⁵ La Bible, *L'Exode* 25,31 « Tu feras aussi un candélabre d'or pur. Ce candélabre, c'est-à-dire son pied et sa tige, sera fait tout d'une pièce ; ses calices, ses bouchons et ses fleurs feront corps avec lui »

⁴¹⁶ P.L. Assoun, *Littérature et Psychanalyse*, p 107

⁴¹⁷ Ibid. p 107

⁴¹⁸ Ibid. p 107

jamais été totalement évacuée de soi⁴¹⁹ » ; « clivage » et « dédoublement » qui renvoient à une « disposition » de l’auteur⁴²⁰. Celui-ci choisit d’employer dans la dernière version d’*Agounot* le mot tiré du grec *aspeclaria* pour désigner le miroir au lieu du mot hébreu *mar’a* présent dans les deux premières versions. Retour à la problématique de l’exil ; éloignement et isolement. Objet ayant appartenu à sa mère morte. Le fait qu’Agnon tue deux mères au cours de l’histoire –celle de Dina et celle de Yehezkel-, serait à interpréter comme un désir contraire en ce qui concerne la sienne décédée quelques mois auparavant⁴²¹. Cette mère, la juste, dont il ne reste plus que cette surface réfléchive, l’absente dont elle aurait grandement besoin, -qui lui aurait probablement transmis des références comportementales et des valeurs humaines -, qu’elle appelle en suppliant « maman, maman »- paroles transposées au style indirect par le narrateur. Absente qui ne répond pas. Mais qui, si elle « se tenait devant elle maintenant, lui montrerait uniquement son visage, celui d’une criminelle et d’une coupable⁴²² ». Mère si peu secourable ou sentiment d’une fille doublement coupable ? D’une part à travers le geste qu’elle vient de commettre et d’autre part, d’avoir éprouvé des sentiments agressifs envers sa mère dans son tout premier stade de développement⁴²³ ? Car pour la petite fille l’ambivalence des sentiments envers la mère peut durer toute une vie et se transformer en angoisse⁴²⁴. Cet acte destructeur, se retourne contre elle et Dina ne s’en remettra pas. Elle se dirige vers la fenêtre – celle-ci se trouve à l’étage supérieur- à travers laquelle elle distingue les montagnes de Jérusalem qui l’entourent, substitution illusoire de l’image maternelle protectrice, qui permet au vent de s’engouffrer dans la chambre éteignant la bougie, comme au chevet d’un malade⁴²⁵, mettant fin à ce face à face terrorisant entre Dina en souffrance et son reflet dans le miroir. Disparition de la lumière, de la vision, de l’espoir. Souffle qui emmêle –donc malmène - ses cheveux de jeune fille⁴²⁶, attribut et symbole féminin, - c’est dans sa féminité qu’elle souffre -, tout en apportant avec lui, comme pour

⁴¹⁹ Ibid. p 107

⁴²⁰ Ibid. p 107

⁴²¹ M.A. Skura, *The Literary Use of Psychoanalytic Process*, p 17 “ Ses (ceux de Freud) déclarations doivent être compris dans le contexte de leurs définitions changeantes comme par exemple : “désir” doit être entendu dans son contraire y compris dans les limites d’un simple texte ».

⁴²² *Agounot*, p 332

⁴²³ M. Klein, *Le complexe d’Œdipe*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2006, pp 41-42-43

⁴²⁴ D. Lauru, *Père-fille, Une histoire de regard*, p 41

⁴²⁵ *Agounot*, p 332

⁴²⁶ Ibid. p 332

raviver la nostalgie, des mélodies dérivées de celles que chantait Ben Ouri⁴²⁷. Fenêtre, attente, délimitation entre confinement et liberté, qui verra jours et nuits, Dina levant puis baissant les yeux⁴²⁸. Submergée par un *sentiment de culpabilité*, solitude immense qui joue sur le terrain fragile de sa structure affective, qui n'a jamais rencontré de *non*⁴²⁹ et n'a donc pu se construire de défenses face à une telle situation, Dina sombre dans la *mélancolie*⁴³⁰ « forme de dépression d'une très grande intensité⁴³¹ ».

Agnon modifie, dès la seconde version, la dynamique entre Dina et son père notamment au moment où elle vient de commettre son « crime » et qu'elle se trouve seule et confuse dans sa chambre, cherchant sa mère ; dans la première version, ne trouvant pas son père dont le comportement est différent depuis qu'elle est fiancée, elle se rappelle l'affection avec laquelle elle embrassait auparavant chacun des doigts de son père. Doigts : représentation d'une multitude de pénis. Sexe oral. *Stade oral*⁴³² auquel l'évolution de la jeune fille se serait fixée ? Dans la première version le narrateur précise : « Maintenant, ils gardent même leurs bouches fermées l'un envers l'autre, car il n'est pas convenable pour une grande fille de faire ce que les petites peuvent faire ; elle se souvient du dernier baiser de son père, celui qu'il lui a donné lorsqu'il lui a annoncé que la chance lui a souri ; cette chance qui a d'abord allumé un feu dont la finalité est une fumée qui assombrit et qui étouffe à jamais son monde⁴³³ ». Malgré le fait que son père lui retire (apparemment) cette satisfaction, Dina ne trouve pas les ressources nécessaires pour se détourner de lui, aller vers un autre homme⁴³⁴ et ne garder que l'image symbolique du père afin de se réaliser en tant que femme.

Cette mélancolie, accentué donc par la distance que prend son père- dont les signes cliniques - pleurs, isolement, silence, profond désespoir, angoisse, rythme biologique perturbé⁴³⁵- l'empêchent de voir et d'entendre le jeune homme de l'exil qu'elle finit par

⁴²⁷ Ibid. p 332

⁴²⁸ Ibid. p 333

⁴²⁹ J. André, *Les 100 mots de la psychanalyse* « Pour celui qui n'a pas entendu « Non ! », qui ne l'a pas intégré, la vie va devenir un peu plus compliquée. Renoncer ne va pas sans détresse, mais, d'être retardée, l'abandon n'en pèsera que plus lourdement. »

⁴³⁰ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 403

⁴³¹ B. Granger, *La dépression*, Editions le Cavalier Bleu, Paris 2004, p 19

⁴³² Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 408

⁴³³ *Agounot*, première version parue dans *Ha- 'omer*, p58 "אבל עכשיו, נסתתמו פיותיהם זה לזה כי לא נאה לבת גדולה לה כי נתארשה למזל טוב... ומזל זה לעשות מעשה קטנה... נזכרת היא בנשיקתו האחרונה של אביה, נשיקה זה היתה בשעה שבשר לה כי נתארשה למזל טוב... ומזל זה התחיל להבה, אש זרה, וסופו – עשן שחור מחניק ומחשיך את עולמה לעולם"

⁴³⁴ D. Lauru, *Père-fille, Une histoire de regard*, p 22

⁴³⁵ *Agounot*, p 331 Dina sort de sa chambre la nuit pour aller voir Ben Ouri

épouser en suivant les conseils du rabbin et rien dans l'histoire ne viendra à son secours pour la guérir de cette *position dépressive*⁴³⁶.

Lorsqu'on la conduit auprès du rabbin pour qu'il la bénisse, elle rassemble son courage pour demander à tous de sortir et lui raconte son geste. Hésitation transmise par la sonorité de la phrase en hébreu que le narrateur narrative⁴³⁷. A travers la réponse du rabbin, elle ne peut percevoir que sa fonction de femme-objet qui sert à assurer la descendance de son maître-possesseur, son *ba'al*, au service d'un Dieu masculin puissant pour qui elle élève des enfants. Sacrifice symbolique pas tant pour les enfants que de sa propre identité. Ne trouvant aucun soutien, elle épouse Yehezkel dont elle ne se rapprochera jamais. Et, dès la nuit de noces, chacun d'entre eux est assis dans un coin, leurs pensées vagabondant ailleurs⁴³⁸. « Tout espace réduit où l'on aime à se blottir, à se ramasser sur soi-même est, pour l'imaginaire une solitude⁴³⁹ ... un refuge qui nous assure une première valeur de l'être : l'immobilité⁴⁴⁰ ... où un être vivant emplit un refuge vide. Et les images habitent. Tous les coins sont hantés, sinon habités⁴⁴¹ ». Rêveries d'auteur qui s'expriment dans un coin... « Alors du fond de son coin, le rêveur se souvient de tous les objets de solitude, des objets qui sont des souvenirs de solitude et qui sont trahis par le seul oubli, abandonnés dans un coin... le coin devient une armoire de souvenirs. Ayant franchi les milles petits seuils du désordre des choses en poussière, les objets-souvenirs mettent le passé en ordre⁴⁴² ». Coin, où le lecteur plonge dans les pages d'un livre.

Isolée, sombrant dans la maladie, Dina se rend parfois à l'atelier de Ben Ouri où elle contemple les traces d'un amour en ruine recouvert de poussière. « Quand je souffre... je m'attache à des petits bonheurs⁴⁴³ ». Poussière qui rappelle la mort. « Elle se tord les mains et chante les airs que chantait Ben Ouri jusqu'à ce que ses cils sont embués par les larmes⁴⁴⁴ » ; rituel de conjuration pour tenter d'éviter l'angoisse et le conflit ; éviter qu'émerge à nouveau, en force, la représentation inconsciente de l'insupportable... Symptômes d'un traumatisme qui s'ajoute aux précédents ; perte d'un nouvel être cher ; « trauma sans blessures corporelles (qui) incarne ce qu'il y a de pire pour le sujet,

⁴³⁶ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 406

⁴³⁷ *Agounot*, p 333 ... ותנה הכלה קולה בבכיה ואמרה...

⁴³⁸ *Ibid.* p 334

⁴³⁹ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 130

⁴⁴⁰ *Ibid.* p 131

⁴⁴¹ *Ibid.* p 133

⁴⁴² *Ibid.* p 133

⁴⁴³ G. Bataille, *L'expérience intérieure*, p 56

⁴⁴⁴ *Agounot*, p 335

invisibilité qui ne permet aucune forme de compensation au trauma en terme de liaison d'énergie... En l'absence de ces dommages physiques les symptômes s'aggravent⁴⁴⁵ ». « Et son âme pleure en cachette sans signes apparents⁴⁴⁶ ». Formule qui survient à nouveau après son mariage, soulignant une fois de plus la force de son chagrin et son refoulement. A son divorce, elle quitte Jérusalem, monde chaotique, symbole de son univers privé de mère⁴⁴⁷, avec son père – couple initial recomposé –, et si le narrateur précise que le père est honteux, il omet de mentionner dans quel état se trouve la fille par qui la honte est arrivée !

Ben-fils et *Ori* tiré de *or*, lumière, luire, briller en hébreu ; Ben Ouri, où la similitude des lettres l'associe à Dieu - fils du lumineux - ; filiation renforcée par le métier, *ouman*, artisan en hébreu qui découle de la racine *a-m-n*, tout comme *amen* entre autre, dont le nom indique une lignée moyenne-orientale. C'est Bezalel dans la Bible, « sorte d'archétype⁴⁴⁸ » et bâtisseur du tabernacle, dont Moïse fait l'éloge devant les enfants d'Israël : « Voyez, l'Eternel a désigné nominativement Bezalel, fils d'Ouri, fils de Hour, de la tribu de Juda. Il l'a rempli d'un souffle divin, d'habileté, de jugement, de science, d'aptitude pour tous les arts ; lui a appris à combiner des tissus, à mettre en œuvre l'or, l'argent et le cuivre, à tailler la pierre pour la sertir, à travailler le bois, à exécuter toute œuvre d'artiste⁴⁴⁹ ». Le Ben Ouri d'*Agounot* est mystérieux et le lecteur ne saura ni d'où il vient ni vers où il repart ; solitaire et isolé, par rapport à la communauté de Jérusalem aussi bien que dans la demeure d'Ahi'ezer, il est discret, d'apparence modeste⁴⁵⁰, travailleur, soigné et, vu la manière dont il chante et sculpte le bois, certainement sensuel.

C'est son personnage qui, en perdant ses mystérieuses caractéristiques hassidiques⁴⁵¹, présente le plus grand changement dès la deuxième version où des

⁴⁴⁵ S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, Petite bibliothèque Payot, Paris 2010, p 20 dans la préface d'Elise Pestre

⁴⁴⁶ *Agounot*, p 335

⁴⁴⁷ M.A. Skura, *The Literary Use of Psychoanalytic Process*, p 82 au sujet de la perte de l'être aimé « quelque soit ce que nous trouvons dans la fable, (*Rasselas* de Samuel Johnson), c'est également la vision de l'heureuse vallée maternelle, même très distancée, rationalisée, moralisée et stylisée et montre le prix à payer lorsque l'on quitte la vallée ». Ici, c'est le manque (de cette vallée) sans mère qui est décrit tout au long du texte.

⁴⁴⁸ G. Shaked, *Midrash and Narrative: Agnon's Agounot*

⁴⁴⁹ La Bible, *L'Exode*, 35-30 « Moïse dit aux enfants d'Israël : Voyez, l'Eternel a désigné nominativement Beçalel, fils d'Ouri, fils de Hour, de la tribu de Juda »

⁴⁵⁰ *Agounot*, p 330

⁴⁵¹ *Agounot*, première version parue dans *Ha-'omer*, pp 54-55 אבל איזו רוח יתרה היתה נשקפת מעיניו המסתכלות כמו מתוך חלום. ותלתלים שחורות לו ככנף העורב שאינו מסלסלם כלל והרי הן פרועות עליו, כאלו פרש ראשו כנפים ורוצה לעוף למעלה למעלה, אף אצבעותיו ארוכות הן ומיושרות מעשה ידי אמן. ויושב הוא אדם תמוה זה ועוסק במעשי צעצועים שלו בשתיקה, כאלו כל... « mais un esprit différent émanait de ses yeux absents comme dans un rêve. Ses boucles noires non peignées qui ressemblent à des ailes prêtes à se déployer pour s'envoler haut, très haut, et

paragraphes entiers disparaissent du deuxième chapitre qui lui est entièrement consacré ; changement au niveau de la description de son allure et de son comportement vis-à-vis de son travail⁴⁵².

Reconnu par Ahi'ezer comme étant le plus talentueux des artisans⁴⁵³ (thème récurrent chez Agnon⁴⁵⁴), le notable lui attribue un atelier à l'étage « inférieur » de sa demeure, lieu qui évoque d'emblée un espace propice aux esprits qui reprendront par la suite ses chants. Il se voit confier la construction du tabernacle qui va recevoir les livres (comme le corps de la femme reçoit celui de l'homme⁴⁵⁵) et sitôt l'œuvre et la *mitsva* commencée, transcendé par ce qu'il fait, un changement s'opère en lui⁴⁵⁶. « ... Faire pénétrer le sacré dans de multiples moments de la vie matérielle, entraînant une combinaison complexe entre le saint et le profane⁴⁵⁷ ». Il ponce et ponce encore le tabernacle⁴⁵⁸ – « figure féminine métamorphosée⁴⁵⁹ »-, allers et retours qui liment le bois et

que ses longs doigts sont des doigts d'artiste ». Dès la deuxième version *Sipourey ma'asiyot, besod yesharim*, p 5 ce passage se resserre pour donner « cet homme-ci, taciturne et modeste, qui semble quelconque au premier coup d'œil, mais dont il émane de ses yeux et des ses gestes, quelque chose de (un esprit) supplémentaire » : אדם זה שתקן היה וצנוע מטבעו, בעל מלאכה פשוט לכאורה :

Agounot, première version parue dans *Ha-'omer*, p 55 : «... ראהו ר' אחיעזר ועמד : כמו si l'essentiel de son travail se faisait en lui... Rab Ahi'ezer le vit, se tint face à lui, et choisit de lui confier la fabrication du tabernacle sacré » qui devient dans la deuxième version « ... mais quelque chose de plus émanait de ses yeux et de son travail. Rab Ahi'ezer le vit et lui confia la fabrication du tabernacle sacré⁴⁵¹ » puis dans la troisième version « ... comme si un esprit unique émane de ses yeux et de son travail manuel. Debout, il lui confia la réalisation du tabernacle sacré. »

Agounot, première version parue dans *Ha-'omer*, p 58 « Ben Ouri, le malheureux, à l'heure où tout le monde dort, sort et se colle à l'esprit de la nuit, escaladant les montagnes les yeux levés vers les étoiles. On raconte qu'une fois il grimpa parmi les tombes sur le Mont des Oliviers pour invoquer les morts. »

לילה לילה בשעה שבני אדם ישנים בן אורי מתדבק ברוחו של לילה, אל ההרים ישא עכשיו היכן הוא? ומתדבק בנשמתו של הלילה, על ההרים ישא רגליו ובין כוכבים יתעו עיניו. אומרים שראו אותו פעם עולה בין הקברים על הר הזתים כי דורש אל המתים... המתים... המתים... »

בן אורי מכין את עצמו למלאכה, וכמו רוח אחרת קפצה עליו *Agounot*, première version parue dans *Ha-'omer*, p 55 שם בחדר המיוחד לו. תיבת עץ פשוטה העמיד זה לפניו, ומה לו שהוא עומד לפניו ומסתכל בה כל היום? מסתכל הוא ומגן לו עם זה בחשאי איזו ניגון וכאלו הוא רואה בתיבתו חזות הכל... התחיל מתקן לו כלים וסממנים למלאכתו והרנגה אינה פוסקת מפיו. התחיל במלאכת גופה – והשירה שלו הולכת ומתעלה מיום ליום עד שהיה לה מין כח מושך משונה.

⁴⁵³ Y. Bikon, *A propos d'Abandonnées de S.Y. Agnon*, pp 406-427 ici p 408 dans le recueil *Shemuel Yosef Agnon, A selection of critical essays on his literary prose*, Am Oved Publishers, Tel Aviv, 1982 «... car son métier est la racine même de son être et de sa nature. »

⁴⁵⁴ S.Y. Agnon, *Temol Shilshom*, p 285 : « cet Isaac Kumer est un artisan exceptionnel... »

⁴⁵⁵ S. Freud, *L'interprétation des rêves*,

⁴⁵⁶ *Agounot*, p 331

⁴⁵⁷ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme, Mystique, rituel, société* (XVIIIème et XIXème siècles), p 318

⁴⁵⁸ *Agounot*, p 331

⁴⁵⁹ G. Shaked, *Midrash and Narrative: Agnon's Agounot*, p 296 «The Arch, which is a sort of metamorphosis of the female figure (according to Midrash Song of Songs 4:4 and also 12: “And through whom did he give the Torah, through his two breasts –these are Moses and Aaron” and later on they are “the two Tables of the Covenant”)...” L'arche, sorte de métamorphose de la femme selon le Midrash des Cantiques des Cantiques

évoquent chez lui, plus encore que chez Dina puisqu'il l'entreprend, l'acte sexuel. Entouré de produits, *samannim*⁴⁶⁰, nécessaires ingrédients si proches du parfum, de la drogue *sam*, du poison⁴⁶¹, de l'intoxication- *samam*⁴⁶² sans lesquels il ne peut travailler, c'est l'image de la tentation, de l'interdit, de l'intouchable. Il renvoie dans l'esprit de Dina à la figure du père : « l'entrepreneur » et « l'interdit ». Et lorsque celle-ci entend sa voix, elle descend, le cœur ensorcelé par les chants qui s'élèvent. Celui-ci en est conscient car il oriente, dirige sa voix pour mieux la séduire afin qu'elle ne puisse plus jamais le quitter⁴⁶³. Dans la première version d'*Agounot*, l'artisan se rend compte qu'elle ne lui est pas promise et se détourne d'elle en s'investissant dans son travail⁴⁶⁴. Ce détail n'existe plus dès la deuxième version. Cette séduction, -non-dit entre eux, qui apparaît comme un manque de lexique commun qui ne leur donnerait d'emblée aucune chance-, s'inscrit dans une tension sexuelle qui se trouve elle-même dans une problématique de classe, représentée par les lieux où les deux personnages évoluent dans la maison.

Si les chants de Ben Ouri s'élèvent, le narrateur ne précise pas pour autant si ce sont des chansons ou des prières. Lorsqu'il commence son œuvre, il reporte entièrement son attention sur son travail dans lequel il s'immerge petit à petit et construit le tabernacle

4:4 et 12 “A travers quoi a-t-Il donné la Torah, à travers ses deux seins –qui sont Moïse et Aaron” et qui deviennent plus tard “les deux tables de l'Alliance”

⁴⁶⁰ *Agounot*, p 331

⁴⁶¹ *Ibid.* p 331

⁴⁶² *Ibid.* p 331

⁴⁶³ *Ibid.* p 331

⁴⁶⁴ *Agounot*, première version parue dans *Ha-'Omer* « לא שהרהר זה בתשובה וראה שבתולה זה אינה מוזמנת בשבילו »
 ואינה עומדת להכנס עמו לחופה. אלא עבודה זו, עבודת הקדש, זוהי שהצילה אותו מהרהורי עבירה ומלתור אחרי לבבו. כי מכיון שהתחיל מתעסק במלאכתו ונעשתה המלאכה עצמה יקרה לו מכל, והשקיע בה כל נשמתו ונעשו לבו ומחשבתו ונגינתו נתונים נתונים כולם כאחד רק לארון הקדש, ביום ובלילה. כל חיי רוחו נצטמצמו ונכנסו בארון זה, שהיה נראה לו בשמים ממעל ובארץ מתחת ואין לו כלי. « עוד מלבדו בעולם כלל. »
 Dans la première version –uniquement- le lecteur dispose de plus de détails concernant leur relation : « c'est comme si, même lui, voulait la séduire de plus en plus avec son chant, afin qu'elle se tienne là encore et encore et qu'elle ne puisse plus jamais le quitter. Leur cœur était craintif, anxieux et heureux à l'unisson comme quelqu'un qui se tiendrait devant la lumière de la bougie, et la séparation leur semblait difficile. Mais en fin de compte, il se détacha d'elle. Non seulement parce qu'il a retrouvé la foi mais il a conclu que cette vierge ne lui est pas destinée et qu'elle ne l'épouserait pas. Alors que ce travail, ce travail sacré, l'a sauvé de cette transgression et des... De son cœur ; alors il reprit le travail, et celui-ci supplanta le reste et il y plongea son âme de sorte que son cœur, sa pensée et son chant, soient, jour et nuit, entièrement et ensemble consacré au tabernacle sacré. Toutes les vibrations de son âme se rassemblèrent pour pénétrer dans ce tabernacle, afin qu'il soit vu du ciel et de la terre, et qu'il n'ait nul équivalent au monde... ».

ואף הוא כאילו מתכוון להמשיך אותה בנגינתו יותר ויותר, שתהא עומדת כאן עוד ועוד ולא תפרד מעליו לעולם... ושניהם לבם ירא וחרד ונהנה כאחד, כמי שעומד כנגד אורה של הדליקה – וקשה עליהם הפרידה. אבל לסוף התפרד הוא ממנה. לא שהרהר זה בתשובה וראה שבתולה זו אינה מוזמנת בשבילו ואינה עומדת להכנס עמו לחופה. אלא עבודה זו, עבודת הקדש, זוהי שהצילה אותו מהרהורי עבירה ומלתור לבבו. כי מכיון שהתחיל מתעסק במלאכתו נעשתה המלאכה עצמה יקרה לו מכל, והשקיע בה כל נשמתו ונעשה לבו ומחשבתו ונגינתו נתונים נתונים כולם כאחד רק לארון הקדש, ביום ובלילה. כל חיי רוחו נצטמצמו ונכנסו בארון זה, שהיה נראה לו בשמים ממעלה ובארץ מתחת ואין לו עוד מלבדו בעולם כלל... »

en y transférant toutes ses forces, car il le veut merveilleux et parfait⁴⁶⁵. C'est grâce à sa faculté de *sublimier*⁴⁶⁶, c'est-à-dire de déplacer le sexuel⁴⁶⁷ qui devient méconnaissable et aussi à trouver du plaisir pour évacuer les *processus psychiques*⁴⁶⁸, que Ben Ouri construit le tabernacle⁴⁶⁹, car il y trouve également un exutoire à toutes ses pulsions amoureuses : « des lions, aux crinières d'or et aux gueules louant la grandeur divine⁴⁷⁰ » donc forcément ouvertes prêtes à avaler- plaisir sensuel et appétit de vivre-. Passion, étincelle divine, propulseur de l'activité humaine⁴⁷¹. Pour Freud « la forme dans la fiction (ici la création) agit sur trois niveaux : en tant que fonction de l'*id* – l'instinct - elle procure du plaisir, en tant que fonction du *super ego*, elle soulage la culpabilité et l'anxiété et en tant que fonction de l'*ego* elle facilite la perception, « l'objectif unique » étant « la communication du contenu expressif de manière à procurer un maximum de plaisir et diminuer la culpabilité et l'anxiété⁴⁷² ». Culpabilité d'avoir excité Dina avant de coller avec ferveur à son travail et la délaisser⁴⁷³ ? Expression artistique qui exalte « le poète en tant que personne⁴⁷⁴ » selon la formule de Jung qui s'accomplit en créant un « symbole commun présent dans l'aspect collectif de l'inconscient⁴⁷⁵ ».

L'auteur/narrateur utilise le verbe *da-ba-k*, de la racine *d-b-k* coller en hébreu, (passé de la 3^{ème} personne masculin singulier), pour décrire la relation de Ben Ouri à son travail. De cette racine découle également *devekut*⁴⁷⁶, attachement et dévotion en hébreu, tiré du lexique de la *Kabbale*, valeur centrale du *hassidisme*, utilisé pour décrire une

⁴⁶⁵ M. Klein, *Deuil et dépression*, p 31 « Il apparaît que le désir de perfection prend racine dans la peur dépressive de la désintégration ; celle-ci est donc d'une importance insigne pour toutes les sublimations ».

⁴⁶⁶ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 409

⁴⁶⁷ S. Freud, *Le malaise dans la civilisation*, Editions Points, Paris, 2010, p 68-69

⁴⁶⁸ S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, p 37

⁴⁶⁹ S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, p 62

⁴⁷⁰ *Agounot*, p 331

⁴⁷¹ S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, p 57

⁴⁷² E. Wright, *Psychoanalytic Criticism*, p 53

⁴⁷³ *Agounot*, p 331

⁴⁷⁴ E. Wright, *Psychoanalytic Criticism*, p 62 “Jung veut par-dessus tout sauver l'art du regard clinique minutieux de la psychanalyse, de l'équation art/névrose. Il le fait en exaltant le processus créatif en tant que tel, aussi distinctement qu'en exaltant « le poète en tant que personne » Jung 1972b, p 74 »

⁴⁷⁵ *Ibid.* p 63

⁴⁷⁶ Voir Glossaire termes juifs, p 411

- G. Scholem, *Devekut, or communion with God*, p 276-277 Toutefois, en ce qui concerne la nouvelle approche de la *Devekut* dans le *hassidisme*, aucun passage n'est aussi important que celui de Nahmanide dans le Commentaire relative à Deutéronome 11,22: “aimer le Seigneur, ton Dieu, avancer dans ses pas et coller à lui”... « Qui nous prévient de ne pas adorer Dieu et quelqu'un d'autre avec.”

communion intime avec Dieu⁴⁷⁷. Ici, c'est une communion avec l'objet religieux mais également avec la figure féminine qu'il crée. Pourtant, comme l'écrit G. Scholem « la *devekut* n'est pas une union-*ahdut*⁴⁷⁸ ». Ben Ouri se rapproche donc autant ce peut de cet objet à la fois religieux et qui représente la femme. C'est ainsi qu'il réalise une expérience, « rédemption ou salut⁴⁷⁹ », qui serait individuelle (sans interaction certaine⁴⁸⁰ avec Elle) ou qui serait, si l'on considère la ferveur qu'il met dans la construction, un « *zivvug* » - accouplement symbolique avec la *Shekhina*⁴⁸¹ ». Faute de pouvoir accéder à Dina⁴⁸². Double représentation féminine inatteignable. Pour Y. Jacobson « Le lieu de combat spirituel de l'homme et de sa tension incessante vers la *devekut* est celui de son *moi*⁴⁸³ ». Union qui, pour Erich Fromm, représente - comme nous l'avons vu pour Dina -, le besoin de surmonter l'angoisse de la séparation. Ben Ouri opte d'y arriver par le travail créateur et l'union avec son matériau représentant le monde extérieur⁴⁸⁴.

Cette situation offre plusieurs paradoxes : l'artisan atteint la *devekut* « par les moyens d'abnégation et de déni des valeurs de ce monde⁴⁸⁵ » ceux-là même qui sont le moteur de ce qu'il entreprend ; ses intentions n'étant pas uniquement spirituelles, cette énergie créatrice est aussi forme de refoulement et détournement d'émotions ; la *devekut*, mélange d'actions et de contemplations, est « une valeur de la vie contemplative et non de la vie active⁴⁸⁶ » obtenue par « une adhésion avec l'élément spirituel inhérent aux lettres de la Torah et aux prières⁴⁸⁷ » ainsi que « le but le plus élevé de l'échelle de valeurs kabbalistique⁴⁸⁸ » qui « exige une concentration dans l'étude et la prière⁴⁸⁹ » alors que

⁴⁷⁷ Ibid. p 275 « En général l'utilisation de *devekut* en hébreu signifie seulement attachement ou dévotion, mais à partir du treizième siècle le mot a été utilisé par les mystiques dans le sens d'une communion intime avec Dieu »

⁴⁷⁸ G. Scholem, *Devekut, or communion with God*, p 298 « *ahdut* » et p 276 « Ce n'est pas l'union, parce que l'union avec Dieu est refusé à l'homme y compris dans la renaissance mystique de l'âme selon la théologie kabbalistique »

⁴⁷⁹ Ibid. p 276 « La rédemption individuelle ou le salut ne portent pas de sens messianique en judaïsme »

⁴⁸⁰ Ibid. p 294 « J'ai dit communion, et malgré toute sa profondeur et son importance, ce n'est pas une union... mais est-ce vrai ? Si le Créateur et la Création sont un, alors la *devekut* pourrait bien être union »

⁴⁸¹ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme*, Mystique, rituel, société (XVIIIème et XIXème siècles) p 344

⁴⁸² E.T.A. Hoffman, *Le choix d'une fiancée*, pp 155-156 comme Lehsen et Albertine qui s'aiment mais qui ne finiront pas ensemble et comme tant de couples amoureux, réels ou littéraires, qui ne finiront pas ensemble ?

⁴⁸³ Y. Jacobson, *La pensée hassidique*, p 65

⁴⁸⁴ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 33

⁴⁸⁵ G. Scholem, *Devekut, or communion with God*, p 276 « ...la *devekut* se réalise seulement par le moyen paradoxal d'abnégation et le déni des valeurs de ce monde ».

⁴⁸⁶ Ibid. p 277 « La *devekut*, est une valeur contemplative, pas une vie active ».

⁴⁸⁷ Ibid. p 283 « ... la *devekut* est un acte spirituel et contemplative avec lequel l'homme s'unit à l'élément spirituel inhérent dans les lettres de la Torah et la prière ».

⁴⁸⁸ Ibid. p 277 « C'est le but le plus élevé dans l'échelle de valeurs kabbalistiques et représente un ensemble d'action et de contemplation. »

l'artisan est ici dans le *faire* « empreint d'enthousiasme *hitlahvout* et de ferveur émotive⁴⁹⁰ ». Expression d'une « piété émotionnelle⁴⁹¹ ». Art-sublimation-rédemption. Mais aussi conversion psychique dont « les processus recèlent bien d'autres choses à observer. Le délai qu'on se donne pour aimer en attendant d'avoir acquis la connaissance est un substitut...⁴⁹² ».

Le narrateur précise que « dans aucun pays, dans aucune ville et dans aucun travail accompli auparavant⁴⁹³ », il n'avait éprouvé ce qu'il éprouve ici, là où se révéla la *Shekhina* qui s'exila ensuite à cause de nos nombreux crimes⁴⁹⁴ ». Auxquels viennent s'ajouter ceux du récit. La concordance du lieu, Jérusalem – « réalités des réalités⁴⁹⁵ », et du désir – Dina/Shekhina - permet un résultat exceptionnel⁴⁹⁶. C'est donc à travers ce merveilleux objet que Ben Ouri vient de réaliser, qu'il contemple la féminité, la beauté, la brillance et le sacré. Œuvre d'art, « représentation du désir inconscient de son créateur⁴⁹⁷ », « vœux inconscients... modifiés par les opérations préconscientes de l'*ego*⁴⁹⁸ », « plaisir pris à la beauté... sensation particulière, doucement grisante⁴⁹⁹ » et besoin de beauté qui « découle du domaine des sensations sexuelles... émotion détournée de son but par un blocage⁵⁰⁰ ». Abordant le sujet de la mouvance postfreudienne Wright note que « le plaisir de l'activité artistique dérive d'un jeu contrôlé avec un matériau

⁴⁸⁹ Ibid. p 283 “Ce qui est alors requis c'est la concentration sur l'étude et la prière, pas sur les figures externes du discours, ni sur les lettres, mais sur l'esprit qui les anime”.

⁴⁹⁰ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme*, Mystique, rituel, société (XVIIIème et XIXème siècles), p 313

⁴⁹¹ G. Scholem, *Devekut, or communion with God*, p 281 “Comme nous le dit Moïse de Santanow la devekut était déjà pratiquée autour de 1740 par des gens simples qui exprimaient leur piété émotionnelle”

⁴⁹² S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, pp 58-59

⁴⁹³ *Agounot*, p 331 ... בהרעיש מה שהרעיש כאן...

⁴⁹⁴ Ibid. p 331

Et pour Y. Bikon, dans son article « *A propos d'Abandonnées, de SY Agnon* » paru dans « Shmuel Yosef Agnon, A Selection of Critical Essays on his Literary Prose » selected by Hillel Barzel, *שמואל יוסף עגנון מבחר מאמרים על יצירתו*

1982 תל אביב, הוצאת ספרים עם עובד, תל אביב 1982. צר צורות נאות על הארון « nous apprenons que Ben Ouri s'est trouvé dans d'autres pays, accomplissant d'autres travaux, seulement c'est ici, qu'il atteint le sommet. »

⁴⁹⁵ B. Kurtzweil, *Essais sur les récits de SY Agnon*, Schocken, Jérusalem-Tel-Aviv, 1962, p 301

הוצאת מסות של סיפורי של ש. י. עגנון 1962 ירושלים תל אביב, שוקן

⁴⁹⁶ Ibid. p 331 « il crée de belles formes sur le tabernacle » צר צורות נאות על הארון

⁴⁹⁷ E. Wright, *Psychoanalytic Criticism*, Routledge NY, 1998, p 33 “ la notion esthétique ancrée dans la psychologie de l'id, veut que le travail artistique soit la représentation du désir inconscient de son créateur ».

⁴⁹⁸ Ibid. p 49

⁴⁹⁹ S. Freud, *Le malaise dans la civilisation*, p 74

A noter dans la première version : « Et Ben Ouri continuait de l'embellir et l'améliorer »

« ובן אורי הולך ומיפהו עוד, הולך ומשביח אותו »

⁵⁰⁰ S. Freud, *Le malaise dans la civilisation*, p 74

infantile au cours duquel ce matériau est transformé en quelque chose de partageable publiquement⁵⁰¹ ».

Lorsque l'artisan termine son travail et la construction de cet objet magnifique, érotisé par « l'ampleur de la sublimation des pulsions dont il est capable⁵⁰² » et d'autant plus sublimé qu'il s'agit d'un objet religieux, comme si le moteur religieux supplantant le sexuel pour mieux le camoufler, supprimait d'avantage la souffrance, celui-ci sort se reposer et se couche sous les arbres -«l'arbre introduit la forêt⁵⁰³»- au fond du jardin. Ben Ouri se sent alors comme un comme « une lyre dont les fils se sont cassés et qui s'est arrêté de chanter⁵⁰⁴ ». Résonance de deux voix silencieuses qui se font ironiquement écho : celle de Dina, « lyre de David » qui ne prend la parole que pour faire part d'un malheur, et celle de Ben Ouri, qui lorsqu'il se tait est comparé à une lyre dont les fils se sont cassés.

L'auteur dissimule au fil des versions les émotions de Ben Ouri et ses sentiments envers Dina⁵⁰⁵. Dès la deuxième version, les détails sont plus succincts même si le narrateur précise que lui et Dina sont en symbiose et qu'ils ont du mal à se séparer⁵⁰⁶. Dans la première version, lorsque celle-ci se rend dans son atelier, le narrateur utilise le mot *mit'asek* - travailler⁵⁰⁷ verbe à connotation sexuelle⁵⁰⁸ qui disparaît dans les versions suivantes. Le narrateur s'attarde sur (l'ambivalence de) son comportement -qui émane d'un sentiment religieux tout autant que d'une pulsion sexuelle⁵⁰⁹. Toujours dans la première

⁵⁰¹ E. Wright, *Psychoanalytic Criticism*, p 48

⁵⁰² Ibid. p 75

⁵⁰³ E. Jabès, *Le livre des questions III, Le retour au livre*, Gallimard, Paris, 1965, p 62

⁵⁰⁴ *Agounot*, p 331

⁵⁰⁵ *Agounot*, première version parue dans *Ha-'omer*, p 55 ... ואף הוא כאלו הוא מתכון להמשיך אותה בנגינתו יותר ויותר, שתהא עומדת כאן עוד ועוד ולא תפרד מעליו לעולם... ושניהם לבם ירא וחרד ונהנה כאחד, כמי שעומד כנגד אורה של הדליקה – וקשה עליהם הפרידה. אבל לסוף התפרד הוא ממנה. לא שהרהר זה בתשובה וראה שבתולה זו אינה מזומנת בשבילו ואינה עומדת להכנס עמו לחופה.

⁵⁰⁶ *Agounot* dans la deuxième version parue dans *Sipourey Ma'asiot, Besod Yesharim*, Schocken Berlin, p, אף הוא מכון קולו להמשיך לבה בנגינתו, שתהא עומדת כאן ולא תזוז לעולם, לבם נהנה וחרד. קשה עליהם הפרידה. אבל משנשתקע בן אורי במלאכתו יותר, דבק דבק במלאכתו...

⁵⁰⁷ *Agounot*, première version parue dans *Ha-'omer*, p 57, ששם היה בן אורי מתעסק בו לאורו של היום,

⁵⁰⁸ Even Shoushan, p 1404 3- התעסק- : « un homme qui entreprend des relations amoureuses »

⁵⁰⁹ *Ha'omer* p 55 « איזו רוח של שמחה ורננה התחילה מפעמתו, כמי שמצפה לגלוי אליהו. לכאורה תיבת עץ פשוטה העמיד זו לפניו, ומה לו שהוא עומד לפניו ומסתכל בה כל היום? מסתכל הוא ומנגן לו עם זה בחשאי איזו ניגון וכאלו הוא רואה בתיבתו חזות הכל. התחיל מתקן לו כלים וסממנים למלאכתו והרננה אינה פוסקת מפיו. התחיל במלאכה גופה- והשירה שלו הולכת ומתעלה מיום הכל. « cet esprit de joie, ce chant l'excitait comme si elle attendait de se déclarer à lui, à première vue une boîte de bois simple était posée devant lui, et pourquoi se tenait-il face au coffret, le contemplant toute la journée ? En contemplation et chantant en secret comme s'il voyait en lui –le coffret- l'idéal suprême... il se mit à préparer les outils et les produits nécessaires à son travail sans s'arrêter de chanter. Il entreprit le travail sur le corps, et son chant s'élevait de jour en jour lui conférant une sorte d'étrange puissance entraînant »

version, l'auteur soulignera d'avantage la tristesse de Ben Ouri⁵¹⁰ et sa lassitude⁵¹¹ ainsi que son désir de revoir Dina, une fois le tabernacle terminé⁵¹².

Car, une fois le travail accompli, il se sent comme un « outil vidé⁵¹³ » à force d'avoir transféré son énergie libidinale vers le tabernacle ; comme lors d'une *yeridah*⁵¹⁴, chute en hébreu⁵¹⁵, après la tension émotionnelle d'une *devekut*. Outil que le père « a pris » pour construire le plus beau tabernacle, outil qui a servi de catalyseur chez Dina, excitant sa curiosité et la troublant. Outil aux yeux des riches pour qui il travaille, prolongement des siens, ceux dont il se sert pour poncer, tailler, affiner, et non pas un être humain à part entière.

Ben Ouri sort de l'atelier, lieu ambivalent qui génère tentations, fautes et art, vers le jardin où il se libère pour récupérer son corps – qui s'est perdu dans cette sublimation⁵¹⁶ - et respirer l'air pur, car celui où il se trouvait, était pollué par toutes sortes de matières, matérielles et émotionnelles, et s'endort parmi les arbres, laissant les autres protagonistes présents ou à venir dans leurs tourments. Arbre, qui selon Bachelard « a toujours un destin de grandeur (et) agrandit ce qui l'entoure⁵¹⁷ » ; allusion à la Genèse et au paragraphe d'introduction.

Couché dans un lieu propice, il -Ben Ouri mais l'auteur également-, évacue ses émotions. Là, il est doublement libéré : d'abord du contrat qui le lie à Ahi'ezer - donc à sa fille et par conséquent au « diable » qu'il porte en lui et qu'il libère dans le même processus. Diable qui va retrouver Dina dans son atelier et la provoque mettant un terme au destin que son père avait prévu pour elle. Le lendemain, lorsque les hommes de la

⁵¹⁰ Ibid. p 56 «Alors, Ben Ouri se sentit triste comme une mère qui charge sa précieuse fille et qui l'envoie vers une autre demeure, dans une autre ville, loin, très loin. » נתעצב בן אורי בשעה זו, כאם המשיאה בתה היקרה וקשה לו, וצר לו וגעגועים גדולים לו... אלמלי 56 Ha'omer, p 56, ומוציאה אותה לבית אחר ולעיר אחרת רחוקה רחוקה היה יכול לפחות לראות אותה ריבה נאה את דינה, ולשפך לפניו שיחו. היא רק היא היתה יכולה להחיות נפשו ולהשיב עליו רוח שמחה כקדם. אבל היא כבר נתעלמה ממנו. זוכר הוא שזה ימים אחדים שלא נראתה לו ועד כאן לא הרגיש אפילו בחסרונה. נתרוקן... c'est dur pour lui, il se sent à l'étroit et une grande nostalgie l'envahit... si seulement il pouvait voir la belle et douce Dina et exhiler devant elle ses sentiments. Elle, et elle seule pourrait raviver son âme et lui redonner la joie comme auparavant. Mais elle a déjà disparu. Il se rappelle que cela fait des jours qu'elle ne lui est plus apparue et jusque-là elle ne lui manquait guère. Le monde se vide devant lui comme son cœur au-dedans »

⁵¹¹ Ibid. p 56 «son esprit aussi sombra et des nuages la couvrirent» « גם נפשו שקעה, ועלו ובאו עליה עננים »

⁵¹² Ibid. p 56 «... si seulement il pouvait la voir, la jeune et douce Dina et exhiler ses sentiments » « יכול לפחות לראות אותה, ריבה נאה, את דינה, ולשפך לפניו שיחו »

⁵¹³ Agounot, p 331

⁵¹⁴ Ibid. p 290 «l'esprit doit aussi se reposer des tensions émotionnelles».

⁵¹⁵ G. Scholem, *Devekut, or communion with God*, p 290 «une chute», *yeridah* après l'état de *devekut* fait partie intégrante de la nature humaine».

⁵¹⁶ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 72-73

⁵¹⁷ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 183

communauté veulent mettre le tabernacle en place et qu'ils le cherchent, il a tout bonnement disparu. Trouvant son « sublime » travail rejeté, reposant parmi les fleurs du jardin comme un quelconque objet « tombal », Ben Ouri disparaît, s'éloignant ainsi de la source de ses malheurs⁵¹⁸. Disparition surnaturelle qui évoque la magie. Magie des contes ancrée dans l'inconscient collectif qui fait de l'artisan un héros-archétype. Retour à Bezalel de la Bible et au...

... Tabernacle, auquel une dizaine de lignes sont consacrées, qui nous renvoie à l'Exode⁵¹⁹ et la sortie d'Égypte sur lequel Bezalel sculpte des chérubins en or aux ailes déployés, posés de chaque côté du couvercle, objet qui doit recevoir le Statut donné par Dieu⁵²⁰. Une fois encore l'exil, l'éloignement et l'isolement. Objet, addition à la maison d'études que construit Ahi'ezer, comme si sans elle, il manquait un symbole central. Boîte, coffret, objet fermé contenant tant de souvenirs et de découvertes, où « passé, présent et avenir sont condensés⁵²¹ » ; symbole de la rêverie de l'auteur dans lequel se cache un domaine intime, un secret dont il ne confie que des bribes. D'ailleurs, à travers les époques et la littérature il renvoie au choix d'un conjoint⁵²² ; représentation d'un corps de Femme à laquelle Ben Ouri transmet « le souffle divin⁵²³ », celui dont le Seigneur « l'emplit » et, sur laquelle l'artisan sculpte deux lions – ainsi que des tigres dans la première version -, roi des animaux, symbole de puissance et de respect, et deux aigles, oiseaux de proie aux ailes déployées, emblème des rois de Pologne, aigle bicéphale des tsars⁵²⁴. Souvenirs de l'auteur qui remplacent les chérubins traditionnels⁵²⁵. Aigle, dans la langue courante et en

⁵¹⁸ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 71 « Un autre procédé s'y prend de façon plus énergique et radicale : il voit dans le réel l'ennemi unique, la source de toute souffrance, on ne saurait vivre avec lui, il faut donc rompre toute relation avec lui si l'on veut être heureux en quelque sens que ce soit. »

⁵¹⁹ La Bible, *L'Exode* 25

⁵²⁰ La Bible, *l'Exode* 25,21

⁵²¹ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 88

⁵²² S. Freud, *L'inquiétante étrangeté*, Gallimard Paris, 1985, Freud aborde le mythe des trois coffrets dans un chapitre et cite quelques œuvres dont c'est le thème p 66 : *Gesta Romanorum* récits en latin du 13^{ème}-14^{ème} siècle, p 66 *Kalewipoeg* épopée populaire estonienne, pp 65-67 *Le marchand de Venise* de Shakespeare.

⁵²³ La Bible, *L'Exode*, 35-31 « Il l'a rempli d'un souffle divin ; d'habileté, de jugement, de science, d'aptitude pour tous les arts »

⁵²⁴ Encyclopédie des symboles, Pochothèque, Paris 1996 p 15 Et du Saint Empire Romain

⁵²⁵ S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, p 69 « Il semble que j'étais déjà prédestiné à m'occuper du vautour avec autant de soin, car il me vient à l'esprit comme un souvenir très précoce qu'étant encore au berceau, un vautour est descendu jusqu'à moi, m'o ouvert la bouche avec sa queue et heurté plusieurs fois les lèvres de cette même queue »... p 72 « Si le récit de Léonard racontant qu'un vautour est venu le voir dans son berceau n'est donc qu'une production imaginaire tardive, on devrait estimer qu'il ne vaut guère la peine de s'y attarder plus longtemps. Pour l'expliquer, on pourrait évidemment se contenter de sa tendance manifeste à conférer à ses études sur le vol des oiseaux la dignité de détermination par le destin. Mais en le sous-estimant de la sorte, on commettrait la même injustice que si l'on rejetait avec légèreté le matériau de légendes, traditions et interprétations de la préhistoire d'un peuple. En dépit de toutes les

littérature hébraïque « appellation du grand oiseau prédateur considéré comme le roi des oiseaux⁵²⁶ », « symbole de force, de puissance et de hauteur⁵²⁷ », deux fois cité dans la Bible : « Ceux qui mettent leur espoir en Dieu acquièrent de nouvelles forces, ils prennent le rapide essor des aigles, ils courent et ne sont pas fatigués, ils vont et ne se lassent point⁵²⁸ » et « Voici, il s'élançe comme les nuages, ses chars ressemblent à l'ouragan, ses chevaux sont plus rapides que les aigles. Malheur à nous car nous sommes saccagés⁵²⁹ ! »
 Contraste entre la présentation des personnages au début d'*Agounot* proches de Dieu et leur évolution, éloignement qui les saccage.

Et voilà que le tabernacle git de l'autre côté de la fenêtre parmi les bourgeons du jardin, fleurs qui se balancent au-dessus de lui « comme la désolation sur la tombe d'un mort⁵³⁰ » ; image qui évoque un départ définitif, une séparation. Métaphore inversée où, au lieu de comparer la femme au tabernacle, c'est le tabernacle qui est comparé à la femme⁵³¹ ; femme aux bras ouverts, aux deux seins *shedeyha* découverts (*shed* : diable et sein en hébreu, dans le texte « ses deux diables »). Complexité féminine à terre ; symbole du religieux indemne malgré la chute. Ouverture, libération ; secrets de l'auteur dévoilés, exposés aux yeux d'autrui ; force d'un souvenir qu'il souhaite amoindri. Objet, représentation d'un désir inaccessible ; blessure secrète que l'auteur ne peut plus garder pour lui car « qui enterre un trésor, s'enterre avec lui⁵³² » ?

Le narrateur, bouleversé par cette vision qui s'offre à lui, (la chute et l'ouverture de la boîte contenant son secret), s'adresse directement à Dieu, métalepse⁵³³ : « Notre père cette âme-ci que tu lui as insufflée, tu l'as retirée de ses entrailles et la voilà maintenant jetée devant toi comme un corps sans âme. Là-bas, Dina cette âme pure est nue⁵³⁴ ». Evocation d'Eve avant la rupture du contrat. Union non consommée. Retour au paragraphe

défigurations et méprises, ce sont bien celles-ci qui représentent le passé d'un peuple. Elles constituent ce que le peuple a créé à partir des événements vécus pendant sa période primitive, sous l'emprise de motifs autrefois plus puissants mais encore actifs aujourd'hui,.... »

⁵²⁶ Dictionnaire Even Shoushan p 1248

⁵²⁷ Petit Larousse des Symboles, Larousse, Paris 2006 p 13

⁵²⁸ La Bible, *Isaïe* 40,31 « Ceux qui mettent leur espoir en Dieu acquièrent de nouvelles forces, ils prennent le rapide essor des aigles, ils courent et ne sont pas fatigués, ils vont et ne se lassent point »

⁵²⁹ La Bible, *Jérémie* 4,13 « Voici, il s'élançe comme les nuages, ses chars ressemblent à l'ouragan, ses chevaux sont plus rapides que les aigles. Malheur à nous car nous sommes saccagés »

⁵³⁰ *Agounot*, p 332

⁵³¹ G. Shaked, *Midrash and Narrative: Agnon's Agounot*, p 296 « Au lieu que ce soit une femme que l'on compare à l'Arche, c'est l'Arche qui est comparé à une femme. »

⁵³² G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 90

⁵³³ Y. Reuter, *L'analyse du récit*, p 57 « La métalepse désigne un autre type de changement de niveau, lorsque se produit un glissement flagrant entre narration et fiction »

⁵³⁴ *Agounot*, p 332

d'introduction. Pour intensifier le moment, le narrateur pose une question rhétorique « Jusqu'à quand les esprits seront ils suspendus dans ton monde et les chants de ton palais préféreront-ils des plaintes ?⁵³⁵ ». Deux images opposées qui se fondent l'une dans l'autre : celle du tabernacle et celle de Dina. Sacré et souillé. Amour et trahison. Complainte musicale de la phrase en hébreu⁵³⁶. Allusion aux âmes qui errent sans trouver la paix ; Dina après son geste, le tabernacle qui ne trouve pas sa place et le rabbin par la suite.

Tabernacle, symbole religieux, désacralisé, emporté par deux arabes pour être déposé entre les arbres lorsque le rabbin demande qu'on le mette au rebut⁵³⁷. Bois qui retourne au bois alors que la communauté accuse Ben Ouri d'être indigne du travail qui lui a été confié et, pense que c'est une intervention du ciel qui l'a repoussé. Force surnaturelle, magie, démon des contes hassidiques. Coffret qui renvoie également aux trois coffrets qui vont déterminer le destin d'Albertine, Tumann, le baron Bensch et Edmund dans *Le choix d'une fiancée*⁵³⁸ d'E.T.A. Hoffman qu'Agnon lisait alors⁵³⁹. Coffret, destin...

... Celui de la communauté d'Israël ; masse, symbole « de la horde originaire ⁵⁴⁰», présente dès le premier paragraphe dans un jeu d'allers et retours vers Dieu, alternant actions louables⁵⁴¹ ou fautes⁵⁴² ; elle se plie aux choix d'Ahi'ezer même lorsqu'elle n'est pas d'accord avec lui⁵⁴³ (l'époux, au moment où les messagers vont le chercher dans les diasporas) ; manipulée par le diable⁵⁴⁴, elle est lâche puisqu'elle ne sait pas comment –ou n'ose pas– dire à ce grand homme, que le fait de chercher un jeune homme à son image n'est peut-être pas la solution idéale⁵⁴⁵ ; faible, elle ne s'oppose à aucun moment ouvertement à lui et ce, pour des raisons d'intérêt et de convenances sociales ; unie pour transporter le tabernacle de l'atelier jusqu'à la synagogue ; perplexe de ne pas le trouver ; fâchée lorsqu'elle le découvre de l'autre côté de la fenêtre⁵⁴⁶ ; accusatrice retrouvant « la

⁵³⁵ Ibid. p 332

⁵³⁶ Ibid. p 332 עד מתי תעגינה הנשמות שבעולמך ושירת היכלך תהגה נכאים ?

⁵³⁷ Ibid. p 333

⁵³⁸ E.T.A. Hoffman, *Le choix d'une fiancée*, p 147

⁵³⁹ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 60

⁵⁴⁰ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi*, Préface d'Alain Rouzy, p XII

⁵⁴¹ *Agounot*, p 329.

⁵⁴² Ibid. p 329

⁵⁴³ Ibid. p 330

⁵⁴⁴ Ibid. p 330

⁵⁴⁵ Ibid. p 330

⁵⁴⁶ Ibid. p 333

pulsion sociale⁵⁴⁷ », qui, à cause du nombre, est habitée par un sentiment de puissance qui lui permet de vivre des pulsions qu'elle aurait bridées sinon⁵⁴⁸ ; solidaire, donc « sauvée de l'expérience effrayante de la solitude⁵⁴⁹ », lorsqu'elle se lance dans l'attaque verbale violente contre Ben Ouri⁵⁵⁰ ; accablée comme après un cauchemar en constatant le drame⁵⁵¹ ; fuyante lorsqu'un autre tabernacle est posé en remplacement de l'original dans la synagogue qui reste vide et comme endeuillée⁵⁵². D'apparence accueillante et chaleureuse lors de l'arrivée du fiancé dans la dernière version⁵⁵³ mais l'ironie négative du texte ici masque la suspicion, contrairement à la première version⁵⁵⁴ où celle-ci est plus évidente⁵⁵⁵. Présente mais triste lors de la cérémonie de mariage⁵⁵⁶ alors que les domestiques tapent dans leurs mains pour tenter d'égayer la fête pendant que les musiciens jouent et que le blagueur danse avec les *tsadikim*, ces justes qui ont pourtant commis ensemble⁵⁵⁷ –leurré par le rabbin - une erreur de jugement qui lèse l'un des leurs. Crime. Lien avec le divin qui se casse. Métaphore du premier paragraphe⁵⁵⁸. Communauté soudée quelque soit la situation y compris dans l'erreur.

⁵⁴⁷ S. Freud, *Psychologie des masses*, p 6 « ...Mais pourtant –qu'il nous soit permis de soulever cette objection – il nous en coûte d'accorder au facteur nombre une signficativité telle qu'il lui serait possible d'éveiller à lui seul dans le vie d'âme humaine une pulsion nouvelle et ordinairement non activée. Notre attente est par là orientée vers deux autres possibilités ; que la pulsion sociale n'est peut-être pas originelle et indécomposable, et que les débuts de sa formation peuvent être trouvés dans un cercle plus étroit, comme par exemple celui de la famille ».

⁵⁴⁸ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi*, p 10 Freud citant le travail de Le Bon.

⁵⁴⁹ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 29

⁵⁵⁰ Agounot, p 333

⁵⁵¹ Ibid. p 333

⁵⁵² Ibid. p 333

⁵⁵³ Ibid. p 333

⁵⁵⁴ Agounot, première version parue dans *Ha-'omer*, p 60 גדולי ירושלים תוהים על קנקנו l'expression dont la traduction littérale donne « ils s'étonnent de son allure » *kankan* qui veut dire cruche, jarre, amphore est utilisée dans deux autres expressions négatives « l'habit ne fait pas le moine⁵⁵⁴ » mais aussi « ne vous fiez pas aux apparences » תהה בקנקן-פי :

⁵⁵⁵ Ibid. p 60 והנה זה בא! כל אנשי ירושלים קדמו פני החתן בכבוד גדול. בתפים ובמחולות במצלותים ובכנורות יצאו לקראתו- הכל מפיך מרגליות, שמחים ומשמחים ומרגישים, שהשמחה אינה אלא מן השפה לחוץ... גדולי ירושלים תוהים על קנקנו של הבהור –פה מפיך מרגליות, « Et le voici arrivé ! Tous les habitants de Jérusalem viennent à sa rencontre avec beaucoup de respect. Avec des tambours, des danses, des cymbales et des lyres, ils s'avancent vers lui – tous contents, réjouis et agités, car cette joie n'est qu'une apparence. Les personnalités de Jérusalem examinent à qui ils ont à faire »

⁵⁵⁶ Agounot, p 334

⁵⁵⁷ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, pp 121,122 : « L'avantage d'un petit groupe civilisé, qui donne un exutoire à la pulsion en tournant son hostilité vers l'extérieur, n'est pas à dédaigner. Il est toujours possible d'attacher un certain nombre d'hommes par des liens affectifs quand il en reste d'autres sur lesquels déverser leur agressivité... il s'agit en fait d'une satisfaction pratique relativement inoffensive de l'agressivité, qui facilite la cohésion des membres de la communauté. »

⁵⁵⁸ Agounot, p 329

De Yehezkel, dont le nom renvoie au prophète Ezechiël et à la damnation de l'exil⁵⁵⁹, sur lequel la main du Seigneur se pose et qui à cet instant voit soudain « un vent de tempête venant du Nord⁵⁶⁰ », nous apprenons grâce au narrateur qui nous offre une description détaillée au moment où l'un des messagers le découvre en Pologne⁵⁶¹, que c'est « un outil magnifique⁵⁶² », (futur gendre ; retour au narcissisme du beau-père que l'on doit flatter et qui laisse entendre « une prise en main » possible) « de toute beauté⁵⁶³ », « qui porte en lui son instruction⁵⁶⁴ », « le mieux de son entourage⁵⁶⁵ », « un *hassid* modeste grâce à sa piété et pourtant de noble famille⁵⁶⁶ », « un jeune homme bien sous tous rapport et que l'on peut louer⁵⁶⁷ », « auxquels les sages de sa génération ont transmis leur ferveur⁵⁶⁸ », « le plus droit...⁵⁶⁹ », etc. Qualités démesurées. Ironie. Comme dans les contes d'Hoffman⁵⁷⁰ ? « Il n'y a pas d'ironie inconsciente⁵⁷¹ » disait Wayne Booth contrairement à Lacan selon lequel « les schizophrènes et les névrosés parlent toujours avec ironie, une ironie pourtant pas toujours entendue⁵⁷² ».

En acceptant de venir en Terre d'Israël et de s'installer à Jérusalem, ce jeune *hassid*, -« pieux par excellence... incarnation de la grâce divine », modèle pour tous⁵⁷³ -, venu de Pologne⁵⁷⁴, imprégné par les textes sacrés, est en droit d'éprouver des sentiments

⁵⁵⁹ G. Shaked, *Midrash and Narrative: Agnon's Agunot*

⁵⁶⁰ La Bible, *Ezekiel* 1,3 et 1,4 « La parole de l'Éternel fut adressée à Ezechiël, fils de Bouzi, le prêtre, au pays des Chaldéens, près du fleuve de Kebar ; là, la main du Seigneur se posa sur lui » « Or, je vis soudain un vent de tempête venant du Nord, un grand nuage et un feu tourbillonnant avec un rayonnement tout autour et au centre - au centre du feu- quelque chose comme le hachmal »

⁵⁶¹ *Agounot*, p 330

⁵⁶² Ibid. p 330

⁵⁶³ Ibid. p 330

⁵⁶⁴ Ibid. p 330

⁵⁶⁵ Ibid. p 330

⁵⁶⁶ Ibid. p 330

⁵⁶⁷ Ibid. p 330

⁵⁶⁸ Ibid. p 330

⁵⁶⁹ Ibid. p 330

⁵⁷⁰ E.T.A. Hoffman, *Le choix d'une fiancée*, comme par exemple p 98 « Le conseiller commercial était ravi de son portrait. Enfin disait-il, on voyait vraiment là comment un habile artiste avait su saisir sur le vif les avantages d'un bel homme qui n'était plus cependant de toute première jeunesse. Il comprenait enfin l'affirmation qu'il avait autrefois entendue au Cercle Humanitaire de la bouche d'un professeur : un bon portrait, avait-il expliqué, devait fixer objectivement un moment d'histoire. Or à regarder son portrait, le conseiller évoquait chaque fois l'heureuse histoire de ce gros lot à la loterie de Hambourg, et ainsi il comprenait l'aimable sourire qui se reflétait sur son propre visage. »

⁵⁷¹ W. Booth, *A Rhetoric of Irony*, Chicago University Press, 1974.

⁵⁷² M.A. Skura, *The Literary Use of Psychoanalytic Process*, p 72

⁵⁷³ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme, mystique, rituels et sociétés* (XVIIIème et XIXème siècles), p 25

⁵⁷⁴ Ibid. p 20 « L'espace d'origine du hassidisme est l'Ukraine, notamment la Volhynie, dont Mezhirech, et les provinces du sud de la Podolie... La Bucovine et la Galicie sont d'autres lieux d'émergence du hassidisme... »

ambivalents puisque d'une part il n'attend pas l'arrivée du Messie pour s'installer en Terre Sainte et que d'autre part il s'éloigne de sa bien-aimée laissée au pays. Ambivalences du jeune auteur ?

Toujours est-il que le lecteur peut supposer qu'il arrive dans cette ville contre son gré et mal à l'aise. Accueilli par la communauté qui va à sa rencontre, il est conduit avec respect, aux sons de tambours et cymbales, jusqu'à la demeure de son futur beau-père⁵⁷⁵. Tintamarre assourdissant et enivrant, pour l'arrivée de ce jeune homme, qui dissimule les véritables sentiments de la communauté à son égard. Mentionnant la beauté de son visage⁵⁷⁶ le narrateur ajoute ironique que « les émissaires ont tiré une perle de la mer du Talmud en Pologne⁵⁷⁷ », que « de sa bouche sortent des perles⁵⁷⁸ ». Echo d'une autre œuvre, « substitution... d'une grande stabilité⁵⁷⁹ », « valeur reconnue par tous⁵⁸⁰ » : allusion au conte de Perrault⁵⁸¹ ; ironie puisque Yehezkel ne prononce pas un mot au cours de l'histoire – en dehors des deux phrases que le narrateur retransmet au style indirect : « te voilà mariée... te voilà divorcée⁵⁸² » – et que submergé par la douleur lorsqu'il apprend que sa bien-aimée s'est marié, est incapable d'enseigner. Doublement muet.

Son arrivée tant attendue à Jérusalem et l'expectative d'un mariage magnifique s'inscrivent dans le récit après que Ben Ouri ait terminé le tabernacle, que Dina l'ait poussé, que le narrateur décrive la perplexité de la communauté choquée de ne pas le trouver, que la synagogue demeure vide, que le tabernacle de substitution soit mis en place et que les hommes de la communauté choisissent de prier ailleurs, tant de désolations qui contrent les grandes aspirations d'Ahi'ezer. Le jeune fiancé arrive, porteur d'espoir, note heureuse dans un tableau noirci.

Pourtant, ce jeune « roi » déchanté rapidement, surpris par le contraste entre le comportement de cette communauté qui fête son arrivée et Dina qui demande à être seule un moment avec le rabbin au moment de la bénédiction pré-nuptiale. Car cet instant inhabituel installe des doutes et laisse présager des tensions. Comme aucune explication ne

⁵⁷⁵ Ibid. p333

⁵⁷⁶ Ibid. p333

⁵⁷⁷ Ibid. p 333

⁵⁷⁸ Ibid. p 333

⁵⁷⁹ Ph. Hamon, *L'ironie littéraire*, p 25

⁵⁸⁰ Ibid. p 25

⁵⁸¹ Charles Perrault, *Les contes*, "Les fées", « Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps ; et en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles, et deux gros diamants. » à noter la morale de l'histoire : « Les Diamants et les Pistoles, Peuvent beaucoup sur les Esprits ; Cependant les douces paroles, Ont encore plus de force, et sont d'un plus grand prix. »

⁵⁸² Agounot, p 336

lui est donnée, il est en droit d'être incertain. Et, dès le soir des noces, isolé, son esprit vagabonde vers la maison de son père, où se trouve Freidele⁵⁸³. *Lapsus* de l'auteur/narrateur qui intervient comme une libération, au moment où la fiancée s'est confessée, où la douleur est sublimée par l'œuvre –tabernacle mais aussi écriture-. Là, dans un instant de lâcher prise, il révèle l'existence de la jeune fille laissée au pays, dont la mère s'occupe de la maison paternelle depuis la disparition de la sienne et, trahit un secret.

Passé protecteur dans un environnement familial et féminin : Freidele et la mère de celle-ci, substitution de la sienne. Alors, loin de chez lui, dans un mal être, sans support affectif, il est incapable de prendre la moindre initiative pour tenter de dissiper le malaise et rompre le silence qui s'est déjà installé entre lui et Dina et qui les éloigne inéluctablement⁵⁸⁴. Peut-être que les deux jeunes mariés se tournent le dos dans la chambre de noces parce qu'ils ne parlent pas de langue commune⁵⁸⁵ ; leur comportement vient certainement du fait que « le refus de communiquer est un moyen de communiquer plus hostile, mais le plus puissant⁵⁸⁶ ». Chacun d'entre eux est perdu dans ses pensées, pensées qui les emportent ailleurs, vers un endroit – *makom* – différent. A noter que *makom* est un des attributs de Dieu en hébreu. Vers des dieux différents.

Dépression installée chez Dina, naissante chez Yehezkel. Au matin, alors qu'il s'apprête à réciter, ironie, le *Shema'* – acte de foi - qui veut dire « écoute », Freidele – sa bien-aimée – s'infiltré à travers sa main et se tient debout face à ses yeux⁵⁸⁷, interposition entre lui et Dieu, alors qu'il devrait « chasser les pensées impures et mettre son âme en état de recevoir les émanations divines⁵⁸⁸ » ; *hassid* il devrait être « poussé par un mouvement intérieur vers la réalité transcendante, située au-delà des frontières des sensations immédiates⁵⁸⁹ ». Freidele se tient là, jusqu'à ce qu'il introduise son livre de prière dans la pochette qu'elle lui avait confectionnée pour le protéger et sur laquelle elle avait brodée des lettres entrelacées. Elle ne disparaît qu'à cet instant précis, comme si le fait de retourner l'objet là où il appartient, l'apaise soudain. Pénétration symbolique. Satisfaction. Secret qui s'avère gênant tant sur le plan personnel, puisqu'il épouse une autre, que sur le

⁵⁸³ Ibid. p 334

⁵⁸⁴ Ibid. p 334

⁵⁸⁵ Il est vrai, comme le fait remarquer Arnold Band lors de notre entretien du 28 février 2011, à l'époque où cette histoire est écrite il n'y a pas de références pour écrire des dialogues en hébreu puisque le yiddish était utilisé même en terre d'Israël et ce, jusque dans les années 20.

⁵⁸⁶ G. Bataille, *L'expérience intérieure*, p 64

⁵⁸⁷ *Agounot*, p 334

⁵⁸⁸ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme*, Mystique, rituel, société (XVIIIème et XIXème siècles) p 336

⁵⁸⁹ Ibid. p 316

plan religieux puisque l'absence et le manque de Freidele l'empêchent de prier. Le père de Yehezkel qui surprend agacé le geste de son fils, n'intervient pas⁵⁹⁰. Entêtement ? Lâcheté ? Celui-ci, en maintenant ce non-dit malgré son inquiétude, se fait complice du drame que vit le jeune homme, causé par la pression sociale et les convenances. Tensions ; dialogue inexistant entre le père et le jeune homme qui, réfugié dans les livres, n'a pu évoluer ; celui-ci considère inconsciemment son père comme un concurrent qui veut l'éloigner et le pousser à grandir⁵⁹¹. Yehezkel et Dina ne se rapprocheront jamais l'un de l'autre, ni à l'heure du dîner, ni plus tard.

Yehezkel, physiquement à Jérusalem mais émotionnellement attaché à son cocon, fragilisé par le décès de sa mère et l'absence des substitutions de celle-ci, fait une *fixation* sur Freidele. Sa pensée retourne vers des lieux réconfortants, synagogues et maisons d'études de sa ville, lui qui se sent exilé à Jérusalem. Ses pas l'emportent sur les collines autour de la ville où il croise les notables de Jérusalem dont les serviteurs sécurisent le chemin devant eux avec des cannes. Ici, même l'immensité possible se réduit au sentier vers lequel pointe le bout du bâton. Amorce d'évasion ? De fuite vers Freidele ? Lieu propice aux rêveries qui l'emportent vers elle et ses jeunes amis de Pologne... Là, il l'entend (évocation de la prière du « *Shem'a* ») assise avec ses amies, chanter son absence, lui, qui parti très loin pour une dot.

Dans la première version le narrateur insiste d'avantage sur Freidele qui le hante dans la prière⁵⁹² et s'attarde sur les lamentations de Yehezkel⁵⁹³, sur les souvenirs qui reviennent lorsqu'il repense à son enfance en Pologne, à la jeune fille à la fenêtre⁵⁹⁴, à sa présence lorsqu'il lisait les poèmes qu'il venait d'écrire⁵⁹⁵ à son père⁵⁹⁶, à leurs moments

⁵⁹⁰ Agounot, pp 334-335

⁵⁹¹ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 144 « ... ces contes de fées semblent nous dire : « si nous ne déployons pas nos ailes pour quitter le nid, nous ne rompons pas le lien œdipien, qui alors nous détruit ».

⁵⁹² Agounot, première version parue dans *Ha-'omer*, p 63, ויותר שהוא רוצה להתעסק שם בעמקה של תורה, הוא שח, בגעגועיו לפרדלי

⁵⁹³ Ibid. p 61, « פרדלי, פרדלי, ריבה זו בת האלמנה העניה, הגרה מחצרם מה היא עושה? »
 Freidele Freidele, cette jeune fille, fille de la pauvre veuve qui habite dans la cour de leur maison que fait-elle ? »

⁵⁹⁴ Ibid. p 62, הוא יוצא ושם מן החלון פרדלי נשקפת, ראשה נמלא כתמי פז ובוהרורי אל טובלים פניה

⁵⁹⁵ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 10-11 « Apparemment Agnon commença à écrire très jeune. Il raconte qu'il écrivait des ballades en hébreu et en yiddish dès l'âge de neuf ans... Sa sœur Rosa se rappelle qu'en été, il emportait souvent un déjeuner avec lui et partait en forêt tôt le matin, ne rentrant que vers le soir pour lire ses compositions à son père et sa sœur Dora. »

⁵⁹⁶ Agounot, première version parue dans *Ha-'omer*, p 63, והוא קורא את שעורו לפני אביו ויודע שפרדלי יושבת שם, אחורי החלון ונדמה כי כל מלה היוצאת מפיו בשעת למודו הרי היא כעין ברכת שלום אליה... »

partagés et aux cerisiers rouges⁵⁹⁷, -cerises qui sont souvent cueillies et présentées en couple- soulignant la nostalgie ressentie par Yehezkel⁵⁹⁸. « Je garde, du pays que j'ai quitté, le souvenir d'un lit où j'ai couché, rêvé, aimé⁵⁹⁹ ». Détails autobiographiques ?

Sombrant dans la tristesse, « ...l'homme se replie sur lui sans plus pouvoir servir Dieu : il reste obnubilé par lui-même, telle une pierre immobile⁶⁰⁰ ». C'est par une lettre de son père qu'il apprend que celui-ci est retourné chez lui sain et sauf et que Freidele, sa bien-aimée, a épousé un autre. L'auteur/narrateur accentue le drame avec une phrase chuintante en hébreu⁶⁰¹. Mâchoires serrées, rage contre l'autorité d'un père qui castré son fils en lui retirant le droit de décider de sa vie. Castration : ablation ou destruction d'un organe nécessaire à la génération. Terme employé généralement pour les individus mâles⁶⁰². Symboliquement *castré*⁶⁰³, Yehezkel est incapable de construire son identité et d'affronter le monde lorsqu'il se retrouve seul ou même de prendre une quelconque initiative en tant qu'homme au moment de la nuit de noces, propice à la reproduction. A son père qui l'a castré, s'ajoute celui de la mariée, qui en ne tenant compte d'aucun autre désir sinon les siens, castré à son tour inconsciemment son gendre.

En lisant la lettre, le jeune rabbin sanglote. « Sa bien-aimée est la femme d'un autre alors qu'il pense toujours à elle. Et sa femme à lui où est-elle⁶⁰⁴ ? » *Question rhétorique* du narrateur qui souligne l'isolement et la solitude du jeune homme. Opposition entre Freidele de qui Yehezkel se sent proche malgré la distance et Dina avec qui il n'a aucune communication malgré la proximité.

Incapable de gérer la perte de l'être aimée, plongeant dans la dépression à son tour, ses élèves se dérobent doucement, coupant une branche du jardin pour s'en faire une canne et s'en vont. Allusion au jardin d'Eden que l'on démolit, à l'arbre de connaissance mort qui a séché et ne porte pas de fruits ; « connaissance » non consommée. Debout devant le rabbin qui les a mariés, Yehezkel tend les papiers de divorce à sa femme sans la regarder. Le narrateur précise que « Comme il ne l'a (sa femme) pas regardé au moment des noces,

⁵⁹⁷ Ibid. p 63, ... והדבדבניות אדומות לפני שניהם, שלו ושל פרדלי, משתקפים ומשוטטים בכל אחת ואחת...

⁵⁹⁸ Ibid. p 63, ... נאכלות הדבדבניות המשיבות נפש, נפסק קולה של תורה ופרדלי איננה... « les cerises rouges rafraichissantes sont mangées, la voix de la Torah s'est brisée et Freidele n'est plus là »

⁵⁹⁹ E. Jabès, *Le livre des questions III, Le retour au livre*, p 53

⁶⁰⁰ Y. Jacobson, *La pensée hassidique*, p 97

⁶⁰¹ *Agounot*, p 336 אשתו של השמש משמשת לפניו (littéralement : à présent la femme de l'employé de maison s'occupe des travaux devant lui – son père)

⁶⁰² Larousse, Paris 2000 p 184

⁶⁰³ A. Green, *Le complexe de castration*, p 7

⁶⁰⁴ *Agounot*, p 336

il ne la regarda pas au moment du divorce. Et de même qu'elle n'entendit pas sa voix lorsqu'il lui dit Te voilà bénie, elle n'entendit pas maintenant Te voilà divorcée⁶⁰⁵ »; *megourechet*, en hébreu tiré de *g-r-sh*, chasser, expulser, rejeter. Sourds et muets. Violence passive. Rupture d'un contrat. Retour au paragraphe d'introduction. Contraste avec la volonté de construire des deux pères –pour l'un, l'avenir de son fils, pour l'autre, l'avenir de sa fille et celui de la communauté. Le narrateur reprend les paroles des rabbins : « Même l'autel (du sacrifice) verse des larmes sur chaque homme qui rejette sa femme la première fois (qui divorce), mais là l'autel a déjà versé des larmes au moment où il l'a épousée⁶⁰⁶ ». Objet qui pleure la mort spirituelle d'âmes en perdition ; anthropomorphisme.

Double échec pour Yehezkel qui, ne se remettant pas du mariage de Freidele, voit la synagogue fermer ses portes et la *yeshiva* se vider⁶⁰⁷ car « l'enseignement traditionnel... était fondé sur la relation fusionnelle avec un maître, la fréquentation assidue des sages et le respect des détenteurs du savoir⁶⁰⁸ », or ici le jeune « maître », « tuteur vénéré par son savoir et sa capacité à se relier au monde d'en haut⁶⁰⁹ », en pleine crise, sombre au point de ne pouvoir cacher son désarroi à ceux qui l'entourent et qui s'aperçoivent que son âme est déficiente⁶¹⁰. Dépression dont on perçoit de multiples signes : un profond désespoir, dégoût de vie, troubles intellectuels, difficultés d'attention et de concentration, lenteur de la pensée, diminution de l'agilité intellectuelle, incapacité de lire un livre ou de fixer les phrases⁶¹¹, entraînant « une baisse de rendement ou une impossibilité de travailler⁶¹² » qui conduit à un éloignement des fondements du hassidisme « porteur d'espoir et de régénération spirituelle⁶¹³ », perdant la piété et la joie⁶¹⁴.

Contraste étonnant entre la description du jeune fiancé avant son arrivée en Terre Sainte et son comportement une fois installé à Jérusalem, où taciturne et silencieux, aveuglé par l'amour qu'il porte à une autre, sourd et muet, coupé de la vie, sa dépression

⁶⁰⁵ Ibid. p 336 וּכְשֶׁם שְׁלֵא נִסְתַּכַּל בַּהּ בְּשַׁעַת נִישׁוּאִין כִּךְ לֹא נִסְתַּכַּל בַּהּ בְּשַׁעַת גִּירוּשִׁין. וְכֵשֶׁם לֹא שְׁמַעָה דִּינָה אֶת קוּלוֹ בְּשַׁעַת מְגוֹרֶשֶׁת" שאמר לה הרי את מקודשת כך לא שמעה עכשיו הרי את מגורשת"

⁶⁰⁶ Ibid. p 336

⁶⁰⁷ Ibid. p 336

⁶⁰⁸ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme, mystique, rituel et société* (XVIIIème et XIXème siècle) p 98

⁶⁰⁹ Ibid. p 98

⁶¹⁰ Agounot, p 336

⁶¹¹ B. Granger, *La dépression*, pp 14-15

⁶¹² Ibid. p 16

⁶¹³ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme, mystique, rituel et société* (XVIIIème et XIXème siècle) p

101

⁶¹⁴ Ibid. p 25

l'empêche de communiquer avec Dina ou son beau-père, de tirer partie de sa présence dans la ville sainte et, isolé, loin de son milieu et de sa famille, se laisse détruire par le *manque* de Freidele, puis par la jalousie lorsque celle-ci épouse un autre, alors que lui est déjà marié et en prise avec des sentiments contradictoires. Contraste brutal également entre le gendre (à son image) que cherchait Ahi'ezer l'entrepreneur et, Yehezkel inconsistant et sans envergure.

Le fait que les deux hommes, Ben Ouri et Yehezkel, soient désignés tour à tour comme un « outil⁶¹⁵ », donne au lecteur l'impression que tout deux sont des « pions » dans l'histoire. Le jeune fiancé *hassid*, sous l'influence familiale et sous la pression des convenances sociales et religieuses suit son père et va à l'aventure épouser une jeune fille, qu'il ne connaît pas, délaissant celle qu'il aime. Comme l'écrit Gershon Shaked, Agnon exprime dans ce texte « le conflit inhérent entre la tradition juive dans sa forme sociale et un système de sauvetage des valeurs ancré très profondément dans cette même tradition⁶¹⁶. »

Les lieux où ces deux hommes évoluent illustrent le contraste social qui existe entre eux : d'une part, le fiancé issu d'un milieu noble à qui l'on offre une construction toute neuve que l'on veut belle et riche et d'autre part, le modeste artisan que l'on installe dans un lieu discret. Lieux ambivalents puisque c'est dans ce « bas étage » que Ben Ouri accomplira son magnifique travail et malgré tous les efforts et l'argent mis dans la maison d'études et la synagogue, le fiancé va échouer. Contraste également au niveau des capacités personnelles en ce qui concerne l'ancrage dans la vie et la gestion d'un problème qui se présente.

On peut noter ici le *clivage du moi*⁶¹⁷ de l'auteur qui distribue aux deux personnages certains de ses propres caractéristiques : par la faculté de sublimer la douleur, il s'identifie à Ben Ouri et à la création d'une œuvre qui lui permet de surmonter une épreuve. Désire-t-il aussi hanter les rêves d'un rabbin à qui il en veut ? Dans sa connaissance des textes sacrés, il s'identifie à Yehezkel qui, comme lui, vient s'installer en Terre d'Israël ; a-t-il, comme le jeune polonais, laissé au loin sa bien-aimée ?

⁶¹⁵ *Agounot*, p 330 pour Yehezkel « כלי מפואר » p 331 pour Ben Ouri « שנתרוקן »

⁶¹⁶ G. Shaked, *Midrash and Narrative: Agnon's Agounot*

⁶¹⁷ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 399

Freidele, à qui quelques lignes sont consacrées, dont le nom porte la racine *p-r-d*, séparer, séparation en hébreu, mais aussi le mot *frei*, libre en allemand⁶¹⁸, associée à une tempête (intérieure) venue du Nord⁶¹⁹, qui hante Yehezkel même au moment de la prière et dont l'image brouille à la fois la vision et brûle le cœur ; celle-ci est la représentation inconsciente de la mère érotisée, de la femme tranquille, rassurante, à l'écoute de l'Autre et symbolise la jeune fille juive traditionnelle, qui confectionne à son bien-aimé un étui pour son livre de prière sur lequel elle brode des lettres. C'est l'image de l'absente autour de laquelle se cristallise la nostalgie et qui, impuissante, a laissé partir le jeune homme qu'elle aime vers une dot importante. Contradiction entre son nom et sa situation, puisque cette jeune fille « libre » et « joyeuse » reste sous l'emprise de son milieu.

A l'image des sentiments de Dina envers Ben Ouri, c'est également pour des raisons sociales, que son amour pour Yehezkel semble impossible. Et lorsque celui-ci s'en va, elle reste avec ses amies et chante une complainte - que Yehezkel imagine - ; résignation en attendant l'homme qu'elle va épouser. Mariée, elle quitte la ville et, comme le précise le narrateur, c'est avec sa mère qu'elle s'en va. Curieuse formule qui évoque la mère de la jeune mariée et non le mari ! Evocation qui indique le noyau, la cellule unie que forment les deux femmes. Présence maternelle, ancrage affectif duquel Freidele tire un réconfort qui lui permet de dépasser son mal être ; présence et soutien qui manquent à Yehezkel tout autant qu'à Dina.

Quant au rabbin à qui près de 29 lignes sont consacrés, aucun prénom et/ou nom ne lui sont attribués comme pour mieux généraliser le personnage et son comportement. Dépassé par sa situation personnelle tout autant que par celle qui se présente à lui, il est incapable de penser par lui-même et se réfugie derrière les textes religieux. L'insistance avec laquelle il pousse Dina à épouser son fiancé, s'apparente à un chantage car il insiste sur le fait que Dieu pardonnera son crime surtout si elle enfante ; celle-ci trouve son origine dans la peur du scandale, dans le désir de maintien d'une respectabilité sociale⁶²⁰

⁶¹⁸ G. Shaked, *Midrash and Narrative, Agnon's Agunot* "Le nom de Freidele, bien que non associé à un texte passé est significatif par sa forme Yiddish. Le diminutif yiddish la place parmi les « dispersés (dispersed) ».

⁶¹⁹ La Bible, *Ezéchiel*, 1-3 « un vent de tempête venant du Nord, un grand nuage et un feu tourbillonnant avec un rayonnement tout autour et au centre, au centre du feu, quelque chose comme le *hachmal*⁶¹⁹ ... »

⁶²⁰ Comme dans le théâtre d'Ibsen, où les personnages s'accrochent à cette notion de respectabilité. Régis Boyer écrit dans l'introduction de sa traduction d'*Hedda Gabler*, p 17 "... respectabilité, valeur première, culte de la « situation » qui confère le respect, mise en accusation, avec une ironie dure, de ces sépulcres blanchis pour lesquels seul copte l'implacable regard d'autrui. P 85 Hedda dit « Mais les gens, qu'est-ce qu'ils vont dire de toi, tu crois, Théa ? », p 94 Tesman dit « Et pensez donc.... J'apprends à ma grande joie

par la pérennité des règles religieuses⁶²¹, de son souhait de ne pas vouloir se brouiller avec Ahi'ezer ou avec la communauté ; sans oublier le profond trouble que déclenche en lui la Femme, dont son épouse est un exemple, avec qui il n'y a aucune communication et pas de rapports physiques. Il se fait porte-parole des hommes qui prônent que la femme doit obéir à son père –*ba'al ha bayt* maître de maison- puis à son mari –*ba'al*, maître (de sa vie)- à qui elle doit donner des enfants et les élever « pour Dieu », (Baal antique qui a détrôné la Déesse Mère). Retour aux contradictions/tensions du premier paragraphe.

Si le rabbin est un individu au sein d'une communauté, il est aussi à son service. Comme l'écrit Freud dans *Psychologie des masses et analyse du moi* « Nos actes conscients découlent d'un substrat inconscient, créé surtout par des influences héréditaires. Celui-ci contient les innombrables traces ancestrales à partir desquelles se constitue l'âme de la race. Derrière les mobiles avoués de nos actions, il y a indubitablement les raisons secrètes que nous n'avouons pas, mais derrière celles-ci s'en trouvent encore de plus secrètes que nous ne connaissons même pas. La majorité de nos actions quotidiennes est seulement l'effet de mobiles cachés qui nous échappent ».

Le dernier chapitre est entièrement consacré à ce personnage ambigu. Nous le retrouvons cette nuit-là, celle du divorce, endormi sur la *Guemara*⁶²², livre dont le titre, tiré de l'araméen veut dire étudier la tradition de la racine *g-m-r* en hébreu finir, terminer, achever ; et c'est la fin du récit. Le rabbin rêve qu'il est condamné à l'exil⁶²³. *Accomplissement d'un désir* selon Freud et/ou « une attente anxieuse, un projet, une réflexion⁶²⁴ ». Pour Nitza Ben Dov « Les rêves du protagoniste dans la fiction d'Agnon servent de jonction entre thème et caractérisation, croisements d'un développement d'intrigue qui aident à la compréhension du protagoniste⁶²⁵ ». Le narrateur nous donne la finalité du rêve et pas son contenu car «... nous les (rêves) vouons à un oubli rapide et complet, comme si nous voulions nous débarrasser au plus vite de cet amas

qu'il est redevenu un homme tout à fait comme il faut », p 148 Hedda dit « C'est que j'ai tellement peur du scandale »...

⁶²¹ *Agounot*, première version parue dans *Ha-'omer* p 60 : Dans la première version le texte est plus explicite : אמר לה ששערי תשובה לא ננעלו, וביום זה ימחול לה הקב"ה כל חטאותיה. דבר אליה גם דברי מוסר ותתעוררות, שהיא צריכה לדעת שבנות ישראל לא נתן להן לחזור אחרי לבן, אלא לעשות רצון אבותיהן ואח"כ רצון בעלן.

⁶²² D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 64 « Livre qui fascine Agnon qui le lit parmi d'autres après sa journée de travail à l'époque où il écrit *Agounot*, »

⁶²³ *Agounot*, p 336

⁶²⁴ S. Freud, *Le rêve et les délires dans la Gradiva de W. Jensen*, p 140

⁶²⁵ N. Ben Dov, *Agnon's Art of Indirection*, p 12

d'incohérences⁶²⁶ » : le moi du rabbin *censure* une fois de plus le *refoulé* par *mécanisme de défense* face à une situation douloureuse⁶²⁷. *Expression d'un désir* : celui de partir, de quitter son épouse à qui il n'a plus grand-chose à dire, puisque le soir il lit –et s'endort sur son livre- au lieu de la retrouver. Le lendemain, il jeûne tout en y réfléchissant⁶²⁸. « Après avoir mangé un peu puis après avoir repris ses études, il entend comme une sorte de voix⁶²⁹ ». L'auteur/narrateur joue sur les mots *mishna*-études et *shina*-sommeil⁶³⁰, dans lequel le rabbin plonge. Ambivalence : la *mishna* qui entraîne vers le sommeil, *shina*, physique et mental. D'autant plus que le narrateur ne précise pas que le rabbin rêve : levant les sourcils –donc sans ouvrir les yeux - celui-ci voit la *Shekhina* sous les traits d'une belle femme, *symbolique sexuelle*, sans ses bijoux, enveloppée de noir, qui penche la tête vers lui, triste⁶³¹. *Contenu manifeste* du rêve qui masque « l'ensemble des *idées oniriques latentes*, que nous supposons présider au rêve du fond même de l'inconscient⁶³² ». Association *Shekhina/Dina*. La *Shekhina* représente *l'exact contraire*⁶³³ de Dina mais également une *condensation*⁶³⁴ des événements de l'avant-veille. Sa présence exprime le *désir refoulé* du rabbin pour Dina⁶³⁵. L'auteur/narrateur joue également sur la musique du texte et précise que la *Shekhina*, mentionnée dès le premier paragraphe, apparaît ici triste (comme Dina), endeuillée par ces nouvelles âmes perdues par la faute du rabbin, tellement éloigné de l'image du *tsaddik* « qui unit le monde divin et le monde terrestre, chaque parole qu'il profère, chaque acte qu'il accomplit, même le plus infime, sont potentiellement chargés d'énergies sacrées⁶³⁶ » ; elle apparaît sans bijoux⁶³⁷, moins

⁶²⁶ S. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, p 46

⁶²⁷ M.A. Skura, *The Literary Use of the Psychoanalytic Process*, p 150 «les dichotomies qui existent entre se souvenir et censurer, la maturité et les régressions, ne restent pas intacts. Le système de mémoire et celui du rêve dérivent tous deux d'une tentative de traduire des idées en images et de réconcilier deux façons de voir et de représenter les choses, et aucun ne relève purement de la mémoire ou purement de la censure. »

⁶²⁸ *Agounot*, p 336

⁶²⁹ *Ibid.* p 336

⁶³⁰ *Ibid.* p 336

⁶³¹ *Ibid.* p 336

⁶³² S. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, p 48

⁶³³ S. Freud, *Sur le rêve*, Gallimard, p 73

⁶³⁴ *Ibid.* p 74 « ... on ne peut douter que le travail du rêve a réalisé en l'occurrence une compression ou condensation remarquables... alors on ne trouve pas un élément du contenu du rêve dont les fils associatifs ne partiraient dans deux directions ou davantage, pas une situation qui ne soit faite d'un assemblage de deux impressions et de deux expériences ou davantage. »

⁶³⁵ M.A. Skura, *The Literary Use of the Psychoanalytic Process*, p 149 «... mais il y a un lien entre les rêves et un genre de littérature qui insiste, comme le rêve, sur l'existence d'une brèche entre ce que le texte semble vouloir dire et le sens plus profond qu'il semble suggérer. »

⁶³⁶ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme, mystique, rituel et société* (XVIIIème et XIXème siècles), p 30

⁶³⁷ *Agounot*, p 336 ועדיה אין עליה

apprêtée, moins solennelle, moins impressionnante, plus atteignable. Perplexe, le rabbin s'enquiert du sens de son rêve et le ciel « lui montre des choses que l'œil ne voit pas, des êtres perplexes à la recherche d'un conjoint⁶³⁸ » ; cause de leur errance ; qui renvoie à l'artisan disparu, à Dina et Ahi'ezer qui sont partis, à Yehezkel le malheureux, maintenant absent du récit. Ben Ouri apparaît alors et lui demande « Pourquoi m'as-tu renvoyé ? » *Chaine associative*⁶³⁹ qui va du couple qui divorce (Yehezkel et Dina) à la cause du divorce (Ben Ouri). *Le travail du rêve*⁶⁴⁰ transforme le *contenu latent* du rêve en *contenu manifeste*. Le rabbin lève la voix et demande « Est-ce ta voix, Ben Ouri mon fils ?⁶⁴¹ » Voix de Ben Ouri que personne n'a entendu depuis la construction du tabernacle et qui s'élève enfin pour exprimer injustice et frustration. Le rabbin se réveille en pleurs. *Toutes ces choses ont un élément en commun*⁶⁴² : le divorce de Dina et de Yehezkel survenu deux jours auparavant. Série de rêves *compulsifs*⁶⁴³, expression d'un conflit censuré. Rêves poétisés auxquels il est possible d'appliquer les mêmes interprétations qu'aux rêves réels⁶⁴⁴ et qui agissent dans la production de l'écrivain selon les mécanismes connus du rêve⁶⁴⁵. Seul le contenu du troisième rêve change à partir de la deuxième version⁶⁴⁶ et, en

⁶³⁸ Ibid. p 336

⁶³⁹ S. Freud, *Sur le rêve*, Gallimard, p 54

⁶⁴⁰ Ibid. p 60 « Je nommerai travail du rêve le processus de transformation du contenu latent du rêve en contenu manifeste. »

⁶⁴¹ Agounot, p 337

⁶⁴² Ibid. p 79 « le contenu du rêve ne dit en quelque sorte que : toutes ces choses ont un élément X en commun. »

⁶⁴³ S. Freud, *Au-delà du principe du plaisir*, Petite bibliothèque Payot, Paris 2010, p 21 « ... Freud affirme que les rêves compulsifs ne sont pas au service d'un accomplissement de désir, mais forment bel et bien une « exception » dans la mesure où leur destin vise à maîtriser l'angoisse du sujet... »

⁶⁴⁴ P.L. Assoun, *Littérature et Psychanalyse*, p 71

⁶⁴⁵ Ibid. p 71

⁶⁴⁶ Agounot, **Première version** parue dans *Ha'-omer* : après avoir mangé un bout puis s'être remis à la lecture, il s'assoupit immédiatement et voilà que les portails du ciel étaient ouverts devant lui. Il y avait des âmes et des âmes partout dans le firmament (l'auteur/narrateur emploie le mot *madour*-compartiment⁶⁴⁶), certaines planaient entre les nuages, certaines étaient assises dans un coin perdu et des nuages épais les entouraient. De vieilles âmes qui brillaient à travers les astres plongeaient dans les rayons de lune, comme si elles étaient à la recherche de leur époux..... par grand dépit... soudain le rabbin sentit comme un feu brûlant devant lui, deux yeux le fixaient du regard, un feu dévorant l'autre, Ben Ouri se tenait devant lui, le regardant et sa voix glaçait son cœur « pourquoi m'as-tu chassé de la patrie de Dieu ? Et sa voix continuait « ce travail je ne le cesserai que lorsque tu m'auras fait revenir ainsi que le tabernacle à notre place, à Jérusalem mon palais... **Deuxième version** : A la nuit, il demanda une explication à son rêve. On lui montra du ciel des choses que les yeux ne peuvent voir, des âmes perplexes et errantes. Errantes et tâtonnantes profondément chagrinées courant après leur mari. Le rabbin regarda au loin et aperçut Ben Ouri. Ben Ouri dit au rabbin « pourquoi m'as-tu chassé... Le rabbin dit « est-ce ta voix Ben Ouri ? » le rabbin cria et pleura... **Troisième version** : A la nuit, il demanda une explication de son rêve. On lui montra du ciel des choses que les yeux ne peuvent voir, des âmes perplexes et errantes profondément chagrinées courant après leur mari. Il regarda bien et aperçut Ben Ouri. Ben Ouri lui dit « pourquoi m'as-tu chassé de la patrie de Dieu ? » le rabbin dit « est-ce ta voix Ben Ouri ? » immédiatement le rabbin cria et pleura...

choisissant d'en modifier l'atmosphère magique qui l'entoure Agnon en fait un rêve plus freudien.

Après s'être habillé et après avoir rangé quelques affaires dans un baluchon, il appelle son épouse – *beti*, ma fille dans le texte, ce qui implique une distance, une réserve et une abstention de rapports sexuels - et lui demande de ne pas le chercher car « il doit s'exiler afin d'aider les *Agounot*, ces femmes abandonnées⁶⁴⁷ ». Absurdité. Aider celles qui souffrent de l'absence d'un mari sans se soucier de la sienne qu'il est sur le point de quitter. (Dina peut s'estimer heureuse qu'un *get* –papiers de divorce- mette fin à son union !) Ironie non masquée au sujet d'un contentieux irréparable : l'incapacité personnelle à communiquer et à construire une relation de couple équilibrée pour ce donneur de leçons. L'auteur/narrateur joue une fois de plus sur la musique de la phrase en hébreu « une obligation d'exil m'a été imposée⁶⁴⁸ », utilisant un mot et un verbe de la racine *h-o-b* dont dérivent devoir, être en infraction, être débiteur ainsi que le verbe *hiyyeb*, obliger, engager, *hithayyeb* s'engager mais aussi *hithayyeb benafso* mériter la mort. Le mot *hob* est une dette, *baal hob* créancier ou débiteur, ici l'auteur/narrateur utilise la forme *nitapel* forme réflexive-passive (à l'image de l'attitude de rabbin).

Le rabbin embrasse alors la *mezouzah*⁶⁴⁹ – pas son épouse - et s'en va. *Mezouzah*, qui renvoie une fois de plus à l'Exode ; poteaux que la communauté devait teindre avec le sang d'un agneau mâle parfait. Evocation du sacrifice. Honteux, il évite sa femme, la Femme. Sentiment de culpabilité ravivé par la *Shekhina*, par le souvenir de Ben Ouri, par Dina et par sa femme. Désirs refoulés qui se manifestent. Retour à la séquence où Dina confesse son geste ; trouble du rabbin qui perçoit alors à travers l'aveu de la jeune fille l'évocation d'un désir qui ravive le sien.

Le narrateur précise que malgré le souhait du rabbin « on le chercha mais on ne le trouva pas⁶⁵⁰ ». Car l'épouse est doublement inquiète : pour son mari et pour elle, puisqu'elle se retrouve sans *get*. C'est la seule '*agounah* de l'histoire, rejoignant ainsi celles qui hantent les cauchemars de son époux. Et, à l'image de Ben Ouri, celui-ci

⁶⁴⁷ *Agounot*, p 337

⁶⁴⁸ Ibid. p 337 חובת גלות נתחייבתי

⁶⁴⁹ Voir Glossaire termes juifs, p 412

⁶⁵⁰ *Agounot*, p 337

disparaît sans que l'on ait la certitude du lieu vers lequel il s'en va. Allusion à la magie et sa prédominance dans la vie religieuse⁶⁵¹.

Dans les trois paragraphes de conclusion, le narrateur raconte qu'un vieil émissaire s'endort et voit dans son rêve ce rabbin. Le rabbin et son double⁶⁵² ? Le bon et le mauvais, le causeur de torts et le sauveur. Celui qui représente les instances mentales supérieures (*le moi* et le *surmoi*) et l'autre dominé par le *ça*⁶⁵³. L'auteur brouille le lecteur. Ce vieillard, précise le narrateur, *nitgalgal* « roula » (à noter l'expression *hitgalgal mizhok*, rouler, - se tordre - de rire) jusqu'à une maison d'études en exil. Maison d'études : Ahi'ezer et son gendre, tous deux issus des diasporas. Exil géographique, religieux et personnel.

Une nuit, ce vieux messenger s'endort. L'auteur/narrateur utilisant à nouveau la forme réflexive passive, joue sur les mots *nitgalgal* et *galout* (rouler et exil) *nitgalgal* et *nitnamnam* (rouler et s'endormir). « Il entendit dans son rêve comme un œil qui crie⁶⁵⁴ ». Œil, qui ne voit pas, bouche qui ne crie pas, renvoie au couple Dina/Yehezkel. Comme si le cri secouait l'être et permettait de vaincre la cécité. Il (ce vieillard) se réveille et voit ce même rabbin – son double - debout sur le dos d'un jeune homme qu'il bat⁶⁵⁵. Il trembla *nithalhal* et cria « rabbi tu es là⁶⁵⁶ ? ». Question posée par le vieillard tout autant que par l'auteur/narrateur ? Sentiment de confusion. Le rabbin – méchant - disparaît aussitôt. Le jeune homme - double de Ben Ouri - remercie le vieillard d'être resté et lui raconte qu'au moment où la maison d'études se vida, il se mit à peindre « l'orient », tableau destiné au lieu de prière indiquant la direction de Jérusalem ; allusion à l'Orient duquel est issu Ben Ouri et à son travail artistique. Le narrateur assure que ce vieux messenger, peut témoigner de la beauté de cette œuvre créée par ses mains ; rappel du travail manuel de Ben Ouri qui contrairement à celui-là n'a pas été apprécié. Puis, au moment où le jeune plongea (*ništaka'*) dans son travail, autre évocation de Ben Ouri, un vieil homme se tint debout devant lui et le frappant avec sa canne, (évocation symbolique du tort infligé à Ben Ouri,

⁶⁵¹ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme, Mystique, rituel, société* (XVIIIème et XIXème siècle), p 103 « En l'espace de deux siècles, l'univers mental des juifs, qu'ils soient lettrés ou non, s'est lentement modifié, entre autres par la transformation de l'accès au savoir mystique, la popularisation de la Kabbale et la prédominance de la magie dans la vie religieuse ».

⁶⁵² B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 125 « Pour comprendre ce dualisme, il faut connaître les processus intérieurs, ce qui est grandement facilité par les contes de fées qui illustrent notre double nature. »

⁶⁵³ Ibid. p 127 Bettelheim expliquant *Les deux facettes de la personnalité* dans *Soeurette et Frérot* des frères Grimm.

⁶⁵⁴ *Agounot*, p 337

⁶⁵⁵ Ibid. p 337

⁶⁵⁶ Ibid. p 337

des cannes faites par les élèves et de celles dont se servaient les serviteurs pour ouvrir le chemin), murmurant à son oreille « Viens allons à Jérusalem⁶⁵⁷ ». Inversion de la situation de Ben Ouri qui disparaît de la ville. La scène évoque également Yehezkiel abusé mentalement par son père. Possible rédemption. Le paragraphe entier semble être une rêverie.

« Depuis on raconte de nombreuses histoires, laides et merveilleuses, à propos de ce rabbin qui tourne dans le monde du chaos⁶⁵⁸ ». L'ambivalence encore. Le vieux collecteur de fonds a disparu. La confusion aussi. Le témoin suivant pourrait sembler plus sérieux si celui-ci, rabbi Nissim, « qui voyagea de nombreuses années dans tous les pays⁶⁵⁹ » comme raconte le narrateur, ne jurait pas « qu'il a vu le rabbin embarquer sur un mouchoir⁶⁶⁰ rouge, un bébé dans les bras⁶⁶¹ » et précise que « malgré le crépuscule, il est certain que c'était lui, lui et personne d'autre⁶⁶² », mais par contre, il ne « sait pas qui était cet enfant⁶⁶³ ». Rouge, couleur sang. Mouchoir pour essuyer en vain des larmes qui se transforment en mer. Qui coulent emportant les miasmes. Fantôme⁶⁶⁴ « fantastique » qui maintient « par l'élément du merveilleux hors de l'inquiétante étrangeté-*Unheimliche*⁶⁶⁵ »...

⁶⁵⁷ Ibid. p 337

⁶⁵⁸ Ibid. p 337

⁶⁵⁹ Ibid. p 337

⁶⁶⁰ E.T.A. Hoffman, *Le choix d'une fiancée*, pp 109-110 « Or à l'instant même se produisit une chose qui plongea tous les assistants, sauf l'orfèvre, dans l'effarement. Le nez imposant de Bensch grandit soudain d'une telle longueur qu'après être passé juste à côté du visage d'Albertine, il s'en alla heurter d'un bruit sec le mur d'en face... »

⁶⁶¹ V. Dymchitz, *Contes populaires juifs d'Europe orientale*, p 437 Légende 331 *La prière du bébé tsadik*, anecdote qui « possède un fondement historique. En 1873, après la mort de rebbe Acher, son fils Israël, âgé de cinq ans (1868-1923) monta sur le trône de la dynastie hassidique de Stoline (shtetl du sud-ouest de la Biélorussie). Les hassidim le considéraient comme un « enfant saint ». On racontait de nombreuses histoires sur les miracles qu'il avait accomplis, entre autres sur la façon dont il avait mis fin à une sécheresse. Le fait que cet enfant ait été proclamé héritier spirituel de son père suscita une tempête d'indignation non seulement parmi les misnagdim et les partisans des Lumières, mais même parmi de nombreux hassidim, et donna lieu à une multitude de pamphlets et d'anecdotes satiriques. »

⁶⁶² *Agounot*, p 337

⁶⁶³ Ibid. p 337

⁶⁶⁴ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 97 « L'esprit du jeune enfant contient une collection (qui s'enrichit rapidement) d'impressions mal assorties et intégrées d'une manière seulement partielle : certains aspects, correctement observés, de la réalité, mais aussi un nombre beaucoup plus importants d'éléments complètement dominés par l'imagination. Cette dernière comble les vides immenses qui existent dans la compréhension de l'enfant, vides qui sont dus à l'immaturité de sa pensée et à son manque d'informations judicieuses. D'autres déformations résultent des pressions intérieures qui conduisent l'enfant à mal interpréter ses perceptions. Les contes de fées qui procèdent de la même façon que l'esprit de l'enfant, aident celui-ci en lui montrant comment une plus grande clarté peut (et doit) émerger de tous ces fantasmes... » p 179 « Ces fantasmes procurés par les contes de fées... aident énormément l'enfant à surmonter ses angoisses oedipieennes ».

⁶⁶⁵ P.L. Assoun, *Littérature et Psychanalyse*, p 105

Le narrateur enchaîne : « On dit qu'il erre jusqu'à présent en Terre Sainte⁶⁶⁶ ». Ironie mise en musique dans la construction des phrases qui suivent : « Certains sages hésitent à se prononcer sur ce sujet et d'autres en rient⁶⁶⁷ » puis « On dit que les bébés d'une maternelle racontent que parfois au crépuscule un vieillard leur apparaît, fixe leurs yeux du regard puis disparaît⁶⁶⁸ ». Etranges petites créatures capables de se souvenir d'un tel évènement et de le formuler par la suite. Retour à l'enfance. Moment protégé et insouciance.

S'adressant directement au lecteur⁶⁶⁹, métalepse, le narrateur termine l'histoire sur « Celui qui connaît les faits relatés ci-dessus dit que ce vieil homme n'est autre que ce rabbin⁶⁷⁰ ». Puis, oubliant les humains, c'est avec Dieu, évoqué dans l'introduction, que l'auteur/narrateur clôt le récit par deux mots qui riment, notes musicales, ironiques elles aussi « A Dieu les solutions » *le-elohim pitronim*⁶⁷¹ ; ce Dieu passif, patient et bienveillant, tisserand au début de l'histoire (comme l'auteur qui a tissé son œuvre), possède les solutions sans toutefois les offrir... Suspension du récit sans véritable conclusion. A la manière d'Hoffman dans *Le choix d'une fiancée*⁶⁷².

A l'image des contes⁶⁷³, ces trois derniers paragraphes semblent exprimer un espace-temps où tout semble possible, -passage d'une situation à une autre, plus folles les unes que les autres-, et qui s'inscrit en parallèle des trois premiers paragraphes qui se déroulent eux entre références divines, religieuses et humaines. Explosion –feux d'artifices. Ultime libération.

Tout au long du texte l'auteur joue sur la dualité au sujet de laquelle N. Ben Dov écrit « Les dualités, le relativisme et les multiples sens qui s'échappent comme de la fine poussière dans chaque aspect de son (Agnon) écriture peut être détecté dès ses débuts et il n'y a aucune étape dans sa carrière littéraire qui ne reflète pas sa vision contradictoire aux

⁶⁶⁶ Agounot, p 337

⁶⁶⁷ Ibid. p 337

⁶⁶⁸ Ibid. p 337

⁶⁶⁹ E.A.T. Hoffman, *Le choix d'une fiancée*, p 68 le narrateur s'adressant au lecteur : « Chacun sait que Mademoiselle Albertine Vosswinkel est la beauté, le charme et la grâce en personne ; comme toutes les berlinoises, elle s'habille avec un goût exquis à la dernière mode... » ; ou encore p 75 « Tout ce que tu as déjà appris, mon cher lecteur, sur le compte du secrétaire privé de chancellerie Tusmann... »

⁶⁷⁰ Agounot, p 337

⁶⁷¹ Ibid. p 337

⁶⁷² E.T.A. Hoffman, *Le choix d'une fiancée*, p 158 récit qui se termine par « Pourquoi Albertine n'épouserait-elle pas le référendaire, quand il aura obtenu une situation ? Qui vivra verra. »

⁶⁷³ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 60 « Dans les contes de fées, les faits les plus extraordinaires sont racontés comme des évènements banals, quotidiens ».

multiples facettes⁶⁷⁴ ». Dualité ici qui se reflète dans le récit emboîté des Livres religieux qui fait écho à l'auteur qui raconte son histoire ; dans Yehezkel-qui sombre dans la mélancolie et Ben Ouri-qui s'en sort par l'expression artistique ; dans Dina qui plonge en dépression et Freidele qui se marie ; dans les deux rabbins : le bon et le mauvais ; celui qui bénit le mariage puis perd la tête et le père de Yehezkel qui au contraire a les pieds sur terre ; dans le jeune rabbin instable et le vieux qui l'est encore d'avantage. Sans oublier ce Dieu masculin qui porte en lui un aspect féminin. Seul le tabernacle, femme idéalisée, inaccessible est Un.

⁶⁷⁴ N. Ben Dov, *Agnon's Art of Indirection*, p 8

4.4 Conclusion

Sur le plan de l'intrigue, l'histoire d'*Agounot* résume selon Gershon Shaked, le mythe de la parabole de Genèse Rabbah 8, selon laquelle « Dieu, pour s'occuper après la création, forme des couples : la fille de cet homme avec tel homme et la femme de tel homme avec cet homme, etc. » C'est sur ce mythe entre autre que se fonde cette histoire où « tous les couples sont frustrés⁶⁷⁵ » et qui souligne le contraste entre un couple idéal(isé) et la réalité d'un accouplement imparfait⁶⁷⁶.

Cette imperfection qui s'accroît au fur et à mesure que le récit avance, est rendue par le décalage entre les aspirations des protagonistes et les résultats, entre la description que fait le narrateur au début du récit, d'une Dina et d'un Yehezkel parfaits, à l'image de Dieu et leurs comportements tout au long de l'histoire où cette image se fissure petit à petit, se transformant en une histoire ordinairement humaine d'un jeune couple *en manque*, imprégnant le texte d'une ironie -qui découle également du fait « qu'il dérive du sacré mais se situe hors de ce contexte⁶⁷⁷ ».

Agounot est une histoire à contre-courant, qui choisit de raconter à l'époque de la seconde *'aliah*, où le mouvement sioniste prend de l'ampleur et que tous les immigrants rêvent de s'installer en terre d'Israël, une situation où les protagonistes quittent la ville sainte. Contre-courant également dans le style puisque l'auteur truffe le texte de mots araméens, accentuant ainsi le concept kabbalistique et hassidique de l'exil⁶⁷⁸.

Si ce texte aborde la question de l'exil spirituel et son application géographique, il s'articule surtout autour de l'absence. Absence de la Mère, qui empêche Dina et Yehezkel d'évoluer, à laquelle vient s'ajouter l'absence de l'être aimé, provoquant chez les deux protagonistes, une dépression due à la perte de l'objet d'amour⁶⁷⁹ ; reprenant les paroles d'Arnold Band qui note que « le processus de révision et de maturation artistique fut extrêmement complexe chez Agnon⁶⁸⁰ », le lecteur note que l'influence freudienne participe pleinement à cette évolution; la suppression du rêve de Ben Ouri, devenu inutile

⁶⁷⁵ G. Shaked, *Midrash and Narrative: Agnon's Agounot*, p 296 « Nous trouvons dans le conte une concentration d'accouplements non réalisés. »

⁶⁷⁶ Ibid. p 295

⁶⁷⁷ Ibid. p 289 « C'est un texte dérivé des textes sacrés, qui en possède un certain nombre de caractéristiques, mais qui se situe lui-même hors du contexte sacré. »

⁶⁷⁸ Nahman of Bratslav, *The Tales*, Paulist Press, NY 1978, translation, introduction and commentaries by Arnold Band, p 65 « L'homme vit dans un exil spirituel, un état de séparation, mais le chemin de retour est possible pour ceux qui ont la volonté, la détermination et le sens de la manipulation

⁶⁷⁹ B. Granger, *La dépression*, p 43 citant Freud.

⁶⁸⁰ A. Band, entretien septembre 2011

et simpliste après la découverte du travail d'analyse, en est une preuve, tout comme le sont de nombreuses autres simplifications dans le texte où le *non-dit* devient aussi éloquent que les paroles. Car, en resserrant le texte au fur et à mesure des versions, l'auteur précise les événements et accentue le jeu de piste qu'il installe avec son lecteur : supprimant petit à petit les détails superflus il inverse le processus psychanalytique –qui consiste à raconter jusqu'au moindre détail pour tenter de guérir- et ce faisant, en éliminant les informations, en les *refoulant*, il crée à travers ces *non-dits*, les *névroses* des protagonistes aux yeux du lecteur.

En accomplissant ce travail d'édition, Agnon élargit le champ de ses lecteurs : à la connaissance des Textes, comme l'indique Gershon Shaked, s'ajoute celui du jeu de l'inconscient. Car le lecteur à qui Agnon s'adresse, devrait percevoir à travers la subtile écriture de l'auteur, l'importance de l'*ego* d'Ahi'ezer et son *geste manqué*, déceler les sentiments *œdipiens* entre ce grand homme et sa fille, l'*ambivalence* de Ben Ouri, mi-ange et mi-démon, expression de l'*inconscient* et des *pulsions sexuelles*, saisir la part humaine en lui sauvée grâce au processus de *sublimation*, déceler le processus qui conduit les deux jeunes mariés à la *mélancolie* et celui de la *culpabilité* du rabbin qui le pousse à se comporter de la sorte avec Dina puis sa femme.

Toutefois, le jeu entre Agnon, son lecteur et la psychanalyse ne s'arrête pas là. Exprimant l'ambivalence de ses sentiments vis-à-vis des découvertes freudiennes dont il utilise la matière, Agnon enfonce ses personnages dans un mutisme quasi-total ne leur offrant ainsi aucun soulagement, aucune possibilité de guérison. D'autre part, l'auteur nous décrit ici une situation où les protagonistes qui sont ancrés dans la réalité de la vie quotidienne et traditionnelle –Freidele grâce à l'aide de sa mère et Ben Ouri par son art- sont capables de canaliser leurs émotions et de dépasser les moments de grandes tensions et de turbulences intérieures, alors que ceux qui sont hors de cette réalité, -qu'ils soient plongés dans les Textes ou qu'ils n'aient pas eu à apprendre un métier- sont plongés dans la première tourmente qui les assaille s'ils ne sont pas soutenus par une structure familiale solide et, de préférence enveloppés de tendresse maternelle. Dans ce conte noir qui défie en quelque sorte les traditions sociales et religieuses, et où rien ne viendra sauver les personnages, l'auteur/narrateur joue avec le triangle amoureux⁶⁸¹ portant cette figure à un

⁶⁸¹H. Ibsen, *Une maison de poupée*, p 26 Régis Boyer dans l'introduction rappelle « le français Eugène Scribe, maître de l'époque, disait qu'une pièce bien faite est bâtie autour du triangle formé de l'homme, de sa femme et d'un troisième personnage qui est tantôt l'amant de la femme tantôt, la maîtresse de l'homme. »

autre niveau, ajoutant un quatrième protagoniste, attribuant ainsi à chacun des jeunes fiancés un amour impossible. L'auteur y soulève le problème social du mariage et du désir ; car, jusqu'à très récemment, le mariage était « contracté par convention⁶⁸² », conclu sur des bases sociales mais, comme le souligne Fromm depuis quelques générations, « le concept d'amour romantique est devenu presque universel dans le monde occidental⁶⁸³ ». Nouvelle attitude qui rehausse « l'importance de l'objet au détriment de l'importance de la fonction⁶⁸⁴ ».

Comme le laisse entendre Nitza Ben Dov, il y a dans cette histoire un déplacement par lequel l'auteur atteint deux buts : d'une part « par le fond et la forme, il reflète le détour par lequel la gratification physique est remplacée par la satisfaction spirituelle⁶⁸⁵ » et d'autre part « son travail reflètera la tentative individuelle et collective de créer une divergence par rapport au processus de sublimation lui-même⁶⁸⁶ ». Ce que Ben Dov ajoute : « les dates des premières publications d'Agnon, prouvent qu'il a identifié la source d'anxiété et qu'il a trouvé par lui-même une solution psychanalytique⁶⁸⁷ » s'applique bien entendu à *Agounot*. Et, Ben Dov de conclure, que « le lecteur, conscient de la notion freudienne de sublimation, de répression et d'omission, comme l'était Agnon, n'est pas dupe⁶⁸⁸ ».

Si l'on considère donc le texte d'*Agounot* comme « une histoire de transfert⁶⁸⁹ », - entre auteur et texte, entre réalité géographique : Jérusalem « l'âme d'Agnon⁶⁹⁰ » et réalité émotionnelle : rupture douloureuse-, alors les symptômes que l'on y décèle sont l'expression d'un traumatisme chez l'auteur. L'écriture de ce conte serait pour Agnon, qui

⁶⁸² E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 16

⁶⁸³ Ibid. p 16

⁶⁸⁴ Ibid. p 17

⁶⁸⁵ N. Ben Dov, *S.J. Agnon and the Art of Sublimation*, in *Tradition and Trauma, Studies in the Fiction of S.J. Agnon*, Edited by D. Patterson and G. Abramson, Westview Press, Boulder, San Francisco, London, 1988, p 91 "Premièrement, son oeuvre, dans le contenu et la forme, reflètera le détour par lequel la gratification physique est remplacé par l'accomplissement spirituel".

⁶⁸⁶ Ibid. p 91 "Deuxièmement, son oeuvre reflètera la tentative individuelle et collective de détourner notre attention du processus de sublimation lui-même".

⁶⁸⁷ Ibid. p 92

⁶⁸⁸ Ibid. p 105

⁶⁸⁹ E. Wright, *Psychoanalytical Criticism*, p 39, abordant le travail de Marie Bonaparte et son étude psychanalytique sur Edgar Allan Poe parue en 1933, Wright écrit qu'elle « a pris comme cadre la vie de l'auteur, mais ce sont les histoires qui déclenchent sa curiosité. Elle les appelle « histoires de transfert », puisqu'en accord avec les lectures de Freud et Poe, ils sont sujet à « répétition compulsive qui dominent notre vie instinctuelle, et qui nous poussent à rechercher les mêmes émotions dans les mêmes formes, quelque soit l'objet

⁶⁹⁰ B. Kurtzweil, *Essais sur les histoires de S.Y. Agnon*, p 304

a l'intuition qu'on « n'écrit pas avec ses névroses⁶⁹¹ », une séance de psychanalyse pendant laquelle il – le malade- se débarrasse de tout ce qui l'encombre en confiant d'abord, à celui qui l'écoute –ici à qui le lit-, les informations faciles et accessibles pour lui, c'est-à-dire les références religieuses.

Puis, prenant contrôle de son chaos intérieur en commençant l'écriture (comme Ben Ouri se plonge dans son travail) il transcende cette situation et s'identifie au jeune homme de l'exil (après s'être adressé à Dieu, en tant que narrateur, pour lui demander à quel moment cesseront les plaintes des hommes, les siennes). C'est seulement alors qu'il divulgue un prénom, la cause de ce feu qui le brûle, mais ceci après avoir « habillé » les personnages tout en se défaisant des protections que lui offre son *moi*. Et, ce n'est qu'à partir de ce moment, qu'il peut aborder la cause réelle de cette urgence d'écrire⁶⁹², cette tempête venue du Nord, ce secret douloureusement enfoui dans son être et dont l'accès est pénible. Alors, pour Agnon « le problème n'est pas de dépasser les frontières de la raison, c'est de traverser vainqueur celle de la déraison : alors on peut parler de « bonne santé morale », même si tout finit mal⁶⁹³ ».

Le très jeune auteur de l'époque, tout en se référant aux contes de son enfance, choisit de se rapprocher de ce genre littéraire pour exprimer ses émotions⁶⁹⁴. Contes qui, en traduisant un matériel conscient et inconscient, font appels aux trois aspects de notre esprit : le *ça*, le *moi* et le *sur-moi*⁶⁹⁵. Pourtant, contrairement aux contes de fées, *Agounot* se termine tragiquement. « Il n'y a pas d'amour heureux⁶⁹⁶ » penserait alors ce jeune auteur en « désamour » qui, tout en se servant paradoxalement de la langue sacrée et de ses nombreuses références religieuses et culturelles, suggère que les valeurs traditionnelles ne sont plus appropriées au bonheur de l'homme moderne⁶⁹⁷.

⁶⁹¹ G. Deleuze, *Critique et clinique*, Les éditions de minuit, Paris 1993 p 13

⁶⁹² D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 53 où il est écrit qu'Agnon aurait écrit ce texte d'une seule traite en 24 heures (si nous nous autorisons à croire ce qu'il dit à ses biographes)

⁶⁹³ G. Deleuze, *Critique et clinique*, p 33

⁶⁹⁴ Une dizaine d'années plus tard, dans *ha'adonit vaharokhel*, Agnon reviendra au conte pour exprimer en 1943, à travers une métonymie, des émotions insurmontables au sujet de l'holocauste et de l'attitude des allemands envers les juifs à l'époque de la Seconde Guerre Mondiale.

⁶⁹⁵ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 59

⁶⁹⁶ Louis Aragon, *La Diane française*, Seghers, 1946

⁶⁹⁷ N. Ben Dov, *Agnon's Art of Indirection*, p 5

5. Sipour Pashout (Une simple histoire)

« *Sipour Pashout est la reconstruction romantique d'un monde disparu* » A. Band¹
« *L'homme civilisé a troqué un morceau de possible bonheur contre un morceau de sécurité* »
S. Freud²
« *Si aucune vérité n'est thérapeutique... les secrets sont souvent pathogènes* » S. Tisseron³
« *Il existe des crises de raison étrangement complices
de ce que le monde appelle des crises de folie* » J. Derrida⁴

¹ A. Band, entretien du 16 mars 2012

² S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, 125

³ S. Tisseron, *Les Secrets de famille*, p 114

⁴ J. Derrida, *L'écriture et la différence*, p 97

5.1 Résumé

L'histoire se déroule à Shiboush, un village de Galicie, où une famille de commerçants enrichis, Barouch Meïr le père, Tzirel la mère et Hirshel le fils, doit accueillir Blouma, une jeune adolescente, parente du côté du mari lorsque celle-ci devient orpheline de père et de mère. La jeune fille, s'installe chez ses parents et, occupant la chambre de bonne, aide dans les travaux ménagers. Tzirel qui traite Blouma comme une domestique profite des qualités de la jeune fille qui séduisent le fils. En grandissant, les deux adolescents tombent amoureux. Devinant leurs sentiments, la mère décide de marier son fils à la fille de leur plus gros client, un fermier enrichi par son travail, élevée dans un pensionnat et demande au courtier Tauber de s'en occuper.

Blouma, meurtrie, quitte la maison de ses parents pour s'installer à la périphérie de la ville chez d'autres employeurs, les Mazal dont le mari est auteur, laissant Hirshel à son désespoir. Celui-ci épouse comme convenu Mina qui tombe enceinte ; il s'ennuie avec elle et cherche à revoir Blouma. Constatant la dépression de son fils, sa mère le pousse à se promener après le travail ; hésitant d'abord, il trouve un but à sa promenade et se dirige vers le lieu où vit Blouma. Hirshel, après avoir attendu en vain un certain nombre de jours, voit enfin la jeune fille sortir pour fermer le portail qui claque au vent. Contre toute attente, Blouma lui tourne le dos et rentre le laissant seul, désespéré, sous la pluie.

Alors que sa femme est enceinte d'un premier fils, celui des tensions, Hirshel sombre dans une dépression qui le conduit au malaise puis vers une crise de folie qui se déroule entre champ et forêt. Ses parents font le choix de le conduire chez le Dr Langsam qui soigne les malades mentaux. Trois mois de séjour au centre médical lui permettent de prendre du recul et il retourne chez lui capable d'affronter la vie familiale à laquelle s'ajoute un second fils, celui de la réconciliation et de mener une existence en accord avec les règles de la société.

5.2 Contexte et réception de l'œuvre

La première version de *Sipour Pashout* ou *Une simple histoire*, second roman d'Agnon, auteur solidement établi âgé alors de 45-46 ans, est publié en hébreu par les éditions Schocken dans les premiers jours de Septembre 1935⁵ à Berlin⁶, dans une Allemagne en tension, par un auteur traversant une crise au sein de son couple⁷ et qui, prolifique, écrit en même temps les contes parus dans *Sefer hama'asim*⁸. La seconde version, 195 pages, de ce roman social⁹, réaliste¹⁰, familial¹¹, conte (d'amour) ironique postmoderne¹² sera publiée en 1953 à Tel Aviv et présente quelques changements de style¹³ et environ 7000 mots de plus¹⁴ qui ne changent rien à l'histoire. C'est cette version que l'étude se propose d'étudier.

Après être retourné à Buczacz au cours de l'automne 1913 Agnon passe en 1930 un moment à Leipzig où se trouve la maison d'édition Schocken qui décide de publier toute son œuvre en quatre volumes. Il entreprend un voyage d'une semaine en Galicie pour revoir sa ville bouleversée par la Première Guerre Mondiale. Ce sera la dernière fois que l'auteur y séjournera. Il portera *Une simple histoire* en gestation pendant quelques années puisqu'en mai 1931, écrivant une lettre à son éditeur, Agnon mentionne déjà ce projet et propose le titre suivant : *Une simple histoire, histoire de mariages*¹⁵.

Cette simple histoire a fait couler beaucoup d'encre ; de nombreux auteurs, critiques littéraires et biographes d'Agnon s'y sont penchés ; tous s'accordent sur la

⁵ -A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, pp 244-245 L'auteur écrit cette histoire après sa dernière visite dans son pays natal en 1931 alors qu'il était en Europe et travaillait à Berlin sur la parution de la première série d'ouvrages qui lui étaient consacrés. La première guerre mondiale avait décimé les familles juives de la région et Buczacz avait changé.

- D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 271 « Au début de septembre 1935, quelques jours après la Bar Mitzvah de Hamdat (son fils) deux livres furent publiés ensemble : le roman *Sipour Pashout* et un recueil d'histoires *be-shouvah ve-Nahat* ».

⁶ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 239 Dans le volume V d'une série de recueils intitulés *Kol sipourav shel S.Y. Agnon*, première édition.

⁷ A. Band, entretien du 29 février 2012

⁸ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 240

⁹ Ibid. p 240 Un peu plus loin, p 241 Band emploie le mot "tale"-conte pour définir *Une simple histoire* car dit-il (entretien du 6 avril 2011, l'histoire raconte « another world » un autre monde. Ou encore un peu plus loin p 248 « La folie qui s'est emparé il y a cinq générations de la famille de Tzirel Klinger est le motif le plus dynamique du roman et qui dynamise ce qui serait autrement un roman bourgeois »

¹⁰ D. Laor, *La vie d'Agnon*, pp 273-274

¹¹ D. Shreibbaum, *L'interprétation des rêves dans l'œuvre de S.Y. Agnon*, p 145

¹² D. Shreibbaum, *Commentaires complémentaires au sujet de Sipour Pashout*, Nouvelles Intentions, Tel Aviv, Janvier 2006 p 125-125ע, 2006, ינואר תל אביב, כוונים חדשים, תל אביב, 2006

¹³ Comme par exemple le retrait de quelques « mais » en début de paragraphe.

¹⁴ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 239 dans le volume III de la seconde édition.

¹⁵ D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 274

complexité de l'histoire et notent le paradoxe qui existe entre le titre et le contenu du récit. Dans *Nostalgia and Nightmare*, Arnold Band écrit : « On ressent, dès la première lecture, une intensité et une telle imagination que celle-ci éveille la curiosité et stimule le lecteur avec la promesse, largement tenue, qu'il est amené à comprendre une profonde vision artistique¹⁶ » ce qui est d'autant plus étonnant que le parcours d'Hirshel Horwitz, le héros de l'histoire et sa vie avec son épouse Mina « n'ont rien d'excitant en soi¹⁷ ». Ce qui est passionnant c'est que cette simple histoire présente la complexité d'un drame auquel participe une société entière¹⁸.

Tous les articles publiés constatent que dans *Une simple histoire* Agnon se penche sur le conflit entre individu et société dans une société juive galicienne en transformation au début du vingtième¹⁹, qui s'effondre et qui perd ses repères religieux²⁰, où un « miracle médical²¹ » guérit le fils errant pour maintenir l'héritage et le prépare « à servir la société selon ses exigences économiques et communautaires²² ». Si l'intrigue du roman se situe « entre fatalité et décision ou encore entre motivation psychologique et tremblement du destin²³ » et repose sur « un conflit social qui trouve ses origines dans la guerre des générations²⁴ », « expérience collectiviste » contre « expérience individualiste²⁵ », l'histoire, empreinte de l'optimisme juif sain²⁶, est « un pont –amicale et bienveillant » entre la génération des pères et celle de leurs fils emmêlés dans les traces des pères²⁷, de laquelle se dégage la nostalgie d'une vie paisible. A travers cette œuvre, Agnon offre au lecteur son travail le plus complexe²⁸.

¹⁶ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 239

¹⁷ Ibid. p 239

¹⁸ Ibid. p 240

¹⁹ D. Laor, *La vie d'Agnon*, p 274

²⁰ G. Shaked, *By some Miracle, S.Y. Agnon, The Literary Representation of Social Dramas*, pp 13-14 in *Modern Hebrew Literature*, Fall/Winter 1985 Vol II, Published by Institute for the Translation of Hebrew Literature Ltd.

²¹ Ibid. p 14

²² Ibid. p 13

²³ D. Sadan, 33 ע עגנון, על ש"י עגנון, מבית לפשטות, על ש"י עגנון, ע 33

²⁴ B. Kurtzweil, *Le problème des générations dans les récits d'Agnon*, p 38 dans *Essais sur les récits de S.Y. Agnon*

²⁵ Ibid. p 40-41

²⁶ Ibid. p 277 הסופר העברי העממי, הארץ, 25-1001935 אליהו מיטוס

²⁷ D. Laor, Ibid. p 277 ממעשה אבות למעשה בנים, העולם גיליון לה 6-8-1936 ע 607 מרדכי עובדיהו

²⁸ N. Ben Dov, *Discriminated occasions and Discrete Conflicts in Agnon's A Simple Story in Prooftexts, A Journal of Jewish Literary History*, The Johns Hopkins University Press, Volume 9, 1989

Dans un article qui paraît dans le supplément littéraire du *Davar* début novembre de la même année, Dov Sadan se présente à nouveau, selon Laor²⁹, comme un critique essentiel et tout en finesse d'Agnon. Pour Sadan, *Sipour Pashout* est « ... une proclamation et même une contestation³⁰ ». Cet article souligne que les « histoires d'Agnon représentent une réalité complexe et compliquée » et contribue d'une façon décisive à donner d'Agnon l'image d'un écrivain moderne. Il y démontre que l'auteur avait déjà abordé ce thème dans deux œuvres publiées en Allemagne : *Dans sa jeunesse et dans sa vieillesse* et *A la fleur de l'âge*, notant que certains personnages de *Sipour Pashout* « émigrent » dans l'œuvre d'Agnon et que Hirshel ressemble étrangement à d'autres héros familiers tels que Piarman et Abramson dans l'œuvre de Brenner³¹ qui figure parmi les nombreux auteurs que lit Agnon à cette époque.

Pour Alter, *Une histoire simple*, « par l'évolution d'une psychose et sa guérison par une cure, ironiquement définie comme telle, est probablement le plus parfaitement soutenu de ses romans³² ». Dans *Hebrew and Modernity* Alter, qui se penche sur l'influence exercée sur Agnon, indique que l'auteur, tout en niant un lien quelconque avec Kafka (« Il n'a rien à voir avec les racines de mon âme³³ », négation qui selon Freud confirme le contraire), admet avoir été marqué par des « fantômes puissants en petit nombre, souvent antagonistes³⁴ » tels que Homère, Cervantès, Balzac, Gogol, Tolstoï, Flaubert et Hamsun³⁵. Alter note que « des six romanciers de la liste, les trois premiers pourraient être associés à certains aspects de l'art narratif postmoderniste d'Agnon... Arnold Band connecte à raison Hamsun et d'autres à la veine néoromantique d'Agnon. Ce sont Tolstoï et Flaubert qui sont les plus pertinents lorsqu'il s'agit de l'aspect *réalisme psychologique* et, il est possible d'affirmer, preuves à l'appui, que c'est l'influence de Flaubert qui se distingue le plus des deux³⁶ ». D'ailleurs, dans une lettre à Schocken, Agnon écrit : « Flaubert ainsi que tout de lui me touche profondément. Ce poète... mérite que tout auteur lise ses écrits avant d'écrire et après avoir écrit, ainsi le livre ne serait pas perdu³⁷ ». Alter souligne l'importance des *monologues narrés* qui permettent de mieux appréhender la pensée des

²⁹ Ibid. pp 277-278

³⁰ D. Sadan, *Sur S.Y. Agnon*, chapitre לפשטות p 32-35 ici p 32

³¹ Ibid. p 189, הוצאת דברי תל-אביב, 1963 *Entre jugement et comptabilité*, dans מביית לפשטות

³² R. Alter, dans note en fin de la version américaine de 1989

³³ R. Alter, *Hebrew and Modernity*, p 138

³⁴ H. Bloom, *The Anxiety of Influence*, Oxford University Press, 1997, p 26

³⁵ Ibid. p 138

³⁶ R. Alter, *Hebrew and Modernity*, p 138

³⁷ Ibid. p 138 citant *L'art de la narration dans l'œuvre de SY Agnon* de G. Shaked

personnages³⁸ et note que Freud à travers les métaphores et les associations libres fournit à l'auteur une orientation « plutôt qu'un lexique poussé de l'inconscient³⁹ ».

Dan Laor note la connaissance approfondie qu'Agnon avait du matériel freudien notamment en ce qui concerne le complexe d'Œdipe, la castration, le refoulement, le comportement névrotique, la crise de folie, motifs disséminés dans le texte que le lecteur trouve dans *Sefer hama'asim* et *Panim aherot* œuvres écrites à la même époque que ce roman⁴⁰.

Dans une lettre adressée à Sadan en octobre 1935⁴¹ l'auteur écrit : « Cette simple histoire que j'ai portée en moi pendant dix-huit ans et que j'ai écrite entre une tribulation et l'autre et entre les maladies ne quitte pas ma pensée. Il me semble que chaque paragraphe mérite un paragraphe supplémentaire. Je me sens très triste maintenant, comme dans un monde chaotique et je m'adresse à moi-même pensant à ce qu'Hirshel aurait pu dire etc. Même les étoiles dans le ciel et les vers dans la terre me défient en disant « si seulement tu nous avais accordé ton attention, ton Hirshel tu l'aurais rendu plus intéressant ».

5.3 Analyse du texte

5.3.1 Genre

Le récit, imitation poétique, mimésis⁴², d'une société d'hommes agissants⁴³, se situe par son « récit en prose fermé sur lui-même », son unité autour d'un thème (ici les rapports de couples dans une société en changement), dans le genre de la *novela*⁴⁴. Fiction vraie empreinte de réalisme⁴⁵, *Sipour Pashout* fait référence « à une histoire qui n'est pas obligatoirement récente, mais qui obéit à un certain nombre de contraintes qui semblent se stabiliser depuis les origines supposées à nos jours, autour des impératifs de longueur,

³⁸ Ibid. p 140

³⁹ Ibid. p 150

⁴⁰ D. Laor, *La vie d'Agnon*, pp 275-276

⁴¹ Ibid. p 677

⁴² G. Genette, *Figures II*, Essais, Editions du Seuil, Paris, 1969, p 50

⁴³ P. Chartier, *Introduction aux grandes théories du roman*, p 10

⁴⁴ P.L. Assoun, *Littérature et Psychanalyse*, p 12 « issu du latin *novella*, qui apparaît au 13^{ème} siècle et dont le proto-modèle serait les fabliaux médiévaux mettant en scène « des personnages récurrents, comme le prêtre, le paysan, le mari, la femme et l'amant. Ils soulignent les détails de la vie quotidienne dans un souci de réalisme, dans le cadre d'une structure qui garde encore les marques de l'oral, avec présence effective du conteur/narrateur dans une véritable stratégie de captation de l'intérêt du lecteur que l'on retrouvera d'ailleurs dans bon nombre de nouvelles du XIX^{ème} siècle ».

⁴⁵ P.L. Assoun, *Littérature et Psychanalyse*, pp 13-14 « Ce moment est ... situable au dernier quart du XVIII^{ème} siècle, avec l'avènement d'un réalisme littéraire chez les romanciers anglais, de Richardson à Defoe et, sous une forme différente, chez Laurence Sterne –le mot réalisme n'apparaissant qu'au XIX^{ème} siècle, vers 1835-1856. Cet événement est matérialisé par l'apparition du couple Romance/Novelle».

clarté de l'intrigue et simplicité des personnages⁴⁶ ». Par ailleurs, les personnages hybrides, Blouma et le docteur Langsam, « les dissimulations et les contradictions⁴⁷ », les oppositions entre « fiancé et société, désir et refoulement, folie et guérison...⁴⁸ » ainsi que les nombreuses utilisations du matériel psychanalytique font que le récit s'apparente également au roman.

Arnold Band note que l'histoire tient également du conte « puisqu'elle se déroule dans un autre monde⁴⁹ ». En effet, *Sipour Pashout* emprunte aux contes certains de ses motifs tels que : la magie (sort jeté par un rabbin quelques générations plus tôt), l'agilité de Blouma dans travaux ménagers qu'elle semble exécuter à l'aide d'une baguette magique et, dont la présence évoque celle d'une fée « Tout ce que Blouma faisait c'est comme si elle ne le faisait pas⁵⁰ » donc comme irréel, ainsi que la récurrence des chiffres 3 et 7 : trois livres empruntés par Hirshel à la bibliothèque, trois bougies allumées sur la table de shabbat, etc. « sept mains qui travaillent »... « Sept fois par jour tu la regardais sans te lasser », « sept endroits à la fois » etc. Les contes sont également évoqués par la situation de Blouma qui rappelle celle de Cendrillon malmenée par sa famille, et deux transformations⁵¹ (la fille bossue du *šokhet*⁵² après son mariage avec Tauber et Hirshel après la crise). Il en est de même pour le mystérieux personnage du docteur Langsam.

5.3.2 Narration et mise en forme du texte :

Le récit, -195 pages répartis en trente-sept chapitres constitués d'environ deux à huit pages-, est présenté par un narrateur hétérodiégétique⁵³ « omniscient », qui entraîne son lecteur dans l'univers bourgeois de commerçants et fermiers enrichis en Galicie. L'ensemble du texte présente une alternance de scènes dialoguées et de scènes plus ou moins descriptives, scènes au récit vraisemblable⁵⁴ et d'autres qui dérivent doucement vers la farce absurde⁵⁵ ou une atmosphère féerique⁵⁶. Tout au long du texte, le langage est clair

⁴⁶ Ph. Andrès, *La nouvelle*, Ellipses, Paris 1998, p 4

⁴⁷ G. Shaked, *La fille du roi et le repas de la mère*, p 136, תל אביב, גזית 35, (august 1966-march 1967)

⁴⁸ Ibid. p 142

⁴⁹ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 241

⁵⁰ *Sipour Pashout*, p 25 "כל מה שעשתה בלומה כאילו לא עשתה"

⁵¹ Ibid. p 174

⁵² Voir Glossaire termes juifs p 413

⁵³ Y. Reuter, *L'analyse du récit*, p 49

⁵⁴ G. Genette, *Figures II*, p 76

⁵⁵ Les repas de fiançailles et de mariage par exemple

⁵⁶ Ce qui concerne Blouma et son travail par exemple

et logique, tant au niveau du narrateur qu'au niveau des dialogues, sauf en ce qui concerne la crise de Hirshel. Contraste entre normalité et moment de folie.

Le texte présente de nombreux passages descriptifs : la boutique des Horwitz⁵⁷, les fiançailles⁵⁸, la maison des Horwitz le jour des noces⁵⁹, les tâches de Blouma⁶⁰, l'hiver qui s'est installé⁶¹, les habitants de Shiboush⁶², Mina⁶³, la vie à la ferme des Tzimlich et ses alentours⁶⁴, l'appartement du jeune couple (simple Mathesis)⁶⁵, deux repas pris à la ferme⁶⁶, une robe de Mina⁶⁷ et une robe de Blouma⁶⁸, la grande synagogue⁶⁹, la propriété du docteur Langsam⁷⁰, les promenades de Hirshel et le fleuve qui traverse Shiboush, qui gonfle en hiver menaçant de se déverser sur la ville⁷¹ « où la Mathesis (juxtaposition) fait place à une Semiosis (traduction-déchiffrage-décryptage du réel)⁷² » et sert à « peindre le dessus et le dessous⁷³ », etc.

Le lecteur notera la présence de métalepses comme par exemple lorsque le narrateur s'adresse directement au lecteur en disant : « Même si je me tais et ne raconte pas, vous comprendrez que c'était la main de Blouma⁷⁴ », « Tu peux dire que la fiancée vient d'ailleurs mais tu peux dire que c'est une fille de la ville. Quelle distance y-a-t-il entre Malikrovik et Shiboush, environ une lieue⁷⁵ » ou encore dans l'ultime paragraphe du récit, où l'auteur/narrateur prévient le lecteur que si l'histoire de Hirshel et Mina se termine, celle de Blouma et de Gätzel Stein reste à écrire⁷⁶ etc.

⁵⁷ *Sipour Pashout*, p 37, 44, 74, 165

⁵⁸ Ibid. p 49

⁵⁹ Ibid. p 88

⁶⁰ Ibid. p 29

⁶¹ Ibid. p 45

⁶² Ibid. pp 60-61

⁶³ Ibid. p 35

⁶⁴ Ibid. pp 63, 76-77, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101

⁶⁵ Ibid. p 91, 92, 102

⁶⁶ Ibid. pp 67-68, 193

⁶⁷ Ibid. p 64

⁶⁸ Ibid. p 129

⁶⁹ Ibid. p 112

⁷⁰ Ibid. p 156

⁷¹ Ibid. pp 117-120

⁷² Ph. Hamon, *Du descriptif*, Hachette, Paris, 1993, p 62

⁷³ Ibid. pp 62-63 citant Flaubert dans *Lettre à Louise Colet* (6 avril 1853)

⁷⁴ *Sipour Pashout*, p 29 " גם כי אחריש ולא אספר תבינו שידה של בלומה היתה זאת "

⁷⁵ Ibid. p 79 " רצונך ארוסתו היא ממקום אחר, רצונך היא מבנות העיר. כמה רחוק מאליקרוביק משבוש, מהלך של פרסה אחת "

⁷⁶ Ibid. p 195

Le choix lexical de l'auteur illustre une société juive commerçante⁷⁷ qui s'embourgeoise⁷⁸ en Europe Orientale (nom de familles allemands ou yiddishs, termes allemands⁷⁹) et évolue (respect des traditions communautaires/adhérence plus ou moins prononcée aux mouvements politiques et sociaux naissants⁸⁰). Ce changement est souligné par la juxtaposition et/ou la présence de mots ou d'expression en rapport avec le mode de vie bourgeois et religieux dans les mêmes phrases ou les mêmes paragraphes.

Parfois, la narration présente un « jet puissant de mots⁸¹ » au « ... langage tapissé de peau, un texte où l'on puisse entendre le grain du gosier, la patine des consonnes, la volupté des voyelles, toute une stéréophonie de la chair profonde : l'articulation du corps, de la langue, non celle du sens, du langage⁸² » (voir approche psychanalytique).

L'ironie, « comique qui ne fait pas rire⁸³ », une des caractéristiques du texte, se trouve tout au long du récit. Pour l'accentuer, l'auteur joue sur la musique des mots et des phrases⁸⁴. Le texte regorge d'exemples : dans un monde qui s'éloigne de plus en plus du religieux, l'emploi répétitif de l'expression « Dieu du ciel⁸⁵ » est perçue comme tel⁸⁶ ; « ironie du sort⁸⁷ » lorsque les temps changent et les mœurs évoluent contrariant certains, dont Tzirel qui doit laisser s'en aller ses employés à l'heure ; parodie dans l'« accompagnement physique et sonore de l'ironie⁸⁸ » lors des conversations entre Guildenhorn et ses acolytes aux fiançailles et au mariage de Hirshel et de Mina ; caricature de Tzirel avec ses « monomanies⁸⁹ » et ses « idées fixes⁹⁰ » : son obsession du gain⁹¹,

⁷⁷ Réurrence de termes tels que : clientes, acheter, dinar, gain, prendre, emballer, peser, balances, produits à vendre, etc. même en pensant à Blouma Hirshel se dit : « tu es calculatrice »... קבעלת השבונות את 28

⁷⁸ *Sipour Pashout*, réurrence de problèmes domestiques causés par les employés, de plats cuisinés, de produits alimentaires, de voiture à chevaux, de fourrures, de robes et accessoires, etc.

⁷⁹ Kurtz (court), Guildenhorn, Blouma, Hirshel... ou des mots tels que ja ja (écrit phonétiquement dans le texte yah yah), ou l'expression Ich gratuliere, etc.

⁸⁰ Réurrence des mots socialisme et sionisme

⁸¹ R. Barthes, *Le plaisir du texte*, Le Seuil, Paris, 1973, p 16

⁸² Ibid. p 105

⁸³ Ibid. p 51

⁸⁴ *Sipour Pashout*, *shanah veshanah berosh hashanah*... « chaque année au début de l'année »... *va hiteha at halehem hetihot hetihot* « et elle coupa le pain en morceaux morceaux » ou encore « *dor dor vaminhagav* », phrase-soupir pour évoquer les changements de comportements d'une génération à l'autre.

⁸⁵ "אלוקים בשמים"

⁸⁶ D. Shreibbaum, *L'interprétation des rêves dans l'œuvre de S.Y. Agnon*, p 141 citant Gershon Shaked *L'art littéraire de S.Y. Agnon*, Sifriyat Po'alim, 1976 pp 210-216

⁸⁷ Ph. Hamon, *L'ironie littéraire, Essais sur les formes de l'écriture oblique*, p 13

⁸⁸ Ibid. p 72

⁸⁹ Ibid. p 76

⁹⁰ Ibid. p 76

⁹¹ *Sipour Pashout*, pp 36-37, 40 etc.

l'attention qu'elle porte à ses clients⁹² et le lieu où elle se tient dans la boutique (pour tout contrôler)⁹³ ; caricature de Barouch Meïr lorsqu'il sort sa montre pour mieux réfléchir⁹⁴ et qui signale au lecteur une compensation de sa position non-décisionnaire ; caricature de Guédaliah lorsque le narrateur revient sur ses angoisses⁹⁵ ; caricature de Hirshel qui après chaque évènement important se demande s'il s'est réellement produit⁹⁶ ; caricature de Mina obsédée pendant un long moment dans le récit par son apparence⁹⁷ ; ironie lorsque les boucles d'oreilles de Mina brillent et non ses yeux⁹⁸ ; ironie contraire⁹⁹, « tension entre le narrateur et son propre énoncé¹⁰⁰ », lorsque le narrateur écrit que Blouma n'a pas à se plaindre de son travail ou de sa vie¹⁰¹ (alors qu'elle travaille sans salaire et qu'elle est enfermée chez ses parents) et que ses parents ne la maltraitent pas¹⁰² ; lorsqu'il s'attarde sur le mariage, ciment d'une communauté à la recherche d'un conjoint venant d'ailleurs et raconte que « plus l'endroit était éloigné, plus le mariage était important¹⁰³ », alors que Mina vient de Malikrovik qui se trouve à une lieue de distance de Shiboush ajoutant plus loin qu' « au fur et à mesure que les générations s'appauvrirent, les mariages devenaient difficiles et on acceptait le premier venu¹⁰⁴ » ; ironie encore lorsqu'il précise que « les fiançailles de Hirshel présentaient les deux aspects à la fois¹⁰⁵ » c'est-à-dire une fiancée venue d'ailleurs qu'on pouvait considérer comme étant une fille de la ville (puisque son père y faisait des affaires) ; ou qu'il suggère, faignant la naïveté, quelques exemples d'amour à Shiboush : « Certains à Shiboush pensent que si une maitresse pose son dévolu sur un serviteur et s'en va avec lui elle a découvert le secret de l'amour, elle reçoit des coups et ne retourne pas chez son mari même si lui souhaiterait qu'elle revienne, d'autres pensent que Mochtai Sheinberd a découvert l'amour car il s'est cassé la jambe en courant après une femme et on lui a posé une jambe de bois sans qu'il en éprouve des regrets,

⁹² Ibid. p 9, 11, 26, 73, 75 etc.

⁹³ Ibid. p 11, etc.

⁹⁴ Ibid. p 38, etc.

⁹⁵ Ibid. p 68 etc.

⁹⁶ Ibid. p 25, 59, etc.

⁹⁷ Ibid. p 34, 35, 176 etc.

⁹⁸ Ibid. p 65, etc.

⁹⁹ Ph. Hamon, *L'ironie littéraire, Essais sur les formes de l'écriture oblique*, p 19 "L'ironie consiste à dire par une raillerie ou plaisante ou sérieuse le contraire de ce qu'on pense, ou de ce qu'on veut faire penser ».

¹⁰⁰ Ibid. p 40

¹⁰¹ *Sipour Pashout*, pp 8-9, etc.

¹⁰² Ibid. p 20

¹⁰³ Ibid. p 79 "יותר שהמקום רחוק השידוך חשוב"

¹⁰⁴ Ibid. p 79 "משנתדלדלו הדורות ונעשה זיווג של אדם קשה התחילו חוטפים מכל הבא"

¹⁰⁵ Ibid. p 79 "אבל שידוכו של הירשל יש בו משל שני הדברים כאחד"

d'autres encore pensent que celui dont s'est emparé l'amour à en devenir fou, connaît l'amour parfait. Mais tous se trompent¹⁰⁶ ». Ironie qui se reflète dans la musicalité d'une phrase « de ses clientes elle tire la sagesse¹⁰⁷ » formule inspirée par une prière¹⁰⁸ et dans les remarques du narrateur : « on peut considérer le bon accueil de Tzirel à moitié responsable de la guérison¹⁰⁹ » ou « Que manque-t-il à Hirshel, si son père ou sa mère ne savent pas, qui le saurait¹¹⁰ ». Ironie toujours lorsqu'au cours du traitement le narrateur indique que « La vieille voix douce de Langsam enveloppe Hirshel comme des airs mélodieux (deux apparitions de la racine 'a-t-f envelopper dans une forme verbale en deux lignes), berceuses que « Hirshel n'avait pas entendus dans son berceau¹¹¹ » puis plus loin que « Tzirel savait qu'elle n'avait pas une voix agréable c'était la raison pour laquelle elle n'avait pas chanté devant son fils comme le font les autres mères...¹¹² », etc. Pour Band, « L'auteur se situe à mi-chemin entre satire et tendre reconstruction, penchant selon l'occasion vers l'une ou l'autre. Les précautions que prend Agnon, tout comme son ambivalence, pourraient expliquer la fréquence de deux termes hébraïques : la racine *t-m-h* (s'étonner, s'émerveiller) et *ha'elokim yode'a* (Dieu sait)¹¹³ ». D'ailleurs, Sharon Green note que la particularité de ce roman « ... est la subtilité du choc entre ce qui est raconté par le narrateur et ce qui se passe dans le roman. Cela rend souvent la tâche difficile au lecteur, à savoir, discerner si le narrateur est en accord avec la société qu'il décrit, ou s'il s'en moque¹¹⁴ ».

Le texte présente quelques métonymies abordées dans l'approche psychanalytique et des comparaisons : « comme une pomme tombée de l'arbre qui exhale son parfum¹¹⁵ », « ... ils se promenaient en ville comme des princes...¹¹⁶ », « Blouma s'épanouissait

¹⁰⁶ Ibid. p 37 " יש בני אדם בשבוש שסבורים אדונים שנתנה עיניה בפירות בעבדה והלכה אחריו היא היא באה בסוד האהבה, הרי "
 היא סופגת מכות ואינה חוזרת אצל בעלה אף על פי שמבקש להחזירה, ויש סבורים שמושטי שיינברד בא בסוד האהבה שבשביל אשה
 שרץ אחריה שיבר את רגלו ועשה לו רגל של עץ ואינו מתחרט, ויש סבורים מי שתקפה עליו אהבה ויצא מדעתו השילם נפשו על
 האהבה. כל הסבורים כן יצרם מעטה אותם"
 מלקוחותיה לוקחת לקח 9

¹⁰⁷ Ibid. p 9

¹⁰⁸ Ibid. note au bas de la page 9 אתה חונן לאדם דעת 9

¹⁰⁹ Ibid. p 10 "שהסברת פנים של צירל היא חצי רפואה"

¹¹⁰ Ibid. p 80 "מה הירשל חסר, אם אביו ואמו אינם יודעים, מי יודע"

¹¹¹ Ibid. p 161 "ברם העצב המתוק היה מחלחל מגרונו ועוטף את הירשל כשירי רננות, אלו שירי רננות שהירשל לא שמעם"

בעריסתו"

¹¹² Ibid. p 161 "יודעת היתה צירל שאין קולה נאה לפיכך לא שרה לפני בנה כדרך האמהות"

¹¹³ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 243

¹¹⁴ S. Green, *Not a Simple Story*, p 114

¹¹⁵ Ibid. p 28 "כתפוח שנפל מן העץ וריחו נודף"

¹¹⁶ *Sipour Pashout*, p 79 "

comme les roses des vallées (ou des profondeurs)¹¹⁷ », « De ce vin-ci il n'avait pas bu de pourtant sa tête ressemblait à celle d'un ivrogne¹¹⁸ », etc., et des métaphores tel que « Toutes ses conversations étaient sans importances, mais elles plaisaient à Blouma. Lorsque le rossignol gazouille, sa compagne en face de lui l'écoute¹¹⁹ », etc.

Tout au long du récit, l'auteur emploie des mots, des expressions et des références bibliques, mishniques ou kabbalistiques ainsi que de l'araméen confirmant son style et situant son discours sur divers niveaux.

R. Alter écrit : « Tout au long de l'œuvre d'Agnon, l'hébreu rend les dissonances entre la manière et la matière plus visible, à cause de ses résonances rabbiniques et de son apparence classique si distante du lieu historique où se situent les personnages... Mais pourtant, ce qui lie Agnon à la tradition européenne du réalisme de Flaubert, Tolstoï puis d'autres, c'est la terrible menace d'un monde sur le point d'éclater, maintenu par une ferme étreinte artistique, dans lequel les techniques les plus subtiles de dramatisation de l'inconscient et l'information qui se trouve à ses frontières et au-dessous deviennent un moyen de transmission hautement provoqué et organisé du désordre des tressaillements du psychisme¹²⁰ ».

Le lecteur notera que le texte comporte les trois différents types d'écriture d'Agnon¹²¹ :

- traditionnel, issu des contes hassidiques, évocation des textes sacrés : utilisation de phrases inspirées par diverses sources, tel que le *Shoulkhan Aroukh*, la Bible, la *Kabbale*, etc. (voir approche psychanalytique p 120)
- surréaliste (notamment la description des fiançailles qui semble irréaliste même aux yeux d'Hirshel à tel point qu'il se demande le lendemain matin si elle a bien eu lieu et qui s'apparente, par son côté absurde, aux histoires courtes de *Sefer hama'asim*, livre publié dans les années trente et dont certaines histoires étaient déjà écrites au moment de la publication de *Sipour Pashout*)
- réaliste, inspiré par l'Europe et Flaubert, qui est la marque principale de l'histoire.

¹¹⁷ Ibid. p 23 "בלומה פורחת כשושנת העמקים"

¹¹⁸ Ibid. p 40 "היין הזה לא שמה ממנו וראשו ככומר של ענבים"

¹¹⁹ Ibid. p 30 "כל שיחותיו שיחות של מה בכך, אף על פי כן הן עריבות עליה. הזמיר הזה כשהוא נותן קולו בת זוגו יושבת כנגדו ושומעת"

¹²⁰ R. Alter, *Hebrew and Modernity*, pp 152-153

¹²¹ M. Itzhaki, entretien janvier 2012

5.3.3 Personnages :

Il y a deux catégories de personnages : les caractères principaux (voir approche psychanalytique) et, ceux qui apparaissent tout au long du récit mais qui ne seront pas traités par la recherche comme par exemple : Isaac Guildenhorn, le mari de Sophia l'amie de Mina et ses acolytes, l'aide-soignant et les résidents de la maison de soins du Dr Langsam, etc.

Il est difficile d'établir une qualification différentielle car le texte offre très peu de description des personnages ; de Blouma le lecteur sait uniquement que c'est une jeune fille plaisante¹²², que ses yeux bleus ne sont ni triste ni heureux¹²³ et qu'elle a un beau sourire¹²⁴ ; de Hirshel qu'il n'est ni beau comme David ni fort comme Samson¹²⁵ ; le narrateur ne fait aucune description physique de Mina mais nous apprenons qu'elle est coquette¹²⁶, plaisante et gracieuse et qu'elle porte ses cheveux d'une couleur indéfinissable en chignon¹²⁷. Tzirel, après avoir été coquette avant le mariage¹²⁸ est bien en chair¹²⁹ et ses yeux ordinaires possèdent un regard d'une force inhabituelle¹³⁰ ; Barouch Meïr quant à lui porte une barbe bien entretenue et son visage et ses yeux sont souriants¹³¹ ; Sophia paraît deux ans de moins que Mina alors qu'elle est son aînée de deux ans¹³².

Tzirel se distingue dans le classement de la fonctionnalité différentielle, suivie par Blouma (présente/absente) et Hirshel, puis viennent Tauber, Langsam, Mina, Barouch Meïr, le couple Tzimlich et Sophia.

Quant à la distribution différentielle, Tzirel, Blouma et Hirshel se trouvent en tête du classement suivis par Tauber, Langsam, Sophia et Mina. Hirshel, principal focalisateur¹³³, à l'autonomie différentielle¹³⁴ la plus importante, est suivi de Tzirel, Blouma, Mina et Sophia. Il n'y a pas de commentaires explicites ou de pré-désignation conventionnelle sinon par le choix des prénoms et noms (abordés dans l'approche

¹²² Ibid. p 22

¹²³ Ibid. p 129

¹²⁴ Ibid. p 122

¹²⁵ Ibid. p 33

¹²⁶ Ibid. p 35, 93

¹²⁷ Ibid. p 64

¹²⁸ Ibid. p 13

¹²⁹ Ibid. p 22

¹³⁰ Ibid. p 54

¹³¹ Ibid. p 11

¹³² Ibid. p 84

¹³³ Ibid. p 29 «la perspective passe par lui... »

¹³⁴ Ibid. p 28 «articulant le faire et l'être mais à partir des modes de combinaisons des personnages ».

psychanalytique), « illusion(s) dans laquelle (ici, lesquels) s'enferme son héros¹³⁵ » qui renvoient pour la plupart à une aire géographico-culturelle¹³⁶. S'inspirant de Flaubert, l'auteur joue avec les noms qu'il attribue aux personnages¹³⁷. Les principaux actants sont par ordre d'importance : Tzirel, Blouma, Hirshel, Langsam, Tauber, Sophia, Bertha, Guédaliah et Barouch Meïr, etc.

Selon le schéma de Brémond qui fonde son modèle d'analyse sur les rôles des protagonistes, dans le premier quart du récit, Tzirel serait agent (qui exerce l'action), Hirshel et Barouch Meïr, patients (affectés par le processus) et, Blouma l'influenceur (influence au préalable l'état d'esprit)¹³⁸. Après son départ, Blouma, Tzirel, les Tzimlich deviennent agents, Barouch Meïr, Hirshel et Mina patients et Tauber l'influenceur. A sa crise, Hirshel est agent, Mina, Tzirel et Barouch Meïr patients et Langsam l'influenceur. De retour chez lui, Hirshel et Mina sont agents, les Horwitz, les Tzimlich, Blouma sont patients, les enfants sont les influenceurs.

Les dialogues sont médiés par le récit du narrateur¹³⁹, restituées en style indirect, sauf une exception, la conversation-fantasma entre Hirshel et sa femme, le soir où il rentre meurtri après avoir tenté de revoir Blouma¹⁴⁰ et qui se présente en style indirect libre. On notera quelques phrases insérées dans le texte en style indirect libre-, nous entraînant dans la pensée intime de Tzirel comme par exemple « Il lit et sait ce qui se passe dans le monde. Ca ne nuira pas lors des fiançailles...¹⁴¹ », de Hirshel « Je n'ai qu'à dire une chose indécente et je serai séparée d'elle à tout jamais...¹⁴² », ou de Barouch Meïr : « Qu'est-ce qui peut bien m'échapper de ce qu'elle possède ? La voici qui expose tous ses mystères à mes yeux, mais même exposés ils demeurent secrets¹⁴³ », « Celui qui dirige toutes les créatures s'occupera bien d'une seule. L'homme ne peut prévoir l'avenir¹⁴⁴ », etc. Alter indique qu'Agnon, s'inspirant également de Flaubert, est l'un des premiers à intégrer le style indirect libre, qu'il nomme monologues narrés¹⁴⁵, dans la littérature hébraïque. Les

¹³⁵ G. Genette, *Figures II*, p 241

¹³⁶ Y. Reuter, *L'analyse du récit*, p 68

¹³⁷ G. Flaubert, *Madame Bovary* : Tuvache, Lheureux, Homais, Lempereur, Maître Hareng, L'Aveugle, Hivert, Larivière...

¹³⁸ Y. Reuter, *L'analyse du récit*, p 33

¹³⁹ Ibid. p 41

¹⁴⁰ Ibid. pp 126-127

¹⁴¹ Ibid. p 16 יקרא וידע מה שבעולם. לגבי שידוך לא יזיק

¹⁴² Ibid. p 65 אין לי להוציא דבא מגונה מפי ואני נפטר ממנה לעולמים

¹⁴³ Ibid. p 13 מה יש בה שאין לי חלק בו. הרי היא מראה לי סתריה כגילויה אלה שגילויה עצמם כסויים

¹⁴⁴ Ibid. p 26 מי מנהג את כל בריותיו הוא ינהג עוד בריה אחת

¹⁴⁵ R. Alter, *Hebrew and Modernity*, p 140

conversations entre Hirshel et Tauber¹⁴⁶, Hirshel et Blouma¹⁴⁷, Hirshel et Mina lors des fiançailles¹⁴⁸ ou lors du premier dîner chez les Tzimlich¹⁴⁹, etc. sont narrativisées¹⁵⁰.

5.3.4 Espace et temps

L'histoire se déroule en Galicie de l'est, cercle géographique bien défini entre Shiboush (Buczacz) et ses environs : Malikrovik se situe à une lieue et, c'est en train que l'on atteint Lemberg (Lvov) « ...rien que le temps d'une demie pomme en bouche et tu seras à Shiboush¹⁵¹ ». Des nombreux lieux mentionnés, la plupart sont urbains : la maison et la boutique des Horwitz, la maison des Mazal, la grande synagogue, la petite synagogue, le marché, la rue principale et le centre-ville -«... aller dans le centre, c'est rencontrer la « vérité » sociale, c'est participer à la plénitude superbe de la « réalité¹⁵² »-, le quartier où réside les Mazal, le centre médical du docteur Langsam, un seul est rural : la ferme des Tzimlich, sans oublier le champ et la forêt où se déroule la crise de Hirshel. Chacun des lieux où se déroule *Sipour Pashout*, offre « un monde de représentation unique...¹⁵³ » ; explicites et détaillés, ils fondent l'ancrage réaliste de l'histoire comme par exemple : « La maison des Horwitz qui se trouve au centre-ville dans une rue pleine de maisons et de boutiques n'est pas plus grande que d'autres maisons avoisinantes. Un pigeonier en ruines le distinguait... au premier étage se trouvait un appartement plus grand que d'autres et au rez-de-chaussée une boutique longue et étroite... s'il y avait trois quatre clientes il semblait que la boutique était pleine mais il y en avait toujours plus de cinq six. Sur les tables se trouvent des balances et sur les plateaux de balances des produits¹⁵⁴ » ; l'escalier qui mène à l'appartement est « délabré et étroit, taché d'huile, de pétrole, des grains de riz, des morceaux de sucre, des allumettes cassées, des raisins secs et des grains de café jonchent le sol et dans le couloir se trouvent des caisses de bougies, de la térébenthine, des pots de

¹⁴⁶ *Sipour Pashout*, p 81

¹⁴⁷ Ibid. pp 29-30

¹⁴⁸ Ibid. p 50

¹⁴⁹ Ibid. p 65

¹⁵⁰ Y. Reuter, *L'analyse du récit*, p 41

¹⁵¹ *Sipour Pashout*, p 172 "מה זה עדיין חצי תפוחה בפוך וכבר הגעת לשבוש"

¹⁵² R. Barthes, *L'empire des signes*, p 47

¹⁵³ R. Elbag, *Buczacz dans Sipour Pashout comme modèle du concept de l'espace chez Agnon*, dans *Critique et Interprétation, Journal interdisciplinaire, études littéraires et culturelles*, Université de Bar-Ilan, n 35-36 hiver 2002 p 169

¹⁵⁴ *Sipour Pashout*, p 74 אבל "בית הורביץ עומד בטבור העיר. בתוך שורה של בתים וחנויות, ואינו גדול משאר בתים שבשורה, אבל הוא ניכר על ידי שובך שחרב... מחציו ולמעלה דירה גדולה מרובת הדרים, ומחציו ולמטה חנות צרה וארוכה. אם יעמדו שם שלושה ארבעה נדמה שהחנות מלאה לקוחות אבל אין לך שעה שאין שם יותר מחמשה ששה. השולחנות מלאים מאזנים וכפותיהם מעוטרות בסחורות"

peinture, du poivre et toutes sortes de sel. Mais les chambres étaient tout à fait propres¹⁵⁵ », etc.

Chronologique dans son ensemble, le récit, narration ultérieure, se déroule au début du vingtième siècle aux environs de 1905-1908. Les heures, les jours et les saisons sont souvent convoqués : « Une heure après la prière ils rentrèrent chez eux¹⁵⁶ », « combien de temps s'était écoulé depuis qu'elle l'avait laissé seul dans sa chambre, juste un court instant...¹⁵⁷ », « ce jour où Hirshel épousa Mina...¹⁵⁸ », « il chercha Blouma toute la journée¹⁵⁹ », « Un jour s'en va l'autre vient¹⁶⁰ », « les jours s'en vont et d'autres arrivent¹⁶¹ », « Les jours d'étés sont passés¹⁶² », « Un soir, Tzimlich vint¹⁶³ », « Le matin était plus difficile pour Hirshel¹⁶⁴ », « C'est le plein hiver¹⁶⁵ », « L'hiver les jours sont courts et les nuits longues¹⁶⁶ », « les soirs de pluie Hirshel portait son manteau¹⁶⁷ », « Avec le retour des jours d'automne, les étudiants retournèrent à l'université...¹⁶⁸ », etc. C'est le soir que Hirshel se promène et s'en va à la recherche de Blouma ; ombre à la recherche d'une autre ombre. C'est en plein jour que le jeune homme fait sa crise, symptôme qui éclate au grand jour. On peut noter la présence d'ellipses : « quelques jours plus tard...¹⁶⁹ », « les jours s'écoulent...¹⁷⁰ », « Après avoir été alité pendant trois jours la fatigue de Hirshel disparut¹⁷¹ », « les jours d'été sont passés...¹⁷² », et des expansions qui soulignent l'importance du moment tels que les conversations entre Tzirel et Barouch Meïr¹⁷³, la séquence des fiançailles (deux chapitres entiers y sont consacrés)¹⁷⁴, la séquence

¹⁵⁵ Ibid. p 75 "מעלות אלו שעולים בהם לבית הורביץ פרוטות וצרות ומלוכלכות בשמן ובנפט וגרגרי אורז ופרוסות צוקר וגפרורים 75" שבורים וצמוקים מרוסקים ופולי קהה מפוזרים עליהם, כיוצא בהן הפרוזדור שתיבות הנרות ושל טרפנטין ושל מיני צבעים ופולפלין ומיני מלח עומדים שם. אבל החדרים לעולם נקיים..."

¹⁵⁶ Ibid. p 80 "שעה אחר ערבית חוזרים לביתם"

¹⁵⁷ Ibid. p 25 "כמה עבר משעה שהניחתו יחידי בחדרה, אפילו שעה קלה לא עברה"

¹⁵⁸ Ibid. p 86 "אותו היום שהירשל כנס את מינה"

¹⁵⁹ Ibid. p 40 "כל אותו היום היה מחזר אחר בלומה"

¹⁶⁰ Ibid. p 42 "יום הולך ויום בא"

¹⁶¹ Ibid. p 93 "ימים הולכים וימים באים"

¹⁶² Ibid. p 94 "ימים הקיץ עברו"

¹⁶³ Ibid. p 101 "בלילה בא צימליך"

¹⁶⁴ Ibid. p 106 "ביותר קשה עליו על הירשל בוקרו של יום"

¹⁶⁵ Ibid. p 45 "החורף עמד בעצם תקפו"

¹⁶⁶ Ibid. p 113 "חורף ימיו קצרים ולילות ארוכים"

¹⁶⁷ Ibid. p 120 "בלילות גשמים לובש הירשל..."

¹⁶⁸ Ibid. p 185 "עם ימי הסתיו חזרו הסטודינטים לאוניברסיטאות..."

¹⁶⁹ Ibid. p 125 "אחר ימים..."

¹⁷⁰ Ibid. p 93 "ימים הולכים וימים באים"

¹⁷¹ Ibid. p 154 "לאחר ששכב הירשל שלושה ימים על המטה נתפרק מעייפותו"

¹⁷² Ibid. p 94 "ימות הקיץ עברו..."

¹⁷³ Ibid. pp 38-39

¹⁷⁴ Ibid. pp 55-56

où les Horwitz se retrouvent enfermés dehors à peine les fiançailles célébrées¹⁷⁵, la séquence du voyage de Shiboush aux Tzimlich¹⁷⁶, le dîner chez les Tzimlich¹⁷⁷, le dîner chez le jeune couple¹⁷⁸, Hirshel qui retrouve Blouma dans sa chambre¹⁷⁹, les préférences alimentaires de Tzirel¹⁸⁰, etc. Des sommaires s'insèrent dans le récit : « les jours s'écoulaient tranquillement¹⁸¹ », « Les jours vont et viennent¹⁸² », « Elle vécut tout ce temps chez les Horwitz...¹⁸³ », etc.

Le mode singulatif¹⁸⁴ caractérise le récit dans lequel se trouvent quelques analepses (Hirshel, Blouma et Tauber ; voir approche psychanalytique). La construction du temps est explicite¹⁸⁵ et a une importance fonctionnelle¹⁸⁶ : le temps qui passe dessine des rides aux des yeux de Mina¹⁸⁷. L'époque joue également un rôle d'une grande importance fonctionnelle car tout au long du récit le narrateur donne des exemples de signes relatifs aux temps qui changent et à la modernité qui s'installe : la boutique de Barouch Meïr vend des médicaments alors que dans le temps le malade se faisait saigner ; de la peinture pour panneaux publicitaires, car aujourd'hui, au lieu de peindre à la chaux, on utilise différentes couleurs ; sarcastique le narrateur note que dans le temps, « en ouvrant une boutique, on savait que l'enseigne que l'on affichait serait la même tout au long de la vie, mais à présent on fait faillite puis on recommence ; la première boutique est mise au nom de la première épouse, la seconde au nom de la suivante¹⁸⁸ ».

Le changement d'époques entraîne une modification des mœurs : aujourd'hui on ne trouve plus d'aides ménagères prêtes à tout sacrifier pour le bien-être de leurs maîtres comme c'était le cas auparavant¹⁸⁹. Le narrateur donne des exemples soulignant le contraste entre la première gouvernante de Tzirel, femme abandonnée par son mari, qui

¹⁷⁵ Ibid. pp 58-59

¹⁷⁶ Ibid. pp 62-63

¹⁷⁷ Ibid. pp 67-68-69

¹⁷⁸ Ibid. pp 101-105

¹⁷⁹ Ibid. pp 25, 28

¹⁸⁰ Ibid. p 22

¹⁸¹ *Sipour Pashout*, p 36 "הימים נוהגים כשורה"

¹⁸² Ibid. p 93 "ימים הולכים וימים באים"

¹⁸³ Ibid. p 41 "כל הימים היתה דרה אצל הורביץ"

¹⁸⁴ Y. Reuter, *L'analyse du récit*, p 62

¹⁸⁵ Ibid. p 38

¹⁸⁶ Ibid. p 38

¹⁸⁷ *Sipour Pashout*, p 189

¹⁸⁸ Ibid. p 13

¹⁸⁹ Ibid. p 21

resta 40 ans à son service sans quitter la maison¹⁹⁰ et le récent défilé des femmes de ménage chez elle, dont aucune ne lui convient car depuis que Knabenhout les pousse à réclamer leurs droits, leur travail, qu'elles bâclent, en pâtit et, elles ont cessé d'être une partie intégrante de la maison¹⁹¹. Aussi, le narrateur souligne que si « ... dans la génération de son père (celui de Tzirel) le monde était clair et l'on pouvait distinguer entre les riches et les pauvres, il n'était pas nécessaire de multiplier les conversations, mais dans notre génération alors que les pauvres jouent aux riches et les riches aux pauvres, les uns pour obtenir un crédit les autres pour éviter les mendiants, il n'y a rien de plus efficace que les conversations car elles te dévoilent la vérité...¹⁹² ».

« Les temps changent et les idées évoluent¹⁹³ » souligne à maintes reprises le narrateur, donnant d'autres exemples d'émancipation : on respecte aujourd'hui les danseuses et les chanteuses que l'on ne respectait pas auparavant, car elles sont considérées comme des artistes à qui ont fait la cour dans des cafés et le soir on leur jette des fleurs et on leur offre du vin¹⁹⁴ ; les jeunes n'ont plus d'intérêt pour les études religieuses et se dirigent vers les affaires ou sont entretenus par la fortune de leurs parents et passent leur temps entre le sionisme ou le socialisme. Shiboush accueille des conférenciers autour d'un verre puis on leur fait visiter la ville et la grande synagogue, son plafond décoré d'un soleil, d'une lune, du zodiac et des planètes, sa lampe en cuivre et ses vitraux¹⁹⁵.

Bien que le narrateur reste vague concernant la durée de l'histoire « de nombreux jours Blouma demeure chez ses parents¹⁹⁶ », le lecteur peut néanmoins faire le calcul suivant : Hirshel a 16 ans lorsque Blouma arrive¹⁹⁷, 17 ans lorsqu'il commence à travailler dans la boutique de ses parents et 19 lorsqu'elle s'en va¹⁹⁸ ; il s'écoule quelques mois entre le mariage de Hirshel avec Mina et sa crise, trois mois pendant lesquels Hirshel est interné

¹⁹⁰ Ibid. p 21 ... gouvernante qui la quitte après avoir reçu une lettre de son mari sur le point de mourir et qui réclame sa présence avant de quitter ce monde. Cette 'agounah, prend alors ses affaires (en hébreu le mot *takhrikheyha* veut aussi dire linceul) et s'en va retrouver son « baal ». On notera également que le rabbin de la ville où elle se rend nie avoir ce genre de femme dans la communauté.

¹⁹¹ Ibid. p 21

¹⁹² Ibid. p 74 אבל לעני אפשר לא היו צריכים להרבות שיחה, בדורנו אנו שעניים משימים עצמם עשירים ועשירים – עניים, אלו אין לך מועיל יותר מן הדיבור, שמתוך כך אתה מכיר את האמת

¹⁹³ Ibid. p 24 "הזמנים משתנים והדעות מתחלפות"

¹⁹⁴ Ibid. p 24

¹⁹⁵ Ibid. p 14

¹⁹⁶ Ibid. p 9 "ימים הרבה ישבה בלומה עם קרוביה"

¹⁹⁷ Ibid. p 10

¹⁹⁸ Ibid. p 33

à Lemberg, puis le temps d'une seconde grossesse. L'histoire se déroule donc sur environ cinq-six ans.

5.4 Approche psychanalytique

L'approche psychanalytique se propose d'une part, de déceler les *névroses* et les *actes symptomés* des protagonistes, d'interpréter quatre rêves : celui de Blouma qui se situe au début du récit, celui très court de Mina au milieu et ceux de Hirshel, vers la fin du récit lorsque son inconscient peut enfin s'exprimer, et d'analyser le *cas limite* qu'offre le récit, afin de mieux comprendre le comportement des personnages et de tenter de saisir le sens des motifs récurrents tels que la douceur des gâteaux de Blouma, la main, la caresse, le lit, la respiration, le coq, la montre, les balances, les cigarettes, etc.

Sipour Pashout, -titre polysémique inspiré du yiddish : *A poshute maïse*¹⁹⁹, (et titre d'un poème écrit en yiddish par l'auteur et publié alors qu'il était encore adolescent²⁰⁰), veut à la fois dire *Une simple histoire* et *Une histoire répandue* mot tiré de la racine *p-sh-t* de laquelle découle ôter, retirer, tendre, étendre, répandue, etc. Le récit se déroule à Shiboush (représentation de Buczac, ville natale de l'auteur²⁰¹), tiré de la racine *š-b-š* de laquelle découle erreur, dérangement, confusion et endommagement des routes²⁰². « Ville des morts²⁰³ ». Erreur formulée par l'auteur lui-même qui, né en exil, a toujours imaginé qu'il était né dans la ville sainte²⁰⁴. Erreur, nom attribué à sa ville à la suite de traumatismes affectifs : absence au moment de la mort de ses deux parents ; violente déception amoureuse ? On peut se demander aussi quelles sont les raisons qui poussent Agnon à avouer, des années plus tard, à Arnold Band qu'il détestait Buczac²⁰⁵. Sharon Green note pour sa part : « Il est vrai que Shiboush est une telle erreur que même une simple histoire d'amour ne peut être racontée au sujet de ses habitants²⁰⁶ ».

5.4.1 La génération des parents

Les trois couples de parents –Mirel et Haïm Nacht (parents de Blouma), Tzirel et Barouch Meïr Horwitz (parents de Hirshel), Guédaliah et Bertha Tzimlich (parents

¹⁹⁹ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 239 et Y. Dgani, *Une simple histoire d'Agnon, le nom caché*, p 268 paru dans Yeroushalaym, ספרות, כרכים כ-כא, ירושלים ירושלים, מאסף לדברי

²⁰⁰ Ibid. p 33

²⁰¹ Ibid. p 243 « La ville, connectée à Lvov (Lemberg) par train, avait à cette époque a 15000 habitants dont 8000 Juifs ».

²⁰² Larousse, Nouveau dictionnaire Hébreu-Français, Israël 2006, p 695

²⁰³ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 37 citant dans sa longueur un article *Ir ha-métim* sur les Juifs de Buczac écrit et publié par le jeune Czaczkes/Agnon encore adolescent

²⁰⁴ Extrait du discours de S.Y. Agnon lors du Prix Nobel le 10 décembre 1966

²⁰⁵ A. Band, entretien, janvier 2012

²⁰⁶ S. Green, *Not a Simple Story*, Lexington Books, London, Boulder, New York, Oxford, p 36

de Mina)- que présente le récit, déterminent par leur environnement, leur caractère individuel et leur fonctionnement, le comportement de leur enfant unique (fait assez rare à cette époque pour le mentionner et qui permet à l'auteur de se focaliser sur un seul enfant). Afin de mieux saisir les réactions des jeunes protagonistes, leur différente sensibilité, leurs angoisses et leurs aspirations, la recherche abordera en premier la structure familiale afin d'évaluer sa situation, son état d'esprit lorsque l'enfant est conçu, le rôle qu'accordent les parents à leur enfant à venir et sa place au sein de la famille²⁰⁷.

Mirel et Haïm Nacht

C'est avec ironie que, dès les premières lignes, le narrateur joue sur la répétition et les sonorités des mots²⁰⁸, -beauté et mélodie d'un style²⁰⁹-, pour alléger l'atmosphère d'une chambre devenue irrespirable, lieu confiné où se meurt lentement la veuve Mirel²¹⁰ alors que « médecins et médicaments ont mangé ses biens sans guérir la malade²¹¹ ». Critique d'une médecine, chère et inefficace. Univers clos d'une mourante ; métonymie de Blouma et d'une société en déliquescence. La récurrence du verbe coucher²¹² dans les premières pages du récit souligne un état de *sommeil*²¹³.

Mirel, épouse traditionnelle, modeste et complaisante, apprécie tout ce que son mari fait et éprouve de la gratitude envers lui puisqu'il l'a délivrée de la maison familiale et des sautes d'humeur de son père. En livrant sa pensée, au style indirect libre, le narrateur confie le point de vue de cette femme simple qui, malgré ses manques, défend l'honnêteté de son mari Haïm, face à l'ambition dévorante du monde qui l'entoure et qui s'embourgeoise et qu'il n'a jamais pu intégrer parce qu'il ne savait pas magouiller²¹⁴. Ironie du prénom *haïm*, vies en hébreu - attribué ici à un personnage dont le lecteur découvre petit à petit son incapacité à vivre-, et du nom *Nacht*, nuit en allemand, allusion à son caractère sombre qui paralyse lentement le personnage entraînant sa famille dans la

²⁰⁷ G. Pankow, *Structure familiale et psychose*, p 97-98 « ... en d'autres termes, le rôle que les parents avaient au moment de la conception de leur enfant ».

²⁰⁸ *Sipour Pashout*, p 5 מירל האלמנה שכבה ימים רבים חולה, רופאים ורפואות אכלו את יגיעה ואת החולה לא רפאו

²⁰⁹ M. Kundera, *L'art du roman*, p 170

²¹⁰ M. Buber, *Les récits hassidiques*, Editions du Rocher, Paris 1978, p 326 Nom de la mère du *tsaddik* Rabbi Zousya

²¹¹ Ibid. p 5

²¹² *Sipour Pashout*, pp 5-6-7

²¹³ G. Pitchal, *La Tour Madame 1987*, conversations mises en forme par J. Belin, pp 11, 12, 19, 20, 21, 56, etc. texte non publié

²¹⁴ *Sipour Pashout*, p 18

misère²¹⁵. Généreuse, Mirel pense : « S'il ne réussit pas en affaires, vais-je aussi lui pourrir la vie à la maison²¹⁶ » ? Car elle « l'aimait d'avantage d'un amour qui ne demande pas de satisfactions matérielles²¹⁷ ». Manque de satisfactions : refoulement, frustration et soumission.

De leur union naît Blouma, une fille, -dont le nom se rapproche de *Blume* fleur en allemand et le poème de Heine²¹⁸ : « Je me promène parmi les fleurs... comme dans un rêve...²¹⁹ », ainsi que *baloum* fermé, bouché en hébreu qui évoque *otzar baloum*, trésor inépuisable. Blouma voit donc sa mère coudre les loques pour cacher leur misère alors que les yeux bleus de son père, embués de larmes, collés à son livre, sont incapables de lire. Père culpabilisé qui avoue à sa fille qu'il mérite d'être puni, tout en lui enseignant la lecture pour lui offrir la possibilité de découvrir à travers les textes, un monde différent²²⁰. Livres, fenêtres sur un monde imaginaire. Echappatoire. Aspirations. Motif récurrent tout au long du récit comme dans *Madame Bovary*²²¹. Blouma qui aime apprendre, lit rapidement contes et histoires. Les lectures, loin de l'émouvoir, développent sa réflexion ce qui étonne son père qui a les larmes faciles²²².

De dépit et de tristesse confie le narrateur, celui-ci meurt sur sa chaise laissant son épouse et leur fille dépourvues de tout²²³. En vendant le peu de biens qu'il possédait, Mirel tombe malade. Fragilité, manifestation du *ça* lorsque le *moi* se fissure.

Après être restée alitée plusieurs années, Mirel meurt laissant Blouma à son tour sans ressources. Tout en s'excusant, de n'avoir rien fait par orgueil, (négation qui selon Freud, affirme le contraire), elle conseille à sa fille de se rendre chez Barouch Meïr qui l'accueillera certainement dans sa maison. Puis, libérée d'un secret après avoir prononcé le nom de son parent, « Dieu eut pitié d'elle et la retira de ce monde²²⁴ ».

²¹⁵ Ibid. p 18

²¹⁶ Ibid. p 18

²¹⁷ Ibid. p 18

²¹⁸ *Ich wandle unter Blume*. Heine est cité par le narrateur dans une nouvelle d'Agnon *La dune de sable* publiée dans le recueil *Sur la poignée de la porte*, Schocken, Israël, 1998, p 278 « ... comme ... le palmier dans le poème de Heine ».

²¹⁹ « Je me promène parmi les fleurs où j'éclos avec elle, je me promène comme dans un rêve et tangué à chaque pas. Je tombe à tes pieds et le jardin grouille de monde »

²²⁰ Ibid. p 18

²²¹ G. Flaubert, *Madame Bovary*, pp 87-88, 111, 140, 159

²²² *Sipour Pashout*, p 19

²²³ Ibid. p 19

²²⁴ Ibid. p 5 "אלקים בשמים ידע את מכאובה ונטלה מן העולם"

La famille Nacht, malgré la misère, présente deux générations sans conflits apparents ; maintien d'une certaine tradition. Mais, qui dit maintien (de force) dit refoulement, souvent considéré comme « un effet direct de l'éducation et de la pression sociale²²⁵ ».

Encouragée par ses voisines qui lui achètent le billet de voyage, lui préparent des gâteaux, insistent pour qu'elle s'en aille, Blouma quitte ce réduit, cellule familiale, pour se rendre à Shiboush, ville inconnue où habite ce parent si riche et si populaire que sa demeure est connue de tous. Ce départ, clôt symboliquement une époque et ses valeurs, tout en mettant en exergue la résignation et la soumission comme mode de fonctionnement.

Barouch Meïr et Tzirel Horwitz

Barouch Meïr, -dont le nom veut dire « béni éclairant²²⁶ », -ironie lorsque le lecteur découvre qu'il laisse sa femme prendre toutes les décisions-, auquel Mirel fait allusion avant son décès, travaillait chez Simon Hirsh Klinger, commerçant enrichi par son travail. « La plus folle et la plus méprisable de toutes les classes humaines c'est celle des marchands²²⁷ ». Très rapidement, le jeune homme comprend son patron, homme indépendant et peu loquace, correct avec ses employés, qui se baigne dans la rivière y compris en hiver²²⁸, qui évalue d'un coup d'œil la marchandise vendue et qui a la réputation de passer la nuit à peser les produits²²⁹. Celui-ci se prend immédiatement d'affection pour le jeune homme de famille respectable bien que n'appartenant pas à la famille de Yeshi'a Halevi Horwitz²³⁰, c'est-à-dire un Horwitz mais pas des plus importants, habile commerçant, posé, réfléchi, travailleur et, « ... à qui le succès souriait²³¹ ». Pourtant, les six premières années, il ne lui adressa pas une parole de plus qu'à ses autres employés.

Au cours d'une nuit d'insomnie lors d'un déplacement, après que le jeune homme eut terminé son service militaire et qu'il était sur le point d'épouser Mirel, une parente à lui (et la mère de Blouma), Klinger, ne recevant pas de visites de courtiers et perdant tout

²²⁵ R. Diatkine, *Refoulement, défenses et interdits*, Tchou, Paris, 1979 p 14

²²⁶ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 50 Nom qu'emploie déjà Agnon dans ce que Band appelle un sketch en yiddish *Oif der elter* publié en 1907

²²⁷ Erasme, *L'éloge de la folie*, Le Castor Astral, 1989, p 102

²²⁸ L. Tolstoï, *Anna Karénine*, Gallimard, Paris 1972, préface de Louis Pauwels, p VII

²²⁹ *Sipour Pashout*, p 12 "ברוך מאיר הוא מאותם שהצלחה מאירה להם פנים"

²³⁰ Yeshi'a Halevi Horwitz, 1560-1621 auteur de *Shnei Louhot habrit*

²³¹ *Sipour Pashout*, p 11

espoir de marier sa fille qui vieillissait -le calcul des données selon le récit indique qu'elle avait alors environ 27 ans et Barouch Meïr environ 26-, donne sa Tzirel au jeune homme en lui disant qu'il était satisfait de lui²³². En imposant sa fille Tzirel, diminutif du yiddish *tzir*, ornement²³³, à Barouch Meïr, Klinger se débarrasse d'elle car il était devenu quasiment impossible de la marier à la suite du décès d'un fils devenu fou et parti vivre en forêt ; folie, tare considérée comme une hérédité familiale²³⁴. Malédiction jetée, il y a plusieurs générations, par le très pieu rabbin de la ville sur l'aïeul de Tzirel qui l'avait soutenu pendant des années mais qui accusa un jour ce rabbin d'être fou ; celui-ci riposta alors : « lui et ses fils seront fous²³⁵ ». Depuis, aucune génération de la famille n'échappe au sort. Drame et secret de famille lourd à porter. Honte, « ricochet d'un secret douloureux...²³⁶ ». *Ricochet* : « Les traumatismes mal élaborés par une génération sont donc à l'origine de comportements étranges auxquels les enfants assistent, où même dont ils sont victimes sans avoir d'explication²³⁷ ».

Freud, qui croit au hasard extérieur²³⁸ mais pas au hasard intérieur²³⁹, écrit que le superstitieux qui attend le malheur²⁴⁰, ne comprend pas « ses propres actes accidentels » et déplace leur source vers le monde extérieur ; processus utilisé pour résoudre anthropomorphiquement le monde depuis que les hommes pensent²⁴¹. Réminiscences « préscientifiques », caractéristiques d'une époque charnière où se déroule l'histoire.

Mais, revenons aux Klinger et à la série de « coïncidences singulières²⁴² » survenues après avoir, depuis l'incident, surprotégé les garçons, les *castrant* au point de leur faire perdre leur virilité, leur raison (d'être), jusqu'à ce qu'ils sombrent dans la folie. Erreur, « ... de croire que les secrets familiaux correspondent à des actes répréhensibles dont nos ancêtres se seraient rendus coupables. La réalité est bien différente ; la plupart sont liés à des traumatismes mal élaborés²⁴³ ». Expliquant le processus de l'élaboration, Tisseron précise qu'elle se fait en deux étapes, *l'assimilation* puis *l'accommodation*. Une première

²³² Ibid. p 13

²³³ A. Band, note du 14 avril 2012

²³⁴ *Sipour Pashout*, p 17

²³⁵ Ibid. p 15 "דעתו ודעת בניו נטרפה"

²³⁶ S. Tisseron, *Les secrets de famille*, p 57

²³⁷ Ibid. p 21

²³⁸ S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p 326

²³⁹ Ibid. p 323

²⁴⁰ Ibid. p 326

²⁴¹ Ibid. pp 324-325

²⁴² Ibid. p 329

²⁴³ S. Tisseron, *Les secrets de famille*, p 15

qui déstabilise, et une seconde qui implique un changement au niveau des « organes physiques » mais aussi « des caractéristiques psychiques », *mentalisation*²⁴⁴, sorte de digestion de l'évènement.

Le narrateur mentionne que Barouch Meïr épouse Tzirel à cause de son argent et de son or²⁴⁵. Puis, insécurisé²⁴⁶, –inconsciemment culpabilisé (lutte entre le surmoi et le moi pêcheur) de n'avoir pas tenu son engagement envers sa parente pour favoriser un choix matériel-, flatté d'épouser la fille de son patron et ne voulant pas que cette union soit uniquement un mariage arrangé, il se prit au jeu et se mit à la courtiser. La différence de classe rendait Tzirel mystérieuse et il avait le sentiment qu'une part d'elle lui échappait. Fasciné par son aisance car elle « changeait de robe et chaque robe la changeait²⁴⁷ », il en était amoureux et s'en étonnait. Étonnée, elle l'était également car il la courtisait et elle se demandait ce qu'il attendait d'elle et qu'elle ne lui donnait pas²⁴⁸ ; l'affection qu'elle n'a jamais su manifester ? Tzirel ne chercha pas à avoir d'enfants²⁴⁹ ; situation peu maternelle justifiée par un traumatisme vécu : peur –à la fois consciente et inconsciente- d'avoir un fils frappé par la malédiction du rabbin et de revivre l'épisode familial douloureux de son frère. Fonction biologique refoulée. Lorsqu'elle apprend qu'elle est enceinte, on peut supposer le désarroi qu'elle éprouve dans un premier temps puis, par la suite, son désir d'avoir une fille.

A la naissance de Hirshel, -dont le prénom évoque Hershele Ostropoler, personnage du folklore juif²⁵⁰ et *Hirsch*, cerf en allemand, (*tzvi* en hébreu), dont la consonance est proche de Charles (Bovary)-, « son fils²⁵¹ », celui de Barouch Meïr qui a alors vingt-six ans, précise le narrateur pour souligner le plus impliqué des parents, Tzirel « posa dans ses mains le secret qu'elle portait dans son cœur²⁵² ». D'apparence anodin, ce geste, presque un abandon, déterminera l'avenir de son fils car sa mère, inconsciemment, lui fait porter le poids des préoccupations des générations précédentes²⁵³. En se débarrassant de son fils, et

²⁴⁴ Ibid. p 16 Terme anglo-saxon dont une référence est citée en note de bas de page : P. Fonagy, A. Bateman, *Psychothérapie pour trouble de personnalité limite : un traitement à base de mentalisation*, NY, Oxford University Press, 2004

²⁴⁵ *Sipour Pashout*, p 17

²⁴⁶ Ibid. p 13

²⁴⁷ Ibid. p 13 "כל שמלה חדשה שלבשה עשאוה חדשה בעיניו"

²⁴⁸ Ibid. p 13

²⁴⁹ Ibid. p 11

²⁵⁰ V. Dymitch, *Contes populaires juifs d'Europe centrale*, p 272

²⁵¹ *Sipour Pashout*, p 13

²⁵² Ibid. p 13 similitude avec Emma Bovary qui souhaite un fils et met sa fille en nourrice p 149

²⁵³ S. Tisseron, *Les secrets de famille*, p 10

du secret qu'il symbolise, elle reproduit le schéma comportemental de son père à son égard et installe en lui « des habitudes mentales et relationnelles » qui influenceront sa vie²⁵⁴. Le lecteur notera que Hirshel arrive donc au monde marqué par deux « secrets » de famille : - le premier, *transgénérationnel*²⁵⁵, « constitué d'éléments... « bruts²⁵⁶ »... traumatismes mal élaborés par les générations précédentes » : ici, le sort jeté sur les ancêtres mâles de la famille Klinger et, le second *intergénérationnel*²⁵⁷, « vécus psychiques parentaux élaborés²⁵⁸ » : rupture du mariage entre Barouch Meïr et Mirel ; secrets qui pèseront donc sur Hirshel et influenceront ses comportements.

D'autant plus qu'en accomplissant ce geste, Tzirel prive son fils de ce « *handling* maternel²⁵⁹ » duquel émerge, au cours « des jeux entre le corps de la mère et le corps de l'enfant²⁶⁰ », le Moi-peau comme représentation psychique²⁶¹. Carence qui conduit à deux formes d'angoisse, l'une qui trouve son origine dans une excitation pulsionnelle diffuse et permanente et l'autre, par un sentiment d'un « Moi-peau passoire » qui a des difficultés à conserver les souvenirs qui fuient, d'où le sentiment d'un « intérieur qui se vide » essentiellement en ce qui concerne l'agressivité nécessaire pour s'affirmer²⁶².

Dans *Développement et psychosomatique*, J.M. Gauthier note que dès la naissance d'un nouveau-né, l'interaction mère/bébé est essentielle pour l'enfant qu'elle stimule tout en régulant toutes sortes d'émotion²⁶³. Séparation traumatique pour Hirshel enfant unique²⁶⁴, lorsque Tzirel prend ses distances pour tenter de se protéger et minimiser une relation qui pourrait devenir douloureuse. Tenter de maîtriser les sentiments avant de vouloir maîtriser le cours des événements. Ce faisant, elle déstabilise le symbolique *triangle enfant-père-mère*²⁶⁵ et compromet la formation des *étapes préœdipiennes* et *œdipienne* chez son fils, formation qui selon Lacan, ne dépend que du désir de la mère et

²⁵⁴ Ibid. p 44

²⁵⁵ Ibid. p 11

²⁵⁶ Ibid. p 11

²⁵⁷ Ibid. p 10

²⁵⁸ Ibid. p 11

²⁵⁹ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, Dunod, Paris 1995, p 124

²⁶⁰ Ibid. p 124

²⁶¹ Ibid. p 124

²⁶² Ibid. p 125

²⁶³ J.M. Gauthier, *Développement et psychosomatique*, dans *Entre l'âme et le corps : douleur et maladie*, p 44

²⁶⁴ D. Shatran, *Les problèmes de dépendance et d'identification dans la vie de Hirshel Horwitz*, dans שדה חמ"ד, הוצאת הספרים של הסתדרות המורים בישראל, תל אביב, תשל"א ע 297

²⁶⁵ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, Le Seuil, Paris 1998, p180

de sa première symbolisation²⁶⁶ et qui joue un rôle essentiel par la suite dans la sexualité de l'enfant. Lacan insiste en disant que du champ *préœdipien*, émergent perversion et psychose²⁶⁷ et souligne le rapport entre le complexe d'Œdipe et la génitalisation qui détermine virilité et féminisation²⁶⁸. Déposé dans les bras de son père, mère absente : « Œdipe inversé n'est jamais absent de la fonction de l'Œdipe... la composante d'amour pour le père ne peut en être éludée²⁶⁹ » ce qui conduit à une *position d'inversion*, position passivée qui resurgit au bon moment où le sujet se trouve « dans une espèce de bissectrice d'angle *squeeze-panic*... bien avantageuse qui consiste à se faire aimer du père » en mettant en avant le côté féminin, ce qui peut conduire à un danger de castration et une forme d'homosexualité inconsciente²⁷⁰.

Aussi, en s'éloignant de son fils, Tzirel prive le nourrisson « d'être pensé » dans sa relation à la mère, indispensable pour penser à son tour²⁷¹ ; ambivalence de la mère qui penche du côté négatif où la haine va s'avérer plus tard destructrice²⁷² ; d'autant plus qu'en ne vivant pas de relation privilégiée avec sa mère, Hirshel ne peut élaborer sa position narcissique²⁷³ et, en grandissant, ne parvient pas à vivre la perte symbolique de la séparation donc à en intégrer l'idée²⁷⁴. Donc en se détachant de son nouveau-né, Tzirel prive également son fils d'un développement de la pensée née de « ce mouvement réciproque de « reconnaissance²⁷⁵ ». Précisant que « ... des mères fortes et autoritaires ont tendance à élever des garçons faibles et passifs, incapables de gagner l'objet de leur désir (émotions dans le texte en anglais)²⁷⁶ », N. Ben Dov souligne que, Tzirel, personnage actif et autoritaire, est en grande partie responsable du caractère de son fils et des difficultés qu'il rencontre²⁷⁷.

Pour « contrer la souffrance²⁷⁸ », Tzirel, qui ne sera jamais très affectueuse avec son fils, retourne au travail²⁷⁹. Pourtant, ce que Barouch Meïr « avait dans ses mains, il le

²⁶⁶ Ibid. pp 181-182

²⁶⁷ Ibid. p 163

²⁶⁸ Ibid. pp 165-166

²⁶⁹ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, pp 170-171

²⁷⁰ Ibid. p 171

²⁷¹ M. Benhaïm, *L'ambivalence de la mère*, Editions Eres, Paris, 2011, 12

²⁷² Ibid. p 19

²⁷³ Ibid. p 19

²⁷⁴ Ibid. p 22

²⁷⁵ Ibid. p 12

²⁷⁶ N. Ben Dov, *Agnon's Art of Indirection*, p 75

²⁷⁷ Ibid. p 74

²⁷⁸ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 24

²⁷⁹ *Sipour Pashout*, p 11

serrait contre son cœur²⁸⁰ » jouant avec lui, même lorsqu'ils étaient seuls. Le désinvestissement de la mère laisse la place à une relation fusionnelle entre le père et le fils, ce qui n'empêche pas le trio de fonder d'une famille ; fonction biologique de reproduction accomplie pour Tzirel et confirmation d'une position sociale pour Barouch Meïr. « Obéir aux commandements de Dieu afin de perpétuer la race en établissant une cellule familiale et, à travers elle, des descendants²⁸¹ ». Et, dynamisé par ce sentiment de bonheur, redoublant d'énergie, Barouch Meïr améliore jour après jour la boutique devenue entre-temps la sienne, proposant des médicaments, des produits d'entretien pour cuirs etc. à des prix imbattables qui attirent même d'autres commerçants.

Malgré la rupture du mariage avec sa parente Mirel, Barouch Meïr reste en bons termes avec les parents de celle-ci leur envoyant chaque année une carte de vœux qui, accrochée au mur, jaunissait avec le temps. Musique du texte et répétitions qui soulignent l'ironie²⁸². Rappel annuel d'une trahison et comparaison récurrente entre une réussite financière et un échec, une ascension sociale et une descente en enfer. Frustration refoulée de Mirel devant le statut auquel elle aurait pu accéder et l'incapacité de son mari qui engendre la misère par opposition à Barouch Meïr à qui tout réussit. Équilibré, les instincts domptés (donc refoulés) « l'homme civilisé a fait l'échange d'une part de bonheur possible contre une part de sécurité²⁸³ », intègre et heureux de sa réussite, Barouch Meïr se rend à la synagogue et, contrairement à son épouse, se montre généreux lorsqu'il est sollicité²⁸⁴. Vivant en paix avec lui-même et les autres, il est disponible pour ses affaires. Tranquille, il dirige ses employés sans autorité tout en leur apprenant à se comporter comme il faut vis-à-vis des clients afin de ne jamais les perdre²⁸⁵.

Quant à Tzirel, sa femme, celle-ci apprécie les bons repas et pense que l'occupation principale des femmes est de manger et de boire²⁸⁶. Plaisirs de la bouche, compensation, *dérivatifs sexuels* : viandes saignantes –qui font d'elle selon Oz une « mère rouge²⁸⁷»-,

²⁸⁰ Ibid. p 13 "והרי הוא אוהבו וכורכו על לבו"

²⁸¹ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 240

²⁸² *Sipour Pashout*, p 17 בכל שנה ושנה לראש השנה היה שולח להם כרטיסי ברכה

²⁸³ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 69

²⁸⁴ *Sipour Pashout*, p 12

²⁸⁵ Ibid. p 12

²⁸⁶ Ibid. p 22 Amos Oz constate dans *The Silence of Heaven*, p 10 « Ceci est la paix bovine de Tzirel dans *Une Simple Histoire* « qui renonça à tout pour manger et boire »... renonça à une vie émotionnelle. Plaçant le pouvoir avant l'amour. Castration de l'âme. Comme dit Hirshel... à propos de son oncle devenu fou : « Son cœur était un espace mort en lui »

²⁸⁷ A. Oz, *The Silence of Heaven*, p 38 "... la mère "rouge", grossière et autoritaire de Hirshel »

rôties ou en ragouts ; rate, gésiers ou estomac « nourriture... proie²⁸⁸ »; rapport carnassier à la viande, cannibalisme primaire, qui ne l'empêche pourtant pas de manger des plats un peu plus sophistiqués et bourgeois : volaille farcie de semoule, pain cuit au four puis trempé dans la sauce et qui fond dans la bouche. « Opposition entre le rompu et le lié²⁸⁹ » : nourritures « masculines²⁹⁰ » associées à la chasse et à la vie en plein air et nourriture féminine liée à la maison. Assise confortablement dans une chaise elle ressemblait « à une poule prête à nourrir les poussins²⁹¹ ». Première allusion dès le début du récit à ce coq naissant, autour duquel va se construire la scène de folie de Hirshel. Allusion également à la responsabilité maternelle. Pour Freud, la faim représente une des pulsions qui conservent l'individu²⁹².

Exigeante, Tzirel attend qu'on lui serve une grande variété de plats ; versatile, « ce qui plait à tout le monde ne lui plait pas, ce qui lui plait un jour ne lui plait plus le lendemain²⁹³ ». Le lecteur notera la répétition du mot *na-ah* dans ce passage du récit - quatre fois en quatre phrases²⁹⁴, puis six fois en deux lignes- décrivant le rapport de Tzirel à la nourriture. Ironie lorsque l'on sait que le mot *na-ah*, élégante en hébreu²⁹⁵, renvoie à *calah na-ah*, mariée élégante²⁹⁶. *Condensation*²⁹⁷, jeu d'esprit autour d'une contradiction qui consiste à trouver avec habileté des ressemblances aux choses dissemblables selon Freud²⁹⁸ et qui, selon Lacan, aurait deux faces : d'une part l'ambiguïté du signifiant et de l'autre l'expression de l'inconscient²⁹⁹.

Pour racheter l'erreur de son aïeul, Tzirel pousse Hirshel dans un premier temps à entreprendre des études rabbiniques mais, se rendant compte que les études religieuses l'ennuient et, que celles-ci ne conduisent pas à un enrichissement matériel, elle accepte que son fils y mette un terme³⁰⁰. Et, craignant que les études universitaires séculaires le rendent

²⁸⁸ R. Barthes, *L'empire des signes*, p 31

²⁸⁹ B. Alavoine, *De Proust à Simenon : l'aliment au cœur du sensible*, dans *Le roman et la nourriture*, p 68

²⁹⁰ Ibid. p 70 « Une dernière distinction pourrait être faite entre les nourritures féminines et les nourritures masculines... soupes, thés et polenta féminins aux pains, poulets, rôtis, daubes et cafés masculins... »

²⁹¹ *Sipour Pashout*, p 22 "כתרגולית זו שבאה להטיל מזונותיה לעופות"

²⁹² S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 72

²⁹³ *Sipour Pashout*, p 22 "היתה סעודה נאה אינה נאה לצירל, נאה אתמול אינה נאה היום"

²⁹⁴ Ibid. p 22

²⁹⁵ Ibid. p 22

²⁹⁶ Ibid. p 11

²⁹⁷ S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, p 101 Voir Glossaire termes psychanalytiques p 399

²⁹⁸ Ibid. p 46

²⁹⁹ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, p 85

³⁰⁰ *Sipour Pashout*, p 15

fou, elle l'intègre dans la boutique³⁰¹. En style indirect libre, le narrateur nous entraîne dans la pensée de Tzirel : « Que n'ont-ils pas fait pour le (mon frère) guérir sans y arriver. Ils ont déchiré ses livres, il en a trouvé d'autres. Ils l'ont renvoyé de la maison, il s'en est allé vers la forêt où il s'est nourri de graines et d'herbes comme les animaux jusqu'à ce que mort s'ensuive³⁰² ». Peur non formulée qui ne cesse de la hanter au sujet de son fils...

Le soir, la porte de la boutique à moitié fermée, le couple Horwitz vit en unisson un moment d'intimité devant la caisse ouverte (comme un sexe, objet de plaisir)³⁰³. Là, les deux comptent la recette et trient pièces et billets³⁰⁴. Partage d'une même jouissance à l'écart des regards. Ironique, -trahissant la pensée intime du couple- le narrateur s'adresse directement à Barouch Meir : « Comme c'est plaisant de rester le soir à la boutique les pièces posées devant toi. Tu ajoutes un dinar à l'autre et tu les dresses sur un côté de la table et tu vois, tu sens que tu as atteint une situation que tu désirais³⁰⁵ » ; puis, taquin, lui raconte les couples amoureux qui se promènent à l'extérieur au même moment ; forme différente d'émotion et de jouissance alors qu'ils sont assis à l'intérieur dans une atmosphère imprégnée « par l'odeur de figues, de raisins secs et de cannelle³⁰⁶ » ; « le rapport entre fruit et éros n'est plus à souligner³⁰⁷ ». Figs, fruits défendus de la Genèse³⁰⁸, vignes citées dans le Cantique des cantiques³⁰⁹ tout comme la cannelle³¹⁰ et les épices ; allusion à une sensualité sous-jacente confinée dans des boîtes, refoulée. Et le couple assis, silencieux, les oreilles tendues essaye de capter cette émotion charnelle qui émane de la vie extérieure³¹¹. Allusion au conte *Un mari et une femme* ? « Un homme et une femme marchaient sur une route en bavardant avec animation. On voyait qu'ils étaient très contents d'être ensemble. Hershele Ostropoler se trouvait là. Un passant lui dit en montrant l'heureux couple :- Comme ils ont l'air heureux ! Ce doit être un mari et une femme ! Hershele sourit. –Oui. C'est un mari et une femme. Seulement, lui n'est pas son

³⁰¹ Ibid. p 14

³⁰² Ibid. p 14 "כמה עשו אבותיו לשפות את דעתו ולא הועילו. קרעו את ספריו, מצא אחרים. הגלוהו מן הבית, יצא ליער ונתפרסם שם מגרגרי שדה ועשבים כבהמה עד שנטרד ומת"

³⁰³ Ibid. p 37 עושים כאחד

³⁰⁴ Ibid. p 37

³⁰⁵ Ibid. p 37 "אין לך נאה משיבת לילה בחנות בשעה שמעותיך מנוחות לפניך. אתה מצרף דנר לדינר וזוקפם בצדי השולחן ורואה ורואה ומרגיש שהגעת למקום שביקשת"

³⁰⁶ Ibid. p 37 "וריה תאנים וצמוקים וקנמון בא אליך"

³⁰⁷ A.J. Baudrier, *Le roman et la nourriture*, Presses Universitaires de Franche Comté, 2003 p 8

³⁰⁸ *La Bible, Genèse 3,7* « ... ils cousurent ensemble des feuilles de figuiers... »

³⁰⁹ Ibid. *Cantique des cantiques*, 1,5 et 13 ; 2,15 ; 6,11 ; 8,11 et 12

³¹⁰ Ibid. 3,14

³¹¹ *Sipour Pashout*, p 37

mari à elle, et elle n'est pas sa femme à lui³¹² ». Opposition entre un amour établi et l'excitation d'une rencontre fugitive, volée à la vie. Car, le narrateur constate que les premières émotions sont passées et que le couple, qui communique peu, est soudé par l'argent qu'ils « amassent jour après jour³¹³ ». Travail et âpreté au gain, sont vécus comme la *sublimation*³¹⁴ d'une *libido*³¹⁵ presque toujours refoulée.

Le couple Horwitz est complémentaire dans le travail. En commerçante avertie, Tzirel est attentive à ses clientes qui représentent son passé, son présent, son futur et son univers ; prévoyante, elle ne méprise ni l'acheteur pauvre qui dépensera d'avantage lorsqu'il aura gagné à la loterie³¹⁶ ni l'enfant qu'elle accueille en lui tenant affectueusement le menton et à qui elle donne un peu plus pour son argent en pensant : « petit client petits besoins, grand clients grand besoins³¹⁷ » cultivant ainsi la clientèle de génération en génération. Elle a l'habitude de se tenir « près des balances à la porte³¹⁸ » pour mieux surveiller ce qui se passe et son « importante conversation³¹⁹ » avec les clientes lui permet d'apprendre toutes sortes de choses (comme par exemple le fait que Tzimlich est très riche et donc, elle s'en rapproche³²⁰). Tzirel trouve « sa place sur les deux échelles, la plus basse sur celle de la pureté, la plus élevée par conséquent, sur celle de la connaissance³²¹ ». Barouch Meïr quant à lui « écrit, inscrit, efface et passe de nombreuses commandes selon les saisons...³²² ».

L'auteur attribue à Barouch Meïr et à Tzirel des *actes symptomatiques* récurrents : lui, se frotte les mains lorsqu'il est satisfait et, lorsqu'il veut réfléchir, sort la montre de sa poche et la palpe. Faussement affectueuse, Tzirel tient les enfants par le menton et, lorsqu'elle est agacée par quelque chose, se pince les lèvres ; « ... ce qui n'est pas dit avec des mots, l'est toujours autrement, à travers des gestes, des attitudes, des mimiques... L'être humain utilise en effet d'abord son corps pour se donner une représentation de ce

³¹² V. Dymchitz, *Contes populaires juifs d'Europe orientale*, pp 274-275

³¹³ *Sipour Pashout*, p 37

³¹⁴ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 409

³¹⁵ *Ibid.* p 402

³¹⁶ *Sipour Pashout*, p 10

³¹⁷ *Ibid.* p 9 "בקטנתו צרכיו מועטים לכשיגדל צרכיו מרובים"

³¹⁸ *Ibid.* p 74 "אצל המאזנים שבפתח יושבת צירל"

³¹⁹ *Ibid.* p 74 "גדולה מכולם שיחת צירל"

³²⁰ *Ibid.* p 74

³²¹ R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, p 90 au sujet des « snobs »

³²² *Sipour Pashout*, p 74 "גדולים מעשי ברוך מאיר שכותב ורושם ומוחק ומזמין סחורה סחורה בעונתה"

qu'il vit, et c'est pourquoi le corps est l'espace privilégié de la mise en scène de l'indicible³²³ ».

Guédaliah et Bertha Tzimlich

Le nom de Guédaliah est tiré de la racine *g-d-l* « grandir, augmenter, cultiver » en hébreu, auquel s'ajoute le nom de Dieu qui signifie : « Dieu est grand » et, *ziemlich* qui veut dire plutôt ou presque en allemand ; ironie du nom « Dieu est grand presque ». Paysan, fils d'un marchand de lait, parti de rien et devenu propriétaire d'une ferme très active, Guédaliah, travailleur acharné, est un homme généreux, ni jaloux ni orgueilleux et, malgré une peur permanente du lendemain et l'effroi de manquer d'argent, il sert à manger aux pauvres chez lui³²⁴. « ... Celui qui a souvent souhaité du mal à d'autres, mais qui dirigé par l'éducation, a réussi à refouler ces souhaits dans l'inconscient, sera particulièrement enclin à vivre dans la crainte perpétuelle qu'un malheur ne vienne le frapper à titre de châtement pour sa méchanceté inconsciente³²⁵ ». Pratiquant, plus par sens communautaire que par convictions³²⁶ il lit, comme pour compenser, des psaumes et les aventures du Baal Shem Tov, *tsaddik* fondateur du hassidisme³²⁷. Le couple doit sa fortune à un dur labeur et contrairement aux couples qui réussissent (les Horwitz par exemple) Guédaliah n'est pas sous l'emprise de son épouse³²⁸ ...

... Briandel, une femme simple dont le caractère s'est formé avant leur réussite financière, qui ne se considère pas supérieure à lui. Elle change de nom en changeant de statut social et se fait appeler Bertha. Même les moqueurs s'y habituent et l'appellent « la Dame du village de Malikrovik en son absence et Madame Tzimlich devant elle³²⁹ ». Pourtant, comme une femme riche, elle gronde ses domestiques lorsqu'ils brisent un objet (*acte symbolique, intention inconsciente* de la part des domestiques) ou n'écoutent pas ses ordres ce qui effraie Guédaliah qui a peur que sa chance tourne et « que Dieu ne les transforme en domestiques³³⁰ ».

³²³ S. Tisseron, *Les secrets de famille*, p 4

³²⁴ *Sipour Pashout*, p 75-76-77

³²⁵ S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p 326

³²⁶ *Sipour Pashout*, p 77

³²⁷ *Ibid.* p 76

³²⁸ *Ibid.* p 78

³²⁹ *Ibid.* pp 78-79 "אחר ימים נתרגלו לקרותה שלא בפניה האדונית מכפר מאליקרוביק ובפניה מרת צימליך"

³³⁰ *Ibid.* p 78 "הלוא למחר הקדוש ברוך הוא זוקף אותם והוא והיא יצטרכו לשמשם"

Bertha qui a appris très jeune à travailler ne perd pas son temps à bavarder avec des amies³³¹. Généreuse avec ses parents elle leur envoie de l'argent alors que Guédaliah, négligeant, ne leur en donne que lorsqu'ils viennent. C'est l'image d'un couple où les deux partenaires se complètent bien : « sans elle ils (leurs parents) auraient eu faim et il (Guédaliah) aurait été triste et plein de remords³³² ».

A la naissance de leur fille unique, Mina, seule héritière, dont le nom évoque *Minne*, amour en allemand ancien³³³, et dont la consonance se rapproche d'Emma (Bovary), son père, dont la réussite n'est plus une priorité, porte son anxiété sur sa fille qui le comble³³⁴ (relation de Dina à son père dans *Agounot*³³⁵). Le narrateur ne donne aucun détail sur son enfance mais raconte qu'adolescente, elle reçoit une éducation en pension à Stanislav, ville voisine où elle apprend le français, la broderie et le piano, ce qui accentue le décalage entre elle et ses parents.

Lorsque sa fille épouse Hirshel, Bertha lui confie : « Toute notre angoisse ne vient que du fait que la foi est ébranlée. Les hommes sont occupés avec eux-mêmes et oublient leur créateur. Une jeune femme regarde dans le miroir pour se rendre belle pour son mari. Ensuite elle regarde son mari pour voir s'il est content d'elle, ensuite elle regarde le miroir pour voir si l'image qu'a vu son mari est plaisante, qu'elle regarde le miroir ou qu'elle regarde son mari, elle écarte son cœur de son Père qui est au ciel. Elle ne sait pas que l'homme change, parfois il est agité comme un arbre dans la tempête parfois il est comme une hirondelle fatiguée. Mais enfin je me demande qu'elle différence ça fait si ton mari regarde comme ci ou comme ça puisque vous êtes mariés l'un à l'autre. Dieu vous a mariés, quelle place y a-t-il pour analyser ses regards. Si j'avais suivi tous les regards de ton père nous ne serions pas là où nous sommes³³⁶ ». Allégeance au mari ; liens sacrés du mariage religieux. Evocation d'une société en transformation.

³³¹ Ibid. p 78

³³² Ibid. p 78 "אלמלא היא הם מתמקמים מרעב והוא מתמקמק מצער וחרטה"

³³³ N. Ben Dov, *Agnon's Art of Indirection*, p 80

³³⁴ *Sipour Pashout*, p 78

³³⁵ *Agounot*, pp 329-330

³³⁶ *Sipour Pashout*, p 143 "אין כל צרה באה אלא מפני שנתרופפה האמונה. בני אדם טורדים בעצמם ושוכחים את בוראם. אשה *Sipour Pashout*, p 143 צעירה מסתכלת במראה כדי להתנאות לפני בעלה. אחר כך היא מביטה בבעלה לראות אם דיוקן שמצא בעלה הוא נאה, או שמסתכלת במראה או שמסתכלת בבעלה, מתוך כך היא מסירה לבה מאביה שבשמים. היא אינה יודעת שרוחו של אדם עשויה להשתנות, עתים סוער כערבה בסער ועתים שוכן כסנונית יגעה. בכלל שואלת אני מה חילוק יש אם בעלך הביט כך או כך, נשואים אתם זה לזה. אלקים זיווג אתכם, מה מקום יש למשמש את מבטיו. אילו הייתי עוקבת כל מבטיו של אביך לא היינו מגיעים למה שהגענו"

Entre les Horwitz et les Tzimlich

C'est à travers le commerce et les visites régulières de Guédaliah Tzimlich à Barouch Meïr que les deux hommes se rapprochent. Dans un premier temps, fait rare étant donné le manque d'hospitalité à Shiboush, les Horwitz invitent Tzimlich à boire un café chez eux puis, à manger les gâteaux de Blouma après l'arrivée de la jeune fille ; Guédaliah prend l'habitude de demander à Barouch Meïr d'expédier de sa part des cadeaux aux notables de la région à qui il voulait faire plaisir –soudoyer- sans se retrouver en prison³³⁷. Heureux de l'association avec Barouch Meïr, il craint d'entraîner son partenaire dans de mauvaises affaires³³⁸. Toutefois, soulignant le rôle central des règles de bienséance dans une société qui s'embourgeoise, le narrateur précise que Shiboush est satisfaite des deux familles³³⁹.

Le lecteur notera que Meshoulam, le frère de Barouch Meïr, et sa femme se trouvent parmi les couples de la génération des parents mais, contrairement à son frère, celui-ci vit hors de Shiboush, ne s'est pas enrichi et ne peut faire le déplacement lors du mariage de Hirshel.

5.4.2 « Les passeurs » : Yona Tauber et Akavia Mazal

Yona Tauber, dont le nom évoque doublement la colombe, *yonah* en hébreu et *Taube* en allemand (qui signifie également « sourd »), est courtier en mariage. Epicurien, plus cultivé que d'autres, il écrit un article, publié par *L'aigle* un journal de Lemberg et étudié par les érudits de la maison d'études de Shiboush³⁴⁰. Silencieux, lorsque Tzirel lui parle de son projet de marier Hirshel à Mina, il écoute en jetant un coup d'œil en direction de la boutique -évaluation des biens -, tout en allumant une cigarette coupée en deux³⁴¹, *geste symptomatique* récurrent, symbole du métier de « briseur d'amour » au profit d'alliances familiales. Subtil et manipulateur, Tauber ne donne jamais l'impression d'organiser un mariage tout en persuadant les enfants d'accomplir, sans qu'ils ne s'en doutent, le vœu de leurs parents³⁴². A cause de son statut et de son parcours atypique, le

³³⁷ Ibid. p 34

³³⁸ Ibid. p 78

³³⁹ Ibid. p 75

³⁴⁰ Ibid. p 32

³⁴¹ Ibid. pp 30-31

³⁴² Ibid. p 31

narrateur ironique précise que ce que dit Tauber est pris au sérieux et « lorsque Tauber dit de Mina que c'est une jeune fille éduquée tu sens que Mina est très instruite³⁴³».

Lorsque Tauber, en bonne santé, perd son épouse malade³⁴⁴ il épouse la fille bossue du boucher Stein pour s'occuper de la maison et des orphelins afin qu'il puisse travailler³⁴⁵ et, malgré les ragots du village, Tauber ne regarda que ses qualités³⁴⁶. Mariage d'intérêt. Penchants homosexuels ?

Personnage qui « émigre³⁴⁷ » de texte en texte, Akavia Mazal, -prénom tiré de la racine '-k-v en hébreu qui veut dire : suivre, pister, traquer mais aussi tromper duper, retenir, empêcher et dont le nom *mazal* signifie sort, chance et destin en hébreu-, apparaît déjà dans le premier roman d'Agnon *A la fleur de l'âge*, publié en 1922. Dans ce récit, il ne peut épouser Léa son grand amour, dont le père s'oppose à leur union précipitant la mort de sa fille. C'est Tirtza, de la racine *r-tz-h*, vouloir, la fille de celle-ci qu'il épouse plus tard. Professeur, Mazal a publié un livre sur le très vieux cimetière de Shiboush³⁴⁸. Il évoque pour le lecteur à la fois un amour contrarié, à l'image des couples Barouch Meïr-Mirel et Hirshel-Blouma, puis une alternative heureuse, un brin sulfureuse dégageant une aura romantique à cause de son mariage avec la fille de sa bien-aimée. Le couple habite un quartier résidentiel non juif à la périphérie de Shiboush³⁴⁹. Limites de la ville ; pour souligner un comportement social limite. Tirtza est gravement malade mais comme le souligne Amos Oz, la maladie qui sépare Akavia de Léa dans *A la fleur de l'âge*, le lie à Tirtza dans *Sipour Pashout*³⁵⁰. Mazal et Tauber représentent tous deux, par un article, un livre et la transmission des traditions, un lien entre les générations.

³⁴³ Ibid. p 82 " כשטויבר אומר עלמה משכילה אתה מרגיש שהשכלה הרוויחה שנתלתה במינה "

³⁴⁴ Ibid. p 33

³⁴⁵ Ibid. p 173

³⁴⁶ Ibid. pp 173-174

³⁴⁷ U. Eco, *Lector in fabula*, p 167

³⁴⁸ Ibid. p 81

³⁴⁹ Ibid. p 118

³⁵⁰ A. Oz, *The Silence of Heaven*, p 42

5.4.3 La génération des enfants : Blouma, Hirshel, Mina (parents et amis)

Tzirel, Hirshel et Blouma

Blouma, se trouve donc, dès la première page, orpheline de père, de mère et possède si peu, que tous ses biens tiennent dans un baluchon qui contient, selon Jabès, « ... la terre et plus d'une étoile³⁵¹ ». Suivant les conseils de ses généreuses voisines, elle quitte son domicile et arrive, après un voyage en voiture tirée par des chevaux, dans une maison où elle attend, assise sur une chaise, la venue d'un proche.

L'arrivée en premier de Tzirel lui confère un rôle central dans l'histoire. Celle-ci, ne se doutant pas de ce qui l'attend, tient la jeune fille affectueusement par le menton, *acte symptomatique* et demande à la jeune fille qui elle est et ce qu'elle désire³⁵². Blouma se présente et raconte qu'elle est ici parce qu'orpheline, elle n'a nul autre endroit où se rendre³⁵³. Naïveté d'une adolescente certainement tenue à l'écart des histoires du passé qui ne peuvent que les désunir. Tzirel grimace et se tait ; *acte manqué*, expression de l'inconscient qui se produit lorsque le *moi* baisse sa vigilance à cause d'un incident ou d'une émotion³⁵⁴ ; ici, la présence de la jeune fille renvoie soudain vers un passé qui risque de déstabiliser le confort de leur vie actuelle ; on peut supposer que celle-ci personnifie inconsciemment dans l'esprit de Tzirel la fille qu'elle a souhaitée au moment de sa grossesse. Fille portée par la femme destinée à son mari. Jalousie et envie. Instincts (maternels) mis à vif. Son accueil met la jeune fille si mal à l'aise que Blouma se saisit de son balluchon³⁵⁵. Réflexe de protection, souligné par la triple utilisation de la racine *a-h-z* prendre³⁵⁶, sous forme nominale et verbale –actif et passif, chez cette adolescente qui se précipite sur le peu d'affaires qu'elle possède. Rivalité qui s'installe immédiatement entre deux femmes : une adolescente, jolie, gracieuse et fine, face à une femme de près de cinquante ans aux formes généreuses³⁵⁷. Tzirel se reprend, soupire et instaure immédiatement un rapport de force enrobé de pitié ; elle se dit peiné du décès de sa mère tout en soulignant qu'elle était au courant de leurs difficultés puis ajoute : « Tout le monde n'a pas la chance de mériter une belle vie³⁵⁸ ». Perfide, elle parle de mérite ; pertinente et

³⁵¹ E. Jabès, *Le livre des questions, Le livre de Yukel*, p 38

³⁵² *Sipour Pashout*, p 5

³⁵³ *Ibid.* p 5

³⁵⁴ A. Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, p 15

³⁵⁵ *Sipour Pashout*, p 5

³⁵⁶ *Ibid.* p 5 השפילה בלומה את עיניה ואחזה את מטלטליה כמי שנאחז בשלו במקום שאין לו אחיזה אחרת

³⁵⁷ *Ibid.* p 22

³⁵⁸ *Ibid.* p 6 "לאו כל אדם זוכה"

socialement rôdée, elle invoque une intervention céleste, puis évoque son père, grand lettré mort avant l'âge, mentionnant qu'elle sait qu'il lui a enseigné à lire mais ajoute qu'elle espère que ses parents lui « ont enseigné les choses qu'une femme doit savoir³⁵⁹ ». Mépris et dédain pour déstabiliser la jeune fille. Inconsciemment, elle nargue : j'ai épousé l'homme qui aurait dû être ton père ; l'instruction ne rapporte pas, je n'en ai pas et je m'en porte très bien puisque je nous avons tout ce qu'il nous faut ; voyons ce que tu sais faire. Méfiance, distance installée entre elle et la jeune fille qui contraste brutalement avec le geste spontané qu'elle eut envers l'adolescente qui passe sans transition de sa mère soumise, malade et coupable, à une autre figure de mère, forte, arrogante, calculatrice et affectée. Confrontation entre deux classes sociales, deux générations, une forme d'éducation et un manque d'éducation.

Tzirel, forcée de recevoir la jeune fille à cause des convenances sociales, lui propose de rester en attendant de voir ce qu'ils feront pour elle, peut-être même lui trouver un mari, -éveillant chez Blouma un espoir d'avenir- puis lui assigne une chambre dans la maison. La jeune fille s'endort épuisée dans une pièce sous les toits, ce qui lui donne l'impression « de planer dans le vide³⁶⁰ ». Sensation déstabilisante même si « vers le toit toutes les pensées sont claires³⁶¹ » ; clarté inconsciente, élévation temporaire et symbolique pour Blouma habituée à dormir au rez-de-chaussée chez ses parents. La jeune fille se réveille confuse en pleine nuit, ne reconnaissant ni son lit ni sa chambre et se demande si elle va retrouver le sommeil, refuge rassurant. A son réveil alors qu'il fait déjà jour, seule dans un lieu étranger, elle se souvient alors du rêve qu'elle a fait et qui l'a gardé éveillée un moment au cours de la nuit. Le narrateur raconte le *contenu manifeste*³⁶² du rêve *censuré* sur le moment:

« sur une place publique de la ville, assise dans une voiture, elle se sent honteuse de se trouver parmi la foule et descend ; sitôt descendue, les chevaux sautèrent et se mirent à galoper elle se tint là les bras tendus attendant que le propriétaire de la voiture arrive afin d'empêcher les chevaux d'écraser les passants, elle attendit mais il n'arriva pas. Elle sentit le drame arriver, et se couvrit les yeux avec ses mains afin de ne pas assister au drame³⁶³ ».

³⁵⁹ Ibid. p 6 "שהיו מלמדים אותך דברים שאשה צריכה לדעת"

³⁶⁰ Ibid. p 6

³⁶¹ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 35

³⁶² S. Freud, *Sur le rêve*, p 60

³⁶³ *Sipour Pashout*, p 6 כיון שירדה קפצו " ...יושבת ברחובה של עיר בעגלה, נתביישה מעצמה לישב ברשות הרבים וירדה, כיון שירדה קפצו "המתינה ולא בא. הסוסים והתחילו רצים, עמדה בפישוט ידים וצפתה שיבוא בעל העגלה עד שלא ירמסו הסוסים לעוברי דרכים, המתנינה ולא בא. הרגישה שפורענות מתרחשת ובאה, כבשה עיניה בידיה שלא לראות בפרענות"

Un *travail d'analyse*³⁶⁴ et la *chaine associative*³⁶⁵ permet de détecter le *contenu latent*³⁶⁶ du rêve et son *processus de transformation*³⁶⁷. Place publique, voiture, voyageurs et chevaux sont des réminiscences de la veille en *corrélation avec la vie diurne*³⁶⁸. Place publique : *rehovah*, de la racine *r-h-b*³⁶⁹, s'élargir et s'ouvrir, *nefesh rahavah* avidité, *rehav lev* insatiable, proche de *rehov* rue ; symbole du désir féminin³⁷⁰, association avec « fille des rues »-prostituée, sentiment de honte ; preuve du désir et du trouble que cette agitation sonore éveille en elle et *symbolique sexuelle du rêve*. Rue, chemins du monde, *sheviley ha'olam*³⁷¹, ouverture vers ailleurs ; voyages et livres : enseignement de son père; horizons infinis ; inconnu et surprises ; émerveillements et peurs ; passages, départs et arrivées ; « On refera le même chemin dix fois, cent fois... et tous ces chemins ont leurs chemins propres. –Autrement ils ne seraient pas des chemins³⁷²... ». Voiture, dont le bruit parvient à ses oreilles au matin ; sons auxquels se mêlent l'arrivée du train en gare, va-et-vient d'un piston qui touche au but ; acte sexuel et jouissance ; excitation auditive, *stimulis de réveil fortuit*³⁷³ qui met fin au sommeil. Elle descend, « symbole d'une valeur morale³⁷⁴ » contraire à la *'aliah* spirituelle, socialement et sans bagages, seule, exposée aux yeux de tous, affolée par sa *libido*.

Les chevaux bondissent et se mettent à courir. Cheval symbole de puissance, contrasté, -solaire et lumineux, glorieux et majestueux- mais aussi diabolique³⁷⁵ ; expression de la sexualité infantile pour Freud³⁷⁶ ; « chevaucher sa partenaire » ; « symbole chthonien à connotation maternelle qui figure les couches les plus profondes de

³⁶⁴ S. Freud, *Sur le rêve*, p 60

³⁶⁵ Ibid. p 55

³⁶⁶ Ibid. p 60

³⁶⁷ Ibid. p 60

³⁶⁸ S. Freud, *Sur le rêve*, p 68

³⁶⁹ Ibn Manzour, *Lisan el'Arab*, Dar Sader, Beyrouth, 2008 En arabe رَحَّب اتسع s'élargir, racine de laquelle est également tiré le verbe accueillir et le mot bienvenue مرحبا.

³⁷⁰ D. Shreibaum, *L'interprétation des rêves dans l'œuvre de S.Y. Agnon*, p 135 qui reprend en notes de fin de chapitre l'analyse du Dr. Fleiss concernant un passage du *Décameron*.

³⁷¹ A. Holtz, *Livres et auteurs dans Sipour Pashout de SY Agnon*, p קכז : « Livre écrit par Shimshon Bloch 1784-1845 de Kalikov-Galicie dont une première partie, en rapport avec l'Afrique, est publié en 1821. La seconde partie, également en rapport avec l'Afrique, est publiée en 1827 et la troisième non terminée est publiée à titre posthume en 1855. Livre très populaire parmi les lecteurs de langue hébraïque ». « Le second livre du même titre est publié en 1864 par Abraham Mendel Mor 1815-1868 de Lvov essentiellement consacré à la géographie européenne ... ». Dans *Sipour Pashout*, p 31 : titre du livre lu par Yona Tauber en route pour Lemberg pour obtenir son diplôme mais qui après avoir terminé le livre rentre à Shiboush.

³⁷² J. Derrida, *L'écriture et la différence*, p 105 citant Jabès

³⁷³ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, pp 57-58

³⁷⁴ D. Shreibaum, *L'analyse des rêves dans l'œuvre de S.Y. Agnon*, p 136

³⁷⁵ *Petit Larousse des symboles*, p 148

³⁷⁶ Ibid. p 150

l'inconscient dans leur double aspect créateur et destructeur. A un autre niveau le cheval est conçu comme un être « noble » et intelligent, mais aussi timide et qui se laisse facilement effrayer ; le cheval et son cavalier sont alors conçus comme le *ça* (la pulsion) et le *moi*. Lorsque l'intégration mutuelle de ces deux éléments est rompue, des rêves surviennent dans lesquels on voit des chevaux ruer aveuglément ; leur fonction est probablement d'inciter à renouer cette relation³⁷⁷ ». Dans le rêve de Blouma, les chevaux résument en un élément ses désirs contradictoires et l'expression de sa *libido* que l'absence de cavalier (le *moi* en relâche) laisse percevoir.

Dans la rue, apeurée, elle attend bras ouverts ; comme une fille, un client ; position du rêveur dans la réalité³⁷⁸ : Blouma à l'aube d'une nouvelle vie, prête à embrasser les changements qui l'attendent ; geste opposé à celui de Tzirel qui l'accueille ; corps à corps érotique avec le mari suggéré par sa parente.

La jeune fille attend le *baal*, maître de maison *ba'al habayt*, qui n'a pas encore fait son apparition, l'absent qu'elle attend de rencontrer et qui renvoie à son père, sa famille et un secret ; *ba'al ha-'agalah* propriétaire de la voiture –signe d'une aisance bourgeoise à laquelle elle aspire- et qui renvoie au *ba'al*, mari suggéré par Tzirel, *déplacement* et *restes diurnes*, qu'elle espère trouver, qui prendrait en main sa voiture, la sortant de la situation difficile dans laquelle elle se trouve et qui, dans le rêve, empêcherait les chevaux d'écraser les passants ; désirs *refoulés* écrasants qui s'expriment ; celui qu'un homme prenne en main les siens et les contrôle. *Désir à contrario*³⁷⁹ : écraser les témoins de son désarroi actuel. En premier lieu Tzirel, la rivale, dont elle a perçu la grimace et l'ambivalence et qui éveille en elle un sentiment de jalousie car sa situation est enviable puisqu'elle a un mari, un toit, une famille et une sécurité financière.

Mais le cocher n'arrive pas. Attente déçue comme au temps de son père. Retour à l'enfance. Désappointements et frustrations. Contrairement à la pensée freudienne pour qui « *Träume sind Schäume*³⁸⁰ », ici comme dans d'autres rêves agnoniens, l'auteur introduit un élément prémonitoire.

Elle sent le drame arriver et masque ses yeux pour ne pas le voir. Angoisse dont la cause est la réalisation voilée d'un désir refoulé. Drame mentionné à deux reprises en une

³⁷⁷ *Encyclopédie des symboles*, Librairie générale française, 1996, p 130

³⁷⁸ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, p 74

³⁷⁹ Ibid. p 75

³⁸⁰ S. Freud, *Sur le rêve*, p 48 traduit par Cornelius Heim : « songe-mensonge »

phrase. Drame vécu et drame qui se profile. Drame du récent décès de sa mère, de sa solitude, de l'isolement dans lequel elle se trouve et drame de l'incertitude qu'offre sa nouvelle vie. Elle voudrait continuer à masquer sa *libido* galopante de jeune fille, si puissante qu'en se réveillant la nuit elle oublie son rêve et ce n'est que plus tard, le matin au réveil, –après un *travail de remémoration*- qu'elle s'en rappelle.

Ce rêve centré autour de l'arrivée dans ce nouveau lieu, l'agitation du voyage, les émotions provoquées par ce déplacement et l'idée d'un mari possible, offre les aspirations, les craintes et les sentiments de Blouma tout en s'inscrivant dans le récit comme l'une des seules fenêtres ouvertes sur le caractère d'une jeune fille réservée, discrète et « inatteignable³⁸¹ » ; mise en abyme de son histoire.

Blouma, déstabilisée, reste couchée un long moment réfléchissant et repensant à sa mère, alitée. Le narrateur emploie quatre fois en deux phrases le verbe coucher, établissant un parallèle entre « sa mère couchée dans une tombe et Blouma couchée dans le lit chez ses parents³⁸² ». Analogie pour souligner l'impression de froideur et de mort qui secouent Blouma et la projettent hors de son lit.

Lorsque Madame Horwitz se réveille pour préparer le petit déjeuner habituel, celui-ci est déjà prêt et Blouma y a ajouté les gâteaux offerts par ses voisines. Le narrateur souligne la position sociale de Tzirel en lui donnant le titre de maîtresse de maison faisant déjà de Blouma une servante. Allusion aux contes de fées, à Cendrillon, et aux baguettes magiques qui rendent tout possible. Prise de pouvoir territoriale pour Blouma qui prépare le petit déjeuner avant le réveil de la maîtresse de maison. Blouma qui s'occupait de tout chez elle depuis la maladie de sa mère a tout organisé³⁸³. Réflexe provenant d'une habitude ; gratitude en échange de sa présence dans la maison ; preuve qu'elle a bien acquis les qualités requises pour qu'une jeune fille satisfasse un mari. Riposte d'une rivale. Victoire accentuée par l'arrivée de Barouch Meïr, le mari, qui apercevant Blouma et les gâteaux, salue la jeune fille et se frotte les mains comme chaque fois qu'il fait une bonne affaire ; *acte symptomatique*³⁸⁴. Discret, le maître de maison n'accueille pas Blouma et malgré le regard bienveillant qu'il lui porte et « les éclats de tendresse qui vont de ses yeux

³⁸¹ D. Shreibaum, *L'analyse des rêves dans l'œuvre de S.Y. Agnon*, p 140 « non seulement pour Hirshel et les autres hommes de Shiboush mais également pour le lecteur »

³⁸² *Sipour Pashout*, p 7

³⁸³ *Ibid.* p 7

³⁸⁴ S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, pp 144-245

aux siens³⁸⁵ », ne s'adresse jamais directement à elle, ni dans cette scène ni au cours du récit, laissant à sa femme le soin de l'intégrer comme elle le souhaite dans leur maison et dans leur vie ; habitude contractée dès le début de leur mariage ; l'argent génère le pouvoir.

Hirshel, qui a seize ans, arrive en dernier. Après avoir goûté les gâteaux il dit : « Pour de tels gâteaux, il convient de dire une bénédiction³⁸⁶ ». Tzirel coupe alors une petite tranche d'un gâteau, en goûte et demande à Blouma « Qui a fait ces gâteaux ? Toi ?³⁸⁷ ». Blouma admet qu'elle n'a pas fait ceux-là, mais qu'elle sait faire les mêmes. Agacée par cette rivale qu'elle a sous-évaluée, Tzirel tente de reprendre le dessus et, en pleine contradiction, essayant de mettre un frein à l'esprit d'initiative de la jeune fille, annonce : « Dieu soit loué, nous ne faisons pas de gâteaux, de sablés et de biscuits. Du pain ordinaire nous suffit³⁸⁸ » ; par opposition au pain béni, par la grâce ou par une cérémonie religieuse. « Les aliments permettent aux auteurs d'enrichir l'aspect social, économique ou idéologique de l'œuvre... La relation à la nourriture peut s'associer à toutes les composantes de l'individualité, et tout d'abord à l'instinct vital³⁸⁹ ». Blouma, rabrouée, semble perdre une manche de ce duel féminin ; pourtant, lorsqu'elle baisse les yeux, elle entend le bruit de mastication des gâteaux³⁹⁰ qui contredit les paroles de Tzirel irritée par l'enthousiasme de son fils qui voudrait lui dire quelques mots à l'oreille mais qui élève la voix pour dire : « Avoue maman que ces gâteaux sont délicieux³⁹¹ ». Manque de maturité pour un jeune d'adolescent touché par la douceur visuelle et gustative –qui renvoie inconsciemment dans sa finalité à « la petite chose pouvant être détachée du corps³⁹² », concept dégagé par Freud concernant les rapports entre oralité et analité. Il prend inconsciemment le parti de Blouma qui le trouble ; désir refoulé puisqu'il se trouve en présence de sa mère-toute-puissante ; sentiment œdipien et sentiment de castration³⁹³. Pour Amos Oz, Hirshel « voit en Blouma la mère qu'il n'a jamais eue³⁹⁴ ». Tzirel qui répond alors « Bien, bien³⁹⁵ ». Gestuelle d'une rivalité qui s'installe³⁹⁶. Dès lors, Blouma sera

³⁸⁵ *Sipour Pashout*, p 20 "ניצוצים של חיבה יוצאים מעיניו של ברוך מאיר לתוך עיניה של בלומה"

³⁸⁶ *Ibid.* p 8 "על כגון אלו נאה לברך"

³⁸⁷ *Ibid.* p 8 "מי אופה עוגות אלו? את?"

³⁸⁸ *Ibid.* p 7

³⁸⁹ A.J. Baudrier, *Le roman et la nourriture*, pp 5-6

³⁹⁰ *Sipour Pashout*, p 7 "ברוך השם שאין אנו אופי עוגות וכעכים ורקיקים. די לנו בלהם חול"

³⁹¹ *Ibid.* p 8 "והגביה את קולו ואמר, מודה את אמא שעוגות אלו טעימות"

³⁹² A. Green, *Le complexe de castration*, PUF, Paris 1990, p 24

³⁹³ *Ibid.* p 23

³⁹⁴ A. Oz, *The Silence of Heaven*, p 40

³⁹⁵ *Sipour Pashout*, p 8

³⁹⁶ N. Ben Dov, *Discrete Conflicts in Agnon's A Simple Story*, p 216

associée, tout au long du récit, à la douceur des gâteaux, à leur plaisir sensuel, évoqué même après le départ de la jeune fille, une première fois par le narrateur à l'occasion d'une visite de Guédaliah Tzimlich chez les Horwitz³⁹⁷ puis encore lors d'un diner de *soukkot*³⁹⁸ chez les Tzimlich après les fiançailles. Blouma, en donnant de Tzirel l'image d'une « parfaite » maitresse de maison, contribue à sa manière au rapprochement des deux familles.

Blouma débarrasse et s'installe spontanément dans le rôle d'aide-ménagère avec ces gestes-réflexes issus de sa vie familiale. Dans la cuisine, *-beit habišoul*, terme rabbinique inspiré par *beit hamidrāš*³⁹⁹ (maison d'études religieuses) : la maison (pièce) où l'on cuisine, au lieu de *mitbah*, mot usuel, donnant soudain à ce lieu, forme de temple, une résonance sacrée à la nourriture et à l'acte de cuisiner-, Tzirel indique à la jeune fille l'emplacement des divers ustensiles. Celle-ci remarque le regard que Blouma porte sur la planche des laitages puis sur celle de la viande. Allusions aux règles alimentaires religieuses. Tzirel demande à Blouma si elle sait cuisiner et, devant la réponse positive, elle enchaîne « Lorsque tout sera rangé, ils apporteront la viande ; voilà du riz, des nouilles, du gruau et tout ce qui s'offre à tes yeux⁴⁰⁰ ». Etalage de biens pour impressionner la jeune fille qu'elle traite déjà comme une employée. Blouma répond d'un hochement de tête, l'air de dire qu'elle peut se débrouiller toute seule⁴⁰¹. Tensions confirmées. Tzirel comprend, sort et revient, en patronne, à l'heure du déjeuner pour trouver le repas prêt.

Sitôt arrivée, Blouma dégage « un souffle positif⁴⁰² » et « un fil de grâce se perpétue dans ses gestes⁴⁰³ » ; retour au paragraphe d'introduction d'*Agounot*⁴⁰⁴ et à l'importance accordée aux mains dans la première version d'*Agounot*. A la manière d'une gouvernante, celle-ci prend, dès le lendemain, -ironie d'une situation lorsque le narrateur précise que c'est le jour de la fête du travail-, les choses en mains et montre à sa « parente » ce dont elle est capable sans se douter que cette position va se retourner contre elle car, lorsque l'agence de placement du personnel vient voir Tzirel, celle-ci répond que le lit de l'employée de maison est occupé par une parente ; autrement dit, que la position

³⁹⁷ *Sipour Pashout*, p 34

³⁹⁸ Voir Glossaire termes juifs p 411

³⁹⁹ Ibid. 410

⁴⁰⁰ Ibid. p 8 "עד שנדיח את הכלים יביאו הבשר, הרי אורז והרי אטריות והרי גריסין והרי כל מה שעניך רואות"

⁴⁰¹ Ibid. p 8

⁴⁰² Ibid. p 21 "באה רוח טובה"

⁴⁰³ Ibid. p 22 "חות של חן נמשך במעשי ידיה של בלומה"

⁴⁰⁴ *Agounot*, p 329

est prise. Blouma se trouve alors contrainte d'accomplir ces travaux. Substitution naïve dans son esprit d'adolescente d'une maison par une autre. Là, on lui donne les moyens qui manquaient chez elle, et elle accomplit toutes sortes de travaux ménagers⁴⁰⁵. L'insistance avec laquelle le narrateur revient sur son travail : « les plats sont assaisonnés, les sauces faites, les draps repassés, les vêtements recousus, les chaussures propres et chaque coin brille et tout ce qu'elle accomplit est fait tranquillement et sans bruit⁴⁰⁶ », rappelle un passage de Flaubert dans *Un cœur simple* : « Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine, cousait, lavait, repassait, savait brider un cheval, engraisser les volailles, battre le beurre, et resta fidèle à sa maîtresse⁴⁰⁷ ». « Le quantitatif de l'entassement est là au service du qualitatif des valeurs que veut promouvoir l'ironiste⁴⁰⁸ ».

Avant l'arrivée de Blouma, qui symbolise « l'éros et la fonction nourricière de la femme...⁴⁰⁹ », les plats ne reflétaient pas les saisons mais depuis, les choses sont rentrées dans l'ordre chez les Horwitz⁴¹⁰ ; « La qualité la plus indispensable du cuisinier est l'exactitude...⁴¹¹ » ; miracle d'une harmonie retrouvée ; le pain servi avec le café est remplacé par des gâteaux et le narrateur s'étonne des qualités de la jeune fille : « Dieu du ciel sait d'où lui vient tout ce savoir⁴¹² » car, avec elle la cuisine « devient un art⁴¹³ ». *Sublimation* pour la jeune fille qui y met tout son cœur ; pour dépasser ses multiples deuils, oublier sa condition, faire plaisir à ses parents et inconsciemment les séduire afin de mériter une place dans leur vie et le mari auquel Tzirel a fait allusion, peut-être même Hirshel.

Malgré toutes les qualités de Blouma et de son travail, Tzirel, près de ses sous, ne la rémunère pas sous prétexte que c'est son premier emploi ; elle le rappelle à son époux : « Elle est des nôtres Celui qui nous donne tout, Lui donnera tout également⁴¹⁴ ». Logique implacable de boutiquière. Ironie négative du narrateur qui semble trouver logique le raisonnement de Tzirel qui prévoit de doubler la dot de la jeune fille si son fiancé à venir est distingué. Mais comment le trouverait-elle puisqu'elle ne sort pas avec ses parents,

⁴⁰⁵ *Sipour Pashout*, p 8

⁴⁰⁶ Ibid. p 22 "התבשיל מבושל והמרקחת עשויה והלבנים מכובסים והבגדים מתוקנים והפוזמקאות שלימים וכל קרן זווית מבהיקה וזוית מבהיקה וכל מעשיה בנחת ולא ברעש"

⁴⁰⁷ Ph. Hamon, *L'ironie littéraire, Essais sur les formes de l'écriture oblique*, p 91

⁴⁰⁸ Ibid. p 91

⁴⁰⁹ A.J. Baudrier, *Le roman et la nourriture*, p 6

⁴¹⁰ *Sipour Pashout*, p 22

⁴¹¹ Brillat Savarin, *Physiologie du gout*, p 2

⁴¹² Ibid. p 22 "בלומה זה, אלקים בשמים יודע מהיכן לה כל זה"

⁴¹³ A.J. Baudrier, *Le roman et la nourriture*, p 7

⁴¹⁴ Ibid. p 8 "לא כאחד ממנו היא, מי משלם לנו היא ישלם לה"

qu'elle n'a aucune vie sociale, aucun lien avec l'extérieur car, même les jours de *shabbat* elle garde la maison et qu'aux yeux de Tzirel ce n'est qu'une domestique? Observant parfois Blouma avec tendresse, Barouch Meïr pense qu'elle mériterait une vie plus confortable mais, puisque tous sont satisfaits de ses services et que la jeune fille fait honneur à la maitresse de maison, il se persuade qu'elle est mieux à faire le ménage chez eux qu'ailleurs⁴¹⁵.

Dans la partie du récit concernant la jeune fille, la dextérité de Blouma et l'utilisation des chiffres 3, (qui symbolise la Trinité et l'organisation, l'activité, la création, la conception, la loi et la série⁴¹⁶) et 7⁴¹⁷ (qui représente le Septénaire, la sériation progressive, la graduation chronologique ou qualitative et l'Evolution) renvoient à la magie des contes⁴¹⁸ qui, selon B. Bettelheim aident « à mettre un peu de cohérence dans le tumulte des sentiments ⁴¹⁹».

Subalterne au statut privilégié puisqu'elle n'a pas à nettoyer le sol, Blouma est de moins en moins une rivale aux yeux de Tzirel, qui humiliante, lui offre ses vieilles robes qui ne lui plaisent plus et ses chaussures abimées. Geste symbolique ; matières usées qui projetteraient d'elle une image négative, une piètre représentation, une figure amoindrie, de la mère aux yeux de son fils. Mais, Tzirel contrariée note que la jeune fille jette ce qui ne lui plaît pas⁴²⁰ ; tensions évidentes. Pourtant Blouma, logée et nourrie, ne se plaint pas ; personne ne la méprise ni lui fait de reproches ; et Dieu lui a donné la force, la grâce et l'intelligence pour compenser sa misère⁴²¹. Ironie d'un Dieu, tant de fois mentionné à travers le récit, qui assiste sans intervenir au déroulement de l'histoire. Là, la jeune fille qui a tant souffert auparavant, se remet de ses traumatismes et la patience apprise auprès de sa mère malade lui sert à présent⁴²².

⁴¹⁵ Ibid. p 20

⁴¹⁶ R. Allende, *Le symbolisme des nombres*, Chacornac Frères, Paris, 1948, p 41 « Trois est bien le principe dynamique par excellence, puisqu'il produit l'organisation d'un système et permet l'action

⁴¹⁷ Ibid. pp 170-171 « Le Septénaire présente des rapports très étendus avec le Ternaire ; en vertu d'une double dichotomie il est au Ternaire ce que le Ternaire est à l'Unité... »

⁴¹⁸ M. Eliade, *Images et symboles*, p 59 le chiffre 7 «sept mains n'accomplissent pas en sept jours ce qu'accomplit cette jeune fille », renvoie aux symboles des civilisations indo-européennes «7 niveaux célestes», p 58 «7 branches de l'arbre cosmique», p 107 «Sept pas de Boudha»

⁴¹⁹ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 15

⁴²⁰ *Sipour Pashout*, p 10

⁴²¹ Ibid. p 20

⁴²² Ibid. p 20

Dans cette maison où « rien n'est réjouissant car ses habitants sont absorbés par leur travail et ne rentrent chez eux que pour manger du potage et de la langue⁴²³ », - aliments aux textures contrastées : soupe liquide et langue « solide » quelque peu râpeuse-, Blouma se voit obligée de garder la maison les jours de fêtes. Contraste avec ses parents riches qui côtoient du monde toute la journée. Le double emploi de la racine *š-m-r*⁴²⁴ duquel découle le verbe garder, sous forme nominale (surveillance) et verbale - qui apparaît dans une phrase, marque l'insistance avec laquelle on garde ici le trésor qui se trouve au rez-de-chaussée de la maison et l'on confine ce trésor de jeune fille –dont on a un peu honte- à la maison.

Après avoir appliqué d'une manière ironique l'adjectif *na-ah*⁴²⁵ à Tzirel et son rapport à la nourriture, le narrateur l'emploie comme un véritable compliment au sujet de Blouma « élégante sur elle, plaisante dans la maison, agréable pour la maison et agréable pour Tzirel⁴²⁶ » qui éclot « comme une rose des profondeurs⁴²⁷ », roses du Cantique des cantiques⁴²⁸ et l'applique à Hirshel, cette fois mi-figue mi-raisin, constatant qu'élégant, le jeune homme ne fait aucun reproche à Blouma si le col de sa chemise a un pli et ne lui demande pas de cirer ses chaussures⁴²⁹. Car Hirshel ne ressemble pas à ses parents ; le jeune homme a compris, malgré son jeune âge, que la vie peut être difficile pour certains et ne tire pas profit des autres en clignant des yeux comme le fait son père, qui pourtant apprécie toutes les peines que se donne Blouma pour le satisfaire, la salue avant de partir et lui rapporte un cadeau à chacun de ses déplacements comme il le fait pour sa femme et son fils⁴³⁰ - ni en adoucissant sa voix comme le fait sa mère⁴³¹ -qui « apprécie » le fait que son mari sache ce qui plaît aux femmes et note avec une pointe de jalousie qu'il rapporte toujours à Blouma, « notre parente », quelque chose dont elle a besoin. Hirshel, préoccupé par des choses trop lourdes à porter pour son corps⁴³², perçoit donc les abus discrets et

⁴²³ Ibid. p 9 "אבל בית זה אינו עשוי לשעשע את הלב, אנשי הבית טרודים בחנות ואינם באים לביתם אלא לגמוע כף רוטב ולישון"9

⁴²⁴ Ibid. p 9

⁴²⁵ Ibid. p 22 tiré de la Mishna « *kalah na-ah va hassoudah* »

⁴²⁶ Ibid. p 22 "בלומה נאה לעצמה ונאה לבית, נאה לבית ונאת לצירל"22

⁴²⁷ Ibid. p 23 "כשושנת העמקים"23

⁴²⁸ *La Bible, Cantique des Cantiques*, 6,2 « Mon bien-aimé est descendu dans son jardin, vers les plates-bandes d'aromates, pour faire paître son troupeau dans les jardins et cueillir des roses », 7,3 « Ton giron est comme une coupe arrondie, pleine d'un breuvage parfumé ; ton corps est comme une meule de froment, bordée de roses »

⁴²⁹ *Sipour Pashout*, p 10

⁴³⁰ Ibid. p 10

⁴³¹ Ibid. p 10

⁴³² Ibid. p 11 "ואפשר שילדות היתה בו לחשוב מחשבות שאינן צריכות לגופו"11

masqués, *suintement d'un Secret*⁴³³, que ses parents font subir à la jeune fille. Lourdeur, causée par tant de non-dits ; terrain trouble, propice à la fatigue mentale. Parallèle avec la fatigue de Blouma dans son travail : musique d'une phrase dans laquelle se trouve à trois reprises, la racine *t-r-h*, peiner⁴³⁴ sous forme nominale et verbale.

Les deux adolescents grandissent. Hirshel et Blouma vivent sous le même toit partageant la passion des livres ; fenêtres sur d'autres mondes, comme pour Emma Bovary ; bovarysme qui entrainerait ignorance, inconsistance, absence de réaction individuelle et une tendance à obéir au milieu extérieur et non à une pensée intérieure⁴³⁵ ? Toutes les semaines, « Hirshel emprunte trois livres à la bibliothèque, l'un pour s'éduquer et les deux autres pour se distraire⁴³⁶ » ; trois, chiffre sexuel selon Bettelheim : Adam, Eve et le serpent qui permet la connaissance charnelle, trois caractéristiques au sexe masculin (pénis et testicules) et féminin (vulve et seins) et qui, au niveau inconscient symbolise une situation œdipienne⁴³⁷ ; et trois composantes de l'âme selon les kabbalistes : l'âme animale *nephes*, l'âme pensante *ha-rouah* et, pour l'élite humaine, l'âme spirituelle *ha-nešemah*⁴³⁸.

Le soir de *shabbat*, les deux adolescents lisent chacun de leur côté ; Hirshel installé devant la table de la salle à manger et Blouma en chemise de nuit dans sa chambre où elle repense à son père⁴³⁹ (thème présent dans la première version d'*Agounot*). Livres qui représentent des liens parentaux différents : conscient pour Blouma avec l'ouverture sur le monde que prédisait son père, et inconscient pour Hirshel, connaissances qui s'avèreront utiles lors des fiançailles comme le souhaite Tzirel.

Les trois bougies qui sont allumées devant Hirshel contrastent avec la seule qui éclaire la chambre de Blouma, « cellule de l'intimité⁴⁴⁰ ». Musicalité de la phrase qui souligne l'isolement de la jeune fille⁴⁴¹. Evocation d'une peinture de Georges de la Tour⁴⁴² et/ou de Peter Vilhelm Ilsted⁴⁴³. « Tout espace vraiment habité porte l'essence de la notion

⁴³³ S. Tisseron, *Les secrets de famille*, pp 25-42

⁴³⁴ *Sipour Pashout*, p 10 על כל טרחה וטרחה שבלומה טורחת בשבילו הוא מודה לה במאוד מאוד

⁴³⁵ R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, p 18

⁴³⁶ *Sipour Pashout*, p 16 "שואל לו הירשל שלושה ספרים, אחד לעיון ושנים לשעשע את הלב"

⁴³⁷ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, pp 329-330

⁴³⁸ R. Allende, *Le symbolisme des nombres*, p 55

⁴³⁹ *Sipour Pashout*, p 16

⁴⁴⁰ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 204

⁴⁴¹ *Sipour Pashout*, p 20 בלומה הקטנה יושבת בחדרה וקוראת בספר

⁴⁴² *The Magdalen with the Smoking Fume 1638-1640*

⁴⁴³ *Woman reading by Candlelight 1908*

de la maison... (où) l'être abrité sensibilise les limites de son abri (et où) tout un passé vient vivre, par le songe dans une nouvelle maison⁴⁴⁴ ».

A cette époque, Hirshel délaisse les études religieuses vers lesquelles sa mère l'avait orienté pour tenter de racheter la faute commise par son aïeul et pour l'atout supplémentaire qu'elles présentent chez un futur gendre qui saurait, grâce à elles, mieux gérer les problèmes de la vie⁴⁴⁵. Alors, percevant le danger de l'oisiveté d'un jeune homme de dix-sept ans⁴⁴⁶ et la menace que représente la présence de Blouma à la maison, Tzirel incite son fils à travailler à la boutique et lui suggère de commencer alors que son père est en déplacement⁴⁴⁷. Adolescence, dégradation des relations avec ceux que l'on aimait⁴⁴⁸. « Œdipe pubertaire⁴⁴⁹ » et réactualisation des pulsions en sommeil : « rejouer l'Œdipe (et en l'occurrence ce qui est resté en suspens) consiste à (ré)investir érotiquement le parent « incestueux » et à (re)désinvestir le rival pour pouvoir plus facilement en accomplir le meurtre⁴⁵⁰ ». Dynamique d'un sentiment œdipien qui se développe tardivement lorsque Tzirel se rend compte petit à petit que son fils n'est peut-être pas atteint par le sort jeté sur les mâles de sa famille. Souhait inconscient de voir le fils tuer symboliquement le père. Substitution de la Torah par de nouvelles valeurs modernes et commerciales. *Ricochets de Secrets* qui poussent la mère à éloigner son fils d'un danger. Tzirel, la-toute-puissante impose son désir, sa loi à son fils qui n'a ni son intelligence ni l'agilité de son père⁴⁵¹.

L'adolescent est heureux de travailler au milieu des vins et cognacs, dans une atmosphère imprégnée d'odeur de poivre, de cannelle⁴⁵² et de raisins secs, produits qu'il préfère à la Guemara⁴⁵³ (sur laquelle s'endort le rabbin d'*Agounot*⁴⁵⁴), qui favorisent l'éveil d'une sensualité chez le jeune homme dont la plus grande qualité est l'obéissance à ses

⁴⁴⁴ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, pp 24-25

⁴⁴⁵ C. Freeze, *Jewish Marriage and Divorce in Imperial Russia*, p 32

⁴⁴⁶ S.Y. Agnon, *Temol shilshom* p 4 « son père voulait l'extirper de son insouciance et lui ouvrir une boutique, afin qu'il s'occupe de commerce et devienne un homme... »

⁴⁴⁷ *Sipour Pashout*, p 15

⁴⁴⁸ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, p 28

⁴⁴⁹ M. Benhaïm, *L'ambivalence de la mère*, p 43 reprenant le terme de Philippe Gutton, M. Benhaïm reprend les trois stades de l'Œdipe : « Le premier, que nous intitulerons « Œdipe précoce »... évoluait sur la scène d'un inceste primaire imaginaire avec la mère, temps d'une jouissance archaïque et non barrée de la castration, ce champ de l'illimité. Le second, stade œdipien proprement dit... supposant une jouissance d'ores et déjà limitée.

⁴⁵⁰ Ibid. p 45

⁴⁵¹ *Sipour Pashout*, p 13

⁴⁵² La Bible, *Cantique des cantiques*, 4,14 « le nard, le safran, la cannelle et le cinname, avec tous les bois odorants, la myrrhe, l'aloès et toutes les essences aromatiques »

⁴⁵³ *Sipour Pashout*, p 15

⁴⁵⁴ *Agounot*, p 336

parents⁴⁵⁵ ; *symptôme de castration et de refoulement*, celui-ci ne peut que se sentir *assujetti* à leurs caprices, même si ceux-ci sont articulés⁴⁵⁶.

Le jeune homme grandit et se rend au centre sioniste une ou deux fois par semaine - plus par esprit de camaraderie que par convictions politiques et essentiellement pour ne pas s'ennuyer⁴⁵⁷ ; il y lit la presse politique ou littéraire, fume une cigarette, bavarde avec ses amis et écoute des chants en hébreu, nostalgiques et tristes, qui répandent la grâce⁴⁵⁸ ; grâce qui évoque celle de Blouma chez Hirshel qui découvre avec la puberté de nouvelles pulsions sexuelles très intenses⁴⁵⁹.

Car, devant lui se trouve Blouma, sa jumelle⁴⁶⁰ qui « fleurit comme une rose des profondeurs sans qu'aucun mauvais œil ne puisse s'en emparer⁴⁶¹ ». Allusion au Cantique des Cantiques⁴⁶². Jumelle, polarité de l'homme mentionnée dans la Bible⁴⁶³ ; « couple dont on ne peut détruire la complémentarité⁴⁶⁴ », sentiment fusionnel⁴⁶⁵ renforcé par le manque d'affection maternelle ; la jeunesse de Hirshel et sa naïveté font que, n'ayant pas évolué émotionnellement, il vit une relation *objectale* qui *se spatialise* ; Blouma devient un *objet de transfert*, premier substitut de la mère, sorte d'« enveloppe sécurisante » qui offre, comme tout ce qui touche les *états intermédiaires*, des *paradoxes* jouant un rôle structural dans le développement de l'enfant et dans sa vie future⁴⁶⁶. Jumelle des profondeurs,

⁴⁵⁵ *Sipour Pashout*, p 15

⁴⁵⁶ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, p 189

⁴⁵⁷ *Sipour Pashout*, p 15

⁴⁵⁸ *Ibid.* p 16

⁴⁵⁹ S. Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi* dans *Essais de psychanalyse*, p 196

⁴⁶⁰ A. Oz, in *The silence of Heaven*, p 42 Blouma serait la jumelle de Hirshel parce que Barouch Meïr devait épouser Mirel

⁴⁶¹ *Sipour Pashout*, p 23 "בלומה פורחת כשושנת העמקים שאין עין חרע שולט בה"

⁴⁶² La Bible, *Cantique des cantiques*, 2,2 « Comme une rose parmi les épines, telle est mon amie parmi les jeunes filles »

⁴⁶³ La Bible, *La Genèse*, 1,27 « Dieu créa l'homme à son image ; c'est à l'image de Dieu qu'il le créa. Mâle et femelle furent créés à la fois »

⁴⁶⁴ Encyclopédie des symboles, pp 342-343

⁴⁶⁵ G. Pankow, *Structure familiale et psychose*, pp 17-18 au sujet d'un guérisseur indien Hopi « Un jour lorsque nous étions dans son ventre, nous avons fait mal à notre mère. Elle m'a raconté comment elle était allée voir le guérisseur il l'avait massée et lui avait palpé le ventre et les seins puis l'avait prévenue que nous étions jumeaux. Elle était tout étonnée et elle avait peur « Mais c'est un seul enfant que je veux » dit-elle. « Alors, lui répondit le guérisseur, je vais les réunir ». Il prit de la farine de maïs devant la porte et la répandit au soleil ; il fila de la laine noire, il fila de la laine blanche, et les deux fils mêlés, il entoura le poignet gauche de la mère ; c'est un puissant moyen pour assembler les enfants, de même, nous jumeaux, nous avons commencé à ne faire qu'un seul. Elle (la mère) aussi a aidé à nous assembler, tant elle ne voulait qu'un seul enfant ». . . « On m'a dit maintes et maintes fois que j'avais eu de la chance, doublement : de naître jumeau, et de ne pas naître fille de justesse ».

⁴⁶⁶ D.W. Winnicott, *Les objets transitionnels*, pp 42-43

symbiose émotionnelle, couple excessif, solidaire⁴⁶⁷, souvent dominé par la jeune fille dans le couple bisexué et sensuel que forme le jumeau et sa jumelle⁴⁶⁸; bisexualité inhérente à toute personne selon Freud. Pour Hirshel, c'est également un désir d'identification à la jeune fille pour répondre au désir inconscient de sa mère et échapper à la malédiction. Ironie en ce qui concerne l'évocation du mauvais œil puisque Blouma ne sort pas.

Blouma, elle aussi a changé depuis son arrivée à Shiboush; son corps s'est rempli mais cela ne l'empêche pas de rester leste et légère au travail⁴⁶⁹. Sa rapidité fascinent Hirshel qui la « contemple ... même lorsqu'elle est hors de son champ de vision⁴⁷⁰ » comme si « un grand artiste a esquissé ses traits et les a fixé dans son cœur⁴⁷¹ ». Anamnèse narcissique de l'auteur? Le jeune homme n'arrive plus à réprimer son trouble même lorsqu'il travaille à la boutique, passant sa journée les yeux perdus dans le vague à attendre « la langue suspendue dans sa bouche entrouverte comme s'il essayait de retenir une douceur qu'on lui avait fait goûter⁴⁷² ». Retour inconscient à la douceur de Blouma et à ses gâteaux. Eveil des sens et premiers fantasmes. « Les pas de Blouma (à l'étage au-dessus) l'excitent et font battre son cœur⁴⁷³ ». Phénomène de désir, *subduction*, *subversion par le signifiant* au centre de la pensée freudienne⁴⁷⁴: Hirshel souhaite prendre Blouma dans ses bras pour tenter de comprendre la raison de son trouble mais il se retient et refoule car son bon sens l'en empêche⁴⁷⁵. Pourtant, Blouma possède la beauté et le charme, attributs de l'objet sexuel⁴⁷⁶. Désir *extraordinaire* d'un amour naissant⁴⁷⁷. Objet pur de l'éros qui ouvre les frontières du possible⁴⁷⁸.

Tirillé entre ses pulsions et les règles socioreligieuses de son milieu, Hirshel, à la différence de nombreux camarades, n'a pas encore transgressé les règles, franchi le pas, 'avar 'avirah⁴⁷⁹. commis l'acte sexuel comme on commet un crime. Sexualité naturelle en

⁴⁶⁷ R. Zazzo, *Les jumeaux, le couple et la personne*, p 30

⁴⁶⁸ Ibid. pp 37-38

⁴⁶⁹ *Sipour Pashout*, p 23

⁴⁷⁰ Ibid. p 23 "אפילו בשעה שאינה עומדת לפניו רואה הוא אותה"

⁴⁷¹ Ibid. p 23 "צייר גדול צייר את דמות תבניתה של בלומה וקבעה בלבו של הירשל"

⁴⁷² Ibid. p 23 "שפתיו פתוחות כל שהן ולשונו שרויה בפיו, כאילו הטעימו לו מיני מתיקות והוא מבקש להשהות טעמים בפה"

⁴⁷³ Ibid. p 23 "והירשל שומע פעמי רגליה ולבו רחוש"

⁴⁷⁴ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, p 251

⁴⁷⁵ *Sipour Pashout*, p 23

⁴⁷⁶ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 29

⁴⁷⁷ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, traduit de l'italien par J. Raoul-Duval et Matteucci-Lombardi, Editions Ramsey, Paris 1981, pp 16-17

⁴⁷⁸ Ibid. p 30

⁴⁷⁹ Even Shoushan, p 1337 « faire quelque chose d'interdit » tiré du Talmud Bavli Yoma a

opposition à une sexualité socialisée⁴⁸⁰. Le narrateur rappelle « que les pensées érotiques sont plus dures que l'acte en soi⁴⁸¹ ». Dures, comme un membre en érection. Pour Freud, la seule libido est masculine⁴⁸². Difficiles, comme la peur inconsciente de castration si l'on enfreint les règles. L'état d'excitation déclenche chez Hirshel des fantasmes : il imagine toutes sortes de jeunes filles créées pour le plaisir de l'homme. Le narrateur ajoute « que quiconque suit ses instincts a le cœur qui produit de la boue⁴⁸³ ». Confusion cœur-organes sexuels, sperme-boue. Hirshel, rêve « oh combien ! de se trouver en présence d'une femme aux cheveux dénoués (comme Emma Bovary), de lui tenir la main, d'entendre sa voix qui lui caresse l'oreille ne serait-ce qu'une seule fois pour soulager son âme⁴⁸⁴ », confusion entre âme et corps, lieu d'une *sexualité ordinaire*⁴⁸⁵. Jeune homme tiraillé entre sa *libido* débordante d'adolescent et les principes sociaux dans lesquels il a été élevé qui n'empêchent pas ses fantasmes, manifestations de son inconscient, dans lesquels « il voit défiler devant lui des visages de femmes, des poétesses, des chanteuses vêtues d'habits hassidiques et chantant des chansons à double sens⁴⁸⁶ » ; ambiguïtés suggérant une bisexualité latente. Mise en musique d'un sentiment de refoulement et de frustration généré par la peur d'enfreindre la Torah, censure et châtement, « apprise dans sa jeunesse (qui) le surveille à l'adolescence⁴⁸⁷ ». Pris dans cet étai, le jeune homme ne sait comment se départir de ses angoisses⁴⁸⁸ ; tiraillements entre sa libido et les règles sociales.

Et, séduit par la grâce de Blouma, Hirshel s'invente toutes sortes de prétextes pour se retrouver son objet d'amour sur lequel repose une identification amoureuse, l'*Einfihlung* (assimilation des sentiments d'autrui), dans sa chambre⁴⁸⁹ ; folie qui accentue son manque d'assurance, « ses jambes tremblent lorsqu'il se tient devant elle, et il bégaye en lui parlant et ne sais pas ce que dit sa bouche⁴⁹⁰ » ; preuves tangibles de l'émotion ressentie par Hirshel en présence de la jeune fille qui est incapable de comprendre ses

⁴⁸⁰ A. Green, *Le complexe de castration*, pp 26-33

⁴⁸¹ *Sipour Pashout*, p 23 הרהורי עבירה קשים מעבירה

⁴⁸² J. Kristeva, *Histoires d'amour*, p 96

⁴⁸³ *Sipour Pashout*, p 23 "מי שמפנק את יצרו לבו מעלה טינא"

⁴⁸⁴ Ibid. pp 23-24 "כמה מבקש הירשל לישב במחיצתה של אשה כששערה סתור ועוטף את פניו והוא אוהזה בידה וקולה מחליק את אזניו. פעם אחת בלבד – אחר כך היתה נפשו חוזרת למנוחתה"

⁴⁸⁵ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, p 19

⁴⁸⁶ Ibid. pp 23- 24 "ומעביר לפניו פרצופים של נשים, משוררות וזמרות כשהן מלובשות בגדי חסידיים ושרות שירים משתמעים לשני פנים"

⁴⁸⁷ Ibid. p 24 "תורה שלמד בנערותו משמרתו בחרותו"

⁴⁸⁸ Ibid. p 24

⁴⁸⁹ Ibid. p 25

⁴⁹⁰ Ibid. p 25 "רגליו מרתתות בשעה שעומד לפניה, עדיין לשונו מגומגמת בשעה שמדבר עמה, הוא אינו יודע מה שפיו מדבר"

paroles⁴⁹¹. Rencontres où se mêlent plaisirs et craintes qui le laissent sur sa faim. Le narrateur, à la manière d'un proverbe mishnique confie : « le cœur sait plus que la bouche et l'oreille entend ce que la bouche ne peut dire⁴⁹² ». Mots enfantins pour décrire avec simplicité ces premiers émois⁴⁹³.

En tombant amoureux de Blouma –sans ressources–, Hirshel reproduit à son tour le schéma non-évoqué de son père et de Mirel. Imitation inconsciente⁴⁹⁴, à travers laquelle les deux jeunes « ont le sentiment d'avoir découvert le meilleur objet disponible sur le marché, compte tenu des limitations de leur propre valeur d'échange⁴⁹⁵ ».

Vacillant d'émotion, Hirshel pénètre un jour dans la chambre de Blouma. Sentiment d'une caverne qui s'ouvre sur toute la beauté du monde⁴⁹⁶. Paralysé, il voudrait tendre la main mais il en est incapable⁴⁹⁷. Malaise ressenti comme « une grande frontière⁴⁹⁸ ». *Tahom* : limite territoriale. Ici, surface, vaste étendue de peau. Attraction. Pulsion/interdiction. Blouma, perd son sourire, se reprend et remet de l'ordre dans ses cheveux, attribut féminin « tragique⁴⁹⁹ », qui s'étaient dénoués et qu'elle dissimule pudiquement. Image qui évoque les cheveux de Dina dans *Agounot* lorsque le vent s'engouffre par la fenêtre et les emmêle, ou ceux d'Emma Bovary⁵⁰⁰. La jeune fille troublée elle aussi, prend l'initiative et, dans un geste symbolique et ambigu, tend la main à Hirshel tout en lui suggérant de sortir. Main dans la main un instant, ils rougissent de leur « faute ». Règles sociales tenaces. « Elle libère sa main de la sienne et sort⁵⁰¹ ». Chorégraphie de corps émus et bouleversés. Au point que le jeune homme se demande s'il s'est réellement passé quelque chose⁵⁰². Émerveillé, comme hypnotisé⁵⁰³ « par ses yeux

⁴⁹¹ Ibid. p 25

⁴⁹² Ibid. p 25 "אבל הלב יודע יותר מן הפה והאוזן שומעת מה שאין הפה יכול להגיד"

⁴⁹³ A. Band, entretien septembre 2011

⁴⁹⁴ S. Tisseron, *Les secrets de famille*, p 45

⁴⁹⁵ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 17

⁴⁹⁶ *Sipour Pashout*, p 25

⁴⁹⁷ Ibid. p 25 "תחום גדול"

⁴⁹⁸ Ibid. p 25

⁴⁹⁹ G. Flaubert, *Madame Bovary*, p 308 "Ah! Pas encore! Restons ! dit Bovary. Elle a les cheveux dénoués : cela promet d'être tragique ».

⁵⁰⁰ Ibid. p 269 "On eût dit qu'un artiste habile en corruptions avait disposé sur sa nuque la torsade de ses cheveux : ils s'enroulaient en une masse lourde, négligemment, et selon les hasards de l'adultère, qui les dénouait tous les jours. » p 294 « Et quand il aperçut pour la première fois cette chevelure entière qui descendait jusqu'aux jarrets en déroulant ses anneaux noirs, ce fut pour lui, le pauvre enfant, comme l'entrée subite dans quelque chose d'extraordinaire et de nouveau dont la splendeur l'effraya ».

⁵⁰¹ *Sipour Pashout*, p 25 "הוציאה את ידה מידו ויצתה"

⁵⁰² Ibid. p 25

⁵⁰³ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Essais de psychanalyse*, p 199

brillants, ses cheveux frissonnants et resplendissants⁵⁰⁴ », l'adolescent est pris de regrets en pensant qu'il l'a laissé s'enfuir au lieu de la serrer dans ses bras, contre son cœur en émoi⁵⁰⁵. Hirshel, frustré par le contact furtif mais prometteur, tente de se ressaisir. Le narrateur ironique constate que le jeune homme « est content que sa tête contrôle son cœur et qu'il ne soit pas l'esclave de ses rêveries⁵⁰⁶ » et le compare dans la foulée « à quelqu'un qui aurait absorbé un somnifère dont l'effet aurait engourdi les membres et qui, une fois l'effet passé, serait redevenu normal⁵⁰⁷ ».

L'incident refoulé, Hirshel retourne à la boutique puisque sa mère l'y a installé et se remet à travailler avec zèle pour s'éloigner des futilités⁵⁰⁸ -maintenir l'ordre- ce qui réjouit Tzirel qui n'attend pas tant de lui et qui remarque son sens du commerce. « Hirshel a l'étoffe d'un homme⁵⁰⁹ » dit-elle à Barouch Meïr qui acquiesce en hochant la tête mais, pas dupe, sait que son fils n'est pas un homme d'action⁵¹⁰. Incapable de contredire sa femme ou d'entamer la moindre discussion avec elle, il pense que le jeune homme fera ce qu'il voudra en le cachant à sa mère⁵¹¹. A aucun moment il n'est mentionné dans le récit que Barouch Meïr est conscient –comme l'est son épouse- des sentiments qu'éprouvent les deux adolescents mais, ce passage ainsi que ses réactions par la suite, laissent supposer que celui-ci s'en doute. De toutes les manières c'est sans importance puisqu'il n'est pas décisionnaire.

Tzirel est satisfaite d'elle-même et des choix qu'elle a imposés à son fils qui tient « solidement sur ses jambes⁵¹² » à la boutique où il reprend le flambeau ; par opposition aux jambes qui vacillent en présence de Blouma. Clivage entre vie professionnelle et vie amoureuse que la mère refuse d'admettre. Mais si le corps est présent, l'esprit vagabonde. En servant les clientes il pense à Blouma tout en le niant⁵¹³. Perspicace ironie de l'auteur-narrateur-analyste qui note qu'« en se souvenant d'elle il pensait à elle⁵¹⁴ ».

⁵⁰⁴ *Sipour Pashout*, p 26 "עיניה מבהיקות באור מופלא ושערה מרתת וזורח"

⁵⁰⁵ Ibid. p 25

⁵⁰⁶ Ibid. p 26 "שמח היה הירשל שהמליך את שכלו על לבו ואינו משועבר להרהוריו"

⁵⁰⁷ Ibid. p 26 "לאחד שהשקוהו סם שינהף עד שלא נתמרק מן הסם איבריו לאים, כיון שנתמרק הרי הוא כשאר כל אדם"

⁵⁰⁸ Ibid. p 26

⁵⁰⁹ Ibid. p 26 "הירשל עשוי להיות אדם"

⁵¹⁰ Ibid. p 26

⁵¹¹ Ibid. p 26

⁵¹² Ibid. p 27 "נתבצרו רגליו"

⁵¹³ Ibid. p 27

⁵¹⁴ Ibid. p 27 "כיון שזוכר בה הגה בה"

La tension qui s'installe entre les adolescents attriste Blouma, qui continue d'accomplir « fidèlement » sa tâche pour des raisons financières⁵¹⁵ ; la confusion dans son esprit entre Dieu et Hirshel pour qui elle a perdu la tête et le cœur est suggérée par le narrateur qui indique que « son cœur et son visage lui appartiennent ou peut être qu'ils ne lui appartiennent guère car ils appartiendraient à *Ahad Gadol* (Un Grand Dieu)⁵¹⁶ ». D'ailleurs elle le sert à table en silence, sans lever les yeux, alors qu'il est assis devant une table à moitié recouverte d'une nappe blanche⁵¹⁷. Tissu blanc comme un linceul. Limites posées. Étroitesse, solitude et isolement cette fois pour Hirshel qui ne voit que « le visage triste de Blouma⁵¹⁸ ». Mais, en commerçant aguerri maintenant, dans un réflexe issu de son nouveau métier, il pense : « Tu joues de ton silence, je vais te traiter comme tu me traites. A ton silence je répondrai par un silence moi, boutiquier, fils de boutiquier et petit-fils de boutiquier qui sait mesurer et peser⁵¹⁹ ». Mais, n'étant pas du même moule que ses parents, grands-parents et aïeux, sitôt la décision prise, il suit la jeune fille dans sa chambre - manque de volonté et émotions débordantes-, et lui demande « Qu'as-tu Blouma⁵²⁰ ». Blouma, assise sur la seule chaise de sa chambre où elle ne reçoit pas d'invités, reste silencieuse⁵²¹. Jeu de chaises, jeu d'enfants. La chambre de Blouma la représente : espace élevé et peu encombré matériellement. Contraste entre l'espace vide de la chambre et l'espace intérieur chargé et chaotique des deux adolescents. Vacillant d'émotion, les lèvres tremblotantes, Hirshel se tient un long moment debout face à elle ; un sentiment d'oppression l'étouffe ; « Le désir se fait donc toujours plus intense à mesure que le médiateur se rapproche du sujet désirant⁵²² » ; Blouma est à portée de main ; « le projecteur se rapproche peu à peu et sa lumière se concentre sur une surface de plus en plus réduite⁵²³ » ; lorsqu'il tend la main vers elle pour la rassurer, la jeune fille sort⁵²⁴. Echec de Hirshel devant la fuite de la jeune fille. Seul dans la chambre, Hirshel est imprégné par sa présence, par son parfum qui évoque « une pomme tombée de l'arbre qui exhale son

⁵¹⁵ Ibid. p 27

⁵¹⁶ Ibid. pp 27-28 "פניה ולבה ברשותה של בלומה. אפשר אף הם אינם ברשותה, אלא ברשותו של אחד הגדול"

⁵¹⁷ Ibid. p 28

⁵¹⁸ Ibid. p 28 "פנים זעומות"

⁵¹⁹ Ibid. p 28 "מה את שותקת אף אני" "אשתוק, חנווני בן חנווני בן בת חנווני שדרכו למדוד ולשקול"

⁵²⁰ Ibid. p 28 "מה לך בלומה?"

⁵²¹ Ibid. p 28

⁵²² R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, pp 101-102

⁵²³ Ibid. p 102

⁵²⁴ *Sipour Pashout*, p 28

parfum⁵²⁵ » ; allusion au jardin d'Eden, au fruit défendu, mûr, comme le sont les deux adolescents. Seul, il pose la tête sur son lit⁵²⁶ ; pulsion incontrôlable ; exalté, il reste ainsi un moment ; il serait resté « mille ans » confie le narrateur qui ajoute « tout avait disparu il lui semblait être seul au monde. Silencieux, couché, le cœur doux comme le miel⁵²⁷ ». « Opposition entre le temps amplifié de l'impression et le temps physique...⁵²⁸ ». Douceur du Cantique des cantiques⁵²⁹. Eveil de tous les sens. Moment d'abandon absolu, où le jeune homme, en paix avec lui-même, trouve le repos et s'assoupit. Tendresse qui permet de mesurer l'intensité de l'état amoureux par opposition au désir purement sexuel⁵³⁰. Instant présent, « qui vaut tout notre passé et le monde tout entier⁵³¹ ». « Soudain, une main de femme lui caresse les cheveux⁵³² ». A travers une métaphore le narrateur pudique confie : « Même si je me tais et ne raconte rien, vous comprendrez que c'est la main de Blouma. En la sentant il se réveilla⁵³³ ». Pulsions irrésistibles qui permettent à la jeune fille de transgresser l'interdit et de retourner dans la pièce et d'oser ce geste tendre. Contact de deux « Moi-peau » qui vibrent⁵³⁴. Peau « perméable et imperméable... superficielle et profonde... véridique et trompeuse... Elle appelle des investissements libidinaux autant narcissiques que sexuels... La peau est solide et fragile⁵³⁵ ». Plaisir tactile souligné par des expressions telles que : « Caresser quelqu'un dans le sens du poil », ou « elle a eu la main heureuse »⁵³⁶ et réprimé par des tabous créés pour se protéger d'une excitation sexuelle⁵³⁷. Double transgression qui souligne l'évolution des sentiments entre les deux adolescents.

A la suite de ce moment privilégié, Hirshel se sent déplacé dans la boutique et, malgré toutes les raisons qu'il a d'être heureux, ne l'est pas⁵³⁸. Parfois, même le bruit du

⁵²⁵ Ibid. p 28 "כתפוח שנפל מן העץ וריחו נודף"

⁵²⁶ Ibid. pp 28-29

⁵²⁷ Ibid. p 29 "כל היקום נמחה, רק הירשל בלבד קיים. דמום שוכב לו הירשל ולבו מתוק כדבש"

⁵²⁸ G. Shaked, *La fille du roi et le repas de la mère*, p 142

⁵²⁹ La Bible, *Cantique des cantiques*, 4,11 et 5,1 « Tes lèvres, ô fiancée, distillent la douceur du miel, du miel et du lait coulent sous ta langue et le parfum de tes vêtements est comme l'odeur du Liban » « Je suis entré dans mon jardin, ô ma sœur, ma fiancée, j'ai récolté ma myrrhe et mon baume, j'ai mangé de mes rayons de miel, j'ai bu mon vin et mon lait... Mangez, mes compagnons, buvez et enivrez-vous, amis »

⁵³⁰ S. Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi* dans *Essais de psychanalyse*, pp 196-197

⁵³¹ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, p 41

⁵³² *Sipour Pashout*, p 29

⁵³³ Ibid. p 29 "גם כי אחריש ולא אספר תבינו, שידה של בלומה היתה זאת. כיון שהרגיש בה נינער ויצא"

⁵³⁴ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, Dunod, Paris 1995, pp 35-36

⁵³⁵ Ibid. p 39

⁵³⁶ Ibid. p 35

⁵³⁷ Ibid. p 40

⁵³⁸ *Sipour Pashout*, p 29

plateau de la balance déséquilibré par sa main posée dessus ne le tire pas de sa rêverie⁵³⁹. *Acte manqué, acte symptôme*. Paume de la main, sur paume du plateau (en hébreu)⁵⁴⁰; allusion au déséquilibre du monde de Hirshel ; bruit violent à l'image de son malaise que personne ne perçoit, signal d'alarme qu'il lance aux autres. « Déficit de sociabilité⁵⁴¹ », isolement intérieur et introversion, également dû au couple jumeau-jumelle qu'il forme avec Blouma.

Si Hirshel est maladroit en présence de Blouma, c'est avec émerveillement qu'il pense à elle en son absence⁵⁴², lorsque celle-ci accomplit son travail « comme une fille de la maison », totalement intégrée dans l'espace qui l'accueille et parmi ceux qui l'entourent. Maison, qui « maintient l'homme à travers les orages du ciel et de la vie⁵⁴³ ». La musique légère de la phrase insiste sur la relation Blouma/maison⁵⁴⁴. Pourtant, sa bouche entrouverte ne rit plus. « Tu ne savais pas si elle s'était arrêtée de parler ou si elle allait crier⁵⁴⁵ » précise le narrateur. Cri d'amour envers Hirshel ; cri de rage envers ses parents qui abusent d'elle ; cri qui aurait été salutaire et libérateur mais qu'elle est incapable de pousser à cause des convenances sociales et aussi parce qu'inconsciemment, elle se doute que leur amour est impossible. Jeune fille déstabilisée par cette expérience amoureuse où se noue « le *symbolique* (ce qui est interdit, discernable, pensable), l'*imaginaire* (ce que le Moi se représente pour se soutenir et s'agrandir) et le *réel* (cet impossible où les affects aspirent à tout et où il n'y a personne pour tenir compte du fait que *je* ne suis qu'une partie)⁵⁴⁶ », que la présence de Hirshel reconforte malgré tout ; son bon sens, son honnêteté, lui permettent de dépasser la perplexité dans laquelle elle se trouve⁵⁴⁷ ; et les deux adolescents, portés par leurs sentiments, bavardent simplement lorsqu'ils se retrouvent, Hirshel racontant de nombreuses choses à Blouma qui l'écoute attentivement et avec plaisir⁵⁴⁸ ; éveil provoqué par le sentiment amoureux⁵⁴⁹. Métaphore du narrateur qui

⁵³⁹ Ibid. p 29

⁵⁴⁰ A. Eshkholi, *Sur la poignée du portail ou le motif de la caresse dans Sipour Pashout de SY Agnon*, dans *Ma'alot*, Janvier-Février 1973, p 46 : « Agnon note que Hirshel pause sa main sur la « paume » (en hébreu) de la balance pour faire allusion aux pensées de Hirshel ». Paume contre paume.

⁵⁴¹ R. Zazzo, *Les jumeaux, le couple, la personne*, p 262

⁵⁴² *Sipour Pashout*, p 29

⁵⁴³ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 26

⁵⁴⁴ *Sipour Pashout*, p 29 "כאחת מבנות הבית בלומה בבית"

⁵⁴⁵ Ibid. p 29 "ואי אתה יודע אם פסקה מלדבר או אם היא עומדת לצעוק"

⁵⁴⁶ J. Kristeva, *Histoires d'amour*, pp 16-17

⁵⁴⁷ *Sipour Pashout*, p 29

⁵⁴⁸ Ibid. p 30

⁵⁴⁹ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, pp 73-74

compare le couple à des tourtereaux épris : « Lorsqu'un rossignol chantait sa compagne assise devant lui, l'écoutait⁵⁵⁰ ».

Pourtant, conscient des problèmes que leurs sentiments poseraient si sa mère apprenait, Hirshel soupire avant chaque conversation comme pour conjurer une séparation possible⁵⁵¹. Prudent, il essaye de déjouer son attention afin de ne pas susciter sa colère mais, en tentant de cacher leurs cœurs purs, les deux amoureux attirent la suspicion de Tzirel à qui rien n'échappe. Celle-ci n'intervient pas et lui permet de s'amuser avec Blouma en attendant son mariage avec quelqu'un qui lui convient⁵⁵². « Réinvestissement narcissique⁵⁵³ » au cours duquel une mère fait face à la sexualité de son fils⁵⁵⁴. Tzirel, calculatrice, considère Blouma comme un « outil », pôle d'attraction interne à la maison (et qu'elle respecte ou non les traditions, c'est sans importance puisqu'elle lui en accorde si peu), qui sert à éloigner Hirshel des autres filles et à le préserver de la débauche⁵⁵⁵ ; processus où « les repères autour du moi, installés, voire ancrés, se délitent⁵⁵⁶ ».

Tzirel, perverse, ferme les yeux pendant environ deux ans, permettant aux sentiments des deux jeunes de s'installer et de s'amplifier. Puis, à dix-neuf ans⁵⁵⁷, l'âge du service militaire, elle essaye de trouver un moyen pour faire réformer Hirshel⁵⁵⁸. Ce faisant, elle empêche son fils de vivre une expérience « virile » formatrice, à travers laquelle il découvrirait le sens de la camaraderie, de l'effort, les difficultés de la vie et les moyens de les surmonter. Armée, « foule artificielle⁵⁵⁹ » et à sa tête un « substitut paternel⁵⁶⁰ » avec lequel chacun entretient « des liens libidinaux⁵⁶¹ ». Mais, devant l'ampleur de l'histoire sentimentale entre son fils et Blouma, au lieu de soudoyer les responsables de l'armée à travers les services du docteur Knabenhout, Tzirel choisit de marier son fils à Mina, fille de Guédaliah Tzimlich leur client et s'adresse à Yona Tauber

⁵⁵⁰ *Sipour Pashout*, p 30 "הזמיר הזה כשהוא נותן קולו בת זוגו יושבת כנגדו ושומעת"

⁵⁵¹ Ibid. p 30

⁵⁵² Ibid. p 30

⁵⁵³ M. Benhaïm, *L'ambivalence de la mère*, p 45

⁵⁵⁴ Ibid. p 48

⁵⁵⁵ *Sipour Pashout*, p 30

⁵⁵⁶ M. Benhaïm, *L'ambivalence de la mère*, p 46

⁵⁵⁷ C. Freeze, *Jewish Marriage and Divorce in Imperial Russia*, Brandeis University Press, 2002p 53 les hommes avaient à l'époque une moyenne d'âge qui se situait autour de 23 ans et les jeunes filles 21 lors de leur mariage.

⁵⁵⁸ S.Y. Agnon, *Temol shilshom*, p 6 « Entre temps, le moment de l'enrôlement dans le service militaire arriva, et il n'y avait aucune chance qu'il se fasse réformer car c'était un jeune homme en pleine santé et ne possédait pas l'argent nécessaire pour soudoyer les commandants de l'armée... »

⁵⁵⁹ S. Freud, *Psychologie des foules et analyse de moi*, Petite Bibliothèque Payot, Paris 2001, p171

⁵⁶⁰ Ibid. p 172

⁵⁶¹ Ibid. p 175

l'entremetteur⁵⁶². Amour qui va à l'encontre des intérêts de la civilisation qui pose des restrictions aux sentiments qu'elle menace⁵⁶³.

Mariage arrangé, d'une telle difficulté qu'un rabbin dit : « Au ciel on croit que c'est aussi difficile que de séparer la Mer Rouge⁵⁶⁴ » ; décision majeure non seulement pour le couple mais également pour leurs familles et leurs parents, mise en œuvre par le *šadkhan*, l'entremetteur, « descendant des illustres intermédiaires de l'Europe médiévale qui servait d'agent réunificateur pour lier à travers le mariage, les communautés juives éparpillées⁵⁶⁵ », qui rencontrait dans les foires où il se rendait, des marchands juifs parents d'époux potentiels⁵⁶⁶. A partir de la *haskalah* (renaissance) celui-ci est considéré comme un « parasite non productif⁵⁶⁷ ».

Un soir, « retirant ses mains de l'argent⁵⁶⁸ », Tzirel prend les choses en main ; ironie d'une situation où l'on oublie un instant le calcul de la recette pour envisager une dot importante ; elle aborde alors avec son époux, l'éventualité d'une union entre leur fils et la fille Tzimlich sachant parfaitement que son mari, ne changeant rien à ses habitudes, ne la contredirait pas. Manipulatrice, Tzirel qui fait semblant de tenir compte de l'avis de son mari, lui avoue avoir déjà consulté Tauber et que celui-ci s'est rendu chez les Tzimlich pour traiter l'affaire. Le narrateur restitue au style indirect la totalité de la conversation du couple et constate, en soupirant, les changements qui surviennent à chaque génération⁵⁶⁹.

Là, comme à chaque moment de réflexion important, Barouch Meïr sort la chaîne de sa montre pour la contempler « afin de bien bien réfléchir⁵⁷⁰ ». L'attitude si conciliante de Barouch Meïr avec sa femme pose inconsciemment dans l'esprit de Hirshel un problème quant à la position du père et à sa parole qui ne fait pas loi⁵⁷¹.

Déterminée, Tzirel, a mis en œuvre la machine à éliminer Blouma, sa rivale, de la vie de son fils. La jeune fille saisit immédiatement les intentions de Tzirel, « ni irritée ni indignée⁵⁷² » (deux négations qui expriment leur contraire) et, ne voulant pas servir la belle

⁵⁶² *Sipour Pashout*, p 33

⁵⁶³ S. Freud, *Le malaise dans la civilisation*, p 105

⁵⁶⁴ C. Freeze, *Jewish Weddings and Divorce in Imperial Russia*, p 12

⁵⁶⁵ *Ibid.* p 19

⁵⁶⁶ *Ibid.* p 19

⁵⁶⁷ *Ibid.* p 20

⁵⁶⁸ *Sipour Pashout*, p 38 "הניחה צירל ידיה מן המעות"

⁵⁶⁹ *Ibid.* p 38 "דור דור ומנהגיו"

⁵⁷⁰ *Ibid.* p 38 "כדי להרהר יפה יפה"

⁵⁷¹ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, p 193

⁵⁷² *Sipour Pashout*, p 39 "שאיין היא מתמרמת ואינה מתרעמת"

famille, décide de trouver un autre emploi⁵⁷³. Tzirel voit son fils épris de Blouma et Blouma voit les manigances de Tzirel ; récit qui rappelle le duel entre les deux rivales déjà présent lors du premier petit déjeuner.

Après avoir informé son mari, Tzirel décide d'informer son fils du sort qu'elle lui réserve et le suit un jour à la cave alors qu'il descend chercher du vin. Amorce d'une descente vers l'enfer. En pensant que sa mère veut le surprendre avec Blouma, Hirshel d'abord triste d'être soupçonné⁵⁷⁴, l'ignore en se disant qu'elle sera déçue⁵⁷⁵. Mais, c'est elle qui l'aborde solennelle : « Hirshel j'ai à te parler⁵⁷⁶ » puis enchaine : « Pourquoi es-tu silencieux⁵⁷⁷ ». Le jeune homme rétorque : « C'est toi qui veux parler. Je suis silencieux pour t'écouter⁵⁷⁸ ». Comme à chaque fois qu'elle est déstabilisée, Tzirel grimace, *acte symptomatique*, et lance : « Tu as raison ». Jeu de mots autour de trois lettres qui se transforment de *p-y-h* bouche en *y-p-h* bien et d'une triple apparition en deux phrases de la racine *a-m-r*⁵⁷⁹ -sous forme nominale et verbale-, dire en hébreu et ce, au moment précis où elle se pince les lèvres comme pour se contenir. D'ailleurs à la manière qu'elle a de le dire, le narrateur note que : « ...les paroles de son fils ne lui plaisaient pas⁵⁸⁰ ». Elle dit : « Tu connais Tzimlich, je n'ai donc pas besoin de faire son éloge⁵⁸¹ ». Soulagé, il pense que c'est pour lui parler d'affaires. Mais Tzirel continue, insistant sur la fortune du père, l'éducation moderne de sa fille et l'importance de la dot, *nedunyah*⁵⁸², qui lui reviendrait, équivalent de ce que rapporte leur commerce chaque année⁵⁸³.

Si Tzirel tient ce discours c'est qu'implicitement, Tauber a donné sa réponse. Après avoir parlé d'argent, elle conseille à son fils de mettre de côté ses amourettes au moment de se marier car sinon, si les hommes suivent leurs désirs, le monde va à sa perte⁵⁸⁴. Elle enchaine qu'elle n'a rien contre Blouma mais, décrochant le coup fatal, Tzirel insiste sur la différence de classe, soulignant qu'elle est pauvre, admettant qu'il n'y a pas son équivalent sur le marché du travail et rappelle à son fils qu'ils l'ont hébergé et lui ont donné ce dont

⁵⁷³ Ibid. p 39

⁵⁷⁴ Ibid. p 39 "לבו נתרעש מכעס, וכי השודים אנו..."

⁵⁷⁵ Ibid. p 39

⁵⁷⁶ Ibid. p 39 "הירשל רוצה אני לדבר עמך"

⁵⁷⁷ Ibid. p 39 "מפני מה אתה שותק?"

⁵⁷⁸ Ibid. p 39 "לא את היא מבקשת לדבר? הריני שותק כדי שאשמע"

⁵⁷⁹ Ibid. p 39 "קמצה צירל את פיה ואמרה, יפה אמרת. ברם מקולה לא היה ניכר שאמירתו יפה בעיניה"

⁵⁸⁰ Ibid. p 39 "לא היה ניכר שאמירתו יפה בעיניה"

⁵⁸¹ Ibid. p 40 "את צימליך אתה מכיר, סבורה אני שאיני צריכה לפרש טיבו לפניך"

⁵⁸² C. Freeze, *Jewish Marriage and Divorce in Imperial Russia*, p 30

⁵⁸³ *Sipour Pashout*, p 40

⁵⁸⁴ Ibid. p 40

elle avait besoin par pur bonté⁵⁸⁵. Tenter d'abaisser et de dégrader pour mieux évincer. Connaissant, les qualités de la jeune fille qui se trouve chez eux depuis environ trois ans, elle suppose, à juste titre, que Blouma ne s'opposera pas au destin de Hirshel avant de clore la conversation, déterminée, en lui disant : « Tu es un fils de famille Hirshel et tu es destiné à une fille de plus grande famille⁵⁸⁶ ». Snobisme ironique, lorsque l'on sait que les Horwitz sont petits boutiquiers et qu'elle ne peut lui destiner qu'une fille de fermiers enrichis. « Le snob n'est point bas, il s'abaisse⁵⁸⁷ ». Contraste entre cette mère autoritaire et un fils silencieux, affaibli, qui « a du mal à tenir son outre⁵⁸⁸ » et qui, sans avoir touché au vin « se sent saoul comme un ivrogne⁵⁸⁹ ». Tzirel qui « n'attend pas de réponse, veut simplement le préparer⁵⁹⁰ ».

Si la position qu'occupe Blouma dans la maison des Horwitz dépend à la fois « de l'effacement de Barouch Meïr et de la présence dominatrice de Tzirel⁵⁹¹ », sa présence dérange la mère à plus d'un titre, non seulement à cause du passé familial mais également parce que la jeune fille, jumelle du fils, déclenche chez elle un sentiment d'intolérance, mélange complexe d'angoisse, de désir, de révolte et une étrange fascination qui la trouble⁵⁹² ; émotions trop intenses, hors du registre de Tzirel et qu'elle n'arrive pas à gérer.

Les phrases courtes du narrateur scandent l'impatience du jeune homme, dévoilant sa tension, son angoisse, son désespoir et celui de Blouma, donnant la sensation de quelques heures qui n'en finissent plus ; « Toute la journée il chercha Blouma. Il avait tant de choses à lui dire⁵⁹³ ». *Surestimation de l'objet*⁵⁹⁴. Il se sent héroïque de n'avoir rien dit à sa mère et, lorsqu'il aperçoit enfin Blouma, son visage est grave et elle se mord la lèvre. Lorsque le narrateur constate : « Combien de guerres vivait-elle pour ne pas lui prêter attention⁵⁹⁵ », le lecteur repense aux combats de Blouma : perte de ses parents ; mensonges, perfidies et abus de ses « parents de substitution » ; manigances de sa rivale qui porte un coup fatal à son amour ; trahison de Hirshel ; espoir déçu ; nouvel

⁵⁸⁵ Ibid. p 40

⁵⁸⁶ Ibid. p 40 "בן בעלי בתים אתה הירשל ולגדולה מזו אתה מתוקן"

⁵⁸⁷ R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, pp 86-87

⁵⁸⁸ *Sipour Pashout*, p 40 "בקושי החזיק את הקנקן"

⁵⁸⁹ Ibid. p 40 "היין הזה לא שתה ממנו וראשו ככומר על ענבים"

⁵⁹⁰ Ibid. p 40 "לא ביקשה לשמוע תשובה פסוקה מפיו, להכשיר לבו נתכוונה"

⁵⁹¹ N. Ben Dov, *Agnon's Art of Indirection*, p 75

⁵⁹² R. Zazzo, *Les jumeaux, le couple et la personne*, p 260

⁵⁹³ *Sipour Pashout*, p 40 "כל אותו היום היה מחזר אחר בלומה. אלף דברים יש לו לספר לה"

⁵⁹⁴ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Essais de psychanalyse*, p 197 et A. Green, *La folie privée*, Gallimard, Paris, 2010, p 19

⁵⁹⁵ *Sipour Pashout*, p 40 "כמה מלחמות נלחם לה, לבסוף אינה משגחת בו"

effondrement d'un univers construit avec acharnement et constance. Bouche close, fermée, *baloumah* –justifiant son prénom- pour ne pas hurler de douleur. Sentiments refoulés. Immature, Hirshel qui se sent « un héros⁵⁹⁶ », a le cœur qui vacille et ne comprend pas l'attitude de Blouma puisqu'« il n'avait pas commis d'erreurs envers elle⁵⁹⁷ ».

Dans son rapport à Blouma, sorte de *soft toy*⁵⁹⁸, d'*objet transitionnel*⁵⁹⁹, Hirshel attend qu'elle vole à son secours mais, encore plus meurtrie que lui, se retrouvant cette fois sans aucune famille, Blouma décide de s'en aller pour s'éloigner d'une douleur insupportable, d'une immense déception mais aussi certainement pour faire « payer le prix » à son amoureux incapable de s'opposer à sa mère et de prendre sa vie en main.

Submergé par l'absence de « sa jumelle » et par l'omniprésence de sa mère qu'il veut fuir, Hirshel, n'ayant jamais été responsabilisé, dépité par la réaction de Blouma qui le délaisse, pense que si elle lui avait apporté son soutien il aurait agi différemment⁶⁰⁰. « La maladie commence à l'instant où nous justifions par l'extérieur le malaise intérieur⁶⁰¹ ». Mais, lorsque la jeune fille s'en va, le narrateur précise que « celui qui voulait voir Blouma n'avait qu'à regarder le cœur de Hirshel⁶⁰² ».

Cœur si gros, cœur devenu visible...

La découverte de l'érotisme, les sentiments éprouvés pour Blouma, le départ précipité de celle-ci, l'autorité étouffante de sa mère sont autant de causes déstabilisantes pour Hirshel de surcroît fragile. Pour couper toute contestation de la part de son fils, Tzirel accentue l'allure des choses ; le narrateur emploie quatre fois le verbe « faire » en une phrase : « A ce moment-là, Tzirel fit ce qu'elle fit, et tout ce qu'elle fit elle le fit rapidement⁶⁰³ » et cela sans consulter son fils et sans le fatiguer⁶⁰⁴. On peut imaginer le désarroi de Hirshel qui, dans une société en pleine transformation, n'a pas son mot à dire, se voit soudain coupé de sa « jumelle » et obligé d'épouser une fille qui ne représente aucun intérêt à ses yeux. Castré une fois de plus, il se referme sur lui-même sans s'opposer à sa mère qui pense, parce que cela lui convient, que son fils accepte son destin⁶⁰⁵.

⁵⁹⁶ Ibid. p 40 "ראה את עצמו גבור"

⁵⁹⁷ Ibid. p 40 "כלום חטא כנגדה"

⁵⁹⁸ D. Winnicott, *Les objets transitionnels*, Payot, Paris 2010, p 28 (jouet moelleux)

⁵⁹⁹ Ibid. p 8, 12, 13 etc. Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 403

⁶⁰⁰ *Sipour Pashout*, pp 40-41

⁶⁰¹ O. Soulier, *La digestion, les clefs du poids, les formes, les dépendances*, p 114 citant Samuel Hahnemann

⁶⁰² *Sipour Pashout*, p 41 "הרוצה לראות בלומה יעמוד ויצפה בלבו של הירשל"

⁶⁰³ Ibid. p 41 "באותם הימים עשתה צירל מה שעשתה, וכל מה שעשתה במהירות עשתה"

⁶⁰⁴ Ibid. p 41

⁶⁰⁵ Ibid. p 41

Bien après que Blouma soit partie, que le temps se soit écoulé, le jeune homme « se demande pourquoi elle lui est si chère⁶⁰⁶ » tout en continuant son travail monotone à la boutique. Erreur de jugement d'une mère. Erreur d'un fils qui pense qu'un tel chagrin se dépasse facilement.

Blouma s'installe chez les Mazal, ses nouveaux employeurs ; situation qui évoque doublement la mort : Akavia, le mari, a publié un livre sur le cimetière et les tombes de la ville⁶⁰⁷, et leur résidence se trouve à la périphérie de la ville où aucun Juif ne réside depuis les massacres du seizième siècle⁶⁰⁸. Pourtant, Blouma et les Mazal créent un pôle opposé à celui des commerçants de la ville, un Shiboush différent, «...celui de l'individualité, de l'imagination, de la satisfaction spirituelle...⁶⁰⁹ ».

Dans sa nouvelle chambre, Blouma, la main sur le cœur, contemple le lit⁶¹⁰. Cœur associé au lit, qui rappelle Hirshel, un moment intense d'émotion et la source de sa souffrance. Souvenir douloureux ; elle se sent doublement orpheline, d'avoir perdu un amour et un semblant de famille⁶¹¹. A travers la question qu'elle se pose « Suis-je destinée à être servante toute ma vie⁶¹² ? » le lecteur comprend l'attente dans laquelle elle vit depuis son arrivée chez les Horwitz, lorsque Tzirel suggère la possibilité de lui trouver un mari. « Destin. Vient le moment où l'image de notre vie se sépare de la vie elle-même, devient indépendante et, peu à peu, commence à nous dominer⁶¹³ ». Question rhétorique du narrateur à la jeune fille « Et en quittant la maison de Tzirel tout espoir a-t-il disparu ?⁶¹⁴ », puis une autre au lecteur : « Elle se souvint alors de son arrivée dans la maison Horwitz. Qu'espérait-elle alors ?⁶¹⁵ » avant de noter que « ...son arrivée était meilleure que son départ, puisqu'elle est partie désenchantée⁶¹⁶ ». Car, le départ de chez ses parents, lieu où Blouma s'est construit un semblant de monde sécurisé, représente un nouveau traumatisme qui la replace dans le domaine de l'insécurité⁶¹⁷.

⁶⁰⁶ Ibid. p 43 "ואינו יודע מפני מה יקרה היא בעיניו כל כך"

⁶⁰⁷ Ibid. pp 37-38 Thème récurrent chez Agnon, déjà traité dans un tout premier article lorsque l'auteur habitait encore Buczacz 'Ir hametim ou La ville des morts

⁶⁰⁸ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 246

⁶⁰⁹ Ibid. p 251

⁶¹⁰ *Sipour Pashout*, p 41

⁶¹¹ Ibid. p 41

⁶¹² Ibid. p 41 "כלום נגזר עלי להיות משררת כל ימי?"

⁶¹³ M. Kundera, *L'art du roman*, p 148

⁶¹⁴ *Sipour Pashout*, p 41 "וכי בשביל שנסתלקתי מבית צירל נסתלקו קיווי?"

⁶¹⁵ Ibid. p 41 "נוכרה בלומה כניסתה לבית הורביץ. מה היתה כל תקותה באותה שעה?"

⁶¹⁶ Ibid. p 41 "טובה היתה ביאתה מיציאתה, שיצתה בפחי נפש"

⁶¹⁷ Schmitt, Faure, Cailhol, Birmes, *Les conséquences somatiques des événements traumatiques dans Entre l'âme et le corps : douleur et maladie*, p 29

Devant la décision unilatérale prise par Tzirel et qui brise violemment l'histoire sentimentale entre les deux adolescents, Blouma distancie physiquement de ses parents, tente de réagir en se disant que si Hirshel obéit à sa mère, elle reste libre⁶¹⁸. Libre de partir mais sans liberté financière ; la jeune fille, confuse, se demande si elle doit aider Hirshel ou s'éloigner⁶¹⁹ mais, n'ayant eu aucun exemple d'opposition, de compétition, elle ne sait comment s'y prendre. Soumission, reproduction du schéma comportemental de sa mère ; *ricochet d'un secret*⁶²⁰.

Petite compensation, la maison dans laquelle Blouma s'installe contraste avec l'ancienne. La maîtresse de maison, Tirtza Mazal, gentille et attentionnée, tire Blouma de ses pensées en entrant dans sa chambre après avoir frappé à la porte ; elle s'assure que Blouma a ce qu'il lui faut et, regardant une photo accrochée au mur, demande à la jeune fille si c'est son père. Celle-ci le confirme tout en précisant qu'elle ressemble plutôt à sa mère⁶²¹. Dans le chaos qu'elle traverse, elle recompose un court instant, le trio familial (même bancal). Désir de s'éloigner de l'image du père, au visage tendre et triste, incapable d'assumer sa famille⁶²². Un seul regard attentif et bienveillant de Tirtza accompagné d'une remarque suffit pour expliquer le comportement de toute une vie. « Blouma baisse la tête et Tirtza sort discrètement⁶²³ ». Absence du père qui ravive celle de Hirshel ; soupirs (mentionnés par Tirtza) qui évoquent ceux de Hirshel au début de chacune de leurs conversations. Deux êtres qui éveillent en elle des sentiments ambivalents. Inconsciemment, dans l'esprit de Blouma, l'Homme souffre de l'incapacité de prendre sa vie en main et de décider : d'abord son père, puis Barouch Meïr, en qui elle espérait trouver un allié et enfin Hirshel, l'ultime coupable.

D'un père faible à un autre homme faible ...

... Hirshel, continue de penser très souvent à Blouma. N'ayant aucun sens de la réalité⁶²⁴, il l'imagine chez les Mazal sans s'imaginer un seul instant qu'elle a besoin de travailler pour vivre et souhaite que Tirtza Mazal explique à Blouma « que les femmes tiennent tout en leurs mains⁶²⁵ » afin qu'elle bouge et bouleverse la situation sans trop

⁶¹⁸ *Sipour Pashout*, p 41

⁶¹⁹ *Ibid.* p 41

⁶²⁰ S. Tisseron, *Les secrets de famille*, pp 43-61

⁶²¹ *Sipour Pashout*, p 42

⁶²² *Ibid.* p 42

⁶²³ *Ibid.* p 42 "הורידה בלומה את ראשה ותרצה יצתה בחשאי"

⁶²⁴ *Ibid.* p 43

⁶²⁵ *Ibid.* p 43 "שהכל בידי האשה..."

tarder ; double emploi de la racine ‘-s-h « faire⁶²⁶ » (forme nominale et verbale). Ayant pour modèle une mère agressive et forte, Hirshel attend de Blouma une attitude similaire. Prendre l’initiative... faire ce qu’il n’a pas su faire, reproduisant à son tour le schéma comportemental de son père. Le narrateur s’étonne de la naïveté de Hirshel, « croyait-il que Blouma pouvait survivre de la poussière d’étoiles⁶²⁷ », et précise qu’« Il imaginait *tout* mais que Blouma avait besoin d’un toit et de nourriture ne lui venait pas à l’esprit⁶²⁸ ». *Tout*, pensées érotiques qu’il refoule, -prémices d’un comportement qui conduit à la crise. Avec le temps qui passe, surpris par son manque de réactions, il finit par lui en vouloir⁶²⁹.

Dans sa nouvelle maison, Blouma plonge dans le travail, « en sept lieux différents vous la voyez en un instant⁶³⁰ » (dernier emploi d’une formule avec le chiffre 7⁶³¹ signal que l’aspect conte disparaît) ce qui inquiète ses nouveaux employeurs. Faisant un *transfert* sur le nourrisson, elle s’occupe tellement du lui que la mère se demande parfois si c’est le sien ou celui de la jeune fille⁶³², mais refoule toutes ses émotions au point qu’elle « se moquerait du maître des songes⁶³³ » s’il lui rendait visite. Cesser de dormir parce que la douleur tient éveillé ? Cesser de rêver parce que la douleur est si forte que la censure opère ? Refoulement nécessaire pour survivre.

C’est l’hiver. Une neige épaisse couvre les toits ; la fumée s’élève « fine des maisons pauvres, épaisse et grasse de celle des riches⁶³⁴ ». Opposition entre pauvreté et opulence. Métonymie entre l’extérieur glacé et le cœur des deux adolescents...

⁶²⁶ Ibid. p 43 "תעשה מעשה"

⁶²⁷ Ibid. p 43 "מה היה הירשל סבור, שבלומה ניזונת מן הכוכבים"

E. Jabès, *Le livre des questions, Le livre de Yukel*, p 38 « Le baluchon du Juif errant contient la terre et plus d’une étoile »

⁶²⁸ *Sipour Pashout*, p 43 "כל דבר שבעולם היה מדמה, ואילו שבלומה צריכה לקורת גג ולמזונות לא עלה על דעתו"

⁶²⁹ Ibid. p 43 מתדיין עמה בלבו אם אינה מזדרות סופה מאחרת

⁶³⁰ Ibid. p 43 "בשבע מקומות אתם מוצאים אותה ברדע אחד"

⁶³¹ R. Allende, *Le symbolisme des nombres*, p 216 « Le septénaire est le nombre qui a fourni les plus d’applications symboliques, inspiré le plus d’images et de mythes ».

⁶³² *Sipour Pashout*, p 43

⁶³³ Ibid. p 43 "אפילו אם בא בעל החלום היתה מלגלת עליו"

⁶³⁴ Ibid. p 45 "עשן עולה מכל בית... של נמוכים קלוש ושל הגבוהים מעובה ושמן"

Tzirel, Hirshel, Mina

... froid et vide qui annoncent l'arrivée de Mina introduite dans le récit par le narrateur sarcastique qui, soulignant la relation commerciale qui lie Guédaliah Tzimlich, son père, à Barouch Meïr, confond volontairement intérêt, amitié et amour : « Guédaliah et Barouch Meïr s'aiment, il est impossible que la fille de Guédaliah vienne en ville sans faire une halte chez l'amour de son père⁶³⁵ ». Et, lorsque Mina se rend à Shiboush pour voir son amie Sophia (sagesse en grec, ironie lorsque le lecteur découvre petit à petit son caractère) Guildenhorn et les Horwitz, l'abondance des vêtements, des chaussures et autres produits qu'elle transporte, *surinvestissement narcissique* qui fait d'elle un « tout phallique⁶³⁶ », indiquent avec ridicule le manque de jugement et de finesse chez la jeune fille, sa peur de manquer (comme le père), son désir de séduire et impressionner qui cachent une insécurité et une rivalité latente entre elle et Sophia⁶³⁷. Nombreuses robes, allusion à celles que portait Tzirel avant son mariage. Contraste entre les possessions de Blouma contenus dans son balluchon et les affaires inutiles transportées par Mina. Contraste également entre l'accueil froid que réserve Tzirel à la jeune orpheline lors de son arrivée et celui qu'elle réserve à sa future belle fille, l'installant dans la pièce réservée aux grandes occasions, à l'odeur suffocante de naphthaline, aux fenêtres fermées toute l'année, « les jours d'hiver à cause du froid et les jours d'été à cause de la chaleur⁶³⁸ ». Atmosphère irrespirable que Mina affronte en se frottant « le front et les tempes à l'eau de Cologne⁶³⁹ ». Première mention de cette pièce, peut-être nettoyée et ouverte du temps de Blouma. Tissu blanc, comme un linceul pour une maison endeuillée par la perte de la jeune fille. « Mise en scène de l'ironie⁶⁴⁰ » ; métonymie où la maison sent le renfermé, à l'image de ses habitants. Masquer. Ne rien voir, ne rien sentir, (handicap sensoriel, tactile et olfactif). Tout mettre en œuvre pour valider un contrat économique.

Hypocrite, le narrateur s'adressant au lecteur enchaîne : « nous ne médions pas au sujet de Mina pour mettre en valeur les qualités de Blouma...⁶⁴¹ » ; mais la description de son voyage a déjà fait le travail de sape ; d'ailleurs la négation exprime clairement ici son

⁶³⁵ Ibid. p 34 "גדליה וברוך מאיר אוהבים זה לזה, ואי אפשר שבתו של גדליה באה לעיר ואינה באה אצל אוהבו של אבא"

⁶³⁶ J. Schaeffer, *Le refus du féminin*, PUF, Paris 1997, p 56

⁶³⁷ *Sipour Pashout*, p 34 "dans une voiture tirée par deux chevaux apportant de nombreuses affaires don't elle pourrait avoir besoin, comme des robes, des chapeaux, des chaussures et d'autres produits dont elle pourrait avoir besoin chez les Horwitz comme du beurre, du fromage et des fruits"

⁶³⁸ Ibid. p 34 "בימות החורף מפני הצינה ובימות החמה מפני החמה"

⁶³⁹ Ibid. p 35 "ומשפשפת את מצחה ואת צדעיה במי קולונייה"

⁶⁴⁰ Ph. Hamon, *L'ironie littéraire, Essai ses les formes de l'écriture oblique*, p 119

⁶⁴¹ *Sipour Pashout*, p 35 "אנחנו לא נספר בגנותה של מינה כדי לבוא לידי שבחה של בלומה"

contraire. Puis, sarcastique, il égrène les qualités de Mina : « bien que plaisante et gracieuse, c'est une villageoise qui possède les qualités d'une fille des grandes villes car elle est éduquée en pension à Stanislav où elle apprend le français, la broderie et le piano⁶⁴² ». Ironie épictétique qui « exprime ... une neutralité pour signifier implicitement une négativité⁶⁴³ ». Education moderne (et laïque) qui contraste avec l'époque précédente où les futurs beaux-parents jugeaient leur belle-fille selon « ... sa capacité à accomplir les tâches ménagères, coudre, cuisiner et mettre en conserve les aliments etc.⁶⁴⁴ ». Education qui creuse un fossé entre elle et son village et, lorsqu'elle se promène en ville avec ses parents, le rythme de leurs pas est différent et ses vêtements lui donnent l'allure d'une fille « de juifs enrichis par le commerce⁶⁴⁵ ». Ingrate, oubliant que ses parents lui offrent des études modernes et certainement onéreuses, « elle n'éprouve ni honte ni fierté envers eux⁶⁴⁶ » (négation qui confirme le contraire); grandissant loin de la maison, elle ne s'identifie pas à eux et n'a d'autre préoccupation que de retourner en pension⁶⁴⁷ où ses camarades copient ses robes, ses chapeaux et ses souliers⁶⁴⁸.

Le narrateur ironique indique que Mina, la citadine, déteste l'été à la campagne, « lieu des évidences concrètes⁶⁴⁹ », où elle « ne trouve pas le repos⁶⁵⁰ », suggérant que c'est peut-être à cause de ses vêtements si peu adaptés à la vie rurale ou à cause d'éléments naturels comme le vent qui emporte son chapeau, emmêlant ses cheveux, ou l'odeur du lait et du fumier qui incommodent son odorat et contribuent à son sentiment de malaise.

Apprenant que ses parents veulent la marier, Mina au cœur libre, ne réagit pas⁶⁵¹. Par opposition à Blouma au cœur (é)pris, qui n'a pas de parents pour la marier et qui réagit. La jeune fille prend l'habitude de s'arrêter à Shiboush, pour y voir Hirshel qui lui paraît « bien élevé⁶⁵² » et « moderne⁶⁵³ » mais, malgré son manque d'expérience, elle s'étonne qu'il ne lui fasse pas la cour et qu'il soit aussi dépendant de ses parents⁶⁵⁴. Epoux

⁶⁴² Ibid. p 35 לפי כרכים, "אף מינה ריבה נאה וחסודה, בת כפר היא, אף על פי כן נתקיימו בה כל המעלות שנשתבחו בהן בנות כרכים, לפי 35 Ibid. שנתחנכה בסטניסלב בפנסיון ולמדה צרפתית ומעשה רקמה ופירוט על פנסתר"

⁶⁴³ Ph. Hamon, *L'ironie littéraire, Essai sur les formes de l'écriture oblique* p 30

⁶⁴⁴ C. Freeze, *Jewish Marriage and Divorce in Imperial Russia*, p 35

⁶⁴⁵ *Sipour Pashout*, p 35 "יהודים על עסקי מסחר"

⁶⁴⁶ Ibid. p 35 "היא לא היתה בושה באבותיה ולא מתייקרת בהם"

⁶⁴⁷ Ibid. p 35

⁶⁴⁸ Ibid. p 79

⁶⁴⁹ C. Dourguin, *Ciels de traîne*, Editions José Corti, 2011, p 183

⁶⁵⁰ *Sipour Pashout*, p 35 "שלא מצאה קורת רוח משיבתה בכפר"

⁶⁵¹ Ibid. p 36

⁶⁵² Ibid. p 36 "בעל נימוסין הוא"

⁶⁵³ Ibid. p 36 "אדם מודרני הוא"

⁶⁵⁴ Ibid. p 36

idéal ou non, Mina est si heureuse de se marier qu'elle se croit attirée par Hirshel qui lui est attiré par une autre⁶⁵⁵. L'Autre, la silencieuse et secrète dont l'absence est si douloureuse que l'on ne prononce plus le nom... Formulation du triangle amoureux évoqué par le narrateur.

Un jour, entendant un bruit en provenance de la chambre fermée et espérant y trouver Blouma, Hirshel en découvrant Mina qui y brode, est déstabilisé au point de s'excuser d'être entré sans permission ce qui surprend la jeune fille⁶⁵⁶. Broder au lieu de reprendre. Premier tête-à-tête. Hirshel, déçu de ne pas trouver sa « jumelle » est gêné de se trouver nez à nez avec le choix imposé par sa mère. Soudain envahi d'un complexe d'infériorité face à cette jeune fille « raffinée », qui voyage, assiste à des concerts et « trouve toujours le mot juste pour s'exprimer⁶⁵⁷ » il est pris d'angoisse et ne peut prononcer un seul mot ; angoisse générée par les tiraillements qu'il vit. Il reproduit à cet instant, d'une manière beaucoup plus marquée, le schéma de son père intimidé par la richesse de Tzirel au moment où il l'épouse. Si Barouch Meïr, combatif, courageux, aguerri par la vie, surmonte ce sentiment essentiellement par le travail, son fils, surprotégé par sa famille, dévirilisé, abandonné d'abord par sa mère puis se sentant abandonné par Blouma ne trouve pas les ressources nécessaires pour se relever. Mina perçoit le malaise du jeune homme, muet et gauche. Première rencontre déterminante pour l'avenir de leur relation, de laquelle Mina sort pleine d'assurance et Hirshel, insécurisé. Il refoule l'incident mais ne peut oublier Blouma sans parvenir à comprendre pourquoi malgré la distance et l'absence, la jeune fille lui est si chère⁶⁵⁸. « *L'amour est une révolution* : plus l'ordre des choses est complexe, articulé et riche, plus terrible est le bouleversement, plus difficile, dangereux et risqué le processus⁶⁵⁹ ».

Le travail de Hirshel à la boutique toujours bondée de monde, donne l'impression d'un ancrage dans la réalité qui masque ses grandes fragilités : « une estime de soi alternant entre sentiment de toute-puissance et vide sidéral, un monde psychique attaqué par de folles angoisses existentielles, la hantise de la folie, un rapport aux autres marqué par une grande souffrance⁶⁶⁰ », symptômes d'un *état limite*, d'une organisation *borderline*.

⁶⁵⁵ Ibid. p 36

⁶⁵⁶ Ibid. p 42

⁶⁵⁷ Ibid. p 42 "הרי היא מצאה את המלה הנכונה לסמן את העניין"

⁶⁵⁸ Ibid. p 43

⁶⁵⁹ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, p 109

⁶⁶⁰ V. Estellon, *Les états limites*, PUF Paris 2010, p 3

D'ailleurs, Hirshel oscille entre des moments de lucidité où il se demande lorsqu'il se retrouve seul pourquoi il accepte cette situation sans tenter de la changer⁶⁶¹ et des moments de perplexité où, le regard fixe, face à la balance⁶⁶² ; tétanisé par la douleur, le refoulement est tel que son inconscient n'arrive même plus à s'exprimer comme auparavant lorsque le plateau de la balance sur laquelle il posait sa main par inadvertance, cognait violemment la table.

En se référant à l'espace, le récit souligne les différences de niveaux émotionnels que traverse Hirshel. De la boutique à la cave ; depuis la conversation entre le jeune homme et sa mère, le narrateur note que bien des choses se sont passées qui vont altérer la vie du jeune homme⁶⁶³. Cave, « puissances souterraines », « irrationalité des profondeurs⁶⁶⁴ » où « ...remuent des êtres plus lents, moins trottinants, plus mystérieux (qu'au grenier)... à la cave les ténèbres demeurent jour et nuit⁶⁶⁵ », qui évoque par association Blouma, jumelle des profondeurs, et les mystérieux sentiments qui se sont développés entre elle et Hirshel. Jeune homme tourmenté par des sentiments ambivalents ; ceux envers Mina à qui il n'en veut pas – négation qui confirme le contraire- mais qui est néanmoins plus proche de lui que tous ceux qui l'entourent⁶⁶⁶, - sentiment presque neutre, solitude mise en musique⁶⁶⁷-, et ceux qu'il éprouve envers Blouma. Amour et haine qui s'affrontent « l'une pour détacher la libido..., l'autre pour défendre sa position libidinale contre l'assaut de haine⁶⁶⁸ ». *Mélancolie* qui s'installe doucement. Hirshel sent le besoin de plaire à sa mère pour la séduire, elle qui n'a jamais eu d'effusions sentimentales à son égard ; épouser une femme qu'elle a choisie est le prix à payer. Par *association d'idées*, la douleur actuelle réveille en lui un douloureux souvenir d'enfance : Hirshel se souvient d'une première trahison, celle d'un ami dont il se sépare et se rapproche alors de sa mère en quête de réconfort⁶⁶⁹. Nouveau traumatisme, cette fois sans pouvoir compter sur un réconfort quelconque.

Les parents des deux jeunes adolescents ont trouvé un accord concernant la dot. Tout est mis en place pour les étapes suivantes. Lorsque Hirshel, les yeux larmoyants,

⁶⁶¹ *Sipour Pashout*, p 44

⁶⁶² *Ibid.* p 44

⁶⁶³ *Ibid.* p 44

⁶⁶⁴ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 35

⁶⁶⁵ *Ibid.* p 36 citant Jung dans *L'homme à la découverte de son âme*, p 203

⁶⁶⁶ *Sipour Pashout*, p 45

⁶⁶⁷ *Ibid.* p 45 "כמה הייה רחוק ממנה לבסוף אין לו קרוב יותר ממנה"

⁶⁶⁸ S. Freud, *Deuil et mélancolie*, pp 71-72

⁶⁶⁹ *Sipour Pashout*, p 45

essaye de protester, Tzirel, consciente des problèmes de cette génération se montre affectueuse⁶⁷⁰. Maline, elle évite une confrontation, «joignant ses plaintes aux siennes⁶⁷¹ » ; « Le monde de l'homme ne dépend pas de lui⁶⁷² » dit-elle fataliste et pour s'esquiver. Puis, blessante, elle joue sans scrupules sur le sentiment d'abandon provoqué par le départ de Blouma, lui conseillant d'épouser « une femme qui l'honore plutôt qu'une femme qui le délaisse⁶⁷³ ».

A l'époque des fêtes chrétiennes, le paysage sous la neige est une métonymie du jeune homme de plus en plus décalé avec son environnement ; les commerçants sont occupés par la saison la plus lucrative de l'année. Et, lorsque Guédaliah Tzimlich se rend chez les Horwitz pour passer sa commande qu'il fait expédier aux princes (forme de corruption)⁶⁷⁴, Hirshel qui se trouve à proximité des balances⁶⁷⁵, motif récurrent qui évoque justice/injustice, loi sociale/loi du cœur, garde ses distances en « faisant une moue de mépris et en tapotant des doigts sur la table⁶⁷⁶ », *acte symptomatique* qui trahit un malaise impossible à refouler.

Alors Tzirel, notant l'agacement de Hirshel, crée un divertissement en éloignant bruyamment le chaudron près duquel elle se chauffe et en demandant des nouvelles de « Mademoiselle Mina⁶⁷⁷ », figure rhétorique mondaine flatteuse, terme déplacé lorsque la jeune fille est en passe d'épouser son fils. Tzimlich annonce qu'elle ne retourne pas en pension parce que la directrice a épousé un non Juif, simple prétexte puisqu'elle doit simplement épouser Hirshel ; il dévoile ses craintes de voir sa fille venir plus souvent à Shiboush pour rendre visite à son amie Sophia. Tous, complices, en écartant le jeune homme d'une décision majeure de sa vie, l'infantilisent d'avantage. Hirshel est étranger à son propre destin. Le père lisse sa barbe et la mère, les yeux baissés, suce silencieuse les extrémités de ses doigts pour les réchauffer tout en évoquant le bal de *hanoukka*⁶⁷⁸. Sucrer, geste inconscient, *acte symptomatique*, pulsion sexuelle qui renvoie à la toute première version d'*Agounot*, lorsque Dina embrassait chaque doigt de son père. Les jalons de la

⁶⁷⁰ Ibid. p 44

⁶⁷¹ Ibid. p 44 "צירפה אנחותיה לאנחותיו"

⁶⁷² Ibid. p 44 "אין עולמו של אדם מסור בידיו"

⁶⁷³ Ibid. p 44 "ושא אשה שמכבדתו ואל יחזר אחרי אותן שאינן משגירות בו"

⁶⁷⁴ Ibid. p 45

⁶⁷⁵ Ibid. p 45

⁶⁷⁶ Ibid. p 45 "כשפתיו מעוקם דרך זלזול והיה מתופף באצבעותיו על הטבלא"

⁶⁷⁷ Ibid. p 46 "מרת מינה"

⁶⁷⁸ Ibid. p 46 Voir Glossaire termes juifs p 412

prochaine étape sont officiellement posés pour les fiançailles qu'organise Tauber (jamais énoncé comme tel dans le récit) à l'insu de Hirshel chez Isaac et Sophia Guildenhorn.

Celle-ci, sous prétexte d'avoir gagné une somme à la loterie, offre un dîner le soir de *hanoukka*. Contraste entre jeu de hasard et célébration religieuse pour mieux souligner une société en déliquescence. Le lecteur apprend que l'amie de Mina qui « a deux ans de plus qu'elle mais en paraît deux de moins⁶⁷⁹ » est mariée à l'insouciant, le léger Isaac Guildenhorn –néanmoins très corpulent-, courtier en assurance de l'âge de Tzirel, très souvent absent, dont les affaires rapportent et dont la maison se remet à vivre lorsqu'il rentre de voyage⁶⁸⁰.

Ce soir-là, lorsque Tzirel conseille à Hirshel de s'habiller élégamment et de se rendre avant eux chez les Guildenhorn, le piège se resserre autour du jeune homme à son insu. Dans ce lieu étranger, où personne ne lui prête attention, où le maître de maison et ses invités jouent aux cartes en riant, Hirshel est inconfortable ; l'inconscient du jeune homme s'exprime à travers ses gestes, lui qui ne cesse de tâter ses vêtements pour vérifier qu'ils sont en place⁶⁸¹, lui qui ne trouve pas la sienne ; contraste entre l'extérieur joyeux et son sentiment de panique intérieur. Hirshel s'assied seul dans un coin. La maîtresse de maison sort un instant de sa cuisine pour l'accueillir puis retourne à ses gâteaux. Perdu et intimidé, Hirshel contemple Isaac Guildenhorn en pensant qu'à Shiboush, la nourriture à base de farine, fait pousser en largeur et non en hauteur⁶⁸² ; celle-ci s'inscrit dans une cuisine lourde et grasse, nourrissante et riche, représentative d'une société « au capital culturel négatif, soucieuse de nourriture, mais pas de gastronomie⁶⁸³ ». Le narrateur indique que « quiconque mange la cuisine de Shiboush, s'attache à la ville⁶⁸⁴ ». Allusion à celle de Blouma qui a séduit Hirshel.

De son coin, Hirshel contemple les invités. Pris d'une envie de fumer et ne trouvant pas d'allumette il s'approche d'un homme pour lui emprunter sa cigarette. Celui-ci, occupé au jeu, la lui lance et Hirshel rougissant, fume avec rage cigarette sur cigarette comme pour se droguer⁶⁸⁵. La musicalité de la phrase ponctue sa colère⁶⁸⁶. Au bord du malaise, l'odeur

⁶⁷⁹ *Sipour Pashout*, p 47 "סופיה גילדנהורן חברתה של מינה גדולה היתה ממנה בשתי שנים ונראתה צעירה הימנה בשתי שנים"

⁶⁸⁰ *Ibid.* p 47

⁶⁸¹ *Ibid.* p 48

⁶⁸² *Ibid.* pp 48-49

⁶⁸³ B. Alavoine, *De Proust à Simenon : l'aliment au cœur du sensible*, dans *Le roman et la nourriture* p 70

⁶⁸⁴ *Sipour Pashout*, p 61 "שכל האוכל מאכליה דבק בה"

⁶⁸⁵ *Ibid.* p 49

⁶⁸⁶ *Ibid.* p 49 והעלה עשן בזעם, והעשן העלה את זעמו יותר

grasse qui émane de la cuisine lui donne envie de vomir mais la honte l'en empêche⁶⁸⁷. Malade de se trouver dans ce lieu et contraint d'y rester, il est au bord de l'hallucination : « les cartes sautent entre les mains des joueurs à une vitesse étonnante au point de faire disparaître les mains. Enfin, même les cartes disparaissent et toutes sortes de figures noires et rouges apparaissent dans la maison tout en dansant devant lui moqueurs. Hirshel s'étonne. Il ne savait pas qu'il existait au monde d'aussi petits personnages alors que ce sont les personnages des cartes qui lui apparaissent humains. Il regarde autour de lui. Tous sont assis, cartes à la main, cigarettes en bouches, leurs fumées s'entremêlent et le troublent⁶⁸⁸ ».

Alors que Hirshel veut se sauver, il se souvient d'une histoire, anamnèse, dans laquelle on accuse un invité d'avoir volé un objet parce qu'il était sorti sans prévenir le maître de maison⁶⁸⁹. Peur grandissante. L'inconscient travaille à son insu... et Hirshel « retourne ses poches comme quelqu'un qui veut prouver qu'il n'a rien volé⁶⁹⁰ ». Négation qui insinue le contraire : cœur de Blouma qu'il a « volé » tout comme le sien est « volé » par Blouma. Dépouillé et vide comme ses poches.

A cet instant précis, la porte s'ouvre et Mina apparaît comme un sauveur. Il l'accueille avec soulagement et l'aide à retirer son manteau et ses gants avant d'engager une conversation qui ne tarit pas. Mina l'écoute attentivement. Etalant ses connaissances pour masquer son malaise, prédiction maternelle qui se réalise, lectures passées qui le sauvent au moment opportun, Hirshel s'aperçoit qu'elle l'écoute et veut se rendre agréable⁶⁹¹ ; comme avec Blouma au temps où elle habitait chez eux. Mina, qui n'avait jamais été amoureuse, est flattée que Hirshel reste auprès d'elle et lui parle longuement⁶⁹². S'il n'y a effectivement pas de dégoût comme le constate Amos Oz, ce n'est certainement pas l'amorce d'une intimité qui s'établit malgré l'emploi du verbe sentir qui domine le paragraphe⁶⁹³. Car, est-il possible de parler de séduction lorsqu'un jeune homme au bord de l'hallucination couvre son extrême mal-être par une « diarrhée » verbale qui lui permet

⁶⁸⁷ Ibid. p 49

⁶⁸⁸ Ibid. p 49 "הקלפים קפצו בידי המשחקים במהירות משונה, עד שלא נראה ביניהם הידים. לסוף נתעלמו אף הקלפים ומיני אף הקלפים ומיני כל כך, פרצופים שחורים ואדומים נראו בבית, כשהם מרקדים לפניו ומלגלים. עמד הירשל תמיה. הרי אין בעולם בני אדם קטנים כל כך, אלא קרוב לוודאי שצורות של קלפים נדמו לו לבריות. נסתכל סביביו. כל בני החבורה יושבים כשקלפיהם בידיהם וציגרותיהם בפיהם ועשנם מתערב זה הזה ומכנים ערבוביא בראשו"

⁶⁸⁹ Ibid. pp 49-50

⁶⁹⁰ Ibid. p 50 "הוציא כיסו לחוץ כמי שמראה שלא גנב כלום"

⁶⁹¹ Ibid. p 50

⁶⁹² Ibid. p 50

⁶⁹³ A. Oz, *The Silence of Heaven*, p 49

« d'éliminer ce qui ne va pas⁶⁹⁴ », qui « traduit souvent un conflit prolongé d'autorité⁶⁹⁵ » et « une épuration obligatoire pour aller de l'avant⁶⁹⁶ » ? Malaise auquel personne ne prête attention tant la mise en scène de cette alliance économique semble se dérouler comme prévu. Au milieu de cette faune d'étrangers, Mina, est vécue comme une « bouée de sauvetage » à laquelle le jeune homme se raccroche.

Toutefois, c'est bien la première fois que Hirshel s'exprime à nouveau depuis le départ de Blouma ; mais sans soupirer devant Mina dont « les yeux ... n'étaient pas soupçonneux comme ceux de Blouma⁶⁹⁷ ». Première mention de cet aspect de Blouma. Sentiment personnel de Hirshel ? Oubli du narrateur ? Ou est-ce pour souligner un manque de confiance inconsciente éprouvé par Blouma et l'assurance de Mina tirée de son aisance matérielle ? Mais, ce parallèle pourrait être dans l'esprit du jeune homme une attitude compétitive « intermédiaire⁶⁹⁸ » au sein de ce couple jumeau-jumelle qu'il formait avec Blouma.

Soudain, sans s'arrêter de jouer aux cartes le maître de maison invite ses invités à regarder « ce couple de pigeons⁶⁹⁹ » qui roucoule ce qui déstabilise d'avantage Hirshel, soudain très triste, égaré et honteux. Double utilisation de « très », de « colère », de « confus » en quelques lignes : insistance sur la rage de Hirshel, générée par le fait que c'est la première fois qu'aux yeux des autres il est en couple mais pas avec la jeune femme de son choix. Sentiment de trahir Blouma ; trahison de son milieu qui le piège. Pourtant, lorsqu'il lève enfin les yeux, il est surpris par tous les regards bienveillants autour de lui⁷⁰⁰.

Pourtant, Hirshel qui redoute que l'on perçoive ses pensées, se tait, évitant de regarder Mina ; incapable de se mettre à la place de l'Autre, incapable de penser, ne serait-ce qu'un seul instant, que celle-ci pourrait être heureuse tant lui est malheureux et embarrassé ; il transfère sur elle ses sentiments et pense à la honte que ces paroles lui ont causée, elle aussi. Le narrateur confie que Hirshel est tétanisé au point que seuls une guerre

⁶⁹⁴ O. Soulier, *La digestion, Les clefs du poids les formes les dépendances*, Sens et Symboles, Belgique, 2011, p11

⁶⁹⁵ Ibid. p 50

⁶⁹⁶ Ibid. p 59

⁶⁹⁷ *Sipour Pashout*, p 51 "ברם זכורות עיניה של מינה לטוב שאינן חשדניות כעיניה של בלומה"

⁶⁹⁸ R. Zazzo, *Les jumeaux, le couple et la personne*, p 257

⁶⁹⁹ *Sipour Pashout*, p 51 "זוג של יונים"

⁷⁰⁰ Ibid. p 51

ou un incendie pourraient le faire bouger⁷⁰¹. Prémonition d'une guerre contre son milieu et d'un incendie intérieur dévastateur.

Soudain, dans un geste surprenant, comme dopé par les paroles ironiques du narrateur qui annonce que le ciel avait prévu cette union avant la naissance des deux adolescents, Hirshel, pour s'excuser de l'injure faite à Mina, se lève et lui saisit la main⁷⁰². Emergence d'une réaction virile ? Sens de l'honneur ? Expression d'une *sexualité ordinaire* proche de la faim et de la soif⁷⁰³ ? Ou est-ce parce qu'à cet instant précis, il semble accepter son destin ? Les yeux brillants de joie, Mina serre la main de Hirshel, heureuse de cette manifestation de tendresse et de la perspective d'un beau mariage⁷⁰⁴. Un seul geste de Hirshel a suffi pour que le piège se referme entièrement sur lui.

Alors, le maître de maison paternaliste le félicite ; « *Ich Gratuliere*⁷⁰⁵ » (en allemand dans le texte); expression qui ressemble d'avantage à une exclamation lancée autour d'une table de jeu qu'à des félicitations lors de fiançailles où l'on souhaite « *mazal tov* » (bon destin)⁷⁰⁶ ! Geste irréversible pourtant puisque les invités félicitent tour à tour les deux jeunes fiancés et que Sophia, étonnée, ravie, souriante, serre son amie et l'embrasse bruyamment sur la bouche, *acte manqué*, en lui disant « Je n'ai jamais été aussi heureuse (négation qui exprime son contraire)⁷⁰⁷ », avant de lui demander des détails sur l'évolution de leurs sentiments⁷⁰⁸. Seuls les hommes et les parents, qui arrivent juste après l'incident, semblent être les instigateurs de ce complot et les complices de Tauber, absent. Puis, Sophia, tout parlant à son amie, s'empare de la main de Hirshel « et la secoue si fort qu'elle en rougit⁷⁰⁹ ». *Acte symptomatique* de l'amie qui, tant que Hirshel était seul, sort à peine le saluer et qui, dès que les fiançailles sont annoncées, convoite inconsciemment le jeune homme. Jalousie et envie qui « supposent une triple présence : présence de l'objet (Hirshel), présence du sujet (Sophia), présence de celui que l'on jalouse ou de celui que l'on envie (Mina)⁷¹⁰ ». Jalousie qui « comporte toujours un élément de fascination à l'égard

⁷⁰¹ Ibid. p 51

⁷⁰² Ibid. p 51

⁷⁰³ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, p 19

⁷⁰⁴ *Sipour Pashout*, p 52

⁷⁰⁵ Ibid. p 52

⁷⁰⁶ A. Band, entretien février 2012

⁷⁰⁷ *Sipour Pashout*, p 52

⁷⁰⁸ Ibid. p 52

⁷⁰⁹ Ibid. p 52 "ונענעה את ידו עד שנתאדמו פניה"

⁷¹⁰ R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, p 26

du rival insolent⁷¹¹ » et où, « tout désir qui se montre peut susciter ou redoubler le désir d'un rival⁷¹² ».

L'arrivée des parents lance une fête où la boisson, achetée avec l'argent du jeu, coule à flot et où les invités cassent des assiettes en criant *mazal tov*. Barouch Meïr, tiraillé par ses contradictions, l'argent de la dot et le mariage contraint de son fils, se frotte les mains et s'excuse en disant que c'est le groupe d'amis présents qui portent la responsabilité de l'évènement⁷¹³. Mais, l'appât du gain est une fois de plus vainqueur.

Sophia sert un copieux dîner à ses amis dont de petits pâtés de viande. Chair empâtée ; ironie, « métaphore prise au pied de la lettre... allusion auto-représentative⁷¹⁴ ». Dans le discours qu'il prononce pour remercier son épouse du dîner, Guildenhorn compare la viande cachée par la pâte à « l'amour d'Hirshel qui se révèle⁷¹⁵ ». L'atmosphère ressemble à celle d'un tripot plutôt qu'à des fiançailles traditionnelles. Hirshel, perplexe ne comprend pas l'agitation autour de lui. Chaos, « expérience que l'enfant a du monde⁷¹⁶ », avant la période œdipienne (entre trois et six, sept ans) ; panique d'un jeune homme infantilisé ; par association il repense à un conte de son enfance, -conte, comparable par certains aspects aux rêves d'adolescents et adultes⁷¹⁷ -, analepse : « Il était une fois un homme qui arriva (dans le texte roula) à un repas de noces et vit que le marié et la mariée étaient en paille, que les parents et les garçons d'honneur étaient des bouffons et tout ce qui se trouvait dans la maison était trompeur. Il voulut s'échapper et s'enfuir. Il vit une alliance en or et s'en empara. Lorsqu'il l'eut entre les mains, la fiancée tendit son doigt et il y passa l'anneau et dit Voilà que tu es mon épouse. Un grand éclat de rire fusa parmi les bouffons et lui rit aussi. Mais la femme le prit par son vêtement et ne le lâcha plus⁷¹⁸ ». Le lecteur note qu'après le déménagement de Blouma et la dernière parution du chiffre 7, les rêveries de Hirshel sont de terrifiantes réminiscences de son passé.

⁷¹¹ Ibid. p 26

⁷¹² Ibid. p 179

⁷¹³ Ibid. pp 52-53

⁷¹⁴ Ph. Hamon, *L'ironie littéraire, Essais sur les formes de l'écriture oblique*, pp 26-27

⁷¹⁵ *Sipour Pashout*, p 53 "כך אהבתו של הירשל מכוסה היתה ונתגלתה"

⁷¹⁶ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 117

⁷¹⁷ Ibid. p 87

⁷¹⁸ *Sipour Pashout*, pp 53-54 "מעשה באחד שנתגלגל לשמחת נישואין. ראה שהחתן והכלה עשויים קש והמחותנים והשושבינים 53-54. נכנסה מחשבה לצים וכל מה שבבית עשוי באחיזת עינים. עמד להמלט על נפשו ולברוח. ראה טבעת קידושין והכיר שהיא של זהב, נכנסה מחשבה בלבו ליטלה. כיון שנטלה פשטה הכלה אצבעה ונתן הטבעה עליה ואמר חרי את מקודשת לי. מיד נעשה שחוק גדול בין הלצים ואף הוא שחק. תפסה אותו בבגדו ושוב לא הניחה ממנו"

Rêverie. Tromperie, à l'image de celle que vit Hirshel, lui qui n'a jamais lu de contes. Fenêtre sur l'inconscient du jeune homme qui dévoile ses conflits intérieurs⁷¹⁹. L'auteur retourne-t-il à ce genre littéraire pour tenter de mettre de l'ordre dans ses problèmes personnels afin de mieux appréhender le monde extérieur⁷²⁰ et de saisir ses propres processus internes⁷²¹ ? Lui, dont l'épouse consulte à cette époque le psychanalyste Max Eitingon, ami et mécène de Freud⁷²².

Les Horwitz sont émus par les fiançailles de leur fils ; Tzirel esquisse un geste tendre vers son fils, mais Hirshel ne peut se détendre⁷²³. Vexée elle se pince les lèvres, *acte symptomatique*, et pense : « Si c'est cela que tu veux⁷²⁴ ». Curieuse réflexion d'une mère qui sait très bien que son fils ne souhaite nullement ce qui lui arrive. Les invités, repus et imbibés d'alcool chantent des airs populaires et entonnent une chanson de *Pesah*, (Pâque juive qui se trouve à l'opposé du calendrier) et une autre au titre ironique : « Qui sait⁷²⁵ ». Le récit souligne le décalage total entre la débauche et l'événement supposé sacré que l'on célèbre. Mina assiste à la scène aussi surprise que son père Guédaliah, mal à l'aise à cause des chants inappropriés et moqueurs mais, le rire de Barouch Meïr, qui tient la main de son fils, les rassure ; père reconnaissant au fils de n'avoir pas opposé de résistance après tous les efforts déployés⁷²⁶. Ironie venant de la part d'un père qui n'a rien fait. Tzirel, « humide » et pleine de sève a quarante-huit ans, possède toute sa « verdure » comme « le yin, qui représente, entre autre, l'énergie cosmique féminine⁷²⁷ ». Heureuse, elle regarde en même temps son mari, qui a conservé toute sa vigueur malgré ses quarante-sept ans et envers qui elle est reconnaissante de ne pas s'être opposé ni au déroulement des choses ni à sa future belle-fille⁷²⁸. C'est l'un des rares moments où le récit évoque une sensualité au sein du couple (inconsciemment émoustillés par une alliance financière).

⁷¹⁹ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 44

⁷²⁰ Ibid. p 86

⁷²¹ Ibid. p 88

⁷²² A. Band, entretien du 22 février 2012

⁷²³ *Sipour Pashout*, p 54

⁷²⁴ Ibid. p 54 "אם כך נוה לך יהא כך"

⁷²⁵ Ibid. p 54 qui, selon F. Alberoni dans *Le choc amoureux*, p 172, fait allusion au livre de Tchernychevski (1828-1889) *Que faire ?* écrit en 1863 « roman et surtout manuel de conduite morale et politique dont l'influence fut considérable sur tous les révolutionnaires russes. Lénine disait de cette œuvre (dont il reprit le titre pour l'un de ses ouvrages fondamentaux) qu'elle « fournissait de l'énergie pour toute une vie » ? Note en bas de page 172

⁷²⁶ Ibid. p 54

⁷²⁷ M. Eliade, *Images et symboles*, p 167

⁷²⁸ *Sipour Pashout*, p 54

Hirshel, isolé, s'en veut de s'être laissé piéger. Il voudrait avoir le courage nécessaire pour rentrer chez lui ; là, il se tiendrait la tête entre les mains et se souviendrait du bruit des pas de Blouma arrangeant les lits. Fantasma qui le renvoie à une époque heureuse, à l'épisode du lit, à la caresse reçue, à l'émotion intense de cet instant. Car, malgré le l'absence de Blouma les souvenirs sont vifs⁷²⁹.

Autour de Hirshel la fête bat son plein ; Barouch Meïr envoie chercher du vin, des raisins secs, des amandes et des liqueurs de la boutique. La plupart des convives aux conversations vulgaires sont tellement ivres qu'ils ont oublié la raison qui les réunit⁷³⁰. Au milieu de ce groupe d'excités, Hirshel tente d'analyser son désarroi ; il compare sa situation à celle de son oncle et pense que c'était peut-être en toute lucidité, et non poussé par la folie, que celui-ci s'est enfui pour vivre en forêt⁷³¹. Travail inconscient qui permet de faire l'analogie des deux situations et de supposer que le fait de rester, risque de le pousser vers la folie. Lorsque l'invité qui lui jeta la cigarette allumée au début de la soirée lui dit que ce jour n'est rien comparé au jour de son mariage Hirshel rougit, confus⁷³². Evocation d'une sexualité assouvie.

Confuse, Sophia l'est aussi. Travail de l'inconscient qui compare sa situation maritale à celle de Mina. Se reprenant, Sophia « la voix tremblante mais la main ferme⁷³³ » lève son verre et le vide d'un trait en buvant à la santé de Hirshel⁷³⁴. Série d'*actes symptomés* pour masquer l'envie qu'elle éprouve envers Mina sa rivale⁷³⁵. « Pour qu'un vaniteux désire un objet il suffit de le convaincre que cet objet est déjà désiré par un tiers auquel s'attache un certain prestige⁷³⁶ ». Jalousie de Sophia envers son amie éduquée dont on célèbre ce soir les fiançailles avec un « fils de famille », qui sera retenu en ville par ses affaires et pas toujours absent comme l'est son mari. A partir des fiançailles, de petites phrases, allusions discrètes disséminées dans la narration, indiquent l'attirance que Sophia éprouve pour Hirshel qui n'y est pas insensible. « Fermer les yeux sur les dérèglements de

⁷²⁹ Ibid. pp 54-55

⁷³⁰ Ibid. p 55

⁷³¹ Ibid. p 56

⁷³² Ibid. p 56

⁷³³ Ibid. p 57 "קולה רתת אבל ידה מתחה בגבורה"

⁷³⁴ Ibid. p 57

⁷³⁵ R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, p 21

⁷³⁶ Ibid. p 20

ses amis, s'illusionner sur leurs défauts, les imiter, aimer en eux les plus grands vices, les admirer comme autant de vertus, n'est-ce pas là ce qu'on appelle donner dans la folie⁷³⁷ ? »

Tauber, discret et habile comme à son habitude, « à l'image de Dieu, qui arrange tout⁷³⁸ », est absent de ces fiançailles *erusin*⁷³⁹, qui s'apparentent à une farce, « cénacle de clowns dans une réunion d'horreur⁷⁴⁰ », dont le but est de déstabiliser Hirshel pour créer un rapprochement avec Mina⁷⁴¹. Et, loin de la « traditionnelle cérémonie de *tenaim*⁷⁴² des Ashkénazes (conditions de mariage⁷⁴³) » Shiboush commet une erreur.

Tard dans la nuit lorsque les Horwitz rentrent chez eux, Hirshel écoeuré, les jambes lourdes, s'arrête plusieurs fois sur le chemin enneigé⁷⁴⁴. Devant leur maison, la clef laissée à l'intérieur de la serrure par la remplaçante de Blouma, empêche l'ouverture de la porte d'entrée, les laissant un moment dans le froid ; *acte symptomatique* de la part de l'aide-ménagère ; frustration de n'avoir pas pu sortir ou simplement plaisir de se trouver seule un instant et se prenant pour la maîtresse des lieux oublie que ses patrons doivent rentrer. Un peu plus tard, les ronflements de la domestique parviennent aux oreilles du couple Horwitz qui, ne trouvant pas le sommeil, bavarde au lit. Deux incidents « punitifs » qui rappellent les qualités de leur parente disparue.

Hirshel s'endort profondément⁷⁴⁵. Au réveil, perplexe, n'ayant rien fait selon les convenances, le jeune homme ne sait s'il doit se réjouir ou être fâché⁷⁴⁶. Une fois de plus, devant l'importance des faits, en prise à une très forte émotion, -comme dans la chambre de Blouma-, le voilà en *déni* ;⁷⁴⁷ il se demande s'il doit oublier Blouma pour s'occuper de sa fiancée⁷⁴⁸. Trio formulé cette fois par Hirshel tiraillé entre Mina à laquelle il n'a jamais pensé auparavant mais qui l'a délivré de sa solitude la veille et Blouma qu'il accuse de son malheur. Musicalité d'une phrase et jeu de mots autour de la racine *b-l-m*, frein serré et

⁷³⁷ Erasme, *L'éloge de la folie*, p 32

⁷³⁸ A. Band, entretien octobre 2011

⁷³⁹ Voir Glossaire termes juifs, p 411

⁷⁴⁰ A. Oz, *The Silence of Heaven*, p 49 citant D. Sadan et D. Sadan, *D'une maison à la simplicité*, dans *Entre un procès et un compte rendu* p 33

⁷⁴¹ Ibid. p 49 «Le plan est de faire de Hirshel le centre des moqueries et l'isoler jusqu'à ce que son seul refuge soit le coin de Mina, car elle est aussi isolée de tous les autres invités »

⁷⁴² Voir Glossaire termes juifs, p 412

⁷⁴³ A. Diamant, *The New Jewish Wedding*, Summit Books, New York, 1985, p 137

⁷⁴⁴ *Sipour Pashout*, p 58

⁷⁴⁵ Ibid. p 59

⁷⁴⁶ Ibid. p 59

⁷⁴⁷ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 400

⁷⁴⁸ G. Flaubert, *Madame Bovary*, p 293 «Quant au souvenir de Rodolphe, elle l'avait descendu tout au fond de son cœur ; et il restait là, plus solennel et plus immobile qu'une momie de roi dans un souterrain ».

fermeture qui évoque le nom de Blouma⁷⁴⁹. Il se remémore avec nostalgie son visage, ses yeux au mutisme bleu et voudrait que son âme soit à nouveau envahie par son parfum, ne serait-ce qu'un instant ; évocation inconsciente du lit et de la caresse⁷⁵⁰.

Autre travail inconscient, l'échafaudage d'excuses qui lui permettraient d'échapper à Mina ; trois solutions pourraient le sauver « de sa détresse⁷⁵¹ » ; la première, exprimée par une négation, serait qu'il arrive un malheur à Mina : « à Dieu ne plaise qu'elle « tombe en ruines⁷⁵² » ; la seconde serait qu'il s'appauvrisse ce qui pousserait Tzimlich à annuler les fiançailles et qui lui permettrait d'ouvrir un commerce ailleurs⁷⁵³ ; la troisième serait de s'enfuir en Amérique.

La séquence concernant les émigrés, Shiboush et sa nourriture, s'inscrit comme une aire de repos dans la tourmente de Hirshel. Pourtant, en posant sa tête sur l'oreiller le jeune homme sait qu'il ne quittera pas la ville⁷⁵⁴. Oreiller qui rappelle le lit de Blouma et sa caresse. Nourriture et lit ; deux raisons qui le ramènent inconsciemment vers Blouma et le retiennent en ville. Tiraillements de l'auteur qui sait qu'il ne se séparera pas de son épouse.

Une nuit, Hirshel rêve d'écrire une lettre à ses parents⁷⁵⁵ ; évocation des cartes de vœux envoyées par Barouch Meïr, son père aux parents de Mirel puis à celle-ci après leur décès et qui jaunissent au mur⁷⁵⁶. « Ricochet d'un secret... « indicible » car « ceux qui les ont vécus ne veulent ou ne peuvent pas en parler⁷⁵⁷ ». Dans une *opération psychique propre*⁷⁵⁸ au rêveur, le temps est contracté. Deux générations, parents et enfants, concernées par un secret. Désir de partir au loin pour mettre une distance entre lui, ses parents et la nouvelle vie qu'ils lui imposent. Désir d'exprimer son secret, l'amour qu'il porte à Blouma ; désir de percer le secret caché par ses parents. Le lecteur notera que la première partie de la phrase concerne directement Hirshel et son rêve, puis qu'ensuite l'auteur/narrateur intervient comme un psychanalyste pour expliquer le fonctionnement de

⁷⁴⁹ *Sipour Pashout* p 60 כל זה בשביל שבלומה בלמה עצמה

⁷⁵⁰ Ibid. pp 59-60

⁷⁵¹ Ibid. p 60

⁷⁵² Ibid. p 60 "חס ושלום שרצה במפלתה"

⁷⁵³ Ibid. p 60

⁷⁵⁴ Ibid. p 61

⁷⁵⁵ Ibid. p 60

⁷⁵⁶ Ibid. p 60

⁷⁵⁷ S. Tisseron, *Les secrets de famille*, pp 58-59

⁷⁵⁸ S. Freud, *Sur le rêve*, p 45

l'inconscient. Reproduction d'un schéma comportemental identique à celui de la génération précédente. Secret qui affecte Hirshel qui le ressent inconsciemment⁷⁵⁹.

Un soir d'hiver, pour resserrer les liens entre les deux familles, Guédaliah Tzimlich envoie une voiture chercher les Horwitz pour célébrer la fin d'un *shabbat*. « De toutes les saisons, l'hiver est la plus vieille. Elle met de l'âge dans les souvenirs. Elle renvoie à un long passé⁷⁶⁰ ». Ceux-ci arrivent chez les Tzimlich dont la ferme et ses environs sont « à moitié couverts de neige et à moitié nus⁷⁶¹ ». *'artilai*, nu mais également « (âme) en peine », métonymie de Hirshel. A leur arrivée, Barouch Meïr descend, tend la main à Tzirel pour l'aider à descendre de la voiture, qui à son tour tend la main à Hirshel ; évocation du conte des Trois ours, histoire qui rapproche inconsciemment d'une situation œdipienne, -« trio bien soudé »- et une intruse égarée dans la forêt qui a besoin d'un refuge –personnage principal qui « essaie de découvrir qui elle est »-, et qui vient troubler l'ordre familial en menaçant sa « sécurité affective » et dont l'histoire dans sa version courante présente une fin ouverte qu'on laisse au lecteur le soin d'imaginer⁷⁶². Et, lorsque Guédaliah et Bertha sortent pour recevoir leurs invités, Barouch Meïr s'emmitoufle d'avantage dans sa couverture et mugit : « Voici des ours, voici des ours » ; trio Père, Mère et Bébé Ours cette fois formulé ; puis, prenant la main de Mina ajoute : « Des ours qui ont apporté dans leurs paumes une gazelle⁷⁶³ ». Exaspération inconsciente d'un père ; jeu de mots autour de *tzvi* gazelle en hébreu ; métaphore peu flatteuse à l'égard de son fils, d'autant qu'il s'adresse à la future femme de celui-ci. D'ailleurs, Hirshel d'abord séduit par la taille et l'éclat de la maison familiale cesse de l'être sitôt qu'il se souvient qu'il doit y entrer⁷⁶⁴.

A l'intérieur, l'odeur du bois qui chauffe la maison se mêle à celle d'un rôti. Les parents restent dans une pièce, Hirshel et Mina se retrouvent seuls dans une autre⁷⁶⁵. Hirshel est impressionné par la jeune femme qui paraît différente dans sa robe longue corsetée en satin noir, évasée au bas, serrée vers le haut et surmontée d'un petit col⁷⁶⁶. Mina, les joues rouges porte ses cheveux de couleur indécise en chignon. Trois mots, -

⁷⁵⁹ S. Tisseron, *Les secrets de famille*, PUF, Paris 2011, p 3

⁷⁶⁰ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 53

⁷⁶¹ *Sipour Pashout*, p 63

⁷⁶² B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, pp 324-337 ici p 326. Les premières versions offrent des fins différentes et plus violentes ; la toute première d'origine écossaise, l'intrus est un renard qui se fait dévorer puis, dans une autre version le renard est remplacé par une méchante vieille femme que les Ours tentent de jeter dans le feu, de noyer et de la précipiter d'un clocher...

⁷⁶³ *Sipour Pashout*, p 64 "דובים שבאו צבי הביאו בכפותיהם"

⁷⁶⁴ Ibid. p 64

⁷⁶⁵ Ibid. p 64

⁷⁶⁶ Ibid. P 64

indécise, indéfini et vague-, soulignent le regard porté par le jeune homme sur sa fiancée ; là, contrairement à la soirée de leurs fiançailles, il est incapable de prononcer le moindre mot alors que Mina attend d'être séduite par des poèmes comme le veut la coutume. Hirshel pense qu'elle l'a sauvé chez les Guildenhorn mais qu'aujourd'hui c'est lui qui voudrait se sauver puisque le sentiment amoureux qu'il éprouve pour Blouma « ne peut être que monogame⁷⁶⁷ ». Oppressé, il voudrait dire quelque chose d'outrageux pour mettre fin à cette situation mais son sens de l'honneur l'en empêche ; il refoule ; soudain, comme pour masquer sa pensée, un flot de paroles jaillissent de sa bouche⁷⁶⁸ ; nouvelle expulsion de son malaise.

Mina, séduite par les connaissances de Hirshel, l'écoute. Lorsque Tzirel entre dans la pièce, elle surprend son fils dans cette dynamique mais, celui-ci, agacé par l'intruse, s'empare précipitamment de la main de la jeune fille qui lui sert de rempart contre sa mère⁷⁶⁹. Le narrateur emploie ici une formule presque identique à celle utilisée à l'arrivée de Blouma lorsque, percevant la froideur de Tzirel, la jeune fille se jette sur son balluchon ; deux gestes différents pour un même instinct de protection.

En se rendant à table, Tauber feint de s'étonner de la présence de Hirshel « Toi aussi tu es là »?⁷⁷⁰ » ; question rhétorique pour entamer une conversation avec le jeune homme piégé ; dédain et manque de considération envers celui-ci⁷⁷¹. « Il semble que moi aussi je sois là⁷⁷² » ; « Réponse conquérante⁷⁷³ », riposte du jeune homme, qui marque sa présence par un premier mouvement d'humeur ce qui satisfait son père. Celui-ci, se frottant les mains, *acte symptomatique*, silencieux, taisant un *conflit d'ambivalence*, pense : « Même un condamné à mort ne donnerait pas une telle réponse à ses bourreaux s'ils lui demandaient au moment de lui passer la corde au cou « toi aussi tu es là⁷⁷⁴ ? ». Consciemment Barouch Meïr pense que la comparaison est bonne mais inconsciemment il sait que ce n'est pas une mince affaire de marier Hirshel à une femme qu'il n'aime pas et se sent complice d'un bourreau⁷⁷⁵.

⁷⁶⁷ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, p 43

⁷⁶⁸ *Sipour Pashout*, p 65

⁷⁶⁹ Ibid. p 66

⁷⁷⁰ Ibid. p 66 "אף אתה כאן?"

⁷⁷¹ A. Band, entretien du 4 avril 2012

⁷⁷² *Sipour Pashout*, p 66 "דומני שאף אני כאן."

⁷⁷³ A. Band, entretien du 4 avril 2012

⁷⁷⁴ *Sipour Pashout*, pp 66-67 "תשובה כזו לא עלתה אפילו על דעתו של הנידון לתליה כשעמדו ליתן את ההבל על צווארו ושאל

"אותו התליין אף אתה כאן"

⁷⁷⁵ R. Alter, *Hebrew and Modernity*, p 147

Bertha Tzimlich sert un repas pour impressionner les Horwitz ; lorsque Tzirel voit la salade de champignons, elle qui n'en mange pas hors saison, se jette dessus et en reprend⁷⁷⁶ : appétit, symptôme de l'avidité du personnage⁷⁷⁷. En racontant l'histoire d'un ami qui avait l'habitude d'attendre le lendemain d'un repas familial pour manger des champignons par crainte qu'ils ne soient vénéneux⁷⁷⁸, Barouch Meïr, après avoir pensé un *lapsus*, en commet un vocal. Agacée, Bertha voudrait que ses invités gardent de la place pour apprécier la dinde, plat principal, -volaille rare que le rabbinat a finalement autorisé-, et qu'ils reconnaissent tout le mal qu'elle s'est donné⁷⁷⁹. « La vie de la famille bourgeoise se soude autour de la table et le repas devient comme une sorte de symbole⁷⁸⁰ ».

Hirshel prend conscience qu'il dine à nouveau hors de chez lui⁷⁸¹. Inconsciemment, chaque diner hors de chez lui l'éloigne de Blouma et le rapproche d'une autre. La dinde, qui évoquerait un passage de *Hesed le-Abraham*, livre d'un rabbin de Buczacz⁷⁸², est présentée dans une grande porcelaine en forme d'oie sauvage. Bertha sert tous les invités et met les petits plats dans les grands ; alliance financière scellée autour d'une table où les règles alimentaires juives sont à peine respectés et certainement pas les saisons. Bertha remercie ses invités de s'être donné la peine de venir de la ville manger son « simple diner ». « Tranquillité par le remplissage⁷⁸³ ». A la grande joie de la maîtresse de maison, Tzirel demande la recette de chaque plat⁷⁸⁴. Jeu de séduction entre les deux futures belles mères.

Tous mangent à satiété à l'exception de Hirshel. Barouch Meïr taquin demande à son fils : « Jeûnes-tu parce que tu crois que c'est le jour de ton mariage ?⁷⁸⁵ ». « Manger devient un acte de soumission alors que se restreindre pourrait être un premier minuscule pas vers l'indépendance⁷⁸⁶ » ; et, comme pour compenser, il adresse un compliment à

⁷⁷⁶ S.Y. Agnon, *Ma chère Estherlein*, Schocken, Jérusalem-Tel Aviv, 2000, p 22 dans une lettre adressée à son épouse le 10.8.24 l'auteur écrit entre autre : «... Ces jours ci j'ai mangé plus de champignons que d'habitude... »

⁷⁷⁷ A.J. Baudrier, *Le roman et la nourriture*, p 6

⁷⁷⁸ *Sipour Pashout*, p 68

⁷⁷⁹ Ibid. p 67

⁷⁸⁰ G. Shaked, *Le fille du roi et le repas de la mère*, p 136

⁷⁸¹ *Sipour Pashout*, p 68

⁷⁸² A. Holtz, *Livres et auteurs dans Sipour Pashout de SY Agnon*, dans *בין הסטוריה לספרות, הוצאת הקיבוץ המאוחד*, pour Holtz, la séquence de la dinde s'inspire d'un passage de *Hesed le-Abraham*, livre du rabbin de Buczacz Abraham ben Tzvi Hirsh (1808-1862 ?)

⁷⁸³ O. Soulier, *La digestion, Les clés du poids, les formes, les dépendances*, p 17

⁷⁸⁴ *Sipour Pashout*, p 68

⁷⁸⁵ Ibid. p 69, "סבור אתה יום חופתך היום שאתה צם"

⁷⁸⁶ S. Green, *Not a Simple Story*, p 50

Mina: « Madame, c'est agréable chez vous⁷⁸⁷ » autre forme de lapsus, qui trahit la réserve qu'éprouve Barouch Meïr au sujet de sa future belle fille et qui étonne la mère de celle-ci.

Si la nourriture est abondante il faut meubler la conversation et Tauber raconte l'histoire d'un jour où, se trouvant assoiffé dans une bourgade délabrée, il demande de l'eau dans une boutique. Devant la jeune fille qui lui présente un vieux gobelet en métal rouillé par endroits, il se demande ce que fait une « fille de roi⁷⁸⁸ » dans un tel lieu. Si l'association est flatteuse pour Mina, elle l'est beaucoup moins pour ses parents. Les paroles du courtier expriment le cauchemar de Hirshel qui ne réalise pas encore que devant lui se trouve une fille de roi⁷⁸⁹. « Dissimulation transparente⁷⁹⁰ », flatterie pour Mina et blâme pour Hirshel, que personne ne semble relever.

Pendant ce temps, le jeune homme devenu végétarien (comme Agnon à plusieurs périodes de sa vie), -symbole d'une certaine non-violence⁷⁹¹-, n'a rien mis en bouche de la soirée et regarde les invités fatigués d'avoir tant mangé et bu⁷⁹²; résistance personnelle contre tout ce qui se déroule sans sa volonté; « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es⁷⁹³ ». Volonté, associée à son oncle végétarien, qui dans son imaginaire décide de vivre en forêt et de se nourrir d'herbes et de plantes sauvages; oncle prétendu fou, mort incompris dans la solitude. Terrifiante idée qui le renvoie à sa mère: « Si ma mère n'était pas après cet argent, je ne serai pas obligé de m'asseoir devant ses cadavres de volailles et de poissons⁷⁹⁴ ». « ... *Shulkhan Aroukh* met en garde les hommes de ne pas se marier uniquement pour l'argent⁷⁹⁵ ». « Le goût met en scène le corps: mastication, déglutition, excrétion, il dit à l'excès combien l'homme est matière⁷⁹⁶ ».

Dégouté par l'odeur des « carcasses » qui lui serre le cœur⁷⁹⁷, il aperçoit Mina, gênée par son corset trop serré et aurait souhaité lui confier qu'il la comprenait⁷⁹⁸. Deux différents serremments, l'un physique, l'autre mental. Le ventre vide du jeune homme lui

⁷⁸⁷ *Sipour Pashout*, p 69 "נאה אצלכם גברת"

⁷⁸⁸ Ibid. p 69 "בת מלכים"

⁷⁸⁹ A. Band, séance du 11 avril 2012

⁷⁹⁰ Ph. Hamon, *L'ironie littéraire, Essais sur les formes de l'écriture oblique*, p 35

⁷⁹¹ O. Soulier, *La digestion, Les clefs du poids, les formes, les dépendances*, pp 79-80

⁷⁹² A. Hotlz, *Livres et auteurs dans Sipour Pashout de SY Agnon*, p קלא selon Holtz, les pensées de Hirshel au cours de cette séquence sont inspirées par un livre de Pernkel publié en anglais à New York en 1899 et traduit en Yiddish sous le titre *Ne tue pas*.

⁷⁹³ Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, p 1

⁷⁹⁴ *Sipour Pashout*, p 70 "אלמלא לא רדפה אמה שלי אחרי הממוון לא הייתי אני צריך לישב לפני פגרי עופות ודגים"

⁷⁹⁵ C. Freeze, *Jewish Marriage and Divorce in Imperial Russia*, p 30

⁷⁹⁶ M. Onfrey, *La raison gourmande*, Livre de Poche, Biblio essais, p 106

⁷⁹⁷ *Sipour Pashout*, p 70

⁷⁹⁸ Ibid. p 70

permet d'avoir les idées claires ; dans un bref moment de lucidité, il prend conscience que l'infantilisation que lui imposent ses parents l'empêche de « réparer quoi que ce soit⁷⁹⁹ ». Réparation, concept central de la *kabbale* ; réparer l'erreur commise envers Blouma ?

Pourtant, en fin de repas, lorsqu'une domestique offre un gâteau rond à la farine de maïs aux pruneaux et aux noix et sur lequel sont posées des pièces de monnaie en sucre, Hirshel se sert une grande part et la mange avec plaisir. Appétit en rapport avec l'éros⁸⁰⁰ ; aliment sucré à « effet tranquillisant⁸⁰¹ » ; gâteau qui renvoie à ceux de Blouma, évoquant des « souvenirs involontaires » qui contiennent notre passé véritable⁸⁰² » et, une « dépendance affective⁸⁰³ » ; gâteau, « médiateur ... (qui) révèle la mécanique infernale du désir⁸⁰⁴ ». D'ailleurs Tzirel, reprenant les paroles prononcées par son fils lors du premier petit déjeuner de Blouma chez eux, s'adresse à lui narquoise : « Tu dois admettre Hirshel que ce gâteau est délicieux⁸⁰⁵ ». Echo d'un contexte passé : « le corpus » (littéraire) remplacera le « corps » avec ses gestes, ses mimiques, ses intonations...⁸⁰⁶ ». Cristallisation autour « d'un petit gâteau » agnonien. Tzirel, en jubilant de son triomphe, complimente l'hôtesse en faisant un clin d'œil à son fils⁸⁰⁷. Hirshel, coupable d'être pris en flagrant délit d'appétit, rougit.

Après le dîner, les invités se dirigent vers une pièce où se trouve une table recouverte de sucreries et de cigarettes, idée proposée par Mina qui reproduit ce qu'elle a vu à Stanislav⁸⁰⁸. Les conversations sont légères. Tauber, allume une cigarette et, la main posée sur l'épaule de Hirshel fait quelques pas en louant l'intelligence de la fiancée puis, saisissant la main de « Monsieur Horwitz⁸⁰⁹ », prend congé, fatigué⁸¹⁰. « Monsieur », Premier contact physique entre Tauber qui s'en va après avoir éteint sa cigarette. Hirshel, « les mains et les oreilles brûlantes comme s'il les avait frottées⁸¹¹ », reste seul, « chauffé »

⁷⁹⁹ Ibid. p 70

⁸⁰⁰ A.J. Baudrier, *Le roman et la nourriture*, p 6

⁸⁰¹ O. Soulier, *La digestion, les clefs du poids, les formes, les dépendances*, p 29 « ... la stabilité du taux de sucre est une image biologique de la valeur du MOI des psychanalyses. La force créatrice et actrice de ma vie ».

⁸⁰² B. Alavoine, *De Proust à Simenon : l'aliment au cœur du sensible*, dans *Le roman et la nourriture*, p 62

⁸⁰³ Ibid. p 107

⁸⁰⁴ R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, p 98

⁸⁰⁵ *Sipour Pashout*, p 70 "מודה אתה שפשטידה טעימה היא"

⁸⁰⁶ Ph. Hamon, *L'ironie littéraire, Essais sur les formes de l'écriture oblique*, p 25

⁸⁰⁷ N. Ben Dov, *Agnon's Art of Indirection*, p 79

⁸⁰⁸ *Sipour Pashout*, p 70

⁸⁰⁹ Ibid. p 71 "מר הורביץ"

⁸¹⁰ Ibid. p 72 "ידיו היו חמות ואזניו כאילו החליקו אותן"

⁸¹¹ Ibid. p 72

par le toucher et les paroles du courtier ; sommeil associé au lit. Désirs homosexuels, *missing link*, refoulés pour Hirshel, le « fiancé dont on est satisfait⁸¹² ».

Le lecteur notera que malgré ses tiraillements, Hirshel se rapproche à deux moments de Mina au cours de cette soirée ; la première au salon, lorsqu'oubliant qu'elle représente le choix de sa mère, il est flatté par son écoute ce qui booste son égo et la seconde à table où, le cœur lourd et serré, il s'identifie à elle dans son malaise. L'expansion de cette soirée sur près de deux chapitres entiers et l'hyper-réalisme du discours introduisent un élément désorganisant et pervers vis-à-vis de la réalité⁸¹³.

Shiboush, contente, ne se moque pas des fiançailles « car Baroukh Meïr et Tzirel sont aussi importants à Shiboush que le poivre l'est pour le poisson⁸¹⁴ ». Persiflage du narrateur qui souligne tout de même l'importance sociale de l'évènement. Insertion de Hirshel dans la cour des grands. Après ses fiançailles, Hirshel, « pas cupide pour un sou⁸¹⁵ », prend de l'importance aux yeux de la communauté et travaille dans une boutique toujours pleine, contribuant ainsi aux affaires familiales en « vendant, attachant et pesant ...⁸¹⁶ ». Mécanisme bien huilé.

A la saison des fraises, seule mention dans le récit d'une saison douce, qui se situe entre les fiançailles et le mariage, Tzimlich invite à nouveau les Horwitz à venir en goûter. Réunions familiales qui se tiennent toujours chez les Tzimlich. Depuis les fiançailles, il n'est écrit nulle part dans le récit, que les Horwitz retiennent Guédaliah Tzimlich à déjeuner chez eux ou même pour un café. Union sur le point de se conclure, il est possible qu'ayant atteint son but, Tzirel n'y pense plus ...

Au centre d'une scène pastorale, -vaches rentrant au crépuscule accompagnées par des employés qui chantent alors que la lune et les étoiles prennent lentement leur position dans le ciel-, Hirshel est assis sous un arbre (comme Ben Ouri couché sous l'arbre dans *Agounot*⁸¹⁷), en compagnie de ses parents, ses beaux-parents et sa fiancée. Va et vient incessant de domestiques qui apportent « du pain noir, à l'odeur de levure appétissante, du

⁸¹² Ibid. p 79

⁸¹³ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, Le Seuil, Paris, 1998, p 78 au sujet de la scène au restaurant dans *Bel Ami* de Maupassant.

⁸¹⁴ *Sipour Pashout*, p 73 "ברוך מאיר וצירל יפים לשבוש כפלפלין לדגים"

⁸¹⁵ Ibid. p 75 "וודאי שלא נמצאה בו נימא"

⁸¹⁶ Ibid. p 74 "הירשל שמוכר וצורר ושוקל"

⁸¹⁷ *Agounot*, p 331

beurre, du fromage, du petit lait et des fraises rouges offertes dans de la crème sucrée⁸¹⁸». « ...Plaisir de pur représentation⁸¹⁹ ». Douceur de l'air et gourmandise qui renvoient inconsciemment à Blouma. Bertha est émue par son futur gendre⁸²⁰. Contraste entre la douceur de la scène et Hirshel, dont la bien-aimée est absente, et qui « ... se sent comme un malade dont on s'occupe⁸²¹ ».

Malade, ce jeune homme incapable d'apprécier le présent, l'instant tout autant que ce qui lui est offert ; malade, ce nouveau couple qui ne s'adresse déjà pas la parole. « Les soirées et les nuits du début de l'été n'aiment pas la conversation⁸²² ». Anthropomorphisme ironique. Nuit, présence d'un « symbole maternel⁸²³ ». « Hirshel et Mina assis l'un à côté de l'autre pensent, ou peut-être ne pensent-ils pas⁸²⁴ » ; évocation de Dina et Yehezkiel dans *Agounot* où chacun a l'esprit qui vagabonde ailleurs⁸²⁵. Evocation de Charles et Emma Bovary « Ils ne se parlaient pas, trop perdus qu'ils étaient dans l'invasion de leur rêverie⁸²⁶ ». « Ironie antiromantique⁸²⁷ » sur « fond oratoire brisé⁸²⁸ » : contraste entre la description d'un crépuscule sur fond d'horizon infini, l'abondance des aliments proposés par des serviteurs et d'autre part, le manque absolu de paroles, le côté étriqué du nouveau couple. Générosité/avarice. Ouverture au monde/enfermement sur soi. Opportunités gâchées.

Parfois Mina contemple une étoile ; brillance lointaine, inatteignable. Avant de se fiancer à Hirshel elle connaissait le nom de nombreuses étoiles mais aujourd'hui elle est incapable de leur attribuer un nom. Confusion mentale et affective. Régression après avoir trouvé un fiancé. Hirshel qui « n'aborde pas les sujets célestes⁸²⁹ » ne peut raviver sa mémoire. Devant l'immensité de la nature, le jeune homme, manquant de ressources, de maturité et de virilité, se sent si petit, qu'« assis nonchalamment sur un banc en bois, ses jambes planent au-dessus du sol (sans le toucher) et ses oreilles entendent sans

⁸¹⁸ Ibid. p 79 "ופת השחור שריחה מחמיץ ומרבה התיאבון מונחת לפניו וחמאה וגבינה וקום סדורים על השולחן ותותים אדומים 818
משוטטים בשמנת מתוקה"

⁸¹⁹ R. Barthes, *Le plaisir du texte*, p 73

⁸²⁰ *Sipour Pashout*, p 79

⁸²¹ Ibid. p 80 "דומה הוא בעיניו כחולה שמטפלים בו"

⁸²² Ibid. p 80 "ערבי תחלית קיץ וליליו אינם אוהבים שיחה"

⁸²³ G. Genette, *Figure II*, p 121

⁸²⁴ *Sipour Pashout*, p 80 "יושבים להם הירשל ומינה כאחד ומהרהרים, או אפשר אינם מהרהרים"

⁸²⁵ *Agounot*, pp 334-335

⁸²⁶ G. Flaubert, *Madame Bovary*, p. 187

⁸²⁷ Ph. Hamon, *L'ironie littéraire, Essais sur les formes de l'écriture oblique*, p 102

⁸²⁸ Ibid. p 103

⁸²⁹ *Sipour Pashout*, p 80 "ואינו מדבר על גרמי השמים"

entendre⁸³⁰ ». Image surréaliste qui évoque les personnages et la magie des contes. Isolement ; rendu par les voix à peine perceptibles (dans le texte : réduites en purée) si lointaines que Hirshel suppose que « les filles du village chantent la chanson de la fille du roi dont la peau était recouverte d'écailles et qu'à chaque fois que le fils du roi s'en approchait il prenait peur⁸³¹ ». Est-ce vraiment la chanson qu'il entend au loin ? En tous cas l'esprit du jeune homme associe : Mina/fille de roi et Mina/répulsion (qui évoquent l'histoire racontée par Tauber). Mais ces voix lointaines ne lui sont d'aucun secours car à la question que se pose Hirshel : « Que fait le fils du roi lorsqu'il prend peur⁸³² ? » elles n'apportent aucune réponse. La répétition de « réduites en purée » et « voix lointaines » accentue l'effritement intérieur de Hirshel et le fossé qui se creuse entre lui et son entourage.

A la tombée du jour, les hommes rentrent prier à la maison. « Barouch Meïr abrège sa prière Hirshel prolonge la sienne⁸³³ ». Appel à l'aide inconscient. L'arrivée du cocher interrompt la prière du jeune fiancé qui, même là, n'est pas décisionnaire alors que ce n'est qu'une heure plus tard que lui et ses parents rentrent chez eux. En chemin Hirshel, mélancolique, se dit que toutes les richesses du monde ne peuvent rendre un homme heureux mais que « seul quelque chose invisible au cœur⁸³⁴ » peut y contribuer. Le refoulement est tel que le jeune homme n'arrive même plus à formuler clairement le manque de Blouma. Car, malgré la situation idéale qu'offre Mina, - parents propriétaires terriens, valeur importante pour les sionistes, et elle-même éduquée, valeur importante pour les intellectuels-, il manque à Hirshel quelque chose d'indicible⁸³⁵.

D'un manque à l'autre, retour sur Tauber. Volonté de l'auteur d'aborder à nouveau l'homosexualité latente de Hirshel en indiquant qu'à chaque fois que Tauber le voit, il le met à sa droite -« côté porteur de chance⁸³⁶ », « ...à la droite de Dieu...⁸³⁷ », main de la « dextérité⁸³⁸ », « de nombreuses cultures regardent le côté droit comme masculin...⁸³⁹ » et bavarde avec lui⁸⁴⁰.

⁸³⁰ Ibid. p 80 "מרושל הוא יושב אל ספסל של עץ כשרגליו מרחפות על הקרקע ואינו נוגעות בה ואזניו שומעות ואינו שמעות"

⁸³¹ Ibid. p 80 "דומה שבנות הכפר שרות שירת בת המלך שעור בשרה של דג היה וכל אימת שבן המלך היה מתקרב אצלה היה מחלחל"

⁸³² Ibid. p 80 "מה עשה בן המלך כשהרגיש בדבר?"

⁸³³ Ibid. p 80 "ברוך מאיר מקצר בתפילתו והירשל מאריך"

⁸³⁴ Ibid. p 80 "אלא דבר אחד מכוסה מן הלב"

⁸³⁵ Ibid. p 80

⁸³⁶ Encyclopédie des symboles, p 204

⁸³⁷ Ibid. p 205

⁸³⁸ Ibid. p 205

Par association, le narrateur passe de Tauber à la curiosité de Tzirel, puis à Mazal, le nouvel employeur de Blouma, et son livre : « Malgré le fait que Shiboush possède un vieux cimetière, à chaque endroit que l'on creuse on trouve une tombe⁸⁴¹ ». Nouvelle association Mazal-(tombe-mort)-Blouma-Hirshel. Mazal devient un substitut de Blouma dont on ne prononce plus le nom et que Hirshel ne rencontre pas contrairement à Tauber qui « est un trésor inépuisable (*otzer baloum*)⁸⁴² », autre évocation de Blouma, et qui raconte un jour qu'au cours de la rénovation de la maison d'études on y trouva deux tombes enfouies dans le sol (symbole de deux morts affectives, celle de Blouma et de Hirshel). Ensemble, Hirshel et Tauber se promènent dans les marchés en fumant ; Hirshel une cigarette entière, symbole d'un sexe en érection pris dans la bouche et Tauber comme à son habitude en fume une, coupée en deux, symbole des amours qu'il détruit (de sa *split* personnalité ?) ; l'entremetteur fume sa cigarette jusqu'à la toute fin et ne s'en débarrasse que lorsque les cendres sont sur le point de brûler sa bouche ; jouer avec le feu ; comme avec le jeune homme. Habile dans son métier, il l'est également dans la mise en scène de son rapport à l'autre car, au moment où Hirshel s'apprête à le prévenir, Tauber sort la cigarette de sa bouche et la : « ... jette à ses pieds en la regardant comme un homme qui n'a pas formulé toute sa pensée⁸⁴³ ». Symbole d'un désir mis à terre et dominé.

Les deux jeunes se préparent à sceller leur union : Hirshel se prête aux essayages que lui impose sa mère et qui, toujours pratique et peu encline à dépenser, lui fait tailler des costumes qui servent à toutes les occasions, quotidien et jours de fêtes. Au même moment, Bertha et Guédaliah gâtent leur fille « pour conjurer le sort⁸⁴⁴ » ; par stratégie, c'est à Shiboush qu'ils font leurs courses et, à chaque achat important Bertha consulte Tzirel pour étaler sa générosité⁸⁴⁵. Témoin des essayages de sa fille, Guédaliah se demande comment elle peut supporter le poids de ses vêtements.

Après ses fiançailles et selon les règles sociales de bienséance, Mina de passage à Shiboush ne vient plus chez les Horwitz mais chez son amie Sophia qui est heureuse de la recevoir dans une maison fleurie, accueillante et qui sent bon -par opposition à celle des

⁸³⁹ Ibid. p 205

⁸⁴⁰ *Sipour Pashout*, pp 80-81

⁸⁴¹ Ibid. p 81 "שבוש יש לה בית קברות ישן נושן ואף על פי כן כל מקום שחופרים מוצאים קבר" thème déjà abordé dans *Ir haméitim* publié dans l'adolescence du jeune auteur Czaczkes voir Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 37

⁸⁴² Ibid. p 81

⁸⁴³ Ibid. p 81 "כשזורקה הוא מביט בה כאדם שלא השלים מחשבותיו"

⁸⁴⁴ Ibid. p 82

⁸⁴⁵ Ibid. p 82

Horwitz⁸⁴⁶. Dans la journée, Sophia, Bertha et Mina font les magasins. Le soir, Mina couche dans le lit du mari émoussant la *libido* de Sophia qui, une nuit, n'arrivant pas à trouver le sommeil, se lance dans une conversation autour des « secrets » du rapport sexuel et, excitée, se lève pour changer sa robe de nuit et porter celle qu'elle met en présence de son mari. Terrain sur lequel elle a un avantage sur Mina, qui naïve, tourne la tête, se fâche, tout en se demandant pour quelles raisons Sophia porte une robe de nuit différente. Moment de séduction pour Sophia en manque d'affection⁸⁴⁷. Insatisfaite dans sa vie privée, -mari absent, pas d'enfants- celle-ci est envieuse ; cela se traduit par le désir de posséder ce que d'autres achètent y compris un simple paquet d'amandes⁸⁴⁸ ; biens matériels pour compenser ses manques. Et, alors que la nuit avance, Sophia est perdue dans ses pensées alors que Mina « au cœur vierge⁸⁴⁹ » s'endort. L'une frustrée, l'autre (en voie de ne pas être), comblée.

Deux incidents vont entacher la noce. Le premier concerne le lieu où elle se déroule : selon la tradition juive, celle-ci a lieu chez la mariée mais, Tzirel insiste et obtient gain de cause : la cérémonie se déroulera « chez elle », à Shiboush –erreur !-, d'une part, parce qu'il n'y a qu'un seul dais dans la bourgade et d'autre part, pour accommoder les invités de la ville qui doivent se rendre à plusieurs noces le même jour⁸⁵⁰. Le second, se déroule au cours du *shabbat* précédant les noces, lorsque Hirshel, *maskil* qui respecte tout de même les traditions, se rend à la synagogue. Là, le vieillard à qui appartient la place réservée aux jeunes fiancés, refuse de la lui céder sous prétexte que sans le *shtraimel*, porté en cette circonstance, Hirshel ne ressemble pas à un homme. Après avoir négocié la place contre un nouveau tabernacle que devra faire construire Barouch Meïr (évocation d'*Agounot* et de Ben Ouri⁸⁵¹) celui-ci consent à la lui céder.

⁸⁴⁶ Ibid. p 82

⁸⁴⁷ Ibid. p 84

⁸⁴⁸ Ibid. p 84

⁸⁴⁹ Ibid. p 84 "לבה אטום כבתולת"

⁸⁵⁰ Ibid. p 85

⁸⁵¹ *Agounot*, p 330

Le mariage et ses conséquences

De tous les mariages célébrés ce jour-là, celui de Hirshel et de Mina fut le plus remarqué. Loin de la tradition juive, « de ses quelques mots dans lesquels sens et pouvoir sont intensément compressés⁸⁵² », la cérémonie se déroule selon le récit sans le rituel symbolique ; aucune mention des réceptions séparées entre hommes (*chossen's tish*⁸⁵³) et femmes (*hakhnassat kallah*⁸⁵⁴) n'est faite ; si le narrateur mentionne « les bénédictions du rabbin⁸⁵⁵ » aucun détail n'est donné au sujet du premier verre de vin, de l'échange des anneaux et des *kiddushin*⁸⁵⁶, de la consécration (*haray aht*), des sept bénédictions (*sheva brachot*⁸⁵⁷), du second verre de vin dans lequel les époux trempent l'un après l'autre leurs lèvres puis que le marié jette à terre et piétine et qui symbolise la destruction du Temple de Jérusalem⁸⁵⁸, l'hymen rompu et dont le bruit est sensé chasser les démons⁸⁵⁹. Mariage où les coutumes, « reflet d'un ordre terrestre⁸⁶⁰ » assurant la survie de la communauté⁸⁶¹ ne sont pas respectées ; évocation des problèmes à venir.

N'ayant pas honte de leurs parents pauvres, les Tzimlich ont envoyé de l'argent à ceux qui ne peuvent se payer le voyage et ont acheté des cadeaux de leur part aux mariés ; alors que les Horwitz n'ont même pas pensé envoyer un billet à Meshoulam, le frère de Barouch Meïr, poète et petit boutiquier sans moyens qui fait parvenir, en guise de cadeau, un dollar sur lequel il écrit un poème ; évocation de l'Amérique et de la fuite envisagée.

Toute la maison des Horwitz grouille de monde. Partout des tables recouvertes de gâteaux et de vin. Le narrateur mentionne que le rabbin danse, (*Mitzvah Tanz*⁸⁶²), avec la mariée avant que son père ne le remplace ; un *badhan*⁸⁶³ raconte des blagues et les musiciens jouent une musique joyeuse⁸⁶⁴. Selon un dicton hassidique « Lorsque les voix de deux personnes qui ne savent pas chanter s'élèvent, un miracle s'accomplit⁸⁶⁵ ». Parmi les

⁸⁵² A. Diamant, *The New Jewish Wedding*, p 20

⁸⁵³ Ibid. p 20

⁸⁵⁴ Ibid. p 20 titre d'un roman d'Agnon publié en 1931 à Berlin puis en 1953.

⁸⁵⁵ *Sipour Pashout*, p 90 "הרב סיים את הברכות"

⁸⁵⁶ A. Diamant, *The New Jewish Wedding*, p 176

⁸⁵⁷ Ibid. p 20

⁸⁵⁸ C. Freeze, *Jewish Marriage and Divorce in Imperial Russia*, p 48

⁸⁵⁹ D.H. Gordis, *Judaism's "Other" Convental Relationship*, p 114

⁸⁶⁰ Ibid. p 90

⁸⁶¹ Ibid. p 109

⁸⁶² Ibid. p 125

⁸⁶³ A. Diamant, *The New Jewish Wedding*, p 118

⁸⁶⁴ *Sipour Pashout*, p 91

⁸⁶⁵ A. Diamant, *The New Jewish Wedding* p 122

invités, relations d'affaires prospères ou ordinaires, « aux *shtraimels* ou aux chapeaux cylindriques⁸⁶⁶ », proches ou qui se font passer pour tels⁸⁶⁷, Isaac Guildenhorn et ses acolytes font remarquer que ni le fiancé ni la fiancée n'ont l'air de fiancés et que tous deux sont enfants uniques⁸⁶⁸. Raisons mondaines et sociales pour qualifier un malaise perceptible entre les jeunes mariés et ce, malgré tous les efforts déployés par les parents⁸⁶⁹. Chacun d'entre eux, élevé seul, loin des turbulences d'une fratrie, est centré sur lui-même. Parmi la foule joyeuse, Gatzel Stein, employé à la boutique des Horwitz, élégamment habillé, est déçu de ne pas apercevoir Blouma⁸⁷⁰. Le narrateur confie que celle-ci sait que Hirshel se marie mais ne donne aucun signe de vie en précisant que le seul indice de son trouble, est qu'elle joue aujourd'hui un peu plus que d'autres jours avec l'enfant de ses patrons⁸⁷¹. Sublimation. « ...Puisqu'il épousait une autre elle ne pensait plus à lui⁸⁷² ». Négation qui confirme le contraire ; trio vu à travers la perspective de Blouma.

N'ayant rien mangé selon la tradition juive, fatigués et pâles, Hirshel et Mina se tiennent sous le dais nuptial, entourés de bougies allumées en l'honneur des mariés ; le narrateur compare Mina à une bougie de graisse blanche et Hirshel à son reflet⁸⁷³, reproduction du couple parental Tzirel, Barouch Meïr et enchaîne : « bougies blanches dont la flamme rouge se brise en s'élevant comme des yeux qui pleurent de chaleur⁸⁷⁴ ». Violence, déchirement et larmes.

Mauvais présage. D'ailleurs, le vent éteint l'une d'elles⁸⁷⁵. Les parents sont distraits par la fête, Hirshel est pensif et regarde la cire tomber sur les rubans⁸⁷⁶. Par association, le jeune homme se souvient « d'une histoire qu'on lui avait raconté : dans une secte en Inde lorsque un couple voulait divorcer ils entraient dans une pièce spéciale et allumaient deux bougies, une bougie pour la femme et une bougie pour l'homme et s'installaient, en attente, devant la bougie. Si la bougie de l'homme s'éteignait en premier, il quittait à jamais la maison laissant ses affaires à sa femme et si c'était la bougie de la femme qui s'éteignait, elle quittait immédiatement et à jamais la maison laissant ses affaires à son

⁸⁶⁶ *Sipour Pashout*, p 88 "חבושי שטריימל וזקופי צילנדר" 88

⁸⁶⁷ Ibid. p 88

⁸⁶⁸ Ibid. p 89

⁸⁶⁹ Ibid. p 89

⁸⁷⁰ Ibid. p 89

⁸⁷¹ Ibid. p 89 "כיון שנשא אחרת שוב אינה הוגה בו"

⁸⁷² Ibid. p 90

⁸⁷³ Ibid. p 90

⁸⁷⁴ Ibid. p 90 "הנרות הלבנים שלהבתם האדומה מפציעה ועולה כעינים שבוכות בחמה"

⁸⁷⁵ Ibid. p 90

⁸⁷⁶ Ibid. p 90

mari⁸⁷⁷ ». Pensées moroses pour un jeune homme qui le soir de ses noces évoque déjà un divorce. Par réflexe, Hirshel contemple la bougie éteinte et se demande lequel des deux elle représente. Lorsque l'on rallume la bougie, « Hirshel détourne son regard et pense à autre chose⁸⁷⁸ » ; pour éviter d'envisager la perspective d'une vie entière avec sa femme.

Bénédictio du rabbin ; seule mention d'une tradition respectée ; aspect religieux et traditionnel bâclé qui aurait pourtant permis au jeune couple de vivre un moment tranquille dans le *yihoud*⁸⁷⁹, où les mariés seuls un instant se regardent, partagent une collation avant de faire la fête⁸⁸⁰. Le jeune couple est conduit vers le grand salon où attendent de nombreux invités qui dévorent le festin en dansant jusqu'au petit matin pour faire honneur à la mariée qui, calme et polie, tête baissée, lassée par de tant de joie, ne songe qu'à se reposer. Pensive, elle se dit qu'elle n'a rien contre Hirshel mais qu'elle ne manquerait de rien s'il n'était pas dans sa vie et cela la rend perplexe lorsqu'elle pense aux hymnes d'amour chanté par tant de générations⁸⁸¹. Malaise de Hirshel qui commence à déteindre sur Mina.

A la fin de la noce et après le chant traditionnel *Nous nous réjouissons de leur sortie* les Guildenhorn raccompagnent les mariés chez eux⁸⁸². Détail ironique, chanson qui sonne comme un renvoi après une noce où les traditions sont peu respectées. L'atmosphère évoque une histoire de Reb Nahman de Bratslav : « Un groupe de personnes rentrent d'un mariage. L'un d'entre eux dit : « C'était un beau mariage, j'ai aimé la nourriture ». Un autre dit : C'était un beau mariage. La musique était superbe ». Un autre dit : C'était le plus beau mariage auquel j'ai assisté. J'ai vu tous mes amis et nous nous sommes bien amusés. Reb Nachman qui les a entendu dit : « Ces gens-là, n'étaient pas vraiment à un mariage⁸⁸³ ».

A la fin des sept jours de fêtes, Hirshel retourne à la boutique, sans enthousiasme. En le voyant bailler, les gens sourient, associant sa fatigue à un corps épuisé par les

⁸⁷⁷ Ibid. p 90 "נזכר הירשל שמועה ששמע שיש כת בהודה כשאיש ואשה מבקשים להתגרש, הם נכנסים לחדר מיוחד ומדלקים שני נרות, נר לאיש ונר לאשה, ועומדים כנגד הנרות וממתינים. כבה נרו של איש מיד הוא פורש ויוצא ומניח את הבית וכליו לאשתו ואינו חוזר לשם לעולם, כבה נרה של אשה מיד היא פורשת ויוצאת ומניחה את הבית וכליו לבעלה והולכת לה ואינה חוזרת לשם לעולם" A noter que dans la première version de *Sipour Pashout*, p 91, la partie concernant l'épouse qui s'en va laissant tout à son mari n'existe pas.

⁸⁷⁸ Ibid. p 89 "הירשל הסב את עיניו ממנה והגה בענין אחר"

⁸⁷⁹ A. Diamant, *The New Jewish Wedding* p 20

⁸⁸⁰ Ibid. p 13

⁸⁸¹ *Sipour Pashout*, p 91

⁸⁸² Ibid. p 91

⁸⁸³ A. Band, *Nahman of Bratslav*, Paulist Press, New York, Mahwah 1978, p 22

découvertes amoureuses⁸⁸⁴. Mais, loin de cet état d'esprit, Hirshel, fatigué, manquant d'enthousiasme, dont le *moi* s'appauvrit et se vide, s'enfonce dans la *dépression* : le jour, il souhaite que vienne la nuit pour rentrer chez lui ; pourtant, lorsqu'arrive la nuit, il traîne et ne quitte la boutique que lorsque sa mère lui donne des douceurs pour Mina et le pousse à partir pour ne pas laisser sa femme seule. Attentions d'une belle-mère envers une jeune femme qui représente une alliée dans l'accroissement d'une fortune. Douceurs si éloignés du Cantique des Cantiques⁸⁸⁵. Premiers symptômes d'une mélancolie qui s'installe⁸⁸⁶.

Inconstance caractérielle et/ou variations hormonales, la versatilité de Mina assombrit Hirshel, -allusion à Emma Bovary⁸⁸⁷ - entraînant le jeune couple dans une spirale où, s'apercevant de la réaction de son mari, Mina se tait comme endeuillée⁸⁸⁸ ; Hirshel boude dans un premier temps et se dit : « Qu'elle se taise tant qu'elle voudra (jusqu'à en être dégoutée)⁸⁸⁹ » ; verbe tiré de la racine *k-o-tz*, au futur, de laquelle dérivent : épine, chardon et ronce, ainsi que des expressions telles que fin imminente, pousser à bout, être sur des charbons ardents, il y a une ombre au tableau ; musicalité d'une phrase pleine de rage⁸⁹⁰ ; puis, le jeune homme fait le premier pas vers sa femme qui se mure dans son silence ce qui déclenche encore plus d'angoisse chez Hirshel confronté au sien et à son vide intérieur et qui parle alors –comme à son habitude- pour masquer son malaise ; petit à petit Mina se rapproche de lui, d'abord contrainte puis avec affection, jusqu'à conclure une véritable paix entre eux⁸⁹¹. Paix physique conclue sur l'oreiller comme l'évoque les allusions discrètes : « ... à part leur conversation intellectuelle, ils ont d'autres liens⁸⁹² » ou encore, « s'il n'y avait pas entre eux toutes leurs chaleurs ils ne seraient, sans doute, pas restés ensemble⁸⁹³ » ou encore : « les jeunes mariés ont appris, qu'il y a des choses entre le ciel et la terre plus importantes que la conversation

⁸⁸⁴ *Sipour Pashout*, p 92

⁸⁸⁵ La Bible, *Cantique des Cantiques*, 2,5 « Réconfortez moi par des gâteaux de raisins, restaurez moi avec des pommes, car je suis dolente d'amour »

⁸⁸⁶ S. Freud, *Deuil et mélancolie*, p 49

⁸⁸⁷ G. Flaubert, *Madame Bovary*, p 91 « Mais comment dire un insaisissable malaise, qui change d'aspect comme les nuées, qui tourbillonne comme le vent ? les mots lui manquaient donc, l'occasion, la hardiesse »

⁸⁸⁸ *Sipour Pashout*, p 92

⁸⁸⁹ Ibid. p 92 "תשתוק עד שתקוץ בשתיקתה"

⁸⁹⁰ Ibid. p 92 תשתוק עד שתקוץ בשתיקתה

⁸⁹¹ Ibid. p 92

⁸⁹² Ibid. p 94 "אלא שמחוץ לדברי חכמה וכיוצא עדיין יש דברים בינו לבינה"

⁸⁹³ Ibid. p 94

entre un mari et sa femme⁸⁹⁴. Sexualité, pulsion humaine fondamentale chez les Juifs qui reconnaissent à la femme le droit à la satisfaction au sein du mariage⁸⁹⁵.

Les jours monotones du couple, -à l'image du couple Bovary⁸⁹⁶- contrastent avec le monde extérieur. Hirshel passe ses journées à la boutique et Mina tricote et brode chez elle ; lorsqu'elle rend visite à son amie Sophia, elle s'arrête pour prendre des nouvelles de la santé de son mari -ironie, puisque chez eux elle ne semble pas s'en préoccuper. Les choses ayant changé, l'affaire étant conclue, la jeune mariée ne vient plus en voiture et on ne va plus à sa rencontre pour porter ses affaires⁸⁹⁷. Le soir, Hirshel se retrouve seul avec sa femme contre son gré car Sophia et Bertha qui se trouvent souvent là, s'éclipsent à son arrivée. Bertha rentre à la ferme et Sophia quitte comme si «... l'essentiel de sa visite consistait à s'enfuir lors de son arrivée⁸⁹⁸ ». Présence vécue donc comme un plaisir, une séduction, dont le départ crée une frustration. Si Bertha est inquiète au sujet de la santé de son gendre et en parle avec lui, c'est que son malaise devient visible⁸⁹⁹. Lorsque Guédaliah, très occupé, leur rend visite, il prie pour que Dieu bénisse leur maison (leur donne un enfant)⁹⁰⁰.

Le fossé entre les deux jeunes mariés se creuse au fil des jours. « Seulement un (mariage) sur mille mènera à une vie familiale joyeuse et même cela sera une façade⁹⁰¹ ». Mina préfère ses intarissables conversations avec Sophia, -sur les dix parts de conversation distribuées, « les femmes en ont reçu neuf⁹⁰² » -, et Hirshel est insensible aux constants changements de robes de Mina. Similitude entre sa femme et sa mère au début de son mariage avec Barouch Meïr. Une ou deux fois Hirshel parle d'un livre avec Mina puis, surpris, voyant que malgré son éducation (et à l'inverse de Blouma), cela ne l'intéresse pas, il cesse. « Ce qui est important dans l'Autre, c'est déjà une possibilité de

⁸⁹⁴ Ibid. p 94 "אלמלא עמדו בכל חומם ספק אם נתקיימו זה עם זה"

⁸⁹⁵ D.H. Gordis, *Judaism's "Other" Covenantal Relationship*, p 115

⁸⁹⁶ G. Flaubert, *Madame Bovary*, p 171 "Mais, moi, reprenait Emma, c'est après le mariage que ça (le brouillard dans la tête) m'est venu »

⁸⁹⁷ *Sipour Pashout*, p 93

⁸⁹⁸ Ibid. p 94 "דומה שעיקר ביאתה כדי לברוח בכניסתו"

⁸⁹⁹ Ibid. p 92

⁹⁰⁰ Ibid. pp 92-93

⁹⁰¹ C. Freeze, *Jewish Marriage and Divorce in Imperial Russia*, p 199 citant Abraham Mapu

⁹⁰² *Sipour Pashout*, p 93 "תשעה קבים שיחה נטלו נשים" allusion au Talmud Kidouchin 49b et V. Dymchitz, *Contes populaires juifs*, p 312 où se trouve l'histoire de « Motkè Khabad, obligé de fuir sa maison où tempêtait sa fidèle épouse, se rendit à la synagogue et dit d'un ton pénétré : -sur dix mesures de souffrance données au monde, neuf d'entre elles, comme chacun sait, sont échues aux femmes. Et pourtant je les envie énormément ! -Pourquoi donc ? -Elles n'ont pas d'épouses, elles ! répondit Motkè en soupirant »

communication⁹⁰³ ». La régression de Mina s'accroît. Lorsque Hirshel lit, elle l'interrompt et lorsqu'il se met à lui parler, elle baille. La proximité de sa femme l'irrite⁹⁰⁴. Toutefois, le jeune homme qui craint la solitude et qui a trouvé en Mina un nouveau substitut à sa mère et à Blouma, se fâche lorsqu'elle s'éloigne⁹⁰⁵. La jeune femme attristée par le manque d'intimité, se demande intriguée, comment se comportent les autres couples⁹⁰⁶. Quant à Hirshel, épris de Blouma, maladroit, sans modèle à suivre, celui-ci est incapable d'aller vers l'autre et « d'imposer une communication⁹⁰⁷ ».

Entre la saison des fraises et celles des récoltes quelques mois se sont écoulés. Les parents Tzimlich invitent le jeune couple à la campagne pour célébrer *soukkot* dans la douceur de l'automne après une fructueuse récolte y compris celle des œufs⁹⁰⁸, symbole de fécondité, de deuil ; « œuf brisé⁹⁰⁹ » : gagner en connaissance ; allusion à la grossesse de Mina dont on prépare la chambre pour la première fois depuis son départ. Lit parfumé à l'eau de Cologne qui évoque le parfum de Blouma en moins plaisant pour Hirshel à qui l'on attribue un lit neuf, symbole d'une nouvelle vie.

Mina vit sa grossesse comme une maladie, dormant beaucoup, trainant au lit ou en robe de chambre et ne s'habillant que pour passer à table. En se réveillant le matin, lorsque sa femme lui adresse la parole, « Hirshel hoche la tête sans répondre pour ne pas déranger son repos matinal⁹¹⁰ » note le narrateur ironique. Excuse idéale pour se réfugier dans le silence le temps du petit déjeuner servi en chambre, -café, gâteaux aux raisins secs et au fromage- avant la visite des parents qui surprotègent leur fille et leur descendance⁹¹¹.

Les journées s'écoulent tranquilles, Bertha est en cuisine, Mina sur son lit⁹¹². Hirshel sort dès l'aube découvrir la ferme et la campagne environnante puis, rentre⁹¹³. Il est en paix avec lui-même et le reste du monde, sentiment éprouvé par son père auquel il s'identifie maintenant, puisqu'il va devenir père à son tour ; devant la cabane de *soukkot* préparée par son beau-père et où il fait ses prières, Hirshel s'émerveille car à Shiboush il

⁹⁰³ G. Pitchal, *La Tour Madame 1986*, conversations mises en forme par J. Belin, p 8 texte non publié

⁹⁰⁴ *Sipour Pashout*, p 94

⁹⁰⁵ *Ibid.* p 94

⁹⁰⁶ *Ibid.* p 94

⁹⁰⁷ G. Pitchal, *La Tour Madame 1986*, conversations mises en forme par J. Belin p 8

⁹⁰⁸ *Sipour Pashout*, p 95

⁹⁰⁹ M. Eliade, *Images et symboles*, p 100

⁹¹⁰ *Sipour Pashout*, p 96 " מנענע לה הירשל ראשו ואינו עונה בפה, כדי שלא לערבב את מנוחת הבוקר "

⁹¹¹ *Ibid.* p 96

⁹¹² *Ibid.* p 97

⁹¹³ *Ibid.* p 96

est impossible d'en construire une aussi grande sauf chez les Mazal qui sont excentrés⁹¹⁴. Retour indirect à Blouma par le biais de son employeur puisque Hirshel, pour éviter de souffrir, s'empêche de penser à elle et aux conversations qu'elle pourrait avoir avec Tirtza Mazal⁹¹⁵. L'absence de Blouma, omniprésente dans l'inconscient du jeune homme, amplifie sa frustration.

Outre son eau-de-Cologne, Hirshel est irrité par Mina, qui picore du bout des lèvres alors que lui mange avec appétit, oubliant depuis qu'il s'est marié -à une femme, précise le texte, expression d'un désir homosexuel latent et contrarié⁹¹⁶-, les règles végétariennes. Loin de ses parents, en présence de ses beaux-parents, il retrouve son appétit, pulsion de vie (provoquée par l'image du (beau-)père solide qui le rassure⁹¹⁷ ?). Douceur gustative qui s'allie à la douceur du crépuscule. Des voisins passent pour une visite et mangent un bout.

Le jeune couple, comblé matériellement, rentre dans un appartement agréable, coquet et douillet ; cocon dans lequel ils s'enferment, « endormissement à l'épreuve que représente la vie⁹¹⁸ », qui les isole du monde extérieur⁹¹⁹. Guédaliah qui achète de nombreux vêtements à sa fille et qui envoie au couple des produits de la ferme, s'inquiète de voir Mina tricoter près d'une lampe allumée lors d'une visite ; pris d'un sentiment de culpabilité, il lui demande si elle manque de quoi que ce soit⁹²⁰. Mina répond qu'avec tout ce qu'ils reçoivent de la ferme et de la boutique elle se demande de quoi ils pourraient manquer⁹²¹. Ironie, où l'excès de produits alimentaires couvre un manque affectif (et de qualités humaines) refoulé par tous. « C'est le manque qui fonde le désir⁹²² ».

Un soir, les parents se joignent au jeune couple pour partager un agréable dîner en famille où le jeune homme s'affirme en maître de maison et allume une cigarette, sans se soucier de la gêne que cela peut causer à sa femme ; il la fume devant ses parents pendant que Mina écarte la fumée de sa main. « ... Dans *Une simple histoire* l'amoureux ne mérite pas d'être le maître de maison comme dans l'histoire kabbalistique (de Bar Yosef)⁹²³ ». « Barouch Meïr fume deux ou trois bouffées avec son fils puis jette sa cigarette en

⁹¹⁴ Ibid. p 98

⁹¹⁵ Ibid. p 98

⁹¹⁶ Ibid. p 99

⁹¹⁷ O. Soulier, *La digestion, les clefs du poids, les formes, les dépendances*, p 31

⁹¹⁸ G. Pitchal, *La Tour Madame 1987*, p 136

⁹¹⁹ *Sipour Pashout* p 101

⁹²⁰ Ibid. pp 101-102

⁹²¹ Ibid. p 102

⁹²² G. Pitchal, *La Tour Madame 1987*, p 134

⁹²³ B. Rubenstein, *Lorsque la bien-aimée déménage*, p 32

se moquant des plaisirs de l'homme qui ne procurent pas de plaisir ...⁹²⁴ ». Manière indirecte de taquiner son fils qui, par petits symboles, tue l'image du père.

Les conversations sont légères ; Tzirel gourmande, s'impatiente ; lorsque le repas est enfin servi elle trouve que les beignets de pomme de terre n'ont jamais été aussi bons⁹²⁵ ; faim symbolique pour faire honneur au jeune couple ; elle dévore ce qui lui est offert, demande la recette à la domestique puis, une fois le repas terminé, conseille à sa belle-fille de veiller sur sa servante, excellente cuisinière, rapide et compétente car, « ces gens-là savent se servir⁹²⁶ » sous-entendu voler. Voler, comme Blouma le cœur de Hirshel. Veiller sur elle comme elle n'a pas su veiller sur Blouma. Ironie du narrateur qui confie que Barouch Meïr est séduit par le visage de sa femme qui se transforme à chaque regard lorsqu'elle mange avec plaisir... ; allusion au plaisir gustatif qui évoque l'époque de Blouma.

Père qui, après s'être moqué du « maigre » plaisir de son fils, constate que celui-ci est « aussi mince qu'avant son mariage⁹²⁷ » symptôme d'un malaise plus profond qu'il reconnaît. Bertha propose que Hirshel s'installe à la ferme quelque temps. Contraste entre l'hospitalité campagnarde des Tzimlich où les voisins viennent partager un moment autour d'un repas et le manque d'hospitalité de Tzirel qui renvoie un visiteur sous prétexte que c'est une réunion de famille⁹²⁸.

La dynamique du couple se transforme. Hirshel, plus sociable, entretient un rapport amical avec Sophia ; préoccupé, il n'écoute pas sa femme qui l'importune ; lorsqu'elle s'appuie sur lui et lui murmure toutes sortes de choses, il la compare à un « vêtement qui colle au corps sans le réchauffer⁹²⁹ ». « A la recherche du plaisir s'est substituée la recherche du déplaisir⁹³⁰ ». D'ailleurs, Mina a conscience que son mari s'éloigne d'elle ; elle lui reproche alors de ne pas l'aimer ; pour le retenir elle lui raconte des histoires de son passé sans intérêt et, dès le réveil, ses rêves⁹³¹. Au moment où il veut s'en aller, elle se souvient d'autres rêves en baillant ; « Ses rêves n'étaient pas longs mais ses propos étaient

⁹²⁴ *Sipour Pashout*, p 102 "נטל ברוך מאיר ציגרטת מבנו והדליקה, משך שתיים שלוש משיכות וזורקה וליגלג אל תענוגות בני אדם שאין בהן קורטוב של הנאה"

⁹²⁵ *Ibid.* p 102

⁹²⁶ *Ibid.* p 104 "השגיחי עליה, שדרכן של בריות ליתן בכליהן"

⁹²⁷ *Ibid.* p 103 "צנום הוא כלפני חתונתו"

⁹²⁸ *Ibid.* pp 104-105 Dans la première version קנדק le dialogue entre Bertha et Tzirel varie et indique qu'inconsciemment Hirshel aurait souhaité que Tauber soit le visiteur.

⁹²⁹ *Ibid.* p 106 "כבגד שמקיף את הגוף ואינו מחמם"

⁹³⁰ A. Green, *La folie privée*, p 56

⁹³¹ *Sipour Pashout*, p 106

longs⁹³² ». Une nuit, Mina rêve de fourmis ; au réveil, à force de raconter tous les détails à son mari, les os de Hirshel le démangent «... comme si toutes les fourmis de son rêve se tenaient sur leurs pattes et pénétraient son corps dégageant une odeur semblable à celle du parfum de Mina. Lorsqu'il relèverait sa manche pour poser les *tefilim* toute la maison d'études sentirait cette odeur⁹³³».

Rêve de Mina transmis par le narrateur en une seule phrase. *Contenu manifeste*⁹³⁴ succinct. On notera qu'il est impossible de déterminer s'il est ou non *en corrélation avec la vie diurne*⁹³⁵. Toutefois, cette phrase pourrait être « un fragment (qui) se détache avec une netteté particulière d'un rêve assez long, complexe et confus dans son ensemble, un fragment qui comporte un irrécusable accomplissement de désir, mais soudé à un matériel différent, inintelligible⁹³⁶ ». On peut supposer que dans l'esprit de Mina les fourmis, travailleuses et courageuses (actives et pénétrantes), sont à la fois l'expression de sa *libido* et une appréhension (fourmis qui évoquent la petite créature qui bouge dans son ventre en le déformant).

Le narrateur s'attarde en détail sur la réaction de Hirshel ; fulgurante rêverie où le sens tactile et olfactif sont convoqués. Démangeaisons qui expriment une poussée de dégoût extrême, manifestation d'une « continuité/discontinuité des deux enveloppes (le dedans et le dehors)⁹³⁷ » et premiers symptômes d'une « topographie psychique⁹³⁸ » des états-limites. Répulsion envers sa femme ; désir de se faire pénétrer par les fourmis bipèdes. Parfum féminin qui trahirait aux yeux de ses voisins masculins de la synagogue, un moment d'intimité et ses désirs homosexuels, aspect moins visible de sa personnalité.

Sens, Moi corporel : « Le Moi-peau est d'abord une métaphore et c'est là qu'il puise sa force créatrice ; il est aussi une métonymie et c'est là qu'il trouve son assurance et sa rigueur conceptuelle ; sa figuration en ellipse le fait sortir du solipsisme et l'engage dans la relation à l'autre... La ligne métaphorique s'appuie sur la série d'identifications constitutives du Moi ; la ligne métonymique sur la continuité entre le Moi et l'organisme dont il dérive et dont il devient progressivement un appendice spécialisé dans une fonction

⁹³² Ibid. p 106 "אין חלומותיה ארוכים, אלא שדבריה ארוכים"

⁹³³ Ibid. p 106 כשיפשיל שלה. כרייה מיני סיכה שלה. את שרוולו להניח תפילין ירגיש כל בית המדרש באותו הריח"

⁹³⁴ S. Freud, *Sur le rêve*, p 63

⁹³⁵ Ibid. p 68

⁹³⁶ Ibid. p 70

⁹³⁷ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, p 268

⁹³⁸ Ibid. p 269

adaptative... Le Moi-peau évoque à la fois le sens du toucher (dans le récit, la caresse de Blouma et son manque ainsi que le désir inconscient de relations physiques avec Tauber), mais aussi le mouvement actif qui met en contact le sujet avec une partie de lui-même aussi bien qu'avec l'autre... De fait, le Moi-peau, en tant que métaphore, parle à chacun, même si précisément il ne dit pas à chacun la même chose⁹³⁹ ».

D'ailleurs, par peur de grossir, Mina mène une guerre contre son corps le serrant dans un corset. Sa grossesse bouleverse son corps et ses goûts ; la jeune femme, sujette à des maux de tête ou de dents, vomit et s'évanouit. Pour la soulager, une aide-ménagère, ronde et joyeuse (bien dans sa peau qui contraste avec Mina), vient matin et soir s'occuper d'elle, lui donne un bain chaud et la rassure afin de contribuer au bien-être de la mère et de l'enfant à venir⁹⁴⁰. Et Hirshel, qui habite de moins en moins son corps, dont le désir pour Mina disparaît, offre un terrain propice à la somatisation⁹⁴¹.

Si les jeunes vivent des tensions, les mamans sont heureuses. Tzirel dont le projet jusqu'à présent réussit, oublie ses craintes au sujet du bébé à venir et Bertha s'installe chez le couple pour prendre soin de sa fille, ce qui l'infantilise davantage⁹⁴². Sa présence décharge Hirshel de l'attention qu'il pourrait donner à sa femme qui somnole la plupart du temps dans sa chambre chaude parfumée, confortablement installée dans son lit. Mina ressemble à un bébé malade entouré « de sorciers et de brigands » venus la soigner avec drogues et encens⁹⁴³. La situation dans laquelle se trouve Mina, insécurisée parce qu'elle sent que son couple est bancal sans saisir les raisons ; les changements de son corps qui se déforme accentuent les tensions et la rivalité entre elle et Sophia qui a fait une fausse couche et souhaite un enfant⁹⁴⁴. Les absences répétées du mari créent-elles un conflit d'ambivalence pour Sophia dont le corps refuse de porter l'enfant qu'elle désire ?

Un jour, au cours d'une conversation, expansion du récit qui souligne l'importance de la conversation, Mina provoque Hirshel ; elle l'accuse de s'ennuyer avec elle et d'attendre avec impatience l'arrivée de Sophia. Alors que Hirshel nie, Mina, frustrée d'attention et d'amour, ajoute : « Et tu voudrais que je meure⁹⁴⁵ ». Hirshel nie à nouveau alors que Mina souhaite un élan d'affection dont il est incapable. Craintes conscientes et

⁹³⁹ Ibid. dans l'introduction d'Evelyne Séchaud pp 5-6-7

⁹⁴⁰ *Sipour Pashout*, pp 106-107

⁹⁴¹ G. Pankow, *Structure familiale et psychose*, pp 59-60

⁹⁴² *Sipour Pashout*, p 107

⁹⁴³ Ibid. p 107

⁹⁴⁴ Ibid. p 107

⁹⁴⁵ Ibid. p 108 "רוצה אתה שאמות"

inconscientes, familiales et personnelles, générées par tant de non-dits, amplifiées par les effets hormonaux. Mina soupçonne l'existence d'une Autre à qui elle ne veut pas céder la place, parce que dit-elle, personne ne saurait mieux s'occuper de Hirshel qu'elle-même ; elle accuse Sophia qu'elle connaît, dont elle perçoit les fragilités et sur laquelle elle médite, invoquant une différence de classe et la séduction acquise pour faciliter le commerce de son père⁹⁴⁶. Jalousie et envie perçues « par le point de vue du jaloux lui-même⁹⁴⁷ » ; elle fait alors son propre éloge, celui de ses parents et de ses fils à venir qui trouveront « leur pain sans soumission ni humiliation⁹⁴⁸ ». Ironie, car l'énergie et le courage semblent avoir sauté une génération. « La véritable jalousie est infiniment plus riche et plus complexe que cela. Elle comporte toujours un élément de fascination à l'égard du rival insolent⁹⁴⁹ ». Mina admet qu'elle est triste et demande à Hirshel de l'embrasser sur la bouche et non sur le front comme il a pris l'habitude de le faire⁹⁵⁰. Evocation du couple Bovary⁹⁵¹.

Lorsque Mina a terminé de défendre l'honneur de sa famille, Hirshel parle avec fierté de la sienne en dévoilant, *acte manqué*, l'histoire de son oncle devenu fou, secret qui « le rend malheureux et l'embarrasse⁹⁵² » et qu'il ne peut plus taire. Mina s'étonne de n'en avoir jamais entendu parler. Dans une comparaison à peine masquée, Hirshel précise que, selon lui, son oncle s'est fait passer pour fou pour ne pas être contraint par son père d'épouser une femme qu'il n'aimait pas⁹⁵³ ; Hirshel enchaîne que si son oncle se serait marié, il aurait été malheureux et riche mais respecté précisant : « ce qui aurait été bien de l'extérieur mais son cœur aurait été vide⁹⁵⁴ ». Discours qui reflète ses sentiments. A l'image d'un patient sur le divan, il se laisse porter par des associations d'idées : « S'il avait réussi on l'aurait considéré comme un sage mais, il n'a pas réussi alors on l'a cru idiot. Un homme ne se transforme pas tout seul (j'ai besoin d'aide). Nous sommes régis par des contraintes sociales Mina (raison pour laquelle je t'ai épousé) qui font de nous ce qu'ils veulent. Tu te conduis comme tu le faisais hier et avant-hier et les gens ne veulent plus de toi (maman m'a laissé aimer Blouma puis a changé d'avis). Qu'est ce qui t'arrive ?

⁹⁴⁶ Ibid. p 108

⁹⁴⁷ R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, p 26

⁹⁴⁸ *Sipour Pashout*, p 108

⁹⁴⁹ R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, p 26

⁹⁵⁰ *Sipour Pashout*, p 108

⁹⁵¹ G. Flaubert, *Madame Bovary*, p 95 "Ses expansions étaient devenues régulières; il l'embrassait à certaines heures. C'était une habitude parmi les autres, et comme un dessert prévu d'avance, après la monotonie d'un dîner"

⁹⁵² S. Tisseron, *Les secrets de famille*, p 9

⁹⁵³ *Sipour Pashout*, p 109

⁹⁵⁴ Ibid. p 109

En vérité, l'homme n'est pas jugé selon ses actes (car ce qui s'est passé n'aurait jamais dû arriver). Nous avons besoin du consentement d'autrui (je me suis laissé faire). Hier ils voulaient ceci, aujourd'hui ils veulent autre chose et entre l'un et l'autre il te semble que les autres détiennent la vérité et que tu as tort (je suis perdu)⁹⁵⁵». Puis, sonnait lui-même la fin de cette « séance » Hirshel dit : « J'ai beaucoup réfléchi à ce sujet et j'en sais beaucoup mais il se fait tard et tu as besoin de dormir⁹⁵⁶ ». Pour la première fois depuis longtemps, sa femme l'écoute et, maître du jeu, il en profite. Trop heureux de pouvoir enfin s'exprimer, il enchaine d'une manière à peine déguisée : « Mais je voudrais te dire une autre chose, son cœur était vide. Et si mon cœur est vide quelle importance ont mes actes⁹⁵⁷ ? » Justification de son comportement. Lorsqu'il constate la tristesse de sa femme, il s'excuse affirmant qu'il n'avait nullement l'intention de l'attrister⁹⁵⁸. Négation qui confirme le contraire. Il ajoute : « Moi-même je suis triste même si ces faits ont eu lieu depuis longtemps⁹⁵⁹ ». Jubilation momentanée où le torturé torture. « Le sadisme est le retournement « dialectique » du masochisme. Fatigué de jouer le rôle de martyr, le sujet désirent choisit de se faire bourreau⁹⁶⁰ ». « Le sadique révèle une fois de plus, le prestige immense du médiateur. Le visage de l'homme disparaît, maintenant, sous le masque du dieu infernal. Si horrible que soit la folie du sadique, elle a le même sens que tous les désirs antérieurs. Et si le sadique a recours à des moyens désespérés, c'est parce que l'heure du désespoir a sonné⁹⁶¹ ». Puis Hirshel ajoute : « Je vais maintenant te raconter quelque chose de gai (le contraire). Tu vois le gros livre dans l'armoire, c'est un dictionnaire⁹⁶² (savoir à portée de main ; livre que ni toi ni moi nous employons). Son auteur⁹⁶³ fut marié par son père dans sa jeunesse à une femme sans lui demander s'il voulait l'épouser comme c'est l'habitude de nos parents de ne pas demander à leurs enfants s'ils souhaitent se marier (c'est ce que nous

⁹⁵⁵ Ibid. p 109 « אילו הצליח דודי היה נחשב לחכם, מאחר שלא הצליח נחשב לשוט. אין אדם משתנה על ידי עצמו. רשות אחרים p 109 Ibid. עלינו מינה והם עושים עמנו כרצונם. נוהג אחד כדרךך ועושה כתמול שלשום, פתאום אין מרוצים ממך. מה גרם לכך והלוא לא עשית היום מה שלא עשית כל הימים, אלא האמת כך היא, אין אדם נידון לפי מעשיו. אתמול היו רוצים כך והיום רוצים כך, בין כך ובין כך נראה לך שהאמת עם אחרים ואתה מתמעט בעיניך כשם שנתמעטת בעיניהם. »

⁹⁵⁶ Ibid. p 109 « בדבר זה חשבתי הרבה ויודעני הרבה, אלא שהשעה מאוחרת והגיע זמןך לישון »

⁹⁵⁷ Ibid. p 109 « אבל דבר אחר אומר לך, לבו היה חלל בקרבו. וכשלבתי חלל מה חשיבות יש למעשיו? »

⁹⁵⁸ Ibid. p 109

⁹⁵⁹ Ibid. p 109 « בעצם אף אני עצב אף על פי שדבר זה אירע לפני כמה שנים »

⁹⁶⁰ R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, p 212

⁹⁶¹ Ibid. p 213

⁹⁶² A. Holtz, *Livres et auteurs dans Sipour Pashout de SY Agnon*, p קלג selon Holtz Hirshel ferait allusion au dictionnaire étymologique de Yehouda Leib Ben Zav publié à Lvov en 1898 ou peut être à l'édition de 1904.

⁹⁶³ Ibid. p קלב-קלג « L'histoire familiale de Moshe Shulbaum 1830-1918 nous n'en savons rien. Nous en savons quelques récits, comme par exemple qu'il a été répudié par sa première femme et en a épousé une deuxième elle-même divorcée d'un premier mari... pour que sa première femme accepte le divorce, il l'affligea un certain nombre de surprises dont l'une était ... de faire revêtir au chat de la maison des *tefilim* ».

venons de vivre). Que fit le fils, en grandissant lorsqu'il voulut quitter sa femme il fit porter ses *tefilim* à son chat (comme le projet que je nourrissais de dire quelque chose d'outrageux pour rompre les fiançailles, sans y arriver, comme tout ce que je dis depuis le début de la conversation). Si tu as de l'imagination Mina imagine la fin de l'histoire combien les parents de sa femme furent surpris et combien elle prit peur (ce que je pourrais très facilement te faire vivre). Après son divorce il épousa une autre qu'il choisit lui-même et vécut avec elle en paix (ce que je souhaite vivement). Je ne sais pas s'il porte des *tefilim* tous les jours mais on peut penser qu'il ne les fait plus porter au chat (tout est rentré dans l'ordre)⁹⁶⁴ ». *Suintement* d'un secret : l'histoire de l'oncle et celle de l'auteur du dictionnaire masquent la sienne ; « les blessures psychiques mal cicatrisées se traduisent par des manifestations visibles, tout comme les blessures physiques⁹⁶⁵ ».

L'histoire du dictionnaire « n'intéresse pas Mina⁹⁶⁶ » ; négation qui exprime son contraire, ce qu'elle confirme par un *acte manqué* : en ouvrant l'armoire pour prendre un livre, elle le fait tomber puis, du pied, le fait disparaître sous l'armoire⁹⁶⁷ ; symbole de culture et de connaissances qu'elle ne veut pas voir et d'un couple mal assorti et brisé auquel elle veut éviter d'être confronté.

Une fois disparue, l'excitation d'une nouvelle expérience laisse place à une fatigue et Hirshel, lassé de jouer au maître de maison, limite les visites et s'isole. « En fait, les passions cuisent et recuisent dans la solitude. C'est enfermé dans sa solitude que l'être de passion prépare ses explosions⁹⁶⁸ ... ». Lui et Mina n'ont pas les mêmes amis⁹⁶⁹. Seuls leurs proches continuent de leur rendre visite. En silence, chacun regarde à travers une fenêtre « parfaite » le monde extérieur⁹⁷⁰. Fenêtre, frontière entre l'intérieur dans lequel on s'emprisonne et l'extérieur duquel on s'isole. « Le deuil cruel, la réaction à la perte d'un être aimé, comporte la même humeur douloureuse, le désintéret pour le monde extérieur...⁹⁷¹ ». Opposition entre Mina, « femme d'intérieur » et Blouma qui, dans son

⁹⁶⁴ *Sipour Pashout*, p 109 מהבר מלון זה בנערותו הוא. ספר מלים הוא. כמנהג אבותינו שלא היו שואלים את בניהם אם רוצים זה בזה. מה עשה הבן, כשהגדיל וביקש ליפטר מאשתו, עמד והלביש את החתול את תפילין שלו. אם בעלת דמיון את מינה דמי בנפשך סוף הדברים, כמה נתבהלו אבותיה של אותו אשה וכמה נתחלחלה היא. אחר שגרש את זו שהשיאוהו אבותיו נשא אחרת על דעת עצמו והוא דר עמה בשלום ורואה עמה חיים. איני יודע אם הוא מניח תפילין בכל יום, אבל יש לשער שאינו מלבישים את החתול את תפילין"

⁹⁶⁵ S. Tisseron, *Les secrets de famille*, p20

⁹⁶⁶ *Sipour Pashout*, p 109

⁹⁶⁷ Ibid. p 110

⁹⁶⁸ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 28

⁹⁶⁹ *Sipour Pashout*, p 110

⁹⁷⁰ Ibid. p 111

⁹⁷¹ S. Freud, *Deuil et mélancolie*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2011, p 46

rêve, attend dans la rue et qui se trouve aujourd'hui à la périphérie de la ville ; enfermement et liberté ; intérieur sombre et opaque et extérieur clair et visible. « Ce qui est malade ce n'est pas le corps, ce n'est pas l'esprit, c'est la personne⁹⁷² ».

Le couple se désagrège lentement. « Hirshel reproche à Mina d'être la cause de l'éloignement de ses amis...⁹⁷³ », -comme Emma Bovary accuse Charles de tous ses malheurs⁹⁷⁴. Eviter le plaisir, *position schizoïde* qui correspond à celle des personnes atteintes d'*état-limite*, « qui maximise l'éloignement de l'objet, le retrait du Moi, la haine de la réalité, la fuite dans l'imaginaire⁹⁷⁵ ». Mina répond à son mari que s'il le désirait, ses amis reviendraient et Hirshel sait que sa femme a raison mais, comme le note le narrateur, il est plus facile de faire des reproches que d'agir et surtout d'affronter le problème⁹⁷⁶.

Comme pour exaspérer d'avantage sa femme, Hirshel se rapproche de Sophia dont les potins sont un lien avec le monde extérieur et s'il lui reproche parfois ses absences, il se plonge dès qu'elle arrive dans un livre pour mieux la regarder et constater qu'elle est plus fraîche que sa femme⁹⁷⁷. Sophia devient l'appui de ce couple bancal, tout comme l'est Bertha avec l'élément de séduction en moins. Au fur et à mesure que Hirshel s'isole en lui-même, il devient de plus en plus sévère avec sa femme. « Chaque regard était plus dur que le précédent. Au premier regard le visage lui parut blanc comme du coton, au second comme du coton souillé⁹⁷⁸ ». Image de sa femme idéalisée puis souillée ; appétit sexuel satisfait puis frustré ; souillée par l'enfant qu'elle porte et sur lequel pèse une menace de folie.

Hirshel occupé par son travail dans la journée se rend, le soir, à la grande synagogue, -substitution d'un amour terrestre contre un amour céleste-, où tant de choses lui sont chères : la grande voute bombée et peinte qui ne repose sur aucune colonne, la fenêtre, les marches froides, le très vieux livre de prière⁹⁷⁹ ; devant tant de beauté et de perfection, le jeune homme est bouleversé. Allusion à la Femme, ornée, libre et froide. « Centre de mémoire et sanctification. Métonymie de Blouma⁹⁸⁰ ». Par association d'idées,

⁹⁷² Sami-Ali, *Recherche en psychosomatique*, dans *Entre l'âme et le corps : douleur et maladie*, p 6

⁹⁷³ *Sipour Pashout*, p 111 "קובל הירשל על מינה שבעטיה מתרחקים מהם"

⁹⁷⁴ G. Flaubert, *Madame Bovary*, p 169 "Donc elle reporta sur lui seul la haine nombreuse qui résultait de ses ennuis, et chaque effort pour l'amoinrir ne servait qu'à l'augmenter..."

⁹⁷⁵ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, pp 165-166

⁹⁷⁶ *Sipour Pashout*, p 111

⁹⁷⁷ *Ibid.* p 111

⁹⁷⁸ *Ibid.* p 112 "כל הבטה והבטה שלו קשה מחברתה. במבט ראשון ראה את פניה לבנות כמוכין ובמבט שני כמוכין שנתכרכמו"

⁹⁷⁹ *Ibid.* p 112

⁹⁸⁰ A. Band, entretien du 18 avril 2012

le narrateur mentionne le chapitre consacré à la synagogue dans le livre de Mazal. De Mazal à Tauber à qui il ne souhaite pas parler ; négation qui affirme son contraire ; deux hommes qui, dans la pensée du jeune homme, symbolisent tous deux des objets de désirs inconscients et interdits : Mazal représente un substitut pour Blouma et Tauber, une homosexualité latente.

Le narrateur se sert de Mazal pour revenir à Blouma que Hirshel n'a pas revu depuis son départ mais, incapable d'effectuer le travail de deuil, il l'attend tous les jours à la boutique puisque ses patrons y font leurs achats⁹⁸¹. « L'attente me rend douloureusement sensible à mon incomplétude que j'ignorais *avant*⁹⁸² ». Amour perdu, interminable attente qui ravive un instant inoubliable d'éternité⁹⁸³. Là, Hirshel imagine le visage de Blouma et la marchandise qu'il lui servirait. Attente et souvenir de l'être chéri, thème récurrent chez Agnon⁹⁸⁴ ; nouvelle allusion à Madame Bovary⁹⁸⁵. Hirshel est convaincu qu'à force de penser à elle, Blouma va apparaître et sans désespérer, s'isole de son entourage qui « l'éloigne de Blouma⁹⁸⁶ ». Le mélancolique, figé dans l'immobilisme, se détourne des vivants pour poursuivre, hors de repères temporels et à travers une vie intense de représentation, ses amours⁹⁸⁷. Contraint de servir les clients, Hirshel répond du bout des lèvres. Dans sa maison silencieuse, reflet de son moi, seule Sophia continue de venir. Mais, la jeune fille ne l'intéresse plus et lorsqu'elle se trouve avec Mina, il s'assied dans un coin perdu dans ses pensées. Ennui proche d'une certaine jouissance⁹⁸⁸. Le jour de l'anniversaire de Blouma, il pense à toutes ses qualités et souffre de ne pas la voir. Hirshel bientôt père fuit ses responsabilités⁹⁸⁹. Pour lui, « seul est réel ce qui n'est pas là, ce qui fait souffrir par son absence⁹⁹⁰ » : Blouma, l'objet de sa déception, de son déplaisir. *Haine de soi* qui habite Hirshel, blessé narcissiquement⁹⁹¹. Pour Freud, l'homme est menacé par

⁹⁸¹ *Sipour Pashout*, p 113

⁹⁸² J. Kristeva, *Histoires d'amour*, Denoël, Paris, 1983, p 14

⁹⁸³ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, p 21

⁹⁸⁴ S.Y. Agnon, *La dune de sable*, p 298 dans *Les poignées de la porte*, Schocken, Tel-Aviv-Jérusalem, 1998
Comme Hemdat attend Yael dans *La dune de sable* et Herbst attend de voir Shira dans *Shira* (traité en troisième volet)

⁹⁸⁵ G. Flaubert, *Madame Bovary*, p 187« Dès lors, ce souvenir de Léon fut comme le centre de son ennui »

⁹⁸⁶ *Sipour Pashout*, p 113

⁹⁸⁷ J.C. Rolland, *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, Paris 1998, p 11

⁹⁸⁸ R. Barthes, *Le plaisir du texte*, p 43

⁹⁸⁹ *Sipour Pashout*, p 113

⁹⁹⁰ A. Green, *La folie privée*, p 57

⁹⁹¹ *Ibid.* p 57

la souffrance « de trois côtés » : dans son propre corps, par le monde extérieur et dans ses rapports aux autres, souffrance qui peut être plus dure que les autres⁹⁹².

S'apercevant du malaise de son fils, Tzirel en parle avec Barouch Meïr mais, puisque leur fils est marié ils refusent d'admettre que Blouma peut en être la cause et envoient, nouvelle décision parentale, le couple à la ferme où Hirshel s'ennuie. Ni « la tranquillité de la campagne, (ni) les repas de sa belle-mère⁹⁹³ » ne le lui procurent distraction ou plaisir. Il ne sort plus. La neige qui tombe aurait pu le revigorer, mais il reste assis près de Mina qui baille, feuilletant un livre de prière, symbole de demande et d'espoir. Tout ce qui l'éloigne de Blouma ou de sa représentation devient insupportable et, le jeune homme se réfugie dans l'ennui, symptôme de cet « autre chose » qu'il souhaite sans pouvoir le formuler⁹⁹⁴.

Alors, ses parents le ramènent en ville. Là, il se rend à nouveau au centre sioniste pour y retrouver ses camarades d'enfance et tente de masquer son malaise ; ses généreuses donations, son manque d'ambition qui ne présente aucun danger pour les autres et sa discrétion font qu'il y est accueilli « avec plaisir⁹⁹⁵ » ; relations intéressées qui contrastent avec les sentiments purs qui existaient entre lui et Blouma. Lieu de rencontre, espace libre « entre la boutique et sa femme⁹⁹⁶ » où, la présence des jeunes hommes provoque des désirs inconscients ? Parfois, il y rencontre Tauber qui, cigarette en bouche, coupée en deux comme d'habitude, contemple les jeunes jouer aux échecs ; vainqueurs et vaincus. Futures recrues ?

Hirshel ne lit plus comme au temps de Blouma ; les livres qu'il emprunte, forme de thérapie qui maintient une ouverture sur le monde, restent « silencieux, silencieux posés dans la maison et recouverts de poussière⁹⁹⁷ ». Alors que « le monde entier repose sur la parole⁹⁹⁸ », la répétition de l'adjectif silencieux accentue la lourdeur du non-dit d'une part, au sein d'un couple où la communication est quasiment nulle et d'autre, entre Hirshel et ses parents. Le jeune homme à la pensée peu développée, ne parle pas (guérir selon la cure psychanalytique) ne prie pas assez ou prie sans ferveur (guérir par la foi et le miracle

⁹⁹² S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 21

⁹⁹³ *Sipour Pashout*, p 113 "אדרבא מנוחת הכפר וסעודות חמותו"

⁹⁹⁴ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, pp 177-178

⁹⁹⁵ *Sipour Pashout*, p 113

⁹⁹⁶ *Ibid.* p 115 "אלא טוב היה לו להירשל שניתן לו ריווח בין החנות ובין אשתו"

⁹⁹⁷ *Ibid.* p 116

⁹⁹⁸ *Ibid.* p 116 "כל העולם כולו עומד על הדיבור"

religieux), cesse de se rendre au centre sioniste (guérison par intégration sociale)⁹⁹⁹ et plonge dans la mélancolie, profonde tristesse qui fait perdre le goût de tout y compris de la vie¹⁰⁰⁰. Contrairement à l'auteur qui sublime en écrivant.

Tzirel, inquiète du développement des choses, « consulte des gens intelligents¹⁰⁰¹ » dont la mère d'un médecin cliente chez eux. Sarcasme du narrateur qui ajoute que celle-ci lui conseille les promenades¹⁰⁰². Alors, Hirshel, sans mot dire, se plie une fois de plus aux désirs de sa mère. Musicalité d'une phrase dans laquelle apparaissent à deux reprises chacune des racines *a-m-r* dire et *'-s-h* faire¹⁰⁰³. Ironie pour quelqu'un de muré dans son silence et en *sommeil*¹⁰⁰⁴. A la tombée du jour, Tzirel, incite son fils à sortir canne à la main –comme un vieillard- suggérant que la promenade lui ouvrira l'appétit¹⁰⁰⁵. Appétit, désirs... Les muscles meurtris par le manque d'habitude alourdissent les premiers pas du jeune homme. Lourd de mélancolie et de ce que couve l'inconscient ; tiraillé entre sa mère qui l'envoie se promener et son désir « d'aller se promener ». La récurrence de la racine *t-y-l*, sous forme nominale et verbale, -7 fois en deux paragraphes (motif des contes qui évoque Blouma)- laisse présager une promenade guidée par son désir inconscient, comme par magie ou hypnose¹⁰⁰⁶. Pousser ses limites personnelles et géographiques. Dehors, dans la rue, il est vulnérable comme Blouma dans son rêve la nuit de son arrivée. Désir, honte et trouble. Interdit. Mais, il se trouve rapidement « un but¹⁰⁰⁷ » à l'extrémité de la ville où il se rend, parfois par un détour ; une fois sur place, il rôde discrètement comme un ivrogne qui protège son verre de vin¹⁰⁰⁸. « Hirshel erre dans la nuit comme Reb Yossef Della Raina¹⁰⁰⁹ ». Extrémité de la ville, à distance du noyau familial, limite entre l'urbain et le rural, le conscient et l'inconscient. Entre ce qui est socialement et religieusement correct et

⁹⁹⁹ Ibid. p 117

¹⁰⁰⁰ J. Kristeva, *Soleil noir, Dépression et mélancolie*, Gallimard, Paris, 1987 p 13

¹⁰⁰¹ *Sipour Pashout*, p 117

¹⁰⁰² Ibid. p 117

¹⁰⁰³ Ibid. p 117 בתורת אמירה אמירתה נאה ואילו למעשה כיצד יעשה ויטייל

¹⁰⁰⁴ G. Pitchal, *La Tour Madame 1987*, pp 11, 12, 19, 20, 21, 56, 93, 104, 157, 162 etc.

¹⁰⁰⁵ *Sipour Pashout*, p 117

¹⁰⁰⁶ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi* dans *Essais de psychanalyse*, pp 199-202, p 200 « La relation hypnotique est un abandon amoureux illimité, la satisfaction sexuelle étant exclue, alors que dans l'état amoureux celle-ci est repoussée pour un temps et demeure à l'arrière-plan à titre de but possible ultérieurement ».

¹⁰⁰⁷ *Sipour Pashout*, p 117 "אחר ימים מצא לו תכלית"

¹⁰⁰⁸ Ibid. p 117

¹⁰⁰⁹ A. Oz, *The Silence of Heaven*, p 55

ce qui l'est moins. La maison des Mazal se trouve « rue de la synagogue¹⁰¹⁰ », rue de la maison du rassemblement (en hébreu)!

Le narrateur s'attarde sur la destruction de Shiboush puis sa reconstruction, sur une carriole de Juifs venus pour les fêtes du pardon, qu'un seigneur renversa dans le fleuve dont l'eau depuis est trouble et qui, au moment des crues, s'apprête à se déverser sur la ville jusqu'au moment où les Juifs viennent pour la prière du nouvel an¹⁰¹¹. Métonymie, histoire de la ville/histoire de Hirshel : éclatement, trouble, débordement, secours, renouveau et espoir que l'inconscient du jeune homme associe à sa situation, lui qui attend devant la maison des Mazal l'apparition de Blouma. « Besoin de maintenir à tout prix une relation avec un mauvais objet interne¹⁰¹² » favorisé par une carence maternelle. Hirshel, *insécurisé-ambivalent*, qui ne peut se défaire de sa figure d'attachement tout en étant incapable de s'occuper de lui-même¹⁰¹³, décide de créer l'occasion de revoir Blouma et, ses promenades sont un « *acting-out* : agir dans le fantasme¹⁰¹⁴ » que même la pluie ne décourage pas.

Et, debout devant la maison, inspiré par une bougie éclairée, il va jusqu'à imaginer l'endroit où se trouve la chambre de la jeune fille. Hirshel, désemparé, englouti par sa douleur, dans laquelle l'Autre ne peut exister que pour le sauver, est suspendu -par et dans l'attente de Blouma- comme les étoiles dans le ciel. Il croit toujours que sa pensée fera surgir Blouma¹⁰¹⁵. Croyance irrationnelle, magie des contes, qui jusque-là s'avère inefficace puisque Hirshel qui avait déjà essayé à la boutique mais, n'y étant pas arrivé, accuse les clientes d'interrompre ses pensées¹⁰¹⁶.

Voilà qu'un soir, Gatzel Stein, l'employé des Horwitz qui courtise Blouma, rôde également devant la maison des Mazal même si la jeune fille au sourire magique refuse ses avances. « Nouvel obstacle¹⁰¹⁷ » pour Hirshel qui, contrarié, ne revient pas pendant quelques jours. Lorsqu'il retourne vers le but de sa promenade, le monde se résume à la rue dans laquelle Blouma habite¹⁰¹⁸. *Incitation pulsionnelle et traces mnésiques* qui conduisent

¹⁰¹⁰ *Sipour Pashout*, p118 רחוב בית הכנסת

¹⁰¹¹ Ibid. p 119

¹⁰¹² A. Green, *La folie privée*, pp 113-114

¹⁰¹³ S. Tisseron, *Les secrets de famille*, p 47

¹⁰¹⁴ M. Mannoni, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, p 81

¹⁰¹⁵ *Sipour Pashout*, 120

¹⁰¹⁶ Ibid. p 120

¹⁰¹⁷ Ibid. p 120 "משכול הדש"

¹⁰¹⁸ Ibid. p 125

à une « satisfaction hallucinatoire du désir¹⁰¹⁹ ». Absence de Blouma, manque de Blouma, souvenirs de Blouma : *fidélité à l'objet* qui maintient Hirshel dans sa maladie¹⁰²⁰. Ce soir-là, Hirshel fait les cent pas devant la maison des Mazal et attend¹⁰²¹, « allongeant ses respirations et raccourcissant ses pas. Raccourcissant ses pas et allongeant ses respirations¹⁰²² ». Anxieux, il se dit que Blouma finira bien par sortir¹⁰²³.

Et, ce soir-là, Blouma sort enfin... pour fermer le portail du jardin ouvert par le vent. Apercevant un homme elle demande « Qui est là¹⁰²⁴ ». Lorsqu'elle entend Hirshel répondre : « C'est moi¹⁰²⁵ » elle rentre sans hésitation. Ombre dans la nuit. *Fleur des profondeurs*. L'objet d'investissement narcissique disparaît laissant un vide à la dimension de l'investissement ; profonde blessure narcissique. Comme sortant d'une hypnose, abandonné par cet « être surpuissant¹⁰²⁶ » Hirshel, devenu douleur¹⁰²⁷, demeure impuissant¹⁰²⁸. Les répétitions du récit expriment le désespoir du jeune homme : « triste triste est le cœur, triste triste et honteux¹⁰²⁹ », « A chaque fois qu'il prenait sa tête entre les mains il criait Que s'est-il passé ? Que s'est-il passé ?¹⁰³⁰ », « Silencieuse silencieuse tombait la pluie¹⁰³¹ ». Pour accentuer l'émotion du moment l'auteur se tourne à nouveau vers les tics d'écriture d'*Agounot*. Malgré la pluie qui l'inonde et « la sueur qui sort de son corps¹⁰³² » il ne s'en va pas, restant « ...comme un homme qui avait conquis un lieu et qui le protège¹⁰³³ ». « Dans la description de Hirshel qui se tient devant le portail de la maison où loge Blouma, Agnon garde l'essentiel de l'histoire kabbalistique : l'amoureux qui tourne autour du portail de la maison de la bien-aimée et la sortie du personnage –objet de nostalgie- de la maison fermée. Mais contrairement à l'histoire kabbalistique, Blouma fait un bond en arrière lorsqu'elle voit celui qui se tient devant le portail de sa maison, et

¹⁰¹⁹ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, p 214

¹⁰²⁰ J.C. Rolland, *Guérir du mal d'aimer*, p 84

¹⁰²¹ S.Y. Agnon, *Tmol shilshom*, Premier livre chapitre 15 p 163 « Isaac va et vient espérant voir Sonya.

¹⁰²² *Sipour Pashout*, p 125 "מארריך רוהו ומקצר פסיעותיו. מצמצם פסיעותיו ומארריך רוהו"

¹⁰²³ Ibid. p 125

¹⁰²⁴ Ibid. p 125 "מי כאן"

¹⁰²⁵ Ibid. p 125 "אני כאן"

¹⁰²⁶ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi dans Essais de psychanalyse*, p 201

¹⁰²⁷ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, p 228

¹⁰²⁸ Ibid. p 201

¹⁰²⁹ *Sipour Pashout*, p 125 "עצוב עצוב הלב, עצוב עצוב ומבויש"

¹⁰³⁰ Ibid. p 125 "כל פעם היה תופס ראשו וצועק מה אירע מה אירע?"

¹⁰³¹ Ibid. p 126 "דמומים דמומים ירדו הגשמים"

¹⁰³² Ibid. p 125 "וזיעה ביצבצה מגופו"

¹⁰³³ Ibid. p 125 "כאדם שכבש לו מקום ושומר עליו"

Hirshel tressaille dehors et son cœur est « triste et honteux¹⁰³⁴ ». Hirshel attend que Blouma revienne comme lorsqu'il se trouvait dans sa chambre. Mais, inversant le schéma comportemental de sa mère et l'exemple de soumission donné par celle-ci, Blouma démontre une force de caractère et une détermination surprenante. A la mesure de sa déception. « La maturation féministe a également appris à la femme à se défendre contre la servitude morale dont on peut être victime dans l'amour...¹⁰³⁵ ». Métalepse du narrateur : « Un voile a recouvert le monde entier et tu n'es même pas capable de te voir toi-même¹⁰³⁶ » puis : « Mais, l'image de Blouma surgit et s'élève devant toi comme au jour où elle t'a caressé la tête...¹⁰³⁷ ». Ténèbres et ascension de la Vierge. Disparition définitive. Emprunt au christianisme. Brin d'ironie. Distance prise avec l'évènement. Impossible retour en arrière. Alors, Hirshel, désespéré, trempé par la pluie, « pose la tête sur la poignée du portail¹⁰³⁸ et pleure¹⁰³⁹ ». Evocation de la tête posée sur le lit de Blouma. Poignée qui le sépare de la jeune fille¹⁰⁴⁰. Poignée qui renvoie à la paume d'une main ; évocation de deux motifs récurrents du récit, lit et main. Pluie nettoyante, rafraichissante et pesante. Après que la lune se soit levée, que la bougie de la chambre (supposée) de Blouma se soit éteinte, il rentre chez lui. L'association d'idées lui rappelle celle qui s'éteignit le soir de ses noces. Mais, ce soir-là, Hirshel qui a perdu tout espoir est autrement plus triste¹⁰⁴¹ ; car, de ce lieu symbole de différence, de liberté, de culture, le jeune homme se trouve rejeté vers la société étriquée de petits bourgeois dans laquelle il doit retourner vivre.

Hirshel, qui ne sait s'il a froid ou chaud, sait qu'il va tomber malade¹⁰⁴². « L'opposition du chaud et du froid est une des distinctions de base que le Moi-peau permet d'acquérir et qui joue un rôle notable dans l'adaptation à la réalité physique, dans les oscillations de rapprochement et d'éloignement, dans la capacité de penser par soi-

¹⁰³⁴ B. Rubenstein, *Lorsque la bien-aimée déménage*, p 30-27, 1996, הורף 38, עלי שיח 38, כשהאהובה עוברת דירה, על שיה 38, הורף 1996, ע-30 27

¹⁰³⁵ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, p 166

¹⁰³⁶ *Sipour Pashout*, p 126 "פרומא נתונה על כל העולם ואי אתה רואה אפילו את עצמך"

¹⁰³⁷ Ibid. p 126 "אבל איקוניא של בלומה מפציעה ועולה לפניך כביום שהחליקה את ראשך"

¹⁰³⁸ Ibid. p 126 על כפות המנעול *Sur la poignée de la porte*, titre du recueil dans lequel est publié *Sipour*

Pashout. Le sous-titre du recueil indique *Histoires d'amour*.

¹⁰³⁹ Ibid. p 126 "הניח הירשל ראשו על כפות המנעול והתחיל בוכה"

¹⁰⁴⁰ A. Eshkholi, *Sur la poignée du portail ou le motif de la caresse dans Sipour Pashout de SY Agnon*, dans *Ma'alot*, Janvier-Février 1973, p 45

¹⁰⁴¹ *Sipour Pashout*, p 126

¹⁰⁴² Ibid. p 126

même¹⁰⁴³ ». Chez Hirshel, cette altération « de la distinction du chaud et du froid¹⁰⁴⁴ » serait en rapport avec le manque de contact physique maternel car, par associations d'idées le rejet de Blouma ravive celui de la mère. Le souvenir de Blouma, son lit et sa caresse provoquent un tel dégoût de Hirshel envers sa femme qu'il ne peut supporter l'idée que son lit soit mitoyen du sien¹⁰⁴⁵. Mina qu'il appréhende de réveiller pour ne pas avoir à lui parler. Le narrateur note que d'une maladie on peut guérir, de sa femme on ne peut s'échapper. Allusion à l'auteur qui écrit pour « guérir » et « échapper » à sa femme ?

Sur le chemin du retour, secoué par la violence du choc qu'il vient de vivre, les sens soudain en éveil, le jeune homme est sensible à ce qui l'entoure : aux odeurs agréables qui s'élèvent après la pluie et au coq qui chante lorsque les horloges sonnent minuit¹⁰⁴⁶, « l'heure du milieu, celle des diables et des fantômes¹⁰⁴⁷ ». « S'il est possible de se réveiller à minuit et de prier, il n'y a rien de plus méritoire¹⁰⁴⁸ ». Hirshel est debout mais ne peut prier. *Gever*, coq mais également homme, de la racine *g-b-r* de laquelle dérive aussi *gibour*, héros ; ironie ; coq qui dans *shoulhan aroukh* définit l'aube, passage de la nuit au jour, « du sommeil à la conscience¹⁰⁴⁹ » ; transition entre une situation et l'autre où les images se modifient où les motifs *dynamiques* sont des pivots dans l'histoire¹⁰⁵⁰. Poule et coq symboles de reproduction¹⁰⁵¹. Chant décalé –minuit au lieu de l'aube-, animal déboussolé. Hirshel s'arrête sur le seuil de sa maison et imagine les réponses aux questions de Mina si toutefois celle-ci l'interroge sur son retard.

Dialogue imaginaire au cours duquel il dévoile à sa femme les sentiments qu'il éprouve pour Blouma. Fantasma inconscient d'un sadique qui torture. Le style indirect libre de la conversation souligne son irréalité. Le narrateur s'efface un moment. Echange de phrases, soulagement de Hirshel et surprise de Mina qui apprend que son mari traverse tous les soirs la ville pour aller à la rencontre d'une servante qu'il aime. Il omet bien entendu de parler du rejet. Prendre le dessus, narguer, tant qu'il en a l'occasion. Elle

¹⁰⁴³ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, p 201

¹⁰⁴⁴ Ibid. p 201

¹⁰⁴⁵ *Sipour Pashout*, p 126

¹⁰⁴⁶ Ibid. p 126 "הגבר קרא וכלי השעות השמיעו שנים עשר קולות"

¹⁰⁴⁷ G. Shaked, *La fille du roi et le repas de la mère*, p 145

¹⁰⁴⁸ S Ganzfried, *Kitzour shulkhan aroukh*, Hebrew Pub. Co., New York, 1961, p 2

¹⁰⁴⁹ A. Band, entretien du 17 novembre 2011

¹⁰⁵⁰ L. Hakak, *Le motif du coq dans Sipour Pashout de S.Y. Agnon*, p 714 dans Ha-sifrut, janvier-février 1973

¹⁰⁵¹ Ibid. p 717 note de bas de page « on fait précéder la sortie du marié et de la mariée par un coq et une poule ce qui signifie reproduisez autant que des poules »

l'accuse de se transformer en rabbi Yossef Della Raina, qui, selon un conte juif palestinien du seizième siècle, est transporté toutes les nuits par magie dans les appartements de la reine Dolphina et qui décide de posséder Hélène de Troie. Retour à l'adolescence de l'auteur et au poème dédié au mari de Lilith, écrit en yiddish¹⁰⁵². Parallèle, à peine évoqué, entre Blouma et le vieux squelette d'Hélène de Troie (et non la belle jeune femme) vêtu de haillons qui attend, les bras ouverts, Yossef Della Raina qui s'écrase après avoir sauté du haut de la falaise¹⁰⁵³. Etonné par les connaissances de sa femme sur ce sujet juif, il lui demande si c'est en pension qu'elle a appris cela. Aux yeux de Hirshel l'éducation moderne de sa femme est une tare qui fait d'elle presque une goy. Inversant les rôles, il pense que ce serait la raison pour laquelle ses parents les ont mariés, en d'autres termes, qu'ils s'en sont débarrassés, alors que ce sont ses parents à lui qui ont omis de parler d'un important secret aux Tzimlich. Blâmer les autres. Rêverie qui comme le rêve, dévoile un désir inconscient, quelque chose de latent, « attendu dans le moment de veille¹⁰⁵⁴ ». Dans l'esprit de Hirshel, ce serait de créer un moment de tension entre lui et sa femme pour lui avouer l'inavouable et la provoquer (comme il a déjà souhaité le faire lors de la première visite chez eux à la ferme, comme le rabbin qui fait porter au chat les *tefilim*) au point de la faire fuir.

Mais, la réalité ne répond pas à son désir ; sa femme « noyée dans le sommeil¹⁰⁵⁵ » dort depuis longtemps dans une chambre fermée et chaude¹⁰⁵⁶. Chez lui, les chaussures retirées, il réalise que sa conversation avec Mina était un songe¹⁰⁵⁷. « Dieu du ciel connaît les songes et les interprétations¹⁰⁵⁸ ». Remarque ironique et narcissique de l'auteur qui a travaillé jusque dans le moindre détail la conversation imaginaire. Hirshel « se déshabille, s'enroule dans sa couverture... et s'endort¹⁰⁵⁹ ». Protection douillette après la pluie et l'humidité. Ni soulagé, ni déçu mais épuisé, le jeune homme « ...aurait pu dormir mille ans...¹⁰⁶⁰ ». Ironie dans la récurrence de l'expression « mille ans » qui évoque la chambre, le lit et la caresse de Blouma car ici, « pas de similitude avec le beau sommeil qui assoupit

¹⁰⁵² A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 33 le poème fut publié en 1903 alors qu'Agnon n'avait que quatorze ans.

¹⁰⁵³ H. Schwartz, *Helen of Troy in Lilith's Cave, Jewish Tales of the Supernatural*, Oxford University Press, 1988 pp 40-50

¹⁰⁵⁴ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, p 177

¹⁰⁵⁵ *Sipour Pashout*, p 128 "כמה שעות שטופה מינה בשינה"

¹⁰⁵⁶ *Ibid.* p 128

¹⁰⁵⁷ *Ibid.* p 128

¹⁰⁵⁸ *Ibid.* p 128 "אלקים בשמים יודע חלומות ופתרונות"

¹⁰⁵⁹ *Ibid.* p 128 "פשט הירשל את בגדיו ונתעטף בשמיכתו נפלה עליו שינה ונתנמן"

¹⁰⁶⁰ *Ibid.* p 128 "אלף שנים היה הירשל יכול לישון"

et attend une libération érotique mais la très grande tentation de fuir l'éros¹⁰⁶¹ ». Troublé, et selon un comportement prévisible face à des émotions très fortes, Hirshel *refoules*¹⁰⁶². Désir de ne pas se souvenir des faits¹⁰⁶³. Dormir pour se cacher, fuir, ne pas faire face, pour se libérer de ses angoisses. Et, cette heure de sommeil qui lui manque devient l'excuse qui l'empêche de récupérer et de se sentir normal¹⁰⁶⁴. Hirshel ne pense plus qu'au sommeil, refuge confortable. Triple utilisation de la racine *kh-š-v* penser, sous forme nominale et verbale en une phrase¹⁰⁶⁵. Penser au *sommeil* physique, alors qu'il est confiné dans une inertie étouffante, *sommeil* mental et affectif. Mais, le choc de la veille est intense ; le moi qui se décompose laisse ressurgir l'image de « Blouma qui s'enfuit », ce qui le rend triste¹⁰⁶⁶. Le narrateur constate : « Que l'homme est méprisable. Il ne dort que pour se lever. Se lève pour dormir. Et entre le lever et le coucher tourments, souffrances, accidents et affronts¹⁰⁶⁷ »...

... Donc, Blouma autour de laquelle se cristallisent ses tourments. Elle, dont la robe portée la veille est à l'image de ses sentiments : « grise... (et) serrée au cœur¹⁰⁶⁸ ». Son « cœur large et plaisant¹⁰⁶⁹ » qu'avait connu Hirshel est aujourd'hui emmuré tout comme l'est le sien. Digne, le regard bleu, elle rejette avec un sourire, les propositions de ceux qui la courtisent car, déterminée, cohérente et discrète, elle est éprise depuis l'adolescence d'un jeune homme, son jumeau¹⁰⁷⁰. Le narrateur nous informe que si nous savons ce que ressent Hirshel, nous ne savons rien de ce qui arrive à Blouma¹⁰⁷¹. Parce que l'auteur, identifié à Hirshel, peut exprimer une douleur familière, mais ne trouve pas les mots pour exprimer celle de l'Autre, disparue.

Hirshel ne dort pas, ne mange pas et ne boit pas, ce qui inquiète ses parents. Le narrateur suggère que c'est une stratégie pour se faire réformer du service militaire. Comme pour mieux s'affirmer et se démarquer de son entourage, Hirshel se trouve sur le

¹⁰⁶¹ G. Shaked, *La fille du roi et le repas de la mère*, p 142

¹⁰⁶² *Sipour Pashout*, p 128

¹⁰⁶³ S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p 11

¹⁰⁶⁴ *Sipour Pashout*, p 128

¹⁰⁶⁵ *Ibid.* p 128

¹⁰⁶⁶ *Ibid.* p 128

¹⁰⁶⁷ *Ibid.* p 129 "כמה גרוע האדם, ישן כדי שיקום, קם כדי שישן. ובין קימה לשינה, צרות ויסורים ופגעים ועלבונות"

¹⁰⁶⁸ *Ibid.* p 129 "אפורה שהודקת את הלב"

¹⁰⁶⁹ *Ibid.* p 129 "לבה של בלומה רווח ונאה"

¹⁰⁷⁰ *Ibid.* p 130

¹⁰⁷¹ *Ibid.* p 130

« versant de l'anorexie¹⁰⁷² » ; organisme fabriquant du glucagon qui donne à la fois le sentiment d'être plus autonome et un moyen de fuir une situation impossible¹⁰⁷³ . « Expérience initiatique d'autonomisation¹⁰⁷⁴ », sentiment relatif de liberté et de puissance pour Hirshel dont la vie se désagrège. Pourtant, les nerfs du jeune homme flanchent ce qui fait naître chez lui un complexe de persécution au point de penser que « sa belle-mère qui avait loué sa belle taille le regardait avec sévérité comme s'il n'avait grandi que pour accroître le malheur¹⁰⁷⁵ ». Faible, il tremble, la tête lourde et le corps chaud¹⁰⁷⁶ . « Ce qui importe... c'est de savoir comment un homme vit dans son corps, ou mieux, comment il le vit¹⁰⁷⁷ ». Ne trouvant plus le sommeil, il entend sa femme respirer mais reste immobile par crainte de la réveiller et d'entendre « sa voix dure comme le bruit d'un pieu qu'on enfonce dans un mur d'argile¹⁰⁷⁸ » ; sentiment de douleur et d'effritement ; étendu sur son lit, les « pensées décousues et entremêlées¹⁰⁷⁹ », il tente de se remémorer les faits qui se sont déroulés mais sans y arriver¹⁰⁸⁰ . « Son sommeil fut troublé¹⁰⁸¹ », expression qui présente le verbe *nitraf*, forme réflexive de la racine *t-r-f*, de laquelle découlent : déchirer, meurtrir, ravir, mis en pièces, prendre de force, mélanger, troubler, brouiller. Au cours des nuits qui lui semblent interminables, « il se demande si c'est en pension que Mina a appris à tant dormir¹⁰⁸² ». La grossesse et ses effets le privent de toute jouissance physique, et bien qu'elle porte « une chemise de nuit rose brodée de perles de satin semblable à celle que porte Sophia lorsque son mari est en ville¹⁰⁸³ », tentative de séduction, il la regarde, ventre arrondi par la grossesse, sans la désirer. « Le conflit livré dans le moi, que la mélancolie

¹⁰⁷² O. Soulier, *La digestion*, p 33 et, p 34 « Une des caractéristiques de l'anorexie est de déclencher le processus d'acétone par utilisation des graisses. Les corps cétoniques sont euphorisants. Le désir d'autonomie se transforme en un plaisir du contrôle total. L'extérieur qui pouvait être vécu comme nous contrôlant, passe totalement sous notre contrôle... Plaisir conduisant à l'addiction, expliquant en partie la difficulté qu'ont les anorexiques à sortir de leur état ».

¹⁰⁷³ Ibid. p 34

¹⁰⁷⁴ Ibid. p 37

¹⁰⁷⁵ *Sipour Pashout*, p 130 "חמותו שהיתה משתבחת בו שקומתו נאה התחילה מביטה בעינים רעות כאילו לא נתגדל אלא להגדיל את הפורענות"

¹⁰⁷⁶ Ibid. p 130

¹⁰⁷⁷ G. Pankow, *Structure familiale et psychose*, p 19

¹⁰⁷⁸ *Sipour Pashout*, p 131 "קשה קולה בלילה כקול יתד שתוקעים בקיר של חמר"

¹⁰⁷⁹ Ibid. p 131 "מחשבותיו היו קטועות וסרוגות"

¹⁰⁸⁰ G. Flaubert, *Madame Bovary*, Evocation du couple Emma et Charles Bovary, où Emma s' imagine retrouver son amant alors que son mari dort à ses côtés p. 252

¹⁰⁸¹ *Sipour Pashout*, p 131 "נטרפה שנתו"

¹⁰⁸² Ibid. p 132 "היכן למדה לישון כל כך, בפנסיון שלה?"

¹⁰⁸³ Ibid. p 132 "היא לבושה כתונת לילה וורודה מקושרת לולאות של אטלס, כאותן הכתונות שסופיה לבושה בזמן שבעלה בעיר"

échange contre un combat autour de l'objet, doit donc agir comme une blessure poignante, qui réclame un contre-investissement considérable¹⁰⁸⁴ ».

Le narrateur revient sur ce coq, *gever* mâle, -évocation du manque de virilité de Hirshel et d'une virilité qui voudrait s'exprimer-, qui chante à deux reprises. Épuisé de n'avoir pas dormi, le jeune homme pense que contrairement au monde entier qui a récupéré, lui sera épuisé et les employés penseront que c'est à cause d'une nuit de plaisir¹⁰⁸⁵. Fatigue extrême et régression : la *Guemara*, livre sur lequel s'endort le rabbin dans *Agounot*¹⁰⁸⁶, lui semble incompréhensible¹⁰⁸⁷.

Ironie du narrateur, lorsque celui-ci raconte que malgré son incapacité à dormir, Hirshel « ne consulte pas de médecin¹⁰⁸⁸ » parce que le fait de ne pas dormir n'est pas une maladie –négation qui confirme le contraire. Et, suivant les conseils des uns et des autres, il boit en guise de somnifère un cognac au thé sucré ou de l'arak¹⁰⁸⁹ pur avant de se coucher. Certains soirs il avale l'un avant d'aller au lit, l'autre au cours de la nuit, lorsqu'il se réveille et au matin il est malade. Là, il lui faut un café pour démarrer et un autre à midi pour continuer de fonctionner¹⁰⁹⁰.

Au cours de ses insomnies, Hirshel dont la perception est accrue, entend de nombreux bruits extérieurs notamment le chant récurrent du coq, rappel incessant du problème qui le mine¹⁰⁹¹. Selon Pankow, chez certains malades, la carence de vie onirique favoriserait l'insomnie meublée par une « activité phantasmatique... où dominant des représentations utilitaires et actuelles¹⁰⁹² ».

Dans le style d'une parabole midrashique, le narrateur raconte l'histoire de Jacob-Léa-Rachel¹⁰⁹³, parallèle avec Hirshel-Mina-Blouma. Aux deux hommes, Dieu a désigné une femme détestée épousée en premier, puis une autre aimée, devenue la seconde épouse (ce qui indique que Hirshel désire toujours –inconsciemment- s'unir à Blouma). Répulsion de Jacob envers Léa et de Hirshel envers Mina. Puis, le Seigneur donne, par compensation, des enfants à Léa que Jacob n'aime pas, prédiction de ce qui va se passer avec Mina. Léa

¹⁰⁸⁴ S. Freud, *Deuil et mélancolie*, p 75

¹⁰⁸⁵ *Sipour Pashout*, p 131

¹⁰⁸⁶ *Agounot*, p 336

¹⁰⁸⁷ *Sipour Pashout*, p 131

¹⁰⁸⁸ *Ibid.* p 131

¹⁰⁸⁹ Boisson déplacée de son contexte Moyen Oriental...

¹⁰⁹⁰ *Sipour Pashout*, pp 131-132

¹⁰⁹¹ *Ibid.* p 132

¹⁰⁹² G. Pankow, *Structure familiale et psychose*, p 57

¹⁰⁹³ La Bible, *La Genèse*, 29, 16 et suivants

achète la présence de Jacob, tout comme Mina achète Hirshel avec la dot¹⁰⁹⁴. Mandragore aphrodisiaque magique qui trouve son équivalent dans la magie de l'argent... « La mandragore dans sa forme même tient sa légende. Elle a dû crier quand on l'arrachait, cette racine à forme humaine¹⁰⁹⁵ ». Autre parallèle entre, d'une part Elkana et ses deux femmes Peninna et Hanna l'une féconde, l'autre « pleine d'amertume¹⁰⁹⁶ » et de l'autre, Hirshel, Mina et Blouma.

Les pensées négatives que nourrit Hirshel envers sa femme, l'empêchent de « penser au reste¹⁰⁹⁷ », tout ce que l'on ne formule plus. Elles ne sont interrompues que par « le chant perçant du coq », qui rappelle inconsciemment au jeune homme le manque dont il souffre et qui a rendu son amour impossible. Par association d'idées, Hirshel se souvient d'une histoire d'associés partis en voyage dont l'un est tué ; ses compagnons ne pouvaient soupçonner son camarade car il était riche et *hassid* ; celui-ci resta quelques jours dans une auberge et écrivait une lettre à sa femme lorsqu'un coq sauta sur la table et souilla le papier ; le *hassid* se leva et, de rage, déchiqueta le coq ; un dignitaire qui se trouvait là s'empara du *hassid* ; une enquête menée le désigna comme étant l'assassin¹⁰⁹⁸. Désir qui effleure Hirshel : tuer le responsable (Tzirel, sa mère, et Mina) de la mort (symbolique) de l'associé (Blouma). D'ailleurs, craignant sa propre réaction, le jeune homme se lève au milieu de la nuit et, prudent, range le couteau qu'il a oublié de remettre à sa place¹⁰⁹⁹. *Acte symptomatique*.

Au cours de ses insomnies, « le corps couché comme une pierre silencieuse (tombale) sur le lit¹¹⁰⁰ », le moi en relâche permet au ça, de se manifester ; moment de repos impossible où l'esprit vagabonde¹¹⁰¹. Obscurité extérieure propice à la clarté de l'esprit, où, éveillé, il entend « une grand tempête qui se prépare dans le ciel¹¹⁰² ». « ...c'est en ville surtout que l'orage est offensif, que le ciel nous dit le plus nettement son courroux¹¹⁰³ ». Métonymie de la tempête qui gonfle en lui. Violence qui le renvoie par

¹⁰⁹⁴ *Sipour Pashout*, p 132

¹⁰⁹⁵ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 164

¹⁰⁹⁶ La Bible, *1 Samuel* 1,1 et suivants

¹⁰⁹⁷ *Sipour Pashout*, p 132

¹⁰⁹⁸ *Ibid.* p 133

¹⁰⁹⁹ Couteau qui évoque celui dont se sert Heleni pour tuer ses amants dans *La dame et le colporteur* de SY Agnon dans *samoukh va-nireh*, Editions Schocken, Israël 1994, pp 92-102 pour la séquence du couteau pp 92-100 et 102

¹¹⁰⁰ *Sipour Pashout*, p 133 "הגוף מוטל כאבן דומם על המטה"

¹¹⁰¹ *Ibid.* p 133

¹¹⁰² *Ibid.* p 133 "סערה גדולה תלויה ברקיע"

¹¹⁰³ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 54

association d'idées, aux « ... arbres de la forêt (qui) mugissent¹¹⁰⁴ », aux animaux qui y vivent et s'y terrent et, par association, à son oncle, sorti du rang pour vivre en forêt lorsque ses parents le renvoient. Menace qui pèse sur lui, tremblement auquel le narrateur faisait auparavant allusion.

Et les symptômes se mettent en place : le jeune homme a la tête lourde comme transpercées par des épines¹¹⁰⁵, car trop de choses s'y bousculent. S'il trouve plaisant les frictions de sa femme, il ne supporte pas l'odeur de l'eau de Cologne¹¹⁰⁶. Devant ses maux grandissants, les deux mères s'inquiètent et préparent « elles-mêmes » (double situation œdipienne, qui renvoie à la double image du père dans la maison d'études construite par Ahi'ezer dans *Agounot*¹¹⁰⁷) son lit avec maintes attentions, mais en vain. Car, « seule Blouma savait faire un lit, car tant que Blouma travaillait chez eux il dormait, lorsque Blouma s'en alla son sommeil s'était éloigné¹¹⁰⁸ ». Association lit-Blouma-caresse et manque qui empêche de dormir. Malgré les oreilles bouchées avec du coton huilé, tout son corps en éveil entend. Et dans la journée, voyant une voiture passer ou entendant un coq chanter, ses genoux tremblent¹¹⁰⁹. *Moi* qui se délite ; hyper-perception du ça. Voiture, symbole de départ, d'arrivée et de fuite ; les siens et ceux de Blouma. Coq autour duquel se cristallisent ses craintes et ses manques.

A bout de forces, Hirshel se rend enfin chez le médecin. Consulter, c'est reconnaître qu'il y a un problème et vouloir guérir. Dans le salon d'attente, l'environnement et les patients lui donnent envie de fuir. Le jeune homme se demande si le médecin va pouvoir le guérir¹¹¹⁰. Entendant un cri en provenance du cabinet de consultation, il pense que le docteur a peut-être « révélé le secret de sa maladie¹¹¹¹ » à une patiente car dans son esprit, « les femmes ne peuvent pas entendre quelque chose même si c'est pour leur bien (guérison)¹¹¹² ». Retour à Mina et à ce qu'elle n'entend pas. Il se demande s'il pourra à son tour accepter le diagnostic. Lorsqu'il y pense, ses yeux s'alourdissent ; il essaye de combattre son sommeil mais somnole en se persuadant qu'il ne

¹¹⁰⁴ *Sipour Pashout*, p 133 "אילנות שביער סוערות"

¹¹⁰⁵ *Ibid.* p 134

¹¹⁰⁶ *Ibid.* p 133

¹¹⁰⁷ *Agounot*, p 330

¹¹⁰⁸ *Sipour Pashout*, p 134 "בלומה בלבד בקיאה בהצעת המטה, שהרי כל הזמן ששרתה בלומה אצלם היה ישן, משיצתה בלומה בסתלקה ממנו שנתו"

¹¹⁰⁹ *Ibid.* p 134

¹¹¹⁰ *Ibid.* p 134

¹¹¹¹ *Ibid.* p 135 "או שגילה לה סוד מחלתה"

¹¹¹² *Ibid.* p 135 "נשים אינן יכולות לשמוע דבר אמת אפילו הוא רפאותן"

dort pas¹¹¹³ ; son léger ronflement le surprend. Dans un demi-sommeil Hirshel se dit que le médecin doit être bon puisqu'il peut enfin s'assoupir et en se demandant s'il est possible qu'un homme rêve de jour, il se demande :

« *A quoi ai-je pensé, j'ai pensé qu'un bouton de mon vêtement s'était arraché et que Mina le recousait et que j'étais là à mâchonner le fil. Est-ce que je mâchonnais le fil parce que mâchonner un fil est propice au souvenir ? Voilà que je laisse échapper le fil, mais le fil ne s'est pas échappé mais un ronflement sort de mon nez. Assurément je dormais et entre temps un autre malade est venu et un autre viendra et un autre après lui viendra jusqu'à ce que le médecin s'en aille sans m'ausculter. Si je tousse il me verra. Lorsqu'il voulut tousser sa toux se transforma en ronflement¹¹¹⁴ ».*

Dans cet environnement rassurant, propice au *relâchement de la censure*¹¹¹⁵, l'inconscient exprime par le *travail du rêve* l'ébauche d'un *désir refoulé*, « figuration d'un désir accompli¹¹¹⁶ » : « recoudre » la relation entre lui et Mina. *Chaîne associative*¹¹¹⁷, bouton arraché, *déplacement* : notion de violence rattachée à Blouma : départ et rejet. Bouton recousu par Mina : panser le Moi-peau protecteur ; (évocation du fil de grâce du premier paragraphe d'*Agounot*¹¹¹⁸ qui sert à assembler) ; évocation de Mina et de leur première rencontre dans le salon où elle brodait (par opposition à Blouma qui, dans ce même lieu, reprise). Fil d'Ariane qui empêche de se perdre dans le labyrinthe de la vie et fil avec lequel Pénélope tisse en attendant Ulysse (Mina attendant patiemment que Hirshel lui « revienne »). Fil tenu en bouche mâchonné et humide, *symbolique sexuelle*, qu'il voudrait voir s'échapper mais qui reste, *refoulement* de Blouma. Fil-souvenir, *condensation*, qui évoque Blouma à laquelle se superpose Mina. Selon Alter, le bouton déchiré représenterait une crainte d'émascation et la mastication d'un fil lorsque quelqu'un recoud un bouton servirait à « repousser les mauvais esprits à un moment de vulnérabilité magique¹¹¹⁹ ».

Premier désir de guérison, confirmé par une crainte (l'origine de l'angoisse dans les rêves « est la réalisation voilée de désirs refoulés¹¹²⁰ ») ici, de voir le docteur l'oublier,

¹¹¹³ Ibid. pp 135-136

¹¹¹⁴ Ibid. p 136 "מה הרהרתי, הרהרתי שנתלש כפתור מבגדי ומינה מחברתו ואני עומד ולועס חוט. וכי לועס אני את החוט מפני 136" שלעיסה חוט יפה לזכרון? הריני פולטו, אבל החוט אינו נפלט, אלא קול נחרה יוצא מחוטמי, ודאי מנגמם הייתי ובינתיים בא חולה אחר ואחר זה יבוא אחר ואחרי יבוא אחר, לבסוף ילך לו הרופא ולא ירגיש בי. כשביקש לגנח נהפכה גניחתו לקול נחרה."

¹¹¹⁵ S. Freud, *Sur le rêve*, p 122

¹¹¹⁶ Ibid. p 125

¹¹¹⁷ Ibid. p 55

¹¹¹⁸ *Agounot*, p 329

¹¹¹⁹ R. Alter, *Hebrew and Modernity*, p 150

¹¹²⁰ S. Freud, *Sur le rêve*, p 17

immédiatement contrecarré lorsque la solution, la toux, se transforme en ronflement ; réaction de *censure* située entre inconscient et préconscient¹¹²¹. Retour à l'état de *sommeil* dont il est si difficile de s'extraire.

Pour Band, à partir de la nuit où Blouma le rejette, Hirshel rêve plus souvent et « ses rêves sont de la même veine cauchemardesque que les histoires de *Sefer hama'asim*¹¹²² » dont les premières sont écrites avant la parution de ce roman.

Pourtant, en consultation le médecin écoute Hirshel sans l'interrompre¹¹²³. Ne trouvant rien de pathologique, il lui conseille les promenades qui rendent joyeux, ouvrent l'appétit, permettent de mieux digérer et dormir puis comme seuls remèdes « de se frotter le corps avec de la glace avant de dormir et de boire du lait chaud¹¹²⁴ » -retrouver son appétit et ses sens, rapport au chaud et au froid-, et lui déconseille la prise de médicaments qui épuisent le corps et affaiblissent la volonté¹¹²⁵.

Mais, rien n'y fait ; ni les médicaments prescrits par les médecins qui suivent Mina¹¹²⁶, ni la présence de sa mère qui, après avoir vérifié son lit, lui fait prendre ses médicaments¹¹²⁷, -régression au tout premier stade de l'enfance-, ni l'obscurité totale de sa chambre où il panique et se croit aveugle (Laius avec Œdipe, sentiment d'un jeune homme en voie de devenir père), ce qui le bouleverse et l'empêche de s'endormir, ni le peu de lumière qui provient de l'extérieur¹¹²⁸. Hirshel, rassuré par le petit somme piqué chez le médecin, preuve « qu'il n'a pas oublié les règles du sommeil¹¹²⁹ » pense, comme une incantation : « Dormir dormir dormir¹¹³⁰ », formule magique qui permettrait de s'échapper dans le sommeil pour oublier les soucis de la journée mais en vain... La prise du somnifère présente l'avantage d'éloigner sa femme qui le laisse tranquille ce qui lui permet tout de même de récupérer jusqu'à l'heure où le coq chante, l'heure du bon café, bien fort, nécessaire pour affronter la journée¹¹³¹. Après le calmant, l'excitant. Hirshel s'installe dans un cycle de médicaments et dans une addiction naissante ; drogues, compensation d'une dépendance affective. Association d'idées qui conduisent à une rêverie :

¹¹²¹ Ibid. p 17

¹¹²² A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 251

¹¹²³ *Sipour Pashout*, p 136

¹¹²⁴ Ibid. p 136 "אף הוא זירזו שישפשהף גופו בצוננים לפני השינה וישתה חלב חם"

¹¹²⁵ Ibid. p 136

¹¹²⁶ Ibid. p 136

¹¹²⁷ Ibid. p 136

¹¹²⁸ Ibid. p 137

¹¹²⁹ Ibid. p 137 "שעדיין לא שכח תורת שינה"

¹¹³⁰ Ibid. p 137 "לישון, לישון, לישון"

¹¹³¹ Ibid. p 137

« du bol de café, à son odeur, de son odeur à son aspect dans le bol, aux grains, l'un après l'autre, avant et après torréfaction, aux sacs transportés sur les épaules de la gare à la boutique, aux sacs déposés dans un coin et aux souris qui les démolissent. Et, voilà qu'une souris court puis s'y cache et lorsque Hirshel ouvre le sac la souris saute devant lui et il ferme la bouche la souris reste là, frétilant de la queue à l'extérieur et caressant les narines de Hirshel jusqu'à ce qu'il s'endorme¹¹³² ».

Rêve autour d'un éveil des sens dans lequel trois sont convoqués : le visuel : bol, aspect, détails des grains, l'olfactif : odeur du café torréfié et le tactile : transport des sacs, caresse de la souris. Cycle de fabrication du café, processus d'un changement. Drogue qui éveille. De la gare à la boutique, *déplacement* physique mais aussi mental, transport d'un trésor déposé dans un coin mais aussi évocation du voyage de Blouma- ; enveloppe vulnérable, moi-peau, « contenant-peau... discontinu¹¹³³ », attaqué cette fois par la souris, substitution aux fourmis de Mina ; souris, « symbole d'hypocrisie¹¹³⁴ » et « symbole de l'âme, à cause de sa manière de se déplacer, à peine perceptible et fugitive et qui rappelle la façon dont la vie quitte le corps humain¹¹³⁵ », vivant dans l'obscurité, aux « pouvoirs démoniaques et prophétiques¹¹³⁶ » ; sacs déposés dans un coin destruction : *refoulement* et *déformation* : Blouma excentrée en périphérie de ville que l'on voudrait détruite et, prémonition agnonienne, remplacée par Sophia que le café va bientôt représenter. Pénétration, *expression d'un désir* ; sac de toile qui s'ouvre, -comme un pantalon qui libère le sexe-, bouche qui se ferme -reflexe de protection- ; stade oral dépassé ; queue qui frétille et caresse deux orifices, *symbolique sexuelle*, jusqu'à ce qu'il s'endorme. Au lieu de se réveiller. Café présenté mais non consommé. Jouissance (encore) refoulée.

¹¹³² Ibid. p 138 « כיוון שנזכר בקהוה נזכר בריחה, כיוון שנזכר בריחה נזכר במראיתה בכוס, וכשהיא עודה פולים פולים, קודם 138 Ibid. p 138 קלייתם ולאחר קלייתם, את שקי הקהוה כשמכתפים אותם מבית הנתיבות לחנות, את השקים כשהם לעצמם ואת העכברים כשהם מקרקרים בשקים. היר שרץ לו עכבר ותחבא בשק ופתח הירשל את השק וקפץ העכבר לפיו של הירשל וסגר הירשל את פיו ונשתייר העכבר בפנים כשהוא מכשכש בזנבו מבחוץ ומחליק את נחיריו של הירשל עד שהוא מתנמנם»

¹¹³³ A. Green, *La folie privée*, pp 125-126 « Le tissu cutané est interrompu par d'autres tissus ; il est troué. Ces trous jouent le rôle de portes, ou mieux, de douanes : ce sont les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, l'anus, les organes génitaux. Ces zones érogènes fonctionnent dans les deux sens : vers le dedans et vers le dehors. Nous voici confronté à deux problèmes : le premier étant la consistance et la structure de la limite, le second la circulation à l'intérieur et à l'extérieur de ces portes. Mais à quoi peuvent bien ressembler les frontières de la psyché ? Quelle est la relation entre la psyché (et ses limites) et les portes du corps ? Nous connaissons au moins deux types de lois, deux principes de fonctionnement simultanés : le principe de plaisir-déplaisir et le principe de réalité. Ce dernier doit attester l'existence ou la non-existence de l'objet, et par voie de conséquence nier les limites du sujet »

¹¹³⁴ Petit Larousse des symboles, Paris, 2006, p 587

¹¹³⁵ Encyclopédie des Symboles, p 649

¹¹³⁶ Ibid. p 650

Contrairement à Blouma qui, éloignée de tous, insensible aux prétendants, s'enfermant sur elle-même, Hirshel, à l'heure de la synagogue –symbole féminin-, pense au café « fort et chaud » de Sophia qui a le pouvoir de clarifier l'esprit, « dont l'odeur seule réveille le mort¹¹³⁷ » et le « fait sortir de sa peau¹¹³⁸ » -symbole d'érection-. Le jeune homme présente les signes précurseurs d'une transformation ; sensualité, plaisir, pensée érotique qui transforme un sentiment de lourdeur en légèreté. Le désir de Blouma s'estompe doucement, d'autres excitants prennent le relais. Le personnage de Sophia, serait-il inspiré par Elisabeth Kreizelmeir qui prépare le café qu'Agnon prend dans un thermos le matin lorsqu'il se trouve chez elle et son mari en Allemagne en août 1924¹¹³⁹ ?

Pendant ce temps, Mina de plus en plus enceinte, passe ses journées habillée, somnolant sur son lit¹¹⁴⁰ et Hirshel se promène à nouveau dans d'autres directions, simplement pour ne pas se coucher. Au sein du jeune couple, peu de conversations. Un soir, privée de la visite de sa mère, Mina n'ayant pas diné, se sentant plus vulnérable, voyant son mari sortir lui demande où il va. « ...Me promener, puisque c'est ton désir et celui de tous ceux qui s'inquiètent pour ma santé¹¹⁴¹ » répond-il, déclenchant la colère de sa femme qui déverse alors d'un trait tout ce qu'elle a sur le cœur : « Va t'amuser¹¹⁴² » lance-t-elle tout en précisant que la situation ne peut plus durer, que son silence la tue. Puis après lui avoir souhaité une bonne nuit, suggère qu'il n'a pas besoin de faire attention en rentrant, car elle dormirait profondément¹¹⁴³. Première expression cohérente des frustrations de Mina qui se défend d'être la cause de tous les problèmes du couple.

Le narrateur omet de dire si Hirshel sort ce soir-là mais précise que le lendemain, le jeune homme, comme à son habitude, se lève tôt pour prier. Mise en place des derniers symptômes qui annoncent la crise : l'esprit plus alerte, les yeux brillants de joie malgré « son mal de tête qu'il accepte volontiers car les douleurs prouvent que même si son corps est malade son esprit est sain, car s'il ne l'était pas il ne sentirait pas les douleurs de son

¹¹³⁷ *Sipour Pashout*, p 138 "שריחה בלבד עשוי לעורר מת מקברו"

¹¹³⁸ *Ibid.* p 139 "עירות זו מקפיצה אותו בעורו"

¹¹³⁹ S.Y. Agnon, *Ma chère Estherlein*, p 7 Elisabetha après s'être séparée de son premier mari épousa un docteur turc et s'en alla vivre à Constantinople où se trouve Sainte Sophie et p 22 « le matin je bois du café que me prépare Elisabetha dans un thermos... »

¹¹⁴⁰ *Sipour Pashout*, p 139

¹¹⁴¹ *Ibid.* p 139 "הולך אני לטייל, כרצונך וכרצון כל מבקשי טובתי"

¹¹⁴² *Ibid.* p 139 "לך להנאתך"

¹¹⁴³ *Ibid.* pp 139-140

corps¹¹⁴⁴ ». « Lorsqu'une personne souffre d'un mal de tête, il doit penser comme quelqu'un qui est enchaîné¹¹⁴⁵ ».

Au moment de sortir, Mina se réveille et Hirshel, soudain triste, se sent obligé de rester. La conversation de la veille fait son effet. Apparemment attentionné, ses paroles semblent incohérentes et il commet deux *actes manqués* avant de quitter son domicile. Dans un premier temps, il se rappelle qu'il a oublié ce que sa femme lui a demandé et le lui fait répéter¹¹⁴⁶. Puis, inhabituellement loquace, il lui raconte l'histoire d'un homme distrait qui allant prier « oublie son *talith* et ses *tefilim* » avant d'enchaîner qu'il voudrait porter chez le *šokhet* « celui qui crie cocorico¹¹⁴⁷ » car il l'empêche de dormir et qu'après lui avoir tranché la gorge, « faire *hik hik*¹¹⁴⁸ », onomatopée, les choses changeraient dit-il en riant¹¹⁴⁹.

Mina, surprise, est alertée par les propos de son mari qui passe du coq dont il a oublié le nom, à la montre -symbole du père¹¹⁵⁰ auquel il s'*identifie* à cet instant¹¹⁵¹ ; montre dont l'aiguille s'est arrêtée et qui ne repart pas, mort symbolique du père et place qu'il souhaite inconsciemment investir ; chaîne en or qui la retient dans sa poche, objet toujours ancré quelque part. Coq et montre qui renvoient à l'histoire de Hershele Ostropoler enfant qui « aimait déjà faire des farces à son entourage. Un jour, il entra chez un voisin horloger avec un coq sous le bras : - Reb Noté, maman voudrait que vous répariez le coq ! – Tu es devenu fou ? Je ne répare que les montres, les pendules et les réveils ! – C'est bien pour cela que je suis venu vous trouver. Ce coq est mon réveil ! Il me réveillait à six heures du matin, et voilà une semaine qu'il chante à six heures et demie au lieu de six heures. Il est en retard d'une demi-heure. Réparez-le, reb Noté¹¹⁵² ». Hirshel indique qu'il est sept heures et demie et évoque la possibilité de posséder deux montres au cas où l'une d'entre elle s'arrête de fonctionner¹¹⁵³. Deux montres, dualité : deux pères

¹¹⁴⁴ Ibid. p 140 "הוא חשש בראשו, וקיבל את יסוריו באהבה, שיסוריו הוכיחו לו שאף על פי שגופו חולה נפשו בריאה, שאילולי ¹¹⁴⁵ נפשו בריאה כלום היה מרגיש ביסורי הגוף"

¹¹⁴⁵ S. Ganzfried, *Kitzour shoulkhan aroukh*, vol 4 p 85

¹¹⁴⁶ G. Flaubert, *Madame Bovary*, p 170 parlant de Guérine : « Son mal à ce qu'il paraît était une manière de brouillard qu'elle avait dans la tête, et les médecins n'y pouvaient rien, ni le curé non plus »

¹¹⁴⁷ *Sipour Pashout*, p 141 "זה שקורא קוקוריקו"

¹¹⁴⁸ Ibid. p 141 "עושה היק היק"

¹¹⁴⁹ Ibid. p 141

¹¹⁵⁰ S. Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi* dans *Essais de psychanalyse*, p 189 comme la toux que contracte Dora imitant son père dans Dora « Fragment d'une analyse d'hystérie ».

¹¹⁵¹ J. Kristeva, *Histoires d'amour*, p 46

¹¹⁵² V. Dymchitz, *Contes populaires juifs d'Europe orientale*, p 273

¹¹⁵³ *Sipour Pashout*, p 142 "כלום שני מוחות יש לי שאתן דעתי על שני דברים כאחד"

(céleste et terrestre), deux femmes, deux vies, clivage de la personnalité. Il enchaîne « Je n'ai pas deux cerveaux pour faire attention à deux choses en même temps¹¹⁵⁴ ». Excuse et allusion à Blouma et aux turbulences qu'elle provoque et qui l'empêchent de faire attention à Mina. Puis, prenant congé de sa femme il lui dit qu'il va demander à la servante de venir la voir tout en lui conseillant de se rendormir car c'est ce que lui ferait s'il le pouvait, et ce, jusqu'à la fin des temps¹¹⁵⁵.

Toutefois, second *acte manqué*, Hirshel oublie de transmettre le message de sa femme à l'aide-ménagère. « L'oubli non intentionnel est un indice presque aussi sûr d'un certain non-vouloir qu'un prétexte conscient¹¹⁵⁶ » et l'« intervention d'une contre-volonté¹¹⁵⁷ ». Cohérence entre le conseil qu'il lui donne et son « oubli ».

La crise et la cure

Mina s'inquiète du comportement de son mari et en fait part à sa mère. Celle-ci tente de rassurer sa fille en la persuadant que c'est l'expression de sa joie à l'idée d'être prochainement père et lui confie qu'un homme, tout comme la pierre, ne change pas mais que son aspect se modifie selon l'humeur du jour, brillant de joie sous le soleil et triste sous les nuages¹¹⁵⁸. Comparaison ambivalente. Cœur dur comme une pierre ; pierre solide fondement d'une construction.

Hirshel, en chemin vers la synagogue, les sens exacerbés, regarde autour de lui et remarque amusé les servantes -qui lui rappellent Blouma-, les enfants qui jouent -regard ému d'un futur père-, une colombe -Tauber-, juchée sur le dos d'un cheval¹¹⁵⁹, « sexualité infantile » selon Freud. En quelques pas et à travers quelques images le passé et le futur mélangés s'offrent à lui. C'est alors qu'il rencontre Tauber et rougit. Il bafoue, engageant, signe d'initiative, pour la première fois une conversation avec le courtier : « Je vais à la synagogue, belle journée, n'est-ce pas monsieur Tauber¹¹⁶⁰ ». Tauber, surpris, « lui jette un coup d'œil tout en se roulant une cigarette et demande : « Pourquoi ne voit-on pas ton beau-père ?¹¹⁶¹ », figure masculine réconfortante, avant de s'en aller. Le *moi* de Hirshel,

¹¹⁵⁴ Ibid. p 142

¹¹⁵⁵ Ibid. p 142

¹¹⁵⁶ S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p 191

¹¹⁵⁷ Ibid. p 192

¹¹⁵⁸ *Sipour Pashout*, pp 142-143

¹¹⁵⁹ Ibid. p 142

¹¹⁶⁰ Ibid. p 142 "הולך אני לבית הכנסת. יום נאה, לא כך מר טויבר?"

¹¹⁶¹ Ibid. p 142 "מפני מה אין רואים את המיר?"

« cavalier¹¹⁶² » défaillant, ne peut plus « réfréner la force supérieure du cheval (le ça, l'inconscient)¹¹⁶³ » ; le jeune homme remarque combien les mains de Tauber sont lisses, perçoit le désir physique qu'il éprouve envers celui-ci et se demande si ce sentiment est honteux¹¹⁶⁴. Tauber « médiateur¹¹⁶⁵ » entre lui et Mina, symbole de l'amour interdit entre lui et Blouma, du tabou social et religieux concernant l'homosexualité masculine en rapport avec une mère castratrice.

Troublé, Hirshel en se rendant à la petite synagogue, au lieu de la grande qu'il préfère, s'éloigne de la représentation de Blouma. Au cours de la prière, sa tête vacille une première fois « comme s'il l'avait soudain cogné contre un mur¹¹⁶⁶ » puis une seconde, « comme s'il était arraché de sa place¹¹⁶⁷ ». Double douleur fulgurante. Signes de tempête. Tête qui vacille au lieu des jambes -lors des têtes à têtes avec Blouma. « ... Une douleur intense et durable désorganise l'appareil psychique, menace l'intégration du psychisme dans le corps, affecte la capacité de désirer et l'activité de penser. La douleur n'est pas le contraire ou l'inverse du plaisir : leur relation est asymétrique. La satisfaction est une « expérience », la souffrance est une « épreuve¹¹⁶⁸ ».

Hirshel incapable de faire face à ses *demandes instinctuelles* et aux *demandes de la réalité extérieure*¹¹⁶⁹, tente de se reprendre pour continuer sa prière mais « mille choses lui vinrent à l'esprit, il voulut se concentrer sur l'une d'elle mais il ne se souvint pas¹¹⁷⁰ ». Mille, évocation du lit de Blouma. Il feuillette les pages de son *Sidour* pour retrouver celle que le vent, soufflant de l'extérieur, avait perdue. Vent qui dérange les cheveux de Dina dans *Agounot*¹¹⁷¹. « Une odeur de tabac lui monta au nez. Cette odeur qui fait éternuer...¹¹⁷² » ; par réflexe, il récite un Psaume : « J'ai espéré ta délivrance mon Dieu¹¹⁷³ ». Tabac qui rappelle Tauber. Eternuer, c'est en quelque sorte expulser. En allant

¹¹⁶² S. Freud, *Le moi et le ça* dans *Essais de psychanalyse*, p 263

¹¹⁶³ Ibid. p 263

¹¹⁶⁴ *Sipour Pashout*, p 142 dans la première version de *Sipour Pashout*, l'auteur insère à la fin du treizième chapitre, à la fin du repas chez les Tzimlich auquel est convié Tauber, un paragraphe entier dans lequel Hirshel évoque la douceur des mains du courtier : עקה פ הררת כמה רכה ידו של טויבר.

¹¹⁶⁵ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, p 207

¹¹⁶⁶ *Sipour Pashout*, p 143 "כאילו הטיחו פתאום בכותל"

¹¹⁶⁷ Ibid. p 143 "כאילו נתלש ממקומו"

¹¹⁶⁸ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, p 227

¹¹⁶⁹ J. McDougall, *Théâtres du Je*, Gallimard, Paris, 1982, p 13

¹¹⁷⁰ *Sipour Pashout*, p 143 "אלף דברים עלו בדעתו, רצה לעמוד על אחד מהם לא זכר"

¹¹⁷¹ *Agounot*, p 332

¹¹⁷² *Sipour Pashout*, p 143 "ריח טביקי עלה באפו. זה שהריח נתעטש"

¹¹⁷³ Ibid. p 144 "לישועתך קויתי השם"

vers la Torah, « il arracha un morceau de cire d'une bougie et la pétrit avec ses doigts¹¹⁷⁴ ». Cire, allusion aux bougies qui fondent lors de son mariage. Geste machinal d'enfant. Craignant d'être pris en flagrant délit il la cache dans sa poche et se pétrit les doigts lorsque la cire tombe de ses mains. Il s'en aperçoit et s'inquiète d'avoir soudain perdu sa sensibilité¹¹⁷⁵. Pris de panique, il se demande s'il est mort, se tâte la tête pour se rassurer et se dit, soulagé : « Heureusement que je n'ai pas crié, car je ne sais pas si j'aurais crié comme un homme ou crié comme un coq¹¹⁷⁶ ». Hirshel exprime sa crainte de voir la communauté le juger et le déclarer fou ; utilisation du mot *ternagol* : coq et non *gever* : coq-homme-mâle. En pleine ébullition, Hirshel hésite entre un cri animal et humain ; allusion à l'histoire du fils du roi qui devint fou de Rabbi Nahman de Braslav¹¹⁷⁷. Cri pour prévenir, alerter, exprimer qui ne sort pas de sa bouche. Le lieu, la synagogue, souligne la tension entre le religieux et la folie : le rabbin et son sort jeté sur l'aïeul ainsi qu'un sentiment religieux qui se délite dans une société de plus en plus séculaire qui conduit à la folie.

Léger –substance physique éparpillée- et pensif Hirshel sort et passe par le marché aux animaux... -allusion à « notre nature animale¹¹⁷⁸ »- puis dans les champs de concombres¹¹⁷⁹ -multiplication phallique-, avant de se diriger vers la forêt.

Forêt où l'auteur enfant s'isole pour écrire¹¹⁸⁰ et où, à l'âge adulte, il y passe encore des journées entières comme à Breitenbech et où il lui arrive même d'y dormir¹¹⁸¹. Forêt, *Fremdheit* en allemand, qui représente ce qui restera étranger et insaisissable au premier regard¹¹⁸² par opposition à la ville¹¹⁸³ et où, « l'espace intime et l'espace extérieur viennent... s'encourager dans leur croissance¹¹⁸⁴ ». Lieu qui permet à l'inconscient de se libérer, où l'amoureux ayant perdu l'*objet d'amour*, face à un *vide* intérieur, exprime enfin sa douleur ; territoire « qui symbolise donc la véritable liberté de l'âme¹¹⁸⁵ ».

¹¹⁷⁴ Ibid. p 144 "גירר חתיכת מנר ולש אותה באצבעותיו"

¹¹⁷⁵ Ibid. p 144

¹¹⁷⁶ Ibid. p 144 "מכל מקום טוב שלא צעקתי, שאיני יודע אם צועק כבן אדם או קורא כתרנגול"

¹¹⁷⁷ A. Band, *L'éloge du Docteur Langsam*, p 19 Si dans l'histoire le fils du roi, le jeune homme se comporte comme un coq dans *Sipour Pashout* Hirshel « parle » comme un coq.

¹¹⁷⁸ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 119

¹¹⁷⁹ *Sipour Pashout*, p 144

¹¹⁸⁰ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 11

¹¹⁸¹ S.Y. Agnon, *Ma chère Estherlein*, p 23

¹¹⁸² G. Pankow, *Structure familiale et psychose*, p 116 métaphore au sujet du « terrain » de la psychose

¹¹⁸³ A. Oz, *The Silence of Heaven*, p 10

¹¹⁸⁴ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 183

¹¹⁸⁵ R. Netzer, *La folie et le chant des mendiants aveugles*, p 30

Forêt silencieuse, branches immobiles¹¹⁸⁶. Lacan écrit « C'est parce que l'homme doit traverser toute la forêt du signifiant pour rejoindre ses objets instinctivement valables et primitifs, que nous avons affaire à toute la dialectique du complexe d'Œdipe¹¹⁸⁷ ». Arbres, allusion à la connaissance, au discernement entre le bien et le mal, à la naissance de l'homme comme être humain¹¹⁸⁸. Enivré par les parfums de la nature et du sol, comme après sa dernière rencontre avec Blouma, -nature salubre pour le corps et l'esprit-, Hirshel change de comportement. Devant les arbres, son *talith* et ses *tefilim* dans la main gauche, il « balance sa calotte de la main droite comme s'il passait devant des dignitaires¹¹⁸⁹ ». Arbres qui font penser à un passage de Flaubert dans *L'Éducation sentimentale* : « Puis venait une file de minces bouleaux, inclinés dans des attitudes élégiaques...¹¹⁹⁰ ». Arbre allusion aux contes ; *ilan*, évocation de « l'arbre des sphères » kabbalistique (l'arbre cosmique du folklore et de l'anthropologie)¹¹⁹¹ » dont il voudrait obtenir la permission de passer. « L'Arbre cosmique est, d'une part inaccessible mais, d'autre part, il peut se trouver dans toute yourte¹¹⁹² ». Arbre du paradis perdu autour duquel Adam et Eve se sont unis¹¹⁹³. Hirshel sait que la phrase « L'homme est l'arbre du champ¹¹⁹⁴ » n'est qu'une métaphore¹¹⁹⁵ ». Arbre aux multiples représentations qui surgissent « dans les rêves éveillés, les mélancolies, le libre jeu des images durant les « heures creuses » de la conscience... trésor mythique « laïcisé » et « modernisé ». Images devenues « familières¹¹⁹⁶ » qui en assurent la survie.

Le jeune homme pense qu'en leur montrant du respect, ils le laisseront passer et regrette avoir gardé son chapeau le soir devant la maison de Blouma dont il formule à nouveau le nom. Évocation du *shtraimel*, oublié le *shabbat* avant les noces, et de l'histoire de Hershele Ostropoler qui rencontre un seigneur « vaniteux et rancunier¹¹⁹⁷ » devant lequel il oublie d'ôter son chapeau alors, « le seigneur l'arrête et lui demande : -D'où es-

¹¹⁸⁶ *Sipour Pashout*, p 144

¹¹⁸⁷ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, p 206

¹¹⁸⁸ E. Fromm, *L'art d'aimer*, pp 24-25

¹¹⁸⁹ *Sipour Pashout*, p 145

¹¹⁹⁰ Ph. Hamon, *Du descriptif*, p 69 citant Flaubert dans *L'éducation sentimentale*, III, 1

¹¹⁹¹ A. Band, *Nahman of Bratslav*, p 47

¹¹⁹² M. Eliade, *Images et symboles*, p 69

¹¹⁹³ *Ibid.* p 21

¹¹⁹⁴ La Bible, *Deutéronome*, 20,20 « Seulement l'arbre que tu sauras n'être pas un arbre fruitier, celui-là tu peux le sacrifier et l'abattre, pour l'employer à des travaux de siège contre la ville qui est en guerre avec toi, jusqu'à ce qu'elle succombe »

¹¹⁹⁵ *Sipour Pashout*, p 145

¹¹⁹⁶ M. Eliade, *Images et symboles*, p 21

¹¹⁹⁷ V. Dymchitz, *Contes populaires juifs d'Europe orientale*, p 274

tu ? –Je suis d’Ostropol, Votre Seigneurie ! Le seigneur fronce les sourcils. –Et ton chapeau ? –Lui aussi vient d’Ostropol, Votre Seigneurie ! répond Hershele d’un air candide¹¹⁹⁸ ». Hirshel se dit qu’il lui faut enlever ses chaussures pour se faire plus discret¹¹⁹⁹. Allusion au retour chez lui le soir du rejet, à la rêverie au cours de laquelle il avoue à sa femme ses sentiments pour sa jumelle après avoir essuyé son rejet. Blouma toujours présente, d’une manière plus ou moins consciente et formulée.

Kipa ôtée, chaussure retirée. « Entrer en contact », fonction de communication¹²⁰⁰. Le flux entre ciel et terre peut passer. Seule la peau allie les dimensions spatiales et temporelles tout en assurant d’autres fonctions biologiques : « elle respire et perspire, elle sécrète et élimine, elle entretient le tonus, elle stimule la respiration, la circulation, la digestion, l’excrétion et bien sûr la reproduction ; elle participe à la fonction métabolique¹²⁰¹ ». Un seul pied en contact avec l’organique ; souvenir d’une main (de Blouma) qui caresse le Moi-peau, rendu vulnérable par sa finesse¹²⁰². Hirshel retrouve soudain son corps sans trop y croire ; triple utilisation en une phrase de la racine *r-g-š*, sentir en hébreu, sous une forme verbale, au présent¹²⁰³. Sens excités par les odeurs, par le sol qu’il foule du pied, par la vue de tous ces « dignitaires et leurs adjoints¹²⁰⁴ » en érection. Confusion dans son esprit entre l’arbre et l’homme. Essayant de démêler dans son esprit vérité et non vérité, il se perd, au point de se prendre la tête dans les mains et crier : « Je ne suis pas fou, je ne suis pas fou¹²⁰⁵ ». « Lorsqu’il (Freud) aborde incidemment l’amour –l’état amoureux- il fait sien l’opinion commune qui y voit une courte folie¹²⁰⁶ ».

Par association, Hirshel passe du coq/virilité/terre/réveil -représentant le *moi-*, à la grenouille/eau -représentant le *ça-*, « notre nature animale¹²⁰⁷ », allusion à l’existence humaine originelle¹²⁰⁸, symbole d’une capacité d’évolution¹²⁰⁹. Grenouille des contes, l’autre aspect de Hirshel dans son dualisme (jumeau de Blouma) à propos duquel

¹¹⁹⁸ Ibid. p 274

¹¹⁹⁹ *Sipour Pashout*, p 144

¹²⁰⁰ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, pp 35-36

¹²⁰¹ Ibid. p 36

¹²⁰² Ibid. p 39

¹²⁰³ *Sipour Pashout*, p 145 שאני מרגיש בבשרי לבסוף רואה אני שאני מרגיש ומרגיש ...

¹²⁰⁴ Ibid. p 145 "שרים וסגנים"

¹²⁰⁵ Ibid. p 145

¹²⁰⁶ A. Green, *La folie privée*, p 19

¹²⁰⁷ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 119

¹²⁰⁸ Ibid. pp 157- 158

¹²⁰⁹ Ibid. p 158

Bettelheim écrit : « Au début de ces contes, les deux enfants ne sont pas différenciés : ils vivent ensemble et partagent les mêmes émotions. Bref, ils sont inséparables. Mais tandis qu'ils grandissent, l'un d'eux à un moment donné, contrairement à l'autre, commence une vie animale. A la fin du conte, l'animal reprend des formes humaines. Les deux enfants sont réunis et ne seront jamais plus séparés¹²¹⁰ ». Souhait inconscient de Hirshel. Grenouille, imposteur¹²¹¹. Grenouille, allusion à divers contes *Les Trois Langages*¹²¹², le *Roi Grenouille*¹²¹³ des frères Grimm et de ces «... autres contes (qui) se concentrent sur la prise de conscience brutale qui survient quand ce qui nous paraissait animal nous apparaît comme la source du bonheur humain¹²¹⁴», où la grenouille, symbole de maturation accélérée¹²¹⁵, se transforme en prince lorsque la jeune princesse tient ses promesses. Grenouille, associée au sexe lorsqu'elle passe la nuit dans le lit de la princesse : « L'enfant, préconsciemment établit un rapport entre les sensations froides, humides et visqueuses qui sont évoquées par le grenouille et celle qu'éveillent en lui les organes sexuels. Le fait que la grenouille se gonfle quand elle est excitée est comparé inconsciemment au pénis en érection¹²¹⁶ ». Dans l'inconscient de Hirshel, « repoussant comme une grenouille », symbolise le rejet de Blouma et les privations sexuelles avec Mina enceinte.

L'évocation de la grenouille annonce une transformation, « faire peau neuve¹²¹⁷ ». « Du vide dans lequel il est happé il appelle le fantastique pour venir combler la béance ouverte¹²¹⁸ ». Moment où le *ça* de Hirshel peut enfin s'exprimer. Il dit : « Même moi, j'ai appris en disant cela (kokoriko)¹²¹⁹ ».

Dans un premier temps, symboliquement *tuer le père*, par la montre arrêtée -objet paternel en rapport avec l'un de ses *actes symptomatiques-* ; puis, se détacher de la mère, donc de trouver un moyen de s'en éloigner, mais aussi de sa femme, sorte de prolongation de la mère dans sa vie, pour pouvoir enfin exister par lui-même, choisir et vivre.

¹²¹⁰ Ibid. pp 125-126

¹²¹¹ J. Dérída, *L'écriture et la différence*, p 309 citant le travail d'Artémidore de Daldis sur le code des hiéroglyphes

¹²¹² B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, pp 152-153 conte où un comte suisse envoie son fils chez un maître pour l'éduquer ; celui-ci revient la troisième année ayant appris le coassement des grenouilles, après le langage des chiens et celui des oiseaux les années précédentes ; excédé, le père se débarrasse de son fils, comme Tzirel de Hirshel au moment de sa naissance

¹²¹³ Ibid. p 422 Première version connue dès le XIIème siècle

¹²¹⁴ Ibid. p 422

¹²¹⁵ Ibid. p 424

¹²¹⁶ Ibid. pp 427-428

¹²¹⁷ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, p 35

¹²¹⁸ M. Mannoni, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, p 68

¹²¹⁹ *Sipour Pashout*, p 145 "אף אני למד מן האמירה"

Seul, libéré du carcan social et familial, Hirshel se laisse glisser dans un délire de paroles et, « ... victime de la rébellion des mots¹²²⁰ », dit : « ... il est entendu que je ne suis pas *meshou ga'ga'ga'*, (fou en hébreu), car un fou chante comme le coq et moi je dis *ga'ga'ga'*¹²²¹ ». Onomatopées, double triplement-bégaiement de la dernière syllabe du mot « fou ». Mais aussi première syllabe de *ga'gou'im* (manque, nostalgie). Déclenchement d'un discours que Hirshel élabore, « cataclysme imaginaire... qu'il aime comme lui-même¹²²² ». Délire, qui selon Freud est un « processus de défense contre une réalité que le malade ne peut pas et ne veut pas reconnaître¹²²³ ». Langage « solidaire de vérité¹²²⁴ » au cours duquel Hirshel se libère enfin.

Puis constatant à nouveau que sa montre s'est arrêtée, il lève la tête et demande : « Père qui êtes au ciel, quelle heure est-il¹²²⁵ ? » ; d'un père terrestre dont le symbole est cassé, absent au niveau de l'autorité, au père céleste absent, lui aussi ; évocation du tableau surréaliste de Dali *La persistance de la mémoire*¹²²⁶ avec ses montres fondantes. « Montre... symbole du passage entre l'esprit sain et la folie¹²²⁷ ». Puis, il « se couche sur l'herbe un pied chaussé, l'autre nu, la montre pendant hors de sa poche riant de joie *ga'ga'ga'*. Depuis qu'il est capable de penser, il n'avait jamais goûté un tel repos¹²²⁸ ». Contact entre son corps et le sol ; rapiècement de son *Moi-peau*¹²²⁹. Loin de tous, il se libère et semble rire un court instant de la situation dans laquelle il se trouve.

Lors de sa crise de folie, Hirshel, couché sur l'herbe¹²³⁰, se met selon Oz « hors routine » et « hors système¹²³¹ ». « ...lèvres entrouvertes, riant comme un halluciné, regardant en face de lui, dit satisfait : *Ja Ja* (oui oui en allemand) puis il sauta affolé et

¹²²⁰ J. Derrida, *L'écriture et la différence*, p 101 citant E. Jabès dans *J'écris ma demeure*

¹²²¹ *Sipour Pashout*, p 145 גע גע, שמשוגע שאיני משוגע משוגע שאיני משו גע גע גע, קורא קורא גע גע גע, קורא קורא גע גע גע

¹²²² M. Mannoni, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, p 69

¹²²³ G. Pankow, *Structure familiale et psychose*, p 51

¹²²⁴ M. Mannoni, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, p 69

¹²²⁵ *Sipour Pashout*, p 145 "אבא שבשמים, מה השעה?"

¹²²⁶ S. Dali, *La persistance de la mémoire*, série de « montres de poche pataphysique » entre 1931 et 1974

¹²²⁷ R. Netzer, *La folie et le chant des mendiants aveugles*, p 32

¹²²⁸ *Sipour Pashout*, p 145 "נשתטח על העשב כשרגלו אחד נעולה ורגלו אחד יחפה ושעונו תלוי למטה מחוץ לכיסו והוא שורק"

גע גע גע מתוך צחוק ומתוך שמחה. מיום שעמד על דעתו לא טעם טעם מנוחה שכוך "

¹²²⁹ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, p 87 l'histoire de Juanito qui pour palier « aux carences tactiles et... (aux) manipulations corporelles de la part de la mère et de l'entourage maternant » demande à sa psychothérapeute de coller sur son corps une « vaste plaque encore vierge de papier adhésif (qu'il coupe en morceaux)... appliqué à dessein pour que les enfants puissent peindre sur le mur en toute liberté »

¹²³⁰ G. Flaubert, *Madame Bovary*, pp 170-171 au sujet de Guérine « Quand ça la prenait trop fort, elle s'en allait toute seule sur le bord de la mer, si bien que le lieutenant de la douane, en faisant sa tournée, souvent la trouvait étendue à plat ventre et pleurant sur les galets »

¹²³¹ A. Oz, *The Silence of Heaven*, p 37

cria : Sept et demi¹²³² ». « La folie quand ça délire, c'est pas beau à voir¹²³³ ». *Acting out* dont le passage à l'acte « fait trou¹²³⁴ ». Pour Lacan l'*acting out* est la représentation d'un fantasme et le *passage à l'acte* qui précède le dire, « je d'une vérité...¹²³⁵ ».

Adaptant le calcul de Freud dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*¹²³⁶, le lecteur peut penser que ce chiffre pourrait tout aussi bien représenter le tiers de l'âge de Hirshel c'est-à-dire environ 22 ans, l'heure à laquelle chante le coq et l'heure à laquelle son univers semble s'être arrêté, lors du rejet de Blouma. Nombre que l'on tente d'oublier mais qui resurgit d'une manière obsessionnelle. Ce chiffre peut également être une allusion à l'histoire de la montre de Hirshel Ostropoler et de Reb Noté.

« Une salive sombre sort de ses lèvres. Il crache en l'air, le crachat retombe dans ses yeux, il recrache et recrache encore et le crachat retombe dans ses yeux. Il se lève et s'enfuit¹²³⁷ ». Tenter d'expulser –par la bouche (non-dit) ce qui gêne ; mais la matière revient frapper l'œil (aveugle). Sans chapeau, il pose sa chaussure sur sa tête pour empêcher le soleil de cogner ses tempes puis sautille à nouveau, trébuche sur une pierre et tombe¹²³⁸. «Relation entre formes et corps... langage... sans paroles... message¹²³⁹ ». Chaussure à la *fonction symbolique* complexe : promenades jusqu'à chez Blouma ; chaussures ôtées pour rentrer chez lui sans faire de bruit ; protection retirée, d'où un contact entre le sol et le pied qui rend possible un retour à une émotion originelle. Distance prise avec le présent duquel il tente de s'échapper symboliquement. Confusion entre tête et pied. « Image dissociée du corps¹²⁴⁰ ». Tête qui ne peut penser (la sienne mais également sa mère qui lui impose un mariage d'argent) ; pieds qui ne peuvent mener (les siens et ceux de son père qui va et vient pour ses affaires sans que cela ne le sauve de la

¹²³² Sipour Pashout, p 145 לסוף יאה. ואמר יאה יאה. "כששפתיו פתוחות ושחוק של הזיה מרחף עליהן והביט כנגדו מתוך קורת רוח ואמר יאה יאה יאה. קפץ בבהלה וקרא שבע ומחצה"

¹²³³ M. Mannoni, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, 58

¹²³⁴ M. Ducornet, *Réflexions sur le passage à l'acte chez l'adolescent et dans la psychose*, dans *La crise d'adolescence*, p 85

¹²³⁵ M. Mannoni, *Réflexions sur le passage à l'acte chez l'adolescent et dans la psychose*, dans *La crise d'adolescence*, p 86 citant Lacan et les Journées de 1963

¹²³⁶ S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, pp 306-307

¹²³⁷ Sipour Pashout, p 145 חזר ורקק וחזר ורקק וחזר ורקק. "וקצף עכרורי בצבץ מבין שפתיו. רקק כלפי מעלה וחזר הרוק ונפל לתוך עיניו, חזר ורקק וחזר ורקק וחזר ורקק. עמד וברח"

¹²³⁸ Ibid. pp 145-146

¹²³⁹ G. Pankow, *Structure familiale et psychose*, p 104

¹²⁴⁰ Ibid. p 118

domination de l'épouse¹²⁴¹). Hirshel a recours à la folie pour se faire entendre. Maladie mentale, « comme *stratégie* pour gagner ce qui serait autrement refusé ou pour dévoiler l'intenable d'une situation¹²⁴² ». Hirshel évacue à travers sa crise « l'amour qu'on dit justement fou¹²⁴³ ».

La Folie dit : « Vous m'avez vue, et aussitôt vos inquiétudes se sont dissipées... Pour moi, j'ai toujours aimé à dire tout ce qui me vient à la bouche... N'attendez de moi ni définition, ni division de rhéteur. Rien ne serait plus déplacé. Me définir, ce serait me donner des bornes, et ma puissance n'en a point¹²⁴⁴ » ou encore : « ... une autre bonne qualité de mes fous, qui n'est sûrement pas à mépriser, c'est qu'ils sont les seuls de tous les hommes qui soient sincères et véridiques¹²⁴⁵ ».

Hirshel semble vivre une crise d'adolescence aigüe ; « les mots *crise d'adolescence* sont un peu polysémiques... D'une part il s'agit d'un moment *décisif*, un moment où le sujet a à choisir son orientation. Le mot, *crise*, a alors le sens qu'il a dans la médecine classique : il désigne le moment où la maladie va se décider entre la guérison ou la mort, le moment où on pourra la *juger* (Etymologiquement *Krisis* veut dire jugement)¹²⁴⁶ ».

Le jeune homme présenterait un cas *borderline*, état-limite, entre névrose et psychose qui présente des symptômes des deux catégories¹²⁴⁷. Cas-limite, au bord de la folie, dont la limite « *n'est pas une ligne*, mais un vaste territoire où nulle division précise ne permet de séparer la folie de la non-folie¹²⁴⁸ ». Cet état-limite atteint la structure même du Moi-peau qui s'en trouve altérée¹²⁴⁹. Ici, la crise du jeune homme aurait les symptômes d'un *délire schizophrénique*, crise qui se fait généralement en fin d'adolescence¹²⁵⁰, où « la première fonction de l'image du corps est... atteinte¹²⁵¹ » ; cette crise se situe entre une *psychose hystérique* qui se « développe sur un terrain prégénital « archaïque¹²⁵² ... (et) se

¹²⁴¹ Ibid. p 127 « ... dans la psychose hystérique, le père prend sa place spécifique dans la famille ; mais père pervers et faible, il crée des zones de destruction dans la vie affective de ses enfants –filles et garçons- parce qu'il est incapable d'accepter son rôle sexuel et génital »

¹²⁴² M. Mannoni, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, pp 41-42

¹²⁴³ J. Kristeva, *Histoires d'amour*, Denoël, Paris, 1983 p 10

¹²⁴⁴ Erasme, *L'éloge de la folie*, pp 2-4

¹²⁴⁵ Ibid. p 68

¹²⁴⁶ O. Mannoni, *L'adolescence est-elle analysable ?* dans *La crise d'adolescence*, Denoël, Paris 1984, p 23

¹²⁴⁷ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, p 29

¹²⁴⁸ A. Green, *La folie privée*, pp 122-123

¹²⁴⁹ Ibid. p 149

¹²⁵⁰ A. de Villanonva, *Pourquoi la schizophrénie éclate-t-elle à la fin de l'adolescence?*, dans *La crise d'adolescence*, p 60

¹²⁵¹ G. Pankow, *Structure familiale et psychose*, p 142

¹²⁵² Ibid. p 143

situe dans le cadres des difficultés identificatoires » à travers lesquels « l'unité du corps ... (n'est) jamais menacée... malgré un matériel souvent inquiétant de corps morcelé...¹²⁵³ » et une « ... *névrose hystérique*, ... (dont) le symptôme hystérique vise le désir inconscient du sujet¹²⁵⁴ ».

Une fois le summum de cette crise passée, Hirshel sait qu'il lui faut rentrer à la maison, qu'il n'appartient pas à la forêt comme ses ancêtres mais ne retourne pas en ville parce qu'il a perdu son chapeau¹²⁵⁵ ; symbole d'une protection perdue (Blouma et maternelle). Devant l'absence prolongée de Hirshel, les trois femmes de sa vie s'inquiètent. Tout l'entourage sillonne la ville pour le trouver, mais en vain. Ceux qui l'ont vu le matin, viennent témoigner. Ce n'est que le soir que l'on trouve le jeune homme, dans les champs, couché sur le dos, un pied déchaussé, une chaussure sur la tête et le visage profondément triste¹²⁵⁶. Ceux qui le trouvent sont gênés de le regarder mais lui, les fixe en silence puis supplie : « Ne me tuez pas ne me tuez pas moi, je ne suis pas un coq moi, je ne suis pas un coq¹²⁵⁷ ». Coq-virilité, « point de départ¹²⁵⁸ » du cas *borderline* de Hirshel.

Devant l'étonnement des gens qui le trouvent, il demande à travers un discours incohérent : « Vous connaissez Blouma Nacht, là dans les herbes du marécage je m'assiérai le soir et comme une grenouille je croasserai *ga'ga'ga*¹²⁵⁹ ». En prononçant son nom il se libère enfin, d'un secret lourd à porter. Personne ne semble lui prêter attention, personne ne répond.

Chez lui, Hirshel s'étonne de la tristesse générale. Lorsque sa femme lui caresse les cheveux, les larmes coulent de ses yeux ; évocation du geste de Blouma qui le libère et lui permet de dire : « Blouma, moi je n'ai pas dit *koki*, j'ai seulement dit *ga'ga'ga*¹²⁶⁰ ». *Koki*, proche de l'orthographe de chignon¹²⁶¹, de coassement des grenouilles¹²⁶², de hacher¹²⁶³ et phonétiquement de cocu... « Il est cependant un lieu où la figure du diable reste actuelle, vivante et pathétique. Ce lieu, c'est la folie¹²⁶⁴ ».

¹²⁵³ Ibid. p 142

¹²⁵⁴ Ibid. p 143

¹²⁵⁵ *Sipour Pashout*, p 146

¹²⁵⁶ Ibid. p 147

¹²⁵⁷ Ibid. p 147 "אל תשחטוני אל תשחטוני, אני איני תרנגול, אני איני תרנגול"

¹²⁵⁸ G. Pankow, *Structure familiale et psychose*, pp 22-23

¹²⁵⁹ *Sipour Pashout*, p 147 "מכירים אתם בלומה נאכט, שם באחו בין עשבים מים אשב לי בערב וכצפרדע אגעגע גע גע" ¹²⁶⁰ Ibid. p 147 "בלומה אני לא אמרתי קוקי אלא גע גע גע"

¹²⁶¹ קוקו koukou

¹²⁶² קוקו kavkav

¹²⁶³ קוקו kivkev

¹²⁶⁴ J.C. Rolland, *Guérir du mal d'aimer*, p 21

Contrairement aux personnes qui l'ont trouvé dans le pré, Mina comprend qu'il la confond avec l'Autre et s'évanouit. On la couche sur son lit et Hirshel, voyant qu'on la transporte inanimée, salue militairement, comme pour rendre hommage au mort répétant : « *ga'ga'ga'* ». Désir inconscient qu'il croit réalisé. Devant la situation, on parle d'envoyer Hirshel chez un *tsaddik* qui soigne les fous. Seul Guédaliah, qui avait prévu toute sa vie une épreuve pareille, reste calme¹²⁶⁵.

Après avoir été en émoi, Shiboush se calme et ses habitants supposent que c'est pour échapper au service militaire que Hirshel se comporte ainsi¹²⁶⁶. Mais à toutes les questions posées par le médecin, en allemand ou en hébreu, Hirshel répond : « Sept et demi¹²⁶⁷ ». Dans un article intitulé *Hirshel était-il fou ?*¹²⁶⁸, Malka Shaked propose quatre niveaux d'explications à la folie¹²⁶⁹ : - « une complication personnelle¹²⁷⁰ » où la frustration érotique conduit à un effondrement ; - « L'horreur du destin¹²⁷¹ » ou l'accomplissement d'un sort ancien et traditionnel jeté sur les Klinger ; - une explication sociale¹²⁷² qui s'exprime à travers une révolte contre la rigidité des conventions sociales ; - une explication utilitaire¹²⁷³ où, par sa folie de Hirshel échappe au service militaire...¹²⁷⁴. A ces explications, Amos Oz ajoute une autre qui serait d'origine génétique. Pour lui, l'abondance des explications possible n'explique pas le mystère de *Sipour Pashout*, mais le rend plus profond¹²⁷⁵. Et, si Shaked ne saurait dire si Hirshel est réellement fou ou s'il prétend l'être, Oz quant à lui, pense qu'une personne saine d'esprit peut simuler la folie¹²⁷⁶.

Devant l'inefficacité des médicaments, ses parents décident de consulter un médecin moderne à Lemberg et non un *tsaddik*¹²⁷⁷. « Une personne malade doit appeler le plus compétent des médecins, mais avec cela, doit prier et faire appel à la miséricorde du

¹²⁶⁵ *Sipour Pashout*, p 147

¹²⁶⁶ Ibid. p 147

¹²⁶⁷ Ibid. p 148

¹²⁶⁸ M. Shaked, *Hirshel était-il fou?*, 1983, 32 הספרות p 81-113

¹²⁶⁹ Ibid. p 81

¹²⁷⁰ Ibid. p 84

¹²⁷¹ Ibid. p 88

¹²⁷² Ibid. p 92

¹²⁷³ Ibid. p 97

¹²⁷⁴ A. Oz, *The Silence of Heaven*, pp 34-35

¹²⁷⁵ Ibid. p 35

¹²⁷⁶ Ibid. pp 35-36

¹²⁷⁷ Selon les Lois juives « ...lorsque l'on tombe malade, on lui dit, fait de bonnes actions, et tu seras guéri ». *Kitzour shoulkhan aroukh* vol 4, p 84

Ciel...¹²⁷⁸ ». Le choix de la ville évoque une figure centrale du hassidisme, Rabbi Nahman de Braslav, qui s'y rend une centaine d'années avant Hirshel pour consulter également les médecins¹²⁷⁹. Les Horwitz s'y rendent donc en train, accompagnés d'un domestique pour les aider si, au cours du voyage, une nouvelle crise rendait leur fils violent. Mais Hirshel, silencieux, renfermé sur lui-même, ne mange rien de ce que sa mère lui propose, refuse de mâcher les bouchées qu'elle force dans sa bouche (agression physique) et surtout, ne bronche pas lorsqu'à Stanislas, elle lui fait remarquer que c'est là qu'habitait Mina avant leur mariage. Et, durant tout le trajet, il « ne lève guère les yeux plus haut que son cœur¹²⁸⁰ ». Cœur, centre du problème. Mère affolée qui sollicite la mémoire, la vue, le goût, le toucher et l'ouïe de son fils.

Pourtant, en train, Tzirel est plus inquiète pour sa boutique, quatre apparitions du mot en un paragraphe de sept lignes et regrette que Blouma ne se trouve pas à la maison, mot qui n'apparaît qu'à deux reprises dans ce même paragraphe - priorité évidente donnée à la boutique ; la jeune fille n'y étant pas, elle n'est pas tranquille¹²⁸¹. Inconsciemment, elle devine le lien entre le problème de son fils et Blouma et pense « avec un brin de nostalgie¹²⁸² » à Blouma qui tenait si bien la maison et qui serait en mesure d'aider son fils à surmonter son désarroi alors que sa belle-fille, à qui elle pense à peine, en est incapable. Pour la première fois, Tzirel considère –inconsciemment- Blouma différemment. Remords d'une mère, qui se sent inconsciemment coupable d'avoir poussé son fils vers la folie. Des deux phrases concernant Blouma et Mina ressort une tension qui indique le manque de cohérence entre la bouche et le cœur de Tzirel : elle fait référence à Mina sans émotion, et ne mentionne jamais celle à qui elle pense, Blouma¹²⁸³. Les associations de cette séquence suggèrent que Tzirel, bouleversée, sort de la monotonie dans laquelle elle vit¹²⁸⁴. D'ailleurs, la présence du père de Gatzel, l'employé qui courtise Blouma, dans le wagon est une évocation supplémentaire de la jeune fille.

¹²⁷⁸ S. Ganzfried, *Kitzour shoulkhan aroukh*, vol 4 p 85

¹²⁷⁹ A. Band, *L'éloge du Docteur Langsam*, p 19

¹²⁸⁰ *Sipour Pashout*, p 148 "ולא הגביה עיניו למעלה מלבו"

¹²⁸¹ *Ibid.* p 149

¹²⁸² N. Ben Dov, *Sur la « pointe » comme moyen de mise à nu de l'invisible dans le récit d'Agnon*, p 152 על

הפואנטה כאמצעי לחישוף הסמוי בסיפור עגנון, על שיה 25, קיץ 1988, ע 152

¹²⁸³ *Ibid.* p 153

¹²⁸⁴ *Ibid.* p 153

L'arrivée chez le docteur Langsam, lentement en allemand, crée « une rupture de cadre¹²⁸⁵ » chez Hirshel, favorisant l'expression d'« une vérité¹²⁸⁶ ». « Lorsqu'un patient se rend chez le médecin, il apporte une *plainte*, elle se transforme en demande de guérison¹²⁸⁷ ». Langsam, « membre éminent de la synagogue¹²⁸⁸ », est connu à travers tout le pays pour soigner consciencieusement les « malades de l'âme¹²⁸⁹ » et même guérir certains cas difficiles. Celui-ci n'ausculte pas Hirshel et ne lui fait pas passer des tests d'intelligence. En se mettant à son niveau¹²⁹⁰, il lui demande simplement de quoi il souffre et le traite normalement¹²⁹¹. Pour maintenir aux yeux du patient une certaine neutralité, pour ne pas adopter « une position paternelle¹²⁹² » et ne pas « faire sienne la demande des parents¹²⁹³ », Docteur Langsam ne pose aucune question aux parents sachant qu'ils masqueraient la vérité ou omettraient de la dire¹²⁹⁴.

Lorsque Hirshel s'allonge sur un lit à la demande de Langsam, le docteur lui offre avec égards, à manger et à boire. Le comportement de Hirshel touche le vieux docteur qui décide de s'en occuper. *Contre-transfert*. « ... précédant le *transfert*, condition sans laquelle aucune élaboration de ce qui est transmis par le patient ne pourrait avoir lieu¹²⁹⁵ ». Langsam ne dit pas grand-chose aux parents, précisant simplement qu'il leur écrira lorsque le moment sera venu pour Hirshel de rentrer chez lui puis leur demande de régler d'avance trois mois de pension et de traitement en leur assurant que les règles alimentaires seront respectées¹²⁹⁶. Dans cet environnement protégé, Hirshel se trouve à l'abri des médisances de Shiboush. « La façon dont la folie se déploie est fonction du cadre dans lequel on l'accueille¹²⁹⁷ ».

¹²⁸⁵ M. Mannoni, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, p 86

¹²⁸⁶ Ibid. p 86

¹²⁸⁷ Ibid. p 19

¹²⁸⁸ *Sipour Pashout*, p 150 "מחושבי בית המדרש היה"

¹²⁸⁹ Ibid. p 150 "חולי הרוח"

¹²⁹⁰ A. Band, *L'éloge du Docteur Langsam*, pp 19-20 Band établit un parallèle entre le Docteur qui soigne le fils du roi –en le rejoignant sous la table afin de lui permettre de s'habituer à sa présence- et le Docteur Langsam qui établit un lien direct avec Hirshel en le traitant comme quelqu'un de normal.

¹²⁹¹ *Sipour Pashout*, p 150

¹²⁹² O. Mannoni, *L'adolescence est-elle analysable ?*, p 25

¹²⁹³ Ibid. p 31

¹²⁹⁴ Ibid. p 150

¹²⁹⁵ A. Green, *La folie privée*, p 79

¹²⁹⁶ *Sipour Pashout*, p 151

¹²⁹⁷ M. Mannoni, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, p 59

Les Horwitz arrivent honteux à Shibbush où, certains lieux leur rappellent la crise de leur fils et, ils bannissent le mot folie de leur vocabulaire¹²⁹⁸. « La notion de maladie mentale... renvoie à des critères d'adaptation sociale,... la société exige que l'ordre ne soit pas troublé¹²⁹⁹ ». Maladie mentale, soutenue par une imagerie populaire variant selon les pays et l'époque, relevant presque de la sorcellerie, qui renvoie à la notion de tabou transgressé, de désordres sexuels, punis par des sacrifices à accomplir¹³⁰⁰ ; dans le récit, la transgression de l'aïeul à laquelle sont sacrifiés les mâles de la famille Klinger.

Bertha accueille les Horwitz en leur reprochant la peur bleue causée qui peut mettre en danger le bébé. Elle demande des explications au sujet du comportement de Hirshel et la raison de leur voyage à Lemberg. Tzirel nie toute forme de secret ; Barouch Meïr parle de machination pour éviter l'enrôlement dans l'armée et demande qu'on n'ébruie pas l'incident¹³⁰¹ ; Tauber, responsable lui aussi d'avoir omis de parler aux Tzimlich du sort qui pèse sur les Klinger, confirme. Parents préoccupés par « le qu'en dira-t-on », qui voudraient voir leur fils guéri pour ne pas affronter craintes et souffrances de toutes parts¹³⁰². Maladie mentale, cause légitime de divorce « pour les hommes uniquement¹³⁰³ ».

Langsam soigne avec le moins de médicaments possible, notamment en diluant de la teinture d'opium dans de l'eau à boire à plusieurs reprises par jour¹³⁰⁴. Traitement constitué d'un amalgame de médicaments étranges, entre potion de druide et recette de sorcier, sorte de rite initiatique qui permet au jeune homme de passer du stade de l'enfance à l'âge adulte ; l'opium, pour redonner goût au plaisir, l'huile, pour le bon fonctionnement de la machine humaine et l'anti-constipant pour lâcher prise du passé. Voie nouvelle, issue de l'interprétation, que Langsam tente pour soigner ce cas-limite¹³⁰⁵.

Hirshel accepte le traitement docilement. Hospitalisation, vécue parfois par le patient « comme une sanction méritée¹³⁰⁶ ». « L'amour de transfert est une dynamique à trois : le *sujet* (l'analysant), son *objet* d'amour imaginaire ou réel (l'*autre* avec lequel se joue tout le drame intersubjectif de la névrose ou, plus gravement, de la ruine d'identité qui

¹²⁹⁸ A. Green, *La folie privée*, pp 165-166

¹²⁹⁹ M. Mannoni, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, p 21

¹³⁰⁰ Ibid. p 53

¹³⁰¹ *Sipour Pashout*, p 151

¹³⁰² R. Netzer, *La folie et le chant des mendiants aveugles, un autre regard sur Sipour Pashout d'Agnon*, dans 'ayn ha-nefeš, p 25

¹³⁰³ C. Freeze, *Jewish Marriage and Divorce in Imperial Russia*, p 185

¹³⁰⁴ *Sipour Pashout*, p 151 « deux fois par jours, cinq cinq gouttes, dans un petit verre à vin à moitié rempli d'eau, puis cinq cinq cinq gouttes »

¹³⁰⁵ A. Green, *La folie privée*, p 39

¹³⁰⁶ M. Mannoni, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, p 21

conduit à la psychose) et le *Tiers*, le tenant-lieu d'Idéal potentiel, de Pouvoir possible¹³⁰⁷ ». Hirshel est heureux d'être loin de son milieu. Ici, dans ce lieu isolé, loin de chez lui, il perd son fonctionnement pulsionnel, source d'enlisements¹³⁰⁸. Entre lui et Langsam, s'opère un transfert positif, compromis selon Freud entre « les exigences du principe de plaisir et le Moi qui doit aussi tenir compte du Surmoi et du principe de réalité¹³⁰⁹ ».

Et, pour gérer le caractère aléatoire du *cas-limite*, Langsam, dans son contre-transfert, allie facultés mentales et affectives car « la technique de l'analyse des névroses est déductive, celle des états-limites inductive...¹³¹⁰ ». Il s'assied et bavarde simplement avec le jeune homme pour « éveiller son cœur¹³¹¹ ». « *Talking cure* » inversée telle que défini par la patiente de Breuer. « Bain de paroles¹³¹² » pour calmer la douleur. Il commence et termine ses conversations amicales en parlant de la bourgade dans laquelle il est né, s'attardant sur la description géographique du centre-ville et du marché¹³¹³. Passé, jeu de substitution pour inciter Hirshel à « une reprise du symbolique¹³¹⁴ » afin que par anamnèse, dans sa scène inconsciente, le jeune homme puisse saisir et exprimer un traumatisme qui lui permette de mieux appréhender sa vie psychique et de l'aider à « résorber » son malaise¹³¹⁵. Psychothérapeute, idéal du *moi* pour Hirshel, dont dépend la réussite du traitement¹³¹⁶, Langsam, serait la « métamorphose moderne du rabbin hassidique¹³¹⁷ », *tsaddik* dont paroles et actes « sont potentiellement chargés d'énergies sacrées¹³¹⁸ » ; *tsaddik* pour conjurer le sort jeté par celui dont s'est moqué l'aïeul de Tzirel et conclure un pacte de paix¹³¹⁹ ; *tsaddik* moderne contre *tsaddik* traditionnel.

Trois jours après son alitement -triplement des contes, allusion à la magie-, Hirshel cesse d'être fatigué¹³²⁰. « Lorsqu'il (un homme) tombe malade et doit être confiné au lit, il doit penser comme s'il était sur un échafaud (là où sont jugés les cas) pour être jugé. S'il a

¹³⁰⁷ J. Kristeva, *Histoires d'amour*, p 23

¹³⁰⁸ A. Green, *La folie privée*, pp 20-21

¹³⁰⁹ Ibid. p 54

¹³¹⁰ A. Green, *La folie privée*, p 86

¹³¹¹ *Sipour Pashout*, p 154 "לעורר לבו"

¹³¹² D. Anzieu, *Le Moi-peau*, p 231

¹³¹³ *Sipour Pashout*, p 154

¹³¹⁴ M. Mannoni, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, p 66 citant Freud dans *Cinq Psychanalyses*

¹³¹⁵ J. Kristeva, *Psychanalyse et littérature*, Canal U.

¹³¹⁶ J.C. Rolland, *Guérir du mal d'aimer*, p 85 citant Freud dans *Deuil et Mélancolie*

¹³¹⁷ G. Shaked, *La fille du roi et le repas de la mère*, p 136 dans תל אביב כ"ד ה-יב תל אביב גזית 35 ירחום לאמנות ולספרות 281-288 (august 1966-march 1967)

¹³¹⁸ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme*, p 30

¹³¹⁹ *Sipour Pashout*, p 151

¹³²⁰ Ibid. p 154

de bons défenseurs il peut être sauvé...¹³²¹ ». Au lit, son Moi-peau est en contact avec les mains des aides-soignants qui l'entourent. Enveloppement social et physique palliatifs aux soins dont Hirshel, enfant, fut privé par sa mère. Alors, ses phrases s'allongent, ses réponses aux questions varient même s'il oublie certains mots et s'arrête en cours d'explication pour la reprendre ultérieurement¹³²². Le jeune homme n'a pas conscience de suivre un traitement, même s'il se sent mieux et qu'il réalise qu'il doit cette amélioration au Docteur Langsam, qui lui serre franchement la main en arrivant et en partant, - reconnaissance de la personne- contrairement à Tauber et la mollesse de sa poignée de main. D'ailleurs, il n'a aucune envie d'embrasser la main de Langsam dont le contact est plus franc, moins confus ; négation qui confirme le contraire mais les limites du transfert imposent et maintiennent les distances. Parfois, au cours de leurs conversations, Langsam parle à Hirshel de toutes sortes de choses mais jamais de sa maladie et le jeune homme lui raconte des histoires mais rien au sujet de Blouma. Surpris par l'humanité du docteur, Hirshel se demande si celui-ci sait qu'il s'est pris pour un coq et récité *Sur l'herbe tombe la neige* car, s'il le savait, il l'aurait certainement mis en cage et arrosé d'eau glacé¹³²³. Ce transfert permet une réhabilitation, une déculpabilisation et un apaisement¹³²⁴.

Là, dans la douceur des soins prodigués, l'esprit de Hirshel vagabonde et il repense à Blouma avec une certaine distance, la géographie aidant l'affectif ; l'image de la jeune fille lui revient parfois¹³²⁵ ; ses beaux yeux bleus silencieux le font sourire « par reflet¹³²⁶ » ; gémellité difficile de briser.

Voyant que Hirshel récupère, Langsam l'autorise à sortir au jardin. « A l'asile, le dire du patient est généralement moins entendu que son agir¹³²⁷ ». Là, il s'assied sur une chaise, surveillé par Shrantzel « le père des malades¹³²⁸ » qui le reconduit ensuite à sa chambre où il l'aide à se remettre au lit¹³²⁹. Première étape intermédiaire, entre guérison et maladie, extérieur et intérieur, libre et enfermé. « Il n'y a pas à combattre la crise d'adolescence (*état pathologique normal*), pas à la guérir, ni à la raccourcir, mais plutôt à

¹³²¹ Kitzour shoulkhan aroukh, vol 4 p 85

¹³²² Sipour Pashout, p 154

¹³²³ Ibid. p 155

¹³²⁴ J. Kristeva, *Histoires d'amour*, p 17

¹³²⁵ Sipour Pashout, p 155

¹³²⁶ Ibid. p 156 "היתה חתימת שחוק מבצבצת מבין שפתיו של הירשל מעין חתימת השחוק של בלומה"

¹³²⁷ M. Mannoni, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, p 58

¹³²⁸ Sipour Pashout, p 156 "אביהם של חולים" ,

¹³²⁹ Ibid. p 156

l'accompagner...¹³³⁰ ». Au fur et à mesure que son état s'améliore, Hirshel passe de plus en plus de temps à l'extérieur où il retrouve d'autres pensionnaires, -un fou à la recherche de pétrole, un parent de *tsadikim* célèbres, un autre qui maudissait un spécialiste du folklore juif qui avait écrit une parodie de l'*Eloge de la folie* d'Erasmus, et un vendeur de sel (sacré)-, avec qui il se comporte avec courtoisie¹³³¹. Hirshel est conscient d'être enfermé même si Langsam « le traite comme un homme sain¹³³² » (à noter tout de même l'ironie de l'emploi du verbe *nit'asak* à connotation sexuelle) et il lui est reconnaissant des soins qu'il reçoit et du rituel reposant de sa journée dans lequel il retrouve la notion du plaisir en dormant bien et en buvant un verre de vin avec son déjeuner¹³³³. Loin de chez lui, dans ce cadre médicalisé, Hirshel peut exister, être lui-même, un « être vrai » selon Michel Foucault¹³³⁴.

Au cours de leurs conversations, Langsam, pour « éveiller le cœur¹³³⁵ » de Hirshel, revient non seulement sur sa ville, mais raconte au jeune homme des histoires inédites sur des sujets plus culturels : les universités où il étudia, les théâtres et maison d'opéras qu'il a vus ; il parle « souvent des musiciens aveugles assis sur leurs sacs au marché, jouant un air sur leur instrument, interprétant des chants doux et plaisants qui n'ont ni début ni fin¹³³⁶ » qui bouleversent le cœur ... Récits, fenêtres ouvertes à nouveau sur le monde. Pour définir la cécité, l'auteur choisit un mot araméen qui « implique ce qui est invisible à l'œil¹³³⁷ ». Cécité symbole d'une vision intérieure et spirituelle¹³³⁸. La vieille voix douce de Langsam, qui tente de recentrer Hirshel¹³³⁹, enveloppe le jeune homme comme des airs mélodieux (double emploi de la racine '-t-f « envelopper », sous une forme verbale en deux lignes), berceuses dont Hirshel fut privé dans l'enfance et qui rappellent le manque d'instinct maternel de Tzirel¹³⁴⁰.

A travers le discours de Langsam, *tsaddik-psychothérapeute*, le lecteur peut tout de même se demander dans quelle mesure celui-ci n'aurait pas besoin d'évacuer lui-même ses

¹³³⁰ O. Mannoni, *La crise d'adolescence est-elle analysable ?*, p 27

¹³³¹ *Sipour Pashout*, p 159

¹³³² Ibid. p 160 "אף על פי שנתעסק בו הרופא כבאדם בריא"

¹³³³ Ibid. p 160

¹³³⁴ M. Foucault, *L'histoire de la folie*, Plon 1961

¹³³⁵ A. Band, *L'éloge du Docteur Langsam*, p 20 "principe hassidique pratiqué notamment à Braslav"

¹³³⁶ *Sipour Pashout*, p 161 "ועוד היה הרופא מרבה לספר על המנגנים הסומים שיושבים על שקיהם בשוק ופורטים באצבעותיהם על כלי שיר שירים עריבים ומתוקים שאין להם תחילה ואין להם סוף"

¹³³⁷ R. Netzer, *La folie et le chant des mendiants aveugles*, p 29 עור סומא et non עור

¹³³⁸ Ibid. p 27 « ... qui fait allusion au prophète aveugle » et à la *Shekhina* « qui n'a pas de lumière propre »

¹³³⁹ A. Band, *L'éloge du Docteur Langsam*, p 20

¹³⁴⁰ *Sipour Pashout*, p 161

blessures narcissiques et ses douleurs (épouse morte d'une crise de folie sans qu'il puisse la sauver)¹³⁴¹. L'attitude qu'il a vis-à-vis des romans qu'il prête à Hirshel en sont un symptôme : le docteur prétend ne pas les lire sous prétexte qu'ils ne racontent que « robes et bijoux de femmes...¹³⁴² » pourtant, les questions précises qu'il pose au sujet de tel cheval, de telle princesse ou de telle fleur prouvent le contraire. Excuse pour ne pas affronter ce que la mort de sa femme, à qui ils appartenaient, soulève en lui ? Stratégie médicale ? Association livre/folie, allusion à l'oncle de Hirshel. Mais Langsam, est heureux de voir le jeune homme lire¹³⁴³. Identification de Hirshel à sa femme ; à la suite de l'échec médical concernant sa femme sauvera-t-il Hirshel avec sa « Biblio-thérapie¹³⁴⁴ » ? Pour Agnon, le personnage de Langsam représente également le psychanalyste Max Eitingon que consulte son épouse et les sentiments ambivalents que l'auteur nourrit envers lui¹³⁴⁵. Le transfert entre Esther Agnon et Max Eitingon pourrait évoquer le couple Langsam et le souhait inconscient de l'auteur de voir mourir sa femme (qu'il rend « folle » au point de suivre un traitement).

Le lecteur peut considérer que la tristesse apparente de Langsam est un symptôme ; même Hirshel s'en étonne puisqu'à ses yeux, le fait d'être un riche médecin devrait suffire à être « heureux ». Parfois, le docteur, tourné vers le mur –évocation de lamentations-chante la chanson du mendiant aveugle¹³⁴⁶. Chanter, pour « apaiser l'âme malade de Hirshel¹³⁴⁷ » et la sienne également. Recueillement qui favorise « une rencontre humaine¹³⁴⁸ » ? Curieux traitement de Langsam, entre soins, chants et incantations. Ironie de l'auteur qui fait prier le médecin sachant que Freud est non-croyant et qui ridiculise en quelque sorte le traitement d'Eitingon ? Evocation du *Besht* ? Fondateur du hassidisme, qui « ... apparaît ainsi tantôt comme un visionnaire,... tantôt comme un illuminé, ... un

¹³⁴¹ O. Mannoni, *L'adolescence est-elle analysable ?*, pp 26-27 « Winnicott apporte des idées originales, trop peu considérées parmi nous. Par exemple il considère la pratique de l'analyse comme simple, facile et à la portée des débutants, alors que la psychothérapie n'est à la portée que de psychologues déjà très expérimentés, le psychothérapeute payant plus de sa personne.... En tous cas, il faudrait rassurer les analystes, et les persuader qu'ils ne seront pas déshonorés s'ils prennent au besoin une attitude psychothérapeutique. Ce qui peut bien, dans certains cas, s'imposer avec un adolescent. Les chances d'échec sont plus grandes avec une analyse stricte ».

¹³⁴² *Sipour Pashout*, p 161 "על עסקי שמלות וקישוטי נשים"

¹³⁴³ *Ibid.* p 161

¹³⁴⁴ R. Tzoren, *La doctrine de la thérapie du Dr Langsam dans Sipour Pashout de S.Y. Agnon*, p 210 dans *Sihot, dialogue, Journal de psychothérapie israélienne*, ב שיחות כתב עת, ישראלי לפסיכותרפיה, כרך ה', הוברת מס' 1, נובמבר 1990, ע 209-214

¹³⁴⁵ Arnold Band dans un entretien mars 2012, voir également A. Band, *L'éloge du Docteur Langsam*, p 20

¹³⁴⁶ *Sipour Pashout*, p 161

¹³⁴⁷ G. Shaked, *La fille du roi et le repas de la mère*, p 144

¹³⁴⁸ R. Netzer, *La folie et le chant des mendiants aveugles*, p 29

tantinet halluciné... rebouteux,... magicien... maître d'école...¹³⁴⁹ », « guérisseur et kabbaliste¹³⁵⁰ ».

C'est un court télégramme qui prévient Hirshel « que Mina et son fils se portent bien¹³⁵¹ ». Déconnecté du monde, surtout du sien, il est surpris qu'on l'avertisse que Mina aille bien et se demande qui est ce fils « soudain collé à elle¹³⁵² ». Puis, comprenant, la main sur son cœur serré, hésite, -contrairement à son père lors de sa naissance-, entre joie et tristesse¹³⁵³. Oscillation suggérée par la répétition des deux mots opposés¹³⁵⁴. Hirshel qui veut dessiner sa femme et son nouveau-né pour visualiser son visage, dessine le visage de son père auquel il s'identifie maintenant et auquel il fait inconsciemment appel. Difficile processus que celui de « tuer » le père. Retour aux souvenirs et à Shiboush qu'il écarte depuis son arrivée mais qui se dévoile à lui dans ses rêves « nouveaux ou récurrents et modifiés¹³⁵⁵ ». Rêves, réminiscences de l'enfance, résurgence d'événements oubliés et dépassés¹³⁵⁶ ; rêves qui effraient Hirshel bien plus que ses tristes pensées diurnes.

Hirshel évalue la distance entre Lemberg et Shiboush et s'envole vers sa ville. Il ne se rappelle pas du nom de tous les habitants, mais de leur surnom -allusion à Guildenhorn et ses acolytes qui attribuent des surnoms à tous-, et analyse en détail chacune de ses pensées comme Mina les fourmis de son rêve. Agitation mentale. Rémission et non guérison. Et, cette nuit-là, lorsque Hirshel apprend la naissance de son fils, il perd à nouveau le sommeil. *Contenu manifeste* du rêve :

« Shiboush faite de montagnes, de collines, de vallées plus ou moins profondes rapetissait jusqu'à devenir une paume de main et entre chaque doigt se trouve un mendiant aveugle assis qui chante « Sur les hautes herbes tombe la neige », là dans le pré où mangent les grenouilles. Seul le maître des songes sait à quel moment s'arrêtera la musique. Cet air qui semble n'avoir ni début ni fin. Alors que la musique continue, arrive une femme enveloppée qui se penche devant lui et lui coupe une tranche de gâteau. A peine a-t-elle terminé arrive un homme qui lui jette une poignée pleine de pièces de monnaie, non en direction de la main mais dans les yeux, au point de devenir deux collines. Hirshel crie et pleure, mais sa voix n'est pas entendue car elle est recouverte par le bruit d'un wagon. Il jeta un coup d'œil

¹³⁴⁹ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme*, p 201

¹³⁵⁰ Ibid. p 239

¹³⁵¹ *Sipour Pashout*, p 162 "מינה ובנה בריאים"

¹³⁵² Ibid. p 162 "שנטפל לה"

¹³⁵³ Ibid. p 162

¹³⁵⁴ Ibid. p 162 ...לא שמח ולא עצב נתנדנד שלא כדרכו. כאילו צבתוהו בצבת. הרשל לא היה לא עצב ולא שמח...

¹³⁵⁵ Ibid. p 162

¹³⁵⁶ Sami-Ali, *La psychosomatique relationnelle unitaire dans Entre l'âme et le corps : douleur et maladie*, pp 9-10

*et vit Sophia Guildenhorn assise dans le wagon, mince et jolie, le regardant avec affection et dégageant une odeur agréable*¹³⁵⁷ ».

Ce rêve, en *corrélation avec la vie diurne* et le télégramme de la veille, exprime le tiraillement de Hirshel entre les réalités niées qui l'entraînent vers la folie et l'acceptation de celles-ci¹³⁵⁸. Les effets multi-sensoriels du rêve, matériel visuel entrecoupé d'éléments sonores (musique), gustatifs (morceau de gâteau), tactiles (Shiboush contenu dans la paume de la main-) confirment un manque de consensualité¹³⁵⁹.

Le *contenu manifeste* du rêve situe la scène et les personnages à l'extérieur ; loin de toute intimité, de toute protection. Shiboush et ses reliefs, *symbolique sexuelle* du rêve, s'aplatissent dans la paume d'une main, *déplacement* : évocation de la caresse de Blouma. Rêve, « pare-excitation ... membrane fine, qui met sur le même plan les *stimuli externes* et les *poussées pulsionnelles internes* en aplatissant leurs différences¹³⁶⁰ ». Erreur rétrécie, plus facile à contrôler. Mendiants aveugles, *condensation* : musiciens des histoires réconfortantes du docteur Langsam¹³⁶¹; position inconfortable de Hirshel face à Blouma (allusion à L'Aveugle, symbole de Cupidon-Eros, dans *Madame Bovary*¹³⁶² à Œdipe qui se creve les yeux). Cécité, parallèle avec la castration de Hirshel. Mendiants cachés entre les doigts : *refoulement* : peur du courroux de Tzirel, mère que l'on voudrait satisfaire sans y arriver ? Evocation du conte *Les sept mendiants*¹³⁶³ où le roi n'a qu'un fils unique¹³⁶⁴ et du récit hassidique *La petite main* : « C'est Rabbi Nahman de Bratslav qui nous rapporte cette pensée de son arrière-grand-père, le Saint Baal Shem Tov : « Hélas ! Hélas ! Le monde est

¹³⁵⁷ *Sipour Pashout*, p 163 "שובש שעשויה הרים וגבעות גיאיות ועמקים מצמצמת עצמה ונכרכת בכף יד ובין אצבעותיה של בעל החלומות בלבד הוא יודע אותה היד יושב קבצן סומא ומשורר על העשבים הגבוהים יורד השלג, שם באחו צפרדעים רועות. בעל החלומות בלבד הוא יודע אימתי ניגון זה מגיע לסופו. דומה כשם שאין לו תחילה כך אין לו סוף. בתוך שהניגון מתנגן באה אשה עטופה וכפפה עצמה לפניו ופירסה לו פרוסה של עוגה. אינה מספקת ליתן לא עד שבא אדם אחר ונטל מלא חפניו מטבעות וזרקן לו, לא לידו, אלא לתוך עיניו, עד שנתכסו עיניו כשתי גבעות. צעק הירשל ובכה, אבל קולו לא נשמע מפני קול גלגלי מרכבה. נטל עיניו וראה סופיה גילדהורן יושבת במרכבה, צנומה ונאה, מביטה בו בעינים טובות וריח טוב נודף ממנה"

¹³⁵⁸ N. Ben Dov, *Agnon's Art of Indirection*, p 79

¹³⁵⁹ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, p 253

¹³⁶⁰ *Ibid.* p 237

¹³⁶¹ *Sipour Pashout*, p 161...

¹³⁶² G. Flaubert, *Madame Bovary*, pp 390 "L'aveugle continuait sa chanson... Emma prise de dégoût, lui envoya par-dessus l'épaule une pièce de cinq francs". p 420 « L'Aveugle ! s'écria-t-elle ». p 421 « il fut accosté par L'Aveugle, qui s'étant entraîné jusqu'à Yonville... »

¹³⁶³ A. Band, *Nahman of Bratslav, The Tales*, pp 251-282 texte cité p 253 « Dans ce conte, notre attention se porte notamment sur la célébration lors du *tikkoun*, ici le mariage d'un jeune couple qui était perdu lors de l'envol massif à la suite du cataclysme cosmique. Au cours du banquet six des sept mendiants que les enfants ont rencontré dans la forêt viennent leur offrir des cadeaux et leur raconter des contes étranges, chacun justifiant l'infirmité du mendiant, la cécité par exemple, le connectant au présent offert. En général, les six mendiants qui apparaissent pour présenter leurs cadeaux ont une chose en commun : ils démontrent, par leur talent de conteurs, que le monde de la réalité dans lequel nous vivons n'est en fait qu'une illusion ».

¹³⁶⁴ *Ibid.* p 255

tout entier plein de mystère grandioses et de lumières formidables, que l'homme se cache à soi-même avec sa petite main¹³⁶⁵ ». Main, évocation dans *Sipour Pashout* d'un souvenir « de contacts humains...¹³⁶⁶ », reçus (caresse de Blouma) ou refusés (affection de la mère)¹³⁶⁷ ; évocation également de l'expression « manger dans leurs mains¹³⁶⁸ ».

Grenouille et coassement, transformation en cours. Mélodie infinie, symbole du manque et d'un désir érotique chez Hirshel¹³⁶⁹, de laquelle surgit une femme, *condensation, formation composite* qui représente à la fois sa mère qui a agi « sous cape » et Blouma, « fleur de nuit », trésor caché qui garde son mystère tout en offrant la douceur d'un gâteau. Femme penchée, offrant amour et gratification, soumise à ses désirs, notamment celui d'effacer le récent passé, époque sans épouse, et de voir les deux femmes régler leur différents¹³⁷⁰.

Pièces jetées, en mettre « plein les yeux », *procédé de figuration*, symbole de cécité causée par l'argent des Tzimlich chez les parents Horwitz. Pièces d'argent jetées, évocation du dîner de fiançailles, de l'argent gagné aux cartes qui sert à acheter du vin, de l'argent de la dot, et du moment d'intimité des Horwitz devant leur caisse ouverte le soir ; âpreté du gain. Toutefois la violence du geste et le résultat- associé à la femme en cape- exprime la violence ressentie inconsciemment par Hirshel quant au choix imposé par sa mère ; pièces d'argent qui s'amoncellent sur ses yeux, bloquant sa vue jusqu'à le rendre aveugle. Deux collines, comme ceux qui entourent Shiboush, deux protubérances, seins aveuglants qui, par association, expriment sa libido et ses désirs inassouvis.

Les pleurs et cris de Hirshel sont recouverts par le bruit d'une voiture qui passe. Douleur que personne ne perçoit. Voiture, motif existant dans le rêve de Blouma, qui représente l'aisance bourgeoise et les trajets entre les Tzimlich et les Horwitz. Là, c'est Sophia, mince et jolie, qui sourit bienveillante et qui sent bon. Sophia qui occupe la place de Blouma dans le rêve de celle-ci au début du récit. Substitution d'un désir (de Blouma à Sophia) confirmé par le parfum agréable de Sophia en opposition au parfum de Mina que Hirshel trouve répugnant. Désir de la jeune fille fraîche qui n'a pas enfanté, par opposition à Mina qui vient d'accoucher. Fuite des responsabilités.

¹³⁶⁵ M. Buber, *Les récits hassidiques I*, Editions du Rocher, Paris 1978 p 129

¹³⁶⁶ N. Ben Dov, *Agnon's Art of Indirection*, p 91

¹³⁶⁷ Ibid. p 91, dans *Sipour Pashout* p 11 «elle était attentive à ne pas lui montrer trop d'amour afin de ne pas le gêner ».

¹³⁶⁸ Ibid. p 91

¹³⁶⁹ Ibid. p 90

¹³⁷⁰ Ibid. p 79

Rêve qui « réalise les désirs du ça¹³⁷¹ » et s'inscrit vers la fin du récit comme le pendant du rêve de Blouma au début de l'histoire, signifiant que malgré les traitements de Langsam, Hirshel n'est pas guéri. La présence nette de Sophia à la fin du rêve, qui supplante en quelque sorte l'image de Blouma, femme indéfinie portant une cape, indique toutefois que celle-ci est passée au second plan, ouvrant ainsi la voie à une amélioration possible.

Les souffrances et les tourments de Hirshel resurgissent. Simple rechute sans gravité, puisque Hirshel ne se prend ni pour un coq ni pour une grenouille. Shrantzel, « le père des malades », demande à Langsam si la condition de Hirshel est due aux livres. Conflit entre ignorance et éducation. Le médecin, rationnel, le rassure et ordonne «... des pilules de fer et d'arsenic et ... des bains d'eau tiède¹³⁷² ». Poison radical pour éliminer et liquide chaud (amniotique) pour rassurer et guérir. Médicament qui protège « le soignant contre ce que le malade peut véhiculer comme angoisse (de mort) et désir (sexuel) d'agression¹³⁷³ ». Au bout de quelques jours, l'état de Hirshel s'améliore, il recommence à dormir et ses maux de tête disparaissent ; il se remet à jouer aux échecs, à se promener dans le jardin où, malgré le travail exténuant que cela représente pour lui, il est heureux d'aider Shrantzel à arroser, désherber, et abattre les arbres¹³⁷⁴.

Et, dans la douceur de l'automne Hirshel se sent mieux. En pensant à sa vie à la boutique il est soudain pris d'une jalousie féroce à l'encontre de Gatzel Stein, « double » de Hirshel : tous deux travaillent à la boutique -d'abord comme employés, avant que Hirshel ne s'affirme comme patron ; tous deux sont amoureux de Blouma (Gatzel Stein surpris par Hirshel rôdant autour de sa maison) ; tous deux sont rejetés par Blouma ; l'un sain d'esprit, l'autre malade, puis en voie de guérison. La jalousie déclenche chez Hirshel le besoin de sortir de la situation dans laquelle il se trouve. Il se dit qu'il est temps de faire son service militaire et de « racheter son fils¹³⁷⁵ » : régler la somme due au Cohen à cause de la circoncision tardive ; se racheter lui-même en tant que fils de famille, c'est à dire assumer son rôle d'héritier, et comme fils d'une communauté, prendre ses responsabilités parentales. D'ailleurs, il pense à son père, à Mina et son eau de Cologne et

¹³⁷¹ D. Anzieu, *Le Moi-peau* p 239

¹³⁷² *Sipour Pashout*, p 164 "גרגרים של ברזל וזרניך ... ושומף ראשו בפורשין"

¹³⁷³ S. Rabinovitch, *Un écrit quotidien à l'hôpital psychiatrique*, thèse de médecine, 1968, Paris cité par M. Mannoni dans *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, p 58

¹³⁷⁴ *Sipour Pashout*, p 164

¹³⁷⁵ Ibid. p 165

souhaite que sa femme et son fils se portent bien¹³⁷⁶. Celle-ci, ne pouvant allaiter Meshoulam, ironie du nom tiré de la racine *š-l-m* parfait en hébreu mais qui symbolise en même temps les manques du frère-poète peu prospère de Barouch Meïr - engage une nourrice de la campagne dont elle et les deux mères sont satisfaites.

« La veille du shabbat *Nitzavim vayelexh*¹³⁷⁷ », -allusion à Moïse qui annonce à son peuple qu'à cause de son vieil âge il cesse de leur servir de guide mais qui leur prédit la victoire et leur conseille d'être « forts et vaillants¹³⁷⁸ »-, une lettre de Langsam prévient les parents que Hirshel peut rentrer chez lui et souhaite qu'un proche vienne le chercher¹³⁷⁹. A la fin du shabbat de *selihot* (*prières de pardon*), date symbolique dans le récit, « avant les Grandes Fêtes, point culminant du calendrier religieux¹³⁸⁰ », Barouch Meïr se rend à Lemberg où Hirshel vient de passer trois mois (fin juillet à fin septembre), pour le ramener à la maison. Geste symbolique d'un père qui s'excuse. Absence de la mère (trop occupée à gérer la boutique). « Il n'est plus fou ; son père a acquis une place dans sa vie¹³⁸¹ ». Hirshel, paisible, reposé et bien dans sa peau, embrasse son père qui lui pose des questions sans importance ; Barouch Meïr annonce à Langsam qu'à Shiboush tous pensent que Hirshel est interné pour échapper au service militaire¹³⁸². Dénî de la réalité et agressivité envers le médecin qui sauve son fils. Dans le wagon, Hirshel veut remercier son père mais ému, prend sa main et se tait afin de ne pas pleurer¹³⁸³. Symbiose de l'enfance un instant retrouvée.

La peur profonde de Hirshel –celle d'être devenu fou-, lui permet de sortir de son *assujettissement* et de trouver sa propre place lui qui n'a jamais été *l'objet de désir de sa mère*¹³⁸⁴. Et, l'expérience terrifiante vécue à l'asile conduit Hirshel à « redevenir normal » et à pouvoir rentrer chez lui¹³⁸⁵. L'ensemble des chocs, isolement, soins, autres pensionnaires, naissance de son fils et l'aide du *transfert-contre transfert*¹³⁸⁶ qui s'établit entre lui et Langsam, déclenchent son processus de maturation.

¹³⁷⁶ Ibid. pp 165-166

¹³⁷⁷ Ibid. p 166

¹³⁷⁸ La Bible, *Le Deuteronome*, 31,6 « Soyez forts et vaillants ! Ne vous laissez pas intimider par eux ! Car l'Éternel ton Dieu marche lui-même avec toi ; il ne te laissera pas succomber, il ne t'abandonnera point ! »

¹³⁷⁹ *Sipour Pashout*, p 166

¹³⁸⁰ A. Band, *Nostalgia and Nightmare*, p 250

¹³⁸¹ J.C. Rolland, *Guérir du mal d'aimer*, p 85

¹³⁸² *Sipour Pashout*, p 170

¹³⁸³ Ibid. p 170

¹³⁸⁴ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, p 191

¹³⁸⁵ S. Green, *Not a Simple Story*, p 97

¹³⁸⁶ Voir Glossaire termes psychanalytiques, p 410 pour transfert et p 400 pour contre transfert

Hirshel, Mina, les enfants

Pendant l'absence de Hirshel les choses ont changées. Au cours du trajet de retour, Barouch Meïr hésite à parler des procès à son fils, celui concernant la vente des médicaments qu'il pourrait perdre et celui de la vente de peinture qu'il a gagné. Procès, jugement ; l'un en cours, l'autre gagné. A l'image des batailles menées par Hirshel. Médicaments pour guérir des douleurs répandues : affectives (Hirshel et l'auteur) et plus générales (causées par la Première Guerre Mondiale qui dévaste Buczacz) ; peinture pour restaurer les destructions.

L'agitation du train étant suffisante, rien n'est dit ; Hirshel rentre chez lui. Mina accueille son mari, « le nourrisson dans les bras posé dans un coussin blanc comme une tranche de viande rouge¹³⁸⁷ ». La maison reflète « un état d'âme¹³⁸⁸ ». Hirshel salue sa femme et détourne, sans s'émouvoir, son regard de son fils dont les yeux bleus brillent. Un instant, il voudrait « s'excuser de l'avoir mis au monde, de ne l'aimer ni aujourd'hui ni plus tard¹³⁸⁹ ». Reproduisant ainsi le schéma parental des générations précédentes.

Par intervention divine, Hirshel s'habitue à son fils et s'attache à lui. Heureux de le retrouver après son travail il joue avec lui en pensant que ce n'est pas parce que lui a souffert d'un manque d'amour dans son enfance, que son enfant doit se trouver dans la même situation et prend conscience que s'il n'existe pas d'amour entre lui et sa femme il est difficile qu'un enfant soit béni¹³⁹⁰. Hirshel, transformé, capable de discernement, raisonne sainement pour la première fois et se demande si c'est « la règle chez les Juifs de détester leurs épouses¹³⁹¹ ? » G. Sholem appelait Agnon « le Juif des Juifs¹³⁹² » et l'auteur/narrateur de répondre (en se trahissant ?) : « Il est impossible de dire s'il détestait sa femme, mais comme il ne l'aimait pas, il lui semblait qu'il la détestait¹³⁹³ ». Hirshel n'est pas dupe, son cœur est à une autre, dont on ne dit pas le nom, mais il plonge dans son travail ; trop occupé à construire sa vie, bien que Mina reste encore une étrangère à ses yeux, il ne se pose plus de question sur ses sentiments. Plus mature, il n'a plus besoin d'un

¹³⁸⁷ *Sipour Pashout*, p 172 "כשהתינוק מונח על זרועותיה מקופל בכר לבן כמין אומצא בכיינית אדומה"

¹³⁸⁸ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 77

¹³⁸⁹ *Sipour Pashout*, p 172 "ולביקש להתנצל לפניו על שהביאו לעולם ואינו אוהבו ולא יאהוב אותו לעולם"

¹³⁹⁰ *Ibid.* p 172

¹³⁹¹ *Ibid.* p 172 "וכי מדתם של יהודים כך להיות שונאים את נשיהם?"

¹³⁹² H. Weiss, *Agnon and Germany: The presence of the German World in the Writings of S.Y. Agnon*, Bar Ilan University, p 8

¹³⁹³ *Sipour Pashout*, p 173 "אי אפשר לומר שהוא שונא את אשתו, אלא מאחר שאינו אוהבה דומה עליו כאילו הוא שונאה"

objet de substitution et constate que Blouma est remplaçable¹³⁹⁴. S'estimant heureux d'avoir surmonté la souffrance, il accepte la situation plus facilement¹³⁹⁵. Hirshel est passé de l'adolescence, centré sur l'amour qui rend vulnérable, au stade adulte centré sur le travail qui lui permet d'assumer une famille. D'ailleurs, le jeune homme n'a plus le temps de se promener et comme sa femme se trouve à ses côtés, Blouma est reléguée petit à petit à la ménagère excentré sur un lieu de travail, loin du centre-ville où il réside. Recentrement sentimental selon un schéma géographique pour Hirshel résigné, qui respecte en bon fils, l'ordre social.

Après s'être promené dans Shiboush seul et avec Tauber, Hirshel se promène maintenant avec Mina¹³⁹⁶. Le jeune couple semble heureux. Rassuré par la « fonction paternelle » du médecin¹³⁹⁷, il a pris de l'embonpoint et sa femme, transformée par son rôle de mère et la vie domestique, ne ressemble plus à une fille de seigneur. Au milieu de la foule, bavardant avec d'autres couples qu'ils croisent, il n'a pas besoin de lui faire la conversation¹³⁹⁸. La visite d'une maison neuve évoque la possibilité d'une vie hors du choix maternel.

Un jour, dans Shiboush en pleine expansion économique et grouillant de monde, le socialiste Knabenhout qui termine un discours, sort de la salle avec un groupe d'amis et s'approche d'une jeune fille qui se tient à l'écart. Au même instant, Hirshel qui se promène avec Mina et Sophia, arrête soudain sa conversation mondaine lorsque Blouma, qu'il n'a pas vu depuis six mois, apparaît devant lui et parle à Knabenhout. Mina a envie de poser des questions mais n'y arrive pas ; *refoulement* ; subtilité d'une femme qui a mûri, qui retrouve son mari et désire tourner une page ; même Sophia aurait pu donner son avis, mais la tristesse causée par l'absence de son mari, l'empêche de s'intéresser aux autres¹³⁹⁹. « Hirshel est silencieux comme si le maître des songes avait recouvert ses yeux d'un voile¹⁴⁰⁰ ». Distance entre lui et son passé. « *L'état naissant* est transitoire par définition¹⁴⁰¹ ». Travail de deuil en mouvement. « ... L'épreuve de la réalité a montré que l'objet aimé n'existe plus et elle somme alors l'endeuillé de soustraire toute sa libido de ses

¹³⁹⁴ Ibid. p 175

¹³⁹⁵ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 21

¹³⁹⁶ *Sipour Pashout*, p 176

¹³⁹⁷ O. Soulier, *La digestion, Les clefs du poids, les formes, les dépendances*, p 31

¹³⁹⁸ *Sipour Pashout*, p 177

¹³⁹⁹ Ibid. pp 180-181

¹⁴⁰⁰ Ibid. p 180 "דמום עומד הירשל כאילו בא בעל החלומות ונתן פרוזמא של חלום על עיניו"

¹⁴⁰¹ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, p 62

attachements à cet objet¹⁴⁰² ». Le narrateur passe de cet événement à l'immense voute céleste où les étoiles apparaissent puis aux boutiques qui s'ouvrent et qui incitent à la promenade. D'un détail à l'immensité de l'univers ; d'un instant, souvenir poétique et sentimental, à la vie qui reprend.

Et celle-ci, en effet, continue : Hirshel s'active et prend des initiatives. Sophia, qui n'a toujours pas d'enfants, se rapproche de Mina et joue avec son fils. Le procès concernant la vente des médicaments n'a pas lieu, le plaignant ayant retiré sa plainte. Hirshel qui met toute son énergie dans son travail « répartit son temps entre sa femme et la boutique, du temps pour la marchandise et un moment en société¹⁴⁰³ ». Dans sa maison à nouveau ouverte, Hirshel reçoit ses amis une fois par semaine. Ce jour-là, ils allument la grande lampe (situation claire), et sur la table recouverte d'une nappe blanche et d'un chemin de table posé en biais sont présentés « toutes sortes de pâtisseries, certains en forme de demi-lune certains en forme de cœur¹⁴⁰⁴ ». Symboles romantiques pour jeune couple dont les liens se resserrent. Substitution aux gâteaux de Blouma. Les invités assis, se réchauffent en buvant une tasse de café moins fort que celui que buvait Hirshel avant son séjour à Lemberg ; violence disparue, dépendance vaincue -de Blouma comme de ses parents qui parfois, après leur journée de travail, viennent lui rendre visite¹⁴⁰⁵- ; équilibre trouvé.

Quant à Blouma, elle refuse toujours d'épouser Gatzel, qui a trois sœurs dans le récit comme Agnon dans la réalité (qui oublie volontairement un frère duquel il n'est pas proche) et qui gagne pourtant mieux sa vie qu'elle. Mais l'étrange jeune fille, n'ayant pu épouser l'élue de son cœur, reste célibataire¹⁴⁰⁶. Masochisme dans lequel Blouma s'enferme.

Hirshel, -qui n'a vu Blouma que deux fois brièvement depuis son départ-, et sa mère, lui reprochent de ne pas leur rendre visite et de ne pas demander des nouvelles du nouveau-né. Pourtant, bien que le narrateur confie que lorsque Hirshel pense à Blouma « son cœur n'est pas « en tempête¹⁴⁰⁷ », le jeune homme se demande si Mina mourait, Dieu l'en préserve, Blouma l'épouserait. Désir inconscient confirmé par la négation : « il

¹⁴⁰² S. Freud, *Deuil et mélancolie*, p 47

¹⁴⁰³ *Sipour Pashout*, p 182 "עת לשחק עם אשתו ועת לבוא לחנות עת לעסוק בסחורה ועת להוציא שעה קלה עם הבריות"

¹⁴⁰⁴ Ibid. p 182

¹⁴⁰⁵ Ibid.182-183

¹⁴⁰⁶ Ibid. p 185

¹⁴⁰⁷ Ibid. p 186 "לבו אינו סוער"

ne souhaite pas que sa femme meurt...¹⁴⁰⁸ ». Le narrateur ironique prend la défense de Hirshel, suggérant que si elle ne l'épouse pas par amour, peut-être le ferait-elle par compassion envers le fils qui serait orphelin¹⁴⁰⁹. Ce mot plait à Hirshel qui se met à appeler ainsi Meshoulam ce qui choque Mina lorsqu'elle l'entend la première fois et, si ses oreilles s'y habituent son esprit n'y parvient pas¹⁴¹⁰. *Acte symptomatique* de Hirshel qui projette sur son fils son sentiment personnel d'orphelin et de « mère morte » et qui exprime également son désir de se remplacer sa femme par Blouma.

Le désir inconscient et le comportement de Hirshel se reflètent sur Meshoulam, qui est atteint alors par toutes les maladies infantiles qui l'empêchent de se développer normalement. Alors, comme pour compenser ce désamour du père, son entourage oscille d'un excès à un autre, d'un remède de grand-mère à celui « de sorcier ». Devant le manque de succès, Hirshel se met à penser que seule Blouma pourrait le guérir¹⁴¹¹. Provoquer inconsciemment la maladie pour revoir sa bien-aimée. Hirshel ne cesse d'y penser et imagine son fils entre lui et Blouma, mais lorsqu'il prend soudain conscience de son égoïsme, il se pince la bouche « afin de ne pas éveiller le courroux du Grand contre lui¹⁴¹² », reproduisant ainsi *l'acte symptomatique* de sa mère à laquelle il *s'identifie* à cet instant¹⁴¹³. « Il est à remarquer que, dans ces identifications, le moi copie une fois la personne non aimée, l'autre fois au contraire la personne aimée. Il ne doit pas non plus nous échapper que l'identification est, les deux fois, partielle, extrêmement limitée, et n'emprunte qu'un seul trait à la personne-objet¹⁴¹⁴ ». Retour inconscient au sort qui pèse sur les descendants Klinger. Brin d'humour pour une pensée à la troisième personne du singulier ; distance prise vis-à-vis de ses pensées meurtrières. L'écriture du texte suit un processus psychanalytique : formulation d'un problème ; prise de conscience ; libération. Même si l'acte symptomatique qui l'associe à sa mère demeure inconscient.

Pour venir en aide à Mina, épuisée, sa mère emmène Meshoulam à Malikrovik. Reproduction du schéma Klinger/Tzirel, Tzirel/Hirshel. Se décharger d'un problème et en même temps donner une seconde chance à la génération des parents¹⁴¹⁵ ; situation qui

¹⁴⁰⁸ Ibid. p 186 "חס ושלוים שביקש על אשתו שתמות"

¹⁴⁰⁹ Ibid. pp 186-187

¹⁴¹⁰ Ibid. p 187

¹⁴¹¹ Ibid. p 187

¹⁴¹² Ibid. pp 187-188 "ונושך בשפתיו שלא לעורר חמת הגדול עצמו"

¹⁴¹³ S. Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi* dans *Essais de psychanalyse*, p 189

¹⁴¹⁴ Ibid. pp 189-190

¹⁴¹⁵ A. Oz, *The Silence of Heaven*, p 40

permet toutefois de créer une nouvelle intimité pour le couple. Et, un soir, alors que le couple se couche tôt, Mina se réveille une heure après à cause des habitudes prises depuis la naissance de son fils. Petit à petit, Hirshel sent son cœur battre à l'idée d'être seul dans la pièce avec Mina. Emu il entend sa respiration. Etat naissant, moment de « *sexualité extraordinaire*¹⁴¹⁶ ». Dans la nuit silencieuse, la couverture bouge et Hirshel embrasse Mina, endormie, sur ses lèvres. Lorsqu'elle lui demande « Tu es là, Heinrich¹⁴¹⁷ », Hirshel, en guise de réponse, l'enlace très fort¹⁴¹⁸. Comme si, ayant pris conscience d'un désir aussi terrible que la mort de sa femme, Hirshel libéré, se permet d'aimer. Sentiment d'amour, pacte conclu avec lui-même après avoir admis ses limites, et le fait « que tout n'est pas possible¹⁴¹⁹ ». Et, selon un dicton hassidique, « Lorsque les voix de deux personnes qui ne savent pas chanter s'élèvent, un miracle s'accomplit¹⁴²⁰ ».

Mina, au visage souriant, occupée par les affaires domestiques, ne s'ennuie plus. « Le nid est une cachette de la vie ailée¹⁴²¹ ». Parallèle avec le passage au début du récit où le narrateur compare Hirshel et Blouma à deux tourtereaux. Et, même si le visage de Mina avait pris des rides aux tempes, Hirshel, attendri, les appelle « sacs à baisers », « à cause des choses mélangées entre lui et elle¹⁴²² ». Intimité heureuse dès le réveil autour d'un café chaud où Mina en robe de chambre prépare le petit déjeuner de Hirshel qui aime la regarder ; elle raconte ses rêves, lui tente de les expliquer puis à chaque repas « la même scène se répète avec une variante¹⁴²³ ». « Nos sources disent qu'un rêve qui n'est pas expliqué ressemble à une lettre qui n'est pas ouverte¹⁴²⁴ ».

Hirshel, fasciné par les yeux étincelants de Mina, pense encore parfois à Blouma en se disant qu'elle ne l'a pas aimé, qu'elle n'aimera personne et qu'« elle ne se marie pas de crainte que quelqu'un jouisse d'elle¹⁴²⁵ ». Jouissance possible ou impossible ? Oz accuse « la frigidité latente de Blouma » d'assombrir la vie de Hirshel¹⁴²⁶ alors que Ben Dov dans son article *Blouma serait-elle frigide*¹⁴²⁷ ? contredit les propos d'Oz en écrivant qu'« une

¹⁴¹⁶ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, pp 19-20

¹⁴¹⁷ *Sipour Pashout*, p 189 "אתה כאן היינריך"

¹⁴¹⁸ Ibid. p 189

¹⁴¹⁹ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, pp 108-109

¹⁴²⁰ A. Diamant, *The New Jewish Wedding* p 122

¹⁴²¹ G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, p 95

¹⁴²² *Sipour Pashout*, p 189 "מפני הדברים המעורבין בינו לבינה"

¹⁴²³ Ibid. pp 189-190

¹⁴²⁴ R. Netzer, *La folie et le chant des mendiants aveugles*, p 31

¹⁴²⁵ *Sipour Pashout*, p 190 "אינה נישאת מפני שעינה צרה שמא יהנה אדם הימנה"

¹⁴²⁶ A. Oz, *The silence of Heaven*, p 53

¹⁴²⁷ N. Ben Dov, *Blouma serait-elle frigide ?* עלי שיה קיץ 1994 ע 43, האם בלומה פריגידיה ?

femme frigide est un concept qui appartient au monde des valeurs du chauvinisme masculin¹⁴²⁸ ». Pensée de Hirshel qui serait une rationalisation infantile lui permettant d'éviter « une complication émotionnelle effrayante¹⁴²⁹ ».

De cet amour, Mina est à nouveau enceinte, ce qui ne l'empêche pas de vaquer à ses occupations domestiques et de « confectionner des petits vêtements¹⁴³⁰ » alors que son ventre s'arrondit.

La vie suit son cours ; Hirshel, en paix avec lui-même et le reste du monde, comme l'est Barouch Meïr son père, est occupé par la boutique à l'approche des fêtes et ne s'intéresse ni aux vêtements de sa femme, ni à ceux du bébé.

Lorsque Hirshel et Mina retrouvent leur fils Meshoulam qui se développe difficilement à la ferme, Hirshel cesse de l'appeler « mon orphelin¹⁴³¹ » et s'amuse avec lui. Sociable, il bavarde avec les habitants de la ferme et des alentours pendant que Mina apprend à cuisiner avec sa mère. Le jeune couple profite de la neige « qui chante sous leurs pas¹⁴³² ». Un jour, alors qu'ils se promènent, ils voient un aveugle dans la neige qui grattait un instrument en chantant. Dans l'esprit de Hirshel, l'aveugle évoque sa position face à Blouma ainsi que celui des histoires du Docteur Langsam et sa chanson sans fin. Mendiant, motif récurrent du récit, qui met Hirshel mal à l'aise. Après s'être arrêté un instant en silence pour l'écouter, Hirshel saisit soudain le bras de sa femme¹⁴³³ et dit : « Allons »¹⁴³⁴. Décision ferme de quitter, la dureté de sa voix étonne Mina. En partant, Hirshel retourne vers le chanteur et lui jette une grosse pièce (comme Emma Bovary avec L'Aveugle). La donne-t-il au mendiant car son chant enrichit son âme¹⁴³⁵ ? Argent sonnante, pour tourner définitivement une page avec le passé. Un moment troublé, l'humeur de Hirshel s'apaise doucement. En repensant à Mina qui avait appris à jouer du piano, il lui en sait gré de ne pas lui avoir demandé un piano et de ne pas lui avoir fatigué les oreilles avec la musique¹⁴³⁶. Evocation d'Emma Bovary¹⁴³⁷. Pour G. Shaked, en se détachant du monde

¹⁴²⁸ Ibid. p 44

¹⁴²⁹ Ibid. p 44

¹⁴³⁰ *Sipour Pashout*, 190

¹⁴³¹ Ibid. pp 190-191

¹⁴³² Ibid. p 191 "השלג מנגן תחת רגליהם"

¹⁴³³ G. Flaubert, *Madame Bovary*, p 325 «Mais Léon tira vivement une pièce blanche de sa poche et saisit Emma par le bras ».

¹⁴³⁴ *Sipour Pashout*, p 192 "גלך"

¹⁴³⁵ R. Netzer, *La folie et les chants des mendiants aveugles*, p 28

¹⁴³⁶ *Sipour Pashout*, p 192

¹⁴³⁷ G. Flaubert, *Madame Bovary*, p 117« Emma abandonna la musique. Pourquoi jouer ? Qui l'entendrait ? Puisqu'elle ne pourrait jamais, en robe de velours à manches courtes, sur un piano d'Erard, dans un concert,

ténébreux, Hirshel peut enfin se rapprocher de sa femme¹⁴³⁸. Shaked ajoute : « A partir de cet instant, il (Hirshel) souhaite vivre dans la zone claire de la conscience, qui se concrétise dans la vie superficielle de la famille bourgeoise¹⁴³⁹ ».

La fin du récit ressemble au début. Le train qui arrive à Shiboush deux fois par jour amène de nouveaux visages semblables dans l'ensemble, sauf parfois des exceptions comme Tzimlich le marchand d'œufs allemand. Evocation de l'arrivée de Blouma au début de l'histoire. Par association, l'œuf qu'il vend se présente une fois de plus comme symbole d'une naissance imminente¹⁴⁴⁰. Bertha offre un grand repas en l'honneur de leur invité allemand et Guédaliah sort de bonnes bouteilles de vin. Tzirel a changé ; fatiguée, elle ne mange plus comme avant. La seule chose qui la réjouisse c'est que Hirshel et Mina soient à la même table, et elle constate l'absence de Tauber ; mais Hirshel sorti de l'adolescence, a fait des choix, y compris au niveau de ses désirs.

Le nouveau-né arrive sain et heureux, et sa mère se porte bien¹⁴⁴¹. Ses parents se réjouissent « mille fois » à son sujet¹⁴⁴², lui attribuent « mille noms¹⁴⁴³ » et se penchent « mille fois¹⁴⁴⁴ » par jour au-dessus de son berceau. Ironie dans la répétition du nombre mille, quatre fois en deux lignes qui évoque Blouma et les contes. Expression qui souligne la « trivialité d'une famille de petits bourgeois¹⁴⁴⁵ ». On s'étonne de son physique, de ses mimiques et de ses capacités. A l'image de la Bible, on préfère et traite différemment le petit frère : Abel « préféré » à Caïn¹⁴⁴⁶, Isaac à Ismaël¹⁴⁴⁷, Jacob à Esäü¹⁴⁴⁸ (le premier sorti des jumeaux), Joseph¹⁴⁴⁹ à Ruben et ses frères, etc. « *Sipour Pashout* est une histoire de

battant de ses doigts légers les touches d'ivoire, sentir, comme une brise, circuler autour d'elle un murmure d'extase, ce n'était pas la peine de s'ennuyer à étudier ».

¹⁴³⁸ G. Shaked, *La fille du roi et le repas de la mère*, p 144

¹⁴³⁹ Ibid. p 144

¹⁴⁴⁰ *Sipour Pashout*, p 193

¹⁴⁴¹ Ibid. p 194

¹⁴⁴² Ibid. p 194 "אלה שמחות שמחו עליו אבותיו על אותו תינוק"

¹⁴⁴³ Ibid. p 194 "אלה שמות"

¹⁴⁴⁴ Ibid. p 194 "אלה פעמים"

¹⁴⁴⁵ G. Shaked, *La fille du roi et le repas de la mère*, p 142

¹⁴⁴⁶ La Bible, La Genèse, 4,4 « Le Seigneur se montra favorable à Abel et à son offrande. » 4,5 « Mais à Caïn et à son offrande il ne fut pas favorable ».

¹⁴⁴⁷ La Bible, La Genèse, 21,12 « Mais Dieu dit à Abraham : Ne sois pas mécontent au sujet de cet enfant (Ismaël) et de ton esclave : pour tout ce que Sara te dit, obéis à sa voix : car c'est la postérité d'Isaac qui portera ton nom ».

¹⁴⁴⁸ Ibid. La Genèse, 27,41 « Esäü prit Jacob en haine, à cause de la bénédiction que son père lui avait donnée. Et Esäü se dit en lui-même « Le temps du deuil de mon père approche, je ferai périr Jacob mon frère »

¹⁴⁴⁹ Ibid. La Genèse, 37,3 « Or Israël préférait Joseph à ses autres enfants, parce qu'il était le fils de sa vieillesse... »

problèmes familiaux, tout comme la Genèse¹⁴⁵⁰ ». « Meshoulam n'était pas malheureux mais son petit frère était plus heureux que lui¹⁴⁵¹ ». Couple uni, enfant désiré ; contrairement à son frère, enfant de la tourmente. Celui-ci est toujours à la campagne ; bien qu'il manque à ses parents, ceux-ci pensent qu'il se trouve mieux là-bas. Eloigner le souvenir de cette période malheureuse. Si Mina prétend que c'est pour des raisons de santé, Hirshel pense « que l'amour ne peut se diviser en deux¹⁴⁵² ». Pour Mina, le propre de l'amour est de grandir au fur et à mesure alors que pour Hirshel « l'amour n'est possible que si on ne s'interpose pas entre lui et nous¹⁴⁵³ ». Et, malgré la négation du narrateur (qui confirme le contraire) Hirshel ne fait pas uniquement allusion à son fils.

L'histoire se termine sur un paragraphe dans lequel l'auteur/narrateur s'adresse directement au lecteur : « L'histoire de Hirshel et Mina se termine mais pas celle de Blouma. Tout ce qui arrive à Blouma Nacht est un livre à part. Aussi, en ce qui concerne Gatzel Stein et les autres personnages de notre simple histoire, combien d'encre coulera et combien de plumes se casseront pour venir à bout de leurs histoires. Seul Dieu du ciel sait à quel moment (cela se fera)¹⁴⁵⁴ ».

¹⁴⁵⁰ A. Band, entretien du 25 avril 2012

¹⁴⁵¹ *Sipour Pashout*, p 194 "אלא אף משולם לא רע בעולם אלא לאחיו הקטן טוב ממנו"

¹⁴⁵² Ibid. p 194

¹⁴⁵³ Ibid. p 195 "אלא שהיא באה אם אין מי שחוצץ בינה ובינינו"

¹⁴⁵⁴ Ibid. p 195 "תם מעשה הירשל ומעשה מינה אבל מעשי בלומה לא תמו. כל מה שעבר עליה על בלומה נאכט הוא ספר בפני 195
עצמו. אף עניין גציל שטיין שהזכרני כלאחר יד, וכן שאר כל המשוקעים בסיפורנו הפשוט, כמה דיו נשפוך וכמה קולמוסים נשבר לכתוב את מעשיהם"

5.5 Conclusion

Sipour Pashout est « plus qu'un assouvissement compulsif du désir ou une remémoration compulsive dans la configuration répétée qui caractérise à la fois les rêveries et n'importe quelle œuvre d'un auteur ¹⁴⁵⁵ » ; c'est une multitude d'histoires de transformations emboîtées, où, par anamnèses, l'auteur se sert de ses personnages et de son récit pour effectuer un retour rassurant vers le passé, fuite vers l'enfance où, le réel (époque, situation et personnages) est tellement bien suggéré que l'ironie du texte n'est pas « périssable ¹⁴⁵⁶ ». Réel, transformé en un conte –genre qu'Agnon connaît bien-, où le héros, au prix de lutttes dangereuses contre des monstres (extérieurs et intérieurs), se transforme et conquiert sa santé mentale et physique ¹⁴⁵⁷.

A partir d'une situation personnelle, où sous l'effet d'un malaise actuel qui évoque chez l'auteur son enfance et un désir d'antan, celui-ci compose, en mélangeant un matériau passé et présent, une œuvre pour assouvir ce désir ¹⁴⁵⁸. Et, contrairement à ce qu'Agnon prétend, c'est-à-dire : « se moque(r) de Freud et de Jung car « ils sont de ceux qui « tatouent » nos vies », et du symbole « je le déteste plus que toute autre chose. J'aime seulement les choses évidentes... ¹⁴⁵⁹ », dissémine, consciemment et/ou inconsciemment, tout au long du texte une multitude de signes qui maintiennent l'attention, tension et plaisir du lecteur.

Cette simple histoire, qui se déroule en milieu « juif strictement observant, tout comme l'est la famille d'Agnon ¹⁴⁶⁰ », est caractérisée par la problématique du temps qui passe et des évolutions qui s'opèrent : avant et après-guerres (militaires et personnelles), avant et après le départ de Blouma, avant et après le mariage, avant et après la crise de folie, avant et après les enfants...

... Séquences réalistes : descriptions des repas, de vêtements, de la ville, de la boutique, des paysages, de la synagogue, du jardin de la maison de soin, etc. mêlées à d'autres, plus proches de l'esprit des contes, -sort jeté, travail (magique) de Blouma et autres motifs du genre-, au cours desquelles l'auteur ne cesse, grâce aux interventions du

¹⁴⁵⁵ M.A. Skura, *The Literary Use of Psychoanalytic Process*, p 61

¹⁴⁵⁶ Ph. Hamon, *L'ironie littéraire, Essais sur les formes de l'écriture oblique*, p 39

¹⁴⁵⁷ V. Propp, *Morphologie du conte* : de nombreuses fonctions du conte se trouvent dans *Une simple histoire* : l'éloignement de la maison, la mort (symbolique) des parents, l'interdiction, l'agresseur, la victime, le héros quitte sa maison, le héros subit une épreuve qui le prépare à la réception d'un objet ou à un auxiliaire magique, le héros réagit aux actions du futur donateur...

¹⁴⁵⁸ M.A. Skura, *The Literary use of Psychoanalytic Process*, p 60

¹⁴⁵⁹ R. Netzer, *La folie et le chant des mendiants aveugles*, p 31

¹⁴⁶⁰ R. Alter, *Kafka's Father, Agnon's Mother, Bellow's Cousin*, p 49

narrateur (métalepses, questions rhétoriques, etc.), de jouer avec son lecteur ; avant et après la première lecture.

Dans cette simple histoire, si le temps qui passe apporte le changement au sein de la société, il en est de même chez les protagonistes principaux, (trois femmes, un homme, un couple) qui se transforment : Blouma, « pivot autour duquel tourne l'histoire¹⁴⁶¹ », représente « la menace ... tapie dans un coin¹⁴⁶² ». Pendant environ seize ans, les circonstances construisent la jeune fille puis la poussent sous le toit des Horwitz comme pour punir Barouch Meïr qui, en rompant avec sa mère transforme leur vie familiale en cauchemar et, pour accomplir la malédiction jetée par le rabbin sur l'aïeul Klinger : le destin envoie Blouma séduire Hirshel et lui faire perdre la tête ; désir individuel qui va à l'encontre d'une société où « toutes les institutions cherchent à empêcher l'individu de tomber amoureux ou à limiter les effets de cette « chute¹⁴⁶³ ».

Par la suite, lorsque son rôle « magique » est accompli, elle s'en va ; puis, empruntant aux humains le désir d'affirmer son caractère (« fermé »), Blouma perd sa grâce. « Ayant perdu l'homme qu'elle aimait, Blouma se trouvait mieux seule plutôt que l'épouse d'un homme qu'elle mépriserait¹⁴⁶⁴ ». Ebauche d'une réaction féministe mais qui ne s'accorde pas les mêmes droits que Hirshel qui se marie même sans amour. Au choc que provoque son départ, l'âpreté au gain, la peur d'une malédiction et le caractère de Tzirel conduisent Hirshel, partagé entre le désir de comprendre et « l'interdiction de savoir ce qui lui est opposé », à une tension extrême, « véritable partage de sa personnalité en deux¹⁴⁶⁵ » qui le propulse vers cet *état-limite* qu'il traverse. Ce faisant, Hirshel passe de l'enfance à l'adolescence devient père et murit.

Hirshel, qui n'a pas lu les contes « qui jouent un rôle essentiel dans l'éducation¹⁴⁶⁶ » et permettent « de régler les problèmes psychologiques de la croissance... (de) surmonter les déceptions narcissiques, les dilemmes œdipiens...¹⁴⁶⁷ », a choisi de guérir (comme l'auteur qui connaît les effets bénéfiques du genre et qui écrit) et, pour lutter « contre ce qui lui paraît être des inégalités écrasantes¹⁴⁶⁸ », a compris par instinct

¹⁴⁶¹ N. Ben Dov, *Sur la « pointe » comme moyen de mise à nu de l'invisible dans le récit d'Agnon*, p 153

¹⁴⁶² G. Pankow, *Structure familiale et psychose*, p 175 citant Soljenitsyne dans *La maison de Matriona*

¹⁴⁶³ F. Alberoni, *Le choc amoureux*, p 178

¹⁴⁶⁴ S. Green, *Not a Simple Story*, p 88

¹⁴⁶⁵ S. Tisseron, *Les secrets de famille*, p 114

¹⁴⁶⁶ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 18

¹⁴⁶⁷ Ibid. p 18

¹⁴⁶⁸ Ibid. p 19

qu'il ne pourrait réussir qu'en s'éloignant de son cocon familial et des « exigences culturelles de la société¹⁴⁶⁹ » ; après le traitement reçu, il peut enfin affronter la réalité. Mais, pour cela, il lui faut « tuer le père ». Trois étapes symboliques ponctuent le texte : un premier temps, l'apparition du motif de la montre « instance paternelle (qui) s'introduit sous forme voilée¹⁴⁷⁰ » qui évoque le père ; puis, la montre qui s'arrête privant Hirshel de savoir l'heure : « le père s'affirme dans sa présence privatrice¹⁴⁷¹ » ; enfin, par le père qui vient chercher son fils pour le ramener chez lui dans son nouveau rôle de père : « identification au père¹⁴⁷² » ; passage de flambeau pour Hirshel qui, grâce à l'accompagnement du docteur Langsam et « l'espace transitionnel¹⁴⁷³ » que ce dernier crée, passe sa « crise d'adolescence » et, sans se débarrasser de ses maux, « réussit à les intégrer... à les faire siens¹⁴⁷⁴ ». Alors, Hirshel, tout en suivant les règles des *résistances* et des *régressions* du processus psychanalytique, peut se détacher du fantasme de Blouma et vivre un amour plus réel avec Mina, sa femme, présentée comme une enfant gâtée lorsqu'elle apparaît dans l'histoire et qui, en traversant les épreuves de la vie devient patiente, tolérante, docile, forte, s'adaptant aux circonstances, se transformant en mère avec l'arrivée des enfants puis, en amante avec son mari. A travers cette femme, « soumise », au sein d'un couple traditionnel, l'auteur, malgré des sentiments ambivalents, rend un hommage discret à une femme, son épouse qui, à travers crises et naissances, se tient à ses côtés.

Bien que Hirshel soit un « anti-héros », son éloignement de Shiboush symbolise la quête d'un renouveau, le monde étranger qu'il doit affronter, ses monstres qu'il doit vaincre avant de rentrer avec le « trésor »¹⁴⁷⁵.

Le lecteur notera que même le personnage de Tzirel change ; elle qui représente une « pathologie sociale de la vie juive post-traditionnelle¹⁴⁷⁶ » et, la « mère juive » qui, à des moments cruciaux du récit (retour des fiançailles, devant le gâteau chez les Tzimlich, lorsqu'elle accompagne en train son fils à la maison de soin, après la naissance de son petit-fils, etc.), pense, à cause d'un sentiment de culpabilité, à Blouma, sa rivale, qu'elle a

¹⁴⁶⁹ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 45

¹⁴⁷⁰ J. Lacan, *Le séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, p 194

¹⁴⁷¹ Ibid. p 194

¹⁴⁷² Ibid. p 194

¹⁴⁷³ D. Winnicott, *Les objets transitionnels*, p 107

¹⁴⁷⁴ O. Mannoni, *L'adolescence est-elle analysable ?* p 35

¹⁴⁷⁵ R. Netzer, *La folie et le chant des mendiants aveugles*, p 25

¹⁴⁷⁶ R. Alter, *Kafka's Father, Agnon's Mother, Bellow's Cousins*, p 46 dans *Commentary*, Published by American Jewish Committee, NY, Volume 81-2, pp 46-52

maltraitée et violemment écartée de leur vie. Ne mentionnant la jeune fille qu'une seule fois, lors d'une conversation avec Hirshel après la naissance du premier enfant, elle tente, tout au long du récit, de dissimuler son importance et son emprise sur son fils. Toutefois, en permettant à celui-ci de s'éloigner d'elle, elle accepte inconsciemment la transformation qui va s'opérer : voir Hirshel « devenir un homme¹⁴⁷⁷ ». Puis, heureuse que la tempête soit passée, n'ayant plus à craindre le sort et la folie, apaisée, elle se détourne de la nourriture (compensation) lorsque son fils trouve une forme de stabilité dans sa vie.

Quant au motif de la nourriture, celui-ci « constitue... un élément de réalisme¹⁴⁷⁸ » qui ne vise pas seulement « à distraire les lecteurs... (mais) apparaît comme l'un des critères par lesquels le personnage appréhende la réalité du monde qui l'entoure. « Dis-moi ce que tu manges (et comment tu manges) et je te dirai qui tu es¹⁴⁷⁹ ». Tout au long du récit, les scènes de repas sont autant de « révélateurs... moraux¹⁴⁸⁰ », que des symboles « économiques, sociaux et personnels¹⁴⁸¹ » et « le comportement face à la nourriture¹⁴⁸² » est aussi important que le repas lui-même.

Tant que Blouma est présente chez les Horwitz, les menus sont adaptés aux saisons et suivent un ordre naturel et divin. A la suite du départ de Blouma, l'abondance excessive, « proche de la goinfrerie¹⁴⁸³ », que ce soit chez les Guildenhorn (par débauche) ou chez les Tzimlich (par peur de manquer et pour impressionner) soulignent des goûts différents : plus sophistiqués en ville où Sophia cuit des pâtés en croûte et, plus rustiques à la campagne où Bertha sert des ragoûts de viande. Abondance, caractéristique d'une société de consommation florissante. Ces repas, qui se déroulent pour la plupart avant le mariage, indiquent une certaine insouciance. Lorsque les tensions se font sentir au sein du couple Hirshel/Mina, la place de la nourriture devient moins prépondérante comme pour évoquer un manque de nourriture affective et spirituelle. On ne vit plus, on survit (galettes de pommes de terre). Et, tout au long du récit, la nourriture juste et sensible de Blouma, devient alors la réminiscence d'une période heureuse.

¹⁴⁷⁷ M. Benhaïm, *L'ambivalence de la mère*, p 48

¹⁴⁷⁸ E. Rothmund, *La nourriture dans le roman picaresque allemand du XVII^e siècle*, article paru dans *Le roman et la nourriture*, p 25

¹⁴⁷⁹ Ibid. p 25

¹⁴⁸⁰ Ibid. p 25

¹⁴⁸¹ O. Bartna, *Sipour Pashout-le simple ne guérit pas, folie et manque de guérison dans l'œuvre d'Agnon*, dans *Mon corps déchiré s'épanouit : maladie et guérison : articles et extraits littéraires et médicaux*, Editions Carmel, Israël, 2005, pp 144-145

¹⁴⁸² E. Rothmund, *La nourriture dans le roman picaresque allemande du XVII^e siècle*, article paru dans *Le roman et la nourriture*, p 26

¹⁴⁸³ Ibid.p 27

Agnon, qui dès les premières lignes de l'histoire critique la médecine traditionnelle, inefficace et ruineuse, en crée une, vers la fin du récit, mélange de magie *hassidique* et de psychothérapie hors-norme, qui permet à Hirshel de retrouver une vie sociale apparemment stable et qui indique le choix de l'auteur : traitement « entre deux » (matières familières) qui semble efficace. Retour à l'étymologie du nom qu'il s'est donné. Ecriture, thérapie personnelle ; livre(s) qu'il souhaiterait proposer au lecteur en traitement. Identification aux Sages du judaïsme auxquels Agnon emprunte le style, les références et les modèles. Ecriture à laquelle Agnon ajoute son ironie, cet « aire de jeu ¹⁴⁸⁴ » qui trouve ses ramifications dans les noms attribués aux personnages, leurs comportements névrotiques, leurs conversations, leurs ambivalences et leurs contradictions...

Ce faisant, en jouant avec le matériel psychanalytique qu'il maîtrise au moment de l'écriture –seuls deux légers changements ¹⁴⁸⁵ sont effectués entre la première et la deuxième version de l'histoire-, Agnon insert dans le texte rêves, rêveries, lapsus, actes manqués pour dévoiler au lecteur une part de l'inconscient de certains de ses protagonistes : désir de se marier chez Blouma, appréhension d'enfanter chez Mina, réserve de Barouch Meïr vis-à-vis du mariage de son fils, etc. Agnon éclaire également le processus de refoulement chez Hirshel avant sa crise puis, la subtile manière qu'il a de gérer ses désirs lorsqu'il rentre chez lui, après la cure. De tous les personnages, Hirshel est celui dont l'inconscient est le plus complexe : sept « fenêtres » ouvertes dévoilent ses désirs et ses craintes ¹⁴⁸⁶.

Le contenu de la lettre adressée par Agnon à Sadan, dans laquelle l'auteur se penche sur le personnage de Hirshel, se demandant quelles améliorations il aurait pu y apporter, confiant les tourments que cela génère en lui, soulève certaines questions. Pourquoi l'auteur porte-t-il cette histoire dix-huit ans en lui ? Est-ce parce qu'elle se développe sur un terrain réel et qu'il faut le temps de « digestion », de cicatrisation pour que l'auteur puisse travailler la matière d'un traumatisme (abordé à vif dans *Agounot*) ? Pourquoi cette histoire ne quitte-t-elle pas la pensée de l'auteur depuis sa publication ? Est-ce une identification particulière au personnage de Hirshel qui soulève chez l'auteur la

¹⁴⁸⁴ P. Hamon, *L'ironie littéraire, Essais sur les formes de l'écriture oblique*, p 11

¹⁴⁸⁵ En ce qui concerne le sens de l'histoire

¹⁴⁸⁶ Deux au cours des fiançailles (le voleur et les mariés de pailles), une au cours du mariage (les bougies qui représentent le marié et la mariée), la conversation virtuelle avec Mina après le rejet de Blouma, le rêve du café et de la souris, le rêve du bouton recousu, le rêve des mendiants dans la main et de la femme sous cape qui se penche pour lui donner un morceau de gâteau.

question du jeu de transparence/opacité avec son lecteur qui pousse Agnon à se demander s'il n'aurait pas pu affiner cet exercice d'avantage ? D'ailleurs, dans la deuxième version de l'histoire, aucun changement ne concerne le personnage de Hirshel. Pourquoi l'auteur ne mentionne-t-il pas le personnage de Blouma ? Pourquoi ne pense-t-il pas qu'il aurait pu l'améliorer ? Est-ce parce que, dans la réalité, en prenant une distance définitive avec le jeune Czezkes, une jeune fille de son passé le prive d'éléments nécessaires pour étoffer ce caractère ? Part secrète qu'Agnon garde pour lui ? Si le ciel et la terre défient l'auteur, c'est qu'Agnon a le sentiment d'être encore assailli ; pourquoi ? Se serait-il trop attardé sur un secret ? Nitza Ben Dov écrit : « Pour Agnon l'artiste et pour Agnon le protagoniste, malgré et peut être à cause de l'intrusion grinçante de la mère, Blouma est une histoire incessante¹⁴⁸⁷ ». Sur papier et dans la vie ? Est-ce ce traumatisme, représenté par « l'histoire de Blouma », qui maintient l'auteur et certains de ses personnages masculins¹⁴⁸⁸ « en attente » ?

Car Hirshel semble parfait dans son cheminement, tout comme le sont Blouma, Mina et les autres personnages du roman. Contrairement au couple Dina-Yezekiel d'*Agounot*, l'auteur/narrateur, en ravivant la libido du jeune couple, va donner à Hirshel et Mina les moyens de surmonter les problèmes qu'ils rencontrent ; le temps qui s'est écoulé, sépare l'auteur d'un vécu qu'il peut maintenant traiter avec ironie. Agnon, qui trouve dans ce thème une inspiration et un refuge, sait que l'orage est passé, qu'il peut vivre avec ses souvenirs, à l'image de ses protagonistes, et les sublimer. Et, si *Une simple histoire* se termine par une suspension c'est qu'elle correspond à un sentiment personnel de l'auteur. Mélange de pudeur et de génie créatif qui lui permet de prévoir, parce qu'il la porte en lui, que l'évocation d'une blessure personnelle qui nourrit son art poétique, est et sera un thème récurrent dans son œuvre.

¹⁴⁸⁷ N. Ben Dov, *Agnon's Art of Indirection*, p 75

¹⁴⁸⁸ Yezekiel se languit de Freidele dans *Agounot*, Hemdat attend Yael dans *La dune de sable*, Hirshel attend Blouma dans *Une simple histoire*, Manfred Herbst attend Shira dans *Shira*, Isaac Kumer attend Sonya dans *Temol shilshom*...

6. Shira

*« On a qu'une vie », Le temps du désir, P-L Assoun
Si ce n'est maintenant – alors, quand ? Le Talmud, Pirke Avot, 1 :14¹*

« Toutes nos situations cruciales sont sous-tendues par une position d'entre-deux, posture instable ou incrustée dont l'épreuve semble décisive ». D. Sibony²

¹ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 113

² D. Sibony, *L'entre deux*, p 15

6.1 Résumé

Le récit se déroule à Jérusalem, dans les années 30, entre la Première et la Seconde Guerre Mondiale, sur fond de mandat britannique et de révoltes arabes, dans un milieu universitaire où Manfred Herbst, la quarantaine, d'origine allemande, Maître de conférences à l'Université Hébraïque en quête d'une promotion professionnelle qui se fait attendre, tente de terminer son second livre sur les rites mortuaires des pauvres de Byzance. Henrietta, son amour de jeunesse rencontrée à Berlin et depuis son épouse, le libère des soucis de la vie domestique afin de lui permettre de se consacrer à son travail et à sa recherche, tout en courant de bureau en bureau à la recherche de certificats qui permettent à leurs proches de quitter l'Allemagne pour s'installer, comme eux, en Terre d'Israël. Leurs deux filles aînées ont grandi, l'aînée Zohara, tendre et douce, vit dans un kibboutz et la cadette Tamara, militante rebelle et agressive, après avoir terminé ses études se destine à l'enseignement.

Le récit commence à la naissance de leur troisième enfant, une fille, Sarah, qui survient dans ce que le narrateur définit comme étant « le vieil âge » du couple (le lecteur apprendra plus tard qu'Henrietta a trente-sept ans lors de son troisième accouchement), et se déroule sur environ trois ans durant lesquels Henrietta donne naissance à un quatrième enfant, le garçon tant attendu.

Le soir de la naissance de sa troisième fille, en sortant de la clinique où il a accompagné son épouse, Manfred Herbst, pour ne pas rentrer seul chez lui, s'apprête à appeler Lisbeth Neu. Il se dirige vers une cabine téléphonique afin d'appeler la jeune allemande d'une vingtaine d'année, parente éloignée de son maître à penser ; là, il rencontre l'infirmière Shira, arrogante et d'allure masculine ; surpris par la gentillesse de l'infirmière, Herbst l'invite à boire un café. Après avoir passé la soirée ensemble, ils vivent un moment d'intimité chez la jeune femme.

Combattant son désir de se rendre à nouveau chez l'infirmière, Herbst met un mois et demi avant d'y retourner. Celle-ci, heurtée par ce qui semble être de la désinvolture, trouve dorénavant toutes sortes d'excuses pour se refuser à lui tout en l'accueillant gentiment, alternant flirt et reproches. Et, dans les rues de la ville sainte, Herbst se

promène entre deux maisons devenant le témoin d'une ville en effervescence et en prise à de nombreuses tensions, à l'image de celles qu'il vit lui-même.

Rapidement son obsession de Shira et le manque qu'il s'impose accentuent son incapacité d'écrire le poussant dans un profond malaise.

Entre temps, après avoir hésité entre plusieurs compagnons, Zohara, sa fille ainée, donne naissance à un fils. Dès l'annonce de la nouvelle, Herbst et son épouse se rendent au kibboutz où vivent le jeune couple ; là, heureux et insouciant, le Maître de conférences est reçu avec égards ; lui qui fait chambre à part depuis longtemps, partage à nouveau le lit de sa femme qui tombe enceinte. Celle-ci, après avoir gardé l'évènement secret un moment, l'annonce à son mari qui se rapproche d'elle et de sa famille, délaissant son travail pour mieux l'aider dans la gestion des tâches quotidiennes.

Toutefois, ce rapprochement fondé sur des renoncements et des refoulements, crée des tensions au sein du couple et n'empêche pas la frustration de Herbst de s'amplifier entraînant, dans le même processus, l'exaspération d'Henrietta.

Ayant disparue un jour sans laisser d'adresse, le hasard fait que Herbst rencontre Shira en ville devant un magasin de chaussures. Au cours d'une brève conversation, il s'aperçoit que l'infirmière est au courant de la grossesse de sa femme ; elle lui propose de noter sa nouvelle adresse, ce qu'il ne fait pas ; par la suite, pris de regrets, oscillant entre le désir de maintenir son couple et le démon de midi, il se remet à la chercher.

A la suite de la naissance du fils qui déséquilibre l'univers familial exclusivement féminin dans lequel évolue Herbst, l'auteur imagine trois épilogues différents : Herbst retrouve Shira, Herbst avoue à sa femme son écart conjugal et une fin suspendue dans le style d'Agounot et de Sipour Pashout.

6.2 Contexte d'écriture et réception de l'œuvre

Avant de voir le jour sous forme de roman publié à titre posthume par Emounah Yaron, la fille de l'auteur, et selon la volonté de son père³, certains extraits de *Shira* paraissent dans *Louah ha-aretz*, (calendrier de la terre, du pays, du journal), prestigieuse revue littéraire du journal *Ha-aretz* appartenant à Schocken, le mécène d'Agnon, qui paraît au moment des fêtes de *Rosh ha-shanah*, de 1948 à 1955⁴, où tous les auteurs souhaitent être publiés et que tous les intellectuels de l'époque lisent et commentent⁵. Lors de la première publication du roman en 1971, le texte, « évènement littéraire⁶ », composé de quatre livres et d'une seule fin, est perçu comme étant différent des autres œuvres d'Agnon car, plus facile à lire du fait que le récit ne comporte pas plusieurs messages⁷.

Shira, « long roman triste⁸ », « symphonie sans fin⁹ », est un texte non terminé. Les biographes d'Agnon, les chercheurs et critiques littéraires qui se sont penchés sur le roman proposent diverses explications. Même si, comme l'écrit Schocken, « nous ne saurons jamais pourquoi Agnon n'a pas terminé le roman¹⁰ », Arnold Band suppose que la création de l'état d'Israël dérange les plans d'Agnon qui conçoit l'histoire de *Shira* bien avant cet évènement. L'auteur aurait eu, selon Band, du mal à évaluer la nouvelle situation et le changement survenu entre les années 30 où l'on essayait de faire sortir des juifs d'Europe et le début des années 50 où la souveraineté est rendue au peuple Juif, bouleversement qui touche la manière de percevoir le monde qui, selon l'éducation traditionnelle, est centrée autour du concept de l'exil. Pour Agnon, la religion, même s'il ironise à ce sujet, reste l'essence de sa vie. Band précise que le roman *Shira* est écrit dans la partie la plus productive de la vie d'Agnon, entre 1943 et 1953-54 et ce, malgré l'intensité des évènements politiques : la Shoah, les nouvelles terriblement stressantes qui arrivaient, la lutte intense contre les anglais avant la création de l'état, les révoltes arabes puis la guerre

³ S. Houpert, *Agnon entre Hemdat et le Docteur Herbst*, p 25 l'auteur de l'article raconte que lors d'une visite effectuée chez Agnon après son Prix Nobel (1966), Agnon lui montre fièrement le manuscrit de *Shira* dans une armoire. Lorsqu'il lui demande à quel moment le roman sera publié, Agnon répond en haussant les épaules « Qui sait ? »

⁴ En tout soixante-dix pages du premier livre du roman tel qu'il paraît en 1971 et les deux derniers chapitres du deuxième livre

⁵ A. Band lors d'un entretien le 18 janvier 2014

⁶ K.A. Bertini, *Sa chanson*, article paru dans *Yeroushalaym*, 1971, pp 104-118 ici 104

⁷ Ibid. p 104

⁸ N. Ben Dov, *Chair et chanson dans Shira d'Agnon* dans *Nouvelle*, Automne 2004, p 7

⁹ Z. Shamir, *Shira –prototype du nouveau roman israélien*, 'ali siyah, publié par ha-kibboutz ha-meouhad, Automne 1992, p 95

¹⁰ G. Schocken, *La lèpre, motif dans Shira et Jusqu'à l'éternité*, p 227

de 1948 et les premières années de l'état qui étaient des années très difficiles. Pour Band, Agnon qui publie un livre de grande importance par an à cette époque, porte *Shira* clairement en gestation pendant tout ce temps et sait plus ou moins ce qu'il veut en faire puisqu'il connaît très bien l'environnement dans lequel se déroule le roman mais ne le publie pas au cours de sa vie car il ne l'avait pas terminé –du moins la fin-, et que cela ne ressemblait pas tout à fait à ce qu'il aurait souhaité¹¹.

Le critique israélien Gershon Shaked, fait un parallèle entre Herbst et le peuple d'Israël : tous deux vivent une renaissance « à un âge avancé » et, tous deux laissent glisser entre leurs doigts les « miracles » possibles à cause de l'ivresse ressentie ce qui entraîne un échec¹². Robert Alter, quant à lui, note qu'Agnon, tout en écrivant des fictions plus courtes, s'attelle à l'écriture de *Shira*, texte instable¹³, pendant près d'un quart de siècle et souligne la tentative de l'auteur d'articuler à travers les détails romanesques, le rapport entre l'art et la vérité mais n'arrive pas à passer du réalisme à l'allégorie¹⁴. Pour Alter, le subtil réalisme psychosexuel qui émane de *Shira* en fait une œuvre remarquable et ce, malgré les « incertitudes, schémas digressifs et répétitifs » du roman. Dans une note en fin de la version américaine, Alter ironise sur les contributions de « Herbst et de ses collègues cultivateurs de vergers académiques », et se demande en quoi leurs recherches apportent au monde une réponse capable de modifier la politique allemande vis-à-vis des Juifs¹⁵.

Quant à D. Shreibaum, celle-ci note qu'Agnon aborde le problème féminin d'un point de vue masculin et que même *Shira*, femme particulière dans l'œuvre de l'auteur, est noyée dans le texte. *Shira*, indépendante, libérée, « est une femme de substance qui soulève

¹¹ A. Band, entretien du 6 juin 2012

¹² G. Shaked, *By some Miracle, S.Y. Agnon, The Literary Representation of Social Dramas*, p 15 in *Modern Hebrew Literature*, Fall/Winter 1985 Vol II, Published by Institute for the Translation of Hebrew Literature Ltd.

¹³ Ibid. p 16 « dans la première version parue en 1971, le roman se termine par une partie du Chapitre Neuf du Livre Quatre qui inclut l'admiration de Herbst pour un professeur de médecine qui s'injecte une maladie dangereuse afin de trouver une cure (cas historique à l'Université Hébraïque, Shaul Adler) et se termine par la déclaration du narrateur annonçant que *Shira* a disparu et qu'on ne sait pas où la trouver. Dans l'édition suivante parue en 1974 se trouve un supplément sur lequel Agnon avait noté « Dernier Chapitre » dans lequel Herbst rejoint *Shira* à l'hôpital des lépreux. A l'origine, cette fin devait conclure le Livre Trois mais Agnon le mit de côté lorsqu'il commença l'écriture du Livre Quatre. En 1978 on incorpora un autre supplément « Dernier Chapitre » qui se trouve dans cette version, qui correspond au temps fictionnel des chapitre 8-19 du Livre Trois et prépare la découverte que fait Herbst au sujet de *Shira* et de l'hôpital des lépreux tout en explorant une possibilité narrative qui ne se trouve pas ailleurs : la confession que fait Herbst à sa femme de son infidélité ».

¹⁴ R. Alter, Note de fin dans la version américaine de *Shira*, pp 573-574

¹⁵ Ibid. p 576

un grand intérêt ¹⁶» que Herbst poursuit dans la mesure où elle possède des qualités masculines qui lui manquent¹⁷. Pour A. Golomb Hoffman, *Shira* serait comparable à *Docteur Faust* de Mann car les deux romans présentent la richesse de la tradition humaniste allemande tout en offrant l'image d'une Allemagne qui s'effondre et la problématique du corps et de la maladie¹⁸. Pour l'auteur de *Between Exile and Return* Agnon choisit de ne pas terminer le roman en maintenant son processus d'écriture¹⁹.

Dans un article *Shira- épilogue* Gilah Ramirez Raokh écrit que « ce roman est destiné à totalement affaiblir la vie spirituelle des Juifs religieux et séculaires²⁰ » et, ce serait pour ne pas heurter la population religieuse d'Israël qu'Agnon aurait évité de publier ce roman de son vivant²¹.

¹⁶ D. Shreibaum, *L'interprétation des rêves dans l'œuvre de S.Y. Agnon*, p 143

¹⁷ Ibid. p 143

¹⁸ A. Golomb Hoffman, *Between Exile and Return*, p 150

¹⁹ Ibid. p 151

²⁰ G. Ramirez Raokh, *Shira-épilogue*, article publié dans *Moaznaym*, parution d'Octobre 1972 à Mai 1973, Tel Aviv pp 176-183

²¹ M. Abrabach, *Des problèmes de pudeur et la survivance de la famille dans Shira d'Agnon*, publié dans *Ha-doar* pp 243-244

6.3 Analyse du texte

6.3.1 Genre et narration

Shira, « obsession transcendée²² », thérapie²³ à dimension gothique puissante, est un roman encyclopédique, symbolique, réaliste et métaphysique²⁴. Dans l'édition de 1971, le récit de 437 pages se divise en quatre livres : le premier contenant 29 chapitres, le second 25, le troisième 23 et enfin le quatrième 9. Dans la seconde édition de 1974, le récit présente un appendix portant la mention « Chapitre Final » écrit à la main par Agnon et qui clôturait initialement le troisième livre avant que l'auteur n'en reprenne l'écriture²⁵ ; dans la troisième édition de 1978, se trouve un appendix supplémentaire qui propose une troisième fin différente (voir Approche psychanalytique p 264).

Le récit, fiction réaliste la plupart du temps, où les nombreuses répétitions soulignent l'ennui et le malaise de Herbst, est livré ultérieurement, à un lecteur en creux, par un narrateur omniscient qui devient parfois un témoin à connaissance limitée²⁶, s'effaçant par moments pour permettre au protagoniste masculin principal d'exprimer, en style indirect libre, sa pensée. Selon Alter, *Shira* évoque le roman européen du dix-neuvième siècle tout en offrant une démonstration moderniste de l'effondrement des objectifs thématiques romanesques et de ses stratégies contraignantes²⁷.

Il y a plusieurs niveaux d'intervention du narrateur :

- de simples métalepses comme par exemple : « Attardons-nous un moment sur Henrietta²⁸ », « Que vous le croyez ou non, ce repas préparé à la hâte était

²² R. Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, pp221-258 au sujet de l'œuvre de Proust dans le chapitre *Les mondes proustiens*

²³ M.A. Skura, *The Literary use of Psychoanalytic Process*, p 65 citant Iris Murdoch

²⁴ A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 141

²⁵ R. Alter, note en fin de la version américaine de *Shira*, p 573

²⁶ E. Fouxe, *Remarques sur les « défauts » singuliers dans Shira de SY Agnon*, p 78 comme par exemple p p 493 « Henrietta se tut et Manfred se tut également. Ce silence je ne peux l'expliquer », 537 « Je te montrerai Manfred Herbst. Mais je ne te montrerai pas Shira... »

²⁷ R. Alter, note en fin de la version américaine de *Shira*, p 575 « L'adultère comme échappatoire de la platitude et de la monotonie de la société bourgeoise est, bien sûr, l'un des deux ou trois thèmes récurrents du roman traditionnel. Il eut été possible de choisir un environnement plus typique de la bourgeoisie en Palestine dans les années 1930 que celui du milieu de l'Université Hébraïque où les professeurs étaient en grande majorité des Juifs allemands et où conformisme, confiance en soi et statut social étaient les valeurs régnaient. Agnon, qui vivait en marge de l'Université Hébraïque, comptait parmi ses meilleurs amis des membres enseignants et, connaissant très bien ce monde il le transmet à travers son dernier roman avec un œil satirique aiguisé. Pourtant *Shira*, s'avère être quelque chose de très différent d'une reprise hébraïque de *Madame Bovary* et d'*Anna Karénine* dans un environnement académique ».

²⁸ *Shira*, p 13 "נתעכב קצת על הנריאטה"

meilleur que d'autres bien plus longs à préparer²⁹ » ; « Si vous voulez, c'est de l'apathie ; voulez-vous en connaître la raison ? C'est que son cœur est occupé par un autre sujet. Lequel ? Que vous le croyiez ou non, il s'agit de Shira³⁰ » ; « Laissons Krautmeir et tentons de comprendre pourquoi Julian n'est pas attiré par les femmes³¹ », « considérons, je vous prie, et pensons à ce que ressentit Zohara lorsqu'elle découvrit qu'elle était enceinte...³² », « laissons le potager et le verger pour jeter un coup d'œil aux maisons de la ville³³ », « Qu'en savons-nous ? De toutes les manières nous pouvons spéculer et voilà deux spéculations en une³⁴ » etc.

- Ailleurs, le narrateur se fait plus présent : « Je commence par l'essentiel puis raconterai une chose après l'autre³⁵ », « Je rajouterai quelques mots à propos de ce sujet³⁶ », « Je vais clarifier quelque chose qui en a besoin³⁷ », « je sauterai une journée entière qui n'est pas pressée de s'écouler³⁸ », « Je m'arrête au milieu des choses qui ont lieu entre elle et lui et raconte ce qui s'en suit, c'est-à-dire après que Herbst prit congé de Shira³⁹ », « Je ne m'attarderai pas sur les filles, je le ferai lorsque le moment sera venu⁴⁰ », « j'ai mentionné le bureau de Herbst, je rajouterai un mot à ce propos⁴¹ », « Puisque j'ai mentionné Shira, je reviens sur Shira qui est au centre du livre de Shira et tout ce qui touche à Shira touche à l'histoire⁴² », « Je vais passer outre ce qui concerne la nomination au rang de professeur pour revenir à Shira, mais avant cela je dirai encore deux ou trois choses concernant la maison de Herbst⁴³ », « Et maintenant je vais

²⁹ Ibid. p 74 "אם תאמינו ואם לא תאמינו סעודה זו שלא טרחה עליה הרבה עריבה היתה על אוכלים מרוב הסעודות שטרחתן

מרובה"

³⁰ Ibid. p 93 "אם אתם רוצים זו אפטיה, ואם אתם רוצים הרי זה משום שנטרד לבו לענין אחר. ואיזה הוא, אם תאמינו או לא

תאמינו, זו שירה"

³¹ Ibid. p 236 "נניח את קרויטמאיר ונחקור מפני מה אין יוליאן להוט אחר נשים"

³² Ibid. p 357 "נחשוב נא ונהרהר היאך זהרה בשעה שנתגלה לה שנתעברה"

³³ Ibid. p 362 "נניח את גן הירק ואת גנית הפרחים ונסתכל באותם הבתים שבעיר"

³⁴ Ibid. p 408 "מה אנו נודעים, מכל מקום לשער השערות יכולים אנו, והרי שיערנו שתי השערות כאחת"

³⁵ Ibid. p 12 "אפתח בעיקר ואספר דבר אחר דבר"

³⁶ Ibid. p 13 "אוסף כמה מילים לענין שאנו עומדים בו"

³⁷ Ibid. p 13 "אברר דבר שצריך בירור"

³⁸ Ibid. p 15 "מדלג אני על יום שלא אץ לעבור"

³⁹ Ibid. p 29 "אפסיק באמצע ואדלג על דברים שבינו לבינה ואספר ואוסף מה היה אחר כך, היינו לאחר שפירש מנפרד הרבסט

משירה"

⁴⁰ Ibid. p 12 "כאן אני מתעכב על הבנות, כשאגיע אצלן אספר עליהן"

⁴¹ Ibid. p 39 "הזכרתי את חדר ספריו של הרבסט אומר דבר על החדר"

⁴² Ibid. p 295 "והואיל והזכרתי את שירה אחזור אצל שירה, שהיא עיקר ספר שירה וכל הטפל לשירה טפל לספר"

⁴³ Ibid. p 360 "מעביר אני את פרשת הפרופיסורה מפני פרק שירה. אבל קודם לזה אומר עוד שני שלושה דברים על ביתו של

הרבסט"

raconter un peu de la sagesse de la petite Sarah⁴⁴ », « Il est possible que j'exagère mais il y a un peu de vérité dans cette description⁴⁵ », « Après avoir raconté les histoires de Henrietta, Firdaous et Tamara, il me faut raconter les histoires de Sarah...⁴⁶ », « N'ayant pas mentionné une chose que j'aurais du mentionner auparavant je le fais à présent⁴⁷ », « maintenant je me trouve confronté à deux choses différentes et ne sais par laquelle commencer⁴⁸ », « Je ne sais pas à quoi était du ce silence⁴⁹ », « je vais résumer ce qui s'est passé de nouveau chez Herbst⁵⁰ », etc.

- Aussi, à d'autres moments, l'auteur semble faire « des intrusions⁵¹ » : « Comme Lisbeth Neu va occuper un certain nombre de passages dans le livre *Shira* je vais résumer la conversation entre le docteur Herbst et Lisbeth Neu ; toutefois, sans en rapporter les détails, je raconterai globalement ce qu'ils se sont dits⁵² », « Ainsi je clos le premier livre du livre au sujet de l'infirmière Shira et du Docteur Manfred Herbst, je commencerai un autre livre dans lequel je raconterai la suite⁵³ », « Je termine ainsi le second livre de Manfred Herbst et de l'infirmière Shira. Je vais commencer maintenant le Troisième livre sans pour autant commencer avec Herbst ou Shira, mais avec Henrietta, et lorsque j'aurais raconté l'histoire d'Henrietta je reviendrai sur Herbst et Shira, d'abord sur Herbst ensuite sur Shira puis sur les deux à la fois⁵⁴ », « Je laisse Lisbeth Neu de côté, puisqu'elle n'est qu'accessoire, et c'en est assez de Shira, qui n'est pas encore le centre de l'histoire et je prendrai les faits, les uns après les autres et les mettrai à leur place⁵⁵ », « C'est ainsi que commence l'histoire de Manfred

⁴⁴ Ibid. p 373 "ועתה אספר מקצת מחכמתה של שרה הקטנה"

⁴⁵ Ibid. p 358 "אפשר שאני מפריז, מכל מקום מקצת אמת יש בדבר"

⁴⁶ Ibid. p 392 "אחר שסיפרתי מעשה הנריאטה ופירדאוס ותמרה צריכני לספר מעשה שרה..."

⁴⁷ Ibid. p 418 "דבר שהצרכתי לספר קודם ולא סיפרתי אספר עכשיו"

⁴⁸ Ibid. p 475 "עתה עומד אני בין שני עניינים נפרדים ואיני יודע מה אספר תחילה"

⁴⁹ Ibid. p 493 "שתיקה זו איני יודע מהי"

⁵⁰ Ibid. p 169 "על מקצת מה שנתחדש אצל הרבסט אכתוב ואספר"

⁵¹ M. Raimond, *Le roman*, p 119

⁵² *Shira*, p 11 "מחמת שעתידה היא ליסבט ניי לתפוס כמה פרשיות בספר שירה אביא מקצת משיחתם של הדוקטור הרבסט וליסבט"

ניי ולא אביא את שיחתם בצורת שיחה אלא אספר בקירוב שיחתם מה היתה"

⁵³ Ibid. p 165 "בזה סיימתי מחברת אחת מספרם של האחות שירה והדוקטור מנפרד הרבסט ואתחיל ספר אחר ואוסיף ואספר חמשך

הדברים"

⁵⁴ Ibid. p 348 "בזה סיימתי ספר שני מספרו של מנפרד הרבסט והאחות שירה. ועתה אתחיל בספר שלישי, ולא אתחיל לא בהרבסט

ולא בשירה, אלא בהנריאטה ואחר שאספר מעשה הנריאטה אחזור אצל הרבסט ואצל שירה, ואחזור תחילה אצל הרבסט ואחר כך

אצל שירה ואחר כך אצל שניהם כאחד"

⁵⁵ Ibid. p 31 "אניח את ליסבט ניי שאינה אלא טפילה לסיפור, ואניח את שירה שעדיין אינה עיקר הסיפור, ואתפוס את המעשים"

ואקבע מעשה מעשה במקומו"

Herbst et Lisbeth Neu... Il me semble que j'ai clarifié les choses autant qu'il le fallait. Mais cela ne représente pas l'essence de l'histoire. L'essence de l'histoire est l'histoire de Manfred Herbst et celle de l'infirmière Shira. Cette Shira avec laquelle j'ai commencé et, je continuerai à raconter son histoire puisqu'elle touche de près l'histoire de Herbst⁵⁶ », « Mon roman se complique. Une femme, une autre femme et encore une autre femme⁵⁷ » (phrase qui met en évidence la misogynie du narrateur), etc.

6.3.2 Personnages :

Les protagonistes principaux sont présentés par ordre d'importance : la famille Herbst d'origine allemande, non pratiquante⁵⁸, composée de Manfred, son épouse Henrietta et leurs enfants : Zahra, Tamara, auxquels s'ajouteront par la suite Sarah et Gabriel ainsi que Shira l'antireligieuse dont le nom apparaît en titre du roman et Lisbeth Neu, une jeune juive pratiquante.

Le lecteur apprend que le père de Manfred Herbst, Moritz Herbst, originaire d'une petite ville dans le Poznan arrive à Berlin sans argent. Gros travailleur, avec un goût du commerce, son sens des affaires lui permet de devenir associé de l'entreprise dans laquelle il travaille et d'épouser la fille de sa patronne après avoir sauvé cette dernière d'une mauvaise affaire. Pourtant, le nom Herbst ne sera pas rajouté à l'enseigne de la firme qui affiche alors : Rosenthal et cie⁵⁹. Selon le narrateur moralisant, celui-ci meurt alors que son fils est au front, de « cette maladie-là⁶⁰ » (manger des aliments non Casher). Amélia, sa femme, qui n'a pas le sens du commerce vend l'affaire pour quelques milliers de marks qui perdent leur valeur avec l'inflation. A son retour de la guerre, Manfred reprend ses études laïques, payés d'avance par le demi-frère de son père⁶¹ et, lorsque celui-ci est en difficulté c'est un autre parent éloigné qui prend la relève⁶² ; détails qui soulignent l'importance accordée à l'éducation dans ce milieu.

⁵⁶ Ibid. p 19 "זה תחילת מעשהו של הדוקטור מנפרד הרבסט עם ליסבט ניי קרובתט של הפרופיסור אלפרד ניי רבו המובהק של הדוקטור הרבסט. דומני שביררתי את הדברים כל כמה שניתנו לביורור. ואין זה עיקר המעשה. עיקר המעשה הוא מעשה מנפרד הרבסט והאחות שירה. זו שירה שפתחתי בה ואוסיף ואספר את מעשיה עד כמה שקרובים הם למעשה הרבסט"

⁵⁷ Ibid. p 316 "הרומן שלי מסתבך והולך. אשה ועוד אשה ועוד אשה..."

⁵⁸ Ibid. p 306

⁵⁹ Ibid. pp 213-214-215

⁶⁰ Ibid. p 216

⁶¹ Ibid. p 216

⁶² Ibid. p 219

Juif assimilé, Manfred découvre fasciné la littérature allemande⁶³ sans approfondir celle de son peuple malgré les cours de religion et de langue hébraïque. En grandissant, conscient des pogroms survenus, il reste pourtant serein, à l'image de la communauté juive d'Allemagne à l'époque⁶⁴ tout en s'intéressant au sionisme puis en apprenant l'hébreu⁶⁵. Méticuleux et consciencieux⁶⁶, il est maniaque de propreté⁶⁷.

Le lecteur apprend que Manfred, brun, grand de taille et robuste, bouche et moustache fine, a le front parcouru par trois rides, les cheveux denses et pas très courts ; son regard souriant est parfois dans le vague⁶⁸ ; il tient sa tête légèrement penchée, porte souvent une cigarette en bouche et lorsqu'il marche, une canne à la main⁶⁹. La description du personnage le place en tête de la qualification différentielle.

Lorsque le narrateur parle de lui dans son univers universitaire, dans son rapport à Shira ou à Lisbeth Neu il l'appelle Herbst et Manfred dans son rôle d'époux, Père Manfred dans son rôle de père et de grand-père ; lorsqu'Henrietta s'adresse à lui c'est en l'appelant Fred⁷⁰, lorsque Shira le taquine ironique c'est Fredchen, Manfredchen ou Docteur Herbst et, dans le milieu universitaire on l'appelle Herbstlein (à noter que le suffixe *lein* en allemand évoque le passé et une version plus petite de la version originale⁷¹). Manfred Herbst est du même âge que son épouse sans qu'aucune autre précision ne soit donnée ; au moment de la quatrième grossesse d'Henrietta il a quarante-trois ans.

Décrit dans son bureau, prenant des notes, incapable de travailler ou en promenades dans les rues de Jérusalem, c'est le protagoniste à la fonctionnalité différentielle la plus importante. Il en est de même en ce qui concerne l'autonomie différentielle puisque le narrateur le suit dans sa vie professionnelle, ses pulsions érotiques, son rôle de père et d'époux, etc.

⁶³ Ibid. p 220

⁶⁴ Ibid. p 219

⁶⁵ Ibid. pp 221-222-223

⁶⁶ Ibid. p 12

⁶⁷ Ibid. p 477

⁶⁸ Ibid. p 85

⁶⁹ Ibid. p 533

⁷⁰ Ibid. p 491

⁷¹ Ibid. p 174 Dartmouth.edu "Une forme diminutive peut être créée pour la plupart des noms en ajoutant les suffixes « chen » et « lein »... ils indiquent une forme plus petite (et souvent plus jeune) que la version originale... En allemand moderne « chen » se trouve plus fréquemment alors que « lein » est confiné aux diminutifs établis dans le passé »

Son épouse Henrietta, une « extraordinaire » femme blonde, au physique sorti tout droit d'un tableau de Rubens⁷², aux membres pleins et fermes, aux cheveux en chignon couvrant à moitié ses oreilles et dégageant son cou⁷³, aux yeux bleu, ni clair ni foncé, qui virent parfois au bleu dur. Intelligente, elle est jolie et habile de ses mains⁷⁴. Tout au long du récit, le narrateur insiste (perspective masculine) sur son vieillissement prématuré dû aux soucis et sur son laisser-aller⁷⁵.

Décrite dans son rôle de mère et d'épouse, dans son travail domestique et courant après les certificats elle vient en seconde position en ce qui concerne la fonctionnalité différentielle et l'autonomie différentielle⁷⁶. Lors d'un entretien, Emounah Yaron me confia que le personnage d'Henrietta est inspiré par Esther Agnon, sa mère et la femme de l'auteur ; après avoir lu le texte, celle-ci aurait d'ailleurs dit à son mari: « J'aimerais rencontrer cette Shira⁷⁷ ». Lorsque le narrateur parle d'elle, il évoque Henrietta ; lorsque son mari s'adresse à elle il l'appelle Henriett et, pour les employées de maison c'est Madame Herbst ou Maitresse Herberist⁷⁸ ; c'est Grand-mère Henrietta lorsque le fils de Zohara naît⁷⁹. Selon les calculs, Henrietta a trente-sept ans lorsqu'elle accouche de Sarah et environ quarante lorsqu'elle donne naissance à son fils.

Peu de détails sont donnés au sujet des premières années d'Henrietta sinon que celle-ci se promenait avec son père, homme conventionnel, qui peignait les environs de Berlin pour une société d'éditions. Elle se souvient qu'au moment même où elle pensait qu'il avait oublié sa présence, il l'appelait pour lui montrer tel arbre, tel autre détail ou telle couleur. On raconte qu'il se comportait convenablement à la maison mais changeait sa manière de parler en présence de ses copains⁸⁰. Lorsqu'Henrietta rencontre Manfred à Berlin, lui étudiant et elle employée dans un magasin de musique, ils se retrouvaient le soir dans le parc fleuri⁸¹. En arrivant en Eretz Israël ils étaient jeunes, affamés (à l'image de l'auteur) et se retrouvaient avec d'autres émigrés sur la plage à Jaffa où ils chantaient des chansons de leurs pays d'origine. Lorsqu'elle s'installe dans une maison en ruine à Bak'a,

⁷² *Shira*, p 41

⁷³ *Ibid.* p 85

⁷⁴ *Ibid.* p 38

⁷⁵ *Ibid.* pp 40-41

⁷⁶ *Ibid.* p 13

⁷⁷ Lors d'un voyage à Jérusalem en octobre 2010

⁷⁸ *Shira*, p 491

⁷⁹ *Ibid.* p 355

⁸⁰ *Ibid.* p 493

⁸¹ *Ibid.* pp 84-85-86

elle la transforme en un nid et crée un jardin avec des arbres fruitiers, des fleurs, des légumes et fertilise les oliviers⁸².

La description des deux filles ainées présente quelques contrastes : « plus tendre que le beurre⁸³ » et « travaillant la terre⁸⁴ » Zohara la plus âgée, splendeur en hébreu, proche de fleur en arabe, est plus chétive que sa sœur cadette, blonde comme sa mère mais plus petite qu'elle puisque née en Allemagne dans les années de famine⁸⁵; elle est sérieuse, attentionnée, douce⁸⁶ et ne prend même pas le temps de manger à table avec ses parents⁸⁷. Son compagnon, Avraham-et-demi, apparaît la plupart du temps ainsi cité (car il mesure deux fois la taille d'un homme normal ; toutefois on ne lui en octroie que la moitié de la taille supplémentaire à cause de sa modestie⁸⁸), mais le narrateur le cite également comme étant « son jeune homme⁸⁹ », « son mari⁹⁰ » et, lorsque Zohara s'adresse à lui ou parle de lui c'est Avraham⁹¹. Le lecteur apprend qu'il a environ vingt-deux ans, qu'il est précis dans son expression et dans ses actions. Les cheveux blonds hirsutes mais la pensée ordonnée, les vêtements en lambeaux mais l'âme intacte, il est aimable et affable⁹².

Contraste également en ce qui concerne Tamara de la racine *t-m-r*, de laquelle dérive le mot datte, fruit astringent qui s'adoucit en murissant ; devant sa désinvolture, sa mère se demande si ce trait de caractère n'est pas dû au sentiment de légèreté éprouvée par le jeune couple qu'elle et Manfred formaient, lors de la naissance de leur cadette. « Pleine d'épines de cactus⁹³ » elle aime les fleurs⁹⁴ ; grande de taille, les joues pleines, le front étroit, elle a de petits yeux et des cheveux couleur bronze, le sourire mystérieux mais le rire franc⁹⁵. Impliquée dans une organisation dissidente de la *Haganah* qui commet des actes terroristes⁹⁶, elle est agressive et n'a pas sa langue dans la poche⁹⁷. Son père, qu'elle appelle Manfred, ne sait pas grand-chose de ses activités⁹⁸.

⁸² Ibid. p 83

⁸³ Ibid. p 40

⁸⁴ Ibid. p 83

⁸⁵ Ibid. p 88

⁸⁶ Ibid. p 90

⁸⁷ Ibid. p 39

⁸⁸ Ibid. p 88

⁸⁹ Ibid. p 278

⁹⁰ Ibid. p 297

⁹¹ Ibid. p 479

⁹² Ibid. p 128

⁹³ Ibid. p 40

⁹⁴ Ibid. p 39

⁹⁵ Ibid. p 88

⁹⁶ Ibid. p 303

Shira (voir croquis pp 443-444-445), grande de taille, d'allure masculine, le visage couvert de tâches de rousseur, portant des lunettes protubérantes, est née en Russie. Marquée par la Première Guerre Mondiale, c'est elle qui raconte son passé à Herbst dès leur seconde rencontre choisissant de commencer le récit en fin d'adolescence⁹⁹ ; et, lorsqu'il tente de deviner son âge, elle avoue ne pas avoir quarante ans sans donner d'autres précisions. Le départ de sa mère qui quitte avec un soldat lorsqu'elle avait trois ans est le seul détail qui nous parvient de sa tendre enfance¹⁰⁰. Elle s'installe en Pologne avec son père sioniste et professeur d'hébreu et, lorsqu'en grandissant celui-ci devient plus sévère elle se rebelle contre son autorité¹⁰¹. Shira, qui selon E. Yaron, est un personnage inspiré par de nombreuses femmes que l'auteur a côtoyées durant sa vie, apparaît le plus souvent sous son nom, parfois comme « l'infirmière Shira », une fois comme « une étrangère (mot à connotation de putain en hébreu)¹⁰² » et quelques fois comme « la sorcière¹⁰³ » lorsque le narrateur dévoile au lecteur l'état d'esprit de Manfred vis-à-vis de l'infirmière. En ce qui concerne la fonctionnalité différentielle Shira, vient en troisième position, apparaissant une seule fois dans son rôle d'infirmière –lorsqu'elle emmène Herbst rendre visite à une jeune malade ; elle est à trois reprises décrite chez elle recevant Herbst et une fois, le rencontrant dans la rue par hasard.

Lisbeth Neu¹⁰⁴, pratiquante¹⁰⁵ aux yeux noirs¹⁰⁶, est belle et modeste (Dina dans *Agounot*¹⁰⁷) tout en manquant d'assurance « comme quelqu'un qui arrive dans un lieu où personne ne le connaît¹⁰⁸ » ; d'ailleurs, sa manière de s'habiller trahit ses difficultés financières¹⁰⁹. Elle a environ vingt-quatre, vingt-cinq ans lorsqu'elle rencontre Herbst. Lisbeth Neu est issue d'une famille allemande qui abandonne maison et biens pour s'installer en Eretz Israël, puis s'appauvrit d'avantage en donnant leur argent à diverses organisations caritatives. Parente distante du Professeur Neu, qu'elle appelle « mon

⁹⁷ Ibid. p 90

⁹⁸ Ibid. p 304

⁹⁹ Ibid. pp 53-63

¹⁰⁰ Ibid. p 62

¹⁰¹ Ibid. p 178

¹⁰² Ibid. p 469

¹⁰³ Ibid. p 451

¹⁰⁴ Ibid. p 500

¹⁰⁵ Ibid. pp 16-17

¹⁰⁶ Ibid. p 14

¹⁰⁷ *Agounot*, p 330 "זיו פניה כבת מלכים...וכל הליכותה בכבוד ובצניעות"

¹⁰⁸ *Shira*, p 11 "כמי שנתגלגל למקום שאין מכירים אותו..."

¹⁰⁹ Ibid. p 10

oncle¹¹⁰ », elle vit avec sa mère très malade¹¹¹ dans un quartier désolé à la périphérie de Jérusalem, où son père, de son vivant, finance la construction d'une école avec une partie de son salaire et une partie prélevée sur l'allocation de sa fille¹¹². Si sa sœur vit à Amsterdam chez une tante de sa mère¹¹³, c'est elle qui a la charge financière de la famille. Le narrateur ne donne aucune indication au sujet de son père.

Le lecteur retrouve plus ou moins fréquemment d'autres personnages qui sont :

- soit en rapport direct avec la famille Herbst tels que : Firdaous l'aide-ménagère¹¹⁴ et Sarini la gouvernante kurde mariée avec huit enfants¹¹⁵, Avraham-et-demi¹¹⁶ ou Avraham-le-long¹¹⁷, l'ami de Zohara et le père de son enfant ou encore d'autres amis de Zohara : Heinz-le-berlinois¹¹⁸ et Heinz-de-Darmstadt¹¹⁹ ainsi qu'Ursula Katz¹²⁰ l'amie de Tamara, le frère de Herbst et ses deux sœurs Victoria et Balfouria¹²¹, les habitants du kibboutz où vit Zohara¹²².
- soit en rapport avec le monde universitaire tels que le Professeur Alfred Neu¹²³, le Professeur Weltfremdt qui enseignait dans une grande université allemande mais qui dut quitter pour s'installer à Jérusalem¹²⁴, sa femme Alfreda Weltfremdt¹²⁵, la fille de Weltfremdt¹²⁶, son neveu Julian en compétition avec son oncle¹²⁷, le Professeur Lemner¹²⁸, le Professeur Modrao¹²⁹, Elisabeth Modrao son épouse, ses enfants, le Professeur Weksler¹³⁰, Professeur

¹¹⁰ Ibid. p 11

¹¹¹ Ibid. p 17

¹¹² Ibid. pp 154-155

¹¹³ Ibid. p 17

¹¹⁴ Ibid. pp 367-370

¹¹⁵ Ibid. pp, 65, 522

¹¹⁶ Ibid. p 88, 120, 129, 146, 148, 270, 271,272,274, 276, 277, 279, 299, 328, 337, 351, 393, 479, 487, 490

¹¹⁷ Ibid. p 126

¹¹⁸ Ibid. p 126, 129, 259, 337

¹¹⁹ Ibid. p 170

¹²⁰ Ibid. p 459, 472, 473, 490, 491

¹²¹ Ibid. p 151

¹²² Ibid. p 326-348

¹²³ Ibid. p 224, 444, 500

¹²⁴ Ibid. pp 36, 72, 76, 92, 132, 138, 174, 208, 279, 291, 292, 295, 308, 394, 419, 444,445, 478, 496, 505, 524,

¹²⁵ Ibid. p 78, 309, 478, 505

¹²⁶ Ibid. p 394

¹²⁷ Ibid. p 36, 79, 92, 109, 121, 208, 236, 279, 287, 288, 289, 290, 309, 310, 312, 313, 315, 421, 444, 507, 535

¹²⁸ Ibid. p 132, 174, 203, 279, 290, 292

¹²⁹ Ibid. p 71

¹³⁰ Ibid. p 108, 132, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 174, 212, 291, 292

Bakhlam¹³¹, Taglicht, universitaire et poète¹³², célibataire « ayant une âme¹³³ », qui traduit les conférences de Weltfremdt de l'allemand à l'hébreu¹³⁴, Hemdat un auteur (représentation d'Agnon jeune auteur amoureux lors de son arrivée à Jaffa¹³⁵) et les élèves de Herbst¹³⁶.

- soit en rapport avec le monde hospitalier ou qui gravitent autour de Shira : l'infirmière Ludmila¹³⁷, Docteur Zahzam¹³⁸, Dr Krautmair¹³⁹, l'infirmière qui présente Sarah à son père, Axelrod¹⁴⁰ l'employé administratif et le fils d'Axelrod¹⁴¹, plusieurs infirmières à la maternité¹⁴², Anita Brick, deux policiers qui arrêtent la voiture du jeune Axelrod alors que Herbst rentre de chez Shira en plein couvre-feu¹⁴³, Schlessinger le jeune homme rencontré dans la rue après une tentative de retrouver Shira¹⁴⁴, le propriétaire du café Zikel¹⁴⁵, Tamima¹⁴⁶, « le grimpeur » à qui Shira est promise par son père, le mari de Shira¹⁴⁷, la dame qui s'occupe de la maison dans la neige où vit le mari de Shira¹⁴⁸, et l'ingénieur maritime¹⁴⁹, etc.

D'autres personnages, comme les jeunes filles qui alimentent le fantasme du narrateur et reflètent déjà la mosaïque humaine de l'époque sont citées une seule fois dans une longue liste qui comporte : des polonaises, russes, ruthènes¹⁵⁰, des séfarades¹⁵¹, des

¹³¹ Ibid. pp 197-198, 279, 361, 375-38, 394, 508

¹³² Ibid. pp 74, 92, 118, 129, 131, 132, 197, 290, 303, 304, 308,309, 310, 312, 315, 368, 386, 456, 459, 473, 537

¹³³ Ibid. p 74

¹³⁴ Ibid. p 76

¹³⁵ A. Band, *De Hemdat au Docteur Ravnitz*, p 1 personnage qui apparaît à plusieurs reprises dans l'œuvre d'Agnon dans *Sœur* (1911), *Les nuits* (1913), *La dune de sable* (1920) etc...

¹³⁶ *Shira*, pp 81,82

¹³⁷ Ibid. p 525

¹³⁸ Ibid. p 296

¹³⁹ Ibid. p 515, 516

¹⁴⁰ Ibid. p 7, 20, 103

¹⁴¹ Ibid. p 103

¹⁴² Ibid. pp 7, 8, 32-34

¹⁴³ Ibid. p 104

¹⁴⁴ Ibid. p 456

¹⁴⁵ Ibid. pp 21, 22, 23

¹⁴⁶ Ibid. pp 159-162

¹⁴⁷ Ibid. pp 57-62

¹⁴⁸ Ibid. pp 58, 59

¹⁴⁹ Ibid. p 112

¹⁵⁰ Ibid. pp 85, 86

¹⁵¹ Ibid. p 86

émigrées d'Espagne¹⁵², des jeunes maghrébines¹⁵³, d'autres en provenance du Yémen¹⁵⁴, d'Iran (royaume de la reine Esther)¹⁵⁵, « des villes libanaises, de Damas, d'Alep, d'Izmir, de Babel et d'autres villes du pays d'Ismaël¹⁵⁶ », sans oublier la présence récurrente des ennemis arabes, britanniques et nazis.

Le récit qui présente peu de commentaires explicites sauf en ce qui concerne Shira (aspect négatif) et Henrietta (aspect positif), offre au lecteur des personnages vivants de différentes générations, du « mentor » aux nouveaux nés, des employés, des professeurs, des jeunes actifs, accomplissant des actions logiques, qui forment la trame d'un milieu professionnel ambitieux et jaloux, tout en offrant un mélange de personnages fictifs de différentes classes sociales¹⁵⁷, -d'anciens riches, émigrés par conviction en Eretz Israël, des intellectuels riches en culture qui ont du mal à joindre les deux bouts-, et de célèbres personnages historiques¹⁵⁸, *name dropping* d'auteurs, de peintres, de musiciens et d'un monarque tous décédés tels que Kant¹⁵⁹, Homère¹⁶⁰, -Schiller¹⁶¹, Lessing, Sophocle, Goethe¹⁶², Aristote, Schlegel¹⁶³-, Rembrandt¹⁶⁴, Mozart¹⁶⁵, Böcklin¹⁶⁶, Felix Mendelssohn-Bartoldy¹⁶⁷, Nietzsche¹⁶⁸, Breughel¹⁶⁹, Heine¹⁷⁰, Balzac¹⁷¹, Frédéric II dit Frédéric-le-Grand, qui imposa à tous les juifs qui se marient d'acheter des assiettes en faïences de ses ateliers royaux¹⁷².

Le nom européen des principaux protagonistes est l'une des seules pré-désignations conventionnelles qui indique une assimilation à la société allemande ou européenne desquelles ils sont, pour la plupart, issus. Le lecteur notera aussi que Shira nomme son ex-

¹⁵² Ibid. p 86

¹⁵³ Ibid. p 86

¹⁵⁴ Ibid. p 86

¹⁵⁵ Ibid. p 87

¹⁵⁶ Ibid. p 87

¹⁵⁷ R. Barthes, *S/Z*, p 95

¹⁵⁸ *Shira*, p 99

¹⁵⁹ Ibid. p 172

¹⁶⁰ Ibid. p 174

¹⁶¹ Ibid. p 434

¹⁶² Ibid. p 374

¹⁶³ Ibid. p 237

¹⁶⁴ Ibid. p 323, 439

¹⁶⁵ Ibid. p 156

¹⁶⁶ Ibid. p 176

¹⁶⁷ Ibid. p 433

¹⁶⁸ Ibid. p 435

¹⁶⁹ Ibid. p 438

¹⁷⁰ Ibid. p 509

¹⁷¹ Ibid. p 515

¹⁷² Ibid. p 172

mari le « grimpeur social », expression reprise par Herbst plus tard lorsqu'il le rencontre dans Jérusalem¹⁷³.

Le texte présente une alternance d'états et d'actions : Herbst devient deux fois père au cours du récit et publie un seul article ; il prend deux décisions (négatives) : ne pas accepter l'invitation de Lisbeth Neu et ne pas noter l'adresse de Shira lorsqu'il la rencontre ; aussi, il se transforme (d'une manière négative) passant d'un « historien déterminé¹⁷⁴ » à un chercheur incapable de terminer son livre à cause de son malaise.

Face à l'homme passif pris dans son malaise, les femmes sont dynamiques. Henrietta, transforme les éventualités en (deux) achèvement(s) par un passage à l'acte en affrontant les difficultés administratives lorsqu'elle se met en quête de certificats pour ses proches et obtient deux certificats pour permettre à deux membres de sa famille de s'installer en Palestine. Elle donne également naissance à deux enfants, s'occupe de sa maison, entretient son jardin et enseigne avec succès les travaux domestiques à ses voisines arabes.

Dès son plus jeune âge, Shira s'oppose à son père et choisit l'homme qu'elle épouse puis le quitte. Cette attitude conflictuelle qu'elle entretient avec son père caractérise par la suite les relations qu'elle a avec les hommes. La seule séquence où le lecteur la suit dans un contexte professionnel, c'est hors de l'hôpital alors qu'elle rend visite à une malade. Aussi, elle décide de se donner ou de se refuser à Herbst, de flirter avec lui avant de disparaître de Jérusalem.

Lisbeth Neu ose passer à l'acte une première fois en demandant à Herbst un rendez-vous sous prétexte de lui poser une question ; par la suite, même lorsqu'elle en aura le désir, elle s'abstiendra de lui écrire afin de ne pas le déranger. Tamara l'activiste ne peut finaliser un acte terroriste mais évolue au cours du récit en terminant ses études ; elle se trouve un emploi et s'adoucit avec le temps ; Zohara travaille en cuisine, à la salle à manger et au potager du kibboutz et donne naissance à un fils.

Selon le schéma canonique du récit ou schéma quinaire¹⁷⁵, Herbst, de son état initial Maître de conférences à l'Université Hébraïque de Jérusalem, est perturbé par Shira puis par l'absence de celle-ci. La dynamique du récit est centrée en grande partie autour de Shira puis du manque de Shira avec un certain nombre de séquences décrivant Herbst dans

¹⁷³ Ibid. p 384

¹⁷⁴ G. Schocken, *La lèpre, motif dans Shira et Jusqu'à l'éternité*, p 228

¹⁷⁵ Y. Reuter, *L'analyse du récit*, p 23

son rôle de père et de mari. Il est possible de considérer qu'Henrietta est par moment, tout comme le sont le noyau familial et la naissance de son fils, des forces équilibrantes mais, dans les chapitres ajoutés Herbst retrouve Shira et son « déséquilibre », ou avoue sa liaison à sa femme, faisant varier l'état final suivant les versions.

Selon le schéma actantiel de Greimas¹⁷⁶, Herbst, dans le rôle thématique de l'homme en crise, serait le sujet, Shira (présente ou absente), l'objet qui ferait également figure d'opposant et la plus grande force agissante, sur lequel se cristallise le mal être de Herbst. Le lecteur notera qu'Henrietta et Lisbeth Neu sont également des forces agissantes, non seulement par leurs actes mais par la tension que crée leur présence dans la vie du protagoniste principal, Manfred Herbst.

Suivant l'analyse de Barthes, le lecteur peut considérer que toutes les activités de Herbst, actions logiques et pour la plupart chronologiques, y compris son travail universitaire, sont des catalyses¹⁷⁷ qui remplissent l'espace d'une fonction cardinale, son malaise. Les actions des personnages secondaires remplissent l'espace-temps du récit pour mieux donner une vue d'ensemble de l'époque et du milieu, mais leurs actions n'ont pas d'effets notoires sur le déroulement de l'intrigue.

Les actions des personnages principaux relatifs au thème de la recherche seront abordées dans l'Approche psychanalytique.

6.3.3 Temps et espace

Le récit se situe donc dans les années 1930, dans cette période entre deux guerres, alors que l'Allemagne applique une politique de plus en plus xénophobe à l'égard des Juifs dont la persécution devient l'un des fondements du nazisme à partir de 1933 avec le boycott de ceux qui exercent une profession libérale : médecins, avocats, propriétaires de commerces, leur retirant dès 1935 le droit de citoyenneté et les empêchant de s'enrôler dans l'armée, puis en 1936 de travailler dans l'industrie, l'éducation, la recherche, etc.

¹⁷⁶ Ibid. p 30 « Greimas a proposé l'un des modèles les plus connus : le *schéma actantiel*. Il est parti d'une hypothèse similaire à celle de Propp pour les actions : si toutes les histoires –au-delà de leur diversité – possèdent une structure commune, c'est sans doute parce que tous les personnages –au-delà de leurs différences apparentes- peuvent être regroupés dans des catégories communes. Il va appeler ces catégories communes –abstraites- de *forces agissantes* (il ne s'agit pas seulement de personnages « humains ») nécessaires à toute intrigue, des *actants* »

¹⁷⁷ R. Barthes, *Le bruissement de la langue*, p 36 « On donne parfois à ce « remplissage » syntagmatique du signe le nom de *catalyse* »

Privés de leurs droits les plus élémentaires (soins médicaux, éducation, vote) une vague d'émigration, rendue possible par les accords *Haavara* entre les nazis et les autorités sionistes en Palestine, permet à 60.000 Juifs allemands d'émigrer vers Eretz Israël emportant avec eux quelques un de leurs biens. Toutefois, l'arrivée entre 1929 et 1939 de plus de 250.000 Juifs en Palestine pousse les autorités britanniques à imposer des limites à l'immigration. Cette vague, la Cinquième '*Aliah*, a vu de nombreux médecins, chercheurs, enseignants et avocats quitter l'Allemagne vers la Palestine¹⁷⁸.

Là, les britanniques font face à deux révoltes ; d'une part l'insurrection des arabes (regroupés dans une organisation militante *La main noire*) contre les sionistes et les britanniques, attaquant les pionniers avec bombes et armes à feu et d'autre part, celle de mouvements Juifs qui s'organisent. En novembre 1935 une chasse à l'homme est lancée contre el Qassam, le chef de l'organisation militante embusqué dans une grotte. Quelques mois plus tard, à la mort de celui-ci ce sont des milliers d'hommes qui l'accompagnent à sa dernière demeure à Haïfa. Révoltés par sa mort, les Arabes s'insurgent en attaquant les Juifs, brûlant et saccageant de nombreuses terres agricoles qui leur appartiennent. Au bout d'un an de révolte, les britanniques forment la Commission Peel afin de mener une enquête.

Dès le début des révoltes arabes, la population palestinienne se scinde en deux clans, les Nachachibi et les Husayni. A la suite des assassinats organisés par le mufti radical de Jérusalem, Haj Amin al Husayni, Raghîb Nachachibi s'exile en Egypte. Pour contrer les attaques des Arabes, les policiers britanniques auxquels se joignent des volontaires juifs, s'organisent pour mener des raids contre les villages arabes en basse Galilée et dans la vallée de Jezril et la milice juive *Irgun* attaque en représailles les marchés et les bus. Ces attaques arabes contre la communauté juive conduisent à la formation de milices comme la *Haganah*.

Lorsque les révoltes prennent fin en 1939, on compte plus de 5000 morts arabes, 400 juifs et 500 britanniques et plus de 10.000 blessés arabes palestiniens.

C'est sur ce fond tourmenté que se déroule l'histoire de *Shira* que lecteur peut évaluer à environ trois ans et ce, en se basant sur l'âge d'Henrietta lors de ses deux derniers accouchements, seuls éléments précis qui permettent ce calcul. Les catégories temporelles convoquées sont claires et soulignent l'importance d'un moment, d'un jour ou d'une saison

¹⁷⁸ Wikipedia, History of the Jews in Germany.

: « le vent du soir ¹⁷⁹ », « ...un jour entier... ¹⁸⁰ », « chaque jour, chaque instant, à toute heure ¹⁸¹ », « et toutes les nuits où je ne travaille pas... ¹⁸² », « lorsqu'arrive la nuit... ¹⁸³ », « Herbst avait déjà terminé ses conférences pour l'hiver ¹⁸⁴ », « A cette heure-ci, Weltfremdt préparait ses conférences pour l'hiver ¹⁸⁵ », « ce petit quartier de Jérusalem était silencieux comme la plupart des jours de shabbat de l'été ¹⁸⁶ », « le dimanche, après que le calme soit revenu... ¹⁸⁷ », « je ne parlerai pas des années entre les émeutes et les contestations... ¹⁸⁸ », « un homme ne peut renoncer à aller en ville une nuit après l'autre ¹⁸⁹ », « alors qu'elle riait, le soleil atteignit le milieu du ciel, c'était midi et l'heure du déjeuner ¹⁹⁰ », « combien de jours était-il resté enfermé chez lui... ¹⁹¹ », « ...fraicheur du soir ¹⁹² », « il n'y a pas une heure où il ne pense pas à elle ¹⁹³ », « le vingt-cinq du mois de Heshvan ¹⁹⁴ », « le crépuscule ¹⁹⁵ », « Taglicht s'assit et resta une demie heure de plus ¹⁹⁶ », « ainsi s'écoulèrent deux trois heures ¹⁹⁷ », « entre temps, la matinée s'était écoulée et l'heure du déjeuner était arrivée ¹⁹⁸ », « leur visite dura quatre jours ¹⁹⁹ », « le soleil brille le jour, la lune et les étoiles la nuit ²⁰⁰ », « un instant plus tard ²⁰¹ », « bénies sont les nuits d'été à Jérusalem ²⁰² », « ce même jour ²⁰³ », etc.

Le texte présente quelques analepses : le premier très tôt dans le récit, lorsque Herbst sort de la clinique pour appeler Lisbeth Neu et que le narrateur raconte en flash-

¹⁷⁹ *Shira*, p 15

¹⁸⁰ Ibid. p 15

¹⁸¹ Ibid. p 15

¹⁸² Ibid. p 64

¹⁸³ Ibid. p 67

¹⁸⁴ Ibid. p 92

¹⁸⁵ Ibid. p 76

¹⁸⁶ Ibid. p 237

¹⁸⁷ Ibid. p 96

¹⁸⁸ Ibid. p 97

¹⁸⁹ Ibid. p 97

¹⁹⁰ Ibid. p 73

¹⁹¹ Ibid. p 80

¹⁹² Ibid. p 84

¹⁹³ Ibid. p 93

¹⁹⁴ Ibid. p 104

¹⁹⁵ Ibid. p 108

¹⁹⁶ Ibid. p 143

¹⁹⁷ Ibid. p 145

¹⁹⁸ Ibid. p 145

¹⁹⁹ Ibid. p 274

²⁰⁰ Ibid. p 298

²⁰¹ Ibid. p 402

²⁰² Ibid. p 409

²⁰³ Ibid. p 487

back leur première rencontre chez Weltfremdt²⁰⁴ ; les flash-back d'Henrietta sont de tendres réminiscences autour des marches qu'elle faisait avec son père²⁰⁵ et des souvenirs de Berlin à l'époque de sa rencontre avec Manfred qu'elle épousera par la suite²⁰⁶ ; analepse à la manière de Shéhérazade lorsque Shira raconte son passé tenant Herbst suspendu à ses paroles²⁰⁷ (Shéhérazade qu'elle évoque par ailleurs²⁰⁸) ; autre analepse qui souligne non seulement le temps passé mais également le désarroi de Shira et sa longue attente, s'inscrit dans le récit lorsque l'infirmière provoque Herbst en distillant l'histoire survenue il y a plus d'un mois et demi avec l'ingénieur maritime²⁰⁹.

Le lecteur notera et des expansions, « temporisation narratives²¹⁰ », qui soulignent l'importance d'un moment :

- les visites de Herbst chez Shira²¹¹
- Shira qui raconte son passé²¹²
- la visite de Taglicht chez Herbst²¹³
- la visite de Herbst chez Shira qui se poursuit par une visite à l'hôpital, puis au café²¹⁴
- la visite au kibboutz lors de la naissance de leur petit fils²¹⁵
- le moment avec Anita Brik au café avant d'obtenir la nouvelle adresse de Shira²¹⁶
- Herbst de retour chez lui ce même soir²¹⁷
- la visite de Herbst chez le libraire²¹⁸
- la journée où il traîne avant de se rendre chez Shira²¹⁹
- Herbst dans son bureau ou accomplissant des travaux domestiques à la maison ; les conversations entre Henrietta et Herbst, etc.

²⁰⁴ Ibid. p 45

²⁰⁵ Ibid. p 493

²⁰⁶ Ibid. pp

²⁰⁷ Ibid. pp 53, 54, 55, 56, 57

²⁰⁸ Ibid. p 58

²⁰⁹ Ibid. pp 112, 113

²¹⁰ U. Eco, *Lector in fabula*, p 92

²¹¹ *Shira* pp 98-104

²¹² Ibid. pp 53-63

²¹³ Ibid. pp 131-143,

²¹⁴ Ibid. pp 232-258

²¹⁵ Ibid. pp 326-348

²¹⁶ Ibid. pp 395-402

²¹⁷ Ibid. pp 404-417

²¹⁸ Ibid. pp 431-440

²¹⁹ Ibid. pp 443-450

Le texte présente de nombreuses ellipses²²⁰ qui couvrent un temps plus ou moins long : « un mois passa puis un autre²²¹ », « plusieurs mois s'écoulèrent, durant lesquels il ne vit pas Lisbeth Neu²²² » ; presque une semaine s'écoule entre la promenade de Herbst et Shira et le retour de Henrietta chez elle²²³, deux périodes d'un mois et demi s'écoulent entre la promenade de Herbst et Shira après la naissance de Sarah et sa seconde visite chez l'infirmière qui suit la cérémonie du Mont Scopus au début de l'année universitaire²²⁴ (au total trois mois); ellipse également plus courte entre le moment où le narrateur mentionne que Shira reste dans les bras de Herbst mais que c'est tard dans la nuit qu'il la quitte²²⁵ ; entre le premier et le second livre du roman, deux ans se sont écoulés ; où, « les jours passent comme à leur habitude²²⁶ » ; entre le moment où Herbst remet son carnet en poche et le moment où le conducteur lui dit « Vous voilà arrivé à votre station²²⁷ ». Ellipse encore, lorsque le temps s'est écoulé et que depuis « les événements consomment le temps et le temps consume la mémoire. C'est pourquoi tout le monde n'a pas besoin de se souvenir à tout moment de choses qu'il vaut mieux oublier²²⁸ », etc.

Bien que l'histoire se situe en grande partie à Jérusalem²²⁹ dont Agnon disait : « De tout Eretz Israël, c'est Jérusalem que j'aime²³⁰ », d'autres villes et villages sont mentionnés : Tel Aviv²³¹, Ashkelon²³², Hébron et Safed²³³, le kibboutz Kfar Ahinoam²³⁴, Kfar Hashiloah²³⁵, Netanya²³⁶, La mer Morte²³⁷, Jéricho²³⁸, Haifa²³⁹, le Liban²⁴⁰, etc. On

²²⁰ G. Genette, *Figures I*, p 218 « une passion violente parle plus vite que les mots ne peuvent la suivre »

²²¹ *Shira*, p 12

²²² *Ibid.* p 12

²²³ *Ibid.* p 65

²²⁴ *Ibid.* p 104

²²⁵ *Ibid.* p 116

²²⁶ *Ibid.* p 298

²²⁷ *Ibid.* p 383

²²⁸ *Ibid.* p 395

²²⁹ *Shira*, p 87, 97, 108, 113, 117, 188, 277, 291, 297, 312, 317, 319, 347, 351, 362, 390, 401, 403, 420, 421, 453, 479, 484, 492, 493, 502, 523, 525, 533, 535

²³⁰ S.Y. Agnon, *Ma chair Estherlein*, p 50

²³¹ *Shira*, p 12, 43, 85, 319, 401

²³² *Ibid.* p 40

²³³ *Ibid.* p 83

²³⁴ *Ibid.* pp 85, 94, 274, 275, 278, 299, 326-348, 345, 347, 351, 355, 374, 382, 389, 392, 471, 479, 520

²³⁵ *Ibid.* p 86

²³⁶ *Ibid.* p 177

²³⁷ *Ibid.* p 180, 186

²³⁸ *Ibid.* p 186, 188

²³⁹ *Ibid.* p 401, 444, 525

²⁴⁰ *Ibid.* p 203, 301, 490

notera également la convocation de villes et pays étrangers tels que : l'Allemagne²⁴¹, les villes de Berlin²⁴², Frankfurt, Leipzig...²⁴³, l'URSS et la Pologne²⁴⁴, Venise et son église Sainte Péruçina²⁴⁵, Paris²⁴⁶, Odessa²⁴⁷, la Grèce²⁴⁸, la Galicie²⁴⁹, la Pologne²⁵⁰, la Lituanie²⁵¹, la Bessarabie²⁵² et l'Amérique.

Jérusalem, qui dans ces années-là se développe (voir carte p 440), est très souvent décrite dans sa vie urbaine par l'évocation de nombreux quartiers tels que Beit Hakerem²⁵³, Rehavya²⁵⁴, le quartier de Bukharan²⁵⁵, Bak'a²⁵⁶, Talpiot²⁵⁷, Nahlat Aḥim²⁵⁸, Nahlat Shiv'a et ses petites maisons²⁵⁹, Kiriyaṯ Anavim²⁶⁰, le quartier de Mekor Hayim²⁶¹, le quartier de Sanhedria²⁶², Meah Shearim²⁶³, la vieille ville et le Mur Ouest²⁶⁴, le campus de l'Université Hébraïque sur le Mont Scopus²⁶⁵, le bâtiment Rosenblum²⁶⁶, la bibliothèque nationale et le musée Bezalel²⁶⁷, les baraques d'Allenby²⁶⁸, la morgue de l'hôpital Hassadah ou celle de Bikour Holim²⁶⁹, la synagogue Emet Veemounah²⁷⁰, le marchand de livres²⁷¹, les lampadaires dans les rues de Jérusalem²⁷², les escaliers que Herbst et Lisbeth Neu

²⁴¹ Ibid. pp 83, 122 etc.

²⁴² Ibid. p 523

²⁴³ Ibid. p 91

²⁴⁴ Ibid. p 53-54

²⁴⁵ Ibid. pp 44-45

²⁴⁶ Ibid. p 113, 138

²⁴⁷ Ibid. p 474

²⁴⁸ Ibid. p 203, 281, 301

²⁴⁹ Ibid. p 474

²⁵⁰ Ibid. p 474

²⁵¹ Ibid. p 474

²⁵² Ibid. p 138

²⁵³ Ibid. p 38, 51, 209

²⁵⁴ Ibid. p 39, 51, 76, 82, 117, 497, 501, 518, 535

²⁵⁵ Ibid. p 39, 67, 87

²⁵⁶ Ibid. p 39, 67, 83, 95, 96, 117, 187, 201, 286, 347, 362, 402, 410, 456, 457, 496, 502, 517, 522

²⁵⁷ Ibid. p 39, 51, 117, 149, 201, 362, 367, 406, 457, 511

²⁵⁸ Ibid. p 82

²⁵⁹ Ibid. p 150

²⁶⁰ Ibid. p 274

²⁶¹ Ibid. p 281, 311, 411, 457, 502, 503, 522

²⁶² Ibid. p 52

²⁶³ Ibid. p 474

²⁶⁴ Ibid. p 421

²⁶⁵ Ibid. p 104, 369, 420

²⁶⁶ Ibid. p 104

²⁶⁷ Ibid. p 161

²⁶⁸ Ibid. p 104

²⁶⁹ Ibid. p 266

²⁷⁰ Ibid. p 165

²⁷¹ Ibid. pp 431-440

²⁷² Ibid. p 29

empruntent pour arriver chez elle²⁷³, la rue Ben Yehouda²⁷⁴, la rue Rav Saadia Gaon²⁷⁵, le boulevard Maimonide²⁷⁶, la rue du Roi George²⁷⁷, La rue Jaffa²⁷⁸, ainsi que les environs « montagnes et plaine²⁷⁹ », qui l'entourent.

Le mode de construction est explicite et permet la conception des lieux. La ville est décrite d'une manière réaliste, plus ou moins détaillée que ce soit l'hôpital où Henrietta accouche²⁸⁰ (salle d'attente, chambres et lits), la maison des Herbst²⁸¹, le bureau spacieux de Herbst et ses nombreux livres²⁸², les plans de Byzance autrefois accrochés aux murs (allusion à un passé florissant)²⁸³, la fenêtre à l'ouest aux rideaux multicolore et la boîte pleine de jolis petits objets en faïences de l'époque de Frédéric II...²⁸⁴, le jardin²⁸⁵, la cuisine²⁸⁶, le domicile de Weltfremdt²⁸⁷, le kibboutz dans lequel vit Zohara²⁸⁸, la Librairie Française²⁸⁹, le café Zikel²⁹⁰, la maison où se trouve l'appartement de Shira²⁹¹, le studio de Shira²⁹² qui possède un lit, une table, une chaise, un tableau suspendu au mur, une cuisine, un lavabo, un magasin de montres²⁹³, la Banque des Emigrants²⁹⁴, etc.

Si le monde urbain est réaliste et si certains lieux ruraux convoqués le sont également comme par exemple l'escapade à la Mer Morte²⁹⁵, d'autres, comme le récit fait par Shira de son passé, la maison dans la neige qu'elle habite durant son court mariage, les routes abimées²⁹⁶, la forêt²⁹⁷, les détails sur la vie en Pologne²⁹⁸ évoquent toutefois l'atmosphère des contes²⁹⁹.

²⁷³ Ibid. p 156

²⁷⁴ Ibid. p 358, 394, 395, 403

²⁷⁵ Ibid. p 499

²⁷⁶ Ibid. p 499, 501

²⁷⁷ Ibid. p 117

²⁷⁸ Ibid. p 64, 149, 358, 502

²⁷⁹ Ibid. p 108

²⁸⁰ Ibid. p 7

²⁸¹ Ibid. pp 9, 83, 97

²⁸² Ibid. pp 39-40, 89, 172

²⁸³ Ibid. p 40

²⁸⁴ Ibid. pp 171-172

²⁸⁵ Ibid. pp 69, 74, 83, 93, 97

²⁸⁶ Ibid. p 74

²⁸⁷ Ibid. p 9, 10, 76

²⁸⁸ Ibid. p 12

²⁸⁹ Ibid. p 14, 394

²⁹⁰ Ibid. p 15

²⁹¹ Ibid. p 24, 98

²⁹² Ibid. p 24, 80, 98 et 99

²⁹³ Ibid. p 38

²⁹⁴ Ibid. p 53

²⁹⁵ Ibid. p 340

²⁹⁶ Ibid. p 55

Byzance, convoquée d'une manière récurrente, est un lieu symbolique³⁰⁰ (voir l'Approche psychanalytique p 270)

6.3.4 Mise en forme du récit

Le critique israélien Gershon Shaked qui analyse les tensions entre l'ordre dramatique et l'épopée, note la différence entre les autres romans d'Agnon et *Shira*, soulignant que si les digressions ont ailleurs des fonctions dramatiques ou comiques, s'ils élargissent ou approfondissent la structure du roman, ils ont ici une fonction épique et ne font pas partie intégrante du drame psychologique³⁰¹ ; jouant un rôle technique important dans le récit³⁰², elles révèlent l'ironie du narrateur tout en exprimant la tension entre la réalité objective du lecteur et la réalité subjective de l'œuvre³⁰³.

Le narrateur qui épouse la plupart du temps le point de vue de Manfred Herbst, utilise des questions rhétoriques pour accentuer le jeu avec le lecteur : « Comment son seul regard pourrait-il le remplir?³⁰⁴ », « Que se passa-t-il ensuite ?³⁰⁵ », « Qui a apporté des fleurs à Henrietta si tôt et pourquoi n'y avait-il pas pensé?³⁰⁶ », « Qu'a-t-il écrit, qu'a-t-il effacé ? Qu'a-t-il ajouté, qu'a-t-il raccourci ?³⁰⁷ », « Combien de mois se sont écoulés depuis ce jour ?³⁰⁸ », « Quand a-t-il dit cela ?³⁰⁹ », « Son rapport à Shira était-il tellement ordinaire ?³¹⁰ », « Que lui (Manfred) était-il arrivé la nuit où Sarah est née ?³¹¹ », « Où est-elle ? Elle n'est pas à l'hôpital, elle n'est pas à la maison, où donc se trouve-t-elle ?³¹² » (évocation de Ben Ouri dans *Agounot*³¹³ et de Blouma dans *Sipour Pashout*³¹⁴), etc.

²⁹⁷ Ibid. p 55

²⁹⁸ Ibid. p 54

²⁹⁹ Ibid. p 58

³⁰⁰ Ibid. p 533

³⁰¹ N. Ezer, *Flirtation in Agnon's Shira*, pp 135-136 citant G. Shaked, *What can a Man do to renew Himself*, p 352

³⁰² A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 174 citant G. Shaked dans *Ce qu'un homme est capable de faire pour se renouveler*, p 295 dans *L'art du récit chez Agnon*, Tel Aviv, 1976

³⁰³ E. Fouxe, *Remarques sur les « défauts » singuliers de Shira de SY Agnon*, Jewish Annual Book, NY 1987-1988, p 77

³⁰⁴ *Shira*, p 21 "והיאך הוא מתמלא מהבטת עיניה בלבד"

³⁰⁵ Ibid. p 29 "אחר כך מה היה?"

³⁰⁶ Ibid. p 33 "מי זה הביא להנראטה פרחים עם בוקר, ולמה לא עלתה על דעתו להביא לה פרחים?"

³⁰⁷ Ibid. p 145 "מה כתב, מה מחק? מה הוסיף, מה גרע?"

³⁰⁸ Ibid. p 323 "כמה חדשים כבר יצאו מאותו היום?"

³⁰⁹ Ibid. p 418 "דבר זה אימתי אמר?"

³¹⁰ Ibid. p 365 "כלום ענייניו עם שירה דברים של מה בכך היו?"

³¹¹ Ibid. p 357 "מה אירעו בליל לידתה של שרה?"

³¹² Ibid. p 450 "בבית החולים אינה, בביתה אינה, אם כן היכן היא?"

³¹³ *Agounot*, p 332 "Où se trouve-t-il (Ben Ouri)?"

³¹⁴ *Sipour Pashout*, p 40 "אבל בלומה נתעלמה" « Mais Blouma avait disparu »

Le lecteur notera également l'ironie du narrateur qui se moque des professeurs de l'Université hébraïque de Jérusalem, mise en valeur par la neutralité du récit et du langage³¹⁵ : professeurs « qui sont tout en ventre, au-dessous et au-dessus, un tronc de cou sur lequel une tête est posée³¹⁶ » ; « Il s'assied à son bureau et ôte une note pour en mettre une autre, il écrit, efface, note, copie et colle citation après citation et change une chose pour une autre plus jolie. L'intelligence des intellectuels n'est pas une pâte dans les mains d'une femme qui la pétrit et en fait un gâteau pour l'anniversaire de la poupée mais agaçante comme une poule dans le poulailler qui vous file entre les mains et qui est remplacée par une autre, non seulement il faut courir après celle que vous vouliez mais il faut de surcroît se débarrasser de celle qui a sauté entre vos mains. Peut-être que l'analogie n'est pas tout à fait exacte mais elle s'applique à la lutte de l'intellectuel avec la matière qu'il travaille. Mais il faut dire que la lutte de Herbst n'est pas vaine car il a accumulé des choses que tout chercheur serait fier d'avoir amassé³¹⁷ » ; « lorsque Herbst commença à rassembler les preuves, celles-ci s'accumulèrent et l'idée s'appauvrit³¹⁸ » ; ironie encore lorsque le narrateur évoque l'utilité du travail universitaire éloigné des matières religieuses³¹⁹, la futilité du travail comparé au massacre des Juifs par Hitler³²⁰, le rapport entre universitaires³²¹, ou lorsqu'il s'agit de trouver une excuse à Lisbeth Neu qui ne reconnaît pas Manfred Herbst lorsqu'elle le rencontre pour la seconde fois dans la clarté de la rue, le narrateur indique que les meubles de la maison de Weltfremdt étaient si noirs qu'elle avait des difficultés à discerner clairement son visage³²² ; ironie toujours lorsque le narrateur indique que, « nombreux sont les vers écrits par les poètes qui ont écrit des poèmes d'amour mais s'ils avaient écrit sur l'amour d'un mari à sa femme, nous n'aurions

³¹⁵ E. Fouxe, *Innocence et feinte naïveté dans la formation du héros agonien, débat récurrent dans Shira*, article publié dans *Dappim, recherche en littérature*, Université de Haïfa 1986, p 141 citant Barouch Hochman

³¹⁶ *Shira*, p 39 "כפרופיסור וולטרפרמד וכפרופיסור למנר שחציו ולמטה הוא כרס ומחציו ולמעלה צואר עבה וראש קטן"

³¹⁷ Ibid. pp 170-171 "יושב לו הרבסט לפני שולחנו ומוציא פתק ומכניס פתק וכותב ומוחק ורושם ומעתיק ומדביק ציטטין בציטטין ומחליף דבר בדבר נאה הימנו. חכמתם של מלומדים אינה כעיסה בידי אשה שתולשת הימנה ועושה עוגה ליום לידתה של בובה, אלא טרדה היא, מעין טרדה על תרנגולות בלוליהן שפושטין יד כלפי אחת ובאה אחרת ופורחת לה לתוך היד, לא די שצריכים לרוץ אחר זו שתכונו לה, אלא צריכים להתייגע עד שנפטרין מזו שקפצה לתוך ידי. אפרש שאין המשל דומה לנמשל, בכל מקום משל הוא ליגיעות שצריך המלומד להתייגע על החומר. ברם צריך להאמר שיגיעותיו של הדוקטור הרבסט לא היו על חנם. זכה הרבסט לאסוף דברים שכל מחבר היה משתבח בהם"

³¹⁸ Ibid. p 171 משחתחיל מחזקו בראיות נתרבו הראיות ונתמעט הרעיון

³¹⁹ Ibid. pp 66, 138, 291

³²⁰ Ibid. 137

³²¹ Ibid. p 76

³²² Ibid. p 10

pas eu de nombreuses poésies³²³ » ; ironie également chez Herbst qui constate en style indirect libre que « la connaissance est si vaste et contenue dans tant de livres qu'aucun chercheur ne peut savoir aujourd'hui ce qu'il trouvera demain » et que parfois, « la bibliographie occupe un tiers du livre et lorsque vous l'examinez, vous vous apercevez que la plupart des livres n'ont aucun rapport avec le sujet³²⁴ » et que la plupart des citations sont tirées de livres sans avoir lu le travail original³²⁵. Ironie agnonienne donc aussi bien chez le narrateur que chez Herbst, le protagoniste principal.

Toujours en style indirect libre, le narrateur nous confie la pensée de Manfred Herbst qui, dès le second paragraphe, s'inquiète au sujet de sa femme : « Comment va-t-elle supporter les peines de l'accouchement et comment va-t-elle appréhender le reste ?³²⁶ » puis, enchaîne : « Ce qui est fait, est fait. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à recevoir la « bonne affaire³²⁷ » (trouvaille dans le texte) qui arrive, sans notre volonté, comme un cadeau du ciel³²⁸ » ; « Mais ce que je dis n'a aucun sens ; je devrais la remercier de l'effort qu'elle a fait pour moi en demandant des nouvelles de ma femme et en fin de compte, je parle comme l'a dit Shira, « au monde et à sa femme³²⁹ », « Ce qui s'est passé était mauvais en soi. Même si j'étais à la recherche de quelque chose de la sorte, maintenant que je l'ai eu, je sais que ce n'est pas cela que je cherchais. Dans sept jours Henrietta rentrera à la maison. Pourvu qu'entre temps les journées se déroulent simplement et sans encombre...³³⁰ », etc.

L'intrigue se passe entre deux pôles, connaissances (science, recherche, compréhension, intelligence, inspiration, critique scientifique) et amour (libido masculine et féminine)³³¹ ; entre réalisme (descriptions, personnages, lieux et temps) et symbolisme (titre, noms, métonymies, métaphores, lieux, etc.).

³²³ Ibid. p 365 "גדולים מעשי הפייטנים שמפייטים שירים על האהבה ואילו על אהבת בעל לאשתו לא מצינו שירים הרבה"

³²⁴ Ibid. p 171 "יש מלומדים שבקראותם מביאה אותנו לידי תמיהה מחמת הביבליוגרפיה שבספריהם שתופסת כשליש הספר, כיון שבודקים אחריהם רואים שרוב הספרים שהזכירו אין להם שייכות עם הספר"

³²⁵ Ibid. p 171

³²⁶ Ibid. p 7 "איכה תעמוד בצער לידה ואיכה תסבול כל השאר?"

³²⁷ Ibid. p 7 מציאה en yiddish : bonne affaire, trouvaille.

³²⁸ Ibid. p 7 "אבל מש שעשוי- עשוי. עכשיו אין לנו אלא לקבל מציאות זו שבאה בהיסח הדעת כמתנה מידי שמים"

³²⁹ Ibid. p 21 "אבל אף אני מדבר שלא כענין, הרי שאני צריך להודות לה על טרחתה שטרחה בשבילי לשאול בשלום אשתי ולבסוף

³³⁰ Ibid. p 36 "אני מדבר, כמו שאמרה שירה, על עולם ואשתו"

³³¹ Ibid. p 36 "אבל כל המעשה מעקירו רע. ואפילו ביקשתי לי מעין זה, עכשיו שהגיע לידי רואה אני שלא כך ביקשתי. בעוד שבע

ימים תחזור הנריאטה לביתה. נעשה נא את הימים שבינתיים בישרות בלא עיכובים"

³³¹ A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 141

L'écriture et le choix des mots reflètent l'indécision et le flottement de Herbst : « il est possible qu'elle l'ait dit et possible qu'elle ne l'ait pas dit³³² », « il est possible qu'il trouve l'appartement de Shira et il est possible qu'il ne trouve pas l'appartement de Shira, il est possible qu'il l'y trouve et possible qu'il ne l'y trouve pas³³³ », « Henrietta se tut et Manfred se tut également. Ce silence je ne peux l'expliquer. Lui n'était pas fatigué d'avoir trop écouté et elle n'était pas fatiguée d'avoir trop parlé. Entre ceci et cela, ni Manfred ni Henrietta, ne bougent³³⁴ », etc.

Pour souligner le milieu ashkénaze duquel sont issus les protagonistes et le contexte dans lequel se déroule le récit, le choix lexical est moderne, peu d'araméen³³⁵ mais inclut de nombreux mots empruntés au vocabulaire yiddish ou européen tels que : une couleur bordeaux foncé³³⁶, journal, autobus³³⁷, automobile³³⁸, discipline³³⁹, retord³⁴⁰, certificat³⁴¹, cigarette³⁴², chaos³⁴³, programme³⁴⁴, couple d'intellectuels³⁴⁵, problèmes³⁴⁶, expériences³⁴⁷, certificats, reconstruction³⁴⁸, légendes³⁴⁹, coquette³⁵⁰, sadique³⁵¹, illusions³⁵². Le lecteur notera l'emploi d'une onomatopée, une bouilloire qui fait « shil, shil³⁵³ », des expressions allemandes telles que : « *Morgenstunde hat Gold in Munde*³⁵⁴ », de mots agnoniens comme « (outil) compteur d'heures³⁵⁵ » pour montre, « livre de

³³² *Shira*, p 381 "אפשר שאמרה ואפשר שלא אמרה"

³³³ Ibid. p 383 "אפשר שהיה מוצא את דירתה של שירה ואפשר שלא היה מוצא את דירתה של שירה, אפשר שהיה מוצא שם ואפשר שלא היה מוצא שם"

³³⁴ Ibid. p 493

³³⁵ Ibid. p 32 « Excellente journée Monsieur » צפרא טבא למרא

³³⁶ Ibid. p 31

³³⁷ Ibid. p 143, 149, 183, 187, 259, 317, 366, 367, 464, 503, 505, 517 אבטובוס

³³⁸ Ibid. p 143, 317, 325 אבטומוביל

³³⁹ Ibid. p 143 דיסציפלינא

³⁴⁰ Ibid. p 150 ריטר, ריטר שבריטרים

³⁴¹ Ibid. p 169, 406, etc. צרטיפיקטים

³⁴² Ibid. p 170 ציגרטה

³⁴³ Ibid. p 176 אנדרלומוסיא

³⁴⁴ Ibid. p 180 פרוגרמא

³⁴⁵ Ibid. p 180 זוג של אינטליגנטים

³⁴⁶ Ibid. p 249 פרובלימות

³⁴⁷ Ibid. p 403 אכספרימנטים

³⁴⁸ Ibid. p 412 ריקונסטרוקציה

³⁴⁹ Ibid. p 418 ליגנדות

³⁵⁰ Ibid. p 452 קוקטית

³⁵¹ Ibid. p 452 סדיסטית

³⁵² Ibid. p 511 אילויות

³⁵³ Ibid. p 239 « L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt »

³⁵⁴ Ibid. p 32

³⁵⁵ Ibid. p 15 כלי שעון, G. Mor dans *Sur les spécificités linguistiques singulières de la langue de SY Agnon dans Shira en rapport avec l'hébreu moderne*, article publié dans Comptes rendus des dix huitièmes rencontres annuelles, Université de Bar Ilan, Avril 2002 p24 inspiré par la langue de זי'ל

mots³⁵⁶ » inspiré de l'allemand *Wörterbuch*, « salle de cuisine³⁵⁷ », « planche de chocolat³⁵⁸ », « maison de la cuisine³⁵⁹ », « maison de la nourriture³⁶⁰ » au lieu de restaurant, « maison de soins³⁶¹ » au lieu de clinique, « maison des voies³⁶² » pour gare, « force de l'âme » au lieu de force du cœur³⁶³. Vocabulaire entre deux langues, comme un temps d'adaptation entre une langue maternelle (l'allemand) et une langue récemment apprise (l'hébreu).

Dans le récit initial d'Agnon, l'histoire commence par une naissance, le second livre débute et se termine par un voyage hors du contexte quotidien (Mère Morte et kibboutz) et une naissance clôt le troisième livre. Le lecteur notera également que dans la version initiale, chacun des trois livres se termine par un rêve. Aussi, en comparant les extraits parus dans *Louah ha-eretz*³⁶⁴ et le roman, les changements apportés au texte offrent plus de détails concernant le travail professionnel de Herbst, sa relation à Shira, Henrietta, Lisbeth Neu et ses filles sans en altérer l'intrigue³⁶⁵.

³⁵⁶ Ibid. pp 24-25 ajoute le mot maison pour souligner le rôle du lieu pour celui qui s'y trouve

³⁵⁷ Ibid. p 24

³⁵⁸ Ibid. p 277 et p 25

³⁵⁹ Ibid. p 25

³⁶⁰ Ibid. p 46 et p 25

³⁶¹ Ibid. p 331 et p 25

³⁶² Ibid. p 118

³⁶³ Ibid. p 27

³⁶⁴ *Shira*, extraits parus dans *louah ha-eretz* de l'année 1948-49 pp 209-239 les sept premiers chapitres du livre I du roman ; 1949-50 pp 159-184 couvrent les huit chapitres suivants du livre I du roman ; 1952-53 pp 146-191 les neuf chapitres suivants du livre I du roman ; 1953-54 pp 161-212 qui couvrent les 9 premiers chapitres du livre II et dans lesquels le lecteur découvre amusé trois dessins de Shira ; 1954-55 pp 171-193 les derniers chapitres du livre II lorsque le couple Herbst se trouve au kibboutz pour la naissance de leur petit fils.

³⁶⁵ *Shira* premiers chapitres parus dans *louah ha-eretz* 1948-49 de la page exemple p 211 en début du chapitre b un long paragraphe se transforme en trois paragraphes plus fluides dans le roman, plusieurs paragraphes présentent des détails sur son travail, son environnement professionnel ou ses filles, et dans la parution de 1952-1953 plusieurs paragraphes concernant d'autres jeunes filles sont rajoutés dans le chapitre yod-he du roman ainsi que plus de détails concernant l'environnement dans lequel vit la famille Herbst ; dans la publication de 1953-54 l'auteur s'attarde un peu plus sur le rapport de Herbst à Shira ou sur Henrietta sur son travail sur Byzance

6.4 Approche psychanalytique

L'analyse du texte a permis de situer les événements du récit entre connaissance et amour, réalisme et symbolisme, deux ennemis (les arabes et les britanniques), deux langues (l'allemand et l'hébreu), le passé (lointain avec l'évocation de Byzance, proche avec Berlin) et le présent qui se situe à Jérusalem, plaçant ainsi les protagonistes dans une position « entre-deux », « espaces frontaliers et précaires³⁶⁶ ». L'approche psychanalytique tentera, à travers l'analyse des *actes manqués*, des *lapsus* et des *rêves* du protagoniste masculin principal (dont trois sont développés alors que d'autres restent des ébauches), de mieux cerner cette situation d'entre-deux déterminée par l'âge, démon-du-midi, et de comprendre comment le comportement de l'Homme influence la dynamique du couple.

D'emblée, *Shira*, le titre du roman, « microcosme de l'œuvre³⁶⁷ » qui offre « au grand jour ce qui est caché³⁶⁸ » tout en respectant son mystère³⁶⁹ et qui, en soulevant la question du nom commun (chanson, poésie) ou du nom propre³⁷⁰, reflète une polysémie. Nom propre attribué en titre, désir puissant d'insuffler la vie à ce personnage fictif puis de l'avilir lorsqu'il ne répond pas aux attentes³⁷¹. Titre, qui désigne en singularisant un personnage, son importance sans trahir son mystère³⁷², qui, par jeu de l'esprit, emprunte ironiquement à *Shir ha-shirim* (Cantique des cantiques) ses deux premières syllabes promettant ainsi une passion suspendue, en attente, amputée de sa base. « Aucune parole n'y a plus de valeur, si elle ne dit pas l'indicible, c'est-à-dire qu'elle ne peut être dite³⁷³ ». Titre qui, dès le premier regard, situe le discours entre l'ironie et le sacré, le dit et le non-dit.

³⁶⁶ D. Sibony, *Entre-deux*, Le Seuil, Paris 1991, dans la Préface, p 7

³⁶⁷ T. Adorno, *Notes sur la littérature*, p 240

³⁶⁸ Ibid. p 241

³⁶⁹ Ibid. p 241

³⁷⁰ R. Barthes, *S/Z*, p 21 citant l'exemple *Sarrasine* de Balzac.

³⁷¹ T. Adorno, *Notes sur la littérature*, p 240

³⁷² Ibid. p 240

³⁷³ Ibid. p 240

6.4.1 Entre une naissance et deux rencontres

La première séquence se situe au crépuscule –que Genette définit comme un vocable intermédiaire³⁷⁴, moment fugitif, incertain, entre jour et nuit, hésitation entre lumière qui se dissout et obscurité ; allusion à l'âge du couple Herbst, automne en allemand, qui évoque également le moment dans la vie d'Agnon, environ soixante ans, où l'auteur s'attelle à l'écriture de *Shira*. C'est donc, à l'heure où le jour prend fin que Manfred et Henrietta Herbst arrivent à l'hôpital. Là, l'employé administratif Axelrod, -nom qui remonte au Moyen Age, qui serait composé d'*Achel* épaule et de *Rad*, roue en allemand, évoquant le badge porté par les Juifs³⁷⁵ -, est surpris par « l'âge avancé³⁷⁶ » du couple. Hôpital, autour duquel se cristallisent maladies, tensions, morts et guérisons. Manfred, assis auprès d'Henrietta et parmi d'autres femmes arrivées à terme de leur grossesse, se demande comment la sienne va supporter l'accouchement puis l'enfant et le bouleversement que cela entraîne ; désir inconscient de Herbst, le mari, qui souhaiterait qu'Henrietta soit punie pour sa faute : porter un enfant sans son désir à lui, le père ; à l'image de Dieu qui inflige à Eve un accouchement douloureux³⁷⁷. Tout en caressant les bras fatigués et les joues fanées de sa femme, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il se dit : « maintenant nous n'avons qu'à accepter cette bonne affaire (l'enfant à naître) arrivée par inadvertance, comme un cadeau du ciel³⁷⁸ ». Ironie, résignation, lassitude, inquiétude et tendresse. Premières phrases du roman qui posent les problématiques du féminin/masculin, du crépuscule (entre deux moments) et des tensions au sein d'un couple.

Tous deux s'assoupissent ; elle, sourire triste et lèvres gonflées ; allusion au labeur qui se prépare ; craintes, douleurs et plaisirs ; lui, glisse dans un rêve. Le narrateur ironique indique qu'en somnolant, Manfred devient « partenaire de sa femme dans son angoisse et sa joie³⁷⁹ » alors que celui-ci s'échappe dans sa rêverie, « rêve mère³⁸⁰ » :

³⁷⁴ G. Genette, *Figures II*, p 102 «La nature, au moins sous nos latitudes, passe insensiblement du jour à la nuit ; la langue, elle, ne peut passer insensiblement d'un mot à l'autre : entre *jour* et *nuit*, elle peut introduire quelques vocables intermédiaires, comme *aube*, *crépuscule*, etc.... »

³⁷⁵ Internet, Kolomea Research Group Surnames of Interest Origins and/or meanings, February 9, 2013 «variante de Axeldar, Achselrad, Axelrood. Certains suggèrent que le nom vient de l'inversion d'Alexandre. D'autres le considèrent comme un nom allemand avec différentes élaborations. Une autre explication voudrait que le nom soit composé par épaule ou roue (Achel et Rod en allemand) et ferait référence au badge circulaire que les Juifs devaient porter sur leur épaule. Bien que toutes ces théories soient intéressantes, elles n'offrent pas de réponse claire » Kaganoff 1977

³⁷⁶ *Shira*, p 7 "שכבר יצאו רוב שנותיהם"

³⁷⁷ La Bible, *La Genèse*, 3,16 : « J'aggraverai tes labeurs et ta grossesse ; tu enfanteras avec douleur ».

³⁷⁸ *Shira*, p 7

³⁷⁹ Ibid. p 7

³⁸⁰ D. Shreibaum, *L'interprétation des rêves dans l'œuvre de SY Agnon*, p 310

« Une infirmière de l'hôpital arrive. Grande, masculine, avec des lunettes qui éclairent les tâches de rousseurs sur ses pommettes grises comme les têtes de clous dans un vieux mur. Manfred l'avait croisé une première fois, trois quatre ans auparavant. Ce jour-là, Jérusalem était profondément endeuillée par l'enterrement d'un jeune homme appartenant à une famille de notables qui avait été tué par un goy et toute la ville s'était rassemblée pour l'accompagner au cimetière. A cet instant, alors que tous se tenaient endeuillés et abattus, cette femme sortit de l'hôpital en vêtement de travail, la tête droite, insolente, une cigarette allumée à la bouche. Depuis, lorsque Manfred Herbst la rencontre, il détourne le regard afin de ne pas la voir. Maintenant qu'elle se trouve là, il se révolte contre l'administration de l'hôpital qui lui permet de s'occuper des malades. Après s'être comportée avec vulgarité et insolence alors que la ville était endeuillée, comment pourrait-elle avoir de la compassion pour ceux qui en ont besoin. La voilà qui s'apprête à tendre sa main dure vers les douces femmes, dont Henrietta qui s'en remet à elle, à la vie et à la mort.

Il repense à son épouse qui allait enfanter, anticipant toutes ces choses qu'une femme traverse avant et après l'accouchement. Petit à petit, une bouffée de sympathie contracta ses paupières.

Mais qu'est-ce qui m'a donc fait penser à Lisbeth Neu ? se demande Herbst. En vérité je n'y pensais pas mais je vais y penser à présent. En pensant à elle un souffle de pureté le traversa, comme à chaque fois qu'il pensait à elle. L'éclat de ses yeux noirs dénué de toute rage, le délicat contour de son visage, sa taille élégante et ses membres fins sont bien la preuve qu'il est toujours possible de procréer de belles créatures. A cela s'ajoute sa noble origine, ses valeurs et la rigueur ashkénaze. Tout cela crée une distance qui la rend inaccessible y compris lorsqu'il pense à elle.

Voilà que l'infirmière qu'il appelle Nadia, mais dont le nom est Shira, revient. Son père, professeur d'hébreu et sioniste, la prénomma ainsi en souvenir de sa mère Sarah.

Shira n'accompagnait pas les femmes à leur chambre, mais leur tenait compagnie comme si elle était malade ou comme si elle allait accoucher elle-même. Lorsque Herbst ferma les yeux pour ne pas la voir, un mendiant aveugle arriva et se promena entre les femmes. Herbst s'étonna que l'hôpital tolère que cet aveugle corpulent, qui traîne les pieds, tâtonne chaque femme, chante un air ennuyeux qui n'a ni commencement ni fin, dont le turban rouge sur sa tête semble s'enflammer, se promène entre les femmes affaiblies qui allaient bientôt accoucher en riant d'un air moqueur. Nadia, ou plutôt Shira, qui est aussi Nadia, ouvrit sa boîte à cigarettes et lui dit en russe : Ma colombe, veux-tu une cigarette ? Le turc d'Istanbul ne comprenait pas le russe et lui répondit en turc, langue que Shira qui est Nadia ne comprenait pas et, tout en lui parlant, il toucha ses épaules. Herbst pensa lui dire que cet aveugle turc ne comprenait pas sa langue, mais il ferma sa bouche et ne dit rien car il ne voulait pas lui adresser la parole.

Shira s'assit, ramassée dans son corps qui s'éloigna jusqu'à ce que ses bras charnus encerclent le mendiant corpulent, Herbst détourna son regard d'eux en pensant : Elle est culottée cette femme qui n'a pas honte de tendre les bras devant tout le monde et d'enlacer le mendiant aveugle dont les yeux sont remplis d'une mauvaise odeur. Surprises, les femmes se mirent à regarder Shira et l'aveugle. Plus par curiosité que par surprise. Soudain quelque chose d'étrange arriva. Collés ainsi l'un à l'autre, ils rapetissèrent petit à petit jusqu'à ce qu'il ne reste de Shira que la sandale du pied gauche. Surprenant. Comment est-ce possible que deux êtres humain, l'un corpulent l'autre à moitié corpulente, disparaissent dans cette sandale qui n'est après tout qu'un accessoire. Peut-être n'ont-ils pas disparus dans la sandale ? Mais alors, où ont-ils disparus ? Et pendant tout ce temps nous ne les avons pas quittés des yeux et nous ne les avons pas vu sortir. Aucun doute, ils se trouvent dans la sandale. De toutes les manières cela vaut la peine de demander à Henrietta ce qui s'est vraiment passé et ce qui n'est qu'imaginaire. A peine lui avait-il posé la question qu'il sentit ses mains caressant son front de ses doigts longs et chauds en disant : Mon amour, je te quitte car ils sont venus m'emmener vers mon lit³⁸¹».

³⁸¹ *Shira*, pp 8-9 "באה אחות בית החולים, גבוהית, גברית, בעלת משקפים, שנזדקרו מעיניה בחוצפה והזריחו את הנמשים 8-9 שירה, שבלחיה האפורות כראשי מסמרים שבקיר ישן. לפני שלוש ארבע שנים ראה אותה מנפרד פעם ראשונה. אותו היום אבל כבר היה בירושלים. בחור בן גדולים נהרג על ידי גוי ונתקבצה כל העיר ללוותו לבית עולמו. אותה שעה שהכל עמדו אבליים ודווים יצאה לה אותה אשה מבית החולים כשהיא מלובשת בגדי שירות שלה, פניה זקופות וציגרטה דלוקה נזקרת מתוך פיה וכל עצמה חוצפה ועזות מצח. מכאן ואילך כשהיה מנפרד הרבסט פוגע בה היה הופך פניו ממנה שלא לראותה. עכשיו שבאה נתרעם בלבו על גבאי בית החולים שהפקידו לזו על החולים. גסת רוח שנהגה בחוצפה ובעזות פנים בשעת אבלה של עיר כלום אפשר שיש בה רחמנות על צריכי רחמים. עכשיו באה לפשוט את ידה הקשה על נשים רכות, ואף הנריאטה מסורה בידה לחיים ולמיתה. חזרה דעתו אצל אשתו שיש עליה לידה וחזר להרהר באותם הדברים שצפויים לה לאשה בשעת לידה ולאחר לידה. בינו לבינו התחיל עפעפיו מתקמטות מרוב רחמנות.

כיצד נתגלגל הדבר שהגיתי בליסבט ניי? שאל הרבסט את עצמו. באמת לא הגיתי בה. וכיון שנזכר בה עברה עליו מעין רוח טהרה, זר רוח טהרה שעוברת עליו כל אימת שהיא נזכרת לפניו. זיו עיניה השחורות שאין בהם שמץ זעם, חיטוב פניה העדינים, נוי קומתה החמודה ואיבריה הנאים עדות נאמנה הם שעדיין לא תש כחה של הבריאה מלברוא בריות נאות. מוסיף עליה ייחוסה וכן מידותיה וכן עקת חייה עם אדיקות אשכנזית. כל אלו העושים מחיצה, שאפילו בשעה שמחשבותיו זוממות והולכות נדחפות הן ממחיצתה. חזרה ובאה אוחת האחות, שקרא את שמה נדיה. ואולם שירה שמה, שאביה מורה עברי מחובבי ציון קרא את שמה שירה זכר לאמו שרה.

שירה לא זימנה את הנשים לחדריהן, אלא באה וישבה ביניהן, כאילו חולה או יולדת היא. עם שהרבסט עצם את עיניו כדי שלא להסתכל בה, בא קבצן סומא משתי עיניו והתחיל מטייל בין הנשים. היה הרבסט תמיה על גבאי בית החולים שנותנים לקבצן שמן זה לטייל בבית זה בין נשים תשושות שלידתן קרובה, שגורר את רגליו וממשמש בכל אשה ומפזם לו פזמון של שעמום שאין לו לא תחילה ולא סוף ומצנפתו האדומה שבראשו משתלהבת וצוחקת צחוק התולים. פתחה נדיה היא שירה היא נדיה תיבה של ציגרטות ואמרה לו בלשון רוסית, יונתי רוצה אתה בציגרטת? לא הכיר הסטמבולי בלשון רוסית והשיב לה בלשון תורכית לשון שאין שירה היא נדיה מכירה, ותוך כדי דבריו נגע בכתפיה. חישב הרבסט לומר לה שסומא זה תורכי הוא ואינו מכיר את לשונה, אבל בלם פיו ולא אמר כלום, שלא רוצה לדבר עמה.

ישבה לה שירה כבושה מתוך גופה שהתיל מרחיב והולך עד שהקיפו איבריה המלאים את הקבץ השמן, הסיע הרבסט עיניו מהם והרהר, כמה חוצפה אשה זו שאינה בוששה בפני הבריות וכמה גרוע טעמה שמושיטה איבריה לחבק קבצן סומא שעניו מעלות ריח רע. ננערו הנשים והביטו בה בשירה ובקבצן. ויותר ממה שהביטו בהם מתוך התמהות הביטו מתוך סקרנות. בפתאום אירע דבר תמוה. עם שהם סמוכים זה לזה התחילו מצטמצמים והולכים עד שלא נשתייר משירה אלא סנדל לבד של שמאל. והרי זה תמוה. סנדל שאינו אלא כלי אחד מכלי הגוף היאך נתכנסו בו שני בני אדם, אחד שמן ואחד חצי שמן. שמא לא נתכנסו בתוך הסנדל? אם כן להיכן נעלמו? והרי כל אותה השעה לא זזו עינינו מהם ולא ראינו שהלכו. על כרחנו ששרויים הם בתוך הסנדל. מכל מקום כדאי לשאול את הנריאטה מה כאן אמת ומה כאן דמיון. לא הספיק לשאול אותה עד שהרגיש בידה כשהיא מחליקתו על מצחו באצבעותיה הארוכות והחמות ואמרה, אהובי שלי באים להביאני למטתי ואני פורשת ממך"

Ambigüité du récit « dans le style d'une devinette³⁸² » ; promenade subtile entre rêve et réalité, déclenché par le contexte, *stimuli sensoriels externes*³⁸³. Rêve qui correspondrait à la troisième catégorie selon Freud « *incohérents, confus et absurdes*³⁸⁴ ». Hôpital, prise en charge favorisant le *relâchement de la censure* (du moi)³⁸⁵, l'expression des craintes et des désirs inconscients. Manifestation d'un désir homosexuel latent dans l'image d'une femme forte, dure, arrogante (trois apparitions du mot en un paragraphe) et virile. Infirmière *remémorée*³⁸⁶ ; première rencontre, *matériau appartenant au vécu*³⁸⁷ ; enterrement (prémonition personnelle), qui offre une série d'oppositions : deuil/vie, conventions/liberté, notable/citoyens ordinaires, horde/individu, répulsion/attraction. L'expression « à la vie et à la mort » reflète un désir ambivalent vis-à-vis de sa femme. A aucun moment, dès lors que le narrateur suit l'événement à travers la perspective de Herbst, il n'est question de l'enfant ou des joies qu'une maternité peut offrir. Jalousie inconsciente de l'homme exclu du processus de l'enfantement et à qui il incombe une responsabilité supplémentaire ? Le narrateur, complaisant et/ou ironique, lie les contractions des paupières à une forme de sympathie ; tiraillements, sentiments mitigés que Herbst éprouve entre de la compassion pour sa femme et une réticence envers l'enfant non désiré ? Henrietta l'épouse allemande et un sentiment de sympathie permettent par association de penser à...

...Lisbeth Neu, une autre allemande. Convoquée par l'inconscient en milieu hospitalier, serait-elle inspirée par Elisabeth Nikoli, médecin et amie proche de l'auteur, chez qui il trouva refuge lorsque l'incendie ravagea son appartement alors qu'il résidait en Allemagne³⁸⁸ ? Celle-ci épousa en seconde noce un médecin turc, Dr Hadi, avant d'aller vivre à Constantinople. Présage d'un incendie intérieur sur le point d'éclater. *Condensation* : femmes liées par l'Allemagne, le milieu hospitalier et la flamme érotique ? Herbst souhaite-t-il également être pris en charge et soigné ?

³⁸² M. Itzhaki, entretien Octobre 2013

³⁸³ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, p 57

³⁸⁴ S. Freud, *Sur le rêve*, p 64

³⁸⁵ Ibid. p 122

³⁸⁶ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, p 45

³⁸⁷ Ibid. p 45

³⁸⁸ S.Y. Agnon, *Ma chère Estherlein*, p 7, dans l'introduction écrite par Emounah Yaron la fille de l'auteur

Herbst se trahit : « En vérité je n’y pensais pas mais je vais y penser à présent³⁸⁹ ». Premier temps : négation ; second temps : confirmation du contraire ; division entre dehors et dedans ; moi qui tient à distance, aussi loin que possible, une expulsion dérangeante³⁹⁰. Manifestation d’un refoulement, censure due à l’émotion ressentie devant cette belle « jeune fille en fleur ».

D’un impossible désir à un autre, refoulé ; Shira, poésie, chant en hébreu, l’infirmière masculine, arrogante, affranchie et provocatrice (voir croquis p 443-444-445). Shira, « version hébraïque-sioniste moderne du prénom Sarah³⁹¹ », allusion à la femme d’Abraham qui accouche tardivement ; *guematria* d’Israël, en association avec la septième émanation kabbalistique³⁹² ; prénom attribué par le père sioniste de l’infirmière en souvenir de sa mère disparue très jeune, donc porteur à la fois d’un manque maternel et d’une assurance territoriale vis-à-vis de son père. Clin d’œil au nom que donnera Henrietta à sa benjamine, la liant inconsciemment et irrémédiablement à l’infirmière à qui Herbst attribue un nom supplémentaire : Nadia, jeu de mot, lettres brouillées de Nida, femme temporairement interdite à l’homme à cause de l’impureté mensuelle³⁹³, nom d’origine slave, perse et arabe, diminutif de Nadzieja en polonais, espoir en ukrainien, dérivé de Nadezdha espoir en russe³⁹⁴ et qui veut dire en arabe : le début, un côté, l’humidité de la rosée ou de la pluie. Deux noms pour souligner une double personnalité, humaine et diabolique, qui évoque le tandem Lilith-Na’ama du Zohar³⁹⁵ ; Lilith, issue de Sumer et du logogramme akkadien *Lil*, duquel découle air, vent, démon, mort, peste, être contaminé³⁹⁶, etc., mentionnée dans la Bible³⁹⁷, racontée dans *L’alphabet de Ben Sira*, l’impure, figure démoniaque qui joue avec, tente et souille les hommes dans leurs rêves nocturnes³⁹⁸ qui évoque « transgression et malédiction³⁹⁹ » et qui, après avoir refusé la domination d’Adam, évoque également l’égalité femme-homme ; et, Na’ama, petite-fille de Caïn⁴⁰⁰, aux

³⁸⁹ *Shira*, p 8

³⁹⁰ A. Green, *Du signe au discours*, p 92

³⁹¹ N. Ben Dov, *Chair et chanson dans Shira d’Agnon*, p 8

³⁹² A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 157 citant Agnon dans *Un livre, un auteur, une histoire*

³⁹³ N. Ben Dov, *Et tu n’as pas trouvé le temps de me rendre visite avant*, p 421

³⁹⁴ Internet, TV Tropes, Russian Naming Convention, February 9, 2013

³⁹⁵ N. Ezer, *Flirtation in SY Agnon’s Shira*, p 120 citant Abarbanell, *Eve and Lilith* p 302-363-372-74

³⁹⁶ R. Labat, F. Malbran-Labat, *Manuel d’épigraphie akkadienne*, Geuthner 2002

³⁹⁷ La Bible, *Isaï*, 34,14 « Là se rencontreront chats sauvages et chiens sauvages, là les satyres se donneront rendez-vous, là Lilit elle-même établira son gîte et trouvera une retraite tranquille »

³⁹⁸ F. Gange, *Les Dieux menteurs*, p 30

³⁹⁹ *Ibid.* p 30

⁴⁰⁰ La Bible, *La Genèse*, 4,22 « Tsilla, de son côté, enfanta Tubalcaïn, qui façonna toute sorte d’instruments de cuivre et de fer, et qui eut pour sœur Naama »

pouvoirs séducteurs, « qui procure du plaisir⁴⁰¹ », ainsi nommée car selon le Zohar « elle jouait du tambourin et chantait aux idoles⁴⁰² ». Shira, personnage à la limite du réel dans un monde hospitalier.

Herbst ferme les yeux. Rêve ou réalité ? Mendiant aveugle, portant un turban rouge sur la tête, -protubérance, symbole érotique, gorgé de sang-, qui surgit et se promène entre les femmes affaiblies, tâtonnant chacune d'entre elles et chantant un air ennuyeux qui n'a ni commencement ni fin. *Travail de condensation* en ce qui concerne le mendiant : Herbst en demande : mendiant, aveugle, *stambouli* (habitant d'Istanbul, ce qui lui permettrait de retrouver Elizabeth Nicoli et de se rapprocher du sujet de ses recherches) : trois facettes d' « un moi fragmenté⁴⁰³ » ; évocation du mendiant de *Sipour Pashout*⁴⁰⁴. Mendiant, qui est également par *glissement*, une représentation de l'ennemi tant sur le plan politique c'est à dire l'alliance Turquie (qui remplace l'Empire Ottoman et Byzance)/Allemagne que sur le plan personnel : Manfred en ennemi du couple et, dans un mouvement masochique, son propre ennemi.

Rouge *condensation* : couleur du drapeau turc et celui de Galicie au milieu du dix-neuvième siècle ; évocation des turbans ottomans, celui de Murad IV, époque où les femmes du harem impérial régnaient à la place de leurs jeunes fils (image stimulée par l'environnement féminin et le rapport aux « jeunes enfants qui naissent ») et celui de Mahmoud II qui modernise la Turquie au dix-neuvième siècle puis des suivants. Rouge ruthène. Rouge-danger, rouge-alerte.

Double nom, expression d'une bi-sexualité ; cigarettes de Shira, symbole phallique ; d'ailleurs Shira dit en russe : « Ma colombe (ma femme, allusion au Cantique des cantiques⁴⁰⁵) (*yonati* dans le texte qui renvoie précisément à Yona Tauber, l'ambigu courtier de *Sipour Pashout*⁴⁰⁶), veux-tu une cigarette ?⁴⁰⁷ » ; pulsions érotiques ; aspect masculin de Shira qui, émancipée, fume en public ; nouvelle expression de l'homosexualité latente de Herbst, le rêveur.

⁴⁰¹ N. Ezer, *Flirtation in SY Agnon's Shira*, p 120 citant *Béréshit Rabba* 23-4

⁴⁰² Ibid. pp 129-130

⁴⁰³ D. Shreibaum, *L'interprétation des rêves dans l'œuvre de SY Agnon*, p 315

⁴⁰⁴ *Sipour Pashout*, p 163 mendiant aveugle dans le rêve de Hirshel, p 161 les mendiants aveugles dont parlait le docteur Langsam, p 191 aveugle dans la neige rencontré par Hirshel et Mina lors d'une promenade dans la neige

⁴⁰⁵ La Bible, *Le cantique des cantiques*, 2,14 «Ma colombe nichée dans les fentes du rocher, cachée dans les pentes abruptes, laisse-moi voir ton visage, entendre ta voix, car ta voix et suave et ton visage gracieux » 6,9 « Mais unique est ma colombe et mon amie accomplie... »

⁴⁰⁶ *Sipour Pashout*, p 30...

⁴⁰⁷ *Shira*, p 8

Compréhension quasi-impossible entre russe et turc ; deux empires impérialistes qui remplacent à nouveau, par *glissement*, l'Allemagne, sujet douloureux, source de sentiments ambivalents qu'il est difficile d'aborder de front ; figure qui permet d'exprimer plus aisément la problématique de l'Ennemi.

Esquisse d'un geste tendre, *accomplissement d'un désir* de Manfred, tentative d'intimité avec l'Autre femme (Nadia/Shira-Lisbeth Neu) confirmées par la négation « il ne voulait pas lui adresser la parole⁴⁰⁸ ». Fermer sa bouche (*balam* dans le texte qui rappelle la racine du nom de Blouma de *Sipour Pashout*⁴⁰⁹). Inertie et passivité du rêveur, Herbst, face à la Femme. Odeur de honte qui émane des yeux –*dramatisation d'un désir insatisfait* ? Contempler l'objet de son désir interdit ?-, trahison à venir. Sandale, *condensation*, évocation du Cantique des cantiques⁴¹⁰ et de Cendrillon ; d'un côté la gloire, de l'autre, la servitude⁴¹¹ ; sandale gauche, côté impur-sinistre qui correspond à la femme⁴¹² ; sandale qui sied au pied ; pied mutilé ; talon d'Achille –seule partie du corps restée humaine car non trempée dans les eaux sacrées du Styx⁴¹³ ; Œdipe aux pieds gonflés⁴¹⁴ ; angoisse de castration et symbole sexuel⁴¹⁵ ; Cendrillon dont le thème correspond, selon Bettelheim, à une déception Œdipienne chez l'enfant « qui doute de ses mérites⁴¹⁶ » et qui, passé le stade de *narcissisme primaire*, est soumis à de nombreuses exigences ce qui lui déplaît et le met en colère⁴¹⁷ ; Cendrillon qui évoque chez les enfants la possibilité d'être « gentils (près de l'âtre à aider la mère) et sales » ce qui représente pour eux « le comble de la liberté instinctive⁴¹⁸ » ; Cendrillon qui « porte le deuil de sa mère⁴¹⁹ ». « Etre dans ses petits souliers ». Relation pied-tête dans la Genèse : « ... celle-ci visera à la tête et toi tu l'attaqueras au talon⁴²⁰ ». Pied, qui pas à pas conduit chez Shira. Promenade du rêve vers l'extérieur. Déstabilisé, englouti avec une autre, (prémonition), il

⁴⁰⁸ Ibid. p 8

⁴⁰⁹ *Sipour Pashout*, pp 40-41

⁴¹⁰ La Bible, *Le cantique des cantiques*, 7, 2 « Que tes pas sont ravissants dans tes brodequins, fille de noble race »

⁴¹¹ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 354 et p 378

⁴¹² F. Gange, *Les Dieux menteurs*, p 53

⁴¹³ A. de Souza-nelle, *Le symbolisme du corps humain*, p 110

⁴¹⁴ Ibid. p 102

⁴¹⁵ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées* pp 393-399

⁴¹⁶ Ibid. p 361

⁴¹⁷ Ibid. p 362

⁴¹⁸ Ibid. p 379

⁴¹⁹ Ibid. p 380

⁴²⁰ La Bible, *La Genèse*, 3, 15 « Je ferai la haine entre toi et la femme, entre ta prospérité et la sienne : celle-ci visera à la tête et toi tu l'attaqueras au talon »

se tourne vers sa femme à la recherche de réconfort. Femme enceinte, représentation d'une Déesse Mère qui lui caresse le front en disant : « Mon amour, je te quitte car ils sont venus m'emmenner vers mon lit⁴²¹ ».

Tout en exprimant un tiraillement entre le désir de protéger son couple et ses pulsions, ce « rêve mère » présente une série de motifs récurrents qui apparaîtront tour à tour dans les rêves suivants : un air ennuyeux, le turban rouge, la cigarette, la sandale, le mendiant aveugle, contraction et éloignement⁴²².

Eveillé, Manfred aperçoit sa femme accompagnée d'une infirmière ; Henrietta, appréhensive, s'agrippe à lui, comme un enfant en régression⁴²³, et s'apprête à le quitter une fois de plus, comme lors de l'accouchement de Zohara et de Tamara, leurs deux ainées. A l'unique baiser traditionnel, il ajoute un second et dans le récit on notera six apparitions de la racine *n-š-k* sous forme nominale et verbale⁴²⁴, embrasser mais également s'armer : culpabilité d'un homme qui compense : « réparation », interaction entre l'amour et la haine⁴²⁵ ; Manfred oscille...

Lorsque Herbst quitte sa femme prisonnière de son accouchement, il se sent libre. Accouchement qui souvent, « dans l'inconscient... représente le coït incestueux, par simple inversion du mouvement et déplacement de la partie sur le tout⁴²⁶ ». Permission d'infidélité accordée au personnage principal par l'auteur influencé par les Lois dictées dans Le Lévitique où la notion d'impureté d'une femme après l'accouchement permet alors à son mari d'avoir un rapport avec une autre⁴²⁷.

Et, comme depuis quelque temps, celui qui est « créé uniquement pour causer des problèmes aux hommes⁴²⁸ » le provoque : « Regarde-toi, si tu n'es pas jeune, tu n'es pas encore vieux et bien qu'Henrietta et toi vous ayez le même âge, il y a une différence entre

⁴²¹ *Shira*, pp 8-9

⁴²² *Ibid.* p 310

⁴²³ J. S. Kestenberg, *Les trois visages de la féminité*, p 83-101

⁴²⁴ *Shira*, p 9

⁴²⁵ M. Klein, *L'amour et la haine*, p 85

⁴²⁶ J. André, *La sexualité féminine*, p 22

⁴²⁷ N. Ben Dov, *Chair et chanson dans Shira d'Agnon*, pp 12-13 citant La Bible, *Le Lévitique*, 12,2

« Lorsqu'une femme, ayant conçu enfantera un mâle, elle sera impure durant sept jours, comme lorsqu'elle est isolée à cause de sa souffrance. 3 au huitième jour, on circonciera l'excroissance de l'enfant 4 Puis, trente-trois jours durant, la femme restera dans le sang de la purification elle ne touchera rien de consacré, elle n'entrera point dans le saint lieu, que les jours de sa purification ne soient accomplis 5 Si c'est une fille qu'elle met au monde, elle sera impure deux semaine, comme lors de son isolement puis durant soixante-six jours elle restera dans le sang de la purification »

⁴²⁸ *Shira*, p 13 "בא זה שלא נברא אלא לטרחתן של הבריות והיה מטריחו"

un homme et une femme, elle a déjà vieilli et toi tu es encore vigoureux⁴²⁹ », Herbst se met à penser qu'il doit agir pendant qu'il est encore temps⁴³⁰. Sous l'emprise du démon de midi, « moment solaire lié à la vie et à la séduction la plus torride⁴³¹ » ou, le sujet entre deux âges est confronté à un « désir de jeunesse⁴³² » décide, pour ne pas se retrouver seul dans une maison vide, d'appeler Lisbeth Neu tout en étant conscient que le moment n'était pas convenable. *Neu*, neuf en allemand ; évocation du fantôme de renaissance que provoque en lui la jeune fille ; « Objet « flambant neuf » qui donne des « habits neufs » à son existence désirante⁴³³ ». Tout en niant, négation qui confirme le contraire, que c'est la jeune fille qu'il recherche, elle était devenue un fantôme, « le meilleur de ses pensées⁴³⁴ ».

D'autant plus que sa femme, pleinement satisfaite dans son rôle de mère et de maîtresse de maison, refuse ses avances et lui répète souvent : « N'y a-t-il pas assez de jolies filles dans ce pays pour que tu me laisses tranquille. Va et trouve-toi une jeune fille. Si tu cherches tu trouveras⁴³⁵ ». Décalage entre le rythme biologique de l'homme dont les spermatozoïdes se reproduisent par millions tous les jours, et celui de la femme dont le cycle (lunaire) de reproduction (d'un unique ovule) dure 28 jours⁴³⁶. Désir sexuel émoussé par le temps et le quotidien ; sérénité d'une déesse-mère confiante qui se place au-dessus de toute compétition ; *union symbiotique psychique*⁴³⁷ où Henrietta, en le nourrissant, le protégeant, représente le monde de son mari en valorisant sa vie⁴³⁸, mais en lui procurant cet amour maternel, destiné aux enfants encore dans un stade de « faiblesse », l'affaiblit. Provocation inconsciente d'une femme qui voudrait ressentir à nouveau l'excitation et la pointe de jalousie que procure le désir de l'autre et qui pourrait raviver une relation. Bref, revivre un moment de tension amoureuse pour rompre la monotonie d'une vie de couple installé.

⁴²⁹ Ibid. p 13 "הסתכל מעצמך וראה, אם אין אתה בחור עדיין אין אתה זקן, ואף על פי שאתה והנרייטה שווים בשנים הפרש יש" qui rappelle la conversation entre Stépan Aracadiévitch et Lévine dans Anna Karénine, p 49 "Ta femme vieillit alors que la vie bouillonne encore en toi"

⁴³⁰ Ibid. p 14

⁴³¹ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 43

⁴³² Ibid. p 15

⁴³³ Ibid. pp 19-20

⁴³⁴ *Shira*, p 14

⁴³⁵ *Shira*, p 41 "ואי כלו כל הנערות היפות מן הארץ שאין אתה מרפה ממני. צא ובקש לך נערה, אם תבקש תמצא"

⁴³⁶ M.H. Colson, *La sexualité féminine*, p 52

⁴³⁷ E. Fromm, *L'art d'aimer*, pp 35-36

⁴³⁸ Ibid. p 35

Pourtant, « malgré ses fantasmes illicites⁴³⁹ », Manfred est resté jusque-là fidèle à sa femme, par respect, « parce que cela ne lui ressemblait pas⁴⁴⁰ », à cause de la complicité qui les unit, de l'habitude prise de tout lui raconter, du chagrin qu'il lui causerait ; *union symbiotique passive* entraînant une situation *masochique* où Herbst ne prend aucun risque⁴⁴¹. Confort affectif qui l'empêche de passer à l'acte même s'il pense que sa femme n'est pas jalouse, puisque toujours prête à venir en aide à d'autres femmes, à leur trouver un logement et à les inviter à manger à leur table. D'ailleurs, il lui est même arrivé de le laisser à la maison avec des invitées et de rapporter de surcroît des gâteaux en rentrant ce qui n'est pas dans ses habitudes puisqu'elle en fait elle-même⁴⁴².

Le narrateur précise que lorsqu'il rencontre Lisbeth Neu, Herbst commet un premier mensonge en prétendant qu'il ne savait pas qu'elle était passée chez lui avec son oncle, le Professeur Neu, son maître à penser, « l'image du parfait chercheur⁴⁴³ », un jour en son absence puis, omet de mentionner à sa femme, qui n'a pas l'habitude de le surveiller, sa rencontre avec la jeune fille⁴⁴⁴. Premières hésitations entre vérité et mensonge.

En se séparant d'elle, il repense à sa beauté, regrette de n'avoir pas trouvé un prétexte pour la revoir⁴⁴⁵ et retourne à son travail souhaitant, sans trop y croire, revoir Lisbeth Neu. Malgré la censure qui commence à s'opérer en lui, -il se dit que même s'il la croisait, il ne la reconnaîtrait pas et n'aurait rien à lui dire⁴⁴⁶-, « son destin accomplit ce que ses désirs n'avaient pas réalisé⁴⁴⁷ ». Passif qui, contrairement à ses craintes, reconnaît la jeune fille alors que celle-ci ne le reconnaît que lorsqu'il se présente. Une rencontre, deux différents impacts. « On peut penser que c'est la rencontre inopinée qui a déclenché la crise, alors même que tout indique que le sujet se constituait en *attente de cet inattendu*⁴⁴⁸ ».

⁴³⁹ *Shira*, p 41 selon Shmoel Houpert dans son article *Agnon entre Hemdat et Docteur Herbst*, p 25, Agnon aurait connu des aventures orageuses avec de jeunes scandinaves et certaines caractéristiques de Herbst pourraient trouver leur origine dans la vie d'Agnon

⁴⁴⁰ *Ibid.* p 41

⁴⁴¹ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 36

⁴⁴² *Shira*, pp 41-43

⁴⁴³ N. Ben Dov, *Ils goûteront dans leur corps ce qu'ils composent*, Alpayim, Tel Aviv, 1992 p 159

⁴⁴⁴ *Shira*, p 13 le narrateur souligne le fait deux fois en quatre lignes

⁴⁴⁵ *Ibid.* p 10

⁴⁴⁶ *Ibid.* pp 10-12

⁴⁴⁷ *Ibid.* p 10 "מה שלא עשתה תקוותו עשה מזל"י

⁴⁴⁸ P.L Assoun, *Le démon de midi*, p 21

Herbst, émoustillé par la jeune fille qui lui rappelle Berlin, se souvient de sa jeunesse et se remémore des souvenirs d'antan (y compris ceux avec Henrietta). Ironie du récit, créée par le décalage entre le narrateur qui confie que Herbst tente de raccourcir leurs rencontres pour se rendre important et ne pas importuner Lisbeth Neu et le langage corporel de celui-ci qui trahit ses émotions⁴⁴⁹ : un jour, voyant apparaître Lisbeth Neu, rayon de soleil qui souhaite lui demander son avis sur un sujet précis, Herbst est pris d'une « douce chaleur⁴⁵⁰ ». Troublé, il répond : « Quel que soit le lieu, quelle que soit l'heure, j'y serai⁴⁵¹ » enlaçant les romans qu'il tient entre ses bras. Surprise, elle fixe l'heure et le lieu. Joyeux et enfantin, « Herbst répète ses paroles pour ne pas les oublier⁴⁵² » et suit ses pas qui s'éloignent sans se retourner⁴⁵³. Lorsqu'il se retourne et la cherche du regard, candeur d'un homme qui, « en contraste avec son état civil ... a, à ce moment, juste *l'âge de son objet d'énamouration*⁴⁵⁴ », il distingue à peine au loin les pans de son chapeau, rideaux qui ondulent au vent du soir⁴⁵⁵ formant une séparation, ligne de démarcation mouvante.

Le lendemain, Herbst quitte fébrile le domicile une heure avant le rendez-vous par peur de se faire piéger par une visite impromptue ou une demande de sa femme. « Désertion de la vie maritale et professionnelle pour s'occuper un instant de ses amours juvéniles⁴⁵⁶ ». Effondrement de l'Allemagne qui entraîne dans sa chute « l'empire du surmoi parental⁴⁵⁷ » et le fils se permet de jouir de ce qui était interdit jusqu'alors⁴⁵⁸.

Il s'installe d'abord sur le trottoir en face du café, fumant cigarette sur cigarette et consultant sa montre. A l'heure du rendez, voyant que Lisbeth n'apparaît pas, il repense à chaque mot craignant l'avoir indisposée, pénètre au café, scrute table après table et chaque coin sans la trouver. Lorsqu'il s'apprête à partir, la voilà qui s'excuse du retard⁴⁵⁹. Dans le café bondé de monde, il finit par trouver une chaise pour Lisbeth, puis s'assied à ses côtés et commande, inhabituellement généreux et séducteur « ... Tout. Et s'il n'y a pas assez ici, apportez-nous vite ce que Jérusalem a de mieux à offrir⁴⁶⁰ ». Ville sacrée, poétique et

⁴⁴⁹ *Shira*, pp 11-12

⁴⁵⁰ *Ibid.* p 14

⁴⁵¹ *Ibid.* p 14

⁴⁵² *Ibid.* p 15

⁴⁵³ Comme Levine devine les gestes de Kitty qui se trouve dans un autre salon dans *Anna Karénine*, p 436

⁴⁵⁴ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 23

⁴⁵⁵ *Shira*, p 15

⁴⁵⁶ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 24

⁴⁵⁷ *Ibid.* p 83

⁴⁵⁸ *Ibid.* p 83

⁴⁵⁹ *Shira* pp 15-16

⁴⁶⁰ *Ibid.* p 16 "כל מה שיש לכם כאן בבית זה ואם מעט הוא רוצי והביאי לי כל טוב ירושלים"

romantique qui amplifie le désir de Herbst auquel s'oppose les limites posées par l'éthique de la jeune fille qui, pour des raisons religieuses, ne désire qu'un chocolat à l'eau et refuse le gâteau que lui propose Herbst surpris de savoir qu'elle suit les règles de la *Cacherout*⁴⁶¹. Religion, qui, pour « faire un avec le Tout⁴⁶² », renforce le *surmoi* rigoureux et infantilise psychiquement toute une communauté lui imposant sa propre voie du bonheur⁴⁶³. Lisbeth raconte sa vie, la maladie de sa mère, son emploi dans un magasin de meubles, sa famille à charge, avoue avoir faim parfois mais, « sa beauté masque sa pauvreté⁴⁶⁴ » et Herbst, en « découvrant la grâce et la jeunesse de Lisbeth Neu à laquelle se mêle la splendeur du passé, se sent heureux malgré lui, d'appartenir à sa race⁴⁶⁵ ». Séquence qui place Herbst dans une position ambivalente : entre attirance physique-tendresse et craintes inconscientes de se sentir responsable d'une personne supplémentaire.

Ce jour-là, se souvenant que Lisbeth voulait un conseil, Herbst hésite à aborder le sujet craignant de raccourcir l'entrevue. C'est elle qui se lève en premier et s'excuse de l'avoir dérangé. Surprise que Herbst l'aide à mettre son manteau, elle dit : « Je ne le mérite pas⁴⁶⁶ » ; négation qui affirme son contraire ; réflexion ambiguë ; comment pourrait-elle se sentir méritante lorsque ses parents distribuent tout leur argent à des œuvres de charité (en prélevant une partie sur son argent de poche) la laissant dépourvue de moyens ? D'autre part, à ses yeux, son mode de vie vertueux mérite le respect.

En route, elle avoue que son souci s'est arrangé tout seul⁴⁶⁷. Tous deux avancent, côte à côte et en silence ; Lisbeth, coupable (tension entre *surmoi* et *moi*⁴⁶⁸) d'avoir été au café avec un étranger qui a payé sa boisson et qui la raccompagne chez elle, et Herbst s'imaginant que la jeune fille est inatteignable⁴⁶⁹. Cependant, dès le lendemain, leurs chemins se croisent et Herbst bavarde, intarissable. Avant de le quitter, Lisbeth lui donne deux numéros de téléphone sur lesquels il peut la joindre⁴⁷⁰. Après l'ambivalence de Herbst, surgissent les tiraillements de Lisbeth...

⁴⁶¹ Ibid. p 17 Voir Glossaire termes juifs, p 411

⁴⁶² S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 56

⁴⁶³ Ibid. p 77

⁴⁶⁴ *Shira*, p 17

⁴⁶⁵ Ibid. p 11 "שנתגלתה עליו ליסבט ניי שחן עלומים עם הוד קדומים חוברים עליה שמח לבו שלא מדעתו שהוא מעמה של זו"

⁴⁶⁶ Ibid. p 18

⁴⁶⁷ Ibid. p 18

⁴⁶⁸ S. Freud, *Le malaise dans la civilisation*, p138

⁴⁶⁹ *Shira*, p 18

⁴⁷⁰ Ibid. p 19

Ces évènements eurent lieu il y a un moment... analepse racontée par le narrateur. Mais à présent, à l'heure où tombe la nuit et où « vient le danger, culminant dans l'armée des incubes et succubes, bref des cauchemars⁴⁷¹ », alors que Herbst pense au diner qu'il va se préparer – diner, assouvissement d'un appétit sexuel et gustatif-, tout en se dirigeant vers la cabine de téléphone pour appeler Lisbeth Neu, c'est l'infirmière Shira-Nadia qu'il rencontre dans l'une d'entre elles⁴⁷² ; symbole « d'intermédiaire », lien entre êtres humains, entre rêve et réalité, entre conscient et inconscient ; celle qui venait de lui apparaître, celle qui, libre et masculine, le dé-range, ne le laisse pas indifférent. En la reconnaissant, il rougit, comme le turban qu'elle porte sur sa tête (érection et référence au mendiant turc de son rêve) ; turban rouge du grand prêtre⁴⁷³. Le reconnaissant, elle prend les choses en main et, prévoyante, elle appelle l'hôpital pour demander des nouvelles de Madame Herbst. Se sentant redevable, Herbst l'invite à prendre un café, petite compensation⁴⁷⁴.

Shira, entre désinvolture et sérieux, propose de s'installer dans un café où se trouve un téléphone afin de continuer à suivre Henrietta à distance⁴⁷⁵. En constatant : « Dure de l'extérieur mais tendre à l'intérieur⁴⁷⁶ », description des organes sexuels, masculin et féminins, Herbst se demande : « Mais moi, que suis-je ? » Entre gêne et culpabilité, par peur d'avoir à affronter une question fondamentale, il refoule : « Il vaut mieux que je ne cherche pas à analyser⁴⁷⁷ ». Grande et bien habillée, elle sort à deux reprises son miroir du sac et y jette un coup d'œil ; jeu de reflets, deux noms, deux personnalités ; elle se poudre d'abord le bout du nez masquant ses taches de rousseur, détail humain, puis s'y regarde à nouveau « comme le font les jeunes femmes » ; comparaison suggérant que Shira n'est plus toute jeune.

D'une comparaison à l'autre, Herbst s'assied face à elle, comme un homme « qui n'a pas l'habitude des femmes⁴⁷⁸ » alors que Shira, nonchalante et silencieuse sirote son

⁴⁷¹ P-L Assoun, *Le démon de midi*, p 31

⁴⁷² N. Ben Dov, *Et tu n'as pas trouvé de temps pour me rendre visite avant*, p 412 le personnage de l'infirmière est présent dans plusieurs œuvres de SY Agnon : Brigitta Shimerman dans *Jusque là*, Dina dans *Le médecin et sa femme divorcée*, Eda Aden dans *A tout jamais*.

⁴⁷³ Ibid. p 431 La Bible, *Le Lévitique*, 8,13 « Puis Moïse fit approcher les fils d'Aaron, les revêtit de tuniques, les ceignit d'écharpes et les coiffa de turbans, comme l'Eternel l'avait enjoint à Moïse »

⁴⁷⁴ *Shira*, p 20

⁴⁷⁵ Ibid. p 20

⁴⁷⁶ Ibid. p 20

⁴⁷⁷ Ibid. p 20

⁴⁷⁸ Ibid. p 20

thé sans fumer « ... les yeux perdus dans le vague, fixés sur le petit espace devant elle⁴⁷⁹ ». Gestuelle de séduction inconsciente. « Perception d'une sorte d'espace qualité⁴⁸⁰ ». Herbst soulagé de n'avoir pas à parler, la contemple. A la moitié de son thé, Shira se lève pour appeler Henrietta et transmet les nouvelles à Herbst⁴⁸¹. Excès de zèle qui le surprend et, dans un fantasme, pour mieux la contrôler et contrôler son trouble, Herbst a l'impression qu'elle rapetisse et s'étonne de ne pas trouver le mendiant aveugle à leurs côtés⁴⁸². Par un processus nerveux, « l'espace n'est plus objet de vision mais objet de pensée⁴⁸³ ». Aveuglé par ses pulsions, Herbst, en demande, ne se perçoit pas en mendiant assis à ses côtés.

Le propriétaire du café s'installe avec eux et bavarde, permettant à la nuit d'avancer. En sortant, Herbst, émoussillé par la situation, contrairement au moment où il conduisait sa femme à l'hôpital, se sent léger et retire son chapeau pour s'alléger d'avantage⁴⁸⁴. En chemin, il tente de parler à Shira qui, agacée, fatiguée par une journée de travail, n'a pas envie de répondre et souhaite rentrer chez elle⁴⁸⁵.

Dans Jérusalem vide et silencieuse, Herbst, en déni, se débat comme un homme pris dans les filets ; il pense à sa liberté, « aux prochaines heures solitaires qui le séparent de sa visite à Henrietta, puis à appeler Lisbeth⁴⁸⁶ », son choix initial⁴⁸⁷. Devant chez elle, Shira propose simplement, presque par courtoisie : « Voulez-vous entrer ? ». Après avoir jeté un coup d'œil à sa montre, il répond : « Je veux bien, juste un instant, pour ne pas vous déranger⁴⁸⁸ » mais, paniqué, cœur et jambes lourds, genoux tremblants et l'âme en attente, -l'attente, « désordre... condition fondatrice de la vérité⁴⁸⁹ », il perd ses moyens au point de se demander si la maison possède une porte d'entrée⁴⁹⁰. « Porte, chambre, caverne, abîme,... c'est comme lieu (ou milieu) que le vagin se représente dans nos rêves⁴⁹¹ ». Le

⁴⁷⁹ Ibid. pp 20-21

⁴⁸⁰ M. Merleau-Ponty, *Le primat de la perception*, Verdier 1996, p 28

⁴⁸¹ *Shira*, p 21

⁴⁸² Ibid. p 21

⁴⁸³ M. Merleau-Ponty, *Le primat de la perception*, p 28

⁴⁸⁴ *Shira*, p 24

⁴⁸⁵ Ibid. p 24

⁴⁸⁶ Ibid. p 24

⁴⁸⁷ Thème récurrent dans l'œuvre d'Agnon, où le protagoniste masculin est dans une situation décalée entre ses pensées et ses désirs, ou ses désirs et ses actions. Comme par exemple dans *La dune de sable*, Na'aman « pense à Ailonit alors que c'est Yael qu'il désire »

⁴⁸⁸ *Shira*, p 24

⁴⁸⁹ R. Barthes, *S/Z*, p 75

⁴⁹⁰ *Shira*, p 25

⁴⁹¹ J. André, *La sexualité féminine*, p 84

cri qu'il pousse en entrant chez Shira : « Victoire, victoire Mademoiselle⁴⁹² », masque son extrême malaise et souligne une double victoire pour l'infirmière : sur les moustiques et les mouches qu'elle empêche d'entrer en fermant la porte avant d'ouvrir la lumière et sur l'Homme piégé comme un insecte ; et une victoire pour l'homme qui s'est infiltré dans l'ancre de la femme.

Là, dans son petit appartement rangé, Shira ne semble pas prêter attention à son invité ; elle ferme les volets, s'assied sur le bord de son lit tout en indiquant à Herbst une chaise pour s'asseoir. Au mur se trouve une reproduction d'un tableau de Böcklin représentant une tête de mort⁴⁹³. Böcklin, grand alcoolique, dont les propos au sujet du vin donnent « l'impression qu'ils décrivent la plus parfaite harmonie, un modèle de mariage heureux⁴⁹⁴ ». Mort, évocation de la situation politique européenne et d'un sentiment plus personnel⁴⁹⁵. Hésitant, il suggère de tourner sa tête afin de lui permettre de se changer. Lorsqu'elle revient, vêtue d'un « pantalon bleu et d'une chemise légère⁴⁹⁶ », Herbst constate surpris qu'« en portant des vêtements masculins, sa masculinité avait disparue⁴⁹⁷ ». Cohérence entre un vêtement et une personnalité qui révèle Shira et trouble Herbst⁴⁹⁸ ; « transvestime⁴⁹⁹ » qui soulève la bisexualité des deux protagonistes. Il est à noter que selon Freud, tous les hommes ont une disposition à la bisexualité⁵⁰⁰. Entre féminité et virilité.

Proximité physique mais distance prise au niveau de la parole : elle s'adresse à Herbst à la troisième personne, lui offre cendrier et cigarettes en précisant : « Je n'ai pas encore essayé celles-ci, mais ... je fais confiance à celui qui me les a donné⁵⁰¹ ». Poussée de jalousie chez Herbst qui imagine la même scène, vécue avec un Autre. Jalousie, « relation

⁴⁹² *Shira*, p 25

⁴⁹³ Tête de mort qui se trouve également dans la nouvelle *Nuits* publiée en 1913 où sur la table de Hemdat (protagoniste de *La Dune de Sable* et *Sœurs* que l'on retrouve) se trouve un tête de mort de jeune fille qui cache une bougie éclairée « limite au-delà de laquelle les yeux ne peuvent regarder » Band p 74

⁴⁹⁴ S. Freud, *Psychologie de la vie amoureuse*, p 65

⁴⁹⁵ N. Ben Dov, *Ils goûteront dans leur corps ce qu'ils célèbrent*, pp 174-175 au sujet de Böcklin oublié de nos jours parce qu'apprécié par Hitler. Ben Dov pp 176-177 citant Ironside indique que la peinture de Böcklin est inspirée par la mythologie grecque et qu'il représente pour sa génération le monde classique. Dans la note en fin de la version américaine de *Shira*, Alter écrit (p 580) que cette œuvre n'existe pas dans le catalogue de Böcklin et qu'Agnon, inspiré par le tableau *Autoportrait (avec une tête de mort)* 1872 a probablement délibérément « oublié » une partie du titre ne gardant que la tête de mort. Alors que dans son article cité Ben Dov inclut un dessin d'une tête de mort de Böcklin p 178

⁴⁹⁶ *Shira*, p 25

⁴⁹⁷ *Ibid.* p 26

⁴⁹⁸ *Ibid.* p 26

⁴⁹⁹ P.L. Assoun, *Masculin et Féminin*, Economica-Anthropos, Paris 2007, p 75

⁵⁰⁰ *Ibid.* p 25 citant Freud dans *Malaise dans la civilisation*

⁵⁰¹ *Shira*, p 26

privilegiée » avec la paranoïa qui prend racine dans un refus d'admettre certaines choses, notamment son homosexualité⁵⁰². Alors, « son cœur se fit lourd, ses épaules tombèrent, ses yeux se mirent à transpirer comme s'il avait reçu un coup de barre métallique sur la tête...⁵⁰³ ». Panique soudaine, devant une croqueuse d'hommes, figure de Lilith, qui, nonchalamment couchée sur son lit, voyant qu'il allume une de ses propres cigarette, demande : « Qu'y a-t-il docteur, mes cigarettes ne sont pas bonnes⁵⁰⁴ ? » Herbst se défend « Non, non, non » (triplement des contes, qui souligne l'étrangeté de la scène) et, *acte symptomatique*, saisit ses mains, constatant qu'elles sont froides, en contraste avec les siennes, chaudes⁵⁰⁵. « Mouvement naissant » provoqué par le système nerveux⁵⁰⁶. Humain, fragilisé, au sang qui bat dans les veines face à une démons qui s'apprête à “ ... dé-conjugalise(r), dénoue(r) les liens institués et les lamine(r)⁵⁰⁷”. Maladresse irrépressible engendrée par un premier écart conjugal. Entre hésitation et désir, il « lâche ses mains, allume une cigarette... la pose, se tourne vers Shira⁵⁰⁸ » et, nouvel *acte symptomatique*, « la regarde en s'humectant les lèvres avec la langue⁵⁰⁹ ». Elle, fatiguée, immobile, la tête contre le mur, les yeux clos, le visage « grave et... sérieux⁵¹⁰ » attend qu'il s'en aille.

Mais, l'homme ne partant pas, c'est elle qui va déterminer le moment de l'attaque. Herbst, «... désespéré, ne sachant que faire⁵¹¹ », tend les mains doigts ouverts, dépourvu de résistance, prêt à tout accueillir. Lorsqu'il chuchote qu'il va partir, Shira répond : « Je ne suis pas fatiguée, je ne veux pas dormir il n'y a aucune raison de partir⁵¹² ». Herbst s'enfonce dans sa maladresse et dit : « J'ai un conseil à donner. Mademoiselle Shira devrait s'étendre et fermer les yeux⁵¹³ » ; celle-ci, surprise, ouvre alors les yeux, le regarde étonnée et demande s'il va lui chanter une berceuse avant d'ajouter qu'il les a peut-être oubliées puisque ses filles ont grandi. Jouant avec lui, elle regrette de n'avoir pas de téléphone pour demander des nouvelles de Madame Herbst. Secoué -par sa culpabilité-, Herbst souhaite que tous deux oublient cet instant mais, « sachant que c'est un vœu inutile, il respire

⁵⁰² S. de Mijolla-Melor, *La paranoïa*, p 30 p 40-42

⁵⁰³ *Shira* p 26

⁵⁰⁴ Ibid. p 27

⁵⁰⁵ Ibid. p 27

⁵⁰⁶ M. Merleau-Ponty, *Le primat de la perception*, p 12

⁵⁰⁷ P-L Assoun, *Le démon de midi*, p 15

⁵⁰⁸ *Shira*, p 27

⁵⁰⁹ Ibid. p 27

⁵¹⁰ Ibid. p 27

⁵¹¹ Ibid. p 27

⁵¹² Ibid. p 27

⁵¹³ Ibid. p 27

profondément⁵¹⁴ » face à Shira, lascive, silencieuse, qui se transforme en figure diabolique et le fixe du regard avec « des yeux qui s'élargissent de plus en plus⁵¹⁵ », prête à la manger des yeux avant de le croquer physiquement ; le corps prêt à se rendre, il pense : « Advienne que pourra », espérant qu'Henrietta n'en saura jamais rien. Mais, voilà que soudain, elle se lève, lui sert un cognac et lève son verre « *lehayim* Docteur *lehayim*⁵¹⁶ », (*à votre santé Docteur, à votre santé* mais en traduction littérale : *Aux vies Docteur, aux vies*) ; polygamie d'une société patriarcale, chemin sur lequel Herbst se fourvoie ; mais tiraillé, il refuse le second verre « de peur qu'elle ne boive à la santé de sa femme⁵¹⁷ ». Le traitant comme un enfant, Lilith accomplissant sa mission, joue avec lui et le taquine. Il sent les mains chaudes de Shira à travers ses vêtements alors que les siennes, froides à présent, s'enflamment en touchant ses taches de rousseur ; chaud/froid signes d'une météorologie dérégulée⁵¹⁸. Herbst succombe à Shira qui succombe à son tour⁵¹⁹. Situation trouble : d'un côté le couple passif/actif s'unit sous pulsion : « se faire voir »-« se faire avoir⁵²⁰ » qui renforce l'homme conquérant et fragilise la femme qui se rend et de l'autre, en prenant l'initiative et en inversant les rôles, Shira fait preuve d'une indépendance qui déstabilise Herbst.

C'est escorté par « les bons vents de Talpiot⁵²¹ », par opposition à ceux que symbolise Lilith, que Herbst, ni triste ni heureux, entre deux états, entre deux lieux, quitte Shira en constatant qu'il n'y a personne chez lui pour noter son retard, que ni lui ni le monde n'ont changé (qu'il n'a pas été avalé par une démonsse ni transformé en vampire). En chemin, il pense à sa femme qui aurait pu accoucher, voire mourir⁵²² ; expression d'un désir inconscient. Il s'adresse à elle comme dans un éloge funèbre : « Tu es une femme bien, Henriett. Tu es une femme bien, Henriett⁵²³ ». Répétition, réaffirmation. Il repense à leur passé, aux liens tissés au fil du temps et au soutien inébranlable qu'elle lui a offert dans son travail et, puisque la voie semble libre il exprime un autre souhait inconscient celui de s'unir à Shira : « Et après tout cela, est-il possible que celle-ci (Shira) vienne me

⁵¹⁴ Ibid. pp 27-28

⁵¹⁵ Ibid. p 28

⁵¹⁶ Ibid. p 28

⁵¹⁷ Ibid. p 28

⁵¹⁸ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 25

⁵¹⁹ *Shira*, pp 28-29

⁵²⁰ P.L. Assoun, *Masculin et Féminin*, p 30

⁵²¹ *Shira*, p 30 et quartier de Jérusalem où reside l'auteur pendant de nombreuses années

⁵²² Comme le souhaite Alexis Alexandrovitch lors de l'accouchement d'Anna Karénine dans *Anna Karénine* p 452

⁵²³ Ibid. p 30

dire Epouse-moi.... Mais c'est moi qui décide et ce que Shira désire, je ne le désire pas⁵²⁴ ». Négation qui exprime son contraire. Lilith qui tente de remplacer l'épouse légitime⁵²⁵. Mais, « l'esprit malin », *surmoi* qui « torture le moi pêcheur⁵²⁶ », le rappelle à l'ordre et lui demande : « Puisque c'est toi qui décide, où étais-tu il y a une heure lorsqu'Henrietta était en salle de travail. Et que feras-tu lorsque Shira t'avouera qu'elle porte ton enfant ?⁵²⁷ ». Il lutte contre ses craintes en se disant qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter d'une femme libérée⁵²⁸. Refouler un désir démoniaque.

De retour chez lui, dans une maison impure comme une sépulture- puisqu'elle appartient à une femme qui accouche⁵²⁹, Manfred constate que là aussi rien n'a bougé depuis son départ pour l'hôpital, à l'exception d'une brèche faite par les arabes dans la clôture entourant le jardin, leur permettant d'y introduire leurs moutons. Métonymie, rupture d'une barrière ; agression contre une « collectivité en paix dans un monde en guerre⁵³⁰ ». Arabes, image de l'Autre, différences déstabilisantes, source de peurs ; berger qui par son statut de sous développé, renvoie à sa propre origine ; sentiment de supériorité raciste qui génère méfiance et mépris⁵³¹. Fatigué, mais virilisé, se sentant jeune et victorieux⁵³², il se met au lit en pensant à Lisbeth Neu, pure et « déssexualisée », qu'il désire mais ne traiterai pas aujourd'hui « comme une rose délicate⁵³³ ». Réveil matinal et fraîcheur du jour offrent des signes de transformation : Manfred utilise un rasoir neuf, change ses vêtements et porte une nouvelle cravate offerte par Henrietta qu'il associe donc à cet état de bonheur. « Cet effet de « phénix » renaissant de ses cendres, ne doit pas dissimuler le véritable enjeu, phallique –nouveau lever de soleil à condition de s'aviser de ce que le cycle solaire évoque de « retumescence⁵³⁴ ». Fraîcheur d'un objet,

⁵²⁴ Ibid. p 30 "מאחר שהלכה אשתך לעולמה ואתה שרוי בלא אשה קח אותי לאשה... אבל הברירה בידי, ולא כמות שהגברת שירה" רוצה- רוצה אני"

⁵²⁵ F. Gange, *Les Dieux menteurs*, p 64

⁵²⁶ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, p 141

⁵²⁷ *Shira*, p 30 ou 31 "אם הברירה בידך היא, היכן היתה הברירה שעה אחת קודם כשפרפרה עצמה הנריאטה ביסורי לידה. ומה *Shira*, p 30 ou 31 תעשה ביום שתבשר לך שירה שעומדת היא ללדת לך ילד"

⁵²⁸ Ibid. pp 30-31

⁵²⁹ A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 145 selon la Bible, la Mishna et au sujet duquel Maimonide écrit : « Ils ont dit l'ouverture de la sépulture est une métaphore de l'utérus qui se trouve dans toute la Guemara ». La Bible, *Le Lévitique*, 12,2-6

⁵³⁰ R. Barthes, *Le bruissement de la langue*, p 379

⁵³¹ T. Ben Jelloun, *Le racisme expliqué à ma fille*, pp 7-8-9

⁵³² *Shira*, p 31

⁵³³ Ibid. p 31

⁵³⁴ P.L Assoun, *Le démon de midi*, p 23

rafraîchissement du désir⁵³⁵. En buvant son café, il jette un coup d'œil sur un article du Professeur Neu reçu la veille, « rit, s'énerve, rit, le jette à terre, le reprend pour y dessiner des oreilles d'âne⁵³⁶ ». Même la jalousie se trouve ravivée !

Constatant que le bracelet de sa montre est usé⁵³⁷ (si la montre s'est arrêtée dans *Sipour Pashout*⁵³⁸ ici, seul le bracelet a besoin d'être remplacé) Herbst décide de s'acheter un nouveau⁵³⁹. Orné de cette nouvelle « jeunesse », « il glisse son doigt afin de l'agrandir⁵⁴⁰ ». Doigt introduit dans un espace « dur-mou », geste érotique qui, par association, évoque Lisbeth Neu dans l'esprit de Herbst; il est surpris de ne pas être envahi par ce sentiment de pureté qui l'accompagne habituellement. La double apparition d'une expression comprenant la racine *gil-gel* de laquelle découlent les verbes rouler, attirer, dégringoler, provoquer, faire tourner en hébreu, souligne la pente glissante sur laquelle Herbst s'engage⁵⁴¹.

Entre libido et convenances sociales celui-ci pense, troublé : « Et si j'avais un fils attiré par Lisbeth⁵⁴² ? » Notion d'inceste confirmé par leur conversation ; il lui avait dit un jour : « Je pourrais être ton père⁵⁴³ », « Je ne connais pas votre âge, mais je vois votre visage et vous êtes jeune⁵⁴⁴ » lui avait-elle répondu ; ce compliment, il le perçoit aujourd'hui comme une réalité⁵⁴⁵ ; « Derrière l'image des métamorphoses, il y a lieu de dégager des lignes de franchissements réel et symbolique⁵⁴⁶ ».

En arrivant à l'hôpital Manfred apprend qu'Henrietta lui a donné une fille. L'employé tente de le rassurer en lui rappelant qu'on n'envoie pas les filles à la guerre⁵⁴⁷. Henrietta, elle, est au comble du bonheur ; plénitude d'une mère, gratitude d'une épouse ; fonction de reproduction menée à terme⁵⁴⁸. *Acte symptomatique* d'un mari qui, devant les roses rouges posées sur la table près du lit de la maternité, bafouille : « J'ai honte Henrietta,

⁵³⁵ Ibid. p 23

⁵³⁶ *Shira*, p 31

⁵³⁷ Ibid. p 36

⁵³⁸ *Sipour Pashout*, pp 141-142

⁵³⁹ *Shira*, p 38

⁵⁴⁰ Ibid. p 38

⁵⁴¹ Ibid. p 38 וכוךך המחשבות מתגלגלות נתגלגלה ובאה מחשבה אחרת

⁵⁴² Ibid. p 38

⁵⁴³ ibid. p 38

⁵⁴⁴ Ibid. p 38

⁵⁴⁵ Ibid. p 38

⁵⁴⁶ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 15

⁵⁴⁷ *Shira*, p 32

⁵⁴⁸ Ibid. p 33

j'ai honte⁵⁴⁹ ». Honte admise d'être arrivé les mains vides qui masque la honte d'avoir trahi sa femme dans un moment vulnérable. Elle le rassure, serre tendrement sa main, l'excuse et lui demande de lui dire la vérité –a-t-il bien dormi- puis d'appeler l'infirmière pour voir sa fille⁵⁵⁰. Intuition de femme. Vérité et infirmière, deux mots qui paralysent Manfred.

Coincé entre sa déception, ses craintes dévorantes et la joie de sa femme, Herbst régresse tant et si bien qu'Henrietta doit lui expliquer comment activer une sonnerie⁵⁵¹. Alarme tirée symboliquement. « Retour en arrière », « retour aux premières amours » y compris et surtout celles qui n'ont pas été vécues... ce qui produit la forte impression d'infantilisme de toute l'histoire⁵⁵² ». Coupable, il est terrorisé de voir apparaître Shira. Une autre infirmière arrive et fait l'éloge du comportement courageux de sa femme (contrairement au sien) ; elle s'en va chercher le bébé puis « sort du panier une tranche de viande enrobée de tissus blanc et ornée de nœuds (coulants)⁵⁵³ ». Image presque identique à celle de Mina accueillant Hirshel dans *Sipour Pashout*⁵⁵⁴. Regard déterminant des parents, ambiance que l'enfant absorbe comme une éponge⁵⁵⁵. Chair, qui évoque dans l'esprit de Herbst la nuit passée avec Shira⁵⁵⁶. Nouveau-né, responsable d'une autre régression, puisque l'infirmière en face de lui babille, et d'une série de surprises et de tensions : face à la mère surprise, la gêne d'un père qui regarde perplexe cette enfant « aux deux points bleus brillants qui le fixent⁵⁵⁷ » la comparant à un « petit vers de pluie⁵⁵⁸ » et qui découvre ahuri que sa femme veut l'appeler Sarah, du nom de sa mère à lui⁵⁵⁹, alors que dans son esprit, ce prénom est associé à Shira. Prénom qui évoque à la fois la mère et l'objet du désir.

L'heure de la visite est terminée ; Henrietta qui a l'habitude de tout prendre en charge, donne des instructions à son mari : d'abord dire au-revoir à Sarah ; devant l'étonnement de Manfred qui demande qui est Sarah, Henrietta constate la distraction de

⁵⁴⁹ Ibid. p 33

⁵⁵⁰ Ibid. p 33

⁵⁵¹ Ibid. p 33

⁵⁵² P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 82

⁵⁵³ Ibid. p 34 לילאוח également cravate et nœuds coulants

⁵⁵⁴ *Sipour Pashout*, p 172

⁵⁵⁵ F. Dolto, *Sexualité féminine*, p 214

⁵⁵⁶ N. Ben Dov, *Chair et chanson dans Shira d'Agnon*, p 8 et N. Ben Dov, *Et tu n'as pas trouvé le temps de me rendre visite avant*, p 427

⁵⁵⁷ *Shira*, p 34

⁵⁵⁸ Ibid. p 34

⁵⁵⁹ A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 147 Mère de Herbst ne s'appelle pas Sarah mais Séraphina tiré de la racine *s-r-f* qui symbolise également un instrument de musique (des anges)

son mari⁵⁶⁰ ; « ... notre homme se montre hypervigilant à l'objet unique qui le satellise⁵⁶¹ » créant un « changement d'affect⁵⁶² », cause de distraction ; ensuite, bien se nourrir, prévenir les deux sœurs aînées puis revenir à cinq heures. Domination d'Henrietta qui donne des instructions, position nuancée de sadisme où elle commande donc, inconsciemment le met en état de dépendance, le blesse⁵⁶³.

Dehors, debout près d'une clôture, évocation d'un blocage, d'une voie sans issue, Manfred tourmenté repense aux événements de la veille et pris d'une nouvelle angoisse se demande s'il n'aurait pas commis un adultère le jour de la mort de sa mère. Mort physique qui évoque la mise à mort symbolique d'une figure maternelle. En cherchant son carnet, il se souvient l'avoir laissé dans le costume qu'il portait la veille, regrette son « mauvais » comportement et tente de se rassurer en se disant : « Même si j'étais à la recherche de quelque chose de la sorte, maintenant que je l'ai eu, je sais que ce n'est pas cela que je cherchais⁵⁶⁴ », négation qui confirme le contraire et, conscient que sa femme rentrera à la maison dans sept jours -le temps de créer un nouveau monde- il souhaite que d'ici là, tout se déroule sans encombres. Il ne peut s'empêcher de penser qu'une faute commise vaut mieux que deux, évoquant déjà la possibilité d'un second écart⁵⁶⁵.

Digression du narrateur qui, par le biais d'une rencontre avec un collègue, Julian Weltfremdt, évoque la découverte par Weksler, un de leurs collègues, d'un manuscrit ancien de l'époque de Saint Justin le martyr⁵⁶⁶. La mention de ce document, qui met en émoi le pays et qui porte sur les comportements profanes de la vie et l'amour pur, fait allusion aux tensions personnelles de Herbst et la situation politique en Allemagne.

La naissance du nouveau-né provoque toutes sortes de pensées négatives dans l'esprit de Manfred : la dépense générée par une nourrice et l'aggravation de leurs dettes, la voix du bébé qui va le distraire de son travail donc l'empêcher de terminer son article, d'où

⁵⁶⁰ *Shira*, p 35

⁵⁶¹ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 21

⁵⁶² *Ibid.* p 21

⁵⁶³ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 37

⁵⁶⁴ *Shira*, p 35

⁵⁶⁵ *Ibid.* p 35

⁵⁶⁶ *Ibid.* p 36 Né au début du 2^{ème} siècle en Palestine (Naplouse), exécuté à Rome vers 165 ; érudit proche de la culture hellénique, son éducation littéraire et philosophique lui donne l'assise intellectuelle pour discuter avec l'élite de l'époque. Dans *Apologie*, Justin souligne les cinq vertus du christianisme : l'amour des ennemis, la patience, la chasteté, le courage face à la mort et le respect de la vérité ; dans *Dialogue avec Tryphon le Juif*, celui-ci rappelle la haine des juifs envers les chrétiens qui conduit à la mort du Christ et aux blasphèmes contre ses disciples Il est considéré comme l'un des premiers jalons dans la séparation entre le judaïsme et le christianisme.

sa stagnation au poste de Maître de conférences⁵⁶⁷. Nouveau-né, sur lequel pèse déjà la responsabilité des problèmes à venir ; alibi offert par les lois religieuses qui justifie son comportement. D'ailleurs, comme pour mieux excuser Herbst, le narrateur confie qu'à la suite de « son » second enfant -maintenant adolescente-, celui d'Henrietta, comme si son mari était hors du coup (comme Tzirel/Barouch Meïr avec Hirshel dans *Sipour Pashout*⁵⁶⁸), le couple cesse d'avoir des rapports physiques et que Sarah fut conçue, neuf mois auparavant, le jour de l'anniversaire de Manfred⁵⁶⁹. Désirs physiques et préoccupations qui divergent au sein du couple. Opposition entre rationnel et pulsions. Herbst, fragilisé par une quête de reconnaissance universitaire et une promotion qui n'arrivent pas, doute de lui et « se laisse guider par ses yeux⁵⁷⁰ » qui n'ont pas trouvé ce que le cœur recherche. Devant le bonheur éprouvé par sa femme il se donne le droit de s'octroyer l'équivalent d'autant plus qu'elle l'y pousse lorsqu'il tente de s'approcher d'elle. Le narrateur note qu'étant occupé par ses recherches il n'avait pas pris le temps de regarder les jeunes filles qui l'entouraient dans sa jeunesse et que maintenant marié, il avait d'avantage de raisons de s'en éloigner ; à la question rhétorique que pose le narrateur « Qui est à blâmer ? » celui-ci répond ironique : « Henrietta certainement pas ! » ; négation qui sous-entend le contraire ; comme pour moduler le reproche, le narrateur énumère les qualités d'Henrietta qui a embelli la petite mesure dans laquelle ils s'installent pour en faire une jolie maison familiale ; pour ce faire, elle s'attèle seule au travail, sans l'aide de son mari, coud ses vêtements, cuisine, fait de la pâtisserie, repasse et s'occupe du jardin⁵⁷¹ (à la manière de Blouma dans *Sipour Pashout*⁵⁷²).

Dans l'après-midi, il achète « des fleurs, du chocolat et un parfum⁵⁷³ » à sa femme ; surenchère de cadeaux. En se promenant pour tuer le temps, il passe devant le magasin où travaille Lisbeth Neu, fermé pour cause de deuil ; reflet d'un sentiment personnel et qui rappelle sa première rencontre avec Shira déclenchant deux *actes symptomatiques* : un pincement des lèvres (comme Tzirel dans *Sipour Pashout*⁵⁷⁴), qui trahit regret et/ou

⁵⁶⁷ Ibid. p 38

⁵⁶⁸ *Sipour Pashout*, p 13

⁵⁶⁹ *Shira*, p 41

⁵⁷⁰ Ibid. p 41

⁵⁷¹ Ibid. pp 38-39

⁵⁷² *Sipour Pashout*, pp 21-22

⁵⁷³ *Shira*, p 48

⁵⁷⁴ *Sipour Pashout*, pp 5, 39, 54...

frustration puis, il «... introduit son doigt entre sa peau et le bracelet de sa montre⁵⁷⁵ » geste érotique qui, par association, lui rappelle l'heure de la visite et la possibilité de rencontrer Shira.

C'est main dans la main que Shira surprend le couple Herbst dans la chambre d'Henrietta ; celle-ci, tranquille dans sa position de Mère, remercie l'infirmière d'avoir pris de ses nouvelles la veille. Shira ironique et ambiguë répond : « Ce n'est rien Madame, mais Docteur Herbst m'a remercié plus que je le mérite⁵⁷⁶ » ; volonté de ne pas voir, pas savoir, de la part d'Henrietta qui, après avoir souligné une fois de plus le côté distrait des hommes, pousse Shira à dîner avec son mari. Celui-ci proteste en disant que pour faire plaisir à sa femme et selon son désir, il a très bien déjeuné, qu'il est repu et se demande s'il peut manger de nouveau⁵⁷⁷. Entre libido momentanément assouvie et culpabilité. Contraste entre le malaise de Herbst et le bonheur de Henrietta qui, pleinement satisfaite dans son rôle de mère, confie à Shira la responsabilité de nourrir solidement son mari. Instincts maternels assouvis, elle pousse inconsciemment son mari dans les bras de l'infirmière.

Une fois seuls, voyant l'embarras de son mari, elle vante les mérites de Shira, sa gentillesse, les services rendus, les fleurs offertes (compensation et gratitude ?) et le rassure en disant qu'il n'a pas à avoir honte d'être vu avec elle en public, qu'en vêtements de ville « elle ressemble à toutes les autres femmes⁵⁷⁸ ». Réaction hautaine, d'une Déesse Mère au firmament. Elle le tranquillise : il ne serait pas obligé de sortir à nouveau avec elle et qu'« une femme comme elle ne demande pas plus que ce qu'elle reçoit⁵⁷⁹ », précisant que s'il a peur de s'ennuyer, « une conversation légère favorise le sommeil⁵⁸⁰ » ; elle ajoute que ce serait une façon de se sentir moins redevable. Perdant ses moyens, Manfred répète : « Bien bien⁵⁸¹ ». Le lecteur notera que le mot bien apparaît seize fois au cours de leur conversation, pour signifier avec ironie, aux yeux du lecteur complice de la situation, le contraire⁵⁸². Henrietta clôt la conversation en lançant « Si tu vas bien, alors je vais bien⁵⁸³ ». Ironie de l'épouse qui perçoit un changement comportemental chez son mari et

⁵⁷⁵ *Shira*, p 48

⁵⁷⁶ *Ibid.* p 48

⁵⁷⁷ *Ibid.* p 49

⁵⁷⁸ *Ibid.* p 49

⁵⁷⁹ *Ibid.* p 49

⁵⁸⁰ *Ibid.* p 49

⁵⁸¹ *Ibid.* p 49

⁵⁸² *Ibid.* pp 49-50

⁵⁸³ *Ibid.* p 50

qui « sourit des lèvres mais pas du cœur⁵⁸⁴ » en retirant sa main de la sienne pour, *acte symptomatique*, tâter-évaluer les présents offerts.

C'est alors que Shira revient portant une robe grise qui lui arrive aux genoux, des petites sandales, un collier en argent, un chapeau et un sac à la main⁵⁸⁵. Allusion au collier du Cantique des cantiques⁵⁸⁶. Le narrateur précise que « nous » ne l'aurions pas reconnu⁵⁸⁷ ; nous : le narrateur, Herbst, Henrietta qui, (sur)prise à son propre jeu, constate déstabilisée, à travers une confiance qui lui échappe : « Comme l'infirmière Shira est charmante, si j'avais prévu une telle transformation, je ne lui aurais pas confié mon mari. Il pourrait me quitter pour elle⁵⁸⁸ ». Shira, mielleuse et angélique demande : « Est-ce que je fais un peu plaisir à Madame Herbst ?⁵⁸⁹ ». Henrietta répond magnanime (et soulagée ?) : « C'est une grande question, pas un peu, plus que cela⁵⁹⁰ ». Lorsqu'elle souhaite à son mari de passer une bonne soirée c'est Shira qui, en serrant la main tendue d'Henrietta, promet de faire de son mieux ; pacte conclu entre femmes. En demandant à Shira de montrer Sarah à son père avant de sortir, Henrietta espère-t-elle qu'une telle intermédiaire aiderait à établir le lien entre père et fille⁵⁹¹ ?

N'ayant pas faim –*libido* paralysée par sa prise de conscience (la réalité du couple Herbst)- Shira, prête à prendre une revanche sournoise, souhaite marcher ce qui contrarie Manfred embarrassé par les rencontres qu'ils pourraient faire et titillé par son désir de retourner chez l'infirmière ; « la sexualité est la chose des hommes⁵⁹² ». D'emblée, en déambulant, Shira reconnaît ne pas être religieuse, ne pas aimer les religieux, très peu connaître les traditions et avoue ne pas comprendre leur importance. Par opposition à Lisbeth Neu. Devant la surprise de Herbst qui apprend qu'elle était mariée elle demande : « Vous pensiez que j'étais vierge ?⁵⁹³ ». Femme-« phallus, faute de l'avoir⁵⁹⁴ », dominée

⁵⁸⁴ Ibid. p 50

⁵⁸⁵ Ibid. p 50

⁵⁸⁶ La Bible, *Le cantique des cantiques*, 1,10 « Charmantes sont tes joues ornées de rangs de perles, ton cou paré de colliers » 4,9 « Tu as capté mon cœur, ô ma sœur, ma fiancée, tu as capté mon cœur par un de tes regards, par un des colliers qui ornent ton cou ».

⁵⁸⁷ *Shira*, p 50

⁵⁸⁸ Ibid. p 51 שמא אילו ידעתי שעלולה היא להשתנות על כן לא הייתי מוסרת את בעלי בידה, יתן בה עיניו ויניחני"

⁵⁸⁹ Ibid. p 51

⁵⁹⁰ Ibid. p 51

⁵⁹¹ Ibid. p 51

⁵⁹² J. André, *La sexualité féminine*, p 3

⁵⁹³ *Shira*, p 52

⁵⁹⁴ J. André, *La sexualité féminine*, p 32

par l'envie de pénis, qui adopte une attitude masculine⁵⁹⁵, qui trahit son dépit, sa jalousie de n'avoir pas droit aux avantages qu'ont les hommes : autonomie, liberté, force, etc.⁵⁹⁶ ; perte de la virginité ressenti comme un viol castrateur, traumatisme narcissique, cause de sa position défensive vis-à-vis de l'homme⁵⁹⁷. Il bafouille ; elle propose de regarder le soleil se coucher. La mélancolie de l'instant fissure la carapace de Shira ; perception plus vraie des choses sans l'artifice de la couleur jaune du soleil⁵⁹⁸ ; paradoxe entre les manques, les fragilités de Shira et son apparente attitude de femme libérée. Herbst « rétracte ses lèvres vers l'intérieur de sa bouche, pressant une lèvre sur l'autre⁵⁹⁹ », *acte symptomatique* qui réprime un désir. Opposition entre les gestes qui ne « sont pas longs » et « la longue attente de son cœur⁶⁰⁰ » ; entre ce que dit Shira et ce qu'il souhaite entendre⁶⁰¹.

La récurrence, sur trois lignes, des verbes allonger, souhaiter et du mot cœur, scandent un pas de deux, promenade au crépuscule dans une rue qui ressemble à « un collier d'argent gris⁶⁰² », allusion à celui que porte Shira. « Le paysage, son observation, sa contemplation ralentit le temps⁶⁰³ ». C'est donc à la tombée de la nuit, qui favorise l'expression de l'inconscient, que Shira, d'abord silencieuse, raconte en marchant, -« à la manière de Shéhérazade⁶⁰⁴ », corps en déplacement, évocation du voyage dans *Les mille et une nuits*⁶⁰⁵, tentant de gagner du temps⁶⁰⁶, riposte inconsciente générée par la vision du couple se tenant la main (la perspective masculine du narrateur ne s'attarde à aucun moment sur les sentiments de Shira)-, à Herbst qui tente de masquer son trouble et son émotion, une part de son passé⁶⁰⁷. Tout en sachant qu'elle devrait commencer le récit à partir de son plus jeune âge, elle choisit de raconter son parcours à partir de la fin de la Première Guerre Mondiale⁶⁰⁸, ce qui lui permet de se concentrer sur les événements de sa

⁵⁹⁵ Ibid. p 32

⁵⁹⁶ L. Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, p 49 abordant la position féministe postfreudienne de Karen Horney

⁵⁹⁷ F. Dolto, *Sexualité féminine*, p 182

⁵⁹⁸ M. Merleau-Ponty, *Le primat de la perception*, p 47

⁵⁹⁹ *Shira*, p 53

⁶⁰⁰ Ibid. p 53

⁶⁰¹ Ibid. p 53

⁶⁰² Ibid. p 53 שירה על גבי חברתה. עשיותיו לא ארכו, צפיית הלב ארכה. מה ביקש שירה? "לספר ומה ביקש לשמוע? שירה הסיעה לבה מכל ענייניה, כשהיא דוממת והולכת. וכבר האפילו כל הבתים, רק תלוליות של סיד וערימות של מלט מציצות היו מבין הבניינים שלא נשלמו והכביש הבהיק ביניהם כשרשרת של כסף אפור."

⁶⁰³ C. Dourguin, *Ciels de traîne*, Editions José Corti, 2011, p 53

⁶⁰⁴ N. Ben Dov, *Ils goûteront dans leur corps ce qu'ils célèbrent*, p 161

⁶⁰⁵ E. Weber, *Le secret des mille et une nuits, L'inter-dit de Shéhérazade*, Eché, 1987, p 67

⁶⁰⁶ Ibid. p 61

⁶⁰⁷ *Shira*, pp 53, 54

⁶⁰⁸ Ibid. p 53

propre vie, d'en situer le début après la sortie d'Union Soviétique et de décrire sa vie en Pologne (ce qui permet à l'auteur, qui connaît bien ces paysages, de revenir sur son enfance) : le chemin duquel elle s'éloigne un jour alors qu'elle fuit une conférence donnée par le jeune homme que son père lui désigne, la forêt, -symbole de l'inconscient, mot cité à huit reprises dans ce contexte par Shira- où elle s'égaré, le cavalier inconnu vêtu de peau qui l'aide à trouver son chemin sont autant d'évocations des contes ; personnage héroïque donc, qui exprime selon Jung « non plus la tranquillité, mais une peur torturante et un certain désespoir, comme une panique devant les forces dont l'homme, ou la conscience, auraient perdu le contrôle⁶⁰⁹ » ; cavalier et cheval dont les destins sont liés ; maîtrisé il devient un partenaire idéal de l'homme, fougueux, il le conduit à la mort ; cheval qui symbolise une dialectique vie/mort, harmonie/conflit⁶¹⁰ ; d'autant plus que cet homme revient quelques jours plus tard pour la demander en mariage⁶¹¹. Shira raconte qu'elle accepte (en choisissant un homme rustre à l'opposé du prétendant, plus civilisé, choisi par son père) pour fuir l'autorité paternelle qu'elle ne supporte pas⁶¹² et s'attarde sur la gentillesse et les cadeaux de son fiancé (dont elle devient l'objet du désir)⁶¹³, leur élégante cérémonie de mariage alors qu'elle n'a que dix-sept ans⁶¹⁴, le trajet en luge jusqu'à la nouvelle demeure cachée sous la neige⁶¹⁵ ; l'odeur des branches de pin qui brûlent dans la cheminée ; la première nuit et sa fuite nue, apeurée, dans la neige lorsque son mari tente de la rejoindre au lit⁶¹⁶ ; son refus de se donner à lui (« comme objet d'exercice de son plaisir⁶¹⁷ ») ; la femme qui s'occupe de la maison, mère de la jeune femme, enceinte de son mari, battue à mort par la duchesse qui règne sur le pays (symbole de l'objet du désir tué qui génère refoulement, culpabilité et angoisse)⁶¹⁸ ; les visites de son père honteux de son comportement ; sa fuite cachée dans la luge d'un visiteur et le retour chez son père qui veut se remarier et qui ne lui adresse presque pas la parole ; les villageois qui l'évitent ; son refus de retourner chez son mari malgré ses demandes réitérées ; le *get*, divorce, enfin obtenu par son père ; son arrivée, seule, chez sa grand-mère maternelle à Jérusalem ; la

⁶⁰⁹ E. Weber, *Le secret des mille et une nuits, L'inter-dit de Shéhérazade*, p 74

⁶¹⁰ Ibid. pp 74-75

⁶¹¹ *Shira*, p 56

⁶¹² Ibid. p 56

⁶¹³ Ibid. p 57

⁶¹⁴ Ibid. p 57

⁶¹⁵ L. Tolstoï, *Anna Karénine*, p 184

⁶¹⁶ *Shira*, p 58

⁶¹⁷ L. Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, p 25 Les Editions de Minuit, Paris 1977

⁶¹⁸ *Shira*, p 59

riche voisine qui voyage à Hambourg l'emmenant comme dame de compagnie ; ses études d'infirmière et son retour à Jérusalem où Herbst fit sa connaissance⁶¹⁹. Récit fantasque et nostalgique par lequel elle captive Herbst éveillant chez celui-ci, désir, jalousie, nostalgie et une curiosité concernant ce qui n'a pas été raconté⁶²⁰.

Lorsque Herbst, intrigué par la vie intense de Shira, lui demande si elle a connu d'autres hommes depuis, Shira d'abord agressive rétorque qu'elle « n'aime pas répondre aux questions malséantes⁶²¹ », puis reconnaît avoir connu quelques-uns sans plus. Pointe de jalousie, naissance d'un désir d'exclusivité. Gêne. Rires de Shira qui désamorce en parlant « du silence et de la brise fraîche, de la lune et des étoiles dans le ciel et de l'impression d'être seul au monde⁶²² ». Sous l'effet romantique de l'instant et l'intimité des confidences, Herbst tente d'embrasser Shira sur la bouche⁶²³. Celle-ci repousse ce « geste enfantin⁶²⁴ » et lui demande de se comporter en homme et non en adolescent⁶²⁵. Tout en exprimant un besoin de protection masculine elle remet, subtilement, un homme marié à sa place.

Le lecteur notera que Herbst, comme pour marquer une distance, s'adresse à Shira à la troisième personne du singulier et que Shira parle d'elle-même à la troisième personne du singulier⁶²⁶ –l'autre part d'elle-même de qui elle se distancie. Pour faire plaisir à Henrietta, l'infirmière propose d'aller dîner au restaurant expliquant qu'ensuite, Docteur Herbst devait rentrer chez lui et se mettre au lit car elle ne souhaite pas contrarier son épouse qu'elle aime bien⁶²⁷. Herbst tente de provoquer sa jalousie en prétendant vouloir éviter le restaurant dans lequel il a déjeuné le midi parce qu'il y avait une jolie serveuse mais la cinglante réponse de Shira : « Le temps de la jalousie n'est pas arrivé⁶²⁸ », en coupant court cet élan⁶²⁹, la protège de tout désir glissant vers la passion⁶³⁰.

⁶¹⁹ Ibid. p 55-63

⁶²⁰ N. Ben Dov, *Ils goûteront dans leur corps ce qu'ils célèbrent*, p 161

⁶²¹ *Shira*, p 63

⁶²² Ibid. p 63

⁶²³ Ibid. p 63

⁶²⁴ Ibid. p 63

⁶²⁵ Ibid. p 63

⁶²⁶ Ibid. p 64

⁶²⁷ Ibid. p 64

⁶²⁸ Ibid. p 64

⁶²⁹ Ibid. p 64

⁶³⁰ P. Férida, *L'absence*, p 72

Dans la structure du texte, le récit de Shira s'inscrit comme un enchâssement, « avalage⁶³¹ » textuel qui révèle une « inversion de la puissance virile⁶³² » confirmant une « régression du sexuel au buccal et au digestif⁶³³ ».

Herbst passe deux soirées de suite avec Shira ; au cours de la première, il découvre que le corps de l'infirmière lui procure une émotion physique et au cours de la seconde, la faculté que celle-ci a de l'émouvoir par son discours poétique.

⁶³¹ E. Weber, *Le secret des mille et une nuits, L'inter-dit de Shéhérazade*, p 65

⁶³² Ibid. p 66

⁶³³ Ibid. p 66

6.4.2 Entre présence et absence

Henrietta rentre à la maison avec « une fille supplémentaire⁶³⁴ », nouvelle bouche à nourrir ; fille, et non garçon qui, malgré sa petite taille, occupe beaucoup d'espace. Perspective masculine de l'auteur/narrateur qui s'identifie à Herbst et qui exclut toute joie. Sarini, jolie nourrice kurde dont le mari fait plein de petits métiers pour subvenir aux besoins de sa femme et de leurs huit fils, s'occupe d'elle⁶³⁵. Contraste entre les deux couples, où les épouses engendrent des sexes différents, et où les hommes sont diamétralement opposés ; d'ailleurs, l'énumération des différents métiers du mari de Sarini accentue la passivité de Manfred qui contraste également avec Henrietta qui, heureuse, retrouve des gestes maternels tout en reprenant ses activités domestiques : cuisiner, repriser, repasser, mettre le lait en bouteille pour nourrir le bébé après le départ de la nourrice mais, n'allaitant pas, elle se prive d'un rapport d'une nature presque amoureuse avec son enfant⁶³⁶ ; elle reprend la course aux certificats, règle des affaires courantes, consulte le pédiatre, le dentiste, son gynécologue, fait réparer la bouilloire⁶³⁷... repousse les chèvres des arabes, cueille des fleurs dans son jardin déposant discrètement les plus belles sur le bureau de son mari⁶³⁸ ; « chambre de l'insomnie et de l'écriture, de la mémoire et du travail⁶³⁹ ». Gardienne du foyer. Déesse-Mère qui règne seule sur l'univers familial et qui procure chaleur, nourriture, satisfaction euphorique et sécurité⁶⁴⁰ ; symbole d'Eve, responsable de la chute de l'homme, loin de sa prime jeunesse dans un jardin-paradis où le temps s'est écoulé ; fleurs posées sur un bureau telle une fleur sur la tombe d'un désir enfui. Car, « avec tout ce qu'elle doit faire, Henrietta n'a pas de temps de s'occuper de son mari. Et lui, avec tout son travail, n'a pas de temps pour Henrietta⁶⁴¹ ».

C'est dans son grand bureau que Manfred prépare ses cours⁶⁴². Enclave dans la maison, lieu clos où, alignés contre les quatre murs, des livres collectionnés depuis son enfance, s'empilent au sol ; concentration de souvenirs : pipes, cendriers, cailloux, encrier en cuivre...⁶⁴³ ; territoire dans lequel il s'isole du quotidien, protégé par ses livres et sa

⁶³⁴ *Shira*, p 65

⁶³⁵ *Ibid.* p 65

⁶³⁶ J. Kestenber, *Les trois visages de la féminité*, p 11

⁶³⁷ *Shira*, p 66

⁶³⁸ *Ibid.* p 66

⁶³⁹ M. Raimond, *Le roman*, p 164

⁶⁴⁰ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 57

⁶⁴¹ *Shira*, p 66

⁶⁴² *Ibid.* p 65

⁶⁴³ *Ibid.* pp 39-40

recherche. Henrietta filtre les visiteurs qui pourraient le distraire ; rôle protecteur du Bon Dragon que tenait à l'origine la Déesse-Mère⁶⁴⁴. Là, Herbst prend des notes ... essaye de se concentrer, crayon à la main, copiant le matériel nécessaire à son livre⁶⁴⁵. Velléité, « l'embryon dans l'utérus d'un savant, qui naîtra à terme⁶⁴⁶ » par opposition au projet abouti d'Henrietta qui vient d'enfanter à nouveau.

Deux territoires séparés⁶⁴⁷ : l'un, ouvert sur le monde, en prise avec le réel, qui inclut la maison, le jardin, la famille, les enfants, etc. et l'autre, étouffant, oscillant entre fantasmes passés et présents car, Herbst, grand spécialiste de Byzance a tout pour être heureux mais, pensif, n'arrive pas à travailler⁶⁴⁸. La convocation de Byzance, « centre de la civilisation européenne⁶⁴⁹ », lieu symbolique, évoque le célèbre poème de Yeats⁶⁵⁰ *Voguer vers Byzance* (voir p 445) où, « au fil des versions, la quête d'un poète irlandais cède progressivement la place à Yeats lui-même à la recherche de son *daimon*... cité où la vie spirituelle et artistique ne font qu'un⁶⁵¹ » ; voyage entre un mal être et une terre attrayante, qui n'est pourtant « pas propice aux vieux⁶⁵² » ; situation instable et dangereuse ; entre-deux qui évoque Constantinople (Elizabeth Nikoli) qui remplace Byzance et par *glissement*, l'ennemi. « Il est plus facile de traiter la mort lorsqu'elle est éloignée⁶⁵³ ».

Et, tout comme Lisbeth Neu communique à Herbst deux numéros de téléphone pour qu'il puisse la joindre, Shira fait de même avec son emploi du temps. Pourtant, s'il arrive à reléguer la première de côté dans son esprit, il est hanté par l'infirmière mais résiste à la tentation de se rendre chez elle, propose à Henrietta de l'aider en cuisine mais celle-ci refuse, répondant que sa place est à son travail, dans son bureau ; alors il prend leur benjamine dans ses bras et va voir sa femme sous prétexte que la petite la réclame ; lorsqu'Henrietta le raccompagne à son bureau, le manque de beurre lui fournit une excuse pour se rendre en ville. Herbst, marié à son premier amour, une femme belle et intelligente,

⁶⁴⁴ F. Gange, *Les Dieux menteurs*, pp 156-157

⁶⁴⁵ *Shira*, p 45

⁶⁴⁶ *Ibid.* p 45

⁶⁴⁷ *Ibid.* p 66

⁶⁴⁸ *Ibid.* pp 65, 66

⁶⁴⁹ H. Bloom, *Yeats*, Oxford University Press, 1972, p 345

⁶⁵⁰ W.B. Yeats, (1865-1939) Poète irlandais, Prix Nobel de littérature en 1923, poème écrit en 1926 appartenant aux poètes de *Tragic Generation* qui tiennent salon et lisent de la poésie (Shira), intéressé par les masques physiques et mentaux et les cycles de la vie, affecté par les changements qui surviennent en Irlande au début du vingtième siècle.

⁶⁵¹ H. Bloom, *Yeats*, p 345

⁶⁵² W.B. Yeats, *Sailing to Byzantium* publié en 1928 Editions The Tower voir Annexe VI p 428

⁶⁵³ M. Itzhaki, lors d'un entretien le 20 juin 2012

se bat contre lui-même et refoule son désir. Comme sa femme se dresse entre lui et son désir, il se dresse entre elle et ses obligations. Les nuits, si « Herbst ne se rend pas chez Shira, Shira apparaît chez lui⁶⁵⁴ » sous forme de « soixante-dix visages⁶⁵⁵ », chiffre auquel correspond la lettre 'a-i-n en hébreu, seizième carte du Tarot, La Maison-Dieu, symbole de destruction, d'effondrement et de catastrophe ; qui, selon Saint Augustin représente l'évolution d'un cycle accompli et selon la Bible la complète évolution de l'univers⁶⁵⁶. Herbst repense aux jambes de Shira, à son corps, à leur promenade dans Jérusalem silencieuse et à son manque de courage qui l'empêche de « tendre la main pour la caresser⁶⁵⁷ » ; lorsqu'il est sur le point de craquer, après plusieurs semaines, il repense à elle défiante, fumant lors de l'enterrement et à son rêve au cours duquel elle embrasse le mendiant turc aveugle et fredonne *Une chair comme la tienne, ne s'oublie pas facilement*⁶⁵⁸ ; sexualité féminine « pensée à partir de paramètres masculins⁶⁵⁹ » ; femme, support de la mise en acte des fantasmes masculins⁶⁶⁰. Shira-artiste et Shira-corps, deux visages d'une même personne⁶⁶¹. « Mémoire-Corps... au-delà des souvenirs⁶⁶² » qui personnifie un manque ; que l'autre soit présent ou absent, le manque ressenti est presque semblable⁶⁶³. Herbst oscille entre attirance et répulsion. Entre le *Cantique des Cantiques* : « Dès le matin nous irons dans les vignes, nous verrons si les ceps fleurissent, si les bourgeons ont éclaté, si les grenades sont en fleurs, là je te prodiguerai mes caresses⁶⁶⁴ » et les *Proverbes* « La bouche des femmes étrangères (putains ou adultères) est comme un abîme profond (déplacement du bas vers le haut, du vagin vers la bouche...⁶⁶⁵) et celui que Dieu réproouve y tombe⁶⁶⁶ ». Mais, malgré le fait que chez Herbst « le cadre » se « décadre⁶⁶⁷ », celui-ci choisit de ne pas s'octroyer « une « déscolarisation » qui ouvre une

⁶⁵⁴ *Shira*, p 68

⁶⁵⁵ *Ibid.* p 68

⁶⁵⁶ R. Allendy, *Le symbolisme des nombres*, pp 394-395

⁶⁵⁷ *Shira*, p 68

⁶⁵⁸ *Ibid.* p 68

⁶⁵⁹ L. Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, p 23, Les Editions de minuit, Paris, 1977

⁶⁶⁰ *Ibid.* p 25

⁶⁶¹ N. Ben Dov, *Ils goûteront dans leur corps ce qu'ils célèbrent*, p 161 l'air que Herbst fredonne est mentionné 12 fois dans le récit

⁶⁶² D. Sibony, *Entre-deux*, p 106

⁶⁶³ *Ibid.* 100-101

⁶⁶⁴ La Bible, *Cantique des Cantiques*, 7-13

⁶⁶⁵ J. André, *La sexualité féminine*, p 12 citant La Bible, Proverbes 22,14

⁶⁶⁶ La Bible, *Proverbes* 22-14

⁶⁶⁷ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 24

semaine des quatre jeudis⁶⁶⁸ ». Car chaque nuit qui passe où Herbst ne se rend pas chez Shira, celui-ci se sent en contrôle de la situation⁶⁶⁹.

Un matin, occupée avec Sarah, Henrietta entend son mari faire les cent pas dans sa pièce. Inquiète, elle l’installe au jardin et pose à ses côtés le bébé dans son berceau ; elle lui apporte le petit déjeuner, donne congé à la nourrice et d’un geste tendre, lisse le front de son mari qui admet : « Je suis un objet vide. Si je donne cent conférences ou si je copie mille citations rien ne changera⁶⁷⁰ » et avoue qu’il « ne désire ni lire des livres ni en écrire⁶⁷¹ ». Envers mélancolique de l’exaltation du désir (provoqué par Shira et refoulé)⁶⁷². Alors, racontant une histoire concernant Elisabeth Modrao il commet un *lapsus* en disant Lisbeth Modrao et se reprend⁶⁷³. Herbst remet sa vie en question tout en tentant de rassurer Henrietta, qui attentive, lui demande ce qu’il voudrait faire. Incapable de formuler un désir, Manfred, confirme que son travail ne le rend plus heureux tout en précisant qu’en raison de ses responsabilités, il ne le quitterait pas⁶⁷⁴.

Travail, prétexte qui masque un malaise qu’il exprime en racontant un conte dans lequel un père demande à la sage-femme qui aide son épouse à accoucher de couper un membre aux nouveau-nés afin qu’ils mendient mais, celle-ci, voyant que le dernier était en bonne santé l’épargne et, devenu le préféré du père, c’est à lui que revient tout l’héritage⁶⁷⁵. Henrietta rit aux éclats⁶⁷⁶, sans se douter de la lassitude de son mari face à une nouvelle charge financière (et affective ?). Aveuglement face aux “signes avant-coureurs de cette crise de brusque apparence (démon de midi) –du côté de l’enlisement dépressif d’une identité à soi” qui, bascule en un instant “dans une temporalité autre⁶⁷⁷”.

Ce jour-là, Henrietta, mère nourricière, parfaite maitresse de maison, prépare un simple et délicieux déjeuner avec ce qu’elle trouve à la cuisine. Moment heureux propice à l’affection et où le couple bavarde. Au cours de la conversation, Manfred suggère à Henrietta d’organiser un dîner pour présenter à Taglicht (lumière du jour en allemand), un

⁶⁶⁸ Ibid. p 24

⁶⁶⁹ *Shira*, p 67

⁶⁷⁰ Ibid. pp 70, 71

⁶⁷¹ Ibid. p 71

⁶⁷² P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 20

⁶⁷³ *Shira*, p 71

⁶⁷⁴ Ibid. p 71

⁶⁷⁵ Ibid. p 73

⁶⁷⁶ Ibid. p 73

⁶⁷⁷ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 20

jeune ami universitaire, Lisbeth Neu rencontrée chez Weltfremdt⁶⁷⁸ ; devant la puissance du désir, le refoulement devient impossible. Besoin de pimenter son existence et/ou de se libérer d'une tentation ?

Pendant un mois et demi, Herbst s'enferme autant qu'il peut chez lui et chaque fois qu'il se rend en ville, il lutte pour ne pas rendre visite à Shira « cette sorcière qui ne lui avait jamais dit J'attends que tu viennes⁶⁷⁹ » puis, retourne chez lui, victorieux. « Sorcière, empoisonneuse, tentatrice, conspiratrice... Là même où les hommes se croient assurés de leur pouvoir, secrètement *elles* règnent⁶⁸⁰ » ; l'absente, « objet de haine de l'amour⁶⁸¹ ». Alors, pour s'occuper l'esprit, il aide Henrietta dans les tâches ménagères ; elle le taquine : « Si tu avais des seins nous n'aurions pas besoin de nourrice⁶⁸² » ; sein nourricier (érotique), organe de séduction au « caractère sexuel secondaire⁶⁸³ » ; reproches latents et frustrations. Alors, d'inconscient à inconscient, Herbst, en regardant sa femme jouer avec leur fille, constate que celle-ci a vieilli : « Si je ne les connaissais pas, je penserais que c'est une grand-mère et sa petite fille⁶⁸⁴ ». « Tandis que les échafaudages du bâti de sa vie se délitent, celle-ci gravite désormais silencieusement autour de cet objet par lequel il se sent choisi, dès lors qu'il l'a rencontré ou plutôt qu'il s'est heurté à lui⁶⁸⁵ ». Coupable d'une telle pensée, il refoule ses instincts pensant que les tentations ne représentent pas la vraie vie ; que l'homme est fait pour être fidèle toute sa vie à la femme qui lui a été désignée car sans elle, il va à sa perte⁶⁸⁶. Sept apparitions du mot vie en trois lignes soulignent la tension entre les désirs de Herbst et son incapacité de passer à l'acte⁶⁸⁷. Débarrassé de ses « mauvaises pensées », il continue d'aider sa femme mais celle-ci exaspérée le remercie et le renvoie à son travail.

Pourtant, une après-midi malgré les tensions que le couple connaît, en sortant au jardin (évoquant le Paradis), Manfred est émoustillé par le parfum qu'exhalent les fleurs⁶⁸⁸. En voyant Henrietta un bouquet à la main, les yeux embués de larmes, nostalgique, il se souvient de leurs jeunes années à Berlin et chuchote : « Asseyons-nous

⁶⁷⁸ *Shira*, p 74

⁶⁷⁹ *Ibid.* p 80

⁶⁸⁰ J. André, *La sexualité féminine*, p 21

⁶⁸¹ P. Férida, *L'absence*, p 9

⁶⁸² *Shira*, p 80

⁶⁸³ M.H. Colson, *La sexualité féminine*, p 69

⁶⁸⁴ *Shira*, p 80

⁶⁸⁵ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 21

⁶⁸⁶ *Shira*, p 80

⁶⁸⁷ *Ibid.* p 80

⁶⁸⁸ *Ibid.* p 83

un moment⁶⁸⁹ » ; résiliée et lasse, Henrietta répond : « Asseyons-nous si tu veux, asseyons-nous⁶⁹⁰ ». Tout en bavardant, Herbst, pris d'une bouffée de tendresse, retire le bouquet des mains de sa femme et prend sa main dans la sienne. Les yeux fermés, il repense aux responsabilités familiales qui « ont engloutis les années d'amour⁶⁹¹ ». Le crépuscule et sa fraîcheur les surprend ainsi⁶⁹². Henrietta rentre chercher un châle ; protection dont elle s'entoure ; Manfred la suit et l'enlace. Taquine et provocatrice à la fois elle lui dit en s'écartant : « Que désires-tu de cette vieille bûche de bois⁶⁹³ ». Refus physique d'une femme qui après avoir fait, et ce depuis son second accouchement, le deuil à la fois total de son sentiment œdipien et de son narcissisme phallique, ne souhaite pas revivre un assaut masculin⁶⁹⁴ ; désir d'être rassurée, ce que Manfred ne fait pas.

Le narrateur note que « d'autres jeunes filles se trouvaient là⁶⁹⁵ », allusion au Cantique des cantiques⁶⁹⁶, soulignant ainsi la diversité présente dès cette époque en Terre d'Israël. La récurrence de la formule souligne la nostalgie du narrateur qui indique qu'à Jaffa –où l'auteur réside les premières années de sa vie en Palestine- se trouvaient, des jeunes filles séfarades et ashkénazes, des marocaines et des yéménites, des persanes, des libanaises, des aleppines et d'autres encore venues d'Izmir et de Babylone⁶⁹⁷. Digression dans le récit, qui apparaît comme une fenêtre ouverte sur l'inconscient de l'auteur et les jours insoucians de son installation en Palestine.

Autour des deux filles ainées la famille Herbst se trouve momentanément recomposée lorsque Zohara et Tamara, viennent voir leur petite sœur⁶⁹⁸. Tamara, la cadette, arrogante, tutoie son père avec familiarité et demande en entrant dans son bureau : « Alors Manfred, tu nous as fait une petite sœur ?⁶⁹⁹ » ; langue -« organe médiateur de la puissance symbolique orale sublimée et des options sexuelles dérivées des pulsions actives et passives de la libido orale, clitoridienne et vulvo-vaginale⁷⁰⁰ »- pendue, « compensation

⁶⁸⁹ Ibid. p 84

⁶⁹⁰ Ibid. p 84

⁶⁹¹ Ibid. p 84

⁶⁹² Ibid. p 84

⁶⁹³ Ibid. p 84

⁶⁹⁴ F. Dolto, *Sexualité féminine*, pp 206-208

⁶⁹⁵ *Shira*, pp 86-87 six apparitions de la formule en début de paragraphes sur deux pages

⁶⁹⁶ La Bible, *Cantique des cantiques*, 6,8 « Les reines sont au nombre de soixante, les concubines de quatre-vingts, et innombrable sont les jeunes filles »

⁶⁹⁷ *Shira*, pp 86-87

⁶⁹⁸ Ibid. p 85

⁶⁹⁹ Ibid. p 89

⁷⁰⁰ F. Dolto, *Sexualité féminine*, p 128

du pénis atrophié⁷⁰¹ » ; défi au père, comportement et question déstabilisantes qui ravivent le souvenir de Shira dans l'esprit de ce dernier et sa crainte d'apprendre que celle-ci est enceinte. Pour reprendre le dessus, il tente de faire diversion en abordant la question des études mais, Tamara lui assène, sur le même ton, qu'on leur demande d'apprendre des bêtises pour passer de classe puis termine sa phrase par une boutade ironique : « Ouf ! Quelle sagesse se trouve sur ton bureau⁷⁰² ».

Après avoir salué respectueusement son père, Zohara s'émerveille avec naïveté devant sa petite sœur. Admirative et tendre elle constate que son père a acquis de nouveaux livres et souhaite, avec tout ce qu'il accomplit dans son bureau, que son travail soit bientôt publié⁷⁰³. Allusion à la nécessité de publier non seulement pour informer, mais pour rendre le travail accessible aux chercheurs concernés⁷⁰⁴.

Manfred tend une chaise à Zohara puis une autre chaise à Tamara et tente, pour contenir les débordements de la cadette, de revenir sur ses études mais, celle-ci assène : « J'aime les gens avec qui je peux m'asseoir en silence⁷⁰⁵ ». Les différences entre les deux filles provoquent des tensions. Lorsque Zohara dit que leur petite sœur est mignonne, Tamara rétorque qu'à son âge elle devait l'être aussi⁷⁰⁶. Outre sa place dans la famille qui vient de changer, Tamara se sent en compétition avec Zohara, plus facile de caractère et plus proche du père⁷⁰⁷.

Après le départ des filles, « la maison rentre dans l'ordre⁷⁰⁸ » ; formule récurrente du narrateur. Ironie, puisqu'Henrietta est bouleversée par les nouvelles alarmantes d'Allemagne, par la course aux certificats auxquels s'ajoute l'arrivée d'un nouveau-né et les changements que cela entraîne, et que Herbst ayant terminé la préparation de ses cours, n'arrive pas à publier un article ou à écrire son livre⁷⁰⁹. Le manque de dynamisme et la passivité du Maître de conférences est soulignée avec ironie par le narrateur qui confie que Herbst, toujours prêt à aider ses collègues, n'est ni contrarié lorsqu'il n'est pas cité, ni ne

⁷⁰¹ Ibid. p 128

⁷⁰² *Shira*, p 89

⁷⁰³ Ibid. p 89

⁷⁰⁴ H. Weinrich, *Conscience linguistique et lectures littéraires*, p 273

⁷⁰⁵ *Shira*, pp 89-90

⁷⁰⁶ Ibid. p 90

⁷⁰⁷ Ibid. pp 90-91

⁷⁰⁸ Ibid. p 91

⁷⁰⁹ Ibid. p 92

rougit lorsqu'ils le remercient, deux négations qui expriment leur contraire ; comportement qui justifie le diminutif Herbstlein donné par ses collègues⁷¹⁰.

Lassé par les refus de sa femme, Manfred ne tente plus d'approches⁷¹¹. Les tâches ménagères, maigre dépense physique, tiennent lieu d'une compensation qui le maintient à distance de Shira⁷¹². L'intimité du couple consiste à partager deux repas par jour au cours desquels ils parlent de leurs proches en Allemagne, de l'université, des élèves, des professeurs, de leurs filles qui n'ont plus besoin d'eux⁷¹³ ; à d'autres moments, assis ensemble, Manfred lit à Henrietta, attentive (comme Blouma écoute Hirshel dans *Sipour Pashout*⁷¹⁴), les nouvelles du jour, lui expliquant la stratégie anglaise, l'importance du facteur arabe, énumérant toutes les déceptions qu'entraîne la déclaration Balfour⁷¹⁵. Il répond aux questions de sa femme, l'éclairant sur les relations internationales et le problème Juifs/Arabes. Tensions extérieures, métonymie du couple. Moments partagés qui maintiennent les liens existants, tout comme la vie familiale qui s'intensifie lors des visites des filles aînées sans régler pour autant les frustrations qu'il refoule et qui lui donneraient le droit d'aller « voir ailleurs ».

Un jour, « parce qu'on ne peut définitivement renoncer à se rendre en ville⁷¹⁶ », Herbst, tiraillé entre un désir de fidélité rationnel et ses pulsions, décide de rendre visite à Shira, « sans avoir envie de la voir⁷¹⁷ », négation qui exprime le contraire ; d'ailleurs, en s'approchant de chez elle, ses jambes tremblent de désir ; voyant sa chambre éclairée, Herbst attend un instant devant la porte ; allusion au Cantique des cantiques⁷¹⁸ ; il la voudrait malade et incapable de lui ouvrir⁷¹⁹ ; il se demande ce qu'il lui trouve mais se dit que, puisqu'il est là, autant sonner pour prendre de ses nouvelles avant de rentrer chez lui⁷²⁰. Fausse désinvolture qui contraste avec...

⁷¹⁰ Ibid. p 174

⁷¹¹ Ibid. p 93

⁷¹² Ibid. p 93

⁷¹³ Ibid. p 93

⁷¹⁴ *Sipour Pashout*, pp 29- 30 « Il avait de nombreuses choses à lui raconter et elle ne se bouchait pas les oreilles. Toutes ses conversations étaient sans importance mais elle les trouvait agréables. Lorsque le rossignol donnait de la voix sa compagne, en face de lui, est attentive »

⁷¹⁵ *Shira*, p 95

⁷¹⁶ Ibid. p 97

⁷¹⁷ Ibid. p 98

⁷¹⁸ La Bible, *Cantique des cantiques*, 5,2 « Je dors, mais mon cœur est éveillé : c'est la voix de mon bien-aimé ! Il frappe : « Ouvre-moi, ma sœur, ma compagne, ma colombe, mon amie accomplie, car ma tête est couverte de rosée, les boucles de mes cheveux sont humectées par les gouttelettes de la nuit »

⁷¹⁹ *Shira*, p 98

⁷²⁰ Ibid. p 98

... Shira qui, marquée dans son corps par le rapport sexuel avec Herbst auquel elle s'est donnée, surestimation du sexe phallique de l'homme⁷²¹, qui a attendu sa visite pendant un mois et demi, le reçoit en lisant un journal allemand (provocation), contrariée, comme dérangée par « un visiteur inopportun⁷²² » sans lui montrer qu'elle était heureuse de le voir et lui, « ...ne vit pas ce qu'il y avait dans son cœur mais ce qu'il y avait sur ses lèvres⁷²³ ». Trois apparitions de la racine *r-a-h* voir, sous forme verbale et nominale, soulignent avec ironie le manque de perspicacité qui l'empêche de percevoir la frustration de Shira et les raisons de son antagonisme. Il constate que ses mains sont aussi fraîches que son attitude et se demande à nouveau ce qu'il lui trouve. En regardant le journal, il se pince les lèvres, *acte symptomatique* ; l'ordre qui lui donne, « Pose ce torchon⁷²⁴ », déclenche une querelle qui permet à Shira de lui reprocher son absence ; Herbst maladroit ne sait se justifier. Shira, provocatrice, demande des nouvelles de sa femme, -l'Autre qui l'a retenu-, de Sarah mentionnant que le nom est proche du sien avant de dire sa (fausse) joie de savoir que tous vont bien⁷²⁵. On notera les quatre apparitions en deux lignes de la racine *š-l-m* de laquelle dérivent le mot paix, bien être, entier, paiement en hébreu, alors que tous deux flambent. Elle lui suggère de s'asseoir plutôt que de faire les cent pas et de fumer une nouvelle cigarette supposée calmer les nerfs⁷²⁶. Il regrette de s'être attardé et elle, devinant ses pensées, flirte, passe la main dans ses cheveux en le taquinant mi-figue mi-raisin. « Le flirt entretient le jeu de l'incertitude et sabote le vocabulaire de l'engagement⁷²⁷ ». Lorsque Herbst l'enlace et l'assied sur ses genoux, elle s'esquive, lui proposant un thé ou même de diner ; elle disparaît à la cuisine le laissant seul avec le journal pendant qu'elle y prépare le repas à son rythme comme tous les célibataires de Jérusalem précise le narrateur qui inclut parmi eux Lisbeth Neu toujours présente dans son esprit⁷²⁸. Elle revient, dresse la table en chantonnant ce qui énerve Herbst. En style indirect libre, le narrateur nous livre la pensée de Herbst : « Une nonchalance comme la sienne pousserait même la personne la plus décontractée, comme moi-même, au

⁷²¹ F. Dolto, *Sexualité féminine*, p 182

⁷²² *Shira*, p 98

⁷²³ Ibid. p 98

⁷²⁴ Ibid. p 98

⁷²⁵ Ibid. p 98

⁷²⁶ Ibid. p 98

⁷²⁷ N. Ezer, *Flirtation in S.Y. Agnon's Shira*, paru dans *History and Literature : new readings of Jewish texts in honor of Arnold J. Band*, Edited by William Cutter and David C Jacobson, Brown University 2002 pp 125-136, ici p 125

⁷²⁸ *Shira*, p 99

meurtre⁷²⁹ ». Sur la table elle pose du beurre, du fromage, des tomates, des raisins, des mûres, du cacao et des olives ; « Ne t'en fais pas pour l'ail, j'apporterai du cognac ; je boirai le mien en mangeant, et toi, tu peux prendre le tien avant, pendant ou après le repas mon chéri ; il n'y a pas de règles⁷³⁰ » annonce-t-elle. Soudain, elle se tape le front en disant « Que je suis bête, j'ai du Gin et je ne l'apporte pas. Tu aimes le Gin ?⁷³¹ ». Herbst pense silencieux « Que le diable t'emporte toi et ton Gin⁷³² » : « Femme tu es la porte du diable⁷³³ » tout en se remémorant sa première visite, le changement de vêtements et ce que cela entraîna. *Djinn*, de *g-n* « lieu où poussent divers arbres, notamment des arbres fruitiers⁷³⁴ », allusion au jardin d'Eden ; *djinn* « dans les croyances musulmanes, esprit bienfaisant ou démon⁷³⁵ ».

Shira, qui pense qu'elle se suffit à elle-même, s'octroie la liberté que lui refuse la société à cause de son manque de phallus⁷³⁶ ; attitude « froide » qui fascine Herbst qui la perçoit comme étant frigide et impénétrable : logique phallique qui dans certains cas gouverne le comportement féminin⁷³⁷.

Contrairement à sa première visite, il ne lui conseille pas de se changer car elle prendrait son temps et tout ce qu'il souhaite c'est sa présence qui redonne goût à sa vie⁷³⁸. Avant de manger elle lui indique le lavabo, le savon et la serviette mais lui ne désire ni se laver les mains, ni manger. Elle insiste sous prétexte qu'il doit prendre des forces : « Va vite chéri te laver les mains. J'ai faim et voudrais manger⁷³⁹ ». Deux appétits qui divergent. Devant son entêtement, elle saisit le morceau de pain qu'elle s'était beurré et le lui fourre dans la bouche, agression physique, *acte symptomatique* qui s'inscrit en réponse au sentiment qu'elle éprouve d'avoir été agressé.

Elle le bouscule, joue à la maman, rôle qu'elle ne connaît pas, mais tente de se substituer d'une certaine manière au rôle qu'Henrietta tient dans la vie de Herbst : « Une

⁷²⁹ Ibid. p 100

⁷³⁰ Ibid. p 100 "אי אתה צריך לחשוש שמא יש בהם שום. עכשיו אלך ואביא קוניאק ונשתה. אני אשתה בתוך הסעודה ואתה תשתה ואין אונם" לפני הסעודה ובתוך הסעודה ואחר הסעודה, כחפץ לבך יקירי, אין אונם"

⁷³¹ Ibid. p 100 geste que fait Constantin dans *Anna Karénine*, p 290

⁷³² Ibid. p 100

⁷³³ J. André, *La sexualité féminine*, p 22 citant Tertullien

⁷³⁴ Even Shoushan, 1^{er} tome, p 267

⁷³⁵ Petit Larousse, p 343

⁷³⁶ J. André, *La sexualité féminine*, p 34

⁷³⁷ Ibid. p 34

⁷³⁸ *Shira*, p 100

⁷³⁹ Ibid. p 100

bouchée pour maman, une bouchée pour papa et une bouchée pour le gentil Fredchen⁷⁴⁰ » avant de le menacer d'être emporté par l'ogre s'il ne mastique pas bien et lui conseille d'être docile, de manger pour ne pas fâcher sa mère. Allusion aux contes. Devant le comportement passif de Herbst, elle l'infantilise d'avantage et lorsqu'elle lui dit qu'un gentil garçon ne devrait pas se mettre en colère, Herbst sourit ; elle ajoute : « le sourire fait du bien au cœur (quatre apparitions du mot en une phrase désignent l'organe qui souffre⁷⁴¹). Demain mon enfant, on te prendra chez le coiffeur pour te couper les cheveux⁷⁴², évocation de Dalila qui rend Samson vulnérable⁷⁴³. Mais mange d'abord et mange bien⁷⁴⁴ », suggérant : « prend des forces et grandit » à l'enfant qui n'a pas osé revenir lui rendre visite et qui se trouve à présent entre les griffes de Lilith qui flirte à nouveau, caressant sa tête, respirant ses cheveux. Il l'enlace. Immobile un instant, presque consentante, il murmure « Zut » lorsqu'elle s'esquive ; elle s'étonne du juron, pose son doigt sur son nez, *acte symptomatique*, et essaye de le persuader de boire son cacao. Herbst, dérangé par la lumière « aveuglante » des voisins, voudrait baisser les stores mais pour Shira « plus il y a de lumière, mieux c'est⁷⁴⁵ » ; store autour duquel nait soudain une tension : le *surmoi* de Herbst le souhaite baissé alors que le *ça* de Shira le voudrait levé. Lilith, défiant les convenances, mettant l'autre en danger, s'apprête à opérer en pleine lumière. Herbst tente de masquer son embarras par un rictus, *acte symptomatique*, en disant : « La lumière de tes yeux me suffit⁷⁴⁶ ».

Pas dupe, Shira se lève pour baisser les stores qui résistent, fait mine de s'inquiéter du mal de tête qu'il pourrait avoir et joue à l'infirmière en prenant le pouls de Fredchen qu'elle trouve normal alors que lui voudrait jouer au médecin. Elle se dégage brusquement lorsqu'il pose sa main sur son cœur prétextant que les voisins pourraient deviner ce qui se passe. Lorsque Herbst joue soudain au désinvolte⁷⁴⁷, Shira prend le

⁷⁴⁰ Ibid. p 101 A noter qu'en allemand le suffixe *chen*, est une version moderne du suffixe *lein* plus ancien qui tombe en désuétude

⁷⁴¹ Ibid. p 101

⁷⁴² A. Band dans *Nostalgia and Nightmare*, p 74 : Thème récurrent dans les premières nouvelles d'Agnon, où, dans *Nuits*, « Ruhama coupe ses cheveux pour Hemdat, et Na'aman coupe les siens pour Yaël dans *Tishre* » (première version de *La dune de sable*)

⁷⁴³ La Bible, *Juges* 16,19 « Elle l'endormit sur ses genoux et, ayant mandé un homme, lui fit couper les sept boucles de sa chevelure ; dès lors, elle put le maîtriser, car sa vigueur l'avait abandonné ».

⁷⁴⁴ *Shira*, pp 100-101

⁷⁴⁵ Ibid. p 101

⁷⁴⁶ Ibid. p 101

⁷⁴⁷ Ibid. p 102

contre-pied : « Toi cela t'es égal, mais moi, mon chéri cela ne m'est pas égal⁷⁴⁸ ». Herbst commence une phrase « Ne sois pas... » que Shira interrompt familière : « Que voudrait mon Manfredchen à moi que je ne sois pas ?⁷⁴⁹ ». L'auteur, en ajoutant deux différents suffixes aux noms de Herbst, suggère que le monde universitaire où ses collègues utilisent le suffixe *lein* (Herbstlein) est ancré dans les traditions anciennes et semble « vieux jeu » comparé à la modernité de Shira qui utilise le suffixe *chen* (Fredchen ou Manfredchen).

Las, Herbst baisse les bras : « Je ne demande rien ». Shira riposte provocatrice : « Celui qui ne demande rien ne fait rien⁷⁵⁰ ». Herbst pose ses mains sur ses hanches, elle « détend l'étreinte de ses bras. Il baisse la tête vers son cœur et se tait⁷⁵¹ ». Shira propose à Herbst de s'allonger avant de rentrer ; il se couche sur le lit, attendant qu'elle revienne mais elle a été faire la vaisselle. Il peste, « brûlant comme dans une fournaise⁷⁵² ». Douceur d'une brûlure excitante qui s'empare du corps entier. Appétit de vivre ravivé et « le monde, jusqu'à la veille trop familièrement clos, offre à nouveau un versant de désir...⁷⁵³ ». Flirt, « source d'excitation et de plaisir, dont le vœu implicite est d'entretenir le désir⁷⁵⁴ ».

A noter la musique de la phrase et le double emploi, sous forme verbale, de la racine *l-h-t* flamme, chaleur, éclat, incandescence, passion mais aussi magie et enchantement ; triplement de la racine *m-t-k*, douceur, sous forme nominale et verbale et de la racine *k-y-m*, exister⁷⁵⁵. Flamme, douceur d'exister.

Seul, il se relève, prête l'oreille surpris de ne rien entendre et craintif de se faire prendre chez Shira. Il est rassuré en constatant que son sac et son poudrier sont là. C'est d'abord la projection de l'ombre de Shira qu'il voit sur le mur et son sang se glace en la voyant dans ses vêtements légers sentant la lavande⁷⁵⁶. Evocation du fantôme de Lilith. Il veut la serrer dans ses bras « Viens viens Shira⁷⁵⁷ », elle se lève pour lui donner l'espace de se déshabiller en disant : « Tu es agité comme une nuit de tempête déchainée. Enlève ta veste, ça dissipera la chaleur⁷⁵⁸ ». Un mouvement de panique à l'extérieur rappelle que

⁷⁴⁸ Ibid. p 102

⁷⁴⁹ Ibid. p 102

⁷⁵⁰ Ibid. p 102

⁷⁵¹ Ibid. p 102

⁷⁵² Ibid. p 102

⁷⁵³ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 19

⁷⁵⁴ N. Ezer, *Flirtation in S.Y. Agnon's Shira*, p 126

⁷⁵⁵ *Shira*, p 102 "ובאמת כבר אחזה בו האש וכולו בתוך האש, לזהט ומלהטת, והוא מתמלא מין מתיקות שכל הגוף מתמסה בה. לא *Shira*, p 102 הוא קיים ולא שום דבר שבו קיים, חוץ מאותה המתיקות שממתיקה והולכת"

⁷⁵⁶ Ibid. p 102

⁷⁵⁷ Ibid. p 103

⁷⁵⁸ Ibid. p 103

c'est l'heure du couvre-feu. Herbst, qui n'a pas de dérogation, insiste pour rentrer chez lui⁷⁵⁹. Il angoisse : « je vais mourir je vais devenir fou⁷⁶⁰ ». Shira, en colère devant sa réaction, lui propose de demander à son voisin, le fils d'Axelrod, l'employé de l'hôpital (qui ne peut que renvoyer dans l'esprit de Herbst à la première trahison de sa femme et qui ravive sa culpabilité) de le ramener tout en le prévenant qu'il risque de se faire arrêter et emmener au commissariat ; mais Herbst la supplie : « Va va Shira⁷⁶¹ » qui contraste avec le « viens viens Shira » de la même séquence qui souligne l'indécision de Herbst et un mouvement érotique, hélas non assouvi. Quelques instants plus tard il suit le jeune homme aux larges épaules et c'est recroquevillé dans la voiture que Herbst se retrouve chez lui après avoir été arrêté un instant à un barrage de police⁷⁶².

Ellipse. Un soir, un mois et demi plus tard, à la suite de la cérémonie d'ouverture de l'année universitaire sur le campus du Mont Scopus, Herbst rentre chez lui en se promenant. A une intersection, il réalise qu'« une des rues mène chez Shira⁷⁶³ » et choisit de l'emprunter. L'infirmière le reçoit, confortablement vêtue, sans élégance et sans maquillage⁷⁶⁴ ; perspective de l'Homme, (auteur/narrateur/Herbst). L'odeur de camphre qui flotte dans la chambre suggère qu'elle soigne un hématome⁷⁶⁵ évoqué par le mot coup qui apparaît à quatre reprises en deux lignes ; allusion au bleu à l'âme causé par l'absence de Herbst ; intrigué, il contemple cette femme qu'il n'aime pas, essayant de comprendre ce qui l'attire en elle car, sans la trouver laide, il ne la trouve certainement pas belle. Fascination pour « l'objet », « point de brouillage » qui met en mouvement la dialectique masculin/féminin⁷⁶⁶. Ironie du narrateur qui confie qu'aux yeux de Herbst, en attente, le nom de Nadia-espoir, attribué avant de la connaître, lui correspond mieux que Shira-poésie⁷⁶⁷. Il demande s'il dérange. Antagoniste, elle revient sur sa dernière visite et demande s'il est rentré chez lui sans encombre⁷⁶⁸ ; « C'est une histoire ancienne qui date déjà d'un mois⁷⁶⁹ » répond Herbst qui détourne le sujet en se disant débordé de travail. Sarcastique, Shira lance : « Un mois et demi et malgré cela tu ne m'as pas oublié et tu t'es

⁷⁵⁹ Ibid. p 103

⁷⁶⁰ Ibid. p 103

⁷⁶¹ Ibid. p 103

⁷⁶² Ibid. p 104

⁷⁶³ Ibid. p 110

⁷⁶⁴ Ibid. p 110

⁷⁶⁵ Ibid. p 110

⁷⁶⁶ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, pp 100-101

⁷⁶⁷ *Shira*, p 110

⁷⁶⁸ Ibid. p 110

⁷⁶⁹ Ibid. p 110

donné la peine de venir me voir. On ne peut pas dire que cet homme n'est pas curieux⁷⁷⁰ » ; dévoilant l'ampleur de sa déception, c'est autour de la notion du temps que se cristallise sa frustration : elle prévient qu'elle va s'accorder un temps de réflexion identique à celui que Herbst a pris pour revenir la voir et ce, afin d'évaluer comment utiliser ce temps précieux qu'il lui accorde ; elle le met en garde, ajoutant qu'il risque de trouver l'attente longue⁷⁷¹. Riposte dont Herbst ne perçoit pas immédiatement les conséquences.

Pris dans ses contradictions, Herbst s'assied en se disant qu'il partirait lorsqu'elle aura cessé de se plaindre. Lorsque Shira s'assied sans se changer, il constate que ni ses vêtements, ni ses reproches, ni la tête qu'elle fait ne sont séduisants (perspective masculine)⁷⁷². Par peur d'une nouvelle riposte, il s'abstient de lui demander si elle est malade et fume « pour se créer une atmosphère⁷⁷³ » avant de proposer une cigarette à Shira qui refuse. Herbst souffle des ronds de fumée en demandant « Tu ne veux pas fumer. Alors que veux-tu⁷⁷⁴ ? ». Elle répond à une question par une autre et demande des nouvelles de toute la famille avant de conclure : « Donc toi, le bébé et Madame Herbst vous allez tous bien. Quelle belle réussite Docteur⁷⁷⁵ ». Sarcasme. Envie-jalousie qui trouverait son origine dans le manque de noyau familial et/ou le désir d'un pénis⁷⁷⁶ ?

Après une pause, elle enchaîne : « Que pensez-vous Docteur des hommes qui battent les femmes ?⁷⁷⁷ ». Surpris, Herbst avoue qu'il les trouve laids⁷⁷⁸. Dans l'esprit de Herbst, c'est la « laideur » de Shira qui attire les hommes de cette espèce ; perspective masculine qui fait abstraction des émotions de la femme. Les yeux rieurs elle acquiesce en lui demandant s'il pourrait battre une femme⁷⁷⁹. Ironie du récit lorsque Herbst, sur le point de la gifler, crie « Non ». Elle s'adresse à lui comme à un enfant, lui donne raison et lui rappelle qu'il faut être gentil avec les femmes à cause de leur fragilité⁷⁸⁰, signifiant clairement sa vulnérabilité. Silencieux, bouillant de l'intérieur, Herbst nerveux effrite la cigarette...

⁷⁷⁰ Ibid. p 110 "חודש ומחצה, ואף על פי כן לא שכחתי והטרחת עצמך לראות אותי. אי אפשר לומר אדם זה אינו סקרן" ⁷⁷⁰

⁷⁷¹ Ibid. p 110

⁷⁷² Ibid. pp 110-111

⁷⁷³ Ibid. p 111

⁷⁷⁴ Ibid. p 111

⁷⁷⁵ Ibid. p 111

⁷⁷⁶ J. André, *La sexualité féminine*, p 30

⁷⁷⁷ *Shira*, p 111

⁷⁷⁸ Ibid. p 111

⁷⁷⁹ Ibid. p 111

⁷⁸⁰ Ibid. p 111

... Pendant que Shira raconte que, trois jours après sa dernière visite⁷⁸¹, un ingénieur maritime, à la voix séduisante, lui rend visite, lui raconte ses voyages de par le monde et lui octroie deux coups de fouet sur les bras avant de s'en aller⁷⁸². Allusion au fouet du chapitre *Des femmes vieilles et jeunes* dans *Ainsi parlait Zarathoustra*⁷⁸³ ?

Dans le récit, Shira semble punie de désirer, de se sentir libre et indomptable. Herbst, d'abord agacé ferme les yeux puis veut savoir si elle l'a revu⁷⁸⁴ ; elle se tape le front avec la main, *acte symptomatique* sarcastique, comme pour mieux se rappeler les évènements, et répond qu'elle l'a revu plusieurs fois dans l'immeuble sans son fouet, qu'elle avait regardé ses mains fermes, douces sans poils ni rides et sans fouet. Shira avoue qu'elle l'aurait mis à la porte s'il était revenu et montre à Herbst la trace d'un coup de fouet qu'elle s'est elle-même octroyé⁷⁸⁵. Poussée de masochisme ; expression de la castration⁷⁸⁶, « l'essence féminine⁷⁸⁷ » et « norme du comportement de vie⁷⁸⁸ » ; revivre une attaque sexuelle excitante et douloureuse ; «... moment d'effraction » : instant où le narcissisme est vaincu par la pulsion érotique⁷⁸⁹. La douleur causée par l'ingénieur maritime rappelle inconsciemment celle que Herbst lui inflige et qui renvoie à un scénario d'enfance « une expérience très douloureuse qui n'a pu être supportée qu'en étant érotisée⁷⁹⁰ » (abandon de la mère à un très jeune âge, ravivée par l'absence et le silence de Herbst ressenti comme un nouvel abandon). Châtiment qu'elle s'octroie, sur le bras au lieu d'une caresse, pour se punir de s'être mise dans une situation de dépendance affective, « abandonite aïgue⁷⁹¹ ». Entre confusion et émotion il dit « Viens Shira, ne te querelle pas avec moi⁷⁹² ». Debout, il pose ses mains sur les hanches de Shira qui, exténuée ne se dégage pas mais couvre de ses mains les yeux de Herbst comme pour l'empêcher de constater sa faiblesse.

⁷⁸¹ Ibid. p 112

⁷⁸² Ibid. p 113

⁷⁸³ F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, chapitre *Des femmes vieilles et jeunes*, p 100 « Donne-moi femme, ta petite vérité ! » dis-je. Et voici ce que me dit la vieille femme : « Tu vas chez les femmes ? N'oublie pas le fouet ! » – Ainsi parlait Zarathoustra

⁷⁸⁴ Shira, p 115

⁷⁸⁵ Ibid. pp 115-116,

⁷⁸⁶ L. Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, p 48 pour K. Horney et d'autres psychanalystes femmes qui réfutent la théorie freudienne de l'envie de pénis, le désir d'une relation incestueuse frustrée avec le père conduirait la jeune fille à « envier » le pénis.

⁷⁸⁷ P.L. Assoun, *Le masochisme*, p 42

⁷⁸⁸ Ibid. p 42

⁷⁸⁹ J. Schaeffer, *Le refus du féminin*, p 147

⁷⁹⁰ J. André, *La sexualité féminine*, p 97

⁷⁹¹ G. Pitchal, thème récurrent lors d'entretiens, 1977-1988

⁷⁹² *Shira*, p 116

Tard dans la nuit, en traversant à pied Jérusalem endormie et silencieuse, Herbst se demande quelle excuse donner à Henrietta si celle-ci, contrairement à son habitude, lui pose des questions⁷⁹³. Il se sent pathétique de ne pas en trouver et en veut à sa femme de le mettre dans cette situation⁷⁹⁴. «En miroir, sera durement et implacablement discréditée celle qui, d'avoir partagé sa vie, devient la femme qui en sait trop, ne lui laisse plus de chance de se ré-envisager comme lors de ses débuts, ce pourquoi elle lui devient plutôt injustement impopulaire⁷⁹⁵». C'est alors qu'il croise Taglicht, ironie du nom qui signifie lumière du jour en allemand, qui devient son alibi.

La conversation qui se déroule entre les deux hommes permet au narrateur d'aborder, avec ironie, la question du sens (géographique mais également moral) et d'introduire Hemdat, figure de l'auteur, jeune poète amoureux à l'époque de Jaffa⁷⁹⁶, personnage qui « émigre⁷⁹⁷ » d'une histoire à l'autre dans l'œuvre d'Agnon. Ce dernier, répondant à l'un de ses lecteurs dit : « Je ne suis pas venu répondre à la question Où (vastu) ? mais à la question D'où viens-tu ?⁷⁹⁸ ». Remarque qui s'applique à Agnon qui écrit son histoire et à Herbst qui revient de chez Shira, « sa Shoulamite⁷⁹⁹ », « sa fiancée⁸⁰⁰ », coupable aux yeux de sa femme, qu'il a peur de perdre, mais aussi au niveau du sacré⁸⁰¹. Fenêtre ouverte sur l'inconscient d'Agnon.

Il est tard lorsqu'il arrive chez lui et voit la lumière allumée. A cause d'un effet de panique dû au coup de jeune qu'il vit et qui ressemble à l'emprise du démon⁸⁰², Herbst s'inquiète immédiatement. L'arrivée à l'improviste de Zohara affole son père. Et, lorsque la jeune femme veut l'embrasser, il hésite à l'étreindre malgré son désir car, confusion de

⁷⁹³ Ibid. p 117

⁷⁹⁴ Ibid. p 116

⁷⁹⁵ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 23

⁷⁹⁶ M. Itzhaki, *Les premiers pas d'Agnon à Jaffa (1908 1912)*, p 3 personnage qui apparaît en 1909 pour la première fois dans une nouvelle autobiographique *Be'era shel Myriam (La source de Myriam)* puis dans l'histoire courte *Tishrei* qui deviendra plus tard *Giv'at hakhol (Dune de sable)*.

⁷⁹⁷ U. Eco, *Lector in fabula*, p 167

⁷⁹⁸ Shira, p 118. "פעם אחת הלך טגליכט להרצות הרצאה. פגע בו חמדת והלך עמו. אחר ההרצאה נטפלו כמה מן החברים לחמדת. אמר לו אחד מן ההבורה לחמדת קורא אני את סיפוריך. אי אפשר לומר שאינם יפים, ואם אתה רוצה אומר לך קורת רוח הרי אני מוצא מהם. אבל אומר לך אדם בן זמננו אינו מסתפק בהנאה שנהנה מן קריאה, בן זמננו מצפה למצוא בדברי יצירה בשורה חדשה. ענה חמדת ואמר לו, לא באתי להשיב תשובה על שאלת לאן, אבל לפרקים עונה אני על שאלת מאין באת"

⁷⁹⁹ Sh. Hoprat, *Agnon entre Hemdat et Docteur Herbst*, paru dans Ha-doar, NY mars 1999, p 24

⁸⁰⁰ Ibid. p 24

⁸⁰¹ Ibid. p 23, remarque inspirée par Akavia ben-Mehalleal dans Avot 3, 1-10 « Sache d'où tu viens, où tu te rends et à qui tu dois rendre des comptes dans le futur ; d'où tu viens, d'une goutte puante, où tu vas dans un lieu de poussière, de vers et de larves, et à qui tu vas rendre des comptes dans le futur au roi des rois béni soit il »

⁸⁰² P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 24

sentiments, « ...son être était embrasé par d'autres étreintes⁸⁰³ ». Herbst demande : « Que s'est-il passé ? Que s'est-il passé ? Encore quelque chose de terrible ? » ; *lapsus* que relève la voix joyeuse d'Henrietta : « Que veux-tu dire par encore et pourquoi cela devrait être terrible ?⁸⁰⁴ ». Intuitive, Zohara sent aussi le malaise de son père et lui fait remarquer son étrange comportement. Lorsque celui-ci demande des clarifications, la jeune fille prend sa mère à témoin ; profitant du rapport de force qui bascule en sa faveur –deux femmes contre un homme- Henrietta répond qu'un invité a toujours raison. Manfred veut savoir avec insistance les raisons qui le rendent étrange ; Zohara, toujours conciliante, capitule et dit : « Papa tu n'es plus étrange maintenant⁸⁰⁵ » alors que son père l'est plus que jamais. Henrietta demande s'il a diné ; l'appétit assouvi, il ne sait que répondre. Zohara lui annonce qu'elle a été choisie pour assister à des conférences à Jérusalem puis se lève pour lui préparer une collation. Seul, il pense au monde universitaire et lorsque sa fille lui apporte le repas, elle relève le fait que son père est pensif et ne mange pas ; silencieux, celui-ci se souvient des moments passés avec ses proches constatant « que le passé avant Shira était agréable⁸⁰⁶ ». Troublé, tête baissée, il goûte du bout des lèvres ce que sa fille lui prépare ; « la honte et le regret sont des condiments désagréables⁸⁰⁷ » confie le narrateur et les questions qu'il voudrait poser à sa fille sur sa vie au kibboutz « se perdent dans une toux⁸⁰⁸ ».

Le lendemain, Manfred prend la décision de se mettre sérieusement au travail, et y arrive pendant quelques heures tant bien que mal mais l'obsession de « cette femme » qui flirte avec lui et le défie l'en empêche. Lucide, prenant enfin sa part de responsabilité, il suppose que s'il était retourné la voir immédiatement après la première visite elle aurait eu une attitude différente⁸⁰⁹. Il repense à son comportement, « parfois distante parfois proche⁸¹⁰ », aux histoires troublantes qu'elle lui raconte et se demande si ce n'est pas pour exciter sa jalousie. Il repense à l'ingénieur maritime et, moralisateur, il estime que d'une part, elle mérite ce qui lui arrive lorsqu'elle invite un inconnu chez elle et que d'autre part, son mode de vie découle de sa haine envers la religion.

⁸⁰³ *Shira*, p 119

⁸⁰⁴ *Ibid.* p 119

⁸⁰⁵ *Ibid.* p 119

⁸⁰⁶ *Ibid.* p 122

⁸⁰⁷ *Ibid.* p 122

⁸⁰⁸ *Ibid.* p 122

⁸⁰⁹ *Ibid.* p 123

⁸¹⁰ *Ibid.* p 123

En l'appelant à déjeuner, c'est la voix joyeuse de Zohara qui arrache Herbst de ses pensées centrées autour de Shira. « Papa Herbst, Maman et Herbst et Zohara leur ainée prennent leur repas ensemble⁸¹¹ » ; l'image rappelle *Les trois ours*, situation œdipienne, conte au sujet duquel Bettelheim fait remarquer : « Il manque à l'histoire que nous allons étudier maintenant quelques-unes des caractéristiques les plus importantes du conte de fées : quand elle se termine, il n'y a ni guérison ni réconfort⁸¹² », indice de ce que le récit va offrir ; et l'intruse, non nommée, qui vient troubler le groupe familial est évidemment Shira. Le narrateur nous fait part des sentiments de Zohara qui apprécie pleinement cet instant, attendrie par sa mère, la cuisine familiale et son père qu'elle dévisage sans s'apercevoir que ce qu'elle voit n'est qu'une projection de son désir⁸¹³. Car, physiquement présent son esprit est ailleurs entre le livre qu'il se promet de terminer et Shira qui empêche ce projet d'aboutir. Par association d'idées, ses pensées vagabondent de Zohara qui arrête ses études, à l'ami proche qui en est la cause, au comportement de cet ami... Frustration refoulée qui se trouve soudain en ébullition⁸¹⁴.

Lorsqu'Avraham-et-demi vient pour chercher Zohara, deux couples de différentes générations se retrouvent pour prolonger le moment. Atablés devant du café et un gâteau, le jeune homme raconte, tout en avalant les neuf ou dix portions de gâteaux que Zohara lui sert, les ateliers auxquels ils sont inscrits et le manque de connaissance qu'ont les Maîtres de conférences de l'hébreu.

Après leur départ, Henrietta termine la vaisselle renvoyant Manfred à son bureau lorsqu'il propose son aide. Là, ayant peu dormi et bu trop de café, il farfouille dans ses notes, lit distraitement, regarde les piles de livres puis, s'occupe du jardin où il désherbe – « décharge motrice et maîtrise⁸¹⁵ » puis, va rendre visite à Sarah dans son berceau, s'amuse avec elle et finit « à quatre pattes comme un lapin⁸¹⁶ » ; évocation sexuelle. Henrietta qui le surprend ainsi, est émue aux larmes. Elle prend la main de son mari dans la sienne et demande : « Y-a-t-il quelque chose au monde dont nous manquons ?⁸¹⁷ ». Sitôt le manque formulé, son visage s'assombrit⁸¹⁸ ; le récit du narrateur qui s'attarde sur les

⁸¹¹ Ibid. p 125

⁸¹² B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 324

⁸¹³ *Shira*, p 126

⁸¹⁴ Ibid. p 127

⁸¹⁵ J. Schaeffer, *Le refus du féminin*, p 165

⁸¹⁶ *Shira*, pp 130-131

⁸¹⁷ Ibid. p 131

⁸¹⁸ Ibid. p 131

causes manifestes, formalités administratives et l'inefficacité de l'Agence juive, masque un malaise qui se situe ailleurs : Henrietta avoue à son mari qu'elle ne lui raconte presque rien de ses soucis pour ne pas le distraire et lui demande enfin conseil. Non-dits de part et d'autre ; demande interrompue par Sarah qui pleure. Henrietta la rassure et la protège symboliquement en couvrant de ses mains les yeux de sa benjamine⁸¹⁹. Symbiose entre mère et fille qui remonte au « partage du placenta⁸²⁰ ». Geste symbole d'un aveuglement, le sien qui évoque celui de Shira la veille qui place ses mains sur les yeux de Herbst.

Ce soir-là, Taglicht, l'alibi rencontré la veille, rend visite aux Herbst et Henrietta le retient à diner. Pour mieux souligner la situation explosive, le narrateur commence deux paragraphes en notant que Manfred, Henrietta et Taglicht sont assis tous trois à bavarder⁸²¹. Manfred se détend lorsqu'il constate que « Henrietta ne pose pas de questions et que Taglicht ne parle pas⁸²² ». Herbst présente à Taglicht une édition du livre de Nietzsche *La naissance d'une tragédie*, acquis à bon marché chez un antiquaire. Titre du livre, allusion à sa vie privée et la situation politique en Allemagne. Au cours de la conversation les deux hommes parlent de livres et de l'Allemagne qui se désagrège et mentionnent l'existence d'une amulette⁸²³ portant l'inscription t-y-g-y qui doit être lue comme faisant partie de *pytyl*, qui n'est ni de l'araméen, ni du protosémitique mais l'une des pièces les plus anciennes et donc des plus précieuses trouvées en Palestine ; sujets qui évoquent dans l'esprit de Manfred un passé sans Shira⁸²⁴. Autour d'un repas frugal, Henrietta prend la défense d'un professeur qui a commis une erreur ce qui étonne Manfred qui la félicite ironiquement en soulignant que d'habitude elle aurait pris une position contraire. Erreur professionnelle, évocation d'une erreur personnelle qu'elle pardonnerait ? A dix heures, après un verre de cognac, Herbst, soulagé que Taglicht n'ait rien mentionné, le raccompagne au bus⁸²⁵. Le triple emploi de la racine *g-l-g-l* (rouler, tourner) en une phrase souligne la situation instable dans laquelle les Herbst se trouvent⁸²⁶.

En rentrant, Herbst, soulagé de voir que son alibi n'avait pas commis d'impairs, constate qu'Henrietta est fatiguée mais, tirillé par un sentiment d'ambivalence, entre le

⁸¹⁹ Ibid. p 131

⁸²⁰ J. Kestenberg, *Les trois visages de la féminité*, p 77

⁸²¹ *Shira*, pp 134-135

⁸²² Ibid. p 134

⁸²³ La Bible, *Isaïe*, 3,20 « Les diadèmes, les chainettes des pieds, les ceintures les boîtes à parfums et les amulettes »

⁸²⁴ *Shira*, p 142

⁸²⁵ Ibid. pp 142-143

⁸²⁶ Ibid. p 143

désir de masquer sa culpabilité et avouer pour se soulager et faire éclater la situation, il parle de l'éthique ébranlée d'une nouvelle génération si différente de cette « ancienne école, dont la route n'a jamais déviée⁸²⁷ ». Lorsqu'il demande à Henrietta de lui parler de ses filles qu'il admet ne pas bien connaître, celle-ci répond : « Si je n'étais pas une vieille femme je t'embrasserais pour ton innocence⁸²⁸ ». Henrietta se dit vieille à nouveau, espérant être contredite. Soudain, elle se souvient avant d'aller dormir, de l'heure tardive à laquelle il est rentré la veille et lui demande la raison de son retard⁸²⁹. Pris au dépourvu, il ment, affirmant que Taglicht lui a raconté ce qui s'est passé. Henrietta nie. Manfred propose à sa femme – qui devrait déjà être dans « son berceau », jeune nourrisson plus facile à berner – de s'asseoir, comme s'il allait lui divulguer un grand secret. Insistant sur le fait qu'il n'y a pas de secrets entre eux (deux apparitions de la formule en quelques lignes⁸³⁰, deux négations qui confirment le contraire), Manfred prétend qu'il a suivi Taglicht dans un camp d'entraînement de la *Haganah*. Il emploie à deux reprises la formule « Tu comprends Henrietta⁸³¹ » ce qui permet à Henrietta de reprendre la formule en avouant : « Je comprends une chose, je comprends que ce fait Taglicht est juste, et je ne comprends pas que toi et tes amis vous restiez là, les bras croisés et que vous ne participiez pas aux entraînements militaires. Si je n'étais pas une femme j'aurais appris à manier toutes sortes d'armes⁸³² ». Lorsque Herbst s'étonne elle enchaîne : « Oui, Fred, moi. Devons-nous attendre que les arabes viennent nous massacrer ?⁸³³ ». Métonymie d'une menace personnelle à laquelle elle opposerait une résistance ? Courage qu'elle lui reproche de ne pas avoir, qui participe à l'altération de l'image de l'Homme dans son esprit et qui contribuerait au manque de gratification sexuelle qu'elle lui impose.

Manfred, « surpris par sa capacité d'énoncer mensonge après mensonge sans bredouiller⁸³⁴ » scelle, en vainqueur, la conversation par un chaste baiser sur le front de sa femme mais sa pensée est ailleurs. « Ce qui est en jeu, c'est bien le « meurtre du père » en son effet complexe. D'une part il n'y a plus de loi qui tienne, de l'autre, le caractère de jouissance transgressive confirme que le travail symbolique du meurtre se poursuit et

⁸²⁷ Ibid. p 143

⁸²⁸ Ibid. p 144

⁸²⁹ Ibid. p 144

⁸³⁰ Ibid. p 144

⁸³¹ Ibid. p 144

⁸³² Ibid. p 144 "דבר אחד אני מבינה, מבינה אני שטגליכט עושה יפה, ואיני מבינה משום מה אתה וחבריך משום מה אתם חובקים" "דיכם ואינכם משתתפים באימונים. אלמלא אני אשה הייתי לומדת להשתמש בכל מיני כלי זין"

⁸³³ Ibid. p 144

⁸³⁴ Ibid. p 145

donne le ressort de cette expérience⁸³⁵ ». Henrietta, prenant son sentiment de victoire pour l'expression d'une libido rétorque : « Rappelle-toi, sans arrières pensées⁸³⁶ », suggérant qu'il a besoin de repos et qu'elle est un vieux morceau de bois. Et, pour le deuxième soir consécutif, les pleurs de Sarah interrompent l'intimité possible du couple⁸³⁷. Excuse d'une mère comblée qui, s'ajoutant à la fatigue et à la « vieillesse », lui permet d'échapper au « devoir » conjugal.

Contraste entre Henrietta qui calme Sarah et Manfred agité par ses pensées qui ne parvient pas à s'endormir. Agitation rendue par les récurrences du mot lampe et des verbes lire, troubler, poser, allumer la lumière, par huit apparitions du mot livre, quatre du mot sommeil et cinq du mot pensées en un seul paragraphe. Lorsqu'il s'endort finalement, deux à trois heures après s'être mis au lit, c'est d'un sommeil léger peu propice à un travail efficace le lendemain⁸³⁸.

Ce même jour, en rentrant dans son bureau après un long déjeuner pris en compagnie d'Henrietta et de Zohara, Herbst trouve ses notes dispersées au sol par le vent ; métonymie de son être tout entier. Fatigué par sa mauvaise nuit il décide de faire une sieste, « le sommeil est la dépression thérapeutique⁸³⁹ ». Agitation à nouveau évoquée par les nombreuses récurrences des mots repas (cinq), notes (quatre), lit (trois), travail (deux), du verbe écrire (trois), effacer (trois) en un paragraphe⁸⁴⁰.

Il se réveille au crépuscule encore ensommeillé ; Zohara est partie sans le déranger. La tourmente environnante, « il n'y a pas de paix dans le pays⁸⁴¹ », formulée par l'apparition de verbes à deux syllabes : *n-m-n-m*, '-r-v-v, *b-l-b-l*, *k-l-k-l* et le triplement du verbe voyager en un paragraphe, rythment son malaise ; du sommeil à l'éveil, de l'inconscient à la réalité. Herbst, mélancolique, n'arrive pas à travailler⁸⁴². Soudain, crachant la cigarette de sa bouche, cigarette qui évoque Shira, celles qu'elle fume et celles qu'elle lui propose, il décide de prendre une douche⁸⁴³. Eau qui emporte les miasmes. Corps vivifié. Après deux tasses de café préparé par Zohara, Manfred retrouve Henrietta assoupie de fatigue « ... la tête penchée vers son cœur comme quelqu'un qui dissimule son

⁸³⁵ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 85

⁸³⁶ *Shira*, p 145

⁸³⁷ *Ibid.* p 145

⁸³⁸ *Ibid.* p 145

⁸³⁹ P. Férida, *L'absence*, p 104

⁸⁴⁰ *Shira*, pp 145-146

⁸⁴¹ *Ibid.* p 146 נתגמגם, מבולבלות, מעורבב, קלקלתי

⁸⁴² *Ibid.* p 147

⁸⁴³ *Ibid.* pp 147-148

angoisse plutôt que de la montrer⁸⁴⁴ » ; reflet du *ça* d'Henrietta qui, lorsqu'elle est seule un instant, laisse entrevoir un aspect d'un domaine généralement inaccessible⁸⁴⁵. Herbst attentif murmure : « Henriett tu es assise dans l'obscurité⁸⁴⁶ », métaphore d'une situation personnelle. A Manfred qui admet n'avoir pas aussi bien dormi depuis longtemps et qui ne sait que faire, Henrietta conseille une promenade (comme Tzirel avec Hirshel dans *Sipour Pashout*⁸⁴⁷) autre forme de rapport mère-enfant⁸⁴⁸. Devant l'hésitation de Manfred, elle insiste, lui promettant un simple diner au retour car elle a donné tout ce qu'il y avait à la maison à Zohara. D'un côté, l'amour maternel désintéressé et altruiste⁸⁴⁹ et de l'autre, un sentiment devenu maternel ; mari négligé au profit de sa fille. Après quelques phrases affectueuses échangées avec Henrietta⁸⁵⁰, Herbst saute dans le bus presque vide avant de se promener dans les rues de Jérusalem grouillantes de monde ; il se fait cirer les chaussures⁸⁵¹ puis achète une tablette de chocolat amer, cadeau onéreux destiné à Shira sans savoir si elle l'aimerait⁸⁵² ; manque de regard sur l'autre et manque de connaissance de l'autre ; chocolat pour Henrietta au moment de l'accouchement, douceur pour compenser la trahison ; chocolat amer pour Shira, pour souligner sa frustration. Vie extérieure qui reflète l'ébullition intérieure de Herbst heureux « parce qu'il sait où il va⁸⁵³ » contrairement à chez lui où, cloisonné, il se sent perdu : dérèglement de sa boussole intérieure.

Herbst est soulagé à l'idée d'arriver chez Shira avec un cadeau. Le narrateur complaisant lui trouve des excuses pour toutes les fois où il aurait voulu acheter quelque chose mais où, la crainte d'être surpris en flagrant délit l'en empêche ; évocation de la radinerie notoire d'Agnon⁸⁵⁴. C'est alors qu'il rencontre Lisbeth Neu et, *acte symptomatique*, lui offre le chocolat, prétendant l'avoir acheté à son intention⁸⁵⁵. La jeune fille se défend dans un premier temps, sous prétexte que c'est du gaspillage, réflexe

⁸⁴⁴ Ibid. p 148

⁸⁴⁵ G. Groddeck, *Le livre du ça*, pp 20-21

⁸⁴⁶ *Shira*, p 148

⁸⁴⁷ *Sipour Pashout*, p 117 « Porte ton imperméable et sort te promener »

⁸⁴⁸ *Shira*, p 148

⁸⁴⁹ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 69

⁸⁵⁰ *Shira*, pp 148-149

⁸⁵¹ Ibid. p 151

⁸⁵² Ibid. p 152

⁸⁵³ Ibid. p 152

⁸⁵⁴ Entretien avril 2009 avec Tzvi Ankori confirmé par A. Band au cours de plusieurs entretiens entre 2011 et 2013.

⁸⁵⁵ *Shira*, p 152

provenant de ses difficultés financières. Herbst s'embrouille et lui suggère de déguster le chocolat en pensant à lui ; troublée, gratifiée par « un père », elle répond qu'elle pense à lui-même sans le chocolat⁸⁵⁶ et se met dans une position de vulnérabilité. Herbst surpris la regarde avec tendresse sans ressentir le souffle de pureté habituel et se demande si c'est de sa faute ou de la sienne.

En raccompagnant la jeune fille chez elle, celle-ci raconte dans un long monologue toutes sortes de choses qui n'intéressent pas Herbst qui écoute pourtant « avec plaisir son phrasé particulier⁸⁵⁷ ». Arrivée dans son quartier, fatiguée par sa journée, elle prend le bras de Herbst attirant, par ce geste spontané en Europe mais déplacé au Moyen-Orient, les regards sur eux⁸⁵⁸. Leur pas les conduit au bout du *yishouv* où le vent soulève l'odeur de l'herbe chauffée par le soleil sur laquelle se pose une rosée de nuit et porte une chanson chantée à deux voix par un jeune couple assis dans les rochers ; évocation de la jeunesse⁸⁵⁹. Toucher, odorat et ouïe : éveil des sens.

D'ailleurs, revigorée, Lisbeth Neu retire son bras de celui de Herbst et décide de retourner en ville écouter un concert de Mozart alors que Herbst, détaillant ses traits, ses petites oreilles, ses yeux brillants, voudrait lui proposer de s'asseoir avec lui dans les rochers pour lui caresser les cheveux espérant qu'elle poserait sa tête sur sa poitrine⁸⁶⁰.

Après un court moment d'égarement, Herbst se ressaisit ; il se sent dépravé d'avoir acheté un cadeau à Shira qu'il donne en mentant à Lisbeth, et de se retrouver avec « une innocente jeune fille⁸⁶¹ » alors qu'il devait se rendre chez l'infirmière. Devant chez elle, Lisbeth propose au Docteur Herbst, désespéré d'être arrivé, de leur rendre visite mais celui-ci refuse, évoquant la présence de sa mère et les ragots des voisins. Là, Herbst fait un choix : mettre une distance entre lui et Lisbeth Neu son fantasme initial qui serait, par sa situation de jeune fille qui se cherche, l'option la plus évidente et dans laquelle Herbst pourrait jouer le « sauveur amoureux⁸⁶² ». Inconsciemment, il choisit peut être de préserver « la pureté » et la jeunesse de Lisbeth (sentiment incestueux car elle est de l'âge de ses filles) et de s'éloigner des souvenirs qu'elle éveille en lui (trop proches du vécu avec Henrietta lors de leur jeunesse en Allemagne).

⁸⁵⁶ Ibid. p 152

⁸⁵⁷ Ibid. p 154

⁸⁵⁸ Ibid. p 154

⁸⁵⁹ Ibid. p 155

⁸⁶⁰ Ibid. p 156

⁸⁶¹ Ibid. p 156

⁸⁶² P. L. Assoun, *Le démon de midi*, p 20

Ce soir-là, après avoir attendu le bus bloqué par des manifestations, Herbst se rend chez Shira. Les turbulences en ville sont le reflet de celles qui l'agitent. Devant les fenêtres aux rideaux tirés, « rage, furie et jalousie enflamment son cœur⁸⁶³ » ; lorsqu'il s'aperçoit que l'infirmière n'est pas seule, il se demande si elle va lui ouvrir. De rage, dans une série d'*actes symptomatiques*, il s'agrippe d'une manière caricaturale aux boutons de son manteau et grince des dents⁸⁶⁴. Comme dans une danse, Shira ouvre la porte et, surprise de le revoir si vite, tend la main, la retire lorsqu'il veut la garder, tourne sa tête vers le lit où se trouve une amie qu'elle présente à Herbst ; celui-ci panique un instant en apprenant que Tamima, se trouve à Jérusalem pour assister aux mêmes conférences que sa fille aînée, puis se calme doucement en se souvenant que Zohara est déjà repartie. La présence de Tamima brouille ses plans ; il voudrait partir mais, décontractée, Shira prépare un thé en chantant, demande des nouvelles de Sarah et avoue, ironique, à son amie « que leur amitié est née en même temps que la petite⁸⁶⁵ ».

Coincé et mal à l'aise entre Shira et son amie, l'esprit de Herbst vagabonde. Il se demande si Lisbeth Neu aurait renoncé à Mozart pour se promener avec lui dans les rochers. Lorsque Tamima se lève et sort de son sac des gâteaux confectionnés au kibboutz, Herbst regrette la tablette de chocolat qu'ils auraient pu partager⁸⁶⁶. Shira constate qu'il est pensif et, lorsque Herbst annonce : « Il est temps pour moi de m'en aller⁸⁶⁷ » elle l'agresse : « Il était temps pour toi de partir avant de venir mais puisque tu es là, assieds-toi⁸⁶⁸ ». Respectant l'ordre intimé, Herbst s'évade par la pensée vers d'autres lieux et d'autres moments⁸⁶⁹ alors que Tamima meuble la conversation.

Pendant ce temps, Herbst, perdu dans sa rêverie, contemple la reproduction de *La tête de mort*⁸⁷⁰ de Böcklin et se demande si l'artiste avait un modèle ou si c'était le fruit de

⁸⁶³ *Shira*, p 159

⁸⁶⁴ *Ibid.* p 159

⁸⁶⁵ *Ibid.* p 160

⁸⁶⁶ *Ibid.* p 160

⁸⁶⁷ *Ibid.* p 161

⁸⁶⁸ *Ibid.* p 161

⁸⁶⁹ *Ibid.* pp 161-162 comme Hemdat dans *Sœur*

⁸⁷⁰ R. Alter, *Hebrew and Modernity*, pp 161-162 « Arnold Böcklin est un peintre suisse très en vogue en Europe Centrale vers la fin du 19^{ème} siècle... qui avait une préférence prononcée pour les sujets mythologiques et allégoriques, souvent rendus avec un sens aigu du détail réaliste... Il a aussi produit deux versions d'une peinture allégorique qui est particulièrement pertinente en ce qui concerne la complexe thématique centrale de Shira : Poésie et Peinture, qui présentent deux figures féminines de chaque côté d'une fontaine... Il était néanmoins très préoccupé par la mort... Une de ses dernières œuvres, La lèpre 1898 a une connexion ... directe à Shira : une très laide figure féminine avec de larges ailes et une queue grotesque, toutefois plus femme que monstre, qui pique sur les rues d'une ville »

son imagination avant de se souvenir que le peintre avait donné la réponse à cette question, en disant que sa femme, italienne et jalouse, ne permettait pas aux modèles de poser pour lui dans son studio. Evocation inconsciente d'Henrietta qui entrave sa liberté et sa veine créatrice. Voulant prendre congé, il constate que sa montre s'est arrêtée et la règle approximativement en pensant au déroulement de la soirée depuis qu'il a quitté sa femme. Il repense aux deux arabes qui tuent une vieille femme après lui avoir demandé de l'eau⁸⁷¹. Pensées morbides –reproduction de la tête de mort et vieille femme tuée (inconsciemment en rapport avec Henrietta qui le materne et le nourrit) qui reflètent le désir inconscient qu'a Herbst de se débarrasser de sa femme qui l'empêche de vivre et de créer.

En rentrant chez lui, Herbst veut oublier sa journée et se concentrer sur le travail qui l'attend⁸⁷². Pris d'un sentiment de culpabilité, il repense aux longues heures d'absence passées entre Lisbeth Neu et Shira en se demandant ce qu'il attend de cette dernière qui manifeste une volonté différente de la sienne (triplement du mot volonté comme pour mieux souligner celle dont il manque). Il pense « sans jalousie et sans haine⁸⁷³ » (deux négations qui confirment leur contraire) qu'elle a d'autres hommes dans sa vie, mais se protège de cette éventualité en se disant : « Ils ne sont pas réels. Seule Shira l'est vraiment⁸⁷⁴ » ; pulsion qui mène le bal, raisonnement altéré⁸⁷⁵. Ambivalent, Herbst se surprend à chantonner *Une chair comme la tienne...*⁸⁷⁶, tout en repoussant des deux mains cette pensée qui lui devient désagréable⁸⁷⁷ et soupire : « Tant qu'elle vivra je ne m'en séparerai pas, qu'elle le veuille ou non⁸⁷⁸ » ; refoulant sitôt cette idée il souhaite inconsciemment qu'elle se fasse écraser par un autobus ou qu'elle tombe aussi malade que les patients qu'elle soigne pour s'en débarrasser une fois pour toute⁸⁷⁹. En revoyant Shira, telle qu'elle lui apparut la première nuit, dans ses vêtements masculins qui lui donnèrent soudain un aspect plus féminin, il grimace et crie entre ses dents : « Si tu veux vivre, vis et

⁸⁷¹ *Shira*, p 163

⁸⁷² Ibid. p 163 thème récurrent dans l'œuvre d'Agnon, comme par exemple Hemdat –artiste rêveur qui attend Yaël dans *La Dune de sable* nouvelle publiée en 1911 et dont le protagoniste masculin apparaît également dans *Sœur* nouvelle publiée en 1910 qui abandonne sa famille

⁸⁷³ Ibid. p 163

⁸⁷⁴ Ibid. p 163

⁸⁷⁵ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 82

⁸⁷⁶ *Shira*, p 163

⁸⁷⁷ Ibid. pp 163-164 geste que faisait souvent Agnon dans la même situation selon l'information donnée par Tzvi Ankori son ami et voisin en avril 2009 lors d'une visite à Jérusalem

⁸⁷⁸ Ibid. p 164

⁸⁷⁹ Ibid. p 164

transforme-toi en homme⁸⁸⁰ » exprimant ainsi son homosexualité latente et en même temps le désir d'établir une distance imposée par les convenances sociales entre lui et l'infirmière. Il se reprend, se calme et s'adresse à Shira (comme il s'était adressé à sa femme après l'avoir trompé la première nuit) : « Je ne te veux pas de mal Shira, vis, mais laisse-moi tranquille pour que je puisse vivre aussi⁸⁸¹ ». Il lui suggère d'épouser un de ses amants et confie qu'il serait même prêt à leur chanter une chanson ; fantasme, position de voyeur ; l'air qu'il fredonne à nouveau *Une chair comme la tienne* déclenche une « sensation plaisante venue du plus profond de lui-même⁸⁸² ». Tout se fige puis disparaît y compris Shira. « Seul Herbst reste vivant⁸⁸³ ». Métaphore d'une érection et d'une éjaculation ; « petite mort⁸⁸⁴ ».

Dans une maison tranquille, Herbst trouve Henrietta profondément endormie ; il se glisse dans le lit et s'assoupit en regardant son ombre projeté sur le mur. Jeu de miroir ; respiration régulière de sa femme⁸⁸⁵ (comme Hirshel qui entend ceux de Mina dans *Sipour Pashout*⁸⁸⁶).

Le narrateur raconte : « Il se produisit alors quelque chose qui était soit un rêve soit je ne sais pas ce que c'était » :

« Manfred Herbst avait un copain d'enfance, spécialiste du grec et qui corrigeait les traductions des tragédies grecques par Wilamnovitz. Un jour, il tourna le dos à son travail et partit pour l'Amérique. La guerre arriva et il disparut jusqu'au jour où il apparut dans un camp de détention. Il arriva à Méah Shéarim et peut être à Tel Aviv. Non c'était bien Meah Shéarim car lorsque lui et Manfred se promenèrent, le Mont des Oliviers se promena avec eux. Au cours de leur promenade, aucun ne demanda à l'autre ce qu'il fit durant les années passées mais ils parlèrent des mots masculins et féminins qui changent d'une langue à l'autre. Herbst s'apprêtait à donner en exemple la définition de Neu concernant le mot piyyout (poésie). Avant de pouvoir le mentionner, son ami s'était penché en disant Il me semble que mes chaussures sont trouées. Herbst l'emmena chez un cordonnier. Chez le cordonnier Herbst constata que ses chaussures avaient également besoin d'être réparées. Il étendit les jambes, ôta ses chaussures et les tendit au cordonnier. Le cordonnier les prit, arrondit le bout et les rapiéça recousu

⁸⁸⁰ Ibid. p 164

⁸⁸¹ Ibid. p 164

⁸⁸² Ibid. p 164

⁸⁸³ Ibid. p 164

⁸⁸⁴ G. Bataille, *Madame Edwarda*, 1967

⁸⁸⁵ *Shira*, p 164

⁸⁸⁶ *Sipour Pashout*, p 131 « De nombreuses nuits Hirshel était couché sur son lit sans pouvoir dormir... Les yeux de Hirshel étaient ouverts et il entendait chacune des respirations de sa femme »

avec du raffia blanc. L'américain mit la main à sa poche et paya ce que le cordonnier lui demandait, soixante piastres. Herbst discuta avec le cordonnier. Non seulement il avait abimé les chaussures et changé leur forme mais il demandait soixante piastres ce qui était un prix trop élevé. En entendant la querelle, les voisins arrivèrent. Chaque personne près de Bezalel arriva ainsi que ceux qui priaient à la synagogue Emet Veemounah proche de Bezalel. Herbst voulu leur raconter tout ce qu'avait fait le cordonnier. Il se rendit compte qu'il n'avait pas le temps car il devait se rendre au mariage de Shira et de Lisbeth Neu. Elles se mariaient l'une à l'autre et il ne leur avait pas encore offert de cadeau de mariage. Il laissa tout le monde se poser des questions à son sujet et courut chez un artisan pour leur acheter un couteau en argent pur. Il courut le donner à Lisbeth et Shira – un cadeau pour leur faire plaisir (pour rendre leur cœur heureux)⁸⁸⁷ ».

Le copain, *réminiscence d'enfance*, période d'onanisme, ravivée par un *reste diurne* ; Wilamnowitz remplace Taglicht qui traduit de l'Allemand à l'hébreu, *glissement* d'un personnage à l'autre, d'une langue à l'autre. L'Amérique, fuite, terre d'exil (Hirshel dans *Sipour Pashout*⁸⁸⁸), rêve américain dont on revient. Par *association libre* : d'un camp de concentration à un autre ghetto : Meah Shéarim (*Cent-Portails*, donc cent orifices possibles), l'enclos ultra-orthodoxe de Jérusalem ; du ghetto à Tel Aviv (*Mont -forme arrondie- Printemps*, symbole féminin à la fleur de l'âge, port, ouverture sur le monde) ; du monde religieux de Lisbeth Neu (évoquée à travers son oncle), à Shira la laïque ; d'un mont à l'autre : celui des oliviers, symbole féminin ; féminin que l'inconscient refoule et qui, par *procédé de figuration*, se promène avec deux hommes ; association qui permet d'aborder la problématique du Féminin/masculin à travers les mots qui changent de genre d'une langue à l'autre. *Dramatisation*, « mise en image d'un désir insatisfait de la veille », trouble déclenché par la présence de Tamima chez Shira ; entre deux genres ; désirs

⁸⁸⁷ Ibid. p 165 "וכאן אירע דבר שאם אין אתה אומר שהוא חלום איני יודע מהו. מנפרד הרבסט חבר נעורים היה לו, שהיה בקי 165 Ibid. p 165 בלשון יונית והיה מתקן אחר וילמוביץ את תרגומיו לטרגדיות היווניות. יום אחד הניח את תלמודו והלך לאמריקא. באה המלחמה ונתעלם עד שחזר ונגלה במחנה שערים בא, שהרי כשהלך הוא ומנפרד לטייל טייל עמהם הר הזתים. כל אותה השעה שהיו מטיילים לא שאלו זה את זה מה עשו כל הימים, אלא דיברו על הגבלת המינים בלשון, ובייחוד על אותן המלים שבלשון אחת הן זכר ובלשון אחת הן נקבה. ביקש הרבסט להזכיר כדוגמא את המלה פיוט כמו שפירשה ניי. לא הספיק להזכיר עד ששחה חבירו ואמר כמודני שנקרעו מנעלי. הביאו הרבסט אצל סנדלר. כשהיו אצל הסנדלר ראה הרבסט שאף מנעליו שלו צריכים תיקון. מתח את רגליו ושלף את מנעליו והטיל לפני הסנדלר. נטלם הסנדלר והעגיל את חרטומם ותפרם בנצרים לבנים. הכניס האמריקאי את ידו לתוך בגדו ושילם לו לסנדלר כמה מביקש, ששים גרוש. התחיל הרבסט מריב עם הסנדלר. לא די שקלקל לו מנעליו ושינה את צורתם אלא שדרש ששים גרוש שהוא שכר הרבה. שמעו השכנים ובאו. אף כל הבאים לתערוכה של בצאלאל באו, אף מתפללי בית הכנסת אמת ואמונה שהוא סמוך לבצאלאל אף הם באו. ביקש הרבסט לספר להם כך שעשה לו לסנדלר. ראה שאין השעה מספקת, לפי שהוא צריך למהר לחופתה של שירה וליסבט ניי. שנישאו זו לזו, ועדיין לא לקח להן דורון לכלולותיהן. הניח את כל האנשים כשהם תוהים עליו ורץ אצל אומן אחר וקנה להן סכין של כסף טהור. רץ והביאה להן לליסבט ולשירה דורון לחתונתן ולשמחת לבן"

⁸⁸⁸ *Sipour Pashout*, p 60 « A cette époque, de nombreux habitants de Shiboush s'étaient installés en Amérique », p 61 «... et à l'heure du repas ils racontaient des histoires au sujet des montagnes d'or qui se trouvent en Amérique » p 61 « Enfin, les habitants d'Amérique restaient à Shiboush et ne retournaient pas en Amérique », etc...

bisexuels qui entraînent une *symbolique sexuelle* : jambes tendues, chaussures trouées, va et vient d'un mouvement de rapiéçage ; régler, comme pour les services rendus par une fille de joie. Sandales, évocation du premier rêve de Herbst, *corrélation avec la vie diurne*, allers retours vers et de chez l'infirmière ; pulsion érotique.

Par association libre, la convocation de références religieuses, -Bezalel, fils d'Ouri (Ben Ouri dans *Agounot*) fait allusion à l'Exode et à la construction du Tabernacle (objet féminin) et Emet veemounah (vérité et foi)- une *opération propre au rêveur*⁸⁸⁹, permet de dériver vers Lisbeth Neu. Celle-ci, pourrait représenter tout autant une *transformation*⁸⁹⁰ de Tamima, trouvée en compagnie de Shira la veille, et par son duvet masculin au-dessus des lèvres comme le décrit le narrateur ultérieurement, pourrait être une *substitution*⁸⁹¹ de Herbst épousant Shira. L'union de deux femmes (ou de son union avec Shira) est un *accomplissement de son désir*⁸⁹². « Il laissa tout le monde se poser des questions à son sujet » dans le doute en ce qui concerne sa libido. Courir chez l'artisan (qui renvoie au choix du nom Bezalel). Couteau en argent pur (évocation du rapport particulier de l'auteur à l'argent ?) offert comme cadeau de mariage, « un cadeau pour leur faire plaisir⁸⁹³ », exprime sa violence à l'égard des deux femmes qu'il ne peut posséder, un désir de les voir s'entretuer tout autant qu'un désir de refouler l'homosexualité. A noter que le mot couteau en hébreu est aussi bien masculin que féminin et pourrait représenter la pureté de Lisbeth Neu qui tuerait le désir de la chair⁸⁹⁴.

Et, c'est avec ce rêve qui confirme les pulsions érotiques de Herbst et ses hésitations entre deux femmes, laïcité et religion, homosexualité et hétérosexualité que s'achève le premier livre de *Shira*.

⁸⁸⁹ Ibid. p 45

⁸⁹⁰ Ibid. p 95

⁸⁹¹ Ibid. p 69

⁸⁹² Ibid. p 69

⁸⁹³ *Shira*, p 165

⁸⁹⁴ N. Ben Dov, *Et tu n'as pas trouvé de temps pour me rendre visite avant*, pp 422-423

6.4.3 Entre deux voyages, tensions et retrouvailles

Ellipse de deux ans ; si Sarah marche maintenant et prononce ses premières paroles que seule sa mère comprend⁸⁹⁵, symbiose mère/fille, les efforts d'Henrietta semblent vains puisque les deux certificats obtenus se sont avérés inutiles : son frère choisit l'Amérique du sud et l'autre parent est tué par les nazis. Son inquiétude accentue son vieillissement prématuré, elle devient moins coquette et perd l'affection qui la caractérisait « du temps de leur tendresse⁸⁹⁶ ». Liens du couple qui se dégradent sous l'effet d'une dynamique *masochique* ; non gratifiée par l'homme qui partage sa vie, elle le punit et se punit en retour.

Au cours de cette période, Henrietta enseigne les secrets domestiques à ses voisines arabes mais pas à Tamara (en fin d'adolescence) qui, une fois ses études terminées et n'ayant pas trouvé de travail, passe la moitié de sa journée au lit et ses soirées au café à fumer entre copains. Zohara, après avoir hésité entre Avraham-et-demi et Heinz-le-berlinois s'est soudain prise d'affection pour Heinz-de-Darmstadt. Le narrateur s'attarde sur les différences entre la génération conservatrice des parents et celle libérée des enfants, -seul sujet de conversations entre Manfred et sa femme⁸⁹⁷-, insistant sur le fait qu'Henrietta n'avait regardé personne avant Manfred et qu'elle lui est restée fidèle toute sa vie et que Manfred passait son temps à étudier avant Henrietta et que personne avant elle ne l'avait distrait⁸⁹⁸.

Le travail de Manfred stagne ; chercheur scrupuleux, ses notes ne sont toujours pas en ordre et, frustré, il lui arrive de souhaiter qu'un incendie vienne brûler ses papiers⁸⁹⁹, (Agnon perdit à deux reprises sa bibliothèque avec de précieux manuscrits⁹⁰⁰), car, tant qu'il a ses notes devant lui, il travaille même sans joie. De moins en moins convaincu par le contenu de son livre⁹⁰¹, métonymie de sa vie professionnelle et personnelle, Herbst se réfugie avec plaisir dans ses lectures en s'identifiant aux personnages fictifs : « Soudain, d'une phrase à l'autre, un clivage eut lieu et il se vit comme s'il était lui-même celui dont il

⁸⁹⁵ *Shira*, p 169

⁸⁹⁶ *Ibid.* p 169

⁸⁹⁷ *Ibid.* p 169

⁸⁹⁸ *Ibid.* p 170

⁸⁹⁹ *Ibid.* p 171

⁹⁰⁰ Une fois en Allemagne en 1924 sa bibliothèque fut détruite par un incendie et la seconde fois à Jérusalem 1929 elle fut saccagée par les Arabes.

⁹⁰¹ *Shira*, p 171

lisait l'histoire⁹⁰² ». La triple apparition du pronom « il » et de « lui-même » dans la même phrase⁹⁰³, souligne un malaise, un manque de confiance en soi et une recherche d'identité d'autant plus que le narrateur note que la « jalousie d'auteurs⁹⁰⁴ » ressentie par Herbst est non productive puisqu'elle n'aboutit à aucune action⁹⁰⁵. Jeu de mots et mise en musique des mots âme, esprit, jalousie et appeler⁹⁰⁶. D'autant plus qu'il accuse toujours l'autre, début de la maladie selon Freud, « une créature nommée Shira⁹⁰⁷ », femme unique, « centre de ses pensées⁹⁰⁸ » de l'empêcher de travailler⁹⁰⁹. « Dans l'amour ce n'est pas tellement à l'autre qu'on est « accro », c'est au passage par l'autre, à l'entre-deux⁹¹⁰ » ; elle qui, depuis la première nuit, plus trois ou quatre, au cours desquelles elle accepte ses avances sans l'affection qu'il aurait souhaité⁹¹¹, ne lui montre que les taches de rousseur sur son visage ; Herbst se demande, sans être jaloux...⁹¹² (comprendre le contraire), si c'est parce qu'elle a d'autres amants⁹¹³. Jalousie, réaction à une menace de perte éventuelle⁹¹⁴. Pris entre une tension qu'il recherche et la déprime qu'elle génère, il minimise l'importance de son travail et le plaisir qu'il pourrait lui procurer⁹¹⁵.

Abordant un chapitre du livre sur lequel Herbst travaille, le narrateur s'attarde sur les lois édictées par l'empereur byzantin Léo le syrien mentionnant que parmi celles-ci, quatre situations permettent à la femme de demander le divorce, mais l'auteur/narrateur ne mentionne que le cas de la femme qui peut se libérer du mari atteint de lèpre⁹¹⁶. C'est la première allusion à la maladie (métaphore du mal dont est atteint le couple) qui souligne la passivité de l'homme et la décision de la femme (souhait inconscient de Herbst relayée par le narrateur).

Shira aussi a changé ; sa lèvre supérieure s'est ridée et ses cheveux grisonnent⁹¹⁷ ; ses vêtements défraîchis et sa dent manquante sont signes d'un laisser-aller général qui se

⁹⁰² Ibid. p 173 " בפתאום נעתקה הנפש ממדה למדה והתחיל רואה את עצמו כאילו הוא זה שהוא קורא עליו בספר "

⁹⁰³ Ibid. p 173

⁹⁰⁴ Ibid. p 173

⁹⁰⁵ Ibid. p 173

⁹⁰⁶ Ibid. p 173 ועם עיבור נפש בנפש ורוח ברוח נכנסה בו קנאה, זו קנאה שנקראה קנאת סופרים

⁹⁰⁷ Ibid. p 176

⁹⁰⁸ Ibid. p 176

⁹⁰⁹ Ibid. pp 175-176

⁹¹⁰ D. Sibony, *Entre-deux*, p 99

⁹¹¹ *Shira*, p 176

⁹¹² Ibid. p 176

⁹¹³ Ibid. p 176

⁹¹⁴ M. Klein, *L'amour et la haine*, p 67

⁹¹⁵ *Shira*, p 176

⁹¹⁶ Ibid. p 174

⁹¹⁷ Ibid. p 176 ou 177

reflète également chez elle où ses murs ont jaunis ; « dialogues subtils entre les corps et le décor⁹¹⁸ ». Déesse-Inanna qui se défait peu à peu de ses atours royaux avant de descendre en enfer⁹¹⁹. Lorsque Herbst lui rend visite, deux trois fois par mois plus quelques passages lorsqu'il se trouve en ville, elle est aimable, lui offre cigarettes, fruits et thé⁹²⁰, en lui racontant, entre autre, ses histoires avec d'autres hommes, - quête d'« objets interchangeables⁹²¹ », tentatives de résoudre des « problèmes internes⁹²² » et dont « l'efficacité de la solution n'est souvent qu'une digue fragile contre le surgissement de l'angoisse⁹²³ »- que Herbst trouve excitantes. Il se demande si toutes ses histoires sont bien réelles et comment sa relation avec Shira-Nadia, va évoluer⁹²⁴ ; poésie et espoir qu'il associe encore dans son esprit. Lorsqu'il tente de s'approcher d'elle, elle tend les bras comme un bouclier et lui dit « ne te comporte pas comme un enfant⁹²⁵ ». Infantilisé, sans aucune dimension de l'Autre, il se sent alors « grondé » tout en souhaitant qu'elle se fâche et lui demande de ne plus revenir, car de son propre gré il en est incapable⁹²⁶. Les apparitions du verbe *hifsiq*, interrompre en hébreu, « De lui-même il ne veut la quitter, ne peut la quitter et ne cesse de retourner chez elle⁹²⁷ », confirment son incapacité à rompre. Et, surpris, il ne cesse de se demander ce qui l'attire en elle. Pourtant, lorsqu'il la regarde « ... son cœur frétille⁹²⁸ » elle qui, pour lui être agréable, revient sur son passé et sur le jeune homme ambitieux qu'elle refuse d'épouser⁹²⁹. Ne pouvant contrôler sa pensée, il repense à Lisbeth Neu puis à d'autres jeunes et jolies filles qu'il a rencontrées dont la jeune serveuse qui, le jour de la naissance de Sarah, lui fournit le papier sur lequel il écrit à ses deux filles aînées pour leur annoncer la nouvelle⁹³⁰

⁹¹⁸ D. Sibony, *Entre-deux*, p 249

⁹¹⁹ F. Gange, *Les Dieux menteurs*, p 332-348

⁹²⁰ *Shira*, p 176

⁹²¹ J. André, *La sexualité féminine*, p 8

⁹²² Ibid. p 8

⁹²³ Ibid. p 8

⁹²⁴ *Shira* pp 177- 178

⁹²⁵ Ibid. p 178

⁹²⁶ Ibid. p 178

⁹²⁷ Ibid. p 178

⁹²⁸ Ibid. pp 176-177

⁹²⁹ Ibid. p 178

⁹³⁰ Ibid. p 180

Par association d'idées, le narrateur raconte qu'un jour, au cours de ces deux ans, analepse et expansion, une visite à la Mer Morte⁹³¹... permet au couple Herbst et à Tamara de s'éloigner de Jérusalem ; symbole de purification et dualité corps-âme⁹³². « L'entre-deux du voyage est un écart dans la mémoire, un appel à ce qu'elle exerce, et se rappelle ce qu'elle n'a pas connu⁹³³ ».

Là, Herbst retrouve la serveuse qui lui procura du papier le jour de la naissance de Sarah lorsqu'il voulut écrire à ses filles pour leur annoncer que la benjamine était née ; il raconte à sa femme les circonstances dans lesquelles il l'avait rencontrée la première fois. Réflexe de défense, il s'étonne de son manque de fraîcheur alors que Henrietta, condescendante, notant qu'« elle est encore jolie⁹³⁴ », lui permet de l'inviter. Devant l'hésitation de son père, c'est Tamara qui lance : « Camarade, camarade, viens nous rejoindre. Ce couple d'intellectuel désire te parler un instant⁹³⁵ » ce qui fait rire la jeune fille qui se joint à eux un instant⁹³⁶. Tamara agacée, se lève lorsque son père aborde, en s'excusant, des questions plus personnelles. La jeune serveuse raconte son éducation de jeune fille de bonne famille allemande, mentionnant qu'un de ses poèmes fut publié dans le journal de Frankfort mais qu'ici, épuisée par la chaleur, pour ne pas mentionner le travail, elle n'arrive pas à écrire. Tamara revient, s'assied en face de la serveuse les jambes croisées et la jauge avec son arrogance habituelle alors qu'Henrietta est attendrie par cette histoire si courante. Lorsque Manfred veut régler, la jeune fille refuse et Henrietta pour la remercier, l'invite à leur rendre visite à Jérusalem⁹³⁷.

Journée paisible et heureuse en famille au cours de laquelle Manfred se rapproche ému de sa femme ; il n'a ni fumé, ni pensé à Shira. Constatant que c'est possible, il propose à sa femme, qui acquiesce, de faire un voyage mensuel tout en sachant que ce ne sont que des paroles et qu'en rentrant à Jérusalem il replongerait dans son travail. Débordant de tendresse, il regarde celle qui partage sa vie depuis leurs jeunes années berlinoises, qui s'occupe de lui, le décharge du quotidien pour qu'il puisse mieux travailler.

⁹³¹ Jeu de mot en français uniquement... Mère morte, « acte fondateur de l'ordre patriarcal » par lequel Manfred tente de se libérer de l'emprise de sa femme-Déesse-Mère tiré de F. Gange, *Les Dieux menteurs*, p 63

⁹³² N. Ben Dov, *Et tu n'as pas trouvé le temps de me rendre visite avant*, p 425

⁹³³ D. Sibony, *Entre deux* p 306

⁹³⁴ *Shira*, p 180

⁹³⁵ Ibid. p 180

⁹³⁶ Ibid. pp 180-181

⁹³⁷ Ibid. p 183

Nostalgique et émue Henrietta « regarde avec fierté et plaisir⁹³⁸ » son mari vigoureux pour son âge et se dit qu'il valait bien la peine de perdre pour lui sa jeunesse, d'autant plus qu'aujourd'hui elle « n'aspire qu'à la tranquillité d'esprit, au bonheur de ses filles et au succès de Fred⁹³⁹ ». Dans un moment de lâcher prise, Henrietta retrouve un réflexe d'antan et se recroqueville en position fœtale⁹⁴⁰. En pensant à Berlin elle essuie une larme sur sa joue ridée. Herbst prend cette main dans la sienne et regarde le paysage qu'elle contemple⁹⁴¹. Moment silencieux, recueillement, avant que Manfred ne compare les plantes d'ici et à celles qui poussent en Allemagne puis raconte d'anciennes légendes de la Mer Morte et de la Vallée de Jéricho. Entre deux pays...

En descendant du bus à Jérusalem, alors qu'Henrietta est surprise par l'agilité de son mari revigoré et allégé par cette journée, Herbst voudrait se rendre chez Shira pour se montrer à elle sous un jour inconnu ; démon-de-midi qui provoque une « façon différente d'habiter son corps⁹⁴² » d'autant plus qu'il est ravivé par le moment passé en plein jour, effet de paroxysme, en compagnie de la jeune serveuse ; démon diurne qui surprend d'avantage les hommes exposés qui pensent être en contrôle d'eux-mêmes⁹⁴³. Toutefois, lorsque son regard croise celui de sa femme qui sourit, il sait, ému à son tour, qu'il doit rentrer chez lui, mais regrette que Shira ne puisse le voir tel qu'il est à cet instant⁹⁴⁴.

Après un jour de vacance, retour à la réalité, au quotidien et à son lot de responsabilités, de devoirs et de contraintes ; une fatigue soudaine s'empare des trois voyageurs. Physiquement présent, les pensées de Manfred vagabondent ; même s'il se rendait chez Shira celle-ci pourrait se trouver à l'hôpital. « Lorsque le bus démarre les pensées confuses de Herbst restent sur place⁹⁴⁵ ». Le narrateur précise que Manfred est « loin de sa femme⁹⁴⁶ » qui est pourtant à ses côtés, et la maison de Shira « est loin, loin de lui⁹⁴⁷ » alors que celle-ci est dans ses pensées (comme Yehezkel dans *Agounot* qui pense à Freidele alors qu'il se trouve près de Dina⁹⁴⁸). Herbst frissonne en l'imaginant chez elle, en tenue légère, l'appelant Cher Manfred, pendant qu'il compte ses tâches de rousseurs.

⁹³⁸ Ibid. p 184

⁹³⁹ Ibid. p 184

⁹⁴⁰ Ibid. pp 184-185

⁹⁴¹ Ibid. p 185

⁹⁴² P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 25

⁹⁴³ *Shira*, p 35

⁹⁴⁴ Ibid. p 187

⁹⁴⁵ Ibid. p 187

⁹⁴⁶ Ibid. p 187

⁹⁴⁷ Ibid. p 187

⁹⁴⁸ *Agounot*, p 81

Tamara remarque son trouble, lui demande pour quelle raison il la regarde curieusement et lui suggère d'écrire des romans qui lui permettraient de mieux le connaître. A travers le rapprochement fille/père, l'auteur admet qu'à travers une œuvre, il confie au lecteur une part de lui-même⁹⁴⁹.

Tout en essayant de mettre de l'ordre dans ses idées vagabondes, Manfred repense à la jeune serveuse, à Lisbeth Neu qu'il n'a même pas eu le temps d'appeler, à Shira qui l'en a empêché, au patron de Lisbeth Neu, un vieux célibataire ; Herbst se reprend : « Pourquoi est-ce que je le traite de vieux célibataire alors qu'il n'est sans doute pas plus âgé que moi mais qu'il paraît plus jeune puisqu'il n'est pas marié ?⁹⁵⁰ ». D'une idée à l'autre, il pense à Shira qui n'aime pas les religieux mais Henrietta le ramène à la réalité : « Fred, prends tes affaires, nous descendons⁹⁵¹. Herbst tiraillé entre sa femme et d'autres désirs, d'autres femmes dont...

...Théodora, la femme de l'empereur Justinien, décrite par Procope comme la putain qui dirigea l'empire byzantin ; ses pensées l'entraînent vers Byzance où il imagine cette femme qui, après avoir commencé sa vie dans un cirque, règne pendant plus de vingt ans, commettant de nombreux crimes essentiellement contre des victimes mâles, soutenant les femmes adultères et que l'on pourrait considérer comme « la patronne des droits de la femme⁹⁵² » ; femme libérée, qu'il associe à Shira.

L'effet de la journée passée à la Mer Morte accentue les divergences et les frustrations. Malgré une courte nuit, Manfred se réveille en pleine forme et se met au travail⁹⁵³. En lui servant le café, Henrietta constate qu'il n'est pas rasé⁹⁵⁴ ; laisser-aller qui l'agace ; elle lance : « Tu pourrais dire merci⁹⁵⁵ ». Tirillée entre le fait d'être « ravie de le voir au travail » et le désir de voir se prolonger l'émotion de la veille, elle l'interrompt à plusieurs reprises dans la matinée. Contrôlant même le silence et l'appétit de son mari⁹⁵⁶, elle compte les cigarettes fumées, lui demande ce qu'il écrit, lui propose à manger, lui apporte un second café après le lui avoir refusé et lorsqu'il lui demande un bout à manger, lui promet du hareng pour le petit déjeuner du lendemain ; devant la réticence de son mari

⁹⁴⁹ *Shira*, p 187

⁹⁵⁰ *Ibid.* p 188

⁹⁵¹ *Ibid.* p 189

⁹⁵² *Ibid.* p 190

⁹⁵³ *Ibid.* p 191

⁹⁵⁴ *Ibid.* p 193

⁹⁵⁵ *Ibid.* p 193

⁹⁵⁶ *Ibid.* p 193

à lui consacrer du temps, elle lui refuse un plaisir et Manfred refoule une colère contre sa femme dont la présence l'empêche de se concentrer. Henrietta l'interrompt une fois de plus et dépose sa boisson favorite de l'époque où ils habitaient Berlin ; tout en feignant de ne pas s'en apercevoir, il la retient alors qu'elle s'apprête à sortir. Enfin heureuse d'avoir son attention, elle s'approche ; il pose la main sur son épaule, baisse les yeux, et récite un poème qu'il lui explique en l'appelant Mère⁹⁵⁷. Il lui demande de se rendre avec lui chez Bakhlam, collègue qui s'oppose à sa nomination au poste de Professeur, pour une visite de courte durée. D'une pensée à l'autre, d'un invité à d'autres, d'un reproche latent à celui qu'il formule, -avoir invité « des jeunes filles chez eux⁹⁵⁸ ». Le mot mère, apparaît huit fois en un long paragraphe ; perspective péjorative d'un mari qui « secoue la tutelle d'une femme qui est devenue pour lui une figure maternelle⁹⁵⁹ ». Conversation qui tourne à la querelle. Après avoir exposé à Henrietta sa stratégie en vue d'activer sa promotion, celle-ci promet de ne pas entraver sa démarche même si elle n'est pas d'accord. Elle lui explique que c'est la moindre des choses d'avoir invité la jeune serveuse ; il lui rappelle que nombreuses jeunes filles connaissent les mêmes difficultés, y compris Lisbeth Neu, dont Henrietta ne semble pas se rappeler ; lorsqu'il lui rappelle qu'ils la considéraient comme une épouse possible pour Taglicht, elle est confuse et « se tient debout comme une victime⁹⁶⁰ » ; victime de la trahison de son mari et d'un inconscient qui travaille à son insu. Manfred la regarde, la trouve vieillie et énervée. D'un inconscient à l'autre, une série *d'actes symptomatiques* conduisent à l'exaspération.

Mère, appellation qui ravive la frustration d'Henrietta qui sent bien le décalage entre la « vieille bûche de bois » qu'elle devient et son mari jeune et lesté dont elle perçoit inconsciemment les désirs. Elle nie, « Tu ne m'as pas fâché et je ne suis pas fâchée⁹⁶¹ » (comprendre le contraire) ; dérangée par les paroles de son mari, elle se contrôle pour ne pas l'agresser. Manfred s'étonne qu'Henrietta lui ait donné trois enfants et qu'ils aient pu être intime physiquement et spirituellement⁹⁶². La robe qu'elle va porter pour rendre visite au Professeur Bakhlam est un nouveau sujet de tension et Henrietta promet de ne pas lui

⁹⁵⁷ Ibid. p 196

⁹⁵⁸ Ibid. p 197

⁹⁵⁹ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 111

⁹⁶⁰ *Shira*, p 197

⁹⁶¹ Ibid. p 198

⁹⁶² Ibid. p 198

faire honte. Sans avoir honte d'elle il lui reproche son manque de coquetterie⁹⁶³ ce qui fait rire Henrietta qui reconnaît qu'elle est vieille et que ses rides se verraient même si elle les masquait⁹⁶⁴. Manfred tente de la ménager en sortant du terrain glissant sur lequel il s'est mis. La pression du refoulement est telle que ses paroles le trahissent ; il ne peut s'empêcher de dire : « Mère si je te dis que ce n'est pas à toi que je faisais allusion me croirais-tu ? ». Cette question l'étonne puisqu'elle n'a jamais mis en doute sa parole. Manfred confirme que cela n'a jamais été le cas mais ne peut s'empêcher de mener la conversation vers l'infirmière qu'il nomme volontairement, pour mieux masquer sa culpabilité et sa gêne, Shura, rang, rangée, ligne, file en hébreu au lieu de poésie et chant. Henrietta rectifie le nom et s'étonne que Shira ne soit jamais venue leur rendre visite malgré sa promesse. Elle demande : « Que voulais-tu me raconter à son sujet ?⁹⁶⁵ ». Manfred répond : « Que voulais-je te raconter à propos de qui ?⁹⁶⁶ ».

Deux oublis *symptomatiques*- ; Henrietta vis-à-vis de Lisbeth Neu- et Manfred vis-à-vis de Shira. Perte de concentration, nécessaire à maîtriser tout art, y compris celui d'aimer⁹⁶⁷. Henrietta agacée dit : « Fred tu me fais rire⁹⁶⁸ » (comprendre le contraire) puis enchaine : « Si je te dis que je ne connais pas une jeune fille que le Professeur Neu a amené tu me dis que je la connais et que je l'ai vue et si je te dis que tu voulais me raconter quelque chose au sujet de l'infirmière Shira tu es surpris⁹⁶⁹ ». Manfred, tiraillé entre désir et culpabilité, entre deux femmes qui habitent ses fantasmes, incapable de continuer à refouler, raconte qu'il a vu Shira dans la rue, que ses vieux vêtements, ses cheveux sel et poivre lui donnaient l'allure d'une vieille femme et s'étonne qu'elle ne se les teigne pas. Henrietta prend sa défense, souligne qu'elle est naturelle, s'inquiète de savoir si son mari l'a évitée ou invitée. Manfred répond : « Si je ne t'en empêchais pas, tu ouvrirais tes portes à toutes les femmes du monde » -fantasme masculin-, puis, pour changer de sujet et faire diversion il demande ce qui mijote sur le feu ; deux facettes d'un même appétit. Henrietta

⁹⁶³ Ibid. p 198

⁹⁶⁴ Se sentir bien malgré ses rides, comme Dolly dans *Anna Karénine*, p 660

⁹⁶⁵ *Shira*, p 198

⁹⁶⁶ Ibid. p 198

⁹⁶⁷ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 1291

⁹⁶⁸ *Shira*, p 198

⁹⁶⁹ Ibid. p 198 "אם אני אומרת איני מכירה שום נערה שהביאה הפרופיסור ניי, אתה אומר מכירה את אותה וראית אותה, ואם אני אומרת שביקשת לספר לי על האחות שירה אתה עומע ומתמה."

répond en riant : « C'est tout ce qui t'intéresse ? Détends-toi Fred c'est un repas digne de shabbat qui mijote là⁹⁷⁰ ». Nourriture et éros, instincts primitifs de l'homme⁹⁷¹.

Ellipse, la visite chez Bakhlam se passe bien. Si le premier article en hébreu de Herbst est publié, il est toujours tourmenté par le travail qui n'avance pas, par Shira qui se refuse à lui, par son incapacité à se débarrasser d'elle pour se concentrer sur son livre. Il s'en veut de passer « des journées et des années à penser aux femmes⁹⁷² » et crie très souvent dans son cœur « Que me veut-elle ?⁹⁷³ » puis se reprend, inversant la question : « Ce que je veux de toi ?⁹⁷⁴ » ; confus, il désire à la fois la voir et ne pas la voir, ne plus perdre de temps, travailler et trouver la paix. Tout en l'accusant de tous ses maux il fredonne aussitôt dans sa tête : *Une chair comme la tienne ne s'oublie pas rapidement*⁹⁷⁵. En crise, entre rejet et désir.

C'est donc ironique, que le narrateur constate que chez les Herbst tout est en ordre et insiste en répétant la phrase au début de deux paragraphes consécutifs⁹⁷⁶ ; ordre social qui contraste avec le désordre intérieur dû au refoulement que Manfred et Henrietta s'imposent. Chacun s'occupe de ses affaires, Henrietta de Sarah, du jardin et de la maison⁹⁷⁷ et Herbst, sitôt l'article rendu, se sent vide et fume tellement qu'en entrant dans son bureau Henrietta doit écarter la fumée avec sa main et se frayer un chemin jusqu'à la fenêtre afin de l'ouvrir pour permettre à l'air frais de rentrer⁹⁷⁸. Pièce enfumée, métonymie de son être.

Car, les distractions venues du monde extérieur, Shira en premier lieu, empêchent Manfred de terminer son livre et d'écrire sa pièce de théâtre sur Byzance⁹⁷⁹. Théâtre, tentative de maîtrise des personnages, jeux et rebondissements à l'image de la vie, miroir des désirs et des névroses de l'auteur où Manfred pourrait, pour une fois, laisser son imagination s'exprimer sans avoir besoin de faire appel à des références extérieures. Il se documente, trouve des éléments qui conviennent à son histoire mais, à la fenêtre, regardant les arbres en fleurs si bien entretenus par Henrietta, -jardin qui reflète les efforts investis

⁹⁷⁰ Ibid. p 198-199

⁹⁷¹ M. Klein, *L'amour et la haine*, p 15

⁹⁷² *Shira*, p 200

⁹⁷³ Ibid. p 201

⁹⁷⁴ Ibid. p 201

⁹⁷⁵ Ibid. p 201

⁹⁷⁶ Ibid. p 201-202

⁹⁷⁷ Ibid. p 203

⁹⁷⁸ Ibid. p 204

⁹⁷⁹ Ibid. p 205

dans la cellule familiale-, il constate que son énergie a baissé avec l'âge (sentiment que ressent peut être Agnon au moment où il écrit Shira) ; il est convaincu que si Shira se refuse à lui c'est bien à cause de sa désinvolture après leur première rencontre⁹⁸⁰. Entre son domicile sécurisant et la tourmente de Shira.

Un jour, dans le bureau enfumé de son mari, Henrietta, qui suit sur une carte géographique le voyage de Tamara en Grèce (pays où est née la tragédie, tragédie qui évoque celle que vit Manfred), mentionne que l'effet de la cigarette conduit à l'amnésie. Manfred nie, confiant qu'elles « contiennent une trace de mandragore⁹⁸¹ ». Allusion au Cantique des cantiques⁹⁸². Amnésie qu'elle lui souhaite inconsciemment ? Vertus aphrodisiaques qu'il voudrait faire partager à son épouse ?

Lorsque Henrietta demande à son mari de ne pas fumer un moment, il avoue que c'est impossible et revient sur la mandragore, riant et rappelant ses propriétés aphrodisiaques. Henrietta constate que son mari, père d'une jeune fille (Tamara) qui vient d'être demandée en mariage en Grèce, est jeune, vraiment jeune ; elle dit : « Si nous étions yéménites, je t'aurais moi-même trouvé une nouvelle épouse⁹⁸³ ». Manfred doute qu'une européenne soit capable d'accepter une situation pareille⁹⁸⁴. Henrietta évoque l'épouse de l'instituteur de Beit Hakerem ; Manfred prétend ne pas s'en souvenir. Mais Henrietta, pas dupe, finit par lui rappeler la jeune femme au bébé dans les bras qui se plaignait de ne pouvoir sortir avec son mari à cause des enfants et qui pensait que, n'ayant pas les moyens d'engager de l'aide, la présence d'une seconde épouse permettrait plus de souplesse⁹⁸⁵. Manfred constate : « Plus facile à dire qu'à faire... En tous cas je n'imposerai pas cette épreuve à ma femme⁹⁸⁶ » ; Henrietta répond : « Il t'arrive de penser à des choses comme celles-là ? » ; Manfred se défend : « Moi ? De quoi parles-tu ? Jamais de la vie⁹⁸⁷ » mettant une nouvelle cigarette en bouche alors que la première n'est pas encore consommée. *Acte symptomatique* qu'Henrietta relève en disant : « une autre femme y verrait un acte symbolique⁹⁸⁸ » (reconnaissance de l'auteur/narrateur d'une dimension inconsciente) mais,

⁹⁸⁰ Ibid. p 206

⁹⁸¹ Ibid. p 207

⁹⁸² La Bible, *Cantique des cantiques*, 7,14 « Les mandragores répandent leur parfum ; à nos portes se montrent les plus beaux fruits, nouveaux et anciens, que j'ai réservé pour toi mon bien-aimé »

⁹⁸³ Ibid. p 209

⁹⁸⁴ Ibid. p 209

⁹⁸⁵ Ibid. p 209

⁹⁸⁶ Ibid. pp 209-210

⁹⁸⁷ Ibid. p 210

⁹⁸⁸ Ibid. p 210

Manfred, les deux mains posées sur son cœur, chantonne : « Je suis tendre, mon cœur est pur, tu n'y trouves pas la trace d'un péché, pour toi à jamais, ma douce Henrietta, pour toi à jamais, ma douce Henrietta⁹⁸⁹ » ; tentative de masquer son désir de polygamie, instaurée depuis l'accession d'un Dieu masculin⁹⁹⁰.

Entre « l'hébreu qui ne vient pas et l'allemand qui s'est enfui⁹⁹¹ », symbole d'un entre-deux propice aux non-dits, l'écriture de la pièce de théâtre stagne car Manfred est perdu entre deux langues. Espace duquel il faut se délivrer en trouvant un passage qui permette d'émerger avec un nouvel outil de communication⁹⁹². Submergé par ses personnages il ne dort pas la nuit, fumant pensif, pipes et cigarettes⁹⁹³. Une nuit, obligé de fermer les yeux tant ils lui font mal, Manfred rêve ...

«... il devait déménager dans un lieu plus tranquille pour écrire puisqu'il a décidé d'écrire la tragédie d'Antonia et Yahanan en même temps que l'université lui demande de diriger un groupe de jeunes universitaires dans leur voyage en Grèce parce que Tamara voulait y étudier la métrique de la poésie (shira en hébreu). Heureusement qu'il y était allé avec Tamara, sinon elle l'aurait vu se promener avec Shira, et que cela n'était pas nécessaire, parce que Henrietta était de connivence avec la femme d'un instituteur de Beit Hakerem pour qu'il n'amène pas une femme étrangère (ou putain) dans leur atelier de peinture car S'ils devaient peindre, qu'ils peignent une tête de mort. Sans rapport avec la tête de mort ou le mètre poétique, apparut le plan de Jérusalem celui qui fut déchiré du Baedeker. Puis sans relation avec le plan de Jérusalem, les cigarettes brunes au goût et à l'arôme commun apparurent. Le fait qu'elles aient de longs bouts qui remplissaient le cendrier était leur seule particularité. Sans relation avec cela, Avraham-et-demi apparut. Pas en personne mais sous la forme de quelque chose de doux et bon qui s'étire (s'allonge) sans mesure et à l'infini⁹⁹⁴. Au milieu de tout cela il entendit une voix appeler Adam, Adam. Il réfléchit un moment et pensa Il ne s'agit certainement pas d'Adam Ahlenslager dont je n'ai jamais lu un livre. Mais alors à qui font-ils référence ? Serait-ce Adam Mieczkewicz, dont la poésie fut traduite vers l'allemand par deux convertis dont aucun ne s'appelait Sacharson. A la fin tout le monde était recouvert par une petite bande de cuir qui recouvrait Weksler et ses collègues, s'étirant au-dessus de Jérusalem et de ses habitants, recouvrant les yeux

⁹⁸⁹ Ibid. p 210 "אני רך, לבי זך, לא תמצאי בו שמץ חטא, בו תשכון רק ואך, מתוקתי הנריאטה, בו תשכון רק ואך מתוקתי הנריאטה, הנריאטה"
Inspiré d'une chanson allemande pour enfants: *Ich bin klein, mein Hertz ist rein, soll niemand drin wohnen, als Jesus allein...*

⁹⁹⁰ F. Gange, *Les Dieux menteurs*, p 67

⁹⁹¹ *Shira*, p 211

⁹⁹² D. Sibony, *L'entre-deux*, p 41

⁹⁹³ *Shira*, p 211

⁹⁹⁴ Ibid. p 212 בלא שיעור ובלא סוף

douloureux de Herbst qu'il ferma en demandant à la bande de cuir Qu'est-ce que c'est ? Elle lui répondit C'est la même bande de cuir que le fragment de ptygyl⁹⁹⁵ ».

Avec le déménagement, le rêve exprime l'*accomplissement d'un désir* : s'éloigner de son domicile pour pouvoir librement penser à sa tragédie : Antonia et Yohanan, *substitution* de Herbst/Shira ; la *chaine associative* nous entraîne de la tragédie du couple à la Grèce, lieu de sa naissance, où se trouve la fille cadette des Herbst mais qui dans le rêve apprend la métrique de la poésie (*shira*) à Shira.

La frustration de Herbst est rendue par la présence de sa femme qui s'allie à l'instituteur de Beit Hakerem *corrélation avec la vie diurne*, expression d'un *désir à contrario*, qui l'empêche de créer et qui éloigne la femme étrangère (ou putain), source d'inspiration qui évoque à nouveau par *déplacement* Shira.

Pourtant l'ambivalence de Herbst envers Shira se manifeste par la tête de mort (qui rappelle la reproduction suspendue au mur de l'infirmière) et par la page de Jérusalem arrachée du guide Baedeker où elle se trouve. Les cigarettes au bout longs, *symbolique sexuelle*, qui se consomment dans un cendrier (évocation de la mort) mènent par *chaine associative* à la présence d'Avraham-et-demi et à un désir homosexuel refoulé envers le jeune homme ; (d'ailleurs, un peu plus tard dans le récit, l'inconscient de Herbst censure lorsqu'il se demande, consciemment, lors d'une conversation avec Henrietta, les raisons pour lesquelles sa fille est attirée par le jeune homme).

D'un désir interdit à un autre, une voix appelle Adam. Evocation du péché originel ; mention du nom Zacharson que personne ne portait (mélange d'hébreu et d'allemand : fils du masculin) : allusion à l'homosexualité refoulée de Herbst. Conversion pour échapper à une situation européenne. La bande de cuir est un *fragment qui se détache* qui évoque à la fois le fouet de l'ingénieur maritime rencontré par Shira et une

⁹⁹⁵ Ibid. pp 211-212 מעבודתו, "מפני שהוצרך להתעסק בעקיבת דירתו, מפני שהוצרך לדור במקום מוצנע, שלא לבטל אותו אדם מעבודתו, מפני שקיבל עליו לכתוב את הטרגדיה של אנטוניה ויוחנן, ובינתים הוטל עליו מטעם האוניברסיטה ליעשות ראש חבורה לקובצת צעירים מלומדים שהלכו לסייר את ארץ יון, משום שתמרה הוקשת ללמוד את מלאכת משקלי השירה. וטוב היה לו להרבסט שהלך עם תמרה ליוון, שאם לא כן היתה רואה אותו מטייל עם שירה, ודבר שלא כדאי הוא, מפני שהנריאטה עשתה קנוניא עם אשתו של מורה אחד מבית הכרם שלא ליתן לבעליהן להביא אשה זרה לחדר הציור שלהם, ואם רוצים לצייר- יציירו גולגולת של מת. בלא שום קישור לגולגולת ולמשקלי השירה באה מפת ירושלים שנתשלה מן הבדקר. בלא שום קישור למפת ירושלים באו הציגרטות החומות שאינן מצטיינות לא בטעם ולא בריח. כל טיבן ועיקרן שממלאות את המאפרה בקניהן הארוכים. בלא שום קישור לציגרטות החומות בא אברהם וחצי. לא הוא ממש, אלא משהו מתוק וטוב שהיה נמתח והולך בלא שיעור ובלא סוף. ובתוך כל אותם העניינים שמע קול קורא ואומר אדם אדם. היה מהרהר והולך, ודאי אין מתכוונים לאדם אהלנשלגר שמעולם לא אחזתי בידי ספר מספריו. אם כן למי מתכוונים, שמא לאדם מיצקביץ, ששני מומרים תרגמו לגרמנית את שירתו פן תיאודיאוש ולא זה ולא זה שכרסון שמו. לבסוף נתכסו כל הדברים בפיסה קטנה של עור, שהיתה נמתחת והולכת ומכסה את ווכסלר ואת חבריו, ואחר כך את ירושלים ויושביה, אחר כך באה וכיסתה עיניו שז הרבסט, עד שעצם אותן מחמת כאב, כשהוא שואל אותה פיסה מה היא? והוא משיב הרי היא אותה פיסת עור, אותו חלק של פתיגיל".

réminiscence de la conversation avec Taglicht. Les noms d’auteurs, indice d’une prémonition agnonienne (pour démentir le « songe, mensonge » freudien) entraînent le récit vers le livre du Professeur Neu que Manfred reçoit en cadeau.

Un shabbat, après avoir passé un long moment à travailler et alors qu’Henrietta fait sa sieste, Herbst, ayant terminé le nouveau livre du Professeur Neu, alibi sans faille pour rendre visite à Lisbeth Neu pour la première fois, celui-ci se dirige, le livre sous le bras, vers le domicile de la jeune fille, tout en l’imaginant en train d’accomplir, en compagnie de sa mère, le rituel de prière. Il se propose de l’aider à comprendre le livre de son oncle⁹⁹⁶. Parti sans cueillir les fleurs du jardin qu’il voulait offrir à la jeune fille Neu –*acte manqué* de Herbst, il pense avec plaisir à ce qu’il dira au retour à sa femme qui ne s’étonnera pas d’un alibi légitime⁹⁹⁷. Lorsqu’il se rend compte qu’il n’est pas trois heures de l’après midi, heure convenable pour une visite, il s’assied, allume une cigarette, feuillette le livre de Neu mais, piqué par les moustiques se lève ; faisant les cent pas, il se retrouve sur le chemin qui mène chez Shira ; une pointe d’angoisse au cœur, les yeux clos, les jambes ramollies, il laisse ses pieds l’y conduire⁹⁹⁸. S’il avait regardé sa montre il aurait vu que l’heure de la visite des dames Neu avait sonné mais, à proximité de chez Shira, pris entre le désir et la crainte de la voir, il souhaite trouver sa porte close et elle, absente⁹⁹⁹ ; mais, « Les dieux ... firent ce qu’ils firent... et amenèrent Shira chez elle et Herbst chez Shira¹⁰⁰⁰ » facilitant ainsi une première visite diurne, en ce jour de vacance, lorsque les voisins ont tout loisir de contempler ce qui se passe autour d’eux¹⁰⁰¹. Et, contrairement aux nombreuses promenades nocturnes, « poreuses et pénétrantes¹⁰⁰² », qui évoquent une spacialité (*spaciosité*¹⁰⁰³) ambivalente et privilégiée¹⁰⁰⁴, Herbst se dirige de jour vers le domicile de Shira.

Devant la porte Herbst hésite, ne sachant combien de fois il doit sonner ; il repense au code fixé au début de leur rencontre « lorsque leur amour était naissant¹⁰⁰⁵ », ironie du narrateur, deux longues sonneries suivies d’une courte et se demande si Shira lui ouvrirait aujourd’hui. Ce n’est qu’après avoir utilisé le « code » établi que des pas se font

⁹⁹⁶ Ibid. pp 232-233

⁹⁹⁷ Ibid. p 234

⁹⁹⁸ K.A. Bertini, *Sa chanson*, p 116 la formule en hébreu serait inspirée par une phrase de la Gemara

⁹⁹⁹ *Shira*, p 238

¹⁰⁰⁰ Ibid. p 238

¹⁰⁰¹ Ibid. pp 238-239

¹⁰⁰² G. Genette, *Figures II*, p 109

¹⁰⁰³ Ibid. p 108

¹⁰⁰⁴ Ibid. p 108

¹⁰⁰⁵ *Shira*, p 239

entendre¹⁰⁰⁶. L'infirmière se remet au lit, enroulée dans une couverture (quatre apparitions du mot en une phrase¹⁰⁰⁷), une bouillotte posée sur le ventre ; autant d'allusions au besoin de protection et de chaleur qu'éprouvent Shira. La question de Herbst « Es-tu malade ?¹⁰⁰⁸ » trahit de l'agacement plutôt que de la compassion. Mais Shira tout simplement fatiguée par son travail nocturne, se repose, le rassure, joue avec lui. Elle lui confie que si elle n'a pas ouvert à la première personne qui a sonné c'est parce qu'elle dormait nue. Herbst constate qu'elle a enfilé une robe de chambre pour lui ouvrir. Shira flirte ; elle lui demande de fermer la fenêtre, de baisser le store face au lit, de lui passer son sac pour se poudrer le nez et le remercie tout en l'appelant six fois chéri en quatre lignes ; taquine, malicieuse et un brin tendre, l'infirmière sourit lorsqu'en mentionnant son article publié, Herbst panique. Et, lorsque celui-ci tente de lui caresser le bras, elle répond sans bouger : « Docteur Herbst est un grand intellectuel, mais il n'a pas besoin de me caresser le bras¹⁰⁰⁹ » ; le sentant vexé, elle s'excuse ; il nie l'être¹⁰¹⁰, ce qui confirme le contraire. Pendant que Shira s'habille, il fume tout en se contrôlant pour ne pas la regarder ; silencieux et tremblant il « absorbe » tous ses mouvements¹⁰¹¹ ; la langue passée sur ses lèvres¹⁰¹² -*acte symptomatique*, trahit une gourmandise identique à celle de la première soirée passée chez elle. Triste parce que désirant et en demande alors qu'elle garde ses distances. Oscillant «... entre inertie et rage qui se transforment finalement en désespoir », il est néanmoins fier d'avoir obéi. La bouillotte sur le bord du lit s'étant déversée sur le sol, voilà que Shira, à moitié habillée, nettoie l'eau puis l'essore dans le seau ; symbole d'un liquide (amniotique ou séminal) perdu¹⁰¹³. Herbst lui demande s'il peut l'aider ; pensant que c'est au sujet de l'eau, elle refuse ; il précise : « Pour t'habiller » avant de se heurter au même refus ; elle l'attaque : « Tu aides également ta femme à s'habiller ? » Il baisse les yeux, penaud, et se tait¹⁰¹⁴.

Dans la rue, il l'écoute, fasciné, raconter qu'elle ne croit pas en Dieu et donner les raisons pour lesquelles elle désapprouve le choix de vie des *hassidim* qu'ils croisent et qui,

¹⁰⁰⁶ Ibid. p 239

¹⁰⁰⁷ Ibid. p 239

¹⁰⁰⁸ Ibid. p 239

¹⁰⁰⁹ Ibid. p 240

¹⁰¹⁰ Ibid. p 240

¹⁰¹¹ Ibid. p 241

¹⁰¹² Ibid. p 241

¹⁰¹³ Ibid. p 241 La Bible, *Le Lévitique* 26,16 « à mon tour, voici ce que je vous ferai : je susciterai contre vous d'effrayants fléaux, la consommation, la fièvre, qui font languir les yeux, et défailir l'âme ; vous sèmerez en vain votre semence, vos ennemis la consommeront »

¹⁰¹⁴ *Shira*, p 241

selon Shira, enlaidissent la ville alors qu'aux yeux de Herbst tout le monde l'enlaidit¹⁰¹⁵. Herbst, surpris par ses paroles qui, même venant de la bouche d'un homme, l'auraient étonné, déplore qu'elle n'ait pas poursuivi des études littéraires ; Shira avoue être heureuse dans sa vie telle qu'elle l'a organisée depuis l'époque où elle a perdu sa mère, en réaction à une autorité paternelle possessive et celle d'un mari qu'elle a fui. Pourtant, ne semblant pas épanouie dans sa vie la question se pose de savoir si son malaise ne serait pas dû à de longues années de rancœur refoulée. Elle, fait remarquer à Herbst que s'il est surpris, c'est qu'à ses yeux, les femmes, créatures sans cervelle, n'ont été créées que pour le plaisir de l'homme¹⁰¹⁶. Puis, soulignant son manque de délicatesse et son manque de manières (qu'elle a pu constater lorsqu'il lui rendit visite la fois où son amie Tamima se trouvait avec elle), elle se demande si lui et sa femme ont d'autres conversations hormis les « questions domestiques et besoins corporels¹⁰¹⁷ ». Le narrateur, comme pour souligner l'étonnement de Herbst, commence deux paragraphes consécutifs en précisant que celui-ci la regarde¹⁰¹⁸. Ce dernier constate : « Tu me connais donc si bien », Shira enchaîne : « Certainement qu'avant de l'avoir épousé vous parliez sans doute des idéaux allemands. Mais ensuite cela n'était plus nécessaire tu lui as collé les affaires domestiques et les enfants, et toi mon seigneur le pacha tu te promènes dans le temple de la connaissance, qui n'a pas l'habitude de recevoir des êtres légers comme nous autres¹⁰¹⁹ ». Lorsque Herbst se défend Shira rétorque : « Je parle de ce que je vois¹⁰²⁰ » et lorsqu'il demande : « Et ce que tu dis à mon sujet est ce que tu vois ? » elle riposte : « C'est juste une fraction de ce que je vois¹⁰²¹ ». Puis, à Herbst qui tente d'en savoir plus, Shira répond cinglante : « Il n'est pas encore né le gitan qui me ferait danser sur sa musique. Tu devras te contenter de ce que j'ai déjà dit¹⁰²² » et ajoute : « s'il te plait ne m'ennuie pas avec de savantes idioties¹⁰²³ ». Intelligence et perspicacité d'une femme qui porte un vrai regard sur l'Autre et qui ne peut que séduire Herbst...

¹⁰¹⁵ Ibid. p 242

¹⁰¹⁶ Ibid. p 245

¹⁰¹⁷ Ibid. p 245

¹⁰¹⁸ Ibid. pp 244-245

¹⁰¹⁹ Ibid. p 245 "ודאי קודם עד שלא נכנסתם לחופה הרבית עמה שיחה על כל מיני אידיאלים גרמניים או אנושיים. אבל אחר כך מאחר שלא היה הכרח בכך השלכת את עסקי הבית ואת עסקי הילדים עליה ואתה אדוני הפחה מטייל לך בהיכל המדע שאין לבריות קלות שכמותנו דריסת הרגל שם"

¹⁰²⁰ Ibid. p 245

¹⁰²¹ Ibid. p 245

¹⁰²² Ibid. p 245

¹⁰²³ Ibid. p 245

... qu'elle entraîne, après avoir acheté des fleurs, dans sa visite à une malade. Elle le taquine sans ménagement lorsqu'il hésite et lui dit, sourire aux lèvres, qu'il préfère lire les légendes des hommes saints, confortablement installé, fumant et buvant, plutôt que d'accomplir une *mitzvah*.

Dans la pièce d'un immeuble délabré, la jeune serveuse de l'hôtel de la Mer Morte est couchée sur son lit, le visage émacié, est atteinte d'une maladie à la mâchoire qui serait peut-être celle nommée « Rose de Jéricho¹⁰²⁴ », *symptôme* de son incapacité à s'exprimer, à écrire des poèmes à cause des difficultés de sa nouvelle vie en Eretz Israël.

La séquence met en avant la gentillesse de l'infirmière en soulignant sa compassion, l'optimisme d'une vraie malade qui dit bien se porter et la misogynie de Herbst qui pense que cette nouvelle connaissance viendra s'ajouter aux autres jeunes filles qu'il connaît et qui « s'enchainent devant lui comme un chapelet que l'on égrène¹⁰²⁵ ». Pourtant, il la complimente sur ses poèmes « où chaque mot est choisi, ... sincère et plaisant¹⁰²⁶ » mais se fait prendre en flagrant délit de mensonge lorsque, quelques instants plus tard dans la rue, Shira s'étonne qu'il connaisse Anita Brik.

Le lecteur notera que c'est l'infirmière qui l'attrape en flagrant délit de mensonge alors que sa femme, bien qu'ayant par moments des doutes, n'y arrive pas. Maintenir le couple coûte que coûte ? Construction rationnelle à long terme qui prime sur les pulsions ? Il lui raconte les circonstances dans lesquelles il l'a rencontrée mais avoue ne pas connaître son nom ce qui fait rire Shira ; il rit à son tour et promet de ne plus causer de problèmes : « Es-tu satisfaite de moi Shira, es-tu satisfaite de ma promesse ?¹⁰²⁷ ». Question puérile de Herbst en quête de reconnaissance et de gratification, mais, Shira se protège d'une *effraction* (affective) possible ; dans la rue, un insecte dans le nez, déclenche une querelle ; Herbst, constatant que Shira est capable d'attention envers d'autres, exprime sa frustration, oscillant entre hostilité et amour¹⁰²⁸. Pourtant, reprenant le geste familial d'Agnon, elle

¹⁰²⁴ Entre mousse et fougère, vestige d'une des plus grandes plantes préhistoriques dont la particularité est de pouvoir se réhydrater même après de longues années de sécheresse, symbole de persévérance, la rose de Jéricho est appelée ainsi car la ville dont les ruines (Tel el sultan : évocation des sultans ottomans) remontent au 10^{ème} siècle BC renaissait toujours de ses cendres

¹⁰²⁵ *Shira*, p 248

¹⁰²⁶ *Ibid.* p 248

¹⁰²⁷ *Ibid.* p 249

¹⁰²⁸ *Ibid.* p 249

balaye d'une main le problème et affiche un air tranquille sur son visage. « Le bon sens est toujours en alerte pour repousser la tentation de l'esprit, cette vaine extravagance¹⁰²⁹ ».

Epuisé par ses tiraillements, il vacille. Lorsque Shira lui demande « Qu'est-ce que tu as?¹⁰³⁰ », il grommelle : « Ce que j'ai, elle ne voit pas, elle ne sent pas¹⁰³¹ ? » ; la querelle reprend jusqu'à chez Shira qui, excédée, avec un mal de tête, lui souhaite de trouver ce qui le satisfait mais, chacune de ses paroles heurte Herbst, qui vexé, a déjà renoncé à une éventuelle « gratification¹⁰³² » et rentre à pied dans une ville pleine d'émeutes. Sa rencontre avec Sacharson lui fournit un alibi et malgré les coups de feu, tous deux avancent silencieux, le cœur battant ; situation extérieure, métonymie de Herbst.

Inquiet, Herbst pense à Shira endormie qui ne se fait pas de soucis à son sujet contrairement à Henrietta et Tamara qui, en cas de problèmes, viendraient lui rendre visite à l'hôpital. S'apercevant qu'il avait oublié Zohara (sentiment oedipien refoulé), il se demande si dans l'urgence on oublie ceux à qui l'on tient le plus. Nouveau déni lorsqu'il pense qu'en ce qui concerne Shira, « ce n'est pas l'âme qui se souvient d'elle, mais le corps frustré qui se souvient, comme un vers de terre remue après avoir été coupé en deux...¹⁰³³ » alors qu'il vient de constater à quel point sa réflexion était libre et unique.

Ellipse ; le narrateur s'attarde sur des retrouvailles familiales qui permettent à Père Manfred de s'émerveiller devant la transformation de Zohara, enceinte, venue avec son compagnon Avraham-et-demi¹⁰³⁴. Il se demande ce qu'elle lui trouve alors qu'Henrietta le considère comme « le meilleur jeune homme au monde¹⁰³⁵ ». Divergences d'opinion qui génèrent à nouveau une querelle entre Manfred et sa femme. Geste symbolique, Henrietta donne à sa fille enceinte les vêtements de Sarah¹⁰³⁶ tandis que les deux sœurs vivent un moment de tendresse¹⁰³⁷. Zohara quitte le domicile de ses parents « comme une femme qui a trouvé son partenaire et qui rentre chez lui en sa compagnie¹⁰³⁸ ». Contraste entre un couple jeune plein de promesses et l'autre plus âgé, usé par le quotidien. D'ailleurs, après

¹⁰²⁹ T. Adorno, *Notes sur la littérature*, p 94

¹⁰³⁰ *Shira*, p 257

¹⁰³¹ *Ibid.* p 257

¹⁰³² *Ibid.* p 257

¹⁰³³ *Ibid.* pp 265-266

¹⁰³⁴ *Ibid.* p 270

¹⁰³⁵ *Ibid.* p 272

¹⁰³⁶ *Ibid.* p 275

¹⁰³⁷ *Ibid.* p 277

¹⁰³⁸ *Ibid.* p 278

le départ de sa fille, Henrietta se met au lit, inquiète pour sa fille ainée¹⁰³⁹. L'esprit vagabond, Herbst, allongé sur le canapé de son bureau pense à Théodora aux courtisanes, à ses amis Weltfremdt, Bakhlam, Lemner, à Axelrod, son fils et à d'autres choses encore¹⁰⁴⁰ mais, lorsque les lumières s'éteignent, c'est vers Shira que ses pensées s'envolent à nouveau malgré les deux ans qui se sont écoulés depuis leur première rencontre. Ses pensées contradictoires, amour, haine, regrets et nostalgie le surprennent car, ne la trouvant ni jolie ni cultivée, ce que l'infirmière dénigre d'une moue, le pousse à une remise en question¹⁰⁴¹. De la conscience au rêve :

« ... Il (Herbst) la (Shira) rencontre au concert. Quand l'a-t-il rencontré ? des années après qu'ils se soient quittés. Mais son cœur est toujours plein d'amour pour elle. Cette nuit-là elle lui était apparue élégante et sa conversation était uniquement intellectuelle et bien que cela rende une femme plus attirante il n'y eut rien de physique entre eux. Selon le calcul, elle devait avoir cinquante ans environ mais en paraissait trente au plus trente-cinq. Elle était extrêmement féminine ce qui le conduisit à des fantasmes qu'il n'avait pas eu d'abord. Ses fantasmes étaient tellement puissants qu'il osa caresser sa peau. Elle ne se fâcha pas contre lui, au contraire, son visage exprimait son plaisir. Mais son plaisir était mélangé car sa souveraineté se transforma en soumission et désir de plaire¹⁰⁴² ».

Le rêve présente l'accomplissement d'un désir celui de revoir Shira qui par glissement remplace Lisbeth Neu dont le concert est une *réminiscence* d'une promenade effectuée en compagnie de la jeune fille plus de deux ans auparavant. Réminiscence également des conversations avec Shira. Féminité qui le séduit au point de *mettre en image un désir insatisfait* : caresser l'infirmière. *Accomplissement d'un autre désir* lorsque, Shira, docile, se laisse faire.

Nuits d'insomnie... durant lesquelles Manfred tente d'écrire sa tragédie au sujet d'Antonia et de Yohanan¹⁰⁴³ ; évasion contrôlée sur papier dans une pièce qu'il situe à une époque qu'il maîtrise bien, Byzance ; histoire d'amour qui, tout en symbolisant son obsession de Shira, s'inscrit comme la compensation d'une frustration sexuelle¹⁰⁴⁴. Le

¹⁰³⁹ Ibid. p 278

¹⁰⁴⁰ Ibid. p 279

¹⁰⁴¹ Ibid. p 279

¹⁰⁴² Ibid. pp 279-280 "לילה אחד פגע בה בבית הקונצרטים, ואימתי פגע בה, שנים הרבה לאחר שפירשו זה מזה ולא ראו זה את זה 279-280. אבל עדיין שמורה היתה אהבתו בלב. אותו לילה נראתה לו כאשה חשובה שכל שיחותיה עמו במושכלות שמגבירות חנה של אשה ולא היה ביניהם מאותם הדברים שבין איש לאשה. לפי חשבוננו הוא כבת חמשים שנה היתה באותו הלילה, אבל נראתה כבת שלושים שנה, מכל מקום לא יתר על שלושים וחמש שנה. עוד זוא היתה בה, זו נשיות יתירה. נשיות זו הביאה אותו לידי הרהורים שלא העיז להרהר תחילה, עד שמתוקף אותו הרהורים העיז והחליק את עורה. והיא לא גערה בו, אדרבא פניה העידו בה שמרוצה היא מזה. אבל הוא מעורבב היה תענוגו, שפנים של אדנות שהיו בה נתחלפו בפנים של רצון והכנעה"

¹⁰⁴³ Shira, p 285

¹⁰⁴⁴ N. Ben Dov, *Ils goûteront dans leur corps ce qu'ils célèbrent*, p 162

lecteur notera la deuxième mention de la lèpre, qui atteint cette fois Basilios, l'esclave d'Antonia, seul personnage sorti de l'imaginaire de Herbst¹⁰⁴⁵ ; métaphore de la maladie de laquelle il est atteint.

Depuis la nuit où il a entendu des balles, Herbst souhaite déménager mais pense que ce serait « un suicide émotionnel¹⁰⁴⁶ » notamment à cause des livres accumulés. Enfermé dans son malaise, il n'est à aucun moment question de sa femme et/ou de sa fille mais, seulement de fuir Shira pour retrouver la paix. Dans la journée, Henrietta, débordée à la maison, s'occupe autant qu'elle peut des nouveaux émigrés pendant que Manfred est hanté par Shira, dont le nom apparaît à sept reprises en sept lignes ; il voudrait que cette « démonsse » lui demande de la laisser tranquille¹⁰⁴⁷. Mais, «... les démons travaillent sur les lignes de partage : c'est leur vocation borderline terme qui sent le soufre¹⁰⁴⁸ » ; Shira le torture et flirte, visage accueillant, mains repoussantes, sous prétexte de ne pas vouloir faire de peine à Henrietta¹⁰⁴⁹. Sadique, elle joue avec la culpabilité de Herbst. Lorsqu'il vient la voir, ils fument pendant qu'elle lui raconte les événements de la vie, la visite du docteur Zahzam qui, sous prétexte de la soigner, lui caresse la jambe qu'elle s'est tordue. Pilosité d'une jambe qui, par association d'idée, renvoie au duvet de la lèvre supérieure de Lisbeth Neu que celle-ci s'est faite épiler et qui éveille la jalousie de Herbst lorsqu'il pense que ce serait pour faire plaisir à un autre homme¹⁰⁵⁰. Troublé par son duvet soyeux, il voudrait l'embrasser. « Le moindre signe masculin chez une femme nous fait perdre la tête. Shira par exemple est à moitié homme mais, lorsque tu la connais mieux, tu sais qu'il n'y a personne d'aussi féminin¹⁰⁵¹ » pense-t-il. Double polarité de l'être humain, bisexualité latente à nouveau formulée.

Au fil de ses pensées, il suppose que si Shira se refuse à lui c'est parce qu'elle est malade et ne veut pas le contaminer alors que celle-ci « en contrôle d'elle-même, impose sa volonté¹⁰⁵² ».

«Soudain, Manfred imagine sa femme et ses filles atteintes d'une maladie que les médecins ne connaissent pas. Herbst seul en connaît l'origine mais ne la dévoile

¹⁰⁴⁵ Ibid. p 163

¹⁰⁴⁶ *Shira*, p 286

¹⁰⁴⁷ Ibid. p 295

¹⁰⁴⁸ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 33

¹⁰⁴⁹ *Shira*, pp 295- 296

¹⁰⁵⁰ Ibid. p 296

¹⁰⁵¹ Ibid. p 316 כיון הררי שירה, בדמה היתה כחצי גבר, כיין 316

שהכרת אותה מקרוב אתה יודע שאין כמותה לנשיות"

¹⁰⁵² Ibid. p 296

Henrietta doit répéter que la lettre de Zohara annonce qu'elle doit se rendre à l'hôpital. Manfred, toujours dans sa *paranoïa* pense « voilà donc que le malheur a frappé et qu'il a atteint Zohara (sa préférée) en premier. Et si Zohara est atteinte son mari l'est également. Comme un homme n'est pas collé à sa femme toute sa vie, il prendra une autre femme et Zohara prendra un autre homme, ainsi il aura contaminé quatre personnes après avoir été lui-même contaminé par Shira¹⁰⁶¹ ». Notion du couple éclaté. Manfred murmure à l'oreille d'Henrietta « Elle va à l'hôpital, pourquoi soudainement ?¹⁰⁶² » Henrietta lui rappelle en riant qu'elle est sur le point d'accoucher alors que son cœur est prêt à bondir hors de sa poitrine tant il bat fort.

Petit à petit, les choses rentrent dans l'ordre et le temps s'écoule paisiblement chez les Herbst : Manfred dans son rôle de professeur apprécié par ses élèves¹⁰⁶³ et Tamara a rejoint les rangs de la Haganah avec Taglicht¹⁰⁶⁴. Henrietta entretient une correspondance avec Zohara sur le point d'accoucher et oublie parfois de servir les repas à temps ou de donner à son mari le courrier resté à la cuisine¹⁰⁶⁵. *Actes manqués* : relâchement d'une discipline nécessaire à l'art d'aimer¹⁰⁶⁶ ; riposte inconsciente envers son mari qui s'apaise doucement. Chez Herbst, la tourmente laisse des symptômes d'hyper-sensibilité, des soubresauts et une forme de paralysie¹⁰⁶⁷.

Ironique, le narrateur, raconte un mensonge anodin de Taglicht, qui évite généralement de mentir car un mensonge entraîne l'autre ; allusion à ceux plus sérieux de Herbst ; les sept apparitions de la racine *š-k-r*, mentir, sous forme nominale et verbale en une phrase (huit fois en deux phrases d'un paragraphe) soulignent ceux que le Maître de conférences empile¹⁰⁶⁸.

Lorsque Zohara accouche, les Herbst confient Sarah à une amie et se rendent au kibboutz. Les huit apparitions en quatre phrases de la racine *b-š-r*, annoncer en hébreu, sous forme nominale et verbale, soulignent avec enthousiasme la naissance d'un fils. Dès le début du voyage, première sortie du couple ensemble depuis leur déplacement à la Mer

¹⁰⁶¹ Ibid. pp 297-298 "אם כן כבר התחילה הפורענות ופגעה בזהרה תחילה. ואם זהרה לקתה אף בעלה לקה. והואיל ואין אדם דבוק באשתו כל ימיו הרי שיקח לו אחרת ואף זהרה תקח לה איש אחר ונמצאים ארבעה בני אדם לוקים על ידו, אחר שלקה הוא על יד שירה"

¹⁰⁶² Ibid, p 298

¹⁰⁶³ Ibid. pp 301-302

¹⁰⁶⁴ Ibid. pp 303-304

¹⁰⁶⁵ Ibid. p 299

¹⁰⁶⁶ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 128

¹⁰⁶⁷ *Shira*, p 302

¹⁰⁶⁸ Ibid. p 309

Morte, Herbst les yeux tournés vers l'extérieur, constate que « tout change, le ciel, la terre et même l'homme¹⁰⁶⁹ ».

Déplacement physique et géographique qui permet un retour dans le temps, ravivant le passé¹⁰⁷⁰ tout en présageant un changement personnel.

Henrietta, attendrie, regarde son mari qui « a l'air d'un jeune garçon au visage illuminé par la joie, comme au temps de leur jeunesse¹⁰⁷¹ ». Moment nostalgique où elle repense à l'époque de leur jeunesse, à son allure, sa moustache fine, sa canne et son chapeau à la Rembrandt, à sa légèreté à elle lorsque blonde et belle, elle n'avait d'yeux que pour lui¹⁰⁷². Ils se voyaient souvent avant la guerre et, lorsque celle-ci éclata il dut aller se battre. Contre l'avis de ses parents qui pensaient qu'elle devait renoncer à lui, « car on disait que tous ceux qui allaient à la guerre n'en revenaient pas vivants¹⁰⁷³ », elle épousa Manfred deux jours avant qu'il rejoigne l'armée et lui, « sortit du lit pour aller au combat¹⁰⁷⁴ ». Cet amour lui valut la protection des anges gardiens dans un moment dangereux de sa vie rendu par les huit apparitions du mot guerre en neuf lignes¹⁰⁷⁵. Guerre d'antan, allusion à celles que traverse Herbst aujourd'hui.

Henrietta, amusée par le fait d'être grand-mère¹⁰⁷⁶ -treize apparitions de la racine *y-l-d* naître en cinq lignes marquent l'importance de cette naissance-, se souvient de leurs retrouvailles et des exploits de son mari -même si lui, à l'image de tous les hommes, a la mémoire courte- ; allusion du narrateur à un manque de reconnaissance ; elle réprime un rire en regardant Manfred et l'imagine en train de s'amuser avec son petit fils comme avec sa fille lorsqu'elle est née.

Père Manfred quant à lui, pense aux jours heureux avant Shira où ses fantômes de courte durée n'entraînaient pas de conséquences, « parce qu'il savait clairement qu'aucune autre femme ne l'intéressait¹⁰⁷⁷ ». En silence, il serre tendrement la main d'Henrietta qui se tait pour ne pas troubler l'instant. Manfred, plongé dans ses pensées, repense à leur rencontre, à la révélation de leur amour, à leur mariage et à leur vie en Eretz Israël.

¹⁰⁶⁹ Ibid. p 323

¹⁰⁷⁰ Ibid. pp 325-326

¹⁰⁷¹ Ibid. p 323

¹⁰⁷² Ibid. p 323

¹⁰⁷³ Ibid. p 323

¹⁰⁷⁴ Ibid. p 323

¹⁰⁷⁵ Ibid. pp 323-324

¹⁰⁷⁶ Ibid. p 324

¹⁰⁷⁷ Ibid. p 325-326

Jérusalem s'éloigne, l'intimité se rétablit, Shira se dissipe. Ils arrivent au *kibboutz* juste avant le crépuscule et retrouvent Zohara et son mari qui les emmènent voir le nouveau-né. Soirée légère, dîner collectif et chaleureux. Devant l'insistance du comité culturel, Herbst donne une conférence sur Byzance en présence de Henrietta qui ne l'avait pas entendu parler en public depuis des années et qui comprend maintenant ce qu'il dit en hébreu. Sa conférence est un grand succès. Abordant le sujet des *tsaddikim*, il repense un instant aux remarques de Shira ; au dîner, Henrietta assise à ses côtés, fière et attendrie, ne résiste pas à l'envie de saisir la main de son mari pour ne la lâcher que lorsqu'ils sortent de table¹⁰⁷⁸.

Dans la nuit, des membres du kibboutz accompagnent le couple à leur chambre, lieu qu'ils partagent pour la première fois depuis des années. Là, libéré de Shira, Manfred peut repenser à sa conférence, à son manuscrit, tout en prêtant l'oreille à la respiration régulière d'Henrietta¹⁰⁷⁹. Une chanson en allemand, en russe ou peut-être même en hébreu parvient de loin à ses oreilles¹⁰⁸⁰ (Hirshel dans *Sipour Pashout*¹⁰⁸¹). Lorsque celle-ci disparaît, par association d'idées, les cris des chacals qu'il perçoit lui rappellent l'histoire d'un enfant dévoré par un chacal, racontée un jour par Shira alors qu'il pensait à l'ingénieur maritime et son fouet¹⁰⁸² ; du fouet, à histoire des jambes coupées¹⁰⁸³ ; petit à petit il s'endort et rêve :

« Il découvrit à qui appartenaient les jambes et qui les avait coupées. Une brute, revenant de guerre, l'avait trouvée couchée dans le champ derrière sa maison et l'avait tuée. Herbst courut au commissariat pour leur dire qui était le meurtrier. Mais avant même d'arriver il fut intercepté par les policiers qui l'arrêtèrent comme suspect. Il alla avec eux sans dire un mot car ils verraient bientôt qu'il était innocent et le relâcheraient. Mais il était fâché entre temps qu'un journal raconte les faits et que cela causerait la honte de sa femme et de ses filles. Il craignait que sa femme et ses filles ne l'accusent de ce meurtre. Il voulut crier Je suis innocent, je n'ai pas commis ce crime ni aucun autre au monde. Sa voix se cacha dans sa gorge. Parce que Shira arriva et il sut que c'était elle la meurtrière et elle la violeuse. Il leva des yeux suppliants sur elle afin de l'émouvoir afin qu'elle atteste

¹⁰⁷⁸ Ibid. p 337

¹⁰⁷⁹ Ibid. pp 342-343

¹⁰⁸⁰ Ibid. p 345

¹⁰⁸¹ *Sipour Pashout*, p 80

¹⁰⁸² *Shira*, p 347

¹⁰⁸³ R. Barthes, *S/Z*, p 108 « La femme coupée en morceaux, tel est l'objet offert aux amours de Sarrasine. Partagée, écartée, la femme n'est qu'une sorte de dictionnaire d'objets-fétiches ».

qu'il n'était pas coupable. Mais Shira ne donna aucun signe d'avoir l'intention de dire quelque chose de positif à son sujet. Il leva la voix et cria Shira Shira¹⁰⁸⁴ ».

Evocation de guerre militaire qui symbolise ses luttes intérieures et le besoin d'accuser celle qui le rend coupable, surmoi qui torture le moi pêcheur à cause des satisfactions qu'il s'est octroyé¹⁰⁸⁵. Shira, meurtrière, violeuse, froide et responsable de tous les maux de Herbst qui se débat avec un sentiment de culpabilité vis-à-vis de sa femme et de ses filles et qui néanmoins, en dépendance totale, appelle l'infirmière qu'il voudrait voir morte ce qui éveille en lui un sentiment d'angoisse provoqué par la réalisation d'un désir refoulé¹⁰⁸⁶.

Manfred se réveille en criant et trouve Henrietta debout à ses côtés qui le rassure. Il se souvient qu'on l'emmenait vers un lieu de pendaison et que des femmes couraient devant lui en chantant « Chantez, chantez, chantez » ; impératif pluriel du verbe chanter qui contient la racine *š-i-r* ; Peur de la mort associé au désir. Ebranlé, il veut crier à nouveau mais Henrietta lui caresse la joue pour le calmer. Il la regarde affolé et crie : « Mère c'est toi ?¹⁰⁸⁷ » avouant qu'un rêve comme celui-ci peut conduire à la folie (Hirshel dans *Sipour Pashout*¹⁰⁸⁸). Elle lui caresse le front. Ayant peur de s'être trahi, il lui demande s'il a crié pendant son rêve. Henrietta répond : « Cet air ridicule que Tamara avait l'habitude de chanter. Chantez chantez chantez¹⁰⁸⁹ ». Soulagé, il tend les bras à sa femme l'invitant à se coucher à ses côtés. Il l'enlace fort, admet la violence du rêve qu'Henrietta voudrait qu'il lui raconte ; incapable, il demande à sa femme de répéter ce qu'elle a entendu pour s'assurer qu'il ne s'est pas trahi ; ce qu'elle fait, il lui est reconnaissant de l'avoir sauvé ; image de Déesse Mère protectrice. Elle le calme, l'embrasse sur la bouche et il l'embrasse longuement à son tour. Henrietta voudrait tirer le rideau pour se protéger

¹⁰⁸⁴ *Shira*, p 347 " ... שנתגלה לו בשנתו, של מי הן הרגלים הכרותות ומי כרת אותן. פוחז אחד מחזורי המלחמה מצא ריבה בשדה
מאחורי ביתה ובא ורצחה. רץ הרבסט לבית השוטרים להודיע מי הוא הרוצח. לא הגיע לבית השוטרים עד שפגעו בו שוטרים
ואסורוהו, שכבר נפל עליו החשד שהוא הרוצח. הלך לו עם השוטרים ולא אמר להם דבר, שהרי מיד יראו שמנוקה הוא מכל עון
וישחררוהו. אבל היה מצטער שביניהם יודיעו עליו בעתונים ויבואו אשתו ובנותיו לידי בושה. לא פטרוהו השוטרים והוליקוהו לבית
התלייה. הלך לבית התלייה ולא אמר דבר, שהרי מיד יראו שמנוקה הוא מכל עון ויחזירו אותו לביתו. אבל היה מצטער, שבינתיים
ישמעו אשתו ובנותיו חודשות ואתו באותו רצח. ביקש לצעוק נקי אני מרצח זה ומכל רצח שבעולם. נתחבא קולו בגרונו, מפני שירה
שבאה והכיר בה שהיא היא הרוצח והיא היא האנס. נשא עיניו כנגדה דרך בקשה ותחנונים לעורר נפשה עליו שתבוא ותעיד בו שהוא
אינו אשם. אבל שירה לא ניכר בה שמתכוונת היא לומר דבר לטובתו. הגביה קולו וצעק שירה שירה"
Pour la critique israélien Hirsfeld, cette séquence préfigure celle du Chapitre final où Herbst retrouve Shira et
les derniers mots qu'il murmure en retrouvant celle-ci à la maison des lépreux¹⁰⁸⁴.

¹⁰⁸⁵ S. Freud, *Le malaise dans la civilisation*, p 141

¹⁰⁸⁶ S. Freud, *Sur le rêve*, p 118

¹⁰⁸⁷ *Shira*, p 348

¹⁰⁸⁸ *Sipour Pashout*, chapitre 27, pp 144-150

¹⁰⁸⁹ *Shira*, p 348

de l'éclat brillant de la lune mais Manfred la retient : « Tu es tellement douce pour moi. Ta présence à mes côtés me fait du bien¹⁰⁹⁰ ». Lorsque Henrietta le regarde surprise, il confirme : « Oui Mère, je le jure. De toutes les femmes au monde tu es celle qui me fait le plus de bien¹⁰⁹¹ ». Henrietta relève : « A t'entendre parler ainsi on pourrait t'accuser d'être avec d'autres femmes¹⁰⁹² » puis l'embrasse à nouveau et le tranquillise pour qu'il s'endorme ; ironie de l'ambivalence¹⁰⁹³. Mais, ils s'enlacèrent de toutes leurs forces « tant et si bien qu'en se collant l'un à l'autre ils devinrent une seule chair¹⁰⁹⁴ ». « La femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère¹⁰⁹⁵ ». Douze apparitions de la racine *h-l-m* en un paragraphe soulignent l'aspect irréel du moment, l'ironie du dialogue et l'inconscient d'Henrietta qui travaille à son insu. Celle-ci, percevant un danger, répond à la demande de son mari. Sexualité éveillée par le « besoin de liquider une tension¹⁰⁹⁶ » chez Herbst et qui ressemble chez Henrietta à une « gratification » générée par l'émotion et l'admiration ressenties envers son mari au moment de la conférence.

¹⁰⁹⁰ Ibid. p 348

¹⁰⁹¹ Ibid. p 348

¹⁰⁹² Ibid. p 348

¹⁰⁹³ E. Fouxe, *Caricature du panthéon académique*, p 138

¹⁰⁹⁴ *Shira*, p 348 E. Fouxe, *Innocence et feinte naïveté dans la formation du héros agonien, débat récurrent dans Shira*, p 140, La Bible, *La Genèse*, 2,24 inspiré d'un verset de la Genèse « Lorsqu'un homme quitte son père et sa mère il se colle à son épouse pour n'être plus qu'une chair

¹⁰⁹⁵ J. Lacan, *Encore*, p 47

¹⁰⁹⁶ E. Fromm, *L'art d'aimer*, p 54

6.4.4 Naissance du fils

A la suite de ce moment d'intimité, Henrietta apprend avec « la joie de la surprise et surprise par la joie¹⁰⁹⁷ » qu'elle est à nouveau enceinte ; « matrice vivante¹⁰⁹⁸ » qui vit une nouvelle période de « nidation¹⁰⁹⁹ ». Sa grossesse éveille en elle des sentiments ambivalents car elle éprouve à la fois une gêne vis-à-vis de ses filles et le bonheur de se sentir jeune à nouveau dans son corps, heureuse et légère comme au temps de son mariage. Lorsqu'Henrietta annonce sa grossesse à Manfred, celui-ci d'abord surpris, éclate de rire, enlace sa femme, pose en silence sa tête sur son cœur et souhaite qu'elle lui donne enfin un fils¹¹⁰⁰. « Obsession du nom. Obsession de la lignée et de la survie posthume du Père¹¹⁰¹ ».

Par association d'idées, d'une naissance à l'autre, Manfred ne voyant plus Shira se considère libéré d'une chose « dont le plaisir est également une tourmente¹¹⁰² ». Ayant renoncé à écrire la tragédie (puisque la sienne semble se dissiper), assis dans son bureau, celui-ci note toutes sortes de choses ; sa nouvelle diligence se reflète dans les répétitions du verbe copier¹¹⁰³, du mot livres¹¹⁰⁴, de soudain et de note¹¹⁰⁵, comme si, galvanisé par la grossesse de sa femme il se remet au travail et retrouve l'ambition d'écrire son livre sur les coutumes funéraires des pauvres à Byzance afin d'être nommé professeur¹¹⁰⁶. Stimulation au sein du couple, compétition. Après avoir rangé son bureau, ordre aux bienfaits indéniables puisqu'il permet une efficacité maximale en libérant l'esprit¹¹⁰⁷, Herbst essaye de se comporter de la même manière avec ses autres affaires¹¹⁰⁸. N'étant « pas un homme d'action¹¹⁰⁹ » et craignant de passer pour un frustré en cas d'échec, Herbst ne raconte pas à Henrietta ce qu'il fait¹¹¹⁰. Paisible, dans un bureau aux cendriers nettoyés, il lui semble que, « tous les vents de la maison se sont réconciliés avec lui et que lui s'est réconcilié

¹⁰⁹⁷ *Shira*, p 351

¹⁰⁹⁸ F. Dolto, *Sexualité féminine*, p 185

¹⁰⁹⁹ J.S. Kestenberg, *Les trois visages de la féminité*, p 91

¹¹⁰⁰ *Shira*, p 355 « Un fils est né à Ahinoam »

¹¹⁰¹ F. Gange, *Les Dieux menteurs*, p 68

¹¹⁰² *Shira*, p 357 מאותם הדברים שטובתם היא רעתם

¹¹⁰³ Ibid. p 357 quatre fois en quatre lignes au début du paragraphe et p 358 à nouveau quatre fois vers la fin du paragraphe

¹¹⁰⁴ Cinq fois en un paragraphe

¹¹⁰⁵ Qui apparaissent à deux reprises l'un et l'autre

¹¹⁰⁶ *Shira*, p 359

¹¹⁰⁷ S. Freud, *Le malaise dans la civilisation*, p 90

¹¹⁰⁸ *Shira*, p 359

¹¹⁰⁹ Ibid. p 360

¹¹¹⁰ Ibid. p 360

avec la maison¹¹¹¹ » et avec son milieu professionnel où il se rapproche de Bakhlam qui s'opposait à sa nomination au rang de professeur¹¹¹². Vents réconciliés, nouvelle allusion à Shira/Lilith et l'orage qui s'est éloigné. Manfred récupère mais, malgré tous ses efforts, n'est plus convaincu par la matière de son livre¹¹¹³. Alors qu'Henrietta va mener à terme sa quatrième grossesse, Byzance, symbole d'une recherche de jeunesse semble s'éloigner ; démon de midi qui se dissipe ?

Autour de lui, Manfred constate que les choses vont bien : Sarah qui a environ trois ans, âge où l'on prend, tient, porte, remplit, donne, éjecte, expulse et lâche prise¹¹¹⁴, grandit normalement ; trop jeune pour fréquenter l'école, elle se trouve dans la phase de « l'érotisation des parties génitales¹¹¹⁵ » (séquence de jeu avec la pipe de son père qu'elle met en bouche). Tamara, qui termine ses études, a muri et a perdu son insolence ; elle fait du volontariat et aide à la maison de temps à autre¹¹¹⁶. Firdaous (paradis en arabe proche de *pardes* en hébreu : jardin, verger, parc, jardin interdit de la Kabbale), l'aide-ménagère efficace des Herbst décharge tant qu'elle peut madame Herbst fatiguée par sa grossesse. Henrietta vient plus souvent voir son mari –qui fume moins et dont la vue s'améliore ; physique et environnement qui reflètent l'état mental ; elle lui apporte des fleurs du jardin ou l'un de ses plats préférés, s'assied et bavarde avec lui alors qu'il prend conscience du bienfait d'être fidèle à sa femme¹¹¹⁷. « Le premier trimestre (d'une grossesse) se termine habituellement par l'acceptation du bébé et une réaffirmation de la nouvelle identité de la future maman... et le mari peut être invité dans le cercle magique de la nouvelle existence duelle, comme protecteur, pourvoyeur et défenseur de la mère et du fœtus¹¹¹⁸ ». Le couple vit une période tranquille et Manfred constate étonné, tout en y pensant, qu'il n'est plus préoccupé par Shira¹¹¹⁹.

Un jour pourtant, alors que Herbst est en ville et s'apprête à acheter une paire de sandale à Henrietta, Shira qui vient faire réparer une paire de chaussures, surgit devant la vitrine. Au cours d'une brève conversation qui souligne son caractère de « sorcière », elle

¹¹¹¹ Ibid. p 360

¹¹¹² Ibid. p 361

¹¹¹³ Ibid. pp 361-362

¹¹¹⁴ J. Kestenberg, *Les trois visages de la féminité*, p 79 quatrième étape de l'évolution sexuelle chez les enfants

¹¹¹⁵ F. Dolto, *Sexualité féminine*, p 216

¹¹¹⁶ *Shira*, p 363

¹¹¹⁷ Ibid. pp 363-364

¹¹¹⁸ J. Kestenberg, *Les trois visages de la féminité*, p 91

¹¹¹⁹ *Shira*, p 365

lui reproche d'avoir disparu de son horizon, lui demande s'il a l'intention d'acheter des chaussures à son fils avant de lui proposer de noter sa nouvelle adresse l'invitant à venir lui rendre visite. Herbst, déstabilisé par ce qu'il entend, répond : « avec plaisir, avec plaisir¹¹²⁰ » mais, *acte symptomatique*, omet toutefois de la noter. A l'arrêt de bus elle lui confie que le lendemain du jour où il lui avait demandé si elle rêvait de lui, elle avait, en effet, rêvé d'un petit chapeau qui se promenait tout seul dans sa chambre. Chapeau, prépuce... symbole sexuel qui évoque Herbst. Lilith tentatrice. En montant dans le bus il constate qu'il l'avait quitté sans noter sa nouvelle adresse, ce qu'il regrette immédiatement, ne serait-ce que par simple courtoisie¹¹²¹. Déni de l'homme qui se fait prendre, à nouveau, dans les filets de la femme. Craintif, Manfred se hâte de rentrer chez lui sans avoir acheté un cadeau d'anniversaire à Henrietta et « avant d'avoir eu le temps de penser à quelqu'un d'autre¹¹²² ». *Acte symptomatique*. Série d'actes manqués qui suggère la lutte entre conscient et inconscient, convenances sociales et désirs.

Manfred est surpris d'être content de ne plus voir Shira¹¹²³, d'être guéri de cet « accident du destin...¹¹²⁴ » et se demande ce qu'il trouvait à cette « longue erreur¹¹²⁵ ». Le fait même d'y penser, confirme la difficulté de se remettre d'une telle histoire. Il avait maintenant quarante-trois ans et Henrietta trente-neuf ; leur amour vivait un renouveau et les vers qu'il chantait pour Shira « Une chair comme la tienne ne s'oublie pas rapidement » ne sont plus associés à elle¹¹²⁶.

Tout va pour le mieux chez les Herbst, le manuscrit de Manfred épaissit et le ventre d'Henrietta grossit¹¹²⁷ ; période du bébé qui commence à bouger, porté fièrement, où « la femme enceinte réajuste sa posture et sa démarche pour assurer sa stabilité sur la base d'un nouvel équilibre¹¹²⁸ ». Pour l'anniversaire d'Henrietta, Manfred lui achète des chaussures plates¹¹²⁹. Celle-ci tend le pied à son mari pour qu'il les lui enfle. Allusion au prince qui passe la pantoufle au pied de Cendrillon ; symbole de l'épouse qui lui convient et lui

¹¹²⁰ Ibid. p 365

¹¹²¹ Ibid. pp 365-366

¹¹²² Ibid. p 366

¹¹²³ Ibid. p 366

¹¹²⁴ Ibid. p 371

¹¹²⁵ Ibid. p 371

¹¹²⁶ Ibid. p 372

¹¹²⁷ Ibid. p 372

¹¹²⁸ J. Kestenberg, *Les trois visages de la féminité*, p 92

¹¹²⁹ *Shira*, p 373

apporte la sécurité¹¹³⁰ et qui, selon Bettelheim, en y glissant le pied, « affirme qu'elle jouera elle aussi un rôle actif dans leurs rapports sexuels¹¹³¹ » ; évocation du Cantique des cantiques. Cette nuit-là, après avoir souhaité une bonne nuit à sa femme, il grimpa au lit, « sain et sauf, le cœur joyeux, l'esprit repu¹¹³² », et rêve :

« ... d'une chose que Shira lui avait racontée. Un petit objet (h-p-tz qui veut aussi dire volonté, désir) se promenait dans la pièce, mais il se promenait mécontent, et crissait comme une chaussure neuve. Lorsque Manfred leva la tête pour voir ce qui se promenait dans la pièce il vit une sandale. Manfred se réveilla et vit ce mendiant stambuli et Shira disparaître dans la sandale. Il s'étonna comme il s'étonna le jour où il emmena Henrietta à l'hôpital pour l'accouchement de Sarah. Et cette sandale qui n'est qu'un petit accessoire comment deux êtres humains peuvent ils y trouver une place ? Mais plus grand que son étonnement était la tristesse de la disparition de Shira¹¹³³ ».

Dans ce rêve, le petit objet *-fragment qui se détache-* et la chaussure neuve proviennent de *restes diurnes*. L'absence de Shira est évoquée par le stambuli et Shira qui disparaissent dans la sandale qui rappelle le « rêve mère » fait au moment de l'accouchement de Sarah, établissant un lien entre une grossesse et l'autre.

Manfred se réveille triste, dérangé et le corps engourdi ; sept apparitions de la racine *h-l-m* en six lignes soulignent un inconscient indomptable ; rencontre avec Shira qui ravive le manque.

Profitant d'une citation de Goethe, l'auteur/narrateur, dans une digression, conseille aux auteurs de ne pas inventer le matériel mais d'utiliser des histoires connues ajoutant que, « l'essence ne se trouve pas dans l'intrigue mais dans ce que le poète en fait¹¹³⁴ » (indice sur l'art poétique de l'auteur inspiré par de nombreuses sources religieuses et littéraires) ; celui-ci présente à nouveau le motif de la lèpre par le biais de Heinrich le misérable, -personnage de Hartmann von Aue, poète allemand de la fin du Moyen Age-, à qui tout réussit. Atteint par la lèpre, une jeune fille amoureuse de lui est prête à sacrifier sa

¹¹³⁰ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, pp 399-400

¹¹³¹ Ibid. p 401

¹¹³² *Shira*, p 373

¹¹³³ Ibid. p 373 וחלומו ראה בחלומו "אותו הלילה לאחר שבירך מנפרד את הנרייטה ועלה על מטתו בריא ושלם בלב שמח ובנפש חפצה ראה בחלומו פתאום מעין מה ששמע משירה, חפץ קטן היה מטייל לו בחדר, אבל לא מתוך שמחה היה מטייל, אלא נתאנח כמין אנוחות של נעל הוא. ננער מנפרד משנתו והביט וראה שאותו קבצן אותו סטמבולי הוא ושירה באים ונכנסים לתוך הסנדל ונעלמים. ושוב היה משתומם כשם שנשתומם על אותו הדבר באותו היום שהביא את הנרייטה לבית החולים כשהגיעה שעתה ללדת וילדת את שרה. הרי הסנדל הזה שאינו אלא חלק קטן מכלי הגוף היאך שני בני אדם מוצאים בו מקום. ויותר שהיה מנפרד מתמה על זה היה מצטער על שירה שנעלמה"

¹¹³⁴ Ibid. pp 374-375

vie pour qu'il puisse prendre un bain de sang de vierge et guérir ; lorsqu'il refuse son offre, Dieu le guérit¹¹³⁵.

Rendant visite au Professeur Bakhlam hospitalisé, Manfred espère rencontrer Shira. Ne l'ayant pas vu, il demande de ses nouvelles. Axelrod, agité et vieilli, lui apprend qu'elle ne travaille plus à l'hôpital et qu'il ne sait pas où elle se trouve¹¹³⁶. A l'image de Lilith qui s'envole et disparaît du Paradis où elle n'arrive pas à imposer son désir à Adam. Perplexe, Herbst ne sait s'il « est heureux ou malheureux de ne l'avoir pas vue¹¹³⁷ » ; quatre répétitions « sans avoir vu Shira » en quatre lignes soulignent la confusion de Manfred qui se demande soudain où aller. Maintenant que Shira lui échappe, il désire la voir. Le cortège funéraire d'un arabe assassiné par le mufti passe ; parallèle avec le cortège funéraire du jeune juif le jour où il avait rencontré Shira pour la première fois. Image de deuil associée à la disparition de Shira tout autant qu'au drame familial vécu par le Maître de conférences. Herbst sort son carnet de sa poche pour trouver son adresse tout en sachant qu'il ne l'avait pas notée¹¹³⁸. L'enchaînement d'*actes symptomatiques*, « hausser les épaules, les rabaisser et grimacer¹¹³⁹ », trahit son regret. Pourtant, lorsqu'il repense à elle, évanescence, c'est sans amertume et son cœur ne frétille plus comme avant¹¹⁴⁰ ; négations qui confirment leur contraire. Il s'imagine toutes les raisons qui l'auraient poussé à fuir, parmi lesquelles l'arrivée de son ex-prétendant à Jérusalem et même à la tête du conseil d'administration de l'hôpital.

C'est alors, qu'un jour de *khamzin*, -cinquante en arabe, vent du désert porteur de sable, milieu d'une vie, démon de midi-, Herbst pris dans une manifestation, voit l'ex-prétendant de Shira, celui qu'elle nommait « le grimpeur », parler en public et se demande pourquoi elle l'a rejeté. Rejeter d'abord, par peur d'être rejetée comme par sa mère dans son enfance. Là, au milieu de la foule, Herbst rencontre Taglicht ; la remarque de ce dernier : « J'espère que cela va bien se terminer¹¹⁴¹ », trouble Herbst car dans son esprit ses paroles sont associées à Shira, femme et créature unique¹¹⁴².

¹¹³⁵ G. Schocken, *La lèpre, motif dans Shira et Jusqu'à l'éternité*, pp 231-232

¹¹³⁶ *Shira*, p 381

¹¹³⁷ *Ibid.* p 380

¹¹³⁸ *Ibid.* p 382

¹¹³⁹ *Ibid.* p 381

¹¹⁴⁰ *Ibid.* pp 383-384

¹¹⁴¹ *Ibid.* p 386

¹¹⁴² *Ibid.* p 387

Soudain Herbst se sent affaibli par le *khamsin* et par la foule¹¹⁴³. Nouveau déni car à aucun moment il ne pense que son état dépressif, « échouement de l'être entre deux niveaux limites, le premier et le dernier¹¹⁴⁴ », pourrait être dû au manque de Shira, au fait d'avoir vu son ex-prétendant et/ou à la comparaison inconsciente entre la réussite de celui-ci et sa stagnation professionnelle. Il voudrait boire un café mais tout est fermé à cause de la manifestation¹¹⁴⁵, situation qui évoque la promenade avec Shira une après-midi de shabbat. Hésitant, il ne sait que faire de sa solitude. Troublé, malgré le fait qu'il ne s'est pas rendu chez l'infirmière depuis leur retour du kibboutz et malgré le couvre-feu, il se dirige dans une ville déserte vers la maison où elle vivait¹¹⁴⁶ mais, lorsqu'au crépuscule le *khamsin* cesse de souffler, il cesse de s'y rendre, comme si le « mauvais vent », relâchant son emprise, cesse de le happer.

Paradoxalement, en ville, où « seuls des outils de guerre emplissaient la terre¹¹⁴⁷ », il rencontre Firdaous, paradis et jardin interdit ; celle-ci apporte des médicaments à sa mère qui pleure toutes les nuits la mort de son mari mais qui, à cause de l'opprimant *khamsin*, l'a pleuré toute la journée¹¹⁴⁸. Morts, désolation et disparition, métonymie de Herbst endeuillé (et en déni) par la perte de Shira qui symbolise sa jeunesse perdue.

Retour chez les Herbst où Henrietta « supporte avec grâce les affres de la grossesse¹¹⁴⁹ », période de « régression considérable¹¹⁵⁰ » où « attendre est une corvée¹¹⁵¹ » et où la femme a « peur de perdre le contrôle et de perdre le bébé¹¹⁵² ». Firdaous est aux petits soins de sa maitresse et devance ses désirs. Zohara, bonne mère et bonne épouse, appréciée par ses amis à Ahinoam réunit des qualités hérité de ses deux parents¹¹⁵³ ; d'humeur constante, elle est heureuse avec son mari¹¹⁵⁴. La vigueur de Dani, son fils, contraste avec le charme yéroushalémitte de Sarah¹¹⁵⁵. Tamara la militante, qui a

¹¹⁴³ Ibid. p 388

¹¹⁴⁴ D. Sibony, *Entre-deux*, p 256

¹¹⁴⁵ *Shira*, p 388

¹¹⁴⁶ Ibid. p 389

¹¹⁴⁷ Ibid. p 389

¹¹⁴⁸ Ibid. p 390

¹¹⁴⁹ Ibid. p 390

¹¹⁵⁰ J. Kestenber, *Les trois visages de la féminité*, p 83 « avec une tendance prédominantes des conflits oraux au premier trimestre, des conflits anaux au deuxième et urétraux au troisième ».

¹¹⁵¹ Ibid. p 96

¹¹⁵² Ibid. p 96

¹¹⁵³ *Shira*, p 393

¹¹⁵⁴ Ibid. p 406

¹¹⁵⁵ Ibid. p 394

maintenant un petit ami, est attentive à sa mère et la traite avec égards¹¹⁵⁶. Sarah, qui « gronde parfois comme une tempête déchainée et d'autres fois est douce et calme comme le vent du nord¹¹⁵⁷ » (Yehezkiel/Freidele dans *Agounot*¹¹⁵⁸), n'a pas encore l'âge d'aller à l'école mais apprend toutes sortes de choses grâce à de nombreuses sources mais, précise le narrateur, ni par sa mère, occupée par sa grossesse, ni par son père, trop occupé par ses élèves¹¹⁵⁹. Et, malgré le fait que celui-ci ne cherche plus Shira assidument, il n'est toujours pas promu au rang de professeur¹¹⁶⁰, constat que l'échec n'est pas uniquement lié à Shira qui n'est qu'un prétexte.

Lorsque Herbst se promène dans Jérusalem, tant de choses évoquent l'infirmière : l'odeur de café et de cacao, les pâtisseries et le beurre chaud...¹¹⁶¹ les cafés bondés de monde lui rappellent également Lisbeth Neu, toujours présente en filigrane. Un jour, Herbst rencontre par hasard Anita Brick la serveuse de la Mer Morte revue avec Shira et l'invite à prendre un café. Là, une jolie jeune fille, Trudel l'amie d'Anita s'occupe d'eux. Le narrateur note ironique que, pendant qu'Anita parle longuement, Herbst l'écoute, un doigt plié pour se rappeler la question qu'il souhaite lui poser¹¹⁶² puis, d'un air détaché, posant sa main sur la sienne, lui demande si elle a des nouvelles de Shira. Anita qui ne l'a pas vue depuis des mois lui donne sa nouvelle adresse¹¹⁶³. Manfred, inquiet, pense qu'une grossesse l'aurait obligé de partir accoucher loin de ceux qui la connaissent ; toutefois, il constate avec tristesse que si elle est enceinte ce n'est pas de lui ; déprimé, il se sent soudain vieux¹¹⁶⁴. Sur le carnet tendu par Herbst, Anita note la nouvelle adresse de Shira et dessine le plan de la rue, soulignant l'endroit de sa maison. Herbst, troublé, perd le contrôle de ses gestes ; une série d'*actes symptomatiques* (comme un sketch comique) le trahit : il reprend son agenda et son crayon, les remet dans sa poche sans regarder ni l'adresse ni Anita puis, jette un coup d'œil pour voir si elle avait remarqué qu'il avait gardé l'adresse de Shira. Il demande l'addition, se lève, se rassied, se relève, regarde Anita Brik et lui demande « Comment allez-vous Madame ?¹¹⁶⁵ » avant de s'apercevoir de l'absurdité

¹¹⁵⁶ Ibid. p 390

¹¹⁵⁷ Ibid. p 392

¹¹⁵⁸ Voir Approche psychanalytique d'*Agounot*, p 84

¹¹⁵⁹ *Shira*, p 407

¹¹⁶⁰ Ibid. p 394

¹¹⁶¹ Ibid. p 395

¹¹⁶² Ibid. p 401

¹¹⁶³ Ibid. p 401

¹¹⁶⁴ Ibid. p 402

¹¹⁶⁵ Ibid. p 402

de la question. Pour masquer son étrange comportement il l'invite à venir leur rendre visite puis pour se justifier, confie avoir dans son carnet un millier d'adresses dont il ne se sert pas¹¹⁶⁶.

En déambulant dans les rues, Manfred retrouve lentement ses esprits et, au lieu de se rendre chez Shira, celui-ci se fait cirer les chaussures, sort son carnet, regarde le plan, imagine l'environnement dans lequel vit l'infirmière et « se teste pour savoir combien de temps il peut s'abstenir de penser à Shira qui avait recommencé à le tourmenter¹¹⁶⁷ ».

De retour chez lui avant la tombée de la nuit (moment propice aux dangers) comme il l'avait promis à Henrietta, il se change –rituel de purification à cause de la transgression mentale qu'il pense avoir commise-, sort au jardin et arrose abondamment. Là, « Chaque buisson et chaque fleur le remercie de chaque goutte¹¹⁶⁸ » ; anthropomorphisation ; généreux liquide (séminal) bienfaisant qui se déverse ; Herbst apaisé savoure un instant de tranquillité. Fleurs évocatrices de jeunes filles. Sarah chantonne au lit, Henrietta sert le diner avec du pain fait maison « dont l'odeur est imprégnée de plénitude et de paix¹¹⁶⁹ ». Levain qui fait gonfler la pâte, ventre gonflé par l'enfant qui va naître. Contraste entre la maison tranquille et Manfred qui pense à Shira en se demandant pourquoi il ne s'est pas rendu chez elle. La voix d'Henrietta le surprend « Fred où es-tu ?¹¹⁷⁰ ».

Avant de passer à table il se lave et se change à nouveau ; nouvelle purification qui trahit le sentiment de sérieuse transgression ressentie par Herbst. Henrietta et Manfred partagent une salade colorée, un pain de blé germé et d'autres plats que Manfred apprécie. Henrietta, « en paix avec le monde et ses créatures comme au début de sa rencontre avec Manfred¹¹⁷¹ », a cessé de courir après les certificats¹¹⁷². La conversation est légère. La grossesse se déroule normalement et la Déesse-Mère féconde regrette de n'avoir pas été enceinte plus souvent¹¹⁷³.

Au cours d'un diner paisible, le narrateur, s'attardant sur le cri d'un oiseau qui se fait entendre à travers une fenêtre ouverte sur le jardin, confie que l'oiseau rentre au nid et s'excuse de son retard auprès de son conjoint ; nouvelle anthropomorphisation ; métaphore

¹¹⁶⁶ Ibid. p 402

¹¹⁶⁷ Ibid. p 403

¹¹⁶⁸ Ibid. p 403

¹¹⁶⁹ Ibid. p 405

¹¹⁷⁰ Ibid. p 405

¹¹⁷¹ Ibid. p 406

¹¹⁷² Ibid. p 405

¹¹⁷³ Ibid. p 407

de Manfred et Henrietta. Henrietta tout en évoquant la possibilité que l'enfant soit un garçon, ajoute du miel sur son morceau de pain au beurre et au fromage et le tend à son mari : « C'est doux et bon, n'est-ce pas ?¹¹⁷⁴ ». Allusion au Cantique des cantiques¹¹⁷⁵ ; Shira est phonétiquement présente dans la chanson fredonnée par Sarah¹¹⁷⁶. Le couple bavarde évoquant la nourrice de leur futur fils¹¹⁷⁷. Pourtant, dans l'intimité et la douceur du moment, Manfred observant les rides sur le visage de sa femme¹¹⁷⁸, son corps gonflé parcouru de veines alors qu'elle se laisse dorloter par lui comme une nouvelle mariée, détourne les yeux en pensant : « Grottesque !¹¹⁷⁹ » mais, assume son rôle d'époux prévoyant, accompagnant sa femme au lit, puis faisant la vaisselle. Le lecteur peut supposer qu'Henrietta est au troisième trimestre de grossesse, période de régression urétrale combinée à une « anticipation de la perte des eaux¹¹⁸⁰ » et à une peur d'accouchement prématuré. Lorsqu'il revient à la chambre, constatant qu'Henrietta s'est couchée habillée, il l'aide à se changer et repense à la question de Shira « Aides-tu également ta femme ? » et y répond avec mordant : « Oui, il (s'adressant à lui-même et parlant de lui-même à la troisième personne du masculin singulier comme d'un étranger, clivage de la personnalité) l'aide à se déshabiller d'une main experte comme un homme mûr qui en a l'habitude sans que ses mains ne tremblent¹¹⁸¹ », comme lorsqu'il était fébrile en sa présence. Puis, tout en feignant l'indifférence, il se promet de chercher Shira, pas aujourd'hui mais peut-être demain après-midi et s'adressant à l'absente : « Si nous te trouvons c'est bien, et si nous ne te trouvons pas c'est de ta faute car tu ne nous as pas attendus¹¹⁸² ». Nous ? Herbst et le narrateur ? Tous deux et l'auteur ? Entre dégoût et tendresse.

Lorsqu'Henrietta et Sarah dorment paisiblement, Manfred s'isole dans son bureau pour lire¹¹⁸³. Là, pensif, ses idées vagabondent par association d'idées : de la journée qui

¹¹⁷⁴ Ibid. pp 409-410

¹¹⁷⁵ La Bible, *Cantique des Cantiques*, 4,11 « Tes lèvres, ô fiancée, distillent la douceur du miel, du miel et du lait coulent sous ta langue, et le parfum de tes vêtements est comme l'odeur du Liban »

¹¹⁷⁶ Ibid. p 410 אולי שמת לבך לשיר ששרה שרה?

¹¹⁷⁷ *Shira*, pp 410-411

¹¹⁷⁸ L. Tolstoï, *Anna Karénine*, p 6 comme Dolly que Stépane Arcadévitch son mari trouve « fanée, vieillie, fatiguée, excellente mère de famille certes... »

¹¹⁷⁹ *Shira*, pp 413-414

¹¹⁸⁰ J.S. Kestenberg, *Les trois visages de la féminité*, p 97

¹¹⁸¹ *Shira*, p 414 "כן שירה, מסייע הוא הדוקטור הרבסט את אשתו בפשיטת בגדיה ועושה את מלאכתו כזקן וכרגיל ואין ידיו

מרתתות ולא כלום"

¹¹⁸² Ibid. p 414

¹¹⁸³ Ibid. pp 415-416

vient de s'écouler, aux chrétiens, d'Hitler à la guerre, puis à Shira (comme pour clore une série de catastrophes). Il se relève du lit et efface l'adresse notée. En s'endormant, il rêve :

« Dans le sommeil apparut une figure d'homme qu'il était, au début, difficile de définir. Petit à petit la figure se fit plus distincte et Herbst vit un moine comme ceux qui apparaissent souvent dans les légendes chrétiennes. Ce moine entra dans un endroit qui ressemble à la nouvelle maison louée par Shira, mais la maison ne ressemblait pas à celle qu'avait dessinée Anita Brik et même le moine se transforma et ressembla aux moines de get smanim (divorce poisons) dont il avait fait connaissance à la poste lorsqu'il s'y rendait pour envoyer son manuscrit¹¹⁸⁴ ».

Ebauche d'un rêve en rapport avec la *vie diurne* et son désir de retrouver Shira. Moine par le vœu de chasteté est une *substitution* de Herbst, moine chrétien, l'ennemi, l'autre part de lui-même, reflet de son masochisme ; *désir latent* lorsque le moine se met à ressembler à ceux de get smanim (divorce poisons).

Au réveil, Manfred annonce à Henrietta son désir de se rendre au monastère pour répondre à l'invitation d'un moine rencontré un jour. L'œuf qu'elle lui propose de manger, symbole à la fois de fertilité et de deuil¹¹⁸⁵, provient du *kibboutz* de Zohara ; d'une femme qui accouche d'un fils, à une femme qui en désire un¹¹⁸⁶. Avant de sortir, il embrasse Henrietta sur les lèvres mais, sous l'effet de la chaleur il change d'avis et déambule dans les rues de Jérusalem où il rencontre Julian Weltfremdt qui lui annonce qu'une rumeur concernant sa promotion circule et lui souhaite bonne chance mais, Herbst, distrait par d'autres priorités, ne l'écoute pas¹¹⁸⁷. Une série d'*actes symptomatiques* trahit son malaise : il tient à la main le carnet duquel il a effacé l'adresse de Shira tout en se la répétant en silence mais le range lorsque Weltfremdt lui demande ce que c'est ; gêné lorsqu'il se rend compte qu'il se trouvait là, au même endroit, quelques années auparavant, il prend la main de Weltfremdt et le regarde en disant : « Je dois partir ». Weltfremdt ramasse ses affaires et rit lorsqu'il se lève alors que Herbst reste assis.

¹¹⁸⁴ Ibid. p 418 "ומתוך השינה בצבצה ועלתה כמין דמות אדם, שבראשונה קשה היה להכיר מי הוא. על יד על יד נתבהרה הדמות וראה הרבסט נזיר מן הנזירים הראשונים מאותם שהליגנדות הנוצריות מלאות מהם. נכנס הנזיר למקום אחד שהיה דומה לצורת הביית החדש ששכרה לה שם שירה דירה, אבל הבית לא היה דומה לצורת הבית שציירה אניטה בריק, ואף הנזיר התחיל משתנה והולך עד שנדמה לנזיר מנזירי גת שמנים שהכיר הרבסט בבית הדואר בזמן שהיה עוסק בשילוח תדפיסיו"

¹¹⁸⁵ M.A. Motis Dolader, *L'alimentation juive médiévale*, pp 371-372 dans *Histoire de l'alimentation*, sous la direction de J.L. Flandrin et M. Montanari, Fayard, Paris 1996 « Le deuil rigoureux qu'observait la famille la plus proche s'étendait à la nourriture. Durant la première semaine (*sibah*) le régime se composait en général de poisson cuit, d'œufs durs, de légumes vers, de fruits, d'olives et autres végétaux (*cohuerso*) ; il arrivait même qu'il se limitât aux œufs et aux produits laitiers ».

¹¹⁸⁶ *Shira*, p 419

¹¹⁸⁷ Ibid. p 421

Les deux amis se séparent. Puisque Henrietta ne l'attend pas à déjeuner, Herbst se rend chez un marchand de livres anciens¹¹⁸⁸ où il trouve entre autre un tableau de l'école de Breughel qui le trouble profondément et qui représente un lépreux devant le portail d'une ville agitant une cloche pour éloigner les passants¹¹⁸⁹ ; Herbst le contemple avec « des yeux terrifiés et une âme désirante¹¹⁹⁰ » ; allusion à un désir mystique et une libération des désirs corporels¹¹⁹¹.

Là, Herbst trouve *La garde de nuit* de Rembrandt, reproduction qu'il fait mettre de côté pour l'offrir à Shira qui le cherchait. La mélancolie du tableau reflète celle de Herbst. Dans sa conversation avec le propriétaire de la librairie, Herbst mentionne qu'au cours de la Première Guerre Mondiale, lorsque les soldats n'avaient plus de cigarettes, ils roulaient un papier journal dans lequel ils mettaient des herbes puis l'allumaient ; ce faisant, il vit un jour que l'une des feuilles provenait du livre de Schiller, *La mission de Moïse* (dans lequel l'auteur cite un article antisémite qui raconte que la lèpre frappait les Juifs)¹¹⁹².

Un peu plus tard, attablé dans un café, Herbst, contemple une jeune femme avant d'avaler un repas léger¹¹⁹³. Ramolli par la chaleur, il se sent confus et moins léger qu'avant sa rencontre avec Shira¹¹⁹⁴. L'image du lépreux chez le marchand de livres lui donne envie de reprendre l'écriture de sa tragédie¹¹⁹⁵ ; par associations d'idées, Shira est à nouveau associée à l'histoire d'amour et à la lèpre.

Ce jour même, Weltfremdt envoie à Manfred son livre (qui ne l'a pas acheté parce qu'il l'avait trouvé trop cher) ; ironie, lorsque l'on sait qu'il a acheté des livres à la librairie où il a un compte – avarice à laquelle s'ajoute la jalousie. Henrietta, agacée par sa stagnation professionnelle, donc financière, par la perception qu'elle a du comportement de son mari et devant la bonne humeur de celui-ci, lui fait remarquer qu'il aurait dû l'acheter pour ne pas être redevable ; Manfred lui reproche de ternir sa joie¹¹⁹⁶ ; Lorsqu'il lui raconte l'histoire d'un élève qui écrit de mauvais poèmes, Henrietta lui reproche de ne pas en écrire depuis leur mariage et le taxe de jalousie mais, lorsqu'il lui avoue qu'il écrit une

¹¹⁸⁸ Ibid. p 424

¹¹⁸⁹ Ibid. p 438, G. Schocken mentionne dans son article *La lèpre, motif dans Shira et Jusqu'à l'éternité*, p 234 qu'en cherchant dans un vieux Larousse illustré il trouva un portrait d'un lépreux agitant une cloche.

¹¹⁹⁰ Ibid. p 439

¹¹⁹¹ G. Schocken, *La lèpre, motif dans Shira et Jusqu'à l'éternité*, pp 235-236

¹¹⁹² Ibid. pp 234-235

¹¹⁹³ *Shira*, p 442

¹¹⁹⁴ Ibid. p 443

¹¹⁹⁵ Ibid. p 443

¹¹⁹⁶ Ibid. p 444

tragédie (la sienne, six apparitions du mot en quatre lignes¹¹⁹⁷), en mentant lorsqu'il lui précise qu'il ne sait d'où lui est venue cette idée, elle l'embrasse sur le front. Mariage et quotidien, sublimation impossible ; vellétés noyées dans un verre de cognac aussi amer que le contenu de sa tragédie¹¹⁹⁸. Dans une digression, le narrateur raconte le contenu de la pièce avec Basileos¹¹⁹⁹ le serviteur atteint de lèpre¹²⁰⁰ ; allusion à la maladie dont Herbst est atteint. Auteur qui transforme un monarque en serviteur malade...

Lorsqu'enfin Manfred se rend chez Shira, la porte est fermée et la maison silencieuse. En style indirect libre, Manfred se pose la question : « Où est-elle ? ... où se trouve-t-elle donc ?¹²⁰¹ », (Dina/Ben Ouri dans *Agounot*¹²⁰²). Frustré, Herbst décide une fois de plus de cesser de penser à Shira et de « nous » concentrer sur le livre¹²⁰³. Deuxième personne du pluriel qui inclut Herbst et le narrateur ? auxquels s'ajoute l'auteur incapable de terminer Shira ? Tout en attribuant le nom « allée de Shira¹²⁰⁴ » à la ruelle où se trouve l'appartement de celle-ci, Herbst, toujours ambivalent, quitte les lieux en se demandant où se trouve « cette sorcière¹²⁰⁵ », « ni coquette, ni sadique¹²⁰⁶ » qui devine le cœur des hommes sans toutefois lever le doigt pour alléger sa souffrance¹²⁰⁷.

Il s'éloigne de la maison vide, de cette « allée de Shira¹²⁰⁸ » qui cristallise ses désirs, ses manques et ses frustrations. Il pense aux qualités uniques de l'infirmière, à sa capacité de deviner les hommes -d'où le surnom de « sorcière » qu'il lui attribue-, à son naturel, sa désinvolture, sa confiance en elle qui lui permet de raconter dans les premiers temps de leur rencontre, «... peu de choses... , par bribes, sans ajouter de détails¹²⁰⁹ », « des choses peu flatteuses que toute autre femme cacherait¹²¹⁰ » et, « qui forment un ensemble cohérent¹²¹¹ » qui lui avaient permis de se faire une idée sur sa

¹¹⁹⁷ Ibid. p 447

¹¹⁹⁸ Ibid. p 448

¹¹⁹⁹ A noter que Basileus est un terme grec, titre de monarque au temps de Byzance, attribué aux dignitaires de l'antiquité grecque ainsi qu'aux rois de la Grèce moderne.

¹²⁰⁰ *Shira*, pp 447-450

¹²⁰¹ Ibid. p 450

¹²⁰² *Agounot*, p 332

¹²⁰³ *Shira*, p 451

¹²⁰⁴ Ibid. p 451

¹²⁰⁵ Ibid. p 451

¹²⁰⁶ Ibid. p 452

¹²⁰⁷ Ibid. pp 451-452

¹²⁰⁸ Ibid. p 451

¹²⁰⁹ Ibid. p 452

¹²¹⁰ Ibid. p 452

¹²¹¹ Ibid. p 452

vie¹²¹². L'auteur/narrateur se demande si ces faits sont inventés ou s'ils révèlent ses désirs. Moralisateur, perspective masculine, Herbst se dit : « Si c'est le cas, la vie que tu t'es choisie infirmière Shira est laide¹²¹³ » ; car selon lui, Shira est consciente que son style de vie « n'est pas correct¹²¹⁴ » alors, elle se montre sous son pire aspect pour prendre les devants, arrangeant les choses, contrôlant l'impact sur ceux qui apprendront, plus tard, les faits¹²¹⁵.

Herbst retourne chez Shira le lendemain puis les jours qui suivent mais devant les rideaux fermés, il ne perçoit que le reflet de son crâne et une bande de son cou dans la vitre. Crâne qui renvoie à la reproduction suspendue au mur de Shira. Image d'un homme solitaire, décapité, qui miroite devant lui. Il se dit « Je ne serai en paix que lorsque je l'aurais trouvé¹²¹⁶ ». Portail fermé, maison impure qui souille même les environs (allusion au Chapitre Final)¹²¹⁷. Puis, menaçant celle qui le hante : « Je te trouverai, je te trouverai¹²¹⁸ ». En chemin vers le bus, *acte symptomatique*, (cause à effet), il regarde le bout de ses doigts -qui ont effacé l'adresse- sans pouvoir penser à Shira¹²¹⁹.

Assis dans le bus, Herbst est pris par ses fantasmes macabres : Shira tuée par des arabes, Shira qui agonise, Shira avec l'ingénieur maritime, Shira aux membres coupés, peur qui le pousse à rentrer chez lui¹²²⁰. Rêverie où s'exprime jalousie, culpabilité et craintes.

Pourtant, pris dans ses contradictions, inquiet, il s'arrête devant chaque annonce sur le chemin du retour. Ne trouvant rien, rassuré, il déduit que Shira est en vie et décide de la trouver à tout prix¹²²¹. Mais, comme à chaque fois qu'il retourne chez lui, Manfred se sent dé-primé par la vie (promotion professionnelle qui n'arrive pas) et par les autres (puisque ni sa femme ni Shira ne le « gratifient »). « Le déprimé a absorbé en lui toute altérité. Pour lui il n'y a plus rien car tout est là ; plus rien à investir car tout est en lui... investissement narcissique... le narcissisme c'est de n'être lié qu'à soi et de déprimer *pour ça*¹²²² ».

¹²¹² Ibid. p 452

¹²¹³ Ibid. p 452

¹²¹⁴ Ibid. p 453

¹²¹⁵ Ibid. p 453

¹²¹⁶ Ibid. p 453

¹²¹⁷ A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 146 citant Maimonide

¹²¹⁸ *Shira*, p 453

¹²¹⁹ Ibid. p 456

¹²²⁰ Ibid. pp 458-459

¹²²¹ Ibid. p 459

¹²²² D. Sibony, *Entre-deux*, p 253

En arrivant chez lui, Herbst est agacé par la présence de Tamara qui a invité une connaissance, Ursula Katz et Taglicht qui se trouvent avec Henrietta dont la grossesse est bien avancée ; période de « compétition avec les hommes, qui ravive l'envie urétrale du pénis¹²²³ ». A table il parle, se tait, fume, écoute, puis « se frotte (à nouveau) le bout des doigts¹²²⁴ », *acte symptomatique*, en repensant à son après-midi, il accuse confus les personnes présentes de l'empêcher de retrouver Shira (même sentiment que Hirshel dans *Sipour Pashout*¹²²⁵), convaincu que c'est dans le bus qu'il peut le mieux penser à elle.

Pour soulager sa mère, Tamara joue à la maitresse de maison et, en repensant aux tourments vécus par Levin dans Anna Karénine, décide d'accoucher seule et fait en sorte que sa mère accouche sans prévenir son père¹²²⁶. Alors, au moment où Henrietta, accompagnée de Tamara, se rend à l'hôpital, Herbst lui, se rend chez Shira -« une étrangère¹²²⁷ », *zarah*, également putain en hébreu-, tout en réalisant « l'étrangeté et la laideur de la situation¹²²⁸ ». « Mais entre conscience et actes se trouvent de continuelles fluctuations¹²²⁹ ». Auteur/narrateur qui reconnaît à nouveau le rôle de l'inconscient. Au moment où Manfred ne trouve pas Shira, Henrietta donne naissance à un fils, un bébé en pleine santé, moment symbolique qui signe « la mort du père ». Femmes excluant l'homme. Inconscient écartant le danger. Fils, sur lequel la mère reportera l'orgueil dont elle fut privée par manque de pénis¹²³⁰.

Au réveil, Henrietta envoie un messenger prévenir « Père Manfred » qui arrive avec Tamara car sans elle, désorienté –allusion à sa moralité perdue-, il n'aurait pas trouvé la chambre de sa femme, puisque, « déboussolé », il ne reconnaît plus sa droite de sa gauche¹²³¹. Bien que sachant que Shira ne travaille plus à l'hôpital, Herbst pense à Byzance pour combattre son anxiété puis, une fois dans la chambre de sa femme, il regarde la porte plus qu'il ne regarde Henrietta. Et, lorsque celle-ci s'ouvre il est désespéré¹²³². On lui accorde peu de temps avec la maman et encore moins avec son enfant¹²³³. Le lecteur notera que le narrateur s'attarde moins sur la naissance du fils tant désiré, que sur celle de Sarah,

¹²²³ J.S. Kestenberg, *Les trois visages de la féminité*, p 97

¹²²⁴ *Shira*, p 464

¹²²⁵ *Sipour Pashout*, p 113

¹²²⁶ *Shira*, p 468

¹²²⁷ *Ibid.* pp 468-469

¹²²⁸ *Ibid.* p 469

¹²²⁹ *Ibid.* p 469

¹²³⁰ L. Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, pp 41-42

¹²³¹ *Shira*, p 469

¹²³² *Ibid.* p 469

¹²³³ *Ibid.* p 469

soulignant ainsi les difficultés qui naissent entre dans l'esprit du père entre lui et son fils. Pour éviter de penser à sa situation présente, il fuit vers « d'autres époques et d'autres jours¹²³⁴ » et se raccroche à Byzance¹²³⁵. Entre sentiment de vieillesse et l'impossible retour vers la jeunesse.

S'apercevant qu'il était étrange, Manfred, en sortant de l'hôpital, tente vainement de prouver à sa fille que tout va bien. Il cherche un sujet de conversation mais n'en trouvant pas il lui demande de prendre en charge la situation¹²³⁶. Fille cadette dans le rôle de protecteur qui perçoit que l'étrangeté de son père est probablement en rapport avec la naissance du fils sans toutefois en comprendre les véritables raisons. Elle annonce à ses sœurs la naissance de leur frère et, lorsqu'en chemin, elle bavarde avec son père, Herbst se remet à penser « à l'autre femme, Shira¹²³⁷ ».

Le narrateur s'attarde sur Sarah qui « sait déjà qu'on lui a donné un frère, mais cela ne l'impressionne pas¹²³⁸ », négation qui confirme le contraire, puisqu'elle perd le statut privilégié de benjamine au profit du nouveau-né. D'ailleurs, malgré son attachement à sa mère, celle-ci ne demande pas de ses nouvelles et se rapproche de son père lui offrant toutes sortes de petits cadeaux¹²³⁹. Dans son esprit, puisque maman est occupée par le nouveau-né et que le champ est libre, elle peut, en toute tranquillité, vivre une relation Œdipienne avec son père.

Tant que sa femme se trouve à la maternité, Manfred ne quitte la maison que pour lui rendre visite dans l'après-midi après la sieste¹²⁴⁰ ; si elle a du monde, il raccourcit sa visite¹²⁴¹ ; « service minimum » et maintien des convenances. Pris par des occupations domestiques et le jardin, il délaisse son travail pendant que Tamara s'occupe de sa sœur¹²⁴².

Chez lui, Herbst, « homme droit¹²⁴³ », pense aux sept principes qu'il souhaite inculquer à son fils : 1- le contrôle total de son corps, 2- manger de tout sans être difficile, 3- prononcer les mots correctement, 4- posséder une jolie écriture, 5- choisir une

¹²³⁴ Ibid. p 470

¹²³⁵ Ibid. p 470

¹²³⁶ Ibid. p 471

¹²³⁷ Ibid. p 474

¹²³⁸ Ibid. p 474

¹²³⁹ Ibid. pp 474-475

¹²⁴⁰ Ibid. p 476

¹²⁴¹ Ibid. p 477

¹²⁴² Ibid. p 476

¹²⁴³ Ibid. p 481

profession qui le rende indépendant aux yeux des autres, 6- apprendre des langues et leur grammaire, 7- être méticuleux dans toute chose¹²⁴⁴. 7, chiffre qui renvoie aux contes même si le narrateur choisit de ne citer que ces préceptes parmi de nombreux autres ; éducation pratique dénuée d'éthique.

Le récit initial se termine par Henrietta qui rentre chez elle après la circoncision de son fils et un « Chapitre Final » que l'auteur retire lorsqu'il reprend l'écriture deux ans avant sa mort.

¹²⁴⁴ Ibid. p 482

6.4.5 Trois épilogues différents

Agnon écrit trois fins différentes :

- L'initiale, la spontanée, portant la mention « Chapitre Final », écrite de sa main, qui propose la naissance d'un garçon pour clore l'histoire et qui offre, avec la naissance d'une fille en son début, un équilibre au texte. Celle-ci, retirée lors de la reprise de l'écriture n'apparaîtra qu'en annexe de la seconde édition de 1974.
- La seconde version de fin ne paraît qu'en annexe de la troisième édition de 1979.
- La troisième fin clôt le livre tel qu'Agnon décide de le publier dans sa version finale en 1971 après avoir décidé de rajouter un quatrième livre à l'œuvre.

Pour mieux suivre le processus créatif de l'auteur et ses hésitations, la thèse présente les trois versions dans l'ordre mentionné ci-dessus :

« CHAPITRE FINAL » (ainsi défini par l'auteur¹²⁴⁵)

Le chapitre qui suit apparaissait donc initialement à la fin du troisième livre (juste après la circoncision du fils de Herbst), à l'époque où celui-ci était le dernier livre du roman. Puis, reprenant l'écriture de *Shira* deux ans environ avant son décès, Agnon met de côté ce « Chapitre Final », - qui ressemble à un « rêve complexe¹²⁴⁶ », parallèle au rêve du début du récit-, et commence le quatrième livre. Ce faisant, en changeant la fin prévue de son roman, Agnon casse sa symétrie initiale des trois premiers livres¹²⁴⁷.

Dans le débat qui s'installe autour du *Chapitre Final*, Gershon Sholem¹²⁴⁸, Schocken l'éditeur et mécène d'Agnon, Alter, Miron, Shaked¹²⁴⁹, etc. pensent que celui-ci est la véritable fin du récit ; mais afin de retrouver *Shira* dans la maison des lépreux, il lui faut abandonner sa famille, son milieu universitaire et mettre une fin définitive à ses pulsions de vie ce qui ne correspond pas à l'esprit de ce roman constitué –comme tous les romans d'Agnon, de romantisme et d'anti-romantisme, deux pôles opposés¹²⁵⁰. Pour

¹²⁴⁵ G. Schocken, *La lèpre, motif dans Shira et Jusqu'à l'éternité*, p 229

¹²⁴⁶ N. Ben Dov, *Et tu n'as pas trouvé un moment pour me rendre visite avant*, p 414

¹²⁴⁷ A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 140

¹²⁴⁸ N. Ben Dov, *Ils goûteront dans leur corps ce qu'ils composent*, p 160 note de bas de page

¹²⁴⁹ A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 136

¹²⁵⁰ Ibid. p 137

Hirsfeld, la naissance d'un fils qui perpétue sa lignée donne à Herbst la force romantique de tout quitter pour retrouver Shira dans un centre de lépreux¹²⁵¹...

... qui, le regard fixe, est juchée dans un arbre ; « arbre de vie, autre grand symbole de la culture du féminin divin, que la Bible transforme en Arbre du Mal¹²⁵² » ; Lilith en flagrant délit de rêverie qui aperçoit soudain Manfred. Contrariée, avec une grimace féroce et amère, *acte symptomatique*, elle lui demande ce qu'il fait là. Il répond qu'il est venu pour elle. Shira, le traite de fou et lui suggère de partir pendant qu'il est encore temps ; devant l'insistance de Herbst, Shira se fâche et lui ordonne de s'en aller en disant qu'elle ne souhaite rien entendre. Pourtant lorsque Manfred murmure son nom, elle cède et l'écoute. Il voudrait tenir sa main, malgré le risque qu'il encourt et lui avoue qu'il a besoin d'elle, tout en sachant qu'il prend le risque d'être contaminé. Shira demande ce que penseront sa femme et ses filles. Il répond que c'est une décision consciente qu'il prend et lui annonce la naissance de son fils et sa circoncision. Shira le félicite, tend la main avant de la rétracter et, ironique, s'étonne qu'il n'ait trouvé que ce jour pour lui rendre visite. Deux alliances qui s'opposent ; le fils avec la tribu d'Abraham et le père avec son ultime obsession. Lorsqu'il dit qu'il serait venu plus tôt s'il avait pu, elle lui rappelle, dans un reproche, son manque d'enthousiasme devant le magasin de chaussures. Il admet en hochant la tête qu'il la voit différemment à présent.

Adossée au mur, Shira lève la jambe, dévoilant une ravissante et élégante chaussure (déjà portée, contrairement à celle que celle qu'il glisse dans le pied tendu d'Henrietta le jour de son anniversaire). Rappel d'une passion. Herbst, silencieux un moment, respire profondément et demande comment elle s'est retrouvée dans ce lieu. Shira avoue qu'elle est ici « de son plein gré », à cause d'un prince espagnol avec qui elle entretenait une relation et qu'elle a conduit à la maison des lépreux à Breslau. A Manfred qui hoche la tête, Shira conseille de partir avant qu'il ne soit trop tard mais Manfred reste parce qu'il sait que même s'il s'en va, il reviendrait immédiatement. Lorsque Shira lui raconte l'histoire de la déchéance et de la solitude d'une ravissante femme que tous courtoisaient, métaphore de la sienne, Herbst avoue que depuis le jour où il l'a rencontrée il repense constamment au vers d'un poème : « Une chair comme la tienne ne s'oublie pas facilement ».

¹²⁵¹ Ibid. pp 139-140 et 146

¹²⁵² F. Gange, *Les dieux menteurs*, p 55

Au moment où une infirmière annonce la fin de la visite, Manfred demande quelques minutes supplémentaires, saisit fermement la main de Shira qui tente de la retirer. Mais sa ferveur a gain de cause et malgré les signes d'une nervosité palpable, les deux mains en sueur, il se penche et l'embrasse longtemps, ses lèvres collées aux siennes. Puis soudain elle éloigne sa bouche et essuie ses lèvres de sa main avant d'essuyer les siennes ; (qui renvoie au long baiser échangé avec Henrietta au kibboutz à la suite du rêve) ; Lilith victorieuse. Entre temps, amoureuxment enlacé il s'exclame : « Shira Shira ».

Si au début du roman, la première rencontre entre Herbst et Shira est physique, ici, ces retrouvailles célèbrent un sentiment amoureux sans rapports physiques qui rappellent la promenade poétique de la seconde soirée ; amour platonique à l'image de l'amour qui unit le peuple d'Israël à Dieu. Dernier roman d'amour d'Agnon¹²⁵³. Agnon transforme Herbst et Shira tous deux non-religieux en êtres symbolisant l'essence religieuse¹²⁵⁴. Amour symbole d'absolu, de l'union divine, qui manque aux personnages de Herbst et de Shira.

Et l'auteur, en s'alliant à sa « maladie », sublime la/les déception(s) amoureuse(s) en écrivant une première fin telle qu'il la souhaite : face à la naissance d'un garçon, « cadeau » à la société et à sa femme, il s'en offre un, quitte à s'empoisonner ; ambivalence ; acte masochique d'une part et de l'autre élan amoureux, pulsion libidinale-, tentative de "renouveau", sans lequel l'homme est voué à la mort émotionnelle, intellectuelle et créatrice.

En terminant ainsi ce roman, Agnon en envoyant son personnage principal le jour du début de purification de sa femme (temporairement souillée¹²⁵⁵) chez une lépreuse anti-religieuse, (éternellement excommuniée¹²⁵⁶) déstabilise une permanence¹²⁵⁷. Situation similaire entre Herbst qui retrouve Shira et Agnon qui s'apprête à mourir. Lorsqu'Agnon écrit le « Chapitre final » initial, l'auteur est encore dans la force de l'âge et cette mort "littéraire" ne l'effraie pas alors qu'en s'approchant de la mort, il change la fin pour prolonger d'un instant sa vie!

¹²⁵³ N. Ben Dov, *Chair et chanson dans Shira d'Agnon*, p 13

¹²⁵⁴ N. Ben Dov, *Et tu n'as pas trouvé de temps pour me rendre visite avant*, p 432

¹²⁵⁵ Ibid. p 431

¹²⁵⁶ Ibid. p 431

¹²⁵⁷ N. Ben Dov, *Chair et chanson dans Shira d'Agnon*, p 13 Le Lévitique, chapitre 12 règles de pureté au sujet de la femme qui accouche et Le Lévitique chapitre 13 concernant la procédure à suivre dans le cas d'un malade atteint de la lèpre. Les deux chapitres se suivent créent une association entre les naissances dans Shira et la maladie d'abord symbolique qui atteint Herbst puis la lèpre dont Shira est atteinte.

Shira représente la mort de l'auteur. « Complétude¹²⁵⁸ » d'un voyage saturé à travers lequel l'auteur voudrait « finir, remplir, joindre, unifier... exigence fondamentale du lisible, comme si une peur obsessionnelle le saisissait : celle d'omettre une jointure¹²⁵⁹ ».

Aussi, avec le temps qui passe, on peut supposer que l'auteur a pris ses distances avec les contraintes astreignantes de la société et que son désir de régler un contentieux au sein du couple s'est dissipé d'autant plus qu'au moment de la reprise de l'écriture sa femme est déjà malade. Alors, (remords ?) éducation, crainte d'être jugé d'une manière négative par un milieu religieux et conservateur, Agnon décide de proposer une fin différente lorsqu'il reprend l'écriture du roman.

Deuxième version du chapitre final

Dans cette version Herbst se souvient de Shira qui a disparu, d'un album photos dont l'une d'entre elles manque, celle d'un ami, un généreux prince espagnol atteint par la lèpre ; lorsqu'on demande à Shira de l'accompagner à la maison des lépreux à Breslau, elle brûle tous ses cadeaux, ôte sa photo de l'album et la jette au feu.

Un matin de *shabbat*, Herbst sort se promener sans penser à Shira retourne heureux de sa promenade, affamé « comme une douzaine de loups » (en appétit). Il contemple Henrietta, assise dans sa chaise emmitouflée dans des vêtements, son ventre gonflé et dit à « Mère » qu'il a tellement faim qu'il pourrait la dévorer ainsi que le bébé qui se trouve dans son ventre ; cannibalisme primaire, avaler un adversaire potentiel. Lorsqu'Henrietta demande à son mari d'attendre que le repas soit servi, Manfred se sert un verre de vin. Sous l'effet de l'alcool, le *surmoi* se relâche et il avoue à Henrietta qu'il l'a trompée avec Shira le soir de son accouchement. Au lieu de se fâcher, Henrietta comprend sa tristesse et ses remords puis, le rassure et le calme en lui disant que les hommes de leur génération ne sont pas des anges. Dans un hurlement terrifiant (expression enragée de remords ?) il demande si toutes les femmes sont des anges comme elle. Elle répond calmement que sans être un ange, elle a choisi de ne pas suivre ses instincts. Il avoue à sa femme qu'il aurait préféré pouvoir le lui reprocher et lui demande si elle veut savoir comment ça s'est passé. Mais Henrietta comprend que frustré pendant plusieurs mois il se soit laissé séduire par

¹²⁵⁸ R. Barthes, *S/Z*, p 102

¹²⁵⁹ Ibid. p 102

une femme. Lorsqu'il lui confie qu'il déteste cette femme « d'une haine refoulée¹²⁶⁰ », Henrietta compréhensive et analytique explique que c'est parce qu'elle l'a tenté. Il admet aussi qu'elle l'a rejeté. Henrietta perçoit qu'il la désire encore. Il s'étonne qu'elle puisse lui dire cela alors qu'elle est morte. Henrietta précise qu'elle a disparu. Manfred dit qu'elle n'existe plus pour lui (expression du contraire) et lorsqu'Henrietta lui demande s'il pense à elle, il répond qu'elles sont si nombreuses les femmes à qui il pense qu'elle en serait choquée. Henrietta ajoute que les pensées ne sont nullement interdites ; Manfred demande si le passage à l'acte est permis ; Henrietta précise que cela dépend des situations. Le fait que sa femme ait si simplement accepté la nouvelle le rend plutôt perplexe. Henrietta, en punition, saisit la main de son mari et lui tape sur ses doigts en le traitant de glouton. Avec courage et générosité elle dépasse, en les banalisant, les incidents de la vie, ce qui lui permet de se concentrer sur l'essentiel : le couple et la famille qu'elle construit depuis si longtemps. Manfred regrette de l'avoir provoquée. Et, si son visage se crispe soudain c'est que la naissance est imminente et, heureuse, elle suppose que c'est un garçon.

Quatrième livre

Lors de la reprise de l'écriture, deux ans avant le décès de l'auteur, le récit se prolonge: Après le retour d'Henrietta et de son fils à la maison, Zohara l'émotive, venue voir ses parents les bras chargés de produits en provenance d'Ahinoam, s'occupe de sa sœur et se porte volontaire pour prendre en charge son petit frère¹²⁶¹. Avraham-et-demi vient féliciter sa belle-mère et ramener Zohara au *kibboutz* non pas, précise le narrateur, parce que leur fils a oublié sa mère (à cause du système communautaire mis en place), mais à cause de son éthique : « lorsqu'un homme épouse une femme il doit éloigner toute chose qui laisse entendre que lui ou sa femme peuvent exister l'un sans l'autre¹²⁶² ». Symbiose des couples ; reproduction du modèle parental dans lequel Zohara a également grandi.

Le domicile des Herbst regorge de monde autour de Gabriel, nom donné au nouveau-né en rapport qui dans le Zohar est en rapport avec la naissance et les anges¹²⁶³, le

¹²⁶⁰ *Shira*, p 561-571

¹²⁶¹ *Ibid.* p 479

¹²⁶² *Ibid.* p 487

¹²⁶³ A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 157

sommeil et le rêve, « montée de l'âme dans le sommeil¹²⁶⁴ » ; l'ange Gabriel, maître des songes qui s'empare de l'âme à l'instant où frappe la mort (celle symbolique de Herbst, le père et celle d'Agnon en fin de vie)¹²⁶⁵ ; jeune nourrisson à qui on donne le diminutif de Gabi, sous prétexte qu'il est petit, mais que l'on ampute de la présence divine en retirant du mot la syllabe *el*. Sarah a grandi ; Zohara a une vie bien rangée avec son mari Avraham-et-demi ; Tamara est toujours célibataire mais courtisée par de nombreux jeunes hommes et son père a abandonné l'idée de la voir en couple avec Taglicht¹²⁶⁶.

Le narrateur nous confie que quelques jours avant la naissance de son fils, Manfred transfère son lit dans son bureau et dort à nouveau parmi ses livres¹²⁶⁷. Père déjà évincé par le fils. Herbst, pour l'avoir déjà vécu à trois reprises, sait qu'entre sa femme et l'enfant, il n'y a pas de place pour lui. N'ayant pas travaillé depuis qu'Henrietta est à l'hôpital, son humeur est maussade et ses livres empilés un peu partout. Déplorant qu'il se comporte comme si l'essence de son travail consistait à s'occuper d'elle¹²⁶⁸ (comportement inconscient qui masque sa culpabilité) Henrietta, aidée dans les tâches domestiques, lui conseille de se remettre au travail. Travail/oisiveté comme baromètre familial ; maintien des rôles respectifs ; d'un côté, le soutien financier et de l'autre, celui des affaires domestiques. Irrité, il admet qu'il s'ennuie tant que son ennui commence à l'ennuyer, ce qui fait rire « Mère¹²⁶⁹ ». Agacée par son manque de productivité, elle constate qu'il a pris du poids ; il admet remplir sa bouche de chocolat et autres douceurs ; plaisir oral, compensation. Et, lorsque Henrietta exaspérée l'envoie se promener, Manfred plaisante : « Tu penses à une promenade autour de mon ventre ? Que tu le crois ou non, j'ai déjà essayé¹²⁷⁰ » ce qui détend l'atmosphère. Crainte de sortir à cause de la situation politique tout autant que de trouver la porte de Shira close. Henrietta, désarmée, passe par association d'idées du présent au passé avec nostalgie : des arabes qui constituent un danger dans les montagnes où il ne peut se promener, aux promenades d'antan les jours de *shabbat* ; elle se souvient du jour où il avait dévoré tout un repas et bu une bouteille de vin

¹²⁶⁴ Ibid. p 158

¹²⁶⁵ Ibid. p 158 d'où le rapport selon l'auteur de l'article du choix du nom du nouveau-né qui capterait le souffle du mort et qui justifie le choix initial d'Agnon de terminer le roman par les retrouvailles de Herbst et de Shira. Agnon en choisissant le prénom Gabriel au benjamin des Herbst, fait en sorte que Herbst confie à son fils son souffle avant de choisir de mourir avec Shira.

¹²⁶⁶ *Shira*, p 490

¹²⁶⁷ Ibid. p 491

¹²⁶⁸ Ibid. pp 491-492

¹²⁶⁹ Ibid. p 492

¹²⁷⁰ Ibid. p 492

d'un seul trait « prétendant être saoul et avoir tellement faim¹²⁷¹ » qu'elle avait craint qu'il la morde alors qu'il l'embrassait. Elle lui rappelle que c'était l'année où elle est tombée enceinte de Tamara et se demande si leur légèreté n'est pas à l'origine du caractère de leur cadette. Elle se reprend pour ne pas se laisser trop envahir par la nostalgie puis insiste pour qu'il se promène avec Tamara¹²⁷². Inconscient qui protège le noyau familial. Le silence s'installe chargé de non-dits puis Henrietta raconte la complicité née au cours des promenades dans Berlin avec son père. Passé lointain, paisible et perdu en opposition avec l'agitation du présent.

Les pleurs de Sarah se font entendre et l'interrompent¹²⁷³. La petite fille accuse Firdaous de dire qu'elle et Gabi sont les enfants de Sarini qui pourrait mettre Gabi dans son ventre et le faire disparaître¹²⁷⁴. Femme-ogre des contes, avaleuse d'enfant. Remise en question du rôle parental. Inconscient de Firdaous qui exprime et traduit à sa manière la rencontre de son patron errant en ville. Henrietta console sa fille, sèche ses larmes et la rassure : tous deux sont bien ses enfants¹²⁷⁵. Henrietta essaye de pousser Sarah à faire pression sur son père pour aller se promener¹²⁷⁶. Sentiment d'enfant perdu et qui ne trouve pas sa place, comme l'avait prévu son père, après la naissance d'un petit frère qui attire toute l'attention des adultes.

Un jour, après une visite chez le Professeur Weltfremdt qui lui donne de nombreux livres, il rencontre Sarini en ville qui se propose de les lui porter à la maison. En les lui confiant, il lui demande de prévenir sa femme qu'il ne rentrerait pas pour dîner. Bras vides, tête libérée, Herbst est pris entre son désir de se rendre chez Shira et ses craintes ; hésitant, il remet le projet à plus tard et rejette ses fantasmes qui ont perdu leur force tout en se demandant s'il a jamais pensé à quelqu'un autant qu'à elle¹²⁷⁷. Manfred, toujours dans ses contradictions, se dit : « Maintenant son souvenir n'affecte pas mon cœur mais cela vaudrait la peine de savoir où elle se trouve¹²⁷⁸ » et s'étonne que dans la vie quelqu'un puisse disparaître ainsi¹²⁷⁹.

¹²⁷¹ Ibid. p 493

¹²⁷² Ibid. pp 492-493

¹²⁷³ Ibid. p 493

¹²⁷⁴ Ibid. p 494

¹²⁷⁵ Ibid. p 494

¹²⁷⁶ Ibid. p 494

¹²⁷⁷ Ibid. p 499

¹²⁷⁸ Ibid. p 499

¹²⁷⁹ Ibid. p 499

Dans une digression, le narrateur s'attarde sur Lisbeth Neu et précise que si Herbst ne pense plus à elle, elle pense encore à lui avec émotion et qu'à trois reprises (allusion aux contes), pour le mariage de sa fille, la naissance de son petit fils et celle de son fils, elle voulut lui envoyer un mot de félicitations mais que, troublée, elle ne le fit pas pour ne pas qu'il se sente obligé de se rapprocher d'elle¹²⁸⁰ ; jeune fille qui, contrairement à Shira, respecte les convenances sociales.

Il est tard, Manfred traîne, s'assied un instant sur un banc du Boulevard Maimonide mais se lève rapidement à cause des couples autour de lui « qui s'embrassent et qui n'ont pas besoin de témoin¹²⁸¹ » tout en sachant qu'il aurait dû se trouver chez lui à l'heure qu'il est ; il se dit « Nous rentrons à la maison¹²⁸² » ; Herbst et le narrateur (son double) ; Herbst et son ennui. Lorsqu'il arrive tard chez lui, après avoir attendu longuement un bus, Henrietta est toujours réveillée pour nourrir son fils et un repas léger l'attend sous une moustiquaire ; mari négligé au profit de l'enfant. Le narrateur précise que Manfred entre sans faire de bruit afin de ne pas réveiller son fils tout en souhaitant qu'Henrietta soit encore debout car il pouvait justifier légitimement tous ses faits et gestes de la soirée¹²⁸³.

Les livres confiés à Sarini provoquent une querelle et les tensions refoulées surgissent. Manfred attaque en premier « Ton enfant suce ton sang¹²⁸⁴ » ; *lapsus* qui trahit la compétition entre père et fils ; jalousie de quelqu'un qui s'ennuie et ne trouve pas sa place dans la nouvelle organisation familiale. Henrietta riposte : « Tu parles de ton enfant comme si j'avais accueilli un enfant des rues juste pour t'ennuyer¹²⁸⁵ ». Manfred bafouille : « Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, Mère, j'ai juste dit cela... sans raison particulière...¹²⁸⁶ ». Mais Henrietta constate que son mari ne va pas bien. Se sentant attaqué, il se défend, dit qu'il se trouve en forme et que sa cravate est droite¹²⁸⁷. Cravate référence sexuelle qui détend l'atmosphère et fait rire Henrietta qui se propose de lui offrir une nouvelle avant la date de son anniversaire, vu l'état de celle-ci¹²⁸⁸. Manfred, ironique, commet à nouveau un *lapsus* : « Voilà pourquoi je t'aime Henriett, car avec toi Henriett il

¹²⁸⁰ Ibid. pp 500-501

¹²⁸¹ Ibid. p 501

¹²⁸² Ibid. p 502

¹²⁸³ Ibid. p 505

¹²⁸⁴ Ibid. p 506

¹²⁸⁵ Ibid. p 506

¹²⁸⁶ Ibid. p 506

¹²⁸⁷ Ibid. p 506

¹²⁸⁸ Ibid. p 506

est possible de parler¹²⁸⁹ » ; paroles qu'Henrietta relève ; elle lui demande qui est l'autre avec qui il ne peut pas parler. Pris en flagrant délit, Manfred répond : « Avec qui je ne peux parler ? Veux-tu que je compte devant toi toutes les personnes depuis Adam et Eve ?¹²⁹⁰ ». Il évoque la faute originelle. Henrietta intuitive est certaine qu'il pense à une femme en particulier. Manfred se défend : « Une femme ? Y-a-t-il une femme au monde sur laquelle je voudrais gaspiller même un seul mot ?¹²⁹¹ ». Henrietta inverse la situation et avoue : « Si je n'étais pas ta femme je serai intéressée par toi¹²⁹² » ; Manfred ajoute : « et maintenant que je suis ton mari tu ne l'es pas ?¹²⁹³ » ce qui trahit ses frustrations et clôt de façon abrupte la conversation ; Henrietta se fâche : « Tu peux partir si tu veux, je ne te retiens pas¹²⁹⁴ » ; négation qui exprime son contraire. Après s'être excusé, Manfred promet de faire attention. Henrietta lui fait remarquer qu'il lui arrive d'être blessant. Manfred tente une diversion en parlant de son fils puis prend congé : « Bonne nuit Henriett¹²⁹⁵ ». Lorsque celle-ci lui reproche ses manières abruptes, Manfred lance sarcastique : « Puisse tu vivre de longues années Henriett, je pourrais apprendre beaucoup plus d'une femme comme toi¹²⁹⁶ ». Ironie, lorsque le lecteur repense à la conversation entre Herbst et Shira qui devinait le manque de communication au sein du couple. Manfred, entre le désir inconscient de révéler et le réflexe protecteur de se taire.

Dans sa chambre il allume la cigarette qu'il s'était retenu de fumer en présence d'Henrietta. En constatant que Sarini a rangés les livres dans le même ordre qu'elle les avait pris de ses bras, il repense, par association d'idées, à sa journée et se considère héroïque d'avoir contrôlé ses impulsions et de ne pas s'être rendu chez Shira¹²⁹⁷. Malgré sa longue journée de marche son sommeil est troublé par un rêve :

« Pourtant quelque chose quelque chose dérangerait son sommeil, il lui semblait que c'était l'anniversaire de la mort de son père, qu'il lui fallait dire le kadish en sa mémoire, mais il n'avait pas le minyan de dix hommes. Bakhlam apparut et Herbst pensa lui demander de se joindre au minyan. Bakhlam commença à énumérer ses

¹²⁸⁹ Ibid. p 507

¹²⁹⁰ Ibid. p 507

¹²⁹¹ Ibid. p 507

¹²⁹² Ibid. p 507

¹²⁹³ Ibid. p 507

¹²⁹⁴ Ibid. p 507

¹²⁹⁵ Ibid. p 508

¹²⁹⁶ Ibid. p 508

¹²⁹⁷ Ibid. p 508

*douleurs, ses livres, ses admirateurs, ses ennemis. Herbst n'arriva pas à l'interrompre afin de dire le kadish ce qui le contraria beaucoup*¹²⁹⁸ ».

Pensées latentes chargées de culpabilité qui resurgissent dans le sommeil ; parallèle dans le récit avec l'angoisse ressentie par Herbst après sa première nuit passée avec Shira en pensant qu'il aurait commis un adultère le jour du décès de sa mère. Angoisse, réalisation voilée d'un désir refoulé. Relation œdipienne au père.

Au réveil, Herbst, contrarié, pense à son comportement et à son manque d'éthique : cherchant Shira, et se trouvant à proximité de son appartement, il ne va pas voir si elle y est ; puis, il retourne chez sa femme et se considère innocent, content d'avoir gagné un crédit qui lui permettra de passer sous silence une autre trahison. Il se dit que même sa relation avec Bakhlam n'est pas correcte, puisqu'il le courtise pour une promotion¹²⁹⁹.

Le lendemain, une visite impromptue retarde le service du déjeuner. Manfred affamé constate que personne ne l'appelle. Son impatience et sa nervosité sont rendues par les multiples apparitions de « déjà », de la racine *s-'-d*, repas et prendre son repas, sous forme verbale et nominale, de la racine *a-k-l*, manger et nourriture, sous forme nominale et verbale, en un paragraphe, expression de sa libido en éveil. Manfred ne craint pas de troubler Henrietta mais ne veut pas la fâcher¹³⁰⁰ ; jeu au sein du couple qui consiste à titiller l'autre, compensation d'un manque sexuel. Firdaous, lui offre des pêches en annonçant que le déjeuner sera servi avec du retard car une infirmière de l'hôpital rend visite à sa femme. Manfred, le cœur battant, murmure « Elle est enfin venue¹³⁰¹ ». Une série d'actes symptomatiques et de questions trahissent sa nervosité : « il relâche sa main gauche afin de ne pas la poser sur son cœur et montrer à Firdaous son courroux, il hausse les yeux et la regarde avec assurance pour lui faire dire la vérité¹³⁰² ». Les yeux fixés sur le tablier de Firdaous (non les yeux), Herbst demande si l'infirmière est jeune ou vieille puis, les lèvres tordues, précise : « très vieille¹³⁰³ » et demande si Henrietta a l'intention de la

¹²⁹⁸ Ibid. p 508 "ברם משהו משהו הטריד את שנתו, דומה היה עליו שיום פטירתו של אביו הגיע מהוצרך הוא לומר קדיש ולשם
אמירת קדיש צריכים מנין, ומנין לא היה לו. בא בכלם וחשב הרבסט להשלים את המנין בו, התחיל בכלם מדבר במיחושיו ובספריו
ובאוהביו ובאויביו. לא מצא הרבסט עוז בלבו להספיקו ולומר קדיש לנשמת אביו ונצטער הרבה על זה"

¹²⁹⁹ Ibid. pp 508-509

¹³⁰⁰ Ibid. p 509

¹³⁰¹ Ibid. p 510

¹³⁰² Ibid. p 510 "הקדים וריפה את ימינו כדי שלא להניחה על לבו כדי שלא תרגיש בו פירדאוס שלבו חושש, הגביה את עיניו בעוז
והביט בה בתוקף להודיע ולהתרות בה לומר את האמת בלא רמיות"

¹³⁰³ Ibid. p 510

garder à déjeuner. Firdaous, « surprise et triste¹³⁰⁴ » lève les yeux vers son patron qu'elle ne comprend pas¹³⁰⁵.

En avalant toutes les pêches, lien entre fruits et éros, Herbst repense à chaque instant passé avec Shira et au manque que son absence génère puis, réalise que l'infirmière n'est certainement pas Shira et décide, malgré les doutes qui persistent, de descendre.

Lorsque le déjeuner est servi, Sarah ayant déjà déjeuné, les Herbst se retrouvent en tête à tête. Là, l'exaspération de Manfred ressort sous forme de curiosité ; il pose un tas de questions, « Alors tu avais une importante compagnie ?¹³⁰⁶ » « Comment as-tu obtenu les pêches ?¹³⁰⁷ », qui installent un jeu entre Manfred, qui cherche à deviner l'identité de l'infirmière et Henrietta qui ne veut rien divulguer. Puis, face à ce qui ressemble à une interrogation de son mari, Henrietta excédée avoue que ses questions l'empêchent d'avoir une vraie conversation avec lui. Ils se chamaillent à nouveau ; de nombreux sujets alimentent les tensions : les filles, la grammaire, le masculin/féminin, la relation entre Sarah et son petit frère, la visiteuse, la manie qu'a Herbst d'interrompre Henrietta lorsqu'elle commence à parler ; l'un des points éveille sa méfiance¹³⁰⁸. Manfred souhaite aller en ville, Henrietta répond que cela lui ferait du bien car il reviendrait de meilleure humeur. « Je vais faire de mon mieux¹³⁰⁹ » répond-il en allant dans sa chambre où les noyaux des pêches mangées avant le déjeuner lui servent d'oracles : « Si j'atteins le buisson c'est un signe que je trouverai Shira aujourd'hui¹³¹⁰ » se dit-il en les jetant par la fenêtre jusqu'au moment où, voyant Sarah s'y promener, il disparaît pour ne pas être retenu à la maison ; « par la vue, par l'ouïe, le narrateur en chambre est en relation directe avec le dehors¹³¹¹ ». Il se rend en ville perplexe ; à la fois content d'être arrivé sans retard (de s'être éloigné de chez lui et de l'exercice que cela lui procure) et mécontent de penser que la porte de Shira serait close (objet de désir « rejetant »)¹³¹². Mécontentement, souligné par huit apparitions de la racine *r-ts-h* sous forme nominale (content, mé-content). Tiraillements et ambivalence. Malgré le fait qu'il n'y a plus rien entre lui et Shira, il se rend encore chez elle et trouve une fois de plus la porte close. Après avoir fait les cent pas

¹³⁰⁴ Ibid. p 511

¹³⁰⁵ Ibid. p 511

¹³⁰⁶ Ibid. p 512

¹³⁰⁷ Ibid. p 513

¹³⁰⁸ Ibid. pp 514-515

¹³⁰⁹ Ibid. p 516

¹³¹⁰ Ibid. p 517

¹³¹¹ M. Raimond, *Le roman*, p 164

¹³¹² *Shira*, p 518

dans l'allée, Herbst décide de s'en aller, déçu, avec un mal à la tête, consterné d'avoir encore perdu son temps, se demandant pourquoi il désire tant la retrouver et pourquoi elle le tourmente autant¹³¹³. Et, contrairement au processus d'écriture qui semble être ardu, la tragédie qu'il voudrait écrire se déroule soudain devant lui sans hésitations¹³¹⁴.

N'ayant pas envie de travailler, de parler, ou de voir du monde il ne sait où aller. Il voudrait s'isoler dans une cabane en bois ou une vieille maison en pierre abandonnée pour écrire et n'en sortir qu'une fois la tragédie terminée. Mais son enthousiasme s'amenuise petit à petit car ses craintes prennent le dessus, notamment que le mot tragédie ne provoque le courroux des dieux¹³¹⁵ ; pensée irrationnelle, superstition qui contraste avec une pensée rigoureuse de chercheur. Tout en étant conscient qu'il n'est pas de ceux « qui peuvent changer leur vie¹³¹⁶ », il réfléchit aux moyens de l'améliorer, à son travail, à Henrietta et à Shira puis, son sens de la réalité aidant, il s'arrête « pour ne pas confondre celle-ci qui a embrouillé son cœur avec la femme qui ne cherche qu'à le rendre heureux¹³¹⁷ ». Victoire des convenances sociales sur la libido.

La problématique des différences entre les sexes est abordée par le biais d'un conte¹³¹⁸ où un homme veuf allaite son nourrisson ; Herbst regrette ne pas savoir si le résultat est meilleur ou moins bon qu'avec le lait maternel ; il se demande aussi à quel moment ses filles aînées ont pris conscience de leur féminité¹³¹⁹. Différenciation qui, selon Freud, se fait généralement à la puberté, même si les filles deviennent pudiques avant les garçons¹³²⁰. Pudeur vis-à-vis des adultes, car la dissimulation pare une menace de viol ou de castration¹³²¹. Manfred, conscient des classes sociales, réalise qu'il n'a jamais considéré que Firdaous, une subalterne avec qui il n'a pas de communication, était une femme.

De la différence des sexes à la problématique Homme/Femme le narrateur aborde le sujet du mensonge, garant de la tranquillité des couples. Il précise que Herbst « n'est pas un fanatique de la vérité¹³²² », mais, oubliant que le Maître de conférences omet de

¹³¹³ Ibid. pp 518-519

¹³¹⁴ Ibid. p 519

¹³¹⁵ Ibid. pp 519-520

¹³¹⁶ Ibid. p 520

¹³¹⁷ Ibid. p 520

¹³¹⁸ A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 164 allusion à un texte de Bialik et non du Talmud

¹³¹⁹ *Shira*, pp 520-521

¹³²⁰ S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, p 128

¹³²¹ F. Dolto, *Sexualité féminine*, p 153

¹³²² *Shira*, p 521

raconter à sa femme la rencontre avec Lisbeth Neu, fait remonter son premier mensonge à Shira, ajoutant qu'à partir de cet instant, il les empile.

« Tout est routinier, sans évènements exceptionnels¹³²³ » chez les Herbst annonce le narrateur ; les enfants grandissent, Henrietta s'occupe, jour et nuit sans relâche « du fils de son âge avancé¹³²⁴ ». Les craintes et désirs refoulés d'une mère s'expriment à travers un rêve dans lequel elle ne peut venir en aide à son fils blessé alors que la paranoïa de Manfred est exacerbée par l'infirmière qui rend à nouveau visite à sa femme ; toutefois, ses craintes se dissipent même si la présence de l'une évoque l'absence de l'Autre. Et, s'il se remet physiquement devant son bureau, ses pensées s'envolent vers Byzance et la problématique vieillesse/jeunesse, passé/présent, belles femmes d'antan/vieille femme dans sa vie sans oublier l'absente qui le hante¹³²⁵.

La première version de Shira publiée en 1971 se termine par le narrateur qui, à bout de souffle, confie dans une phrase, allusion aux Cantiques des Cantiques¹³²⁶ : «... et comme je m'occupe d'une seule affaire celle de Manfred Herbst et de l'infirmière Shira je laisse Taglicht et Tamara de côté et retourne vers Manfred Herbst et l'infirmière Shira. Je vous montrerai Manfred Herbst, mais je ne vous montrerai pas Shira car nous avons perdu sa trace et nous ne savons pas où elle se trouve¹³²⁷ ».

¹³²³ Ibid. p 522

¹³²⁴ Ibid. p 523

¹³²⁵ Ibid. p 533

¹³²⁶ G. Schocken dans *La lèpre, motif dans Shira et Jusqu'à l'éternité*, p 229 pense que ce n'est pas ainsi qu'Agnon aurait souhaité terminer son roman et que la phrase serait inspirée par La Bible, *Cantique des cantiques*, notamment aux chapitres 6 et 7 « Où est-il allé ton bien aimé... »

¹³²⁷ *Shira*, p 537 "ואני מתוך שעסוק אני בענין דובר אחר בענייניו של מנפרד הרבסט והאחות שירה אניח את טגליכט ואת תמרה
ואני חוזר אצל מנפרד הרבסט ואצל האחות שירה. את מנפרד הרבסט אראה לך, את שירה לא אראה לך שעקבותיה לא נודעו ואין יודעים היכן היא"

6.5 Conclusion

Roman, « épisode d'une vie¹³²⁸ », « foisonnement d'une réalité complexe¹³²⁹ » qui « prend son temps¹³³⁰ », « encyclopédie de l'âme humaine, de ses tourments... (de) l'ambivalence vis-à-vis des proches...¹³³¹ », *Shira* est un *fading*¹³³² qui traite de la crise et de l'ennui, offrant peu « d'espaces blancs, d'interstices à remplir¹³³³ » et peu de possibilité de « jouissance » où, les nombreuses insertions de mots ou expressions en français et en allemand compliquent la lecture. Tout au long du récit, la « décomposition (au sens cinématographique)¹³³⁴ », le « ralenti¹³³⁵ », les nombreuses digressions, démolissent « le confort contemplatif¹³³⁶ » du lecteur et les métalepses pèsent (volontairement ?) sur la fluidité du texte. Lenteur due à l'ennui du protagoniste, *hypotyose*¹³³⁷ réussie et/ou à l'âge de l'auteur ; notion du temps qui prend son temps particulièrement vivace au Moyen-Orient. Fine séparation entre l'auteur, le narrateur et le protagoniste masculin principal...

...*Entre-deux*¹³³⁸, concept sur lequel se fonde le roman ; « tentatives de passages¹³³⁹ » lorsqu'il s'agit de deux langues (hébreu-allemand), deux cultures (européenne-moyen-orientale), un pays natal (l'Allemagne) et un pays d'adoption (Eretz Israël), deux villes de résidence (Berlin puis Jérusalem), la notion d'étranger et d'autochtone. Lieux « d'invivable¹³⁴⁰ » en ce qui concerne le dit et le non-dit (métonymies, métaphores), les pulsions de vie et les pulsions de mort, le masculin et le féminin, deux âges (jeunesse-vieillesse), deux désirs contradictoires : la fidélité et la tentation, l'amour et la haine, la vérité et le mensonge, l'attraction et la répulsion, le désir et l'incapacité de passer à l'acte, le dégoût et la tendresse, l'instinct et le rationnel, la gloire et la servitude.

¹³²⁸ M. Raimond, *Le roman*, p 107

¹³²⁹ Ibid. p 109

¹³³⁰ U. Eco, *Lector in fabula*, p 69

¹³³¹ N. Ben Dov, *Et tu n'as pas trouvé de temps pour me rendre visite avant*, p 429

¹³³² R. Barthes, *S/Z*, p 34 mélange de plusieurs voix, celle de l'auteur, du narrateur et de Herbst

¹³³³ U. Eco, *Lector in fabula*, p 63

¹³³⁴ R. Barthes, *S/Z* p 17

¹³³⁵ Ibid. p 17

¹³³⁶ T. Adorno, *Notes sur la littérature*, p 42

¹³³⁷ U. Eco, *Lector in fabula*, p 96 « Mais il est aussi possible de s'attarder dans le texte, d'y perdre du temps pour rendre l'espace... comment un texte verbal nous met-il quelque chose sous les yeux, nous le donne-t-il à voir ? Je terminerai en montrant qu'on peut rendre la notion d'espace en dilatant, par rapport au temps de la fabula, aussi bien le temps du discours que le temps de la lecture » et G. Genette, *Figures I*, p 218 « « présence obsédante de l'objet aimé »

¹³³⁸ D. Sibony, *Entre-deux*, Editions du Seuil, Paris 2003

¹³³⁹ Ibid. p 7

¹³⁴⁰ Ibid. p 7

Parfois simplement des « lieux de vie¹³⁴¹ » tel que : le religieux et le laïque, le monde académique et la vie familiale. Situations « entre-deux » qui créent points de tensions, instabilités et vulnérabilités.

Allers et retours, hésitations, qui se situent à une époque charnière, l'entre-deux guerres et où, même la musique du texte, par la répétition de certains mots¹³⁴² et les nombreuses apparitions des racines à quatre consonnes dans certaines phrases, semblent aider le texte à claudiquer ; d'un pied à l'autre, Herbst oscille entre la maman et la « putain », la tendresse et la pulsion sexuelle, la vierge et le sang¹³⁴³ ; entre pureté et souillure. Entre quotidien réaliste et échappée romantique; entre chez lui et Shira¹³⁴⁴, entre plaisir et déplaisir. En crise, entre arabes et britanniques, reflet d'un état personnel... oscillation, narration fragmentée dans laquelle l'auteur se trouve dépassé¹³⁴⁵.

D'un tête à tête avec une société qui lui est familière, Agnon tire un matériau qu'il tente de mettre en forme¹³⁴⁶. A la manière balzacienne il voudrait couvrir « tous les effets sociaux¹³⁴⁷ » -l'enseignement, la politique, les relations humaines-, en s'attardant sur la « *physiologie du mariage* » dont « les *mœurs* sont le spectacle, les *causes* sont les *coulisses* et les *machines*. Les *principes*, c'est *l'auteur*...¹³⁴⁸ ». Texte, tension entre la subjectivité masculine (auteur/narrateur et protagoniste) et l'objet féminin, dans lequel l'auteur laisse transparaître sa frustration à travers les personnages qu'il crée, Herbst et ceux qui l'entourent, offrant au lecteur l'image d'un couple qui, faute d'avoir des rapports sexuels, exprime ses tiraillements dans des querelles qui ne remettent pourtant pas en cause le fondement de leur mariage. Force d'un couple soudé par les souvenirs d'une vie pleine d'obstacles surmontés et de bonheurs partagés. Liens construits avec le temps que même le démon-de-midi n'arrive pas à défaire. « Rien de plus triste sous le soleil qu'un homme qui en vient à rompre avec sa compagne de jeunesse¹³⁴⁹ ». Et Agnon est bercé par cette culture-là.

¹³⁴¹ Ibid. p 7

¹³⁴² Bien, bien p 50 – oui,oui p 50, 78-79, occupés a ce qu'ils doivent faire p 83 troupeau et boeuf p 83 etc.

¹³⁴³ S. Freud, *Psychologie de la vie amoureuse*, préface de Robert Neuburger pp 10-19

¹³⁴⁴ G. Ramirez Roach, *Shira-épilogue*, p 179 Shira qui est incapable de construire une maison comme le veut la tradition juive ; « Rabbi Yehouda dit : après avoir épousé une femme, un homme doit travailler assidument à la construction d'une maison d'abord ».

¹³⁴⁵ A. Golomb Hoffman, *Between Exile and Return*, p 174

¹³⁴⁶ Ph. Chartier, *Introduction aux grandes théories du roman*, p 113

¹³⁴⁷ Ibid. p 112

¹³⁴⁸ Ibid. p 113

¹³⁴⁹ P.L. Assoun, *Le démon de midi*, p 111 citant le Talmud

Toutefois, cette volonté de maintenir le couple engendre des frustrations qui établissent un jeu *sadomasochique* au sein d'une génération déracinée qui connaît les guerres, les craintes, la précarité et les incertitudes quotidiennes. Et, la course aux certificats, quelle que soit la validité de la cause, qui fait vieillir prématurément Henrietta, est un « cadeau » offert inconsciemment à son mari incapable de s'élever dans sa vie professionnelle donc sociale ; tout comme l'est, la naissance de deux enfants supplémentaires, joies maternelles qu'elle s'octroie en lui « offrant » de nouveaux tourments, se donnant des excuses qui entravent leur relation intime.

Car, Henrietta Déesse-Mère, représente malgré sa laïcité le fondement de la famille en Israël¹³⁵⁰. Conforme aux normes sociales, elle remplit sa fonction d'épouse reproductrice, tout en se démenant « comme un homme » alors que Manfred, assis dans son bureau la plupart du temps est à l'abri du labeur physique. Rôles inversés ; sentiment qui contribue inconsciemment au manque de gratification que l'épouse pourrait attribuer à son époux. D'autant que l'argent et le superflu qu'il procure manquent aussi. Déesse Mère trompée, dont le mari organise symboliquement le meurtre ; société patriarcale où elle est remplacée par Lilith et la mise en place d'une société monogame pour les femmes et polygame pour l'homme. Le personnage d'Henrietta soulève la question de la femme au sein du couple: peut-elle allier la sensualité, le mental, la tradition, l'intellect, le rationnel, l'imaginaire¹³⁵¹?

Herbst, « *flat character*¹³⁵² », à la vie de couple socialement organisée en apparence, qui est passé d'une maman à une épouse maternelle, se trouve déstabilisé par le démon-de-midi qui, paradoxalement, le piège en pleine nuit, à « l'heure des crimes et des fantômes¹³⁵³ ». Il se refuse son premier choix, la jeune et ravissante Lisbeth Neu, symbole de pureté (de la mère (patrie) mais aussi de la fille et de l'inceste interdit) trop proche des origines allemandes d'Henrietta ; décision difficile qu'il s'impose, par crainte inconsciente de voir son couple éclater ? Lassé d'avoir à partager –à nouveau- l'attention de sa femme avec un nourrisson puis un autre, Herbst en crise, passe à l'acte et se permet de vivre un moment d'intimité physique fugitif avec Shira. Là, sous l'effet du démon de midi, sa relation symbiotique avec Henrietta se fissure.

¹³⁵⁰ M. Avrabakh, *Les problèmes de modestie et la survivance de la famille dans Shira d'Agnon*, p 244

¹³⁵¹ A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, pp 164-165

¹³⁵² M. Raimond, *Le roman*, p 177 « Le « flat character » est un personnage construit autour d'une seule idée »

¹³⁵³ P.L Assoun, *Le démon de midi*, p 32

Pourtant, en espaçant ses deux premières visites chez l’infirmière, il se prive inconsciemment d’une possible relation amoureuse et de sa séduisante dynamique malgré les soucis qu’elle pourrait engendrer. D’ailleurs, cette première rencontre provoque deux différentes perceptions qui génèrent un malentendu majeur : ce qui pour Herbst n’est alors qu’un simple écart, se trouve être pour Shira un tout autre investissement. Ce n’est que plus tard, en se refusant à lui et à travers ce qu’il perçoit de sa pensée, qu’elle crée le manque qui le déstabilise, au point d’être identifié comme un composant essentiel de Herbst, « essence¹³⁵⁴ », contribuant à sa perte de confiance en lui, l’enracinant dans une stagnation professionnelle qui n’est autre que le reflet d’un malaise personnel ; incapacité à franchir le pas, à s’impliquer, à s’offrir du plaisir. Car dans l’esprit de l’auteur l’éloignement de la maison, centre de l’esprit du judaïsme soulève en lui une culpabilité et une ambivalence¹³⁵⁵. Et, lorsqu’au cours du récit, Herbst ébauche une remise en question, il est déjà trop tard. Il devient ce mendiant qui apparaît au cours du premier rêve et qui fredonne cet air ennuyeux sans commencement et sans fin.

Manque de plaisirs qui naît d’une incapacité de donner. Car tout au long du récit, l’auteur dissémine des indices concernant l’avarice de son protagoniste masculin principal, radinerie qu’Agnon connaît bien ; « Herbst est Agnon lui-même¹³⁵⁶ » ; forme d’introspection à travers laquelle l’artiste prend le pas sur l’autobiographe¹³⁵⁷. Et, dans la dynamique qui s’installe au sein du couple, Herbst qui se sent “piégé” par l’arrivée de nouveaux enfants, ne termine pas son travail ; résistance “punitive” contre cette famille qui s’agrandit contre son gré ; représailles en quelque sorte.

Toutefois, si Herbst vit des moments de dé-prime, il n’est pas pour autant atteint de mélancolie et ce grâce à la présence de sa femme, du noyau familial, de ses élèves ainsi que celle de Shira qui en flirtant avec lui, maintient une forme de Jeu (je) dans sa vie ; c’est lui qui, lassé, arrive à la reléguer au second plan pendant quelque temps.

Quant à Shira, présente ou absente, celle-ci devient rapidement un stimulus du processus du récit “qui démembré la trame narrative¹³⁵⁸”, “dernier personnage féminin de la galerie des femmes fortes et libérées d’Agnon¹³⁵⁹”, “grande prêtresse de l’amour¹³⁶⁰”,

¹³⁵⁴ A. Golomb Hoffman, *Between Exile and Return*, p 175

¹³⁵⁵ G. Ramirez Roach, *Shira-épilogue*, p 179 rappelle que la vie des Juifs tourne autour de la maison

¹³⁵⁶ K.A. Bertini, *Sa chanson*, p 111

¹³⁵⁷ Ibid. p 111

¹³⁵⁸ A. Golomb Hoffman, *Between Exile and Return*, p 173

¹³⁵⁹ N. Ben Dov, *Et tu n’as pas trouvé de temps pour me rendre visite avant*, p 412

elle prend souvent aux yeux du lecteur une *connotation*¹³⁶¹ de Lilith mais, en empêchant Herbst d'appeler Lisbeth Neu, ne protège-t-elle pas le couple de l'éclatement ? Car Shira qu'il rencontre à la cabine téléphonique fait et défait le jeu, déränge ses plans. Et, à l'exception du lendemain de la première nuit passée avec Herbst où, épanouie par des désirs assouvis et se sentant désirée, elle ne sera plus jamais féminine et élégante. Ne pouvant ni jouir pleinement ni imposer une relation stable et suivie (ce qu'elle souhaite inconsciemment), Shira impose à Herbst ses règles du jeu et se laisse très vite aller dans une spirale *masochique* vis-à-vis d'elle-même et de *sadisme* lorsqu'elle flirte avec lui. Deux pôles d'une même dynamique qui allie maltraitance, domination et humiliation¹³⁶².

Personnage complexe et troublant, Shira d'abord très présente se transforme en absente, dont le désir est généré par le manque et élaboré par métonymies et substitutions¹³⁶³, la non visible, (à l'image du sexe féminin qu'elle représente), l'intruse qui, dès le début du récit fait irruption dans la vie familiale organisée du couple Herbst, (comme Blouma dans *Sipour Pashout*¹³⁶⁴, comme Freidele dans *Agounot*¹³⁶⁵ et ce, dès le soir de noces de Dina et Yehezkiel), poésie et chanson, l'infirmière qui au lieu de soigner rend malade, qui offre des roses rouges à Henrietta et représente l'ennemi, renvoie Herbst à ses premiers instincts, lui qui par son éducation est habitué d'une manière inconsciente par l'image de Lilith; tout comme l'est Agnon. Et Shira, en flirtant, prend sa revanche sur les hommes. Elle succombe "à la tentation perverse de manipuler le manque à être, de mettre l'autre en manque comme pour s'assurer d'exister au cœur de ce manque¹³⁶⁶". Car "Shira, à la fois violeur et violée, victime démantelée qui prodigue des soins aux mères et aux enfants, l'a-sociale qui trouble les familles, l'infirmière source de contagion aux armes redoutables, qui attire sexuellement Herbst, représente tout ce que sa blonde décolorée, maternelle, femme gentiment sollicitante n'est pas..."¹³⁶⁷.

Shira, « l'insubordonnée¹³⁶⁸ » qui défie la société, qui a perdu sa mère très jeune (préhistoire du complexe d'Œdipe), n'ayant pas eu de modèle féminin, n'ayant pas eu le temps de construire sa relation œdipienne avec son père et n'ayant pu évoluer, se trouve

¹³⁶⁰ Ibid. p 431

¹³⁶¹ R. Barthes, *S/Z*, p 12

¹³⁶² P.L. Assoun, *Le masochisme*, Economica-Anthropos, Paris 2007 p 9

¹³⁶³ A. Golomb Hoffman, *Between Exile and Return*, p 175

¹³⁶⁴ *Sipour Pashout*, p 5

¹³⁶⁵ *Agounot*, p 334

¹³⁶⁶ D. Sibony, *Entre-deux* p 102

¹³⁶⁷ R. Alter, *Hebrew and Modernity*, p 165

¹³⁶⁸ N. Ezer, *Flirtation in SY Agnon's Shira*, p 128

figée au stade d'une sexualité originaire masculine¹³⁶⁹. Déçue d'abord par son père, puis par Herbst, qui ne lui assure aucune stabilité ou sécurité, et n'ayant pas surmonté sa "blessure narcissique"¹³⁷⁰, elle méprise l'homme, symbole d'autorité et refuse de se plier aux traditions sociales où la femme existe à travers leur fonction maternelle à l'ombre d'un homme¹³⁷¹.

Ambivalente dans son rapport à Henrietta, qui accouche -fonction de reproduction plusieurs fois accomplie, mère pleinement épanouie-, elle promet de faire de son mieux pour passer une bonne soirée avec Herbst. Jalousie vis-à-vis d'une position enviée, rapport de force un instant en sa faveur, elle se montre sous son meilleur jour, séduisante et élégante. Mais, surprenant quelques instants auparavant, son amant d'un soir tenant la main de sa femme, elle ne peut qu'évaluer, consciemment et inconsciemment, les liens qui unissent les nouveaux parents et se protège tant qu'elle peut d'un glissement vers un sentiment plus profond d'autant plus que Herbst prend son temps pour revenir la voir ; attente qui ravive sa *blessure narcissique* qui pousse son *moi* à refuser, dans un conflit constitutif féminin, la "défaite" sexuelle qu'un rapport physique nécessite. Alors, contrairement à Lilith, Shira malgré son hospitalité, repousse les avances de Herbst pour ne les accepter que dans la version du Chapitre Final initial, s'assurant ainsi de son ultime fidélité. Et, l'infirmière sensée guérir tue, devenant une métonymie de la mère patrie.

Alors, la lèpre, un des motifs récurrents dès le deuxième livre, alibi de divorce, prépare le lecteur au Chapitre Final dans lequel l'universitaire quitte sa famille pour rejoindre Shira dans sa maladie¹³⁷². La façon qu'a Agnon d'introduire le motif de la lèpre relève du grand art¹³⁷³. Métaphore de la maladie qui s'est emparée de Herbst et que l'auteur attribue comme pour se venger à la femme par qui il est atteint. Chair punie. Sa disparition confirme la prémonition du premier rêve de Herbst (mendiant d'amour), lorsqu'elle et le mendiant disparaissent dans la sandale.

En permettant à Herbst de retrouver Shira dans la maison des lépreux, Agnon trouve un compromis. Après la naissance de son fils, lignée assurée, survivance de la communauté, il octroie à son personnage masculin principal l'autorisation de choisir la maladie/l'amour tout en tournant le dos à la société. Là, Shira-chanson représente l'anti-

¹³⁶⁹ J. André, *La sexualité féminine*, p 39

¹³⁷⁰ Ibid. p 30

¹³⁷¹ M.H. Colson, *La sexualité féminine*, p 31, Editions Le Cavalier Bleu, Paris 2007

¹³⁷² G. Schocken, *La lèpre, motif dans Shira et Jusqu'à l'éternité*, p 229

¹³⁷³ Ibid. p 234

social et l'assouvissement du désir personnel contre les refoulements exigés par toute société. Il n'est plus question de protection mais de risques; Herbst (Agnon) est prêt à les prendre dans la mort (de l'auteur). Et, si, retrouver Shira relève à la fois d'un romantisme absurde et du *masochisme*, infliger à Shira la lèpre, est aux yeux de l'auteur, une manière de vaincre la représentation de l'ennemi et souligne l'ambivalence d'Agnon vis-à-vis de la Femme tout autant que de l'Allemagne.

Dans cet environnement masochique où, la maladie, la lèpre, la mâchoire atteinte d'Anita Brick, le corps de Shira mutilé par les arabes, sont autant d'atteintes infligées au corps de femme, misogynie du narrateur proche de la parodie¹³⁷⁴, même la jeune et ravissante Lisbeth Neu ne présente pas de disposition au plaisir ; le concert de Mozart auquel elle retourne est l'un des rares qu'elle s'octroie et ce, après avoir été émoustillée par une ébauche d'intimité avec Herbst lors d'une promenade. Seule, la nouvelle génération s'offre, en militant ou en vivant au *kibboutz*, une lueur d'espoir. Transformation équilibrée pour Zohara qui, après avoir hésité entre plusieurs jeunes hommes, évolue d'une jeune fille douce à une épouse puis une mère ; évolution notoire pour Tamara, adolescente rebelle prête à poser des bombes, politiquement et familialement, et qui, après avoir connu une certaine nonchalance face à l'adversité de la vie et à ses difficultés, devient une jeune femme responsable et attentionnée.

Quant aux trois épilogues différents, ceux-ci présentent un accord social, un désaccord social et un compromis honnête; toutefois, en dérangeant la symétrie initiale de son roman Agnon retourne aux fins ouvertes et non romantiques¹³⁷⁵ (comme celles d'*Agounot* et de *Sipour Pashout*). En retirant le Chapitre final, il calque Herbst sur d'autres personnages masculins passifs : Yezekiel, Hirshel, Hemdat. Chapitre final retiré également pour masquer les sentiments personnels de l'auteur trop lisibles à travers ces quelques lignes. Jouer une dernière fois avec son lecteur.

Mais, très rapidement, celui-ci n'est pas dupe ; la difficulté du texte, ceux que traversent les protagonistes notamment Herbst atteint par la « crise qui éclate en plein jour » représente –par métonymie- la situation politique, le rapport entre les Juifs qui n'arrivent pas à couper les liens sentimentaux et émotionnels avec l'Allemagne, représentation de l'autorité parental qui s'effondre et l'incapacité des hommes à prendre une décision, à réagir. Et, Shira- l'espoir, représente celui que l'auteur en reprenant

¹³⁷⁴ A. Golomb Hoffman, *Between Exile and Return*, p 155

¹³⁷⁵ A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 147

l'écriture du roman vers la fin de sa vie, n'arrive pas à retrouver. Avec le temps passé et les nouvelles données géopolitiques, Agnon, qui a perdu les sentiments qui l'animaient, ne trouve plus la force de sublimer une situation lointaine tout comme Herbst ne peut terminer son livre sur Byzance. Deux rêves de jeunesse perdus.

Quelques comparaisons...

... entre *Shira* et *Dora* de Freud : deux récits qui proposent en titre (proche phonétiquement) le nom de l'héroïne principale ; toutes deux, *Shira* et *Dora* disparaissent, laissant leur « absence comme présence » ; on notera également que les « intrusions interprétatives¹³⁷⁶ » d'Agnon rappellent celles de Freud¹³⁷⁷. Si les deux textes ne sont pas terminés, *Dora* propose une nouvelle manière de lire et *Shira* est un texte qui dépasse le lecteur tout autant que l'auteur¹³⁷⁸.

De même, il nous est possible de noter des similitudes entre *Shira* et deux œuvres de Balzac. *Sarrasine* où, dès le titre, la mutilation du Z¹³⁷⁹ évoque la problématique de la castration, l'ambiguïté du genre et la problématique féminin/masculin que le lecteur retrouve dans *Shira*. La voix « qualité érotique de cette musique¹³⁸⁰ » chantée dans *Sarrasine* évoque la chanson fredonnée par Herbst et le titre, nom de *Shira*. On notera d'une part un parallèle possible entre la « femme coupée en morceaux, ... objet offert aux amours de *Sarrasine*¹³⁸¹ » et la récurrence du rêve de Herbst concernant *Shira* et d'autre part le apport de *Sarrasine* à Freud (à propos de Léonard de Vinci¹³⁸²) et d'Agnon à Freud. Le champagne¹³⁸³ dans *Sarrasine* est remplacé par l'amertume du cognac dans *Shira*. Dans *Sarrasine* tout comme dans *Shira*, Balzac et Agnon réussissent de manière différente à « faire coïncider la *castration*, condition anecdotique, avec la *castration*, structure symbolique¹³⁸⁴ ». Quant au narcissisme présent dans les deux textes, *Sarrasine* en s'amourachant de Zambinella pense « je l'aime, donc c'est une femme¹³⁸⁵ », alors que Herbst s'amourachant de *Shira* projette sur elle son désir et ses fantasmes ; si *Sarrasine* pense « les Femmes sont faibles... » Herbst est convaincu que depuis sa rencontre avec *Shira*, celle-ci ne vit qu'à travers lui. Comme dans *Sarrasine*, les références culturelles étoilent le texte de *Shira*, que ce soit la peinture, la littérature ou la musique. Pourtant,

¹³⁷⁶ A. Golomb Hoffman, *Between Exile and Return*, p 174

¹³⁷⁷ A. Band, lors d'un entretien le 24 septembre 2013 portait à mon attention le personnage du Dr Yacov Rechnitz dans *Shevouat Emounim*, biologiste étudiant les diverses algues autour de Jaffa. En consultant les archives d'Agnon, Band trouve des notes prouvant qu'Agnon étudiait les stations marines biologiques en Méditerranée notamment à Trieste, ainsi que deux titres d'ouvrages consacrés à ce domaine, ceci pour tenter de mieux saisir Freud, lui-même jeune homme, étudiant en biologie à Trieste qui travaillait sur les anguilles.

¹³⁷⁸ A. Golomb Hoffman, *Between Exile and Return*, p 174

¹³⁷⁹ R. Barthes, *S/Z* p 103

¹³⁸⁰ Ibid. p 106

¹³⁸¹ Ibid. p 108

¹³⁸² Ibid. p 117

¹³⁸³ Ibid. p 141

¹³⁸⁴ Ibid. p 156

¹³⁸⁵ Ibid. p 159

contrairement au texte balzacien, Agnon, après avoir « conçu le signifié¹³⁸⁶ » et « de bons signifiants¹³⁸⁷ » se perd dans le récit lui-même, cet « entre-deux » dans lequel il s'est toujours senti à l'aise. Question de décalage entre le moment de l'événement et la reprise du travail ? Question d'âge et de capacités ?

Aussi, tout comme *Le curé du village* de Balzac, écrit et publié par épisodes dans diverses circonstances¹³⁸⁸, *Shira* est publié dans *Louah ha-eretz* sur plusieurs années non consécutives avant de devenir un roman. Et, tous deux demeurent des textes inachevés (ce que Balzac reconnaît lui-même).

¹³⁸⁶ Ibid. p 165

¹³⁸⁷ Ibid. p 165

¹³⁸⁸ H. Weinrich, *Conscience linguistique et lectures littéraires*, p 120

7. Conclusion

Entre *Agounot* et *Shira* une vie entière et plus de soixante ans se sont écoulés; avec puissance (littéraire) et fragilité (émotionnelle) l'auteur nous a promené dans des lieux familiers, parmi des personnages émergents de ses douleurs, de ses désirs et de ses fantasmes ; promenades entre une ville-erreur natale et La ville sainte ; exils, retours, tumultes extérieurs ou personnels, moments charnières d'une vie.

D'*Agounot*, un récit empreint d'éducation religieuse traditionnelle, l'auteur nostalgique, à la fois tendre et réaliste, nous transporte une vingtaine d'années plus tard dans la petite bourgeoisie galicienne y puisant le matériau de *Sipour Pashout* avant de retourner chez les intellectuels séculaires de Jérusalem pour tenter de boucler son œuvre avec *Shira*.

Trois textes qui, malgré le temps qui passe sont centrés sur l'absence ; humaine, certes, mais également métaphore du rapport entre Peuple et Terre d'Israël, Juifs et le Divin. Manque qui paralyse les jeunes protagonistes dans l'histoire courte écrite à l'âge de vingt ans, car le jeune auteur ne possède pas le vécu nécessaire pour donner à ses personnages le ressort de s'en sortir, contrairement à *Sipour Pashout* ou, l'expérience et les connaissances accumulées permettent à Agnon de maîtriser son art, lui offrant les éléments d'une écriture complexe ; manque qui, dans *Shira*, lorsque vieillissant, pris par le quotidien, pousse l'auteur inspiré cette fois par des références littéraires classiques européennes, à diluer l'histoire d'amour et les situations jusqu'à s'y perdre.

Après une première version puérile d'*Agounot*, récit situé entre la Pologne et Eretz Israël, et après avoir découvert le matériel freudien en Allemagne, l'auteur resserre le texte, créant les *névroses* des protagonistes à travers les *non-dits* ; subtile tension entre Agnon et son lecteur pris au jeu qui découvre l'*ego* d'Ahi'ezer trahi par son *geste manqué*, décèle les sentiments *œdipiens* du couple père/fille, l'*ambivalence* de Ben Ouri, l'expression de son *inconscient* et ses *pulsions sexuelles*, sa part humaine sauvée par le processus de *sublimation* et relève la *mélancolie* du jeune couple et la *culpabilité* du rabbin.

Toutefois, l'histoire courte ayant été écrite avant la découverte du travail freudien, les changements apportés attestent de cette connaissance sans permettre à l'auteur de l'utiliser pleinement alors, qu'en écrivant *Sipour Pashout* qui se déroule dans la Galicie natale de l'auteur, celui-ci l'inclut dans la structure même du récit, plaçant d'emblée le rêve dans les premiers paragraphes de l'œuvre non seulement comme une fenêtre sur l'inconscient du personnage mais également comme une *mise en abyme* du récit où, *actes*, *symptômes*, *lapsus*, *névroses*, *masochisme*, *cas limite* et *rêves*¹³⁸⁹ sont autant d'éléments psychanalytiques qui participent à la formation du caractère et au comportement des personnages. Là, le sentiment ambivalent de l'auteur à l'égard des découvertes freudiennes se manifeste essentiellement à travers le personnage du docteur Langsman et son traitement, hérésie sur le plan freudien puisque celui-ci parle au moins autant qu'il n'écoute et qu'il soigne à l'aide de potions archaïques, de mystérieuses incantations hassidiques et d'efforts physiques (jardinage). Sentiment de mystère et d'inconnu éprouvé par l'auteur face à la relation patient/psychanalyste (transfert) de son épouse qui consulte à l'époque Max Eitingon ?

Conte, genre maîtrisé par l'auteur, *Sipour Pashout* soulève la problématique du temps qui passe et de l'évolution, avant et après-les combats (militaires et personnels), avant et après le départ de Blouma, avant et après le mariage, avant et après la crise de folie, avant et après les enfants ; récit dans lequel le traitement « entre-deux » semble efficace ; évocation du nom que l'auteur s'attribue ; association qui mène...

... à *Shira*, œuvre entièrement située dans cet espace. Entre deux âges, cultures, langues, désirs contradictoires, guerres, masculin et féminin, tolérance et racisme ; deux maisons ; Déesse-Mère et Lilith ; réalisme et romantisme; séculaire et religieux, plaisir et déplaisir, connaissance et amour, deux ennemis, arabes et britanniques... Entre vie et mort de l'auteur.

Dans cette œuvre, empruntant à nouveau le matériel psychanalytique, Agnon insère un « rêve-mère » dès le troisième paragraphe et construit ses personnages autour du démon-de-midi vécu par Herbst. Et, si l'auteur, lors d'une première écriture, établit un

¹³⁸⁹ Rêves non détaillés dans *Agounot*, explicites dans *Sipour Pashout* puis explicites et à peine ébauchés dans *Shira*.

parallèle entre le tumulte de l'époque et la tourmente d'un homme, celui-ci, en reprenant le travail à la fin de sa vie, se perd dans les méandres d'un mal-être qui entrave le délicat processus artistique.

Frustrations que l'auteur projette sur les personnages et les situations qu'il crée, Herbst et ceux qui l'entourent, même si les fondements du mariage ne sont pas remis en cause. Force d'un couple soudé par les souvenirs, une vie pleine d'obstacles surmontés et de bonheurs partagés. Jeux *sadomasochiques* au sein d'une génération déracinée qui connaît les guerres, les craintes, la précarité et les incertitudes quotidiennes. Et, contrairement à *Sipour Pashout*, où le protagoniste masculin trouve par lui-même la force de sortir de la crise, dans *Shira*, Agnon dans une première version, encore en pleine force de l'âge, prend le risque d'envoyer Herbst vers la maladie (d'amour) puis, sentant sa fin proche, l'auteur préfère s'en éloigner en revenant alors vers une fin neutre et suspendue.

Resserrer, maîtriser puis diluer...

... Telle est l'évolution de l'auteur qui entraîne des modifications tant sur le plan du contenu (références religieuses, le choix de mots et l'utilisation de l'araméen) que dans la construction des personnages, de leur caractère et des motifs présentés. A commencer par les noms propres qui, chargés de sens, sont imprégnés de culture judaïque dans *Agounot*, d'ironie, de dérision dans *Sipour Pashout* et signent l'assimilation dans *Shira*. Dina, Blouma et Shira sont des rebelles qui, au fil des histoires prennent petit à petit leur vie en main même si elles choisissent de se marginaliser et Mina se transforme en Henrietta¹³⁹⁰.

De Yehezkiel, non structuré à Hirshel l'anti-héros puis à Manfred Herbst l'anti-pionnier, les personnages masculins, tout en restant passifs et hésitants, prennent au fil des années quelques décisions (pour la plupart inconscientes) : Hirshel de s'éloigner pour guérir et Manfred Herbst de ne pas briser son couple, du moins dans l'une des versions. Toutefois, contrairement à Hirshel qui évite le service militaire, Manfred Herbst s'en va-t'en guerre. D'une patrie à l'autre, d'un personnage réel à un autre fictif, ne pouvant prendre les armes en Palestine, Agnon les fait prendre à Herbst en Allemagne durant la Première Guerre Mondiale. Regrets de l'auteur ?...

¹³⁹⁰ A. Hirsfeld, *Je ne te montrerai pas Shira*, p 138

... Qui entraînent les hésitations concernant le chapitre final initial de Shira puis le retour vers une fin suspendue qui rejoint celle des deux autres œuvres.

Modifications également en ce qui concerne les lieux et motifs. Dans *Agounot*, la maison et le jardin représentent l'erreur et le sacrilège ; là, par manque de maturité, Dina (et l'auteur) ne peut envisager l'importance d'une famille ; domicile situé au-dessus de la boutique dans *Sipour Pashout* qui représente le noyau familial, social et commercial duquel est exclue une histoire d'amour ; puis, lorsque Mina murit et fonde une famille, elle construit son nid pour l'y loger. Dans *Shira*, Henrietta, vraie maîtresse de maison, fait de sa demeure l'ancrage d'une famille qui, même dispersée, s'y retrouve, par opposition à Shira qui, en transition, change de lieu puis disparaît laissant le caractère masculin principal meurtri. Absence, présence obsédante et imbroglio amoureux ; objets de désir extérieurs au couple « social » ; Ben Ouri et Freidele dans *Agounot*, Blouma puis Sophia dans *Sipour Pashout*, Shira et Lisbeth Neu dans *Shira*.

Et, si la maison d'études est chargée de livres dans *Agounot* (sans pouvoir toutefois offrir un quelconque réconfort), leur symbole diffère dans *Sipour Pashout* où ils sont pour Hirshel et Blouma qui en lisent de nombreux, une fenêtre ouverte sur le monde ; puis, tout au long de *Shira*, le livre occupe une place prépondérante, d'une part à cause de l'incapacité de Herbst à terminer le sien (évocation d'Agnon/*Shira*) et de l'autre, comme référence culturelle et universitaire, de plaisir et de recherche.

Recherche de plaisir... pourquoi l'auteur revient-il sur *Shira* vers la fin de sa vie ? Question de sens ? Clarification personnelle ? Du mythe, revenir vers une certaine réalité ? Impossibilité de clore par manque de temps, de désir ? Ambivalence ? Mais à ces questions, nul ne pourra répondre....

Et quelques soient les dénis d'Agnon, l'œuvre dévoile pour qui veut le découvrir, le rapport ambivalent qu'il entretient avec le matériau psychanalytique. Textes « tatoués » de références à l'inconscient et de ses manifestations ; jeu de piste à la recherche de signes qui maintiennent le plaisir du lecteur qui note également que, tout au long des trois œuvres et, lorsque les tensions alourdissent sa vie, Agnon tire (inconsciemment ?) des

réminiscences d'une enfance protégée (*Sipour Pashout*) ou d'une période riche en découvertes (ses années en Allemagne pour *Shira*) et d'une éducation religieuse poussée, une matière précieuse qui, en fin de vie, ne peut plus offrir de salut.

8. Glossaire

8.1 Termes psychanalytiques

Accomplissement d'un désir

« Formation psychologique dans laquelle le désir est imaginativement présenté comme réalisé. Les productions de l'inconscient (rêve, symptôme et par excellence le fantasme) sont des accomplissements de désir où le désir s'exprime sous une forme plus ou moins réalisée¹³⁹¹ ».

Acte symptôme, acte manqué, acte symbolique, intention inconsciente, acte symptomatique

Etymologiquement, le symptôme est une « coïncidence de signes », il fait se rejoindre en un même point la souffrance et la satisfaction¹³⁹² ».

« *Acte manqué*, expression de l'inconscient qui se produit lorsque le moi baisse sa vigilance à cause d'un incident ou d'une émotion¹³⁹³ »

« Acte manqué où le résultat explicitement visé n'est pas atteint mais se trouve remplacé par un autre¹³⁹⁴ ».

Activité onirique

« ... l'activité onirique reste l'axe du progrès thérapeutique, reste l'axe de la pensée de l'unité dans la mesure où l'on trouve ses deux formes extrêmes : Présence des rêves/Absence des rêves¹³⁹⁵ ».

« C'est aux deux sens que le rêve est une pellicule. Le rêve constitue un pare-excitation qui enveloppe le psychisme du dormeur et le protège de l'activité latente des restes diurnes (les désirs insatisfaits de la veille, fusionnés à des désirs insatisfaits de l'enfance) et de l'excitation de ce que Jean Guillaumin (1979) a appelé « les restes nocturnes » (sensations lumineuses, sonores, thermiques, tactiles, cœnesthésiques, besoins organiques, etc., actifs pendant le sommeil). Ce pare-excitation est une membrane ... fragile, prompte à se rompre et à se dissiper (d'où le réveil angoissé), une membrane éphémère (elle ne dure que ce que dure le rêve, encore qu'on puisse supposer que la présence de cette membrane rassure suffisamment le dormeur pour que, l'ayant inconsciemment introjectée, il se replie en elle, régresse à l'état de narcissisme primaire où béatitude, réduction à zéro des tensions et mort sont confondues, et s'enfonce dans un profond sommeil sans rêve¹³⁹⁶ » .

¹³⁹¹ J. Laplanche, J.B Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 4

¹³⁹² J. André, *Les 100 mots de la psychanalyse*, p 119 pp 244-245

¹³⁹³ A. Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, p 15

¹³⁹⁴ J. Laplanche, J.B Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 5

¹³⁹⁵ *Ibid.* p 10

¹³⁹⁶ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, p 237

Ambivalence,

« Présence simultanée dans la relation à un même objet, de tendances, d'attitudes et de sentiments opposés, par excellence l'amour et la haine¹³⁹⁷ »

Ça

« *Je est un autre* »(Rimbaud)... Il n'est rien qui compte dans une vie d'homme, dans le plaisir ou la souffrance, rien d'intense, dans la passion ou la détestation, qui ne prenne sa source en un lieu de Psychè échappant aux clartés de la conscience... L'inconscient ignore le temps autant que la contradiction (l'amour et la haine s'adressent au même), comme il se moque de la réalité... De l'inconscient au Ça, il n'y a que le nom qui change, l'accent aussi, plus sombre, et l'image plus chaotique. Ça... et l'altérité de l'inconscient se fait plus anonyme, par-delà les désirs refoulés qui cherchent une issue et tentent de s'accomplir, qui veulent vivre, on pressent une puissance contraire, destructrice du désir lui-même, fasciné par le néant, une pulsion de mort¹³⁹⁸ »

Cas limite borderline

« Les cas-limites semblent occuper une position carrefour, sorte de plaque tournante qui permet de ce point de vue de mieux comprendre et la névrose, et la psychose, ainsi que la perversion et la dépression, l'indétermination structurale qui les caractérise constituant une matrice plus souple pouvant mieux appréhender leurs relations avec les formations cliniques plus structurées¹³⁹⁹ ».

« Synonyme d'un contexte, condition... tout en connaissant une permanence, est soumis à des variations, à des transformations¹⁴⁰⁰ ».

« Nous parlons d' « états limites », de « cas limites », d'organisation « *borderline* »... ces appellations diverses... désignent un certain type de patients difficiles à soigner, présentant des défenses particulières ne relevant pas exclusivement de la névrose, de la psychose franche ni de la perversion¹⁴⁰¹ ».

Cas limite -traitement

Selon A. Green : « La conduite de la cure bénéficiant de l'expérience accumulée pourrait, grâce à cette étude, sortir des impasses dont la littérature analytique témoigne. La recherche de voies nouvelles conduit trop souvent, soit à exclure ces cas de l'expérience analytique, leur réservant l'application d'une psychothérapie de plus en plus éloignée de la « cure type », soit à conduire à des variations techniques qui invitent, à mots plus ou moins couverts, à renoncer au nerf de l'analyse du transfert : l'interprétation. Ceci pour lui substituer des attitudes contre transférentielles qui souvent signifient un abandon de l'acte d'analyser. C'est toute la question du cadre qui a fait irruption avec les cas-limites depuis trente ans¹⁴⁰² »

¹³⁹⁷ J. Laplanche, J.B Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 19

¹³⁹⁸ J. André, *Les 100 mots de la psychanalyse*, p 18

¹³⁹⁹ Ibid. p 38

¹⁴⁰⁰ V. Estellon, *Les états limites*, pp 8-9-10

¹⁴⁰¹ Ibid. p 3

¹⁴⁰² A. Green, *La folie privée*, p 39

Clivage du Moi

« Terme employé par Freud pour désigner un phénomène bien particulier qu'il voit à l'œuvre surtout dans le fétichisme et les psychoses : la coexistence au sein du moi, de deux attitudes psychiques à l'endroit de la réalité extérieure en tant que celle-ci vient contrarier une exigence pulsionnelle : l'une tient compte de la réalité, l'autre dénie la réalité en cause et met à sa place une production du désir. Ces deux attitudes persistent côte à côte sans s'influencer réciproquement¹⁴⁰³ »

Complexe de castration

« Complexe centré sur le fantasme de castration, celui-ci venant apporter une réponse à l'énigme que pose à l'enfant la différence anatomique des sexes (présence ou absence de pénis) : cette différence est attribuée à un retranchement du pénis chez la fille.

La structure et les effets du complexe de castration sont différents chez le garçon et chez la fille. Le garçon redoute la castration comme réalisation d'une menace paternelle en réponse à ses activités sexuelle ; il en résulte pour lui une intense angoisse de castration. Chez la fille, l'absence du pénis est ressentie comme un préjudice subi qu'elle cherche à nier, compenser ou réparer.

Le complexe de castration est en étroite relation avec le complexe d'Œdipe et plus spécialement avec la fonction interdictrice et normative de celui-ci¹⁴⁰⁴ ».

Complexe d'Œdipe

« Ensemble organisé de désirs amoureux et hostiles que l'enfant éprouve à l'égard de ses parents. Sous sa forme dite positive, le complexe se présente comme dans l'histoire d'Œdipe Roi : désir de la mort de ce rival qu'est le personnage du même sexe et désir sexuel pour le personnage du sexe opposé. Sous sa forme négative, il se présente à l'inverse ; amour pour le parent du même sexe et haine jalouse du parent du sexe opposé. En fait ces deux formes se retrouvent à des degrés divers dans la forme dite complète du complexe d'Œdipe¹⁴⁰⁵ ».

« Classiquement pour Freud, les fantasmes œdipiens n'apparaissent qu'à la phase génitale. L'Œdipe commence entre trois et cinq ans, s'atténue à la période de latence, est réactivé à l'adolescence, puis en principe liquidé à l'âge adulte¹⁴⁰⁶ »

« A partir du moment où on a été mis au monde et élevé par un père et une mère, les conflits œdipiens sont inévitables.... L'enfant ne se contente pas de rêver d'épouser celui de ses parents qui n'est pas de son sexe ; son imagination ne se lasse pas de broder sur ce thème¹⁴⁰⁷. »

« L'identification avec le père est moins chargée d'angoisse que l'identification avec la mère ; de plus, la culpabilité à l'égard de la mère oblige à la surcompensation dans une nouvelle relation d'amour nouée avec elle. Le complexe de castration qui rend l'attitude masculine difficile, et la haine de la mère qui prend son origine dans les positions antérieures, agissent tous deux contre cette nouvelle relation. La haine de la mère et la rivalité avec elle conduisent cependant de nouveau à abandonner l'identification au père et

¹⁴⁰³ J. Laplanche, J.B Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 67

¹⁴⁰⁴ Ibid. pp 7475

¹⁴⁰⁵ Ibid. p 79

¹⁴⁰⁶ M. Klein, *Le Complexe d'Œdipe*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2006, p 19

¹⁴⁰⁷ B. Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, p 62

à se tourner vers lui comme vers l'objet qu'on désire aimer et dont on désire être aimé¹⁴⁰⁸. »

Condensation

« Un des modes essentiels du fonctionnement des processus inconscients : une représentation unique représente à elle seule plusieurs chaînes associatives à l'intersection desquelles elle se trouve. Du point de vue économique, elle est alors investie des énergies qui, attachées à ces différentes chaînes, s'additionnent à elle.

On voit la condensation à l'œuvre dans le symptôme et, d'une façon générale, dans les diverses formations de l'inconscient. C'est dans le rêve qu'elle a été le mieux mise en évidence¹⁴⁰⁹. »

Contre-transfert

« Ensemble de réaction inconscientes de l'analyste à la personne de l'analysé et plus particulièrement au transfert de celui-ci¹⁴¹⁰ »

Dénégation

« Procédé par lequel le sujet, tout en formulant un de ses désirs, pensées, sentiments jusqu'ici refoulés, continue à s'en défendre en niant qu'il lui appartienne¹⁴¹¹ »

Déni

« Terme employé par Freud dans un sens spécifique : mode de défense consistant en un refus par le sujet de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante, essentiellement celle de l'absence de pénis chez la femme. Ce mécanisme est particulièrement invoqué par Freud pour rendre compte du fétichisme et des psychoses¹⁴¹² »

Déplacement

« Fait que l'accent, l'intérêt, l'intensité d'une représentation est susceptible de se détacher d'elle pour passer à d'autres représentations originellement peu intenses, reliées à la première par une chaîne associative.

Un tel phénomène particulièrement repérable dans l'analyse du rêve se retrouve dans la formation des symptômes psychonévrotiques et, d'une façon générale dans toute formation de l'inconscient.

La théorie psychanalytique du déplacement fait appel à l'hypothèse économique d'une énergie d'investissement susceptible de se détacher des représentations et de glisser le long de voies associatives.

¹⁴⁰⁸ M. Klein, *Le Complexe d'Œdipe*, p 43

¹⁴⁰⁹ J. Laplanche, J.B Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 89

¹⁴¹⁰ *Ibid.* p 103

¹⁴¹¹ *Ibid.* p 112

¹⁴¹² *Ibid.* p 115

Le libre déplacement de cette énergie est un des caractères majeurs du processus primaire tel qu'il régit le fonctionnement du système inconscient¹⁴¹³ »

Désir

« Dans la conception dynamique freudienne, un des pôles du conflit défensif : le désir inconscient tend à s'accomplir en rétablissant, selon les lois du processus primaire, les signes liés aux premières expériences de satisfaction. La psychanalyse a montré, sur le modèle du rêve, comment le désir se retrouve dans les symptômes sous la forme de compromis¹⁴¹⁴ »

Etat hypnoïde

« Terme introduit par J. Breuer : état de conscience analogue à celle que crée l'hypnose ; cet état serait tel que les contenus de conscience qui y apparaissent n'entrent que peu ou pas en liaison associative avec le restant de la vie mentale, il aurait pour effet la formation de groupes d'associations séparés.

Breuer voit dans l'état hypnoïde qui introduit un clivage au sein de la vie psychique le phénomène constitutif de l'hystérie¹⁴¹⁵ ».

« Dans la technique hypnotique utilisée à l'époque pré analytique, le rôle du Moi reste totalement négligé. Le médecin se propose de prendre connaissance des contenus de l'inconscient seul et le moi n'est considéré que comme un gêneur. On savait déjà alors que l'hypnose permettait de supprimer ou tout au moins de maîtriser le moi du patient... » « Le but à atteindre est de découvrir cet inconscient, le moi constitue un obstacle que l'hypnose doit momentanément supprimer¹⁴¹⁶ »

Fantasme

« Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient.

Le fantasme se présente sous des modalités diverses : fantasmes conscients ou rêves diurnes, fantasmes inconscients tels que l'analyse les découvre comme structures sous-jacentes à un contenu manifeste, fantasmes originaires¹⁴¹⁷ ».

Fixation

« Fait que la libido s'attache fortement à des personnes ou à des imagos, reproduit tel mode de satisfaction, reste organisée selon la structure caractéristique d'un de ses stades évolutifs. La fixation peut être manifeste et actuelle ou se constituer une virtualité prévalente qui ouvre au sujet la voie d'une régression¹⁴¹⁸ »

¹⁴¹³ Ibid. p 117

¹⁴¹⁴ Ibid. p 120

¹⁴¹⁵ Ibid. p 146

¹⁴¹⁶ A. Freud, *Le Moi et les mécanismes de défense*, p 10

¹⁴¹⁷ J. Laplanche, J.B Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*. p 152

¹⁴¹⁸ Ibid. p 160

Frustration

« Condition du sujet qui se voit refuser ou se refuse la satisfaction d'une demande pulsionnelle¹⁴¹⁹ »

Identification

« Processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications¹⁴²⁰ »

Inconscient

« a) L'adjectif inconscient est parfois employé pour connoter l'ensemble des contenus non présents dans le champ actuel de la conscience ceci dans un sens « descriptif » et non « topique », à savoir sans qu'une discrimination soit faite entre les contenus des systèmes préconscient et inconscient.

b) Au sens « topique », inconscient désigne un des systèmes définis par Freud dans le cadre de sa première théorie de l'appareil psychique : il est constitué de contenus refoulés qui se sont vu refuser l'accès au système pré-conscient-conscient par l'action du refoulement¹⁴²¹ ».

Instinct

« a) Classiquement, schème de comportement hérité, propre à une espèce animale, variant peu d'un individu à l'autre, se déroulant selon une séquence temporelle peu susceptible de bouleversements et paraissant répondre à une finalité.

b) Terme utilisé par certains auteurs psychanalytiques français comme traduction ou équivalent du terme freudien *Trieb* pour lequel, dans une terminologie cohérente, il convient de recourir au terme français de pulsion¹⁴²² »

Libido

« Energie postulée par Freud comme substrat des transformations de la pulsion sexuelle quant à l'objet (déplacement des investissements) quant au but (sublimation par exemple), quant à la source de l'excitation sexuelle (diversité des zones érogènes)¹⁴²³ »

Masculinité/Féminité

« Opposition reprise par la psychanalyse dont celle-ci a montré qu'elle était beaucoup plus complexe qu'on ne l'admet généralement : la façon dont le sujet humain se situe par rapport à son sexe biologique est le terme aléatoire d'un processus conflictuel¹⁴²⁴ ».

Masochisme

« Perversion sexuelle dans laquelle la satisfaction est liée à la souffrance ou à l'humiliation subie par le sujet¹⁴²⁵ ».

¹⁴¹⁹ Ibid. p 172

¹⁴²⁰ Ibid. p 187

¹⁴²¹ Ibid. p 197

¹⁴²² Ibid. p 203

¹⁴²³ Ibid. p 224

¹⁴²⁴ Ibid. p 230

Mélancolie

« Le concept de mélancolie vient métaphoriquement définir une maladie du moi consistant en une altération structurale liée aux remaniements des identifications dont il est normalement constitué. Grâce à la régression mélancolique qui installe l'objet dans le moi, la perte de la relation d'objet sera compensée par l'identification narcissique¹⁴²⁶ ».

« L'endeuillé sait qu'il a perdu, le mélancolique l'ignore. La mélancolie est contre le travail de deuil, contre toute résolution de la perte, contre toute distinction entre les vivants et les morts. L'objet (d'amour) est perdu, au point que se perd l'objet en tant que tel, pour ne laisser que « perdu ». Au tableau de la dépression, la mélancolie ajoute « un dégoût universel sans espérance qui tient beaucoup de la haine » (Vauvenargues). Et d'abord le dégoût de soi-même. Le mélancolique ne comprend pas que l'on puisse s'intéresser à un être aussi abject, il pousse l'auto-reproche jusqu'au délire de petitesse.... « Dans le deuil, le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie c'est le moi lui-même » (Freud)... La haine de soi masque la haine d'un(e) autre qui fait ressembler la mélancolie à une paranoïa intérieure. La paranoïa est dangereuse pour les autres, jusqu'au meurtre. Le mélancolique est dangereux pour lui-même, jusqu'au suicide¹⁴²⁷ ».

Moi.

« Instance que Freud, dans sa seconde théorie de l'appareil psychique, distingue du *ça* et du *surmoi*.

Du point de vue *topique*, le moi est dans une relation de dépendance tant à l'endroit des revendications du *ça* que des impératifs du *surmoi* et des exigences de la réalité. Bien qu'il se pose en médiateur, chargé des intérêts de la totalité de la personne, son autonomie n'est que relative.

Du point de vue *dynamique*, le moi représente éminemment dans le conflit névrotique le pôle défensif de la personnalité ; il met en jeu une série de mécanismes de défense, ceux-ci étant motivés par la perception d'un affect déplaisant (signal d'alarme).

Du point de vue *économique*, le moi apparaît comme un facteur de liaison des processus psychiques ; mais dans les opérations défensives, les tentatives de liaison de l'énergie pulsionnelle sont contaminées par les caractères qui spécifient le processus primaire : elles prennent une allure compulsive, répétitive, déréelle¹⁴²⁸ ».

Narcissique

« Par référence au mythe de Narcisse, amour porté à l'image de soi même¹⁴²⁹ »

Narcissisme

« L'homme ne veut pas se passer de la perfection narcissique de son enfance et... cherche à la regagner sous la nouvelle forme de l'idéal du moi. Ce qu'il projette devant lui comme

¹⁴²⁵ Ibid. p 231

¹⁴²⁶ J.C. Rolland, *Guérir du mal d'aimer*, p 79

¹⁴²⁷ J. André, *Les 100 mots de la psychanalyse*, p 71

¹⁴²⁸ Laplanche, Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 241

¹⁴²⁹ Ibid. p 261

son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance, où il était lui-même son propre idéal¹⁴³⁰ ».

Ne pas savoir (sentiment de)

« Le sentiment précoce de *ne pas savoir* a de nombreuses ramifications. Il s'unit au sentiment d'incapacité, d'impuissance, qui découle bientôt de la situation œdipienne. L'enfant éprouve cette frustration avec d'autant plus d'acuité qu'il *ne sait rien* de défini sur les processus sexuels. Chez les deux sexes, ce sentiment d'ignorance accentue le complexe de castration.¹⁴³¹ »

Névroses

« Affection psychogène où les symptômes sont l'expression symbolique d'un conflit psychique trouvant ses racines dans l'histoire infantile du sujet et constituant des compromis entre le désir et la défense.

L'extension du terme de névrose a varié ; de nos jours on tend à le réserver, lorsqu'il est employé seul, aux formes cliniques qui peuvent être rattachées à la névrose obsessionnelle, à l'hystérie, et à la névrose phobique. La nosographie différencie ainsi névroses, psychoses, perversions, affections psychosomatiques, tandis que le statut nosographique de ce qu'on nomme « névroses actuelles », « névroses traumatiques », « névroses de caractère » reste discuté¹⁴³² ».

« ***Objet transitionnel*** » ou « ***soft toy***¹⁴³³ »,

« Moi non-moi », « *The first not-me possession*¹⁴³⁴ »

« Terme introduit par D.W. Winnicott pour désigner un objet matériel qui a une valeur élective pour le nourrisson et le jeune enfant, notamment au moment de l'endormissement (par exemple, un coin de couverture, une serviette qu'il suçote)¹⁴³⁵ ».

Objet d'amour

« Son admiration est ébranlée, il est vrai par la frustration œdipienne, mais à moins qu'elle ne se convertisse en haine, elle constitue un des aspects fondamentaux de la relation des femmes aux hommes. Plus tard, lorsqu'une pleine satisfaction des tendances amoureuses est obtenue, une gratitude d'autant plus grande que la frustration fut longue, s'ajoute à l'admiration. Cette gratitude s'exprime dans la plus grande aptitude qu'ont les femmes à se donner, d'une manière complète et durable, à un objet d'amour unique, et en particulier au « premier amour¹⁴³⁶ ».

¹⁴³⁰ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi*, p X dans la préface d'Alain Rouzy

¹⁴³¹ M. Klein, *Le complexe d'Œdipe*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2006, p 33

¹⁴³² Laplanche, Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse* pp 267-268

¹⁴³³ D. Winnicott, *Les objets transitionnels*, Payot, Paris 2010, p 28 (jouet moelleux)

¹⁴³⁴ Ibid. pp 13-14, 25 Première possession non-moi

¹⁴³⁵ Laplanche, Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 295

¹⁴³⁶ M. Klein, *Le complexe d'Œdipe*, p 44-45

Paranoïa

« Psychose chronique caractérisée par un délire plus ou moins bien systématisé, la prédominance de l'interprétation, l'absence d'affaiblissement intellectuel, et qui n'évolue généralement pas vers la détérioration.

Freud range dans la paranoïa non seulement le délire de persécution mais l'érotomanie, le délire de jalousie et le délire des grandeurs¹⁴³⁷ ».

Position dépressive

« A mon avis, partout où il existe un état de dépression, que ce soit dans les cas normaux, névrotiques, maniaco-dépressifs, ou dans les cas mixtes, on trouve cet alliage spécifique d'angoisses, de sentiments de détresse et de défenses diverses, alliage que je viens de décrire et que j'ai appelé position dépressive¹⁴³⁸ »

Préœdipien

« Qualifie la période du développement psychosexuel antérieure à l'instauration du complexe d'Œdipe ; dans cette période prédomine pour les deux sexes l'attachement à la mère¹⁴³⁹ ».

Psychoses

« 1° En clinique psychiatrique, le concept de psychose est pris le plus souvent dans une extension extrêmement large de sorte qu'il recouvre toute une gamme de maladies mentales, qu'elles soient manifestement organo-génétiques (paralysie générale par exemple) ou que leur étiologie dernière reste problématique (schizophrénie par exemple).

2° En psychanalyse, on ne s'est pas donné d'emblée pour tâche d'édifier une classification qui porterait sur la totalité des maladies mentales dont le psychiatre a à connaître ; l'intérêt s'est porté d'abord sur les affections le plus directement accessibles à l'investigation analytique et, à l'intérieur de ce champ plus restreint que celui de la psychiatrie, les distinctions majeures sont celles qui s'établissent entre les perversions, les névroses et les psychoses.

Dans ce dernier groupe, la psychanalyse a cherché à définir différentes structures : paranoïa (où elle inclut d'une façon assez générale les affections délirantes) et schizophrénie d'une part ; d'autre part mélancolie et manie. Fondamentalement, c'est dans une perturbation primaire de la relation libidinale à la réalité que la théorie psychanalytique voit le dénominateur commun des psychoses, la plupart des symptômes manifestes (construction délirante notamment) étant des tentatives secondaires de restauration du lien objectal¹⁴⁴⁰ ».

Refoulement

« A) Au sens propre : opération par laquelle le sujet cherche à repousser ou à maintenir dans l'inconscient des représentations (pensées, images, souvenirs) liées à une pulsion. Le

¹⁴³⁷ Laplanche, Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 299

¹⁴³⁸ M. Klein, *Deuil et dépression*, p 43

¹⁴³⁹ Laplanche, Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 323

¹⁴⁴⁰ Ibid. p 356

refoulement se produit dans les cas où la satisfaction d'une pulsion susceptible de procurer par elle-même du plaisir risquerait de provoquer du déplaisir à l'égard d'autres exigences. Le refoulement est particulièrement manifeste dans l'hystérie mais joue aussi un rôle majeur dans les autres affections mentales ainsi qu'en psychologie normale. Il peut être considéré comme un processus psychique universel en tant qu'il serait à l'origine de la condition de l'inconscient comme domaine séparé du reste du psychisme.

B) En un sens plus vague : le terme de refoulement est parfois pris par Freud dans une acception qui le rapproche de celui de « défense » d'une part en tant que l'opération du refoulement prise au sens A se retrouve au moins comme un temps dans de nombreux processus défensifs complexes (la partie est alors prise pour le tout), d'autre part en tant que le modèle théorique du refoulement est utilisé par Freud comme prototype d'autres opérations défensives¹⁴⁴¹ ».

« Le refoulement tient à l'écart de la conscience un désir inadmissible, une représentation inacceptable. Mais sa tâche est infinie, jamais acquise. Le refoulé ne cesse de faire retour : empêché de passer par la porte, il entre par la fenêtre : sous la forme d'un symptôme, d'un acte manqué, d'un rêve...¹⁴⁴² »

Régression

« ... La régression nous ramène moins vers des temps révolus qu'en des lieux auxquels nous sommes restés inconsciemment *fixés*... Paradoxalement la régression « temporelle » ignore le temps, elle signe plutôt la *présence* de formes psychiques primitives...¹⁴⁴³ »

Restes diurnes

« Dans la théorie psychanalytique du rêve, éléments de l'état vigile du jour précédent qu'on retrouve dans le récit du rêve et les associations libres du rêveur ; ils sont en connexion plus ou moins lointaine avec le désir inconscient qui s'accomplit dans le rêve. On peut trouver tous les intermédiaires entre deux cas extrêmes : celui où la présence de tel reste diurne paraît motivée, du moins en première analyse, par une préoccupation ou un désir de la veille ; et le cas où ce sont des éléments diurnes d'apparence insignifiante qui sont choisis en fonction de leur liaison associative avec le désir du rêve¹⁴⁴⁴ »

Rêve

« Les deux mécanismes fondamentaux du rêve sont l'équivalent de deux genres de figures du langage : la condensation et le déplacement, qui sont d'autres termes pour la métaphore et la métonymie¹⁴⁴⁵ ».

¹⁴⁴¹ Ibid. p 392

¹⁴⁴² J. André, *Les 100 mots de la psychanalyse*, PUF, Paris 2009, p 100

¹⁴⁴³ J. André, *Les 100 mots de la psychanalyse*, pp 102-103

¹⁴⁴⁴ Laplanche, Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 423

¹⁴⁴⁵ M.A. Skura, *The Literary Use of the Psychoanalytic Process*, p 148 citant Lacan

Rêve diurne (rêverie)

« Freud donne ce nom à un scénario imaginé à l'état de veille, soulignant ainsi l'analogie d'une telle rêverie avec le rêve. Les rêves diurnes constituent, comme le rêve nocturne, des accomplissements de désirs ; leurs mécanismes de formation sont identiques, avec prédominance de l'élaboration secondaire¹⁴⁴⁶ ».

Sadisme

« Perversion sexuelle dans laquelle la satisfaction est liée à la souffrance ou l'humiliation infligée à autrui.

La psychanalyse étend la notion de sadisme au-delà de la perversion décrite par les sexologues, en reconnaissant de nombreuses manifestations plus larvées, infantiles notamment, et en faisant une des composantes fondamentales de la vie pulsionnelle¹⁴⁴⁷ ».

Sado-masochisme

« Expression qui ne souligne pas seulement ce qu'il peut y avoir de symétrique et de complémentaire dans les deux perversions sadique et masochiste, mais qui désigne son couple d'opposés fondamental aussi bien dans l'évolution que dans les manifestations de la vie pulsionnelle.

Dans cette perspective, le terme sado-masochisme, employé en sexologie pour désigner des formes combinées de ces deux perversions, a été repris en psychanalyse, notamment en France par Daniel Lagache pour souligner l'interrelation de ces deux positions aussi bien dans le conflit intersubjectif (domination-soumission) que dans la structuration de la personne (auto-punition)¹⁴⁴⁸ ».

Sentiment de culpabilité

« Terme employé en psychanalyse avec une acception très large.

Il peut désigner un état affectif consécutif à un acte que le sujet tient pour répréhensible, la raison invoquée pouvant d'ailleurs être plus ou moins adéquate (remords du criminel ou auto-reproches d'apparence absurde), ou encore un sentiment diffus d'indignité personnelle sans relation avec un acte précis dont le sujet s'accuserait.

Par ailleurs, il est postulé par l'analyse comme système de motivations inconsciente rendant compte de comportements d'échec, de conduites délinquante, de souffrance que s'inflige le sujet, etc.

En ce dernier sens, le mot sentiment ne doit être employé qu'avec réserve dans la mesure où le sujet peut ne pas se sentir coupable au niveau de l'expérience consciente¹⁴⁴⁹ ».

« Mes constatations me poussent à aller plus loin. Elles montrent que le sentiment de culpabilité lié à une fixation prégénitale provient déjà directement du conflit œdipien. Cela semble expliquer d'une manière satisfaisante la genèse de ce sentiment ; nous savons en effet que le sentiment de culpabilité est le résultat d'une introjection (déjà accomplie, ou

¹⁴⁴⁶ Laplanche, Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 426

¹⁴⁴⁷ Ibid. p 428

¹⁴⁴⁸ Ibid. pp 428-429

¹⁴⁴⁹ Ibid. p 440

bien, ajouterai-je en passe de l'être) des objets d'amour œdipiens : autrement dit, le sentiment de culpabilité est un produit de la formation du surmoi¹⁴⁵⁰ »

Stade

« Stade du développement psychosexuel caractérisé par l'organisation des pulsions partielles sous le primat des zones génitales, il comporte deux temps, séparés par la période de latence : la phase phallique (ou organisation génitale de l'enfant) et l'organisation génitale proprement dite qui s'institue à la puberté.

Certains auteurs réservent le terme d'organisation génitale à ce deuxième temps, incluant la phrase phallique dans les organisations pré-génitales¹⁴⁵¹ ».

Stade libidinal

« Etape du développement de l'enfant caractérisée par une organisation, plus ou moins marquée, de la libido sous le primat d'une zone érogène et par la prédominance d'un mode de relation d'objet. On a donné en psychanalyse une plus grande extension à la notion de stade, en cherchant à définir les stades de l'évolution du moi...

Progressivement, entre 1913 et 1923 cette thèse se trouve amendée par l'introduction de la notion de stades pré-génitaux précédant l'instauration du stade génital : stade oral, anal, phallique¹⁴⁵² ».

Stade oral

Premier stade de l'évolution libidinale : le plaisir sexuel est alors lié de façon prédominante à l'excitation de la cavité buccale et des lèvres qui accompagne l'alimentation. L'activité de nutrition fournit les significations électives par lesquelles s'exprime et s'organise la relation d'objet, par exemple la relation d'amour à la mère sera marquée par les significations : manger, être mangé.

Abraham a proposé de subdiviser ce stade en fonction de deux activités différentes : succion (stade oral précoce) et morsure (stade sadique oral)¹⁴⁵³ ».

« ... la bouche est un sexe, plus d'un plaisir préliminaire est là pour le rappeler... la vie psychique commence par la bouche, le premier geste du moi est une incorporation, rien ne distingue au début manger et aimer, cracher et haïr. Quand les choses suivent leur cours, Psyché s'émancipe (partiellement) de ce premier modèle somatique...¹⁴⁵⁴ »

Stade phallique

« Stade d'organisation infantile de la libido venant après les stades oral et anal et caractérisé par une unifications des pulsions partielles sous le primat des organes génitaux ; mais ce qui sera plus le cas dans l'organisation génitale pubertaire, l'enfant, garçon ou fille, l'enfant ne connaît à ce stade qu'un seul organe génital, l'organe mâle, et l'opposition des sexes est équivalente à l'opposition phallique-châtré. Le stade phallique correspond au

¹⁴⁵⁰ M. Klein, *Le complexe d'Œdipe*, p 31

¹⁴⁵¹ Laplanche, Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 453

¹⁴⁵² Ibid. pp 454-455

¹⁴⁵³ Ibid. p 457

¹⁴⁵⁴ J. André, *Les 100 mots de la psychanalyse*, p 84

moment culminant et au déclin du complexe d'Œdipe ; le complexe de castration y est prévalent¹⁴⁵⁵ ».

Stimulis sensoriels externes :

« Quand nous voulons nous endormir... Nous verrouillons les portes sensorielles les plus importantes: les yeux, et cherchons à tenir à distance des autres sens tout stimulus ou toute modification des stimuli déjà agissant sur eux. Nous nous endormons alors, bien que ce que nous nous proposons ne réussisse jamais complètement. Nous ne pouvons ni tenir totalement les stimuli à distance des organes sensoriels, ni abolir complètement l'excitabilité de nos organes sensoriels. Et le fait qu'à chaque instant nous puissions être réveillés par des stimuli plus forts peut bien nous démontrer "que même dans le sommeil le psychisme est resté en liaison permanente avec le monde extracorporel". Les stimuli sensoriels que nous recevons pendant le sommeil peuvent très bien devenir des sources de rêve¹⁴⁵⁶ ».

« Tout stimulus interne ou externe (par exemple toute frustration réelle) porte en lui le danger le plus grave : ce ne sont pas seulement les mauvais objets qui sont ainsi menacés par le ça, mais aussi les bons, car tout accès de haine ou d'angoisse peut abolir pour un temps, la différence établie entre eux et aboutir ainsi à une « perte de l'objet aimé¹⁴⁵⁷ ».

Sublimation

« Processus postulé par Freud pour rendre compte d'activités humaines apparemment sans rapport avec la sexualité, mais qui trouveraient leur ressort dans la force de la pulsion sexuelle. Freud a décrit comme activités de sublimation principalement l'activité artistique et l'investigation intellectuelle.

La pulsion est dite sublimée dans la mesure où elle est dérivée vers un nouveau but non sexuel et où elle vise des objets socialement valorisés¹⁴⁵⁸ ».

« L'observation de la vie quotidienne des hommes nous montre que la plupart d'entre eux parviennent à reporter une bonne partie de leur énergie sexuelle sur la vie professionnelle. La pulsion sexuelle est tout à fait propre à fournir ces apports, puisqu'elle est dotée de la faculté de sublimation, c'est-à-dire qu'elle est en mesure d'échanger son but immédiat contre d'autres buts...¹⁴⁵⁹ »

Surmoi

« Une des instances de la personnalité telle que Freud l'a décrite dans le cadre de sa seconde théorie de l'appareil psychique : son rôle est assimilable à celui d'un juge ou d'un censeur à l'égard du moi. Freud voit dans la conscience morale, l'auto-observation, la formation d'idéaux, des fonctions du surmoi.

Classiquement le surmoi est défini comme l'héritier du complexe d'Œdipe ; il se constitue par intériorisation des exigences et des interdits parentaux.

¹⁴⁵⁵ Laplanche, Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, pp 458-459

¹⁴⁵⁶ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, p 57

¹⁴⁵⁷ M. Klein, *Deuil et Dépression*, p 22

¹⁴⁵⁸ Laplanche, Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 465

¹⁴⁵⁹ S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, p 62

Certains psychanalystes font remonter plus tôt la formation du surmoi, en voyant cette instance à l'œuvre dès les stades préœdipiens (Mélanie Klein) ou du moins en cherchant des comportements et des mécanismes psychologiques très précoces qui constitueraient des précurseurs du surmoi (Glover, Spitz par exemple)¹⁴⁶⁰ ».

Transfert

« Le transfert désigne le processus de déplacement, au cours de l'analyse, d'affects, venus de la « préhistoire » affective du sujet, sur la personne de l'analyste¹⁴⁶¹ »

¹⁴⁶⁰ Laplanche, Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p 471

¹⁴⁶¹ P.L. Assoun, *Le vocabulaire de Freud*, p 67

8.2 Termes juifs

Aggadah, pluriel aggadot

Légende, récits accompagnant les textes de la Mishna et du Talmud.

‘Aliah

De la racine ‘-l-h monter en hébreu, se dit du mouvement d’émigration juive (vagues successives depuis la fin du 19^{ème} siècle) vers la Palestine puis Israël.

Beyt ha-midrash

La maison d’étude et de prière.¹⁴⁶²

Birkat ha-mazon

Les actions de grâce après le repas¹⁴⁶³.

Cacherout

Désigne les lois sur l’alimentation et sa consommation¹⁴⁶⁴.

Devekut

L’adhésion ou l’union avec Dieu et le monde divin¹⁴⁶⁵.

Dikdukei Torah, Dikdukei Soferim

Les Interprétations détaillées de la Torah, détails des prescriptions des scribes¹⁴⁶⁶.

Erusin

Fiançailles.

Guemara

Enseignements des rabbins *Amoraïm* après la clôture de la *Mishna* (ca 200) contenu dans le Talmud de Jérusalem (ca 400) et le Talmud de Babylone (ca 500)¹⁴⁶⁷.

Guematria

La technique numérolologique visant à dévoiler, à partir de la correspondance en hébreu entre les lettres et les chiffres, la signification profonde et l’interprétation de mots ou de notions¹⁴⁶⁸.

¹⁴⁶² J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme*, p 615

¹⁴⁶³ Ibid. p 615

¹⁴⁶⁴ Ibid. p 615

¹⁴⁶⁵ Ibid. p 615

¹⁴⁶⁶ Selon Charles Touati

¹⁴⁶⁷ Selon Jules Danan courriel du 30 janvier 2014

¹⁴⁶⁸ Ibid. p 616

Halakha

La loi et la jurisprudence rabbinique¹⁴⁶⁹.

Hanoukka est une fête juive d'institution rabbinique, commémorant la réinauguration de l'autel des offrandes dans le second Temple de Jérusalem, lors de son retour au culte judaïque, trois ans après son interdiction par Antiochus IV des Séleucides. Elle marque une importante victoire militaire des Maccabées et symbolise la résistance spirituelle du judaïsme à l'assimilation grecque. Selon la tradition rabbinique, au cours de cette consécration se produit le miracle de la fiole d'huile, permettant aux prêtres du Temple de faire brûler pendant huit jours une quantité d'huile à peine suffisante pour une journée. Elle est célébrée aux mois de novembre ou décembre et dure huit jours¹⁴⁷⁰.

Haskalah, maskil-maskilim

Trois noms dérivés de la racine *s-kh-l* intelligence

Haskalah périodes des lumières

Maskil: « Le juif partisan des Lumières¹⁴⁷¹ » pluriel *maskilim* « Personnes inspirés par une forme sécularisée de messianisme politique, luttent pour une meilleure intégration et pénétration dans la société globale¹⁴⁷² ».

Hassid-hassidim

Le juif pieux, le disciple d'un tsaddik et le membre d'une cour hassidique¹⁴⁷³.

Hassidisme

Mouvement religieux fondé en Europe de l'Est au 18^{ème} siècle par Baal Shem Tov.

Kabbale

L'enseignement ésotérique et la tradition mystique juifs¹⁴⁷⁴.

Kadish

Bénédictio des morts.

Menora

Chandelier.

Mezouzah

Le petit rouleau de parchemin contenant des passages de la Bible fixé au montant de la porte d'une maison juive¹⁴⁷⁵.

¹⁴⁶⁹ Ibid. p 616

¹⁴⁷⁰ Wikipédia

¹⁴⁷¹ J. Baumgarten, *La naissance du hassidisme*, p 617

¹⁴⁷² Ibid. p 36

¹⁴⁷³ Ibid. p 616

¹⁴⁷⁴ Ibid. p 616

¹⁴⁷⁵ Ibid. p 618

Midrash, pl *Midrashim*

Commentaire(s) juif(s) de la Bible

Minian

Le quorum de dix hommes adultes nécessaires à la prière¹⁴⁷⁶.

Mitnaged

Les opposants au hassidisme autour du Gaon de Vilna¹⁴⁷⁷.

Mitzvah, pl *Mitzvot*

Précepte(s), devoir(s) religieux, bonne(s) action(s).

Pesah

La Pâque juive

Shekhina

La présence divine¹⁴⁷⁸.

Shtraimel

Chapeau ou toque de fourrure¹⁴⁷⁹

Sidour

Le livre des prières journalières et du shabbat¹⁴⁸⁰.

Šokhet

L'abatteur rituel¹⁴⁸¹.

Soukkot

Fête des cabanes, en souvenir de l'errance des Hébreux dans le désert¹⁴⁸².

Tefilin

Les phylactères¹⁴⁸³.

Tenaim

Conditions contractuelles de mariage.

¹⁴⁷⁶ Ibid. p 618

¹⁴⁷⁷ Ibid. p 618

¹⁴⁷⁸ Ibid. p 618

¹⁴⁷⁹ Ibid. p 550

¹⁴⁸⁰ Ibid. p 618

¹⁴⁸¹ Ibid. p 618

¹⁴⁸² Ibid. p 619

¹⁴⁸³ Ibid. p 619

Tikkoun -tikounim gedolim

Dans la cabale de Luria, la réparation ou la restauration qu'elle soit individuelle (réparation des fautes) ou collective (réparation du monde)¹⁴⁸⁴.

Toseftot

Commentaires bibliques et talmudiques des successeurs de Rashi¹⁴⁸⁵.

Tsaddik

Le juif particulièrement pieux, le juste et le maître et le chef d'une cour ou d'une dynastie hassidique. Equivalent du rebbe ou admor¹⁴⁸⁶.

Yeshiva

L'académie talmudique¹⁴⁸⁷.

Yishouv

On nomme ainsi les Juifs installés en Palestine avant la création de l'Etat.

Zivvug

S'assembler, s'unir, s'accoupler

Zohar (livre de la Splendeur)

Un des ouvrages majeurs de la Kabbale rédigé au 13^{ème} siècle.

¹⁴⁸⁴ Ibid. p 619

¹⁴⁸⁵ A. Woog, courriel du 25 septembre, 2013

¹⁴⁸⁶ J. Baumgarten, *La naissance du Hassidisme* p 619

¹⁴⁸⁷ Ibid. p 619

9- Bibliographie

Corpus

- Agnon, S.Y., 1998, "עגונות" « *Agounot* », *Elou va Elou*, Schocken, Jérusalem-Tel Aviv
- Agnon, S.Y., 1908, "עגונות" « *Agounot* », *Ha'omer*, Jérusalem
- Agnon, S.Y., 1921, "עגונות" סיפורי אהבה, « *Agounot* », *Sipourey ahava*, Schocken, Berlin
- Agnon, S.Y., 1931, "עגונות", כל סיפוריו של ש"י עגנון, « *Agounot* », *Kol sipourav shel S.Y. Agnon*, Schocken, Tel Aviv
- Agnon, S.Y., 1935, סיפור פשוט *Sipour Pashout*, Schocken, Berlin
- Agnon, S.Y., 1993, סיפור פשוט *Sipour Pashout*, Schocken, Jérusalem-Tel Aviv
- Agnon, S.Y., 1980, *Une histoire toute simple*, Editions Schocken, Jérusalem-Tel Aviv
traduit de l'hébreu vers le français par M.R. Leblanc
- Agnon, S.Y., 1971, שירה *Shira*, Schocken, Jérusalem-Tel Aviv
- Agnon, S.Y., 1989, *Shira*, Syracuse University Press, traduit de l'hébreu vers l'anglais par Zeva Shapiro
- Agnon, S.Y., 1948-1949, "שירה", לוח הארץ לשנת תש"ט, extraits de « *Shira* » dans *Louah ha-eretz*, Schocken, pp 209-239
- Agnon, S.Y., 1949-1950, "שירה", לוח הארץ לשנת תש"י, extraits de « *Shira* » dans *Louah ha-eretz*, Schocken pp 158-184
- Agnon, S.Y., 1952-1953, "שירה", לוח הארץ לשנת תשי"ג, extraits de « *Shira* » dans *Louah ha-eretz*, Schocken pp 146-191
- Agnon, S.Y., 1953-1954, "שירה", לוח הארץ לשנת תשי"ד ע, extraits de « *Shira* » dans *Louah ha-eretz*, Schocken pp 161-212
- Agnon, S.Y., 1954-1955, "שירה", לוח הארץ לשנת תשט"ו, extraits de « *Shira* » dans *Louah ha-eretz*, Schocken pp 171-193

Diverses œuvres de S.Y. Agnon,

- Agnon, S.Y., 1998, תמול שלשום Schocken, Tel Aviv
- Agnon, S.Y., 2000, *Only Yesterday*, Princeton University Press, traduit de l'hébreu vers l'anglais par Barbara Harshav
- Agnon, S.Y., 2003, *A la fleur de l'âge*, בדמי ימיה, Gallimard, Paris, traduit de l'hébreu vers le français par Laurent Schuman
- Agnon, S.Y., 1994, "התזמורת" סמוך ונראה, « *L'orchestre* », dans *Samoukh vanireh*, Schocken, Jérusalem-Tel Aviv
- Agnon, S.Y., 1998, "גבעת החול" על כפות המנעול, « *La dune de sable* », dans *'al capot haman'oul*, Schocken, Tel Aviv
- Agnon, S.Y., 1998, "הרופא וגרושתו" על כפות המנעול, « *Le médecin et son épouse divorcée* », dans *'al capot haman'oul*, Schocken, Tel Aviv
- Agnon, S.Y., 1994, "האדונית והרוכל", סמוך ונראה, « *La dame et le colporteur* », dans *Samoukh vanireh*, Schocken, Jérusalem-Tel Aviv
- Agnon, S.Y., 1998, "פנים אחרות", על כפות המנעול, « *D'autres visages* », dans *'al capot haman'oul*, Schocken, Tel Aviv

Agnon, S.Y., 2000, אסתרליין יקירת, *Ma chère Estherlein*, Schocken, Jérusalem-Tel Aviv

Sources Secondaires

Dictionnaires

Petit Larousse des Symboles, Larousse, Paris, 2006

Le Robert & Collins, Collection Le Robert/Seuil, Glasgow, Paris, 2000

Dictionary of the Targumim, Talmud Bavli, Talmud Yerushalmi and Midrashic literature, Marcus Jastrow, USA, 2004

Dictionnaire Even Shoushan, המלון החדש בע"מ, Israël, 2006

Concordantsia, Le Nouveau Dictionnaire, Israël 2000 החדש, קונקורדנציה,

Lisan al 'Arab, Ibn Manzur, Dar Sader Publishers, Beirut 1997

Dictionnaire Hébreu-Français, Larousse, Israël, 2006

Sources religieuses

La Bible, traduction intégrale hébreu-français, Editions Sinai, Tel Aviv 1994

The Babylonian Talmud on CD, Hendrickson Publishers, 2007

The Essential Zohar, Rav P.S. Berg, Bell Tower, 2002

Code of Jewish Law, קיצור שולחן ארוך, A compilation of Jewish laws and customs by Solomon Ganzfried, translated by Hyman E. Goldin, Hebrew Publishing Company, New York, NY 1961

Critique Littéraire

Adorno, Theodor, 1984, *Notes sur la littérature*, Flammarion, Paris

Andrès, Philippe, 1998, *La nouvelle*, Ellipses, Paris

Aquien, Michèle, 1997, *L'autre versant du langage*, Ed. José Corti, Paris

Arrivé, Michel, 1986, *Linguistique et Psychanalyse*, Méridiens Klincksieck, Paris

Arrivé, Michel, 2008, *Le linguiste et l'inconscient*, PUF, Paris

Assoun, Paul-Laurent, 1996, *Littérature et psychanalyse*, Ellipses, Paris

Auerbach, Eric, 1968, *Mimésis, La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, traduit de l'allemand par Cornélius Heim

Babou, Igor, 2006, *Comparer, catégoriser, faire sens*, Petra Editions, Paris

Bachelard, Gaston, 2009, *Le nouvel esprit scientifique*, PUF, Paris

Bachelard, Gaston, 2010, *La poétique de l'espace*, PUF, Paris

Barthes, Roland, 1973, *Le plaisir du texte*, Editions du Seuil, Paris

Barthes, Roland, 1984, *Le bruissement de la langue*, Essais critiques IV, Le Seuil, Paris

Barthes, Roland, 2005, *L'empire des signes*, Editions du Seuil, Essais, Paris

Barthes, Roland, 1970, *S/Z*, Le Seuil, Paris

Barthes, Roland, 1963, *Sur Racine*, Le Seuil, Paris

Bayard, Pierre, 2004, *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse*, Les Editions de Minuit, Paris

Bellemin-Noël, Jean, 2002, *Psychanalyse et littérature*, PUF, Paris

Bloom, Harold, 1997, *The anxiety of influence*, Oxford University Press, Oxford- New York

Brooks, Peter, 1992, *Reading for the Plot*, Harvard University Press, Cambridge Massachusetts

Chartier, Pierre, 2007, *Introduction aux grandes théories du roman*, Armand Colin, Paris

Compagnon, Antoine, 1998, *Le démon de la théorie*, Editions du Seuil, Essais, Paris

Courtès, Joseph, 1991, *Analyse sémiotique du discours*, Hachette

Deleuze, Gilles, 1993, *Critique et Clinique*, les Editions de Minuit, Paris

Deleuze, Gilles, 2010, *Empirisme et subjectivité*, PUF, Paris

Derrida, Jacques, 1967, *L'écriture et la différence*, Le Seuil, Paris

Di Mascio, Patrick, 1996, *L'auteur à L'œuvre, Incidences de la psychanalyse*, Signes, Fontenay-Saint Cloud

Eco, Umberto, 1979, *Lector in fabula*, Grasset, Paris

Eco, Umberto, 1990, *Les limites de l'interprétation*, Grasset, Paris

Eco, Umberto, 1996, *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, Grasset, Paris

Felman, Shoshana, 1989, *Literature and Psychoanalysis, The Question of Reading : Otherwise*, The John Hopkins University Press, Baltimore and London

Fontaine, Daniel, *La poétique*, Nathan lettres, Paris

Fontaine, Daniel, *Les mots de représentations*, Nathan Paris

Genette, Gérard, 1972, *Figures III*, Le Seuil, Paris

Genette, Gérard, 1983, *Nouveau discours du récit*, Le Seuil, Paris

Genette, Gérard, 1992, *Esthétique et poétique*, Le Seuil, Paris

Genette, Gérard, 2004, *Métalepse*, Editions du Seuil, Paris

Genette G, Jauss H.R., Schaeffer J.M., Scholes R., Stempel W.D., Viëtor K., 1986 *Théorie des genres*, Le Seuil, Paris

Girard, René, 1961, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Hachette, Paris

Green, André, 2011, *Du signe au discours*, Ithaque, Paris

Green, André, 1992, *La déliaison*, Les Belles Lettres, Paris

Hamon, Philippe, 1993, *Du descriptif*, Hachette, Paris

Hamon, Philippe, 1996, *L'ironie littéraire*, Hachette, Paris

Harpman, Jacqueline, 2011, *Ecriture et psychanalyse*, Mardaga, Paris

Jakobson, Roman, 1976, *Six leçons sur le son et le sens*, Les Editions de Minuit, Paris

Jean, Raymond, 1965, *La littérature et le roman, de Diderot au « nouveau roman »*, Albin Michel, Paris

Kristeva, Julia, 1994, *Le temps sensible*, Gallimard, Paris

Kristeva, Julia, 1969, *Recherches pour une sémanalyse*, Editions du Seuil, Paris

Kurtzweil, Edith and Phillips, William (edited by), 1983, *Literature and Psychoanalysis*, Columbia University Press, New York

Larroux, Guy, *Le réalisme*, Nathan, Paris

Merleau-Ponty, Maurice, 1996, *Le primat de la perception*, Verdier, Paris

Propp, Vladimir, 1970, *Morphologie du conte*, Le Seuil, Paris

Reuter, Yves, 2005, *L'analyse du récit*, Armand Colin, Paris

Ricœur, Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Le Seuil, Paris
 Rousset, Jean, 2006, *Forme et signification*, Editions José Corti, Paris
 Somoyault, Tiphaine, 2008, *L'intertextualité*, Mémoire de la littérature, Armand Colin, Paris
 Skura, M.A, 1981, *The Literary Use of the Psychoanalytic Process*, Yale University Press, New Haven and London
 Starobinski, Jean, 2001, *La relation critique*, Gallimard, Paris
 Todorov, Tzvetan, 1978, *Poétique de la Prose suivi de Nouvelles recherches sur le récit*, Le Seuil Essai, Paris
 Todorov, Tzvetan, 1968, *Qu'est-ce que le structuralisme, 2. Poétique*, Editions du Seuil, Essais, Paris
 Weinrich, Harold, 1989, *Conscience linguistique et lectures littéraires*, Ed, Maison de la science de l'homme, Paris
 Wright, Elizabeth, 1998, *Psychoanalytic Criticism*, Routledge, New York

Psychanalyse

Andréas-Salomé, Lou, 1970, *Correspondance avec Sigmund Freud*, Gallimard, Paris
 André, Jacques, 2009, *Les 100 mots de la psychanalyse*, PUF, Paris
 Anzieu, Didier, 1995, *Le Moi-peau*, Dunod, Paris
 Assoun, Paul-Laurent, 2002, *Le vocabulaire de Freud*, Paris, Ellipses
 Assoun, Paul-Laurent, 2007, *Masculin et Féminin*, Editions Economica, Paris
 Assoun, Paul-Laurent, 2007, *Le Masochisme*, Editions Economica, Paris
 Assoun, Paul-Laurent, 2007, *Les Phobies*, Editions Economica, Paris
 Assoun, Paul-Laurent, 2008, *Le démon de midi*, Editions de l'Olivier, Paris
 Benhaïm, Michèle, 2011, *L'ambivalence de la mère*, Eres, Toulouse
 Bettelheim, Bruno, 1976, *Psychanalyse des contes de fée*, Robert Laffont, Paris
 Bettelheim, Bruno, 1971, *Les blessures symboliques*, Gallimard, Paris
 Bettelheim, Bruno, 1995, *Freud et l'âme humaine, L'amour ne suffit pas, Pour être des parents acceptables, Dialogue avec les mères, Psychanalyse des contes de fées*, Editions Robert Laffont, Paris
 Braconnier, Alain, 2007, *Mère et fils*, Odile Jacob, Paris
 Braconnier, Alain, 2008, *Les Filles et les Pères*, Odile Jacob, Paris
 Deluz Ariane, Gibello Bernard, Hebrard Jean, Mannoni Octave, *La crise d'adolescence*, Denoël, Paris
 De Mijolla-Mellor, 2007, *La Paranoïa*, Puf, Paris
 Dolto, Françoise, 1998, *Le féminin*, Gallimard, Paris
 Dolto, Françoise, 1990, *Lorsque l'enfant paraît*, Editions du Seuil
 Dolto, Françoise, 1996, *Sexualité féminine*, Gallimard, Folio essais, Paris
 Diaktine, Freud, Breuer, Franck, Muslin, Rouart, A. Freud, Van der Leeuw, Grunberger, Reich, Widlöcher, Jacobson, 1979, *Refoulement, défenses et interdits*, Tchou, Paris
 Estellon, Vincent, 2010, *Les états limites*, PUF, Paris
 Fédida, Pierre, 1978, *L'absence*, Gallimard, Folio essais, Paris

Fédida, Pierre, 2001, *Les bienfaits de la dépression, Eloge de la psychothérapie*, Editions Odile, Jacob, Paris

Ferenczi, Sandor, 2008, *Les fantasmes provoqués et leurs dangers*, Payot, Paris

Freud, Anna, 1964, *Le moi et les mécanismes de défense*, PUF, Paris

Freud, Sigmund, 2010, *L'interprétation du rêve*, Le Seuil, Paris

Freud, Sigmund, 1962, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, Paris

Freud, Sigmund, 2004, *Au-delà du principe du plaisir*, 1920, Paris, Payot poche, Paris

Freud, Sigmund, 2010, *Le moi et le ça*, Payot, Paris

Freud, Sigmund, 2010, *L'avenir d'une illusion*, PUF, Paris

Freud, Sigmund, 1986, *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Gallimard, Paris

Freud, Sigmund, 1986, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard, Paris

Freud, Sigmund, 1997, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, Gallimard, Paris

Freud, Sigmund, 1988, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Gallimard, Paris

Freud, Sigmund, 1995, *La première théorie des névroses*, PUF, Paris

Freud, Sigmund, 1988, *Sur le rêve*, Gallimard, Folio Essais, Paris

Freud, Sigmund, 2004, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, 1909, Payot, Paris

Freud, Sigmund, 2004, *Introduction à la psychanalyse*, 1917, Payot, Paris

Freud, Sigmund, 1971, *Le malaise dans la civilisation*, PUF, Paris

Freud, Sigmund, 2010, *Le malaise dans la culture*, Flammarion, Paris

Freud, Sigmund, 2004, *Totem et tabou*, 1913, Payot, Paris

Freud, Sigmund, 2011, *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Editions Point, Paris

Freud, Sigmund, 2010, *Psychologie de la vie amoureuse*, Payot, Paris

Freud, Sigmund, 2010, *Psychologie des masses et l'analyse du moi*, PUF, Paris

Freud, Sigmund, 1985, *L'inquiétante étrangeté*, Gallimard, Folio, Paris

Freud, Sigmund, Eitingon Max, 2009, *Correspondance*, Hachette, Paris

Freud S. and J. Brauer, 2004, *Studies in Hysteria*, Translated by Nicola Luckhurst, Penguin Books

Fromm, Erich, *L'art d'aimer*, 2009, Desclée de Brouwer, Paris

Fromm, Erich, 2010, *La peur de la liberté*, Parangon, Lyon

Gérard, Alain, 2010, *Dépression, la maladie du siècle*, Albin Michel, Paris

Gil, S.Y., consulté en juin 2005, "הסיפור החסידי והטיפול הפסיכותרפויטי", *Le récit hassidique et le traitement psychothérapeutique*, Internet sur le site *Psychologie Hébraïque Renouvelée*

Granger, Bernard, 2006, *La dépression*, Le Cavalier Bleu, Paris

Green, André, 1990, *Le complexe de castration*, PUF, Paris

Green, André, 1997, *Les chaînes d'Eros*, Odile Jacob, Paris

Green, André, 1990, *La folie privée*, Gallimard, Paris

Groddeck, Georg, 1977, *Ca et moi*, Gallimard, Paris

Groddeck, Georg, 1973, *Le livre du ça*, Gallimard, Paris

Groddeck, Georg, 1969, *La maladie l'art et le symbole*, Gallimard, Paris

Julien, Philippe, 2008, *La psychanalyse et le religieux*, Editions du Cerf, Paris

Jung, C.E, 1993, *Psychologie de l'inconscient*, le livre de poche, Georg Editeur SA, Paris

- Jung, C.E. 1998, *Sur l'interprétation des rêves*, Albin Michel, Paris
- Klein, Melanie, *L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation*, 1937 in: M. KLEIN et J.Riviere; *L'amour et la Haine, Etude psychanalytique*, Payot, Paris
- Klein, Melanie, 1968, *L'importance de la formation du symbole dans la formation du moi, Essais de psychanalyse*, Payot, Paris
- Klein, Melanie, 2004, *Deuil et Dépression*, Payot, Paris
- Klein, Melanie, 1966, *Notes sur quelques mécanismes schizoïdes*, dans. *Développements de la psychanalyse*. P.U.F., Paris, pp. 274-300.
- Klein, Melanie, 1995, *Sur la santé mentale, 1960, Le Transfert et autres Ecrits*. P.U.F.,Paris
- Klein, Melanie, 2006, *Le complexe d'Œdipe*, Payot, Paris
- Klein, Melanie, 1968, *Envie et Gratitude et autres Essais*, Gallimard, Paris
- Klein, M, Riviere J, 2001, *L'amour et la haine*, Petite bibliothèque Payot, Paris
- Kristeva, Julia, 1988, *Etrangers à nous-mêmes*, Gallimard, Paris
- Kristeva, Julia, 1980, *Pouvoirs de l'horreur*, Le Seuil, Essais, Paris
- Kristeva, Julia, 1983, *Histoires d'amour*, Denoël, Paris
- Kristeva, Julia, 1997, *La révolte intime*, Fayard, Paris
- Kristeva, Julia, 1987, *Le soleil noir*, Gallimard, Paris
- Lacan, Jacques, 1985, *Feminine sexuality*, edited by Juliet Mitchell and Jacqueline Rose, W.W. Norton and Company, New York-London
- Lacan, Jacques, 1975, *Le séminaire, livre 1, Les écrits techniques de Freud*, Le Seuil, Paris
- Lacan, Jacques, 1978, *Le séminaire, livre 2, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, le Seuil, Paris
- Lacan, Jacques, 1994, *Le séminaire, livre 4, la relation d'objet*, Le Seuil, Paris
- Lacan, Jacques, 1998, *Le séminaire, livre 5, les formations de l'inconscient*, Le Seuil, Paris
- Lacan, Jacques, 2004, *Le séminaire livre 10, L'angoisse*, Le Seuil, Paris
- Lacan, Jacques, 1999, *Ecrits I et II*, Le Seuil, Paris
- Lacan, Jacques, 1976, *Encore*, Le Seuil, Paris
- Lacan, Jacques, 1973, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Seuil, Paris
- Lacan, Jacques, 2005, *Des nom-du-père*, Le Seuil, Paris
- Lacan, Jacques, 2011, *Je parle aux murs*, Le Seuil, Paris
- Laplanche, Jean, 1961, *Hölderlin et la question du père*, PUF, Paris
- Laplanche J, Pontalis J.B., 2002, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris
- Lauru, Didier, 2006, *Père-Fille, une histoire de regard*, Albin Michel, Paris
- Le Cercle Freudien, 2007, *La langue comment ça va ? Langue et psychanalyse*, Editions Elema, Paris
- Leclaire, Serge, 1968, *Psychanalyser*, Le Seuil, Paris
- Mannoni, Maud, 1970, *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, Le Seuil, Paris
- Mannoni, Maud, 1967, *L'enfant, sa « maladie » et les autres*, Le Seuil, Paris
- McDougal, Joyce, 1982, *Théâtres du Je*, Gallimard, Paris
- Onfray, Michel, 2010, *Le crépuscule d'une idole*, Grasset, Paris

Pankow, Gisela, 2004, *Structure familiale et psychose*, Flammarion, Paris

Pitchal, Guy, 1986, 1987, 1988, *La Tour Madame*, conversations mises en forme par J. Belin, non publiés

Revue Française de Psychanalyse, octobre 2010, *Scène Primitive*, Paris

Rolland, Jean-Claude, 1998, *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, Paris

Roudinesco, Elisabeth, *Histoire de la psychanalyse en France*, Paris, le Seuil

Safouan, Moustapha, 2010, *La parole ou la mort, essai sur la division du sujet*, Seuil, Paris

Schaffer, Jacqueline, 1997, *Le refus du féminin*, PUF, Paris

Soulier, Oliver, *La digestion, les clefs du poids, les formes, les dépendances*, 2011, Editions Sens et Symboles, Belgique

Sami-Ali, C. Roseau, F. Abdallah, L. Schmitt, JM Gauthier, S. Cady, J. Haroun, S. Bertolus, L. Tarantini, E. Mendoza, M. Bensoussan, A. Danan, M. Chahbazian, F. Huck, JP Malaussena, Y. Herault, C. Josse, C. Delanoy, 2011, *Entre l'âme et le corps : douleur et maladie*, EDK, Sèvres

Sandler, 1978, *Le ça, le moi et le surmoi, La personnalité et ses instances*, Tchou, Paris

Sibony, Daniel, 2001, *Psychanalyse et judaïsme*, Flammarion, Paris

Sibony, Daniel, 2008, *La haine du désir*, Christian Bourgois Editeur, Paris

Sibony, Daniel, 2003, *Avec Shakespeare*, Editions du Seuil, Paris

Sibony, Daniel, 1986, *Le Féminin et la séduction*, Editions Grasset et Fasquelle, Paris

Sibony, Daniel, 1991, *L'entre deux*, Le Seuil, Paris

Tisseron, Serge, 2011, *Les secrets de famille*, PUF, Paris

Tomasella, Saverio, 2012, *Les amours impossibles*, Eyrolles, Paris

Walter J.J., 1977, *Psychanalyse des rites*, Denoël, Paris

Widlöcher, Daniel, 1983, *Les logiques de la dépression*, Fayard, Paris

Winnicott, Donald W, 2010, *Les objets transitionnels*, Payot, Paris

Winnicott, Donald W, 2002, *L'enfant et sa famille*, Payot, Paris

Zazzo, René, 2009, *Les jumeaux, le couple et la personne*, PUF, Paris

Hassidisme

Band Arnold, 1978, *Nahman of Bratslav*, Paulist Press, New York, Mahwah

Baumgarten Jean, 1993, *La naissance du hassidisme*, traduit de l'allemand par Hans Hildenbrand, Editions du Rocher, Paris

Buber Martin, 1958, *Hasidism and Modern Man*, translated by Maurice Friedman, Horizon Press, New York

Buber Martin, 1978, *Les récits hassidiques 1 et 2*, Editions du Rocher, Paris

Buber Martin, 1960, *The Origin and Meaning of Hasidism*, translated by Maurice Friedman, Humanities Press International Inc., Atlantic Highlands, New Jersey

Dymchitz Valery, 2004, *Contes populaires juifs d'Europe orientale*, José Corti, Paris, traduit du russe par Sophie Benech

Idel Moshe, 1995, *Hasidism, Between Ecstasy and Magic*, State University of New York Press

- Jacobson Yoram, 1989, *La pensée hassidique*, traduit de l'hébreu par Catherine Chalier, Editions Cerf, Paris
- Langer Jiri, 1997, *Les neuf portes du Ciel*, traduit du tchèque par Jacqueline et Cécile Rastoin et Lena Korba-Novotna, Albin Michel, Paris
- Sholem Gershom, 1991, *Major Trends in Jewish Mysticism*, Schocken Books, NY 1946
Essential Papers on Hasidism, Origins to Present, edited by Gershon David Hundert, New York University Press, New York and London
- Sholem Gershom, 1996, *Devekut or Communion with God, The Encyclopedia of Hasidism*, edited by Tzvi M. Rabinowicz, published by Jason Aronson Inc, Northvale, New Jersey

Ouvrages sur Agnon

- Afek, Edna, 1979, "דקל, מערכות מלים, עיונים בסגנונו של ש"י עגנון", *Les systèmes de mots, études du style de SY Agnon*, dans Dekel, Tel Aviv
- Alter, Robert, *Hebrew and Modernity*, Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis, 1994
- Alter, Robert, *Modern Hebrew Literature*, Behrman House Publishers, New Jersey, 1975
- Alter, Robert, 1986, *Kafka's Father, Agnon's Mother, Bellow's Cousin*, in Commentary, Published by the American Jewish Committee, New York, NY, Volume 81,2 p 46-52
- Alter, Robert, 1971, *Agnon's Last Word*, in Commentary, Published by American Jewish Committee, pp 74-81
- Ankori, Zvi, 2007, בדקל במדבר, *Comme un palmier dans le désert*, Editions Carmel, Israel
- Avrabach, M, octobre 1977, "שירה לעגנון", הדואר, *Des problèmes de pudeur et la survivance de la famille dans Shira d'Agnon*, dans Ha-doar, New York pp 243-244
- Avrabach, M, octobre 1977, "ערכים חברתיים-מוסריים ב"שירה" לעגנון", הדואר, *Les valeurs sociales et morales dans Shira d'Agnon*, dans Ha-doar, NY pp 378-380
- Avrabach, M, octobre 1977, "יסודות לאומיים וציוניים ב"שירה" לעגנון", הדואר, *Les fondements nationaux et sionistes dans Shira d'Agnon*, dans Ha-doar, NY, pp 390-392 NY
- Band, Arnold, 1968, *Nostalgia and Nightmare, A Study in the Fiction of S.Y. Agnon*, Los Angeles, UCLA
- Band, Abraham, 1989, «עגנון מגלה פני פרויד», מאזנים, *Agnon découvre le visage de Freud*, dans Moaznaym, pp 17-21
- Band, Abraham, 1989, "שבחי ד"ר לנגזם", הדואר, *Les éloges du Dr Langsam*, dans Hadoar, University of California Los Angeles pp 19-21
- Band, Abraham, "מחמדת לד"ר רבניץ", *De Hemdat à Docteur Rechnitz* dans Comptes rendus du dixième congrès des Etudes Juives, Division C, Volume II, pp 167-172
- Bartana, Orztion, 2005, "סיפור פשוט, פשוט אין מרפא, על שיגעון ועל חוסר מרפא ביצירת עגנון, בגופי", *Sipour Pashout, simple ne guérit pas, à propos de la folie et du manque de traitement dans l'œuvre de SY Agnon, Dans mon corps déchiré*, paru dans *Sur la maladie et le traitement : articles et extraits littéraires*, Israël
- Barzel, Hillel, 1982, "שמואל יוסף עגנון", מחבר מאמרים על יצירתו, *SY Agnon, recueil d'articles sur son oeuvre*, publié par Sefarim imoved, Tel Aviv

- Barzel, Hilel, 1994, חקרי עגנון, עיונים ומחקרים ביצירת ש"י עגנון, *Les recherches d'Agnon, Lectures et études dans l'œuvre de SY Agnon*, publication de l'université de Bar Ilan, Remet Gan
- Barzel Hilel, automne 1970, תורת קשת רבעון לספרות עיון ובקורת, "השירה" בשירה לש"י עגנון", *L'art poétique dans Shira de SY Agnon*, dans Kechet, Tel Aviv, pp 46 60
- Ben Dov, Nitza, 1993, *Agnon's Art of Indirection, Uncovering Latent Content in the Fiction of S.Y. Agnon*, E.J. Brill, Leiden, New York, Koln
- Ben Dov, Nitza, 1992, "הכף והאצבעות, בין טירוף לשירה בסיפור פשוט לעגנון" עלי שיה, 31-32pp 103-122 *La paume et les doigts, entre folie et chant dans Sipour Pashout d'Agnon*
- Ben Dov, Nitza, 1991, "שיטעמו בגופם מה שהם מפייטים, חולי ואמנות בשירה לעגנון", אלפיים, *Et ils goûteront dans leur corps ce qu'ils célèbrent*, dans Alpayim, Tel Aviv, pp 159 183
- Ben Dov, Nitza, automne 2004, קשת החדשה, "בשר ושירה בשירה של עגנון", *Chair et chanson dans Shira d'Agnon*, dans Kechet, Tel Aviv, pp 7-14
- Ben Dov, Nitza, 2001, "ולא מצאת לך זמן לבקר אותי אלא עכשיו", עגנון פרק אחרון, *Et tu n'as pas trouvé un autre moment pour me rendre visite, Agnon Chapitre final*, article publié dans *Recueil pour les 70 ans de Benjamin Harshav*, Porter Institute for Poetics and Semiotics, Tel Aviv University, Volume 2 pp 412-435
- Ben Dov, Nitza, été 1994, האם בלומה פריגידיה "עלי-שיח", *Blouma est-elle frigide?* dans Ali-Siah, numéro 34, pp 43-50
- Ben Dov, Nitza, 1998, *S.J. Agnon and the Art of Sublimation, in Tradition and Trauma, Studies in the Fiction of S.J. Agnon*, edited by D. Patterson and G. Abramson, Westview Press, Boulder, San Francisco, London
- Ben Dov, Nitza, été 1988, "על הפואנטה כאמצעי לחישוב הסמוי בסיפור של עגנון", עלי שיה, *Sur la pointe comme moyen de découvrir le dissimulé dans l'histoire d'Agnon*, publié dans Ali-Siah, pp 151-157
- Ben Dov, Nitza, 1989, *Discriminated Occasions and Discrete Conflicts in Agnon's A Simple Story*, in Prooftexts, A journal of Jewish Literary History, the John Hopkins University Press, Volume 9
- Ben Sholem, Menahem, 2001, תנועה, "כל הגלות באה מבשר כשר" *Tout cet exil à cause de la viande casher*, dans Tenou'ah, Université de Tel Aviv, pp 529-565
- Bertini, K.A., 1971, "שירה שלו" ירושלים, *Sa chanson*, dans Yeroushalaym, pp 104-118
- Dagni, Yehoshouah, 2004, "סיפור פשוט של עגנון, השם המסתתר", ירושלים, *Sipour Pashout de SY Agnon, le nom caché*, dans Yeroushalaym
- Elbag, Ruhamah, hiver 2002, "בוצ'אין' בסיפור פשוט כדגם לעיצוב המרחב ברומנים של עגנון", בקורת, *Buczacz dans Sipour Pashout comme modèle du concept de l'espace dans les romans d'Agnon*, dans Bikoret vaparshanout, recueil 35-36, pp167-183
- Eshkhohli, A, jan-février 1973, "על כפות המנעול או על מוטיב ההחלקה בסיפור פשוט לש"י עגנון", "על כפות המנעול או על מוטיב ההחלקה בסיפור פשוט לש"י עגנון", מעלות, *Sur les poignées de la porte ; un motif de glissement dans Sipour Pashout de SY Agnon*, dans Maalot, pp 44-51
- Even Yossef, 1971-1972, "הדיאלוג בסיפורי ש"י עגנון ודרכי עיצובו", הספרות, *Le dialogue dans les histoires de SY Agnon et les voies de sa tristesse* dans Hasifrouit, pp 281-294

- Ezer, Nancy, 2002, *Flirtation in S.Y. Agnon's Shira*, in *New Readings of Jewish texts in honor of Arnold Band*, Brown University
- Feldman, Yael S., 1987, *Agnon's Freud: From Parody to Suppression*, in *Modern Hebrew Literature in English Translation*, Ed Leon I Yudkin, Markus Wiener Publishing Inc. New York, NY
- Golomb Hoffman, Ann, 1991, *Between Exile and Return*, S.Y. Agnon and the Drama of Writing, State University of New York Press
- Golomb Hoffman, Anne, 2008, "Inter-Generational portraits: Agnon, Shaked, gender and narrative", *Hebrew Studies* Vol XLIX, A journal devoted to Hebrew Language and Literature, Editor: Marvin A. Sweeney, The University of Wisconsin, Madison
- Golomb Hoffman, Anne, 1987, « Like a Man in Exile from the Palace of his Father », *Dramas of Writing in the Fiction of S.Y. Agnon*, dans *Hebrew Annual Review*, Volume 11, Biblical and Other Studies, Edited by Reuben Ahroni, Dept of Judaic and Near Eastern Studies, Languages and Literature, The Ohio State University
- Green M. Sharon, 2001, *Not a Simple Story*, London, Boulder, New York, Oxford
- Laor, Dan, 1998, חיי עגנון *La vie d'Agnon*, Editions Schocken, Tel Aviv,
- Laor, Dan, 2008, ש'י עגנון *S.Y. Agnon*, The Zalman Shazar Center for Jewish History, Jerusalem
- Oz, Amos, 2000, שתיקת השמים, עגנון משתומם על אלוהים, traduction anglaise de Barbara Harshav, *The Silence of Heaven, Agnon's Fear of God*, Princeton University Press, Princeton NJ
- Hakak, Lev, octobre 1973, "מוטיב התרנגול בסיפור פשוט לש'י עגנון", הספרות *Le motif du coq dans Sipour Pashout de SY Agnon* dans *Hasifrut*, vol 4 n4
- Hirsfeld, Ariel, 1994, "את שירה לא אראה לך" על סיומו של "שירה", קובץ עגנון, *Je ne te montrerai pas Shira*, dans *Kobetz Agnon*, The Magness Press, The Hebrew University, Jerusalem pp 132-177
- Holtz, Abraham, 1997, "על ספרים וסופרים בסיפור פשוט מאת שמואל יוסף עגנון" בין הסטוריה, *Livres et auteurs dans Sipour Pashout de SY Agnon* dans *Bayn historia lesifrut*, pp קכה-קלח
- Houpert, Shmoel, 3/19/1999 "עגנון בין חמדת וד"ר הרבסט" הדואר, *Agnon entre Hemdat et Docteur Herbst*, dans *Ha-doar* vol LXXVIII no 10 New York
- Itzhaki, Masha, juillet 2002, *Hanna et Tirza, Amos Oz et S.Y. Agnon – Deux versions hébraïques d'Emma Bovary*, La femme dans l'expression littéraire arabe et hébraïque au XX siècle, Université LILLE III, Tsafon, pp 43-55
- Itzhaki, Masha, 2001, *Seul et unique, Lecture et relecture d'une nouvelle de S.Y. Agnon*, *Cahiers du Judaïsme*, n°10
- Itzhaki, Masha, 2012, *Les premiers pas d'Agnon a Jaffa (1908-1912)*, Yod, INALCO, pp 79-86
- Katz, Shmoel, mai 1990, "גילגולי מעשה המופתי" מ"אורח נטה ללון" "לשירה" בקורת ופרשנות כתב, *D'un invité pour la nuit à Shira : les faits du mufti*, dans *Bikoret vaporshanout ketev et lesifrut*, Bar Ilan, pp 49-56

- Kurtzweil, Baroukh, 1962, "ירושלים בסיפורי של ש"י עגנון", *Jérusalem dans les histoires de SY Agnon*, dans *Essais sur les histoires de SY Agnon*, Editions Schocken, Jérusalem-Tel Aviv
- Maroz-Aharoni, Tikva, 1986, " יחסיו של עגנון לתיאטרון ולכתיבת דרמות" דברי הקונגרס העולמי Les liens d'Agnon au théâtre et à l'écriture dramatique, Neuvième congrès mondial des études juives, division D, volume II, art, folklore, théâtre, musique, Jérusalem, pp 81-87
- Mor, Galilah, avril 2002, " ייחודים לשוניים אהדים בלשונו של ש"י עגנון בשירה הנוגעים לעברית, המתחדשת", Sur les spécificités linguistiques singulières de la langue de SY Agnon dans Shira en rapport avec l'hébreu moderne dans Comptes rendus des dix huitièmes rencontres annuelles, Université de Bar Ilan, pp 23-34
- Netzer, Ruth, עגנון, "השגעון ושירת הקבצנים הסומים עוד מבט על סיפור פשוט של עגנון", *La folie et le chant des mendiants aveugles, un autre regard sur Sipour Pashout d'Agnon* dans *Nefesh* pp25-36
- Fouxe, Esther, 1986, "תמימות והיתממות בעיצוב הגיבור העגנוני דיון חוזר בשירה", דפים למחקר, *Innocence et feinte naïveté dans la formation du héros agnonien, débat récurrent dans Shira*, dans Dappaym, Université de Haifa, pp 137-150
- Fouxe, Eshter, été 1988, "הפאנתיאון האקדמי כקריקטורה: עיצוב דמויות המשנה ב"שירה" לש"י עגנון", *Le panthéon académique comme caricature: formation des figures doubles dans Shira de SY Agnon*, article paru dans Ali-siyah, Brithatnou'ahakibboutzim vevatnou'a hamoshvim, Tel Aviv, pp 137-145
- Fouxe, Esther, 1987, "על "פגמים" אהדים ב"שירה" לש"י עגנון", *Remarques concernant les défauts singuliers dans Shira de SY Agnon*, Jewish Annual Book, Volume 45 NY, pp 137-145
- Ramirez, Raokh, G, octobre 1972 à mai 1973, "שירה אחרית דבר", *Shira-épilogue, מאזנים*, dans *Moaznaym*, Jérusalem, Tel Aviv
- Rubinstein, Bilhah, hiver 1996, "עלי שיח", *Lorsque la bien aimée déménage* dans *Alisiah*
- Sadan, Dov, 1959, *Sur SY Agnon* publié par *ha kiboutz ha meouhad*, Israël
- Shaked, Gershon, 1985, *By Some Miracle, S.Y. Agnon, The Literary Representation of Social Dramas*, in *Modern Hebrew Literature, Fall/Winter, Vol II*, Published by Institute for the translation of Hebrew Literature ltd.
- Shaked, Gershon, 1986, *Midrash and Narrative: Agnon's Agunot*, in *Midrash and Literature*, Edited by G. Hartman and S. Budick, Yale University Press, New Haven, London
- Shaked, Gershon, 1976, "אמנות הסיפור של עגנון", *L'art de conteur de SY Agnon* dans *Sifrut po'alim*, Israël
- Shaked, Gershon, August 1966-March 1967, "בת המלך וסעודת האם", *Gazit* 35
- Shaked, Malkha, "האם היה הירשל משוגע? לקראת ראייה פלוראליסטית של העלילה בסיפור פשוט", *Hirshel était-il fou? Vers un point de vue pluraliste de l'intrigue de Sipour Pashout* 132-147 1983 32 *הספרות* בירושלים העברית

- Shamir, Ziva, automne 1992, "שירה – דגם-אב לרומאן הישראלי החדש", *Shira-prototype du nouveau roman israélien*, dans 'ali-siyah, 31-32, pp 95-102
- Shatran, Dinah, "בעיות התלות וההזדהות בחיי הירשל הורביץ", *Les problèmes de dépendance et d'identification dans le vie de Hirshel Horwitz* dans Sadeh Schocken, Gershon, 1978, *מחקרים ותעודות*, *La lèpre dans Shira et Jusqu'à l'éternité*, recueil sur SY Agnon édité par Gershon Shaked et Raphaël Wieser, Institution Bialik, Jérusalem, pp 227-240
- Shreibaum, Devorah, 1993, *L'interprétation des rêves dans l'œuvre de S.Y. Agnon*, Papyrus Publishing House, Tel Aviv University
- Shreibaum, Devorah, janvier 2006, "כיוונים חדשים, כתב עת לענייני", *Explications complémentaires concernant Sipour Pashout, nouvelles intentions*, dans Ketev et le'iniyanaytzionout, yahadout, madiniout, hevrah vatirbout
- Tzoren, Rachel, novembre 1990, "שיטת הריפוי של ד"ר לנגזם בסיפור פשוט לש"י עגנון האמנם", *La méthode de traitement du docteur Langsam dans Sipour Pashout de SY Agnon était-elle une bibliothérapie ?* dans Shihot,
- Weitsman, A, 2003, "על מה חלם הירשל, בחינה פרגמטית של קטע מתוך סיפור פשוט לעגנון", *A quoi Hirshel a-t-il rêvé, examen pragmatique du segment dans Sipour Pashout d'Agnon* dans *Bimakorvabitirgoum*, Université Ben Gourion, Neguev
- Yehoshouah, A.B, 1981, "על יצירות ש"י עגנון", *Sur l'œuvre de SY Agnon* dans *Alsiyah*, pp 74- 88
- Yehoshouah, A.B., 1991, "ש"י עגנון בביקורת העברית", *SY Agnon dans la critique hébraïque* publié par Schocken et l'Université Ouverte

Divers

- Allende, R, 1948, *Le symbolisme des nombres, Essai d'arithmosophie*, Charconac Frères, Paris
- Bataille, G. 1954, *Georges L'expérience intérieure*, Gallimard, Paris
- Baudelaire, Ch., 1962, *Curiosités esthétiques, L'art romantique*, Garnier, Paris
- Bloom, Harold, 1972, *Yeats*, Oxford University Press
- Brillat Savarin, 1860, *Physiologie du gout*, Charpentier Libraire Editeur, Paris,
- De Souzaenelle, Annick, 1997, *Le féminin de l'être, Pour en finir avec la côte d'Adam*, Albin Michel, Paris
- De Souzaenelle, Annick, 1984, *Le symbolisme du corps humain*, Editions Dangles, Paris
- Derrida, Roudinesco, 2001, *De quoi demain... dialogue*, Flammarion, Paris
- Diamant, Anita, 1985, *The New Jewish Wedding*, Summit Books, New York
- Dourgain, Claude, 2011, *Ciel de traine*, Editions José Corti, Paris
- Erasme, Didier, 1989, *Eloge de la folie*, Le Castor Astral, Bâle
- Flandrin JL et Montanari M, 1996, *Histoire de l'alimentation*, Fayard, Paris
- Flaubert, Gustave, 2001, *Madame Bovary*, Gallimard, Paris
- Freeze, Chae Ran, 2002, *Jewish Marriage and Divorce in Imperial Russia*, Brandies University Press

Gordis, D.H., *Judaism's "Other" Convental Relationship*,
Hegel, 1973, *Esthétique*, PUF, Paris
Hoffman, E.T.A., 2004, *Le choix d'une fiancée*, Editions Sillages, Paris
Hoffman, E.T.A., 1978, *Les contes*, Les livres de Poche, Paris
Ibsen, 1994, *La maison de poupée*, Flammarion, Paris, traduction, introduction, bibliographie et chronologie par Régis Boyer
Ibsen, 1995, *Le canard sauvage*, Flammarion, Paris, traduction, introduction, bibliographie et chronologie par Régis Boyer
Ibsen, 1995, *Hedda Gabbler*, Flammarion, Paris, traduction, introduction, bibliographie et chronologie par Régis Boyer
Ibsen, 1994, *Peter Gynt*, Flammarion, Paris, traduction et édition de Régis Boyer
Irigaray, Luce, 1977, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Les Editions de Minuit, Paris
Jabès, Edmond, 2010, *Le livre des questions I*, Gallimard, Paris
Jabès, Edmond, 2008, *Le livre des questions II*, Gallimard, Paris
Jabès, Edmond, 1987, *Le Livre des questions III, le retour au livre*, Gallimard, Paris
James, Henry, 1995, *Le tour d'écrou*, Livre de Poche, Paris
Kant, Emmanuel, 1997, *Sur la différence des sexes*, Rivages Poche, Paris
Kant, Emmanuel, 1986, *Métaphysique des mœurs*, Delagrave, Paris
Kestenber, Judith S, 2008, *Les trois visages de la féminité*, Des Femmes, Paris
Lévi-Strauss Claude, 2009, *Le cru et le cuit*, Plon, Paris
Lévi-Strauss Claude, 2009, *Du miel aux cendres*, Plon, Paris
Lévi-Strauss Claude, 2009, *L'origine des manières de table*, Plon, Paris
Nietzsche, F, 1975, *La philosophie à l'époque tragique des Grecs*, Gallimard, Folio essais, Paris
Nietzsche, F, 1898, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit de l'allemand par Henri Albert, Société du Mercure de France, Paris
Tolstoï, Leon, 1972, *Anna Karénine*, Gallimard, Paris
Weber, E. 1987, *Le secret des mille et une nuits*, L'inter-dit de Shéhérazade, Eché

Annexe 1 : Traduction d'*Agounot*

Abandonnées

Traduction Brigitte Caland

I

Il est écrit dans les livres qu'un fil de grâce est tissé avec les *mitzvot*¹ du peuple d'Israël et qu'assis, le Saint béni soit-il, en personne, tisse des toiles et des toiles de *talith*² faites de grâce et de piété afin que la communauté d'Israël puisse s'en envelopper. Elle qui illumine par le fil de sa beauté, même en exil, le Temple du roi et la ville du royaume, comme du temps de sa jeunesse la maison de son père. A l'heure où Il, le Saint béni soit-il, constate qu'elle ne s'est pas souillée et qu'elle est demeurée pure même en terre ennemie, il semble acquiescer de la tête en la glorifiant, disant Te voici toi ma belle épouse te voici ma belle. C'est le grand secret et la puissance qui s'élève de l'amour charnel que ressent tout être humain vivant en terre d'Israël. Mais il se trouve parfois un piège, Dieu nous en préserve, qui ébranle le processus et rompt un fil dans la toile ; le *talith* se détériore et des esprits malins soufflent puis y pénètrent la déchirant en lambeaux. Alors un sentiment de honte s'empare immédiatement de tous car ils prennent conscience de leur nudité. Leur shabbat s'interrompt, leur fête se désacralise et la magnificence disparaît sous les cendres. La communauté d'Israël, de tristesse perd son chemin et gémit Ils m'ont battue, ils m'ont blessée et ils retirèrent les mantilles posées sur ma tête. Son bien aimé est parti, elle le cherche en soupirant Si vous trouvez mon bien aimé que lui direz-vous que je suis sollicitation d'amour. Cette maladie d'amour ne me procure que de la mélancolie, Dieu nous en préserve, et il en sera ainsi jusqu'au moment où se répandra sur nous l'esprit d'en haut qui rétablira le cours des bonnes actions, glorieuses pour ceux qui les auront accomplies, qui stimuleront à nouveau ce fil de grâce et de piété devant Dieu.

Et pour illustrer cela, l'auteur choisit de raconter la terrible histoire d'un homme très riche en terre sainte, un certain notable Ahi'ezer qui a décidé de rentrer d'exil pour s'installer à Jérusalem, ville bénie -qu'elle se construise et se solidifie-afin d'y entreprendre de grandes réparations et reconstruire avec quelque succès les corridors

¹ Pluriel de *mitzva* : bonnes actions

² Châle de prière

détruits afin que, lorsque le Saint béni-soit-il renverra sa *Shekhina*³ à Sion, et ce rapidement et de nos jours, elle y trouve un salon.

Dieu se souvint avec complaisance de ce que ce notable avait accompli pour ses frères, fils de Son peuple assis devant Lui aux pays des vivants et ce, malgré son échec.

Ahi'ezer n'avait pas eu de fils mais bénissait sept fois par jour l'Éternel de lui avoir donné une fille unique qu'il protégeait comme la prunelle de ses yeux mettant à sa disposition des domestiques et des servantes pour s'occuper d'elle ; et chaque désir à peine exprimé était immédiatement et généreusement exaucé. Possédant en effet toutes les qualités, elle méritait ce respect. Elle avait le visage d'une fille de roi, elle était juste et droite comme l'une des Mères, sa voix était musicale comme la lyre de David et elle affichait dans ses manières modestie et respect. Respect intériorisé et secret ; seuls ceux qui entraient et sortaient dans la cour de ce notable la voyaient parfois au crépuscule, telle un soleil dans le petit jardin parmi les arbres parfumés et les plantations de roses, entourée de colombes qui frétilaient autour d'elle à l'heure où la chaleur s'estompait, gloussant de tendresse, gémissant, la couvrant de leurs ailes comme les anges d'or au-dessus du tabernacle.

Lorsqu'arriva le moment de lui trouver un époux, son père envoya des messagers dans toutes les diasporas pour chercher un jeune homme instruit, bien loti et unique au monde. Et voilà que Satan dénonça le procédé et que tous se mirent à propager ses ragots répétant qu'en cherchant un mari pour sa fille dans les diasporas, rabbi Ahi'ezer humiliait toutes les maisons d'études et les *yeshivot*⁴ en terre d'Israël. Mais qui dira à ce grand homme qu'il n'existe nul autre à son image. Tout le monde se mit à attendre ce jeune homme que Dieu choisirait pour son trésor de fille unique et magnifique, fille de Jérusalem glorifiée.

Quelques mois plus tard, voici qu'arriva une missive de l'un des messagers. Il y était écrit Nous l'un des porteurs d'allégresse, avons trouvé en Pologne avec l'aide de Dieu, un outil magnifique, de toute beauté, qui porte en lui son instruction, supérieur à tous, modeste et pieux malgré sa noble lignée, en qui la sagesse s'est forgée sept piliers, un jeune homme droit et bien sous tous rapport, dont on peut être fier, à qui les génies de sa génération ont transmis leurs connaissances et la ferveur de leur engagement spirituel.

³ La présence divine

⁴ Pluriel de *yeshiva*, école talmudique

Alors le notable voyant son projet se réaliser, eut une idée et pensa Ce fiancé mérite d'enseigner dans une grande Yeshiva à Jérusalem car de tous les coins du monde des flots d'étudiants se déverseront pour suivre un enseignement à Sion. Et que fit-il ? Il rassembla toutes sortes d'artisans compétents et construisit un beau palais, qu'il badigeonna de chaux ; il le peignit, le décora et fit venir des brouettes pleines de livres précieux afin que rien ne manque pour l'étude de Dieu. Il réserva un petit sanctuaire pour la prière, le décora de toutes sortes d'ornements et convoqua des scribes pour qu'ils écrivent les rouleaux de la Torah et des joailliers pour qu'ils leur confectionnent des ornements et ce, afin que la prière de ce sage soit proche de son enseignement et qu'il veuille bien énoncer C'est mon Dieu que je vais glorifier. Et, au fur et à mesure que le notable ornait et magnifiait la maison de Dieu il prêta attention au tabernacle sacré et voulut qu'il soit d'une beauté extraordinaire et à tout point de vue unique au monde.

Il se mit à la recherche d'un artisan raffiné et vit parmi les artisans l'un d'entre eux plus soigné à l'ouvrage qui s'appelait Ben Ouri. Cet homme, taciturne et modeste, semblait être un simple artisan cependant il émanait de ses yeux et de son travail manuel une aspiration différente. Il décida de lui confier la confection du tabernacle sacré.

II

Ahi'ezer le notable prit Ben Ouri et lui attribua un lieu à l'étage inférieur de sa maison. Celui-ci apporta ses outils et se prépara à accomplir sa tâche. Il fut immédiatement possédé par un esprit différent. Ses mains travaillèrent et ses lèvres chantèrent toute la journée.

Dina, la fille du notable Ahi'ezer l'entendit et vint se tenir dans l'ouverture de la fenêtre. Elle le contemplait, l'écoutait et son cœur l'entraînait vers l'atelier comme envoutée par un sort, à Dieu ne plaise. Accompagnée de ses servantes, elle descendait voir ce que l'artisan accomplissait ; elle regardait le tabernacle, remuait les matières, inspectait les décorations, s'emparait des outils et Ben Ouri continuait son travail, ponçant les sections de la boîte en chantant, ponçant et chantant. Dina en entendant sa voix, perdit la raison. Et lui-même dirigeait sa voix pour attirer son cœur par ses chansons afin qu'elle se tienne là, sans plus jamais pouvoir bouger. Mais au fur et à mesure que Ben Ouri avançait dans son travail, il s'y collait au point de ne consacrer ses yeux et son cœur qu'au tabernacle sacré et n'était plus disponible pour elle. Alors Ben Ouri ne se souvint plus de

Dina et l'oublia. Peu de temps après il arrêta de chanter et sa voix ne se fit plus entendre. Il se tenait penché toute la journée sculptant de belles formes sur le tabernacle, leur insufflant un souffle de vie. Des lions aux crinières d'or et aux gueules louant la grandeur divine, se tenaient au-dessus. Surplombant la *caporet*⁵, deux aigles aux ailes déployées vers le haut semblaient s'envoler vers les lions et, lorsqu'à l'ouverture du tabernacle ils entendaient le son des cloches dorées, ils prenaient immédiatement leur place déployant leurs ailes, mêlant leur mélodie à celle des cloches. Déjà les personnalités de Jérusalem s'invitaient à l'inauguration du tabernacle, le jour où ils le porteraient vers la maison de Dieu fondée par le notable et qu'ils y déposeraient les rouleaux de la Torah couronnés d'une tiare d'argent, d'or et d'ornements sacrés.

Penché devant son tabernacle Ben Ouri complétait sa beauté par une sorte de vibration unique. Dans aucun pays, dans aucune ville, dans aucun travail entrepris il n'avait ressenti ce qu'il ressentait là, à cet endroit où la *Shekhina* se dévoila puis qu'elle déserta à cause de nos nombreux crimes. Il termina en peu de temps. Debout, Ben Ouri contempla le travail de ses mains, s'étonna du résultat et se sentit comme un outil vidé. La tristesse s'empara de lui et il se mit à pleurer.

Pour récupérer, Ben Ouri sortit respirer l'air pur au milieu des arbres du jardin. Le soleil s'était couché à l'ouest et le ciel s'était coloré de rouge. Ben Ouri s'allongea au fond du jardin et s'assoupit. A cet instant Dina sortit de sa chambre. La nuit recouvrait son corps et l'anxiété se lisait sur son visage. Voilà des jours qu'elle n'avait pas entendu la voix de Ben Ouri et qu'elle ne l'avait pas aperçu non plus. Elle se dirigea vers chez lui pour voir l'œuvre accomplie par ses mains. Elle arriva mais ne le trouva pas. Dina se tint debout dans la pièce de Ben Ouri, le tabernacle posé près de la fenêtre ouverte là où il avait travaillé. Elle se dirigea vers le tabernacle et le regarda. Le diable surgit et instilla la jalousie dans son cœur. Il lui montra du doigt le tabernacle et lui dit Que crois-tu ? Qui a éteint la voix de Ben Ouri si ce n'est ceci. Alors qu'il lui parlait elle s'approcha et poussa le tabernacle. Celui-ci s'inclina et bascula à travers la fenêtre ouverte.

Le tabernacle tomba mais rien ne s'abîma, rien ne se cassa ; il reposait entre les bourgeons du jardin, là de l'autre côté de la fenêtre. Les roses et les fleurs se balançaient au-dessus de lui comme la désolation sur la tombe d'un mort. La nuit étendit une *caporet*

⁵ Couverture en or qui se trouve sur le tabernacle

de soie noire sur tout le tabernacle. La lune se leva d'entre les nuages, brochant comme avec des fils d'argent très fins, le reflet de l'étoile de David sur le tissu.

III

La nuit, Dina couchée sur son lit, avait le cœur endolori. Grande est sa faute ; et son crime qui le portera ? De honte et de chagrin Dina dissimula son visage dans le coussin. Vers où lever le regard pour demander grâce ? Dina sauta du lit, alluma une bougie de la menorah et vit son reflet dans le grand miroir face à elle. Ce miroir, celui de sa mère, la juste, n'avait rien gardé de l'éclat de son visage ou du reste. Si celle-ci se tenait devant elle maintenant, elle ne lui montrerait que son visage, celui d'une pécheresse et d'une criminelle. Maman Maman cria son cœur, mais elle ne répondit pas. Dina se dirigea vers la fenêtre, pencha la tête à gauche et jeta un coup d'œil vers l'extérieur. Autour d'elle, les collines de Jérusalem et le vent qui s'engouffrait dans sa chambre, éteignant la bougie comme au chevet d'un malade qui dort, emmêlant ses cheveux, les enroulant sur sa tête, portant avec lui des chants mélodieux comme l'étaient ceux de Ben Ouri. Mais où était-il donc ?

Entre les arbres du jardin Ben Ouri était étendu comme une lyre dont les fils se sont cassés et dont les mélodies se sont envolées. Le tabernacle reposait dans la cour. Le maître de la nuit avait déployé les ailes de son obscurité recouvrant de son ombre les lions et les aigles posés au-dessus du tabernacle. Une lune claire apparut entre les nuages et une seconde s'éleva dans la mare du jardin se tenant ainsi l'une face à l'autre comme deux bougies de *shabbat*. A quoi donc ressemblait le tabernacle à cet instant ? A une femme en prière, paumes étendues, dont les deux seins ressemblaient aux tables de l'Alliance portés, par son cœur en prière, vers son père qui est au ciel. Notre père cette âme que tu lui as insufflé, tu l'as retiré de ses entrailles et le voilà maintenant jeté devant toi comme un corps sans âme et là-bas, Dina cette âme propre se retrouve nue. Jusqu'à quand ces âmes seront-elles suspendues dans ton monde et les chants de ton palais proféreront-ils des plaintes ?

Tous les habitants de Jérusalem se rassemblèrent pour porter le tabernacle de l'atelier à la synagogue. Ils pénétrèrent chez Ben Ouri et s'aperçurent que le tabernacle de Dieu n'était pas là. Ils tremblèrent et crièrent Où se trouve le tabernacle ? Où se trouve le

tabernacle ? Alors qu'ils criaient, le tabernacle leur apparut jeté dans la cour de l'autre côté de la fenêtre. Ils insultèrent l'artisan Quel fou ! Sûrement un criminel indigne d'accomplir le travail sacré et maintenant que celui-ci est terminé, du ciel on l'a repoussé. Le rabbin ordonna que le tabernacle soit déposé dans la réserve. Deux arabes le portèrent et le rangèrent parmi les arbres. Tous les habitants d'Israël sortirent écœurés, la tête endeuillée.

Blessante, la lumière de l'aurore se leva éclairant le visage de l'Orient. Les habitants de Jérusalem s'éveillèrent comme des hommes après un cauchemar. Le tabernacle rangé, la joie s'estompa ; l'artisan disparut, nul ne sut où le trouver. Et l'angoisse s'empara de la maison du notable.

Dina apparut jour et nuit à la fenêtre. Levant les yeux au ciel puis les baissant comme une pécheresse. Ahi'ezer le notable était triste. La synagogue qu'il avait fait construire demeurait vide, sans tabernacle, sans Torah et sans prière. Le notable se dépêcha de faire venir un tabernacle d'une beauté moindre que celui de Ben Ouri. Il le fit installer dans la synagogue où il semblait rappeler la destruction du Temple. Une sorte de mélancolie, à Dieu ne plaise, s'emparait immédiatement de tous ceux qui venaient prier à la synagogue et ils s'échappaient vers un autre lieu pour y déverser leur malheur devant l'Eternel.

IV

La date des réjouissances arriva, les jours de noces se rapprochaient et dans la maison du notable Ahi'ezer, on pétrissait, on cuisait des pâtisseries, on cuisinait et l'on faisait venir de jolies mantilles que l'on suspendait dans la cour pour le jour où sa fille y pénétrerait pour épouser ce garçon du même âge, le désigné, l'éminent Yehezkel.

Là, sur les montagnes, des jambes humaines. Un messenger spécial arriva avec une missive à la main Au troisième jour soyez prêts. Tous s'invitèrent pour jouir du bonheur du fiancé et de la fiancée en disant Les émissaires ont puisé dans la mer du Talmud qui se trouve en Pologne une perle précieuse et Jérusalem n'aura vu une telle noce depuis le jour de l'exil. Les gens de Jérusalem sortirent pour accueillir le jeune fiancé et le conduisirent avec grand respect chez le notable Ahi'ezer, accompagné de tambours, de danse et de cymbales. Sa figure évoquait celle d'un roi et de sa bouche sortaient des perles. Le jour des noces arriva. Ils emmenèrent la fiancée chez le rabbin afin qu'il la bénisse. En sanglot, elle éleva la voix et dit Faites sortir tout le monde. Lorsqu'ils furent tous dehors elle lui raconta

en détails les faits et comment le tabernacle bascula et tomba. Effrayé, le rabbin se tenait debout étonné, l'esprit embrouillé par les visions. Mais par respect pour la fiancée, en ce jour de pardon, il prononça un discours miséricordieux pour toucher son cœur. Il lui dit Nos sages, bénis soient-ils, ont dit que lorsqu'un homme épouse une femme ses crimes s'absolvent. Un être humain est un être humain, et lorsqu'un homme ou une femme se marie, le Saint béni soit-il pardonne leurs crimes. Même en admettant que les crimes s'absolvent, que font les filles qui n'ont pas accompli de nombreuses *mitzvot*, sinon une chose importante que Dieu leur a transmise et que serait-ce ? C'est d'élever des enfants pour Dieu selon les règles juives. Il fit l'éloge du marié afin de le lui rendre aimable et que son cœur suive le sien. Quant au tabernacle il laissa entendre que le silence serait approprié et qu'il le ferait mettre à sa place dans la synagogue et que Dieu, le Saint béni soit-il, pardonnera. Lorsque la fiancée quitta la maison du rabbin, celui-ci demanda au notable Ahi'ezer de faire poser le tabernacle de Ben Ouri dans la synagogue. Ils sortirent pour l'apporter mais ne le trouvèrent point. Volé ? Rangé ? Ou envolé vers le ciel ? Qui saurait le dire ?

Le jour arriva le soleil se pointa à l'horizon. Toutes les personnalités de Jérusalem se rassemblèrent dans le palais d'Ahi'ezer pour célébrer le mariage de sa fille. Jérusalem était éclairée par une précieuse lumière et les arbres du jardin dégageaient une odeur évoquant celle du Liban. Les musiciens sortirent leurs instruments et les domestiques, pour amplifier le bonheur frappèrent des mains. Malgré cela, il semblait qu'une sorte de tristesse, Dieu nous en préserve, s'empara du lieu, repoussant le mariage et l'arrachant de sur leurs têtes. Ils s'assirent à la table du notable pour apprécier le repas de noces. La gorge des apprentis sages s'emplissait de mets délicieux et de vin aromatisé, de chansons et de chants. Le clown fit sa prestation devant les justes qui dansaient accomplissant une *mitzva* pour le plaisir du marié et de son épouse. Mais ce couple charmant portait en lui une tristesse qui créa un fossé entre eux les éloignant l'un de l'autre avec puissance. Et ils ne se rapprochèrent guère de la nuit y compris lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans la même chambre. Lui s'assit dans un coin ses pensées vagabondant d'un côté et elle s'assit dans un autre coin, ses pensées vagabondant ailleurs. Celles de Yehezkel l'emmenèrent vers la maison de son père où, à la mort de sa mère, que celle-ci repose en paix, la maman de Freidele sa voisine vint y travailler et celles de Dina

l'entraînant vers l'histoire du tabernacle et l'artisan qui disparut de la ville sans que personne ne sut où il s'en fut allé.

A l'heure de la prière du matin le mari de Dina se tenait debout portant son *talith* et ses phylactères. Comme le marié se trouvait encore dans la période des sept jours, on ne le laissait pas seul afin de le protéger des bêtes sauvages. Mais ces bêtes sauvages s'étaient emparées de son cœur et l'affligeaient de tristesse. Au moment précis où il s'appêtait à réciter le *Shema*⁶ les yeux cachés par sa main pour prolonger l'acte de foi et que rien n'entrave sa pensée, Freidele s'infiltra à travers sa main et se tint debout devant ses yeux. Et même lorsque la présence de la *Shekhina* diminua, elle resta là jusqu'à ce qu'il détache les phylactères et qu'il les range dans leur sac. Ce sac que Freidele lui confectionna en y brodant des lettres entrelacées. Il posa le sac dans la serviette de son *talith* et le fit disparaître de la vue d'autrui. Son père le rabbin le regardait avec irritation et angoisse ; manquerait-il quoique ce soit dans la maison du marié ? Si c'est la richesse, il y en avait en abondance, si c'est une femme, il en avait une belle et gracieuse et, si c'est une maison, la sienne ressemblait à un palais de roi. Où avait-il donc l'esprit ? Ils entrèrent pour prendre le repas, récitèrent les sept bénédictions puis installèrent le mari et la femme côte à côte. Physiquement collés l'un à l'autre, mais leurs cœurs distants.

V

Ils ne se rapprochèrent jamais. Ni le mois suivant ni celui d'après. De nombreux élèves se rassemblèrent pour écouter l'enseignement de rabbi Yehezkel et la *yeshiva* se remplit d'études religieuses. Il prêchait un enseignement de piété et chaque explication, chaque leçon, chaque allusion qui sortait de sa bouche était éclairé par la lumière de la Torah. Mais pendant qu'il enseignait, son cœur se serrait de tristesse, comme un ingrat qui regrettait, à Dieu ne plaise, de s'être installé en terre d'Israël.

Dina était assise seule et silencieuse. Elle sortait parfois un peu et se dirigeait vers le coin où Ben Ouri s'asseyait lorsqu'il travaillait sur le tabernacle contemplant les outils et les produits recouverts de poussière. Elle se tordait les mains et chantait des chansons de Ben Ouri jusqu'à ce que ses cils soient embués de larmes. Son âme pleurait en cachette à l'insu de son corps. Une fois rabbi Yehezkel passa par là et entendit un chant mélodieux en provenance de la pièce. Il voulut s'arrêter pour écouter mais on lui dit que cette voix n'était

⁶ Prière : *Ecoute Israël*

pas celle d'un être humain mais celle d'esprits créés par l'haleine de Ben Ouri lorsque celui-ci était assis dans la pièce et chantait des plaintes. Rabbi Yehezkel s'éloigna immédiatement. A partir de cet instant lorsqu'il devait passer par là, il tournait la tête afin que ses oreilles ne perçoivent, à Dieu ne plaise, les airs chantés par ceux-là.

Au crépuscule rabbi Yehezkel sortit prendre l'air dans les montagnes. Les hommes vigoureux d'Israël s'y promenaient ; leurs serviteurs tapaient du bâton le chemin devant eux et toute la communauté tremblante se levait respectueuse et à l'heure où il allait saluer son créateur, le soleil dessinait des plages mauves pour chacun des justes. La morale est la suivante⁷ : heureux celui qui a mérité d'établir sa résidence finale en Terre Sainte, mais celui qui a mérité de vivre en Israël, mérite de recevoir à jamais l'esprit saint. Quant à rabbi Yehezkel, ses jambes se tenaient debout dans les portes de Jérusalem mais ses yeux et son cœur étaient liés aux synagogues et aux maisons d'études de l'exil ; c'est ainsi que suspendu par l'imagination et la pensée aux adolescents de sa ville, il se promenait en leur compagnie dans les prés, respirant l'air pur du crépuscule.

Au cours d'une promenade, ils y rencontrèrent Freidele qui chantait assise parmi ses amies :

*Ils l'emmèneront vers le lointain
Grande est la dot
C'est le désir de son vénérable père
Qui donc pourrait s'en plaindre.*

Un jour, un messager arrivant à Jérusalem en provenance des pays de l'exil apporta une lettre pour le gendre du notable. Père est retourné indemne dans sa ville et a récupéré ses forces, annonçant à son fils par la même occasion que Freidele s'est trouvé un mari, qu'elle s'en est allée vivre avec sa mère dans une autre ville et que c'est maintenant la femme de son employé qui le sert. Rabbi Yehezkel lut la lettre et pleura. Freidele est l'épouse d'un autre et lui ne peut s'empêcher de penser à elle. Et son épouse à lui où se trouve-t-elle ? Très souvent celle-ci passe devant lui. Elle tourne son visage d'un côté et lui tourne le sien de l'autre.

Les mois passèrent et la *yeshiva* continuait à se vider. Les élèves s'esquivaient discrètement, coupant une branche du jardin pour en faire une canne puis continuaient leur chemin. Tous s'apercevaient que l'esprit de rabbi Yehezkel était déficient, à Dieu ne

⁷ Phrase écrite une première fois en araméen puis de nouveau dans sa traduction en hébreu

plaise. Ahi'ezer le notable comprit que ce qu'il avait entrepris n'était pas béni, que le mariage n'était pas heureux et qu'il n'était même pas consommé.

Les yeux baissés, le couple se tint devant le rabbin. Rabbi Yehezkel tendit l'acte de divorce à son épouse. Et comme il ne la regarda pas au moment des noces, il ne la regarda guère au moment du divorce. Et de même que Dina ne l'entendit pas au moment où il lui dit Te voilà bénie, elle ne l'entendit pas au moment où il lui dit Te voilà divorcée. Nos rabbins ont dit, qu'ils soient bénis, Pour celui qui divorce la première fois, même l'autel versera des larmes, mais là, l'autel a déjà versé des larmes au moment où il l'a épousé. Quelques jours plus tard, rabbi Ahi'ezer quitta Jérusalem avec sa fille. Sa *yeshiva* n'était pas un succès, ses *tikkunim*⁸ non plus. Il s'en alla honteux et affligé. On ferma le palais, la *yeshiva* se vida. Le *minyán*⁹ qui se rassemblait à la synagogue pour prier le tout puissant ne venait plus, pas même pour la prière du midi.

VI

Cette nuit-là, alors que le rabbin assis, étudiait, il s'assoupit sur la *guemara*¹⁰. Il vit dans son rêve qu'il était condamné à l'exil. Au matin, préoccupé par son rêve il jeûna toute la journée. Après avoir avalé quelques bouchées il retourna à son étude et entendit comme une voix. Il leva les sourcils et vit la *Shekina* sous les traits d'une belle femme enveloppée de noir, ne portant pas ses bijoux, qui penchait la tête vers lui tristement. Le rabbin se réveilla, déchira ses vêtements et pleura ; préoccupé par son rêve, il jeûna toute la journée puis toute la nuit et à la nuit il interrogea son rêve. On lui montra du ciel tant de choses invisibles à l'œil, des esprits perplexes et tâtonnants à la recherche de leur conjoint. Il jeta un coup d'œil, regarda et aperçut Ben Ouri. Ben Ouri lui dit Pourquoi m'as-tu empêché d'intégrer la maison de Dieu ? Le rabbin répondit Cette voix, est-ce toi Ben Ouri mon fils ? Le rabbin immédiatement éclata en sanglot. Il se réveilla en pleurs et sut qu'il y avait une raison à tout cela. Il s'habilla, prit une canne et un balluchon, appela sa femme et lui dit Ma fille ne me cherche pas car je suis dans l'obligation d'aider les *agounot*¹¹. Il embrassa la *mezouza*¹² et sortit. Ils le cherchèrent mais ne le trouvèrent point.

⁸ Réparations, terme kabbalistique

⁹ Dix hommes nécessaires pour la célébration de la prière

¹⁰ Partie que le Talmud ajoute à la Mishna

¹¹ Abandonnées

¹² Écriteau fixé à la porte

On dit qu'il erre toujours. On raconte qu'une nuit, un vieil émissaire arriva dans une maison d'études en exil et s'assoupit. Dans son sommeil il entendit comme un cri, se réveilla et vit que ce rabbin se tenait sur le dos d'un jeune homme et le battait. L'émissaire trembla et cria, Rabbi c'est toi ? Le rabbin disparut aussitôt. Le jeune homme remercia l'émissaire et lui raconta qu'au moment où plus personne ne se trouvait dans la maison d'études il se mit à peindre l'*Orient*¹³-et l'émissaire peut témoigner de la beauté du tableau, travail manuel dont on pouvait être fier – puis, lorsque le jeune homme plongea dans son œuvre, un vieil homme se tint devant lui, le frappa avec sa canne et lui murmura à l'oreille Viens, allons à Jérusalem.

Depuis, nombreux sont ceux qui racontent que ce rabbin erre dans le monde de la perplexité, Dieu nous en préserve. D'ailleurs, nous avons entendu de nombreuses histoires, superbes et horribles, à son sujet. Comme celle racontée par rabbi Nissim, qu'il soit béni, qui voyagea longtemps dans tous les pays et qui disait Je jure l'avoir vu voguer sur un mouchoir rouge sur la grande mer un bébé sur les genoux. Et malgré le fait que c'était au crépuscule je jure que c'était bien lui, lui et personne d'autre, sauf que je ne sais qui était ce bébé.

On raconte qu'il déambule encore de nos jours en Terre Sainte. Sur ce sujet, les grands sages hésitent à se prononcer et certains d'entre eux en rient. Mais les tout petits enfants du *heder*¹⁴ racontent que parfois, au crépuscule, un vieillard se trouve là, s'avance vers eux, les regarde dans le fond des yeux puis s'en va. Celui qui connaît les faits relatés ci-dessus dit que ce vieil homme n'est autre que ce rabbin.

Et Dieu possède les solutions.

¹³ Peinture orientaliste

¹⁴ Ecole élémentaire

Annexe II: Plan de Galicie



Annexe III: Plan de Jérusalem 18^{ème} siècle

Library of Congress/ Science photo library



Annexe IV: Plan de Jérusalem 1930

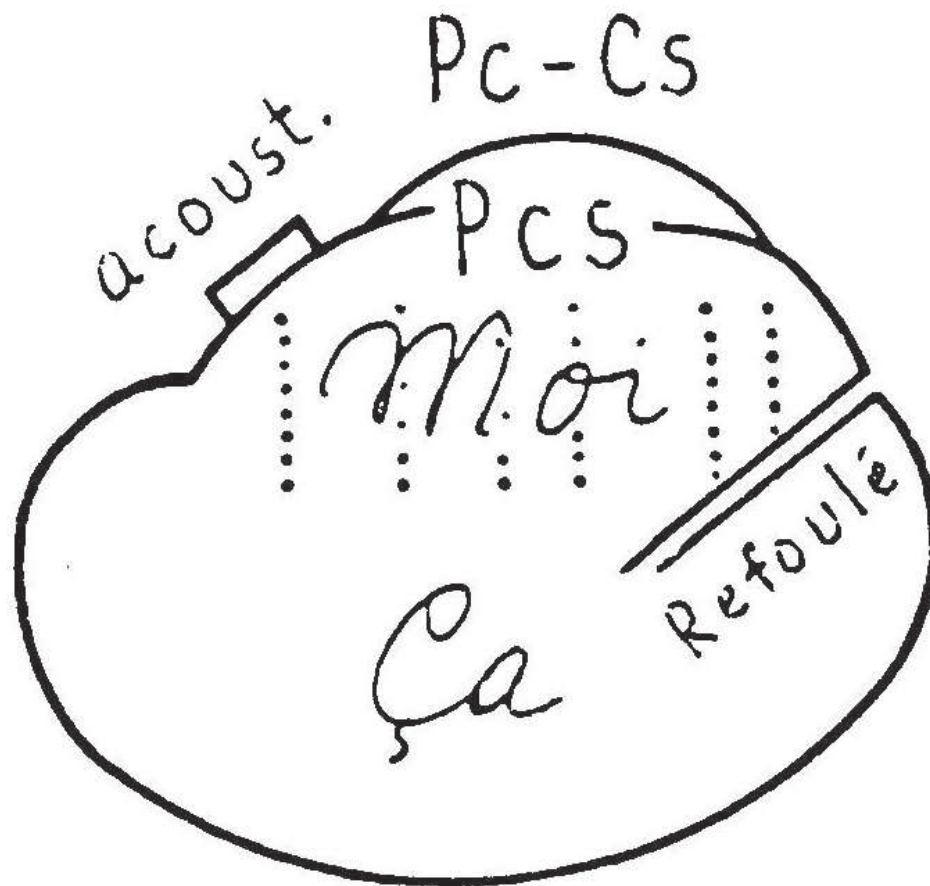
Joseph Levy Chagise

Map of Jerusalem and environs (1930)

The Jewish National and University Library & Hebrew University of Jerusalem



Annexe V: Le ça, le moi et le surmoi croquis de Freud¹⁵



¹⁵ S. Freud, Le moi et le ça, Payot & Rivage, Paris, 2010, p 63 Traduit par Jean Laplanche, *Das Ich und das Es* (1923)

Annexe VI: Croquis Shira

(Tirés de Louah haaretz 1955)







Annexe VII: Sailing to Byzantium

William Butler Yeats

THAT is no country for old men. The young
In one another's arms, birds in the trees
- Those dying generations - at their song,
The salmon-falls, the mackerel-crowded seas,
Fish, flesh, or fowl, commend all summer long
Whatever is begotten, born, and dies.
Caught in that sensual music all neglect
Monuments of unageing intellect.

An aged man is but a paltry thing,
A tattered coat upon a stick, unless
Soul clap its hands and sing, and louder sing
For every tatter in its mortal dress,
Nor is there singing school but studying
Monuments of its own magnificence;
And therefore I have sailed the seas and come
To the holy city of Byzantium.

O sages standing in God's holy fire
As in the gold mosaic of a wall,
Come from the holy fire, perne in a gyre,
And be the singing-masters of my soul.
Consume my heart away; sick with desire
And fastened to a dying animal
It knows not what it is; and gather me
Into the artifice of eternity.

Once out of nature I shall never take
My bodily form from any natural thing,
But such a form as Grecian goldsmiths make
Of hammered gold and gold enamelling
To keep a drowsy Emperor awake;
Or set upon a golden bough to sing
To lords and ladies of Byzantium
Of what is past, or passing, or to come.

Brigitte Caland

**« L'image de la Femme et du Couple dans trois œuvres de S.Y. Agnon :
 Agounot (Abandonnées/Suspendues), Sipour Pashout (Une simple histoire)
 et Shira. Approche psychanalytique et influence freudienne »**

Résumé

La thèse se propose d'étudier, à l'aide d'une approche psychanalytique, trois œuvres de S.Y. Agnon, prix Nobel de littérature en 1966, dans lesquels le thème du trio amoureux, un couple et l'objet de désir ou d'amour extérieur à ce couple, occupe une place centrale : *Agounot (Abandonnées)*, une histoire courte écrite en 1908 alors que l'auteur n'a que 21 ans, *Sipour Pashout (Une simple histoire)*, un récit entre novella et roman publié en 1935 et *Shira*, un long roman que l'auteur ne semble pas pouvoir terminer, dont certains passages paraissent dans la presse vers la fin des années 1940 mais qui sera publié en 1971 à titre posthume par la fille d'Agnon, en charge de l'œuvre, et ce, à la demande de son père. Chaque histoire est traitée séparément puis, par comparaison, la recherche tente d'évaluer l'influence freudienne à travers l'évolution des personnages, leurs comportements, la dynamique du couple, leurs rêves, leurs réactions face au manque provoqué par l'absence de l'être aimé. Ce travail aborde également la relation ambivalente d'Agnon à la psychanalyse.

Agnon, Agounot, Sipour Pashout, Shira, femme, couple, psychanalyse

Résumé en anglais

Through psychoanalytical approach, the thesis examines the image of the woman and the couple in three works of S.Y. Agnon, recipient of the 1966 Nobel Prize for Literature, in which the couple and an object of desire occupy a central place : *Agounot*, a short story written in 1908 when the author is only 21 years old, *Sipur Pashut* a two hundred page novel written in 1935 and *Shira* a long novel that Agnon is unable to finish. Although some chapters appear in the press in the late 1940's and early 1950's, the novel itself was published posthumously by the author's daughter according to her fathers will in 1971. After analyzing each story separately, the thesis evaluates by comparison the Freudian influence in the structure of each story, the behavior of the characters, the dynamic within the couple, their dreams as well as the void caused by the absence of the beloved person. This thesis also analyzes Agnon's ambivalence towards psychoanalysis.

Agnon, Agounot, Sipur Pashut, Shira, woman, couple, psychoanalysis